Les modalités en français

La validation des représentations

LAURENT GOSSELIN

études CHRONOS studies

Les modalités en français
La validation des représentations

études CHRONOS studies 1

Collection dirigée par/Series edited by Carl Vetters
(Université du Littoral - Côte d'Opale)
Directeur adjoint/Assistant editor: Patrick Caudal
(CNRS - Université Paris 7)

Comité de lecture/Editorial board:

Jacques Bres
(Université de Montpellier)
Anne Carlier
(Université de Valenciennes)
Patrick Caudal
(CNRS - Université Paris 7)
Walter De Mulder
(Université d'Anvers)
Laurent Gosselin
(Université de Rouen)
Florica Hrubara
(Université Ovidius Constanta)
Emmanuelle Labeau
(Aston University)
Véronique Lagae
(Université de Valenciennes)
Sylvie Mellet
(CNRS - Université de Nice)
Jacques Moeschler
(Université de Genève)
Louis de Saussure
(Université de Neuchâtel)
Marleen Van Peteghem
(Université de Lille 3)
Co Vet
(Université de Groningue)
Carl Vetters
(Université du Littoral - Côte d'Opale)
Marcel Vuillaume
(Université de Nice)

L'étude de la référence temporelle constitue un domaine très vaste où se dégagent des problématiques diverses et complexes. La collection Etudes Chronos propose des monographies représentatives de la diversité des approches actuelles dans le domaine de la sémantique temporelle. Le lecteur y trouvera, entre autres, des études consacrées à la temporalité du verbe en général, à des temps verbaux particuliers, à la modalité, à la problématique de l'aspect et du mode d'action, aux subordonnées temporelles, à l'interaction entre les temps verbaux et les compléments de temps. Cette collection s'ouvre à diverses approches théoriques, afin de jeter des regards intéressants et parfois inattendus sur un domaine qui passionne beaucoup de linguistes.

The study of temporal reference represents an all-embracing domain from which many miscellaneous and complex problems emerge. The Chronos Studies collection proposes monographs which are representative for the diversity of the approaches currently found in the field of temporal semantics. The reader will find here, among others, studies dedicated to the temporality of the verb in general; to particular verb tenses; to modality; to the issue of aspect and Aktionsart; to temporal subordination; or to the interaction of tense and temporal adverbial complements. This collection stands open to different theoretical approaches, in order to offer interesting but also unexpected perspectives on a field that many linguists are fascinated with.

Les modalités en français
La validation des représentations

Laurent Gosselin

Rodopi

Amsterdam - New York, NY 2010

Cover design: Studio Pollmann

Le papier sur lequel le présent ouvrage est imprimé remplit les prescriptions de “ISO 9706:1994, Information et documentation - Papier pour documents - Prescriptions pour la permanence”.

The paper on which this book is printed meets the requirements of “ISO 9706:1994, Information and documentation - Paper for documents - Requirements for permanence”.

ISBN: 978-90-420-2756-5
E-Book ISBN: 978-90-420-2757-2
©Editions Rodopi B.V., Amsterdam - New York, NY 2010
Printed in The Netherlands

Sommaire

0. Avant-propos 1
0.1. L'objet 1
0.2. La méthode 1
1. Perspective théorique 5
1.1. Conceptions « étroites » et « larges » des modalités 5
1.2. Les approches réductionnistes 8
1.3. Sémantique et morpho syntaxe 11
1.4. Sémantique et philosophie 14
1.5. Sémantique et pragmatique 17
1.6. Sémantique et rhétorique 27
1.7. Sémantique et sémiotique 34
1.8. Sémantique et formalisation 40
1.9. Une définition des modalités 49
2. Analytique des modalités 57
2.1. Présentation : classement des paramètres 57
2.2. L'instance de validation (I) 60
2.3. La direction d'ajustement (D) 72
2.4. La force de la validation (F) 82
2.5. Le niveau dans la hiérarchie syntaxique (N) 92
2.6. La portée dans la structure logique (P) 114
2.7. L'engagement énonciatif (E) 124
2.8. La relativité (R) 128
2.9. La temporalité (T) 135
2.10. Le marquage (M) 141
3. Outils théoriques pour modéliser l'hétérogénéité 143
3.1. Architectures modulaires 143
3.2. Espaces conceptuels 148
4. Théorie : architecture 155
4.1. Présentation 155
4.2. Le modèle 157
4.3. Le système de règles 159
5. Théorie : représentations formelles 165
5.1. Les types de représentations 165
5.2. Représentations discrètes : le niveau syntaxique (N) 175
5.3. Représentations discrètes : la portée dans la structure logique (P) 186
5.4. Représentations continues à une dimension : la direction d'ajustement (D) 202
5.5. Représentations continues à une dimension : la force de la validation (F) 206
5.6. Représentations continues à une dimension : l'engagement énonciatif (E) 225
5.7. Représentations continues à une dimension : la temporalité (T) 232
5.8. Représentations continues à deux dimensions intégrales : l'instance de validation (I) 254
5.9. Représentations continues à deux dimensions intégrales : la relativité (R) 266
5.10. Le métaparamètre : le marquage (M) 281

6. Théorie-applications : principes de calcul 289
6.1. Le fonctionnement des règles 289
6.2. Les règles d'entrée 290
6.3. Les métarègles 298
6.4. Les règles couplées 305
7. Applications au français : les principales catégories modales 309
7.1. Présentation : relations de proximité conceptuelle entre catégories modales 309
7.2. Modalité et vérité 311
7.3. Modalités aléthiques 314
7.4. Modalités épistémiques 325
7.5. Modalités appréciatives 332
7.6. Modalités axiologiques 343
7.7. Modalités bouliques 351
7.8. Modalités déontiques 360
8. Applications au français : études de marqueurs 371
8.1. Présentation 371
8.2. *Croire* et *savoir* 373
8.3. Les connecteurs logiques dans la portée des modalités 390
8.4. L'opacité référentielle 402
8.5. Négation, interrogation, hypothèse 410
8.6. L'opposition marqué / non marqué dans le lexique 416
8.7. La montée de la négation 422
8.8. Le subjonctif et l'indicatif dans les complétives 430
8.9. La polysémie de *devoir* et *pouvoir* 439
9. Eléments pour des applications au discours 457
9.1. Présentation 457
9.2. La dimension transphrastique 458
9.3. Hypostases des valeurs modales 460
9.4. Etats modaux 462
9.5. Les modalités du deuxième ordre 464
10. Conclusion 467

Références 471
Index 493
Table des matières 497

0. Avant-propos

0.1. L'objet

Le langage permet d'articuler des représentations, linguistiques et cognitives, singulières (attachées aux mots et expressions) pour construire, par le biais entre autres des relations de prédication, des représentations complexes. Or ces dernières, qui peuvent être, au moins partiellement, décrites selon des dispositifs théoriques divers (logique des prédicats, structures de représentation de discours, scènes verbales, modèles mentaux, modèles de situation, etc.), sont toujours présentées dans les énoncés sous certains modes de validation : comme certaines, possibles, irréelles, souhaitables, redoutables, condamnables, obligatoires, etc. L'étude de ces différents modes de validation des représentations, ou « *modalités linguistiques* » constitue l'objet du présent ouvrage.

La perspective linguistique adoptée conduit à laisser de côté la question philosophique de la *validité* des représentations qui implique la recherche d'un *critère* de validité pour ne retenir que celle de leur *validation*, i.e. la façon dont elles sont *présentées par l'énoncé* comme, plus ou moins, valides. C'est en quoi la recherche que nous exposons a un caractère essentiellement empirique et non normatif [1].

Il apparaîtra que ces modalités linguistiques sont fondamentalement hétérogènes, au sens où elles comportent plusieurs dimensions sémantiques, mais aussi syntaxiques, logiques, ou pragmatiques. Pour rendre compte de cette hétérogénéité, nous proposerons une *théorie modulaire des modalités* (désormais TMM), que nous appliquerons au français moderne.

0.2. La méthode

Nous tenons de la sémantique de tradition saussurienne deux leçons essentielles :

a) Tout signe linguistique est, quant à ses possibilités de signifier, absolument singulier, ce qu'atteste l'inexistence de synonymie véritable dans les langues [2].

b) Cette singularité, loin de provenir d'une absence de rapports entre les signes, résulte, à l'inverse et exclusivement, de leurs relations différentielles

---

1 Une sémantique linguistique des modalités se distingue ainsi, d'une logique des modalités. Sur le caractère normatif de la logique, cf. Engel (1989).

2 Ce phénomène avait déjà été remarqué par les « synonymistes » du XVIIIème (cf. Auroux 1996 : 111).

au sein des *systèmes* que constituent les langues ; d'où l'irréductibilité radicale des significations linguistiques relativement aux domaines physique, social, phénoménologique et/ou psychologique.

Plus précisément, tout donne à penser que les signes *se partagent l'espace sémantique global* qu'ils permettent collectivement d'exprimer. C'est ce caractère négatif et différentiel, que résume cette formule célèbre du *Cours de linguistique générale* : « leur plus exacte caractéristique est d'être ce que les autres ne sont pas » (Saussure éd. 1978 : 162). Une perspective, principalement ouverte par les recherches en intelligence artificielle, nous conduit aujourd'hui à concevoir cet espace sémantique global [3] comme un espace à n dimensions qualitatives, susceptibles de constituer chacune le support d'oppositions entre signes, et à considérer que ces diverses dimensions qualitatives se laissent regrouper pour former des « sous-espaces », que nous proposons de modéliser sous forme « d'*espaces conceptuels* » (au sens de Gärdenfors 2000). Dans ce cadre, les catégories grammaticales, de la quantification, la temporalité, la modalité, etc. constituent des sous-espaces qui mettent chacun en œuvre plusieurs dimensions qualitatives, selon lesquelles se construisent des oppositions entre signes.

De là, deux types d'approches possibles des phénomènes sémantiques :

a) L'une, dite « sémasiologique », consiste à prendre pour objets certains signes (lexèmes, grammèmes, expressions ou constructions syntaxiques) afin d'en décrire et expliquer les possibilités de signifier, contraintes par les contextes dans lesquels les signes sont insérés. Le caractère irréductiblement singulier de chaque signe fonde la nécessité de ce type d'étude.

b) L'autre, « onomasiologique », se donne pour objectif la description et, éventuellement, la modélisation de certains sous-espaces sémantiques : le repérage des dimensions constitutives de ces espaces et des relations qu'elles entretiennent, l'identification des signes qui permettent de les exprimer et leurs relations différentielles, etc. Cette orientation de recherche n'est pas moins utile à la discipline, car les deux démarches sont évidemment complémentaires.

Reste que, comme tout ne peut être accompli en même temps, il faut bien choisir, et privilégier une démarche plutôt qu'une autre. Le point de vue retenu dans cet ouvrage est clairement onomasiologique. L'étude porte sur la catégorie grammaticale des modalités linguistiques prise dans son ensemble. Cela implique que l'on ne trouvera pas ici de description à prétention exhaustive de la signification des différents marqueurs modaux du français, mais uniquement une analyse et une modélisation de l'espace conceptuel associé à cette catégorie grammaticale, ainsi qu'un ensemble d'observations

---

[3] Il correspond à ce que nous appelions « espace de représentation » dans Gosselin (1996 : 47).

sur la façon dont les signes du français permettent, par le jeu de leurs relations différentielles, d'exprimer cet espace. Même si elle ne peut évidemment prétendre parvenir au même degré de finesse dans l'analyse de la polysémie des marqueurs modaux [4], cette démarche permet de mettre au jour des relations très générales entre certaines dimensions de l'espace modal, qu'une approche sémasiologique pourrait beaucoup plus difficilement appréhender.

Une telle entreprise a été rendue possible par l'obtention d'un congé pour recherches (six mois) et d'une délégation CNRS (deux ans). Que trouvent ici l'expression de ma plus sincère reconnaissance mes collègues du département et du laboratoire de sciences du langage de l'université de Rouen, ainsi que tous ceux qui, par leurs conseils et remarques, ou simplement leur attitude bienveillante, m'ont encouragé à poursuivre ; parmi beaucoup d'autres : Céline Amourette, Gérard Beucher, Andrée Borillo, Jacques Bres, Pierre Cadiot, Jean-Pierre Desclés, Patrice Enjalbert, Jacques François, Zlatka Guentcheva, Pierre Haillet, Georges Kleiber, Yann Mathet, Walter de Mulder, Pascal Somé, Johan van der Auwera, Carl Vetters, Bernard Victorri, Marc Wilmet. Cet ouvrage doit enfin beaucoup aux discussions approfondies que j'ai pu avoir avec Hans Kronning, aussi bien sur des points particuliers de l'analyse des modalités que sur la sémantique en général.

[4] Voir, par exemple, les études sur *bien* de Culioli (1978) et Martin (1990).

1. Perspective théorique

1.1. Conceptions « étroites » et « larges » des modalités

Il est des conceptions très diverses des modalités. Elles se laissent néanmoins regrouper assez naturellement en deux grandes familles [5] :

a) les conceptions « étroites », principalement issues de la tradition logique (d'Aristote en particulier), qui, nonobstant les développements récents des logiques modales, restent centrées sur les notions de *nécessaire* et de *possible* [6] ;

b) les conceptions « larges », qui proviennent de la tradition grammaticale (grecque et latine [7]), et qui embrassent tout le champ des attitudes adoptées par le locuteur vis-à-vis du contenu propositionnel de son énoncé.

Dans les premières années du vingtième siècle, Brunot et Bally reprenaient à cette tradition grammaticale le concept de *modalité* au sens large dans le but de lui donner un véritable statut linguistique. Pour Brunot (éd. 1936 : 507) :

> « Une action énoncée, renfermée, soit dans une question, soit dans une énonciation positive ou négative, se présente à notre jugement, à notre sentiment, à notre volonté, avec des caractères extrêmement divers. Elle est considérée comme certaine ou comme possible, on la désire ou on la redoute, on l'ordonne ou on la déconseille, etc. Ce sont là les modalités de l'idée. »

Selon la perspective définie par Bally (1932), des énoncés comme :

(1) a. Peut être que Pierre viendra

---

5 Cf. Le Querler (1996 : 50 sq.).

6 Cf. Hugues & Cresswell (1968 : ix) : « Modal logic can be described briefly as the logic of necessity and possibility […] ». On verra cependant, à la section suivante, qu'il est des conceptions étroites qui ne relèvent pas de la sémantique formelle.

7 Sur cette tradition, cf. Meunier (1981 : 128), qui cite Priscien : « Modi sunt diversae inclinationes animi, vario ejus affectus demonstrantes » (les modes sont les diverses inflexions de l'esprit, manifestant ses différents états affectifs), et qui établit une filiation directe entre cette tradition grammaticale et la rhétorique sophistique de Protagoras (cf. Diogène Laërce IX, 53 54 : « Il (Protagoras) divisa le premier le discours en quatre espèces : la prière, la question, la réponse, le commandement (…) qu'il appelait les "fondements du discours" » ; trad. J. Brunschwig, éd. 1999 : 1090). Pour une critique de cette conception, cf. ici même, § 1.6.1. Sur le rapprochement entre modes (*modi*) et modalités (*modalia*), voir, par exemple Sanctius, *Minerve*, ch. XIII.

b. Je doute que Pierre vienne
c. Je sais que Pierre viendra
d. Il est à craindre que Pierre vienne
e. Il faut absolument que Pierre vienne
f. Je ne veux pas que Pierre vienne [8]

sont composés d'un même « contenu représenté » (*dictum*) sur lequel peuvent porter divers jugements, sentiments, volontés (*modus*).

En dépit de l'importance qu'y attachaient leurs auteurs (Bally considère la modalité comme « l'âme de la phrase » [9]), ces conceptions, encore nettement empreintes de « psychologisme » (Brunot parle de « modalités de l'idée » tandis que Bally y voit une « opération psychique ») et inaptes à circonscrire une catégorie grammaticale homogène [10], n'allaient guère retenir l'attention des linguistiques structurales, génératives et formelles, qui, lorsqu'elles en traitent, préfèrent généralement adopter une conception étroite (d'inspiration logiciste) de cette notion, quitte à ne retenir qu'un petit sous-ensemble des phénomènes pris en compte par Brunot et Bally.

L'intégration actuelle d'une partie des recherches linguistiques dans le champ des sciences cognitives nous conduit à réexaminer cette question à nouveaux frais et à réévaluer l'intérêt d'une conception « large » de la modalité :

a) Le lien à la psychologie, loin d'être rédhibitoire, est recherché, dans la mesure où il peut être explicité. Ainsi, dans le cadre de la théorie de l'intentionnalité de l'esprit de J. R. Searle (éd. 1985) par exemple, *dictum* et *modus* apparaissent comme les corrélats linguistiques respectifs des *contenus représentatifs* et des *modes psychologiques* (croyance, volonté, etc.) constitutifs des *états intentionnels* du sujet-locuteur (cf. ci-dessous, § 1.6.3.).

b) Le caractère complexe et hétérogène [11] de la notion de modalité, envisagée dans sa conception large, ne constitue plus un obstacle irréductible

---

8 Par souci didactique, nous illustrons chacun des points développés au moyen d'exemples construits (les plus simples possible), et nous n'introduirons que très progressivement des exemples attestés, pourvus d'un contexte plus large, extraits d'œuvres lues dans leur intégralité, et manifestant une complexité bien supérieure.

9 Bally (1932 : 34). Pour une analyse critique des propositions de Bally, cf. Ducrot (1989), chap. VII. Nous reviendrons sur ces analyses au § 1.9.2.

10 On a pu en dire autant de la conception guillaumienne définie dans Joly & Roulland (1980 : 113 sq.), qui assimile *modalité* et *expressivité*. Pour une critique, cf. Cervoni (1987 : 68 71).

11 R. Facchinetti et F. Palmer (2004 : vii) évoquent « *the kaleidoscopic modal system* », tandis que M. Riegel *et al*. (1994 : 582) reconnaissent que « la notion de modalité […] rassemble des faits linguistiques hétérogènes, qui se situent à des niveaux différents ».

à un traitement formel et prédictif. De nouveaux outils théoriques, apparus dans le champ de l'informatique théorique et de l'intelligence artificielle, permettent aujourd'hui de modéliser la complexité et l'hétérogénéité.

Enfin, il nous paraît que la réintégration de cette notion (prise dans son sens large) dans le champ d'une sémantique linguistique à visées à la fois fonctionnelle, cognitive et formelle est devenue non seulement possible, mais nécessaire pour articuler la sémantique à la psychologie, à la pragmatique des actes de langage (comment penser, par exemple, l'opposition promesse / menace si l'on ne dispose pas d'un modèle des modalités appréciatives ?), à l'argumentation et à la persuasion [12], mais aussi pour comparer les systèmes de marqueurs de modalité propres à chaque langue dans une perspective de typologie fonctionnelle [13], pour effectuer de l'extraction automatique d'informations à partir des textes (des informations n'ont évidemment pas le même statut selon que les faits sont présentés comme avérés, possibles, souhaitables, etc.), et, plus généralement, pour la plupart des tâches d'analyse sémantique (automatique ou non) des textes et des discours (on pense aussi, naturellement, à l'utilisation de cette notion dans la sémiotique de Greimas et de ses successeurs [14]).

Le propos du présent ouvrage est d'analyser la complexité et l'hétérogénéité de la modalité ainsi conçue, de modéliser cette hétérogénéité au moyen d'outils théoriques issus de l'intelligence artificielle pour en définir une théorie modulaire (la TMM), et enfin d'appliquer cette théorie à l'étude de marqueurs modaux du *français écrit* (nous ne tenons pas compte ici des phénomènes prosodiques, qui jouent un rôle essentiel dans l'expression de l'attitude du locuteur, à l'oral). Mais, comme la notion de modalité apparaît sous des acceptions au moins partiellement différentes dans des champs aussi divers que la logique mathématique, la métaphysique, la sémiotique, la pragmatique ou la rhétorique, nous devons préalablement continuer à préciser la perspective théorique adoptée, qui est celle d'une sémantique linguistique, régie par ses principes propres (i.e. qui ne saurait être adéquatement conçue comme le calque d'un autre domaine).

---

12 Voir, dans cette perspective, Galatanu (2002).

13 Il ne paraît, en effet, pas envisageable, dans cette perspective, de s'en tenir à une conception étroite de la modalité ; cf. Bybee & Fleischman (1995 : 2) : « It [modality] covers a broad range of semantic nuances jussive, desiderative, intentive, hypothetical, potential, obligative, dubitative, hortatory, exclamative, etc. whose common denominator is the addition of a supplement or overlay of meaning to the most neutral semantic value of the proposition of an utterance, namely factual and declarative ».

14 Voir, entre autres, Greimas (1976, 1983 : 93 102), Parret (1986 : 62 66), Fontanille (2002 : 610 613).

1.2. Les approches réductionnistes

Nous qualifions de « réductionnistes » les approches qui adoptent une conception « étroite » des modalités dans le champ de la sémantique linguistique, au double sens où

a) elles tentent de réduire la diversité apparente des expressions indiquant un mode de validation du contenu propositionnel de l'énoncé à un jeu de quelques valeurs abstraites simples et précisément définies (un dispositif conceptuel minimal) ;

b) elles ne retiennent, dans cette perspective, qu'un sous-ensemble restreint des expressions que l'on qualifierait de « modales » selon la conception « large » des modalités.

Autrement dit, elles restreignent leur objet aux phénomènes qu'elles pensent pouvoir traiter au moyen des outils théoriques dont elles disposent.

On peut dire qu'à l'exception de certaines grammaires françaises (voir tout particulièrement Riegel *et al*. 1994), des travaux déjà mentionnés de typologie fonctionnelle (Bybee & Fleischman 1995) ou d'analyse argumentative du discours (Charaudeau 1992, Galatanu 2002, Vion 2005 et 2006), la majorité des travaux actuels en sémantique des modalités s'inscrivent dans cette perspective. Qu'ils relèvent, en effet, de la sémantique formelle (d'inspiration logique), énonciative (en particulier dans l'école culiolienne) ou cognitive, ils tentent de ramener la modalité linguistique au jeu, éventuellement complexe, de quelques éléments simples, comme :

a) les opérateurs de la logique modale (nécessaire et possible), eux-mêmes analysés comme des quantificateurs (universel et existentiel) portant sur les mondes possibles, en sémantique formelle [15],

b) les dimensions *Intérieur* / *Extérieur* et *Quantité* / *Qualité* dans la théorie des opérations énonciatives [16],

c) la dynamique des forces dans la sémantique cognitive de L. Talmy [17].

---

[15] Voir, tout particulièrement, Kratzer (1977, 1981, 1991). Pour des applications linguistiques fines de la sémantique des mondes possibles à l'analyse des marqueurs modaux, cf., parmi beaucoup d'autres, les études de Martin (1983, 1987), H. Kronning (1996) qui articule cette approche quantificationnelle à la sémantique cognitive de Langacker et Papafragou (1998, 2000) qui adjoint à la sémantique formelle une composante pragmatique conçue dans le cadre de la théorie de la pertinence.

[16] Cf. Deschamps (1998), Gilbert (2001a et b), Blanvillain (2001), et Souesme (2005), lequel adopte, en conclusion, une position nuancée : « Loin de nous cependant l'idée qu'on peut tout expliquer en termes de quantité et qualité ».

[17] Même si elle n'est pas réductionniste au même titre que les autres approches, l'analyse cognitive des modalités par Talmy (1988) reste fondamentalement centrée sur les verbes modaux de l'anglais (cf. Lampert & Lampert 2000 : 224).

A l'origine de ce « réductionnisme », on trouve bien sûr l'exigence explicative : la volonté de formuler des principes explicatifs généraux, et donc d'atteindre, ou au moins de tendre au statut de théorie « nomologique » [18], capable d'établir des « lois », que ces lois prennent une forme logique (propositions universelles), algébrique (équations) ou fonctionnelle (règles) dans un système informatique, par exemple. Or on sait, depuis Aristote, que cette exigence épistémologique en impose une autre, d'ordre ontologique : l'objet d'une science nomologique doit être homogène (car il n'y a de science que du nécessaire [19] : il ne paraît guère possible d'établir des lois nécessaires à propos de ce qui est hétérogène). Pour les anciens, cette exigence conduit au partage ontologique entre ce qui relève de la science (les essences, les propriétés nécessaires), et ce qui lui est irréductible (les accidents, les propriétés contingentes). Pour les modernes, en revanche, outre le fait que la variabilité régulière peut être appréhendée sous forme nomologique par les mathématiques [20], le départ entre le nécessaire et le contingent n'est plus une donnée ontologique immuable, mais peut résulter d'une construction épistémologique : lorsque l'homogénéité ne se donne pas d'emblée, elle peut être construite par délimitation dans le champ empirique d'un sous-ensemble homogène susceptible d'être décrit sous forme de lois nécessaires. On reconnaît là, pour ce qui concerne les sciences du langage, l'origine des dichotomies saussurienne (langue / parole [21]) et chomskyenne (compétence / performance) l'homogénéité ainsi isolée pouvant être interprétée comme conventionalité (ce qui est nécessaire à l'intérieur d'un système de conventions ; cf. Saussure [22]) ou comme naturalité (comme nécessité biologique ; cf. Chomsky). Partant, les disciplines, les écoles ou les théories qui visent à rendre compte de l'hétérogénéité semblent condamnées à renoncer au statut de sciences nomologiques, et, à défaut de pouvoir énoncer des lois ou règles, doivent se contenter de décrire des régularités et des variations (voir l'exemple de la sociolinguistique). Dans les deux cas, le coût théorique paraît élevé : on a le choix entre a) une réduction drastique du champ empirique et b) le renoncement à la formulation de règles prédictives, et donc à toute forme de falsifiabilité [23].

---

18 De *nomos* : loi. Cf. Auroux (1998 : 132).

19 Cf. *Seconds Analytiques* I, 4, 73a 21, et *Ethique à Nicomaque* VI, 1139b 23.

20 Cf. J. Cl. Milner (2002 : 189).

21 Rappelons les termes mêmes du *CLG* : « En séparant la langue de la parole, on sépare du même coup : 1° ce qui est social de ce qui est individuel ; 2° ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel » (éd. 1978 : 30).

22 La langue, conçue dans le *CLG* comme « un ensemble de conventions nécessaires » (p. 25), « est de nature homogène » (p. 32).

23 Pour un exemple récent, qui concerne les vérités subjectives, cf. Paveau (2006 : 125) : « Bien que relative et étroitement dépendante de la situation, ce à quoi je souscris entièrement, la vérité, dans la théorie sémantique de R. Martin, est

Dans le domaine de la sémantique linguistique des modalités, cette opposition entre deux types de perspectives épistémologiques recoupe la distinction entre les conceptions réductionnistes (« étroites ») et non réductionnistes (« larges ») des modalités. Lampert & Lampert (2000) ont pu observer que la restriction du champ empirique opérée par les approches réductionnistes est identique quelle que soit la perspective adoptée (logique ou cognitive [24]) : on ne retient, pour l'essentiel que les verbes modaux des langues européennes (pour lesquels, il est incontestable que les démarches adoptées ont apporté, par-delà leurs différences, des analyses explicatives cohérentes et pertinentes). Mais, dès que l'on excède ce domaine empirique très restreint, l'application de ces principes explicatifs paraît moins sûre. Sans même parler des « modalités de phrase » (impérative, interrogative …) ou des lexèmes à valeur appréciative (*miracle*, *assassinat* …), les modalités bouliques (du désir, de la volonté, ex. : « *je veux qu'il vienne* ») ou appréciatives (ex. : « *heureusement qu'il est venu* ») semblent résister aussi bien aux analyses en termes de quantification sur les mondes possibles (sémantique formelle) qu'à celles qui utilisent la dynamique des forces (la sémantique cognitive de Talmy). Ces démarches sont cohérentes quand leurs auteurs choisissent délibérément les verbes modaux pour objets d'étude, ou lorsqu'ils assument explicitement le réductionnisme qui leur paraît devoir s'imposer, comme, par exemple Van der Auwera (1999 : 53) :

> « Modality and its types can be defined and named in various ways. There is no one correct way. […] Van der Auwera and Plungian (1998) propose to use the term « modality » for those semantic domains that involve possibility and necessity as paradigmatic variants, that is, as constituting a paradigm with two possible choices, possibility and necessity. »

Elles ne le seraient plus si elles laissaient entendre que les solutions qu'elles proposent peuvent être étendues à la modalité au sens large (qui présente des aspects divers et hétérogènes).

C'est parce que nous disposons maintenant d'instruments théoriques permettant de modéliser des phénomènes hétérogènes que nous pensons être en mesure de dépasser la situation épistémologique qui vient d'être décrite (réductionnisme *versus* renoncement aux règles prédictives) : nous pouvons désormais traiter la modalité linguistique prise dans toute son extension (comme phénomène complexe et hétérogène) dans un cadre strictement nomologique, et donc dépasser la simple description énumérative (que l'on

---

cependant l'objet d'une formalisation […], qui de fait a un effet objectivisant : la vérité est modélisable, position que je ne partage pas, surtout en ce qui concerne la vérité très approximative et hautement doxique des prédiscours. »

[24] Parmi les recherches d'inspiration cognitive que ces auteurs étudient, citons principalement Talmy (1988, 1996), Sweetser (1990), Langacker (1990, 1991).

trouve, par exemple, chez Brunot) pour atteindre au stade explicatif (i.e. à la formulation de principes généraux et prédictifs).

1.3. Sémantique et morpho-syntaxe

La recherche d'un point de vue proprement linguistique pour aborder la sémantique des modalités se heurte à la question, inéluctable et difficile entre toutes, du partage entre le linguistique et l'extralinguistique. Ce partage est indispensable, parce que si la signification des mots et des énoncés est étudiée par un grand nombre de disciplines (psychologie, psychanalyse, philosophie, logique, intelligence artificielle, etc.), une part essentielle de cette signification reste irréductiblement liée au système même de la langue ; ou en d'autres termes parce que la langue n'est pas un calque d'un autre domaine (ontologique, psychologique, idéologique …) [25]. Partant, nous considérerons que les modalités linguistiques ne procèdent ni de l'analyse de l'être (position aristotélicienne), ni de celle de la faculté de connaître (position kantienne) [26], mais qu'elles doivent être étudiées en elles-mêmes et pour elles-mêmes.

Conjointement, cependant, le linguistique est nécessairement ouvert et articulé à l'extralinguistique, ne serait-ce que parce que la langue permet d'exprimer (dans le discours) le monde et la pensée. Si bien que comme nous allons essayer de le préciser dans les sections suivantes le travail du linguiste, dès lors qu'il prend en compte la dimension discursive, est aussi de penser et de décrire cette articulation.

Si le partage entre le linguistique et l'extralinguistique est nécessaire, il est aussi, en sémantique, particulièrement difficile à opérer. Certes, il existe une solution simple, couramment admise (en particulier par le structuralisme) jusqu'à une date récente et qui a encore aujourd'hui des prolongements inattendus selon laquelle ce serait l'étude de la morphologie qui permettrait de trancher entre le linguistique et l'extralinguistique au plan sémantique : une catégorie sémantique n'étant considérée comme linguistique que si elle correspond à des marques morphologiques spécifiques. Plus précisément, on ne reconnaît la présence d'une catégorie sémantique (comme la modalité, le temps ou l'aspect) dans un énoncé que pour autant que l'on parvient à identifier un marqueur spécifiquement dévolu à son expression.

Cette analyse, qui repose sur l'application simpliste de la conception saussurienne du signe linguistique (à un signifié doit correspondre un signifiant particulier, exclusivement consacré à l'expression de ce signifié) a, lorsqu'elle est appliquée aux modalités, des effets comparables à celle que

---

25 Cela revient à dire avec Saussure que la langue n'est pas « une nomenclature » (*CLG*, éd. 1978 : 97 sq.).

26 Cf. section suivante (§ 1.4.).

nous avons décrite à la section précédente sous le nom de réductionnisme, dans la mesure où elle conduit à ne retenir qu'un ensemble très limité d'expressions modales (verbes et adverbes modaux, verbes d'attitude propositionnelle) pour l'analyse desquelles un dispositif conceptuel minimal peut paraître suffisant. De plus, elle induit un ensemble de conséquences concernant l'expression de la temporalité et de la modalité qui nous paraissent inacceptables. On considère dans ce cadre que :

a) la catégorie du temps est absente des langues sans conjugaison (position structuraliste classique à propos de langues comme le vietnamien) ;

b) la catégorie de l'aspect est non pertinente en français, simplement parce qu'il n'existe pas dans cette langue (par opposition aux langues slaves) de morphème spécifiquement et exclusivement aspectuel ;

c) la modalité n'apparaît que dans les énoncés contenant un marqueur modal spécifique (verbes modaux, adverbes de modalité …) ;

d) les temps verbaux marquent soit le temps (comme le passé simple), soit la modalité (comme les formes du subjonctif), puisqu'un même marqueur ne peut renvoyer qu'à une seule catégorie sémantique,

e) temps et modalité sont donc des catégories en relation de disjonction exclusive : ce qui est temporel (donc non modal) est réel, ce qui est modal (non temporel) est possible ou irréel [27].

Dans un énoncé comme

(1) Luc avait souhaité que Pierre le rejoigne

la principale sera donc analysée comme temporelle et non modale (car présentant un fait réel), alors que la subordonnée sera considérée comme modale et non temporelle (décrivant un fait simplement possible).

Nous contestons radicalement ce mode d'analyse. Pour nous, il ne fait aucun doute que les dimensions temporelle et modale sont également présentes (de même que la dimension aspectuelle) dans la principale et dans la subordonnée : le fait de présenter le procès de la principale comme réel constitue un mode de validation (une modalité) comme un autre, tandis que l'événement possible (le fait que Pierre le rejoigne) est incontestablement situé dans le temps, comme ultérieur par rapport au procès décrit dans la principale (valeur temporelle relative). Et toute tentative de justification conceptuelle de l'opposition entre réel et modal paraît vouée à l'inconsistance, comme celle de Brunot (pourtant partisan on l'a vu d'une conception large des modalités [28]) :

---

27 Sur tout ceci, cf. Gosselin (2005 : 73 sq.).

28 Il est remarquable que cette opposition conceptuelle se maintienne parfois dans des perspectives théoriques qui ont pourtant renoncé totalement à cette conception simpliste des rapports entre morphologie et sémantique. Cf., entre

> « Quand on énonce dans une proposition principale, isolée ou indépendante, ou même dans une subordonnée une idée objective, il peut arriver que cette idée soit placée pour ainsi dire *au dessus de notre jugement* : *la terre tourne* ; (…) *Paris est traversé par la Seine*. Ce sont des phrases peut on dire, *hors de toute modalité*. (…) Pour le langage, elles sont assimilées aux faits *certains*, positifs ou négatifs, *considérés comme tels par notre jugement*. » (Brunot éd. 1936 :507 ; nous avons mis en italiques les passages contradictoires).

Nous tenons donc le temps, l'aspect et la modalité pour des dimensions sémantiques essentielles de l'énoncé qui sont systématiquement présentes dans toute proposition. Simplement, ces catégories sémantiques ne correspondent pas nécessairement à des marqueurs spécifiques et exclusivement dévolus à leur expression, mais le plus souvent à des combinaisons de marqueurs, généralement polysémiques, qui contribuent, à des degrés divers, au sein d'interactions complexes, à déterminer les valeurs que prennent ces catégories sémantiques [29].

En ce qui concerne plus particulièrement la dimension modale, nous montrerons que toute prédication (relation prédicat-argument(s)) se voit affectée d'une ou plusieurs modalité(s), que certaines de ces modalités sont intrinsèques au prédicat (ainsi *assassiner* est intrinsèquement axiologique), alors que d'autres lui sont extrinsèques (comme celles que marquent les « adverbes de phrase »). Appliquée de façon systématique dans le cadre d'une structure formelle directement inspirée de la logique des prédicats du premier ordre [30], cette analyse conduit à identifier beaucoup plus de modalités dans l'énoncé qu'il n'est d'usage de le faire. Pour donner un exemple, la phrase (2a) contient quatre prédications (2b) :

(2) a. Cet idiot de piéton a probablement prévenu le flic

b. idiot (x)
piéton (x)
flic (y)
prévenir (x, y)

sur lesquelles portent à la fois des modalités intrinsèques (*idiot* est appréciatif, *flic* est simultanément objectif à cause de sa valeur référentielle et appréciatif, *piéton* et *prévenir* sont objectifs) et une modalité extrinsèque (la modalité épistémique marquée par *probablement*). Ces modalités ont chacune une valeur sémantique et un statut syntaxique (fonctionnel) particuliers, que des tests permettront de circonscrire. Et elles

---

beaucoup d'autres, dans un cadre culiolien, Frankel (1989 : 7), et dans celui de la grammaire cognitive, Narrog (2005 : 679).

29 Cf. Victorri & Fuchs (1996), Gosselin (1996, 2005).

30 Par là, elle est virtuellement compatible avec des théories comme la DRT, la SDRT, ou l'analyse propositionnelle pratiquée en psycholinguistique.

entrent en relation au sein de la structure logique de l'énoncé (laquelle explicite les relations de portée).

Le critère morphosyntaxique n'étant donc pas suffisant pour circonscrire le domaine des modalités linguistiques, nous allons devoir préciser, dans les pages qui suivent, les différences et les éventuelles articulations entre les points de vue philosophique, pragmatique, rhétorique, sémiotique, logique, et celui de la sémantique linguistique.

1.4. Sémantique et philosophie

Les modalités autorisent divers points de vue philosophiques :

a) *ontologique* chez Aristote et ses successeurs, qui établissent une correspondance stricte, de nature logico-métaphysique, entre le *nécessaire* et l'*essence*, le *contingent* et l'*accident*, le *possible* et la *puissance*, le *nécessaire conditionnel* (l'irrévocable) et l'*acte* (l'actualisé) [31] ;

b) *épistémologique* avec Kant pour qui les modalités définissent le statut des jugements relativement à la faculté de connaître, l'*apodictique* correspondant au *nécessaire* (« ce dont la cohésion avec le réel est déterminée suivant les conditions générales de l'expérience »), le *problématique* au *possible* (« ce qui s'accorde avec les conditions formelles de l'expérience »), et l'assertorique au *réel* (« ce qui est en cohésion avec les conditions matérielles de l'expérience ») [32] ;

c) *métaphysique et théologique* enfin, chez différents auteurs, anciens et modernes, qui abordent la question des rapports entre temps et modalité par le biais de réflexions sur le nécessitarisme [33], le destin, la liberté de l'homme, l'omniscience de Dieu [34], ou plus récemment la réalité des mondes possibles [35], etc.

Le point de vue linguistique s'en distingue radicalement : *la modalité retenue est celle qui est présentée par l'énoncé*. Nulle extrapolation philosophique n'est, par principe, tolérée. Enoncer « *Il pleut* », c'est présenter, à un certain niveau d'analyse, le contenu propositionnel comme objectivement vrai, i.e. comme vrai indépendamment du fait qu'un sujet le considère comme tel [36]. Mais il n'y a à tirer de là nul objectivisme

---

31 Cf. Gosselin & François (1991 : 64 74).

32 Cf. *Critique de la raison pure* (éd. 1980 : 830 et 948).

33 Pour un panorama, cf. Vuillemin (1984).

34 Pour une discussion relativement récente de ces questions, cf. Von Wright (1984).

35 Pour une présentation critique et détaillée de la « métaphysique des modalités », de Duns Scot à la sémantique des mondes possibles (Plantinga, Lewis, etc.), cf. Nef (2004).

36 C'est ce que remarque Heidegger : « Prenons par exemple l'énoncé : ce verre ci est rempli. Quelque chose est ici énoncé sur ce qui est là, mais la relation à un

philosophique ; pas plus qu'il n'y aurait à projeter quelque objectivisme ou subjectivisme sur l'analyse sémantique de l'énoncé à partir de considération philosophiques ou psychologiques préalables. Ce n'est pas, par exemple, parce que l'on considérera que le jugement responsable de l'énoncé « *Il pleut* » résulte d'une perception que l'on tiendra cet énoncé pour un compte-rendu de perception. Ces précautions, qui, dans leur principe, paraissent aller de soi, doivent être suivies avec la plus extrême vigilance, car tout écart a des effets immédiats, et regrettables, sur l'analyse. Tel auteur considérant que le *savoir*, à la différence de la *croyance*, touche à la vérité objective (et n'est donc pas seulement subjectif) en conclut que dans une structure du type « *Je sais que p* », *p* est présentée comme objectivement vraie (cf. § 8.2.2.), ce que contredisent évidemment des exemples comme :

(1) Je sais que Marie est belle / méchante / adorable / intelligente...

Est-ce à dire que le linguiste doive simplement ignorer la dimension philosophique de la question, ordinairement rejetée dans l'extralinguistique ? Deux raisons s'y opposent :

a) Certains concepts et principes établis dans des études philosophiques sont *mutatis mutandis* utilisables dans un cadre linguistique (en particulier lorsqu'ils sont issus de l'analyse du langage), leur validité provenant alors non de l'autorité de qui les a formulés, mais de leur adéquation empirique, contrôlée par l'application de tests.

b) Une prise en compte, fût-elle partielle, des problématiques philosophiques touchant au sujet concerné, est encore les moyen le plus sûr d'éviter ce piège insidieux qui guette à chaque pas le sémanticien, et qui consiste à projeter inconsciemment des conceptions philosophiques naïves (la « philosophie spontanée des savants » [37]), apparemment de simple bon sens, sur les analyses linguistiques [38]. On prendra pour exemple les nombreux auteurs qui considèrent le futur simple comme modal, comme temps de l'incertain, simplement parce que l'avenir, à la différence du présent et du passé, relèverait du non certain [39]. Si une telle conception est cohérente dans le cadre du nécessitarisme ontologique et du dogme de l'omniscience de Dieu (l'avenir, quoique nécessaire et connu de Dieu, reste inconnu pour l'homme), elle perd toute validité hors de ce cadre : nous doutons de nombreux faits

---

moi n'est pas pensée », cf. Heidegger & Fink (éd. 1973 : 109). Nous verrons cependant, au § 1.5.2., qu'à un autre niveau d'analyse, une lecture épistémique (subjective) est envisageable.

37 Cf. Althusser (1974 : 98 sq.). On ne se méfiera cependant pas moins de la linguistique spontanée des philosophes.

38 Nous ne saurions évidemment prétendre avoir toujours réussi à éviter ce piège.

39 Voir Gosselin (2005), pour une critique des modèles les plus élaborés, qui admettent ce principe (Culioli, Desclés, Langacker).

présents ou passés, alors que nous éprouvons, à chaque instant des certitudes quant à l'avenir, que le langage ne nous empêche nullement d'exprimer, voire de souligner :

(2) Je sais / suis certain / te jure qu'il reviendra.

En retour, la sémantique linguistique des modalités peut présenter quelque intérêt pour l'analyse des discours philosophiques. Très schématiquement, la fonction critique généralement reconnue à ces discours peut être qualifiée de « *métamodale* », car la critique philosophique (critique des discours, des croyances, des systèmes de valeurs, etc.) porte, plus encore que sur le contenu représenté, sur le mode de validation de ce contenu. Autrement dit, alors qu'une critique religieuse (théologique) d'un discours religieux vise à substituer un contenu à un autre (une croyance à une autre), une critique philosophique, comme celle des sophistes vis-à-vis de la religion populaire d'alors, va porter sur la prétention à l'universalité de ce discours, sur sa modalité. De même, une critique philosophique d'un discours ou d'un système juridique vise non à substituer un contenu à un autre (comme dans le cas d'une critique juridique), mais met en cause ses prétentions à l'universalité, en montrant, par exemple avec le scepticisme juridique de Carnéade (repris beaucoup plus tard par Montaigne ou Pascal), son caractère relatif. Remarquons qu'à cet effet, une langue comme le français met à la disposition du locuteur des marqueurs comme *en fait* ou en *en réalité* qui servent précisément à exprimer cette critique métamodale sous la forme de la dénonciation d'une illusion (par où l'on voit déjà que la langue intègre elle-même cette dimension métamodale [40]) : « *ce que vous croyez être une réalité objective n'est, en fait / en réalité, qu'une opinion subjective* », « *ce que vous tenez pour une croyance individuelle (personnelle) n'est, en fait / en réalité, qu'un préjugé collectivement partagé par le groupe social auquel vous appartenez* », etc.

Or ce qui est remarquable, et ce en quoi cette dimension métamodale de la critique philosophique devrait intéresser directement le linguiste, c'est que cette critique s'appuie généralement sur l'observation et l'analyse des discours effectifs. Si les sophistes et les sceptiques ont critiqué les prétentions à l'universalité de certains discours (et des systèmes de normes et de croyances qui les sous-tendaient), c'est sur la base de l'observation des variations, spatiales et temporelles, de ces discours [41]. Et quand, dans une

---

[40] Et l'on peut même dire que si nous éprouvons constamment le besoin d'argumenter, c'est généralement pour prévenir ou répondre à une critique métamodale.

[41] V. Brochard (éd. 2002 : 56) allait jusqu'à affirmer l'importance des voyages dans la formation du scepticisme de Pyrrhon, dont on sait qu'il accompagna Alexandre jusqu'aux Indes.

perspective toute différente, Foucault ou Althusser critiquent le subjectivisme individuel revendiqué par l'humanisme du XX^{ème} siècle, pour y substituer la subjectivité collective régie par les formations discursives, c'est encore à partir de l'observation et de l'analyse du fonctionnement effectif, social et concret, des discours.

Dans ces conditions, il apparaît que si l'analyse linguistique des modalités n'a certes pas vocation à légiférer dans le champ contradictoire des divers systèmes philosophiques, elle peut cependant présenter quelque utilité pour une entreprise comme la « sémiotique transcendantale » de Appel (éd. 1986), par exemple. Cet auteur, ayant renoncé à fonder quelque système philosophique sur des « évidences apodictiques » (des nécessités indémontrables, toujours susceptibles de faire l'objet d'une critique métamodale), se borne à rechercher les conditions de possibilité d'un discours fondationnel pragmatiquement cohérent, par l'identification et le rejet des contradictions et, tout particulièrement, des « contradictions performatives » (i.e. les contradictions entre le contenu du discours et son mode de profération, et donc de validation : sa modalité). Prenons l'exemple du relativisme intégral. Appel montre que l'énoncé de cette thèse (« aucune opinion n'est plus vraie qu'une autre ») est auto-réfutant [42], dans la mesure où il présente son contenu propositionnel comme une vérité générale (et même universelle) alors que ce contenu même récuse la légitimité d'une telle modalité (d'où la contradiction performative).

Inversement, la sémantique des modalités pourrait aussi être conçue comme un outil pour « détranscendantaliser » les jugements (selon l'expression d'Habermas, éd. 2001 : 28 et 125 sq.), ou, plus précisément, pour analyser par des méthodes propres aux sciences empiriques des caractéristiques transcendantales des jugements (au sens où elles concernent non seulement les aspects formels des jugements possibles, mais encore la façon dont ils peuvent se présenter comme valides, i.e. leur modalité).

1.5. Sémantique et pragmatique

1.5.1. Modalité et force illocutoire

Remarquons tout d'abord que la frontière entre modalité (prise au sens large) et force illocutoire n'est pas toujours respectée. Ainsi l'ordre et le conseil, que l'on tient habituellement pour des forces illocutoires, sont-ils considérés par Brunot (éd. 1936 : 509) comme des modalités :

> « Les propositions isolées ont leur modalité ! *Sortez* est dans la modalité de l'ordre, *prenez patience* dans celle du conseil. »

[42] Voir aussi Putnam (éd. 1984 : 135 140).

Il est vrai que, dans ce cas, la théorie des actes de discours n'existait pas encore, mais, beaucoup plus récemment, on trouve encore ce type d'analyse, par exemple, chez Charaudeau (1992 : 582), ou Le Querler (1996 : 56) :

> « Les modalités intersubjectives sont du domaine de l'ordre (marqué par l'impératif, mais aussi, bien sûr, par d'autres marqueurs), du conseil, de la suggestion, de la prière, du reproche …. ».

Il paraît pourtant nécessaire d'observer strictement la distinction entre sémantique et pragmatique, la modalité relevant spécifiquement de la signification linguistique, alors que la force illocutoire appartient au champ pragmatique, qui intègre la situation interactionnelle, du double point de vue social (rôles et statuts des participants) et psychologique (intentions). Meunier (1974 : 12-13) proposait ainsi de distinguer entre « *modalités d'énoncé* » (les modalités à proprement parler) et « *modalités d'énonciation* » (ou forces illocutoires). Plus récemment, Rossari et Jayez (1997 : 235) reprennent à Pasch (1989) l'opposition entre *Satzmodus* et force illocutoire, considérant que

> « Par exemple, la force illocutoire d'ordre peut être obtenue à partir des indices syntactico prosodiques correspondant au *Satzmodus* (impératif, assertion, etc.) et de facteurs contextuels (la situation, les relations sociales entre les interlocuteurs, etc.).» [43]

Pour revenir à l'impératif et à sa relation à l'ordre, il est aisé de montrer, à la suite d'Austin (éd. 1970 : 94) que cette forme de phrase permet d'exprimer une pluralité de forces illocutoires différentes en fonction des situations de discours (du statut des participants, de leurs intentions) dans lesquelles elle apparaît :

> « Ce mode [l'impératif] fait de l'énonciation un "commandement" (ou une exhortation, une permission, une concession, que sais je encore ?) Ainsi puis je dire : "Fermez la" dans des contextes différents :
> "Fermez la, j'insiste" ressemble au performatif : "Je vous ordonne de la fermer."
> "Fermez la c'est ce que je ferais" ressemble au performatif : "je vous conseille de la fermer."
> "Fermez la si vous le voulez" ressemble au performatif : "je vous permets de la fermer."
> "Bon, ça va, fermez la" ressemble au performatif : "je consens que vous la fermiez."
> "Fermez la si vous osez" ressemble au performatif : "je vous défie de la fermer.".»

---

43 Voir aussi Kronning (1996, chap. 6).

Mais cela n'empêche pas qu'on puisse considérer qu'il il a quelque chose de commun, au plan sémantique, à tous ces énoncés : des caractéristiques de nature modale (cf. § 5.4.) attachées à la forme de phrase, qui restent identiques quelle que soit la force de l'énoncé dans le discours. Introduire un niveau modal, proprement sémantique, entre les formes linguistiques et les forces illocutoires des énoncés permet d'éviter d'avoir à traiter l'ensemble des marqueurs linguistiques de ce type comme radicalement polysémiques (leur signification se trouvant « éclatée » en un ensemble de sens distincts) :

> « Les marques linguistiques ne sont pas monosémiques. Une même marque peut recouvrir différents sens, selon les particularités du contexte dans lequel elle se trouve (*polysémie*). Par exemple, le verbe *vouloir* peut exprimer : un "désir" dans : "*Je veux partir*" un "ordre" dans "*Je veux que tu partes* !"ou dans "*Veux tu te tenir tranquille !*" un "souhait" dans : "*Je voudrais tellement partir*" une "demande" dans : "*Veux tu venir avec moi ?*" » (Charaudeau 1992 : 573).

Mieux, il semble même parfois indispensable de prendre en compte les modalités de l'énoncé pour pouvoir calculer sa force illocutoire dans une situation donnée. Si l'impératif peut prendre valeur d'offre ou d'invitation, par exemple, c'est outre la valeur modale propre à l'impératif en partie à cause des modalités appréciatives attachées (de façon intrinsèque) aux prédicats constitutifs du contenu de l'énoncé. Soit les exemples :

(1) a. Prenez tout ce qui vous plaît !
b. Mettez vous à l'aise !
c. Faites comme chez vous !

qui contrastent singulièrement avec des énoncés qui ne sont pas porteurs des mêmes valeurs appréciatives :

(2) a Obéissez !
b Taisez vous !

Et l'on pourrait multiplier les exemples. Que l'on songe, entre autres, aux oppositions promesse / menace, félicitations / reproches, conseil / mise en garde, etc.

De plus, ces modalités appréciatives, intrinsèques aux prédicats, semblent jouer un rôle important dans le processus de dérivation illocutoire, lequel consiste rappelons-le à calculer un acte (une force illocutoire) « indirect » à partir d'un acte dit « littéral » effectué dans une situation de discours particulière [44]. Si des expressions comme « *voulez-vous ?* »,

[44] Cf. Searle (éd. 1982 : 71 100).

« *pouvez-vous ?* » (qui, du reste, sont de nature essentiellement modale) conduisent ordinairement ainsi que l'a observé Anscombre (1980) à dériver un acte de requête (demande d'action) à partir d'un acte littéral de demande d'information [45] :

(3) Voulez vous / pouvez vous m'aider ?

il faut encore préciser que ce mécanisme se trouve normalement bloqué lorsque le prédicat est porteur d'une modalité dépréciative (intrinsèque) :

(4) Voulez vous / pouvez vous me nuire ?

Ainsi les modalités linguistiques contribuent-elles à la détermination de la force illocutoire. Il est incontestable, par exemple, qu'on ne dérivera pas le même type de force à partir d'une phrase déclarative selon que celle-ci sera porteuse de modalités épistémiques (5a), déontiques (5b), bouliques (5c) ou axiologiques (5d) (nous indiquons entre parenthèses les forces illocutoires les plus plausibles) :

(5) a. Peut être qu'il a fumé (assertion)
b. Il est interdit de fumer (interdiction)
c. Je voudrais fumer (souhait)
d. Il est regrettable que tu aies fumé (reproche).

Cependant, il n'en reste pas moins possible d'exprimer le même type de force au moyen de modalités différentes (d'où l'absolue nécessité de distinguer entre les deux catégories). Prenons pour exemple le cas d'un acte *directif* (i.e. visant à faire faire quelque chose par l'allocutaire). Le locuteur aura le choix entre des modalités bouliques (6a), déontiques (6b, c), appréciatives ou axiologiques associées à une conditionnelle (6d, e, f)), bouliques ou aléthiques présentées sous une forme interrogative (6h, g), etc. :

(6) a. Je veux / désire / souhaite que vous complétiez ce dossier
b. Il faut / est obligatoire que vous complétiez ce dossier
c. Vous devez compléter ce dossier
d. Je serais heureux / satisfait si vous complétiez ce dossier
e. Je serais déçu / mécontent si vous ne complétiez pas ce dossier
f. Ce serait bien que vous complétiez ce dossier
g. Voulez vous compléter ce dossier ?

---

45 Selon Searle (éd. 1982 : 86), la demande d'information porte en fait sur les conditions de satisfaction de l'acte de requête. Remarquons que ces conditions sont de nature modale : possibilité (modalité aléthique) et volonté (modalité boulique).

h. Pouvez vous compléter ce dossier ?

Mais il est clair que le choix de l'une ou l'autre de ces tournures modales va avoir des incidences pragmatiques, illocutoires et/ou perlocutoires (stratégies de persuasion, politesse, etc., cf. Roulet 1980). Parmi les incidences sur la force illocutoire, la plus manifeste réside sans doute dans le fait que le choix de la modalité permet de moduler la force de l'engagement, du locuteur ou de l'allocutaire, associé à l'acte illocutoire. C'est une banalité de remarquer que le locuteur se porte garant à des degrés divers de la vérité de la proposition qu'il exprime dans les énoncés suivants (qui ne diffèrent que par la modalité mise en œuvre) :

(7) a. Assurément, il pleut
b. Peut être qu'il pleut
c. Probablement qu'il pleut

On parle d'opération de *modalisation* pour désigner le processus qui consiste à choisir d'employer une modalité particulière à des fins pragmatiques, illocutoires et/ou perlocutoires, dans une situation de discours particulière. L'explicitation du rôle des modalités dans la détermination, en situation, de la force illocutoire relève donc d'une théorie, sémantico-pragmatique, de la modalisation [46]. La sémantique des modalités que nous proposons dans cet ouvrage ne prétend en aucune façon s'y substituer, mais elle peut en fournir les bases linguistiques.

Reste que les théories pragmatiques ignorent généralement cette dimension modale, proprement linguistique, des énoncés. Ainsi Searle (éd. 1972 : 69) associe-t-il directement la force illocutoire au contenu propositionnel, tout énoncé ayant la forme :

F (p), où *F* représente la force et *p* le contenu propositionnel.

Et lorsque certains auteurs essaient de penser plus précisément l'articulation du linguistique et du pragmatique (en particulier pour définir le rôle des marques linguistiques dans la détermination de la force), ils sont contraints d'admettre que les formes linguistiques codent une force illocutoire « littérale », susceptible de toutes sortes de remises en cause dans le discours [47]. Ainsi une phrase de forme déclarative exprimerait littéralement l'assertion, quand l'impératif marquerait l'injonction, la forme interrogative

---

46 Pour des études récentes sur les procédés de modalisation en discours, on pourra se reporter aux volumes suivants : Facchinetti & Palmer (eds) (2004), Hart (ed.) (2003), Haillet (éd.) (2004).

47 Voir, entre autres, Vanderveken (1998), Dik (1989), Van Valin & La Polla (1997).

la demande d'information, etc. Nous ne souhaitons pas entrer ici dans le débat sur le bien fondé de cette hypothèse très controversée [48], mais simplement faire observer que la prise en compte de la sémantique des modalités paraît indispensable pour penser cette articulation entre linguistique et pragmatique, et singulièrement pour le calcul des forces illocutoires, sur la double base de la situation de discours et des informations linguistiques codées par l'énoncé.

Si l'explication du rôle des modalités dans la détermination, en situation, de la force illocutoire de l'énoncé relève d'une théorie sémantico-pragmatique de la modalisation, la sémantique des modalités que nous formulons ici en constitue le préalable.

1.5.2. Modalités marquées *versus* inférées

Pour autant, le principe d'une distinction radicale entre modalité et force illocutoire n'implique ni l'étanchéité absolue entre les champs sémantique et pragmatique, ni l'appartenance exclusive de la modalité au domaine sémantique. Il apparaît, en effet, que si certaines modalités sont linguistiquement marquées, d'autres peuvent être considérées comme pragmatiquement inférées, la pragmatique venant ainsi « enrichir » la sémantique. Prenons un exemple. L'énoncé

(8) Dommage que la fenêtre soit ouverte

comporte au moins une modalité objective (intrinsèque au contenu propositionnel : [*la fenêtre est ouverte*]) et une modalité appréciative, marquée par « *dommage que* ». Cette modalité appréciative influe directement sur la force illocutoire que cet énoncé est susceptible de prendre en discours : on peut s'attendre à ce qu'il ait valeur de plainte, éventuellement dérivée en reproche et/ou en requête (demande d'acte).

Or on sait que l'énoncé

(9) La fenêtre est ouverte

peut avoir le même type de fonctionnement pragmatique dans certaines situations énonciatives. On est donc amené à considérer qu'il comporte aussi une modalité objective, linguistiquement marquée, et une évaluation modale appréciative, qui est, cette fois, pragmatiquement inférée dans la situation de discours (par exemple sur la base du principe de coopération ou du principe

[48] Cf. en particulier Sperber & Wilson (éd. 1989 : 368 sq.).

de pertinence [49]). De cette différence de calcul de la valeur modale (décodage des marqueurs linguistiques, *versus* inférence pragmatique), il résulte une opposition sémantico-pragmatique désormais bien connue [50] : seule la modalité inférée est annulable dans l'échange. Comparons :

(10) Dommage que la fenêtre soit ouverte. ? ? Mais ça ne me dérange pas
? ? J'en suis heureux

(11) La fenêtre est ouverte. Mais ça ne me dérange pas
J'en suis heureux.

Il ne nous a pas paru souhaitable d'ignorer, fût-ce pour des raisons méthodologiques, ce type de modalité. Cependant, comme le présent ouvrage ne porte pas sur l'analyse des discours, mais reste à un niveau de généralité et d'abstraction plus élevé, nous ne pouvons prendre en compte qu'une partie, relativement restreinte, des ces modalités inférées. Celles que nous retenons dans nos exemples répondent à deux exigences [51] :

a) il faut qu'elles aient une certaine généralité (qu'elles de soient pas liées à une situation de discours trop spécifique) ;

b) elles doivent être associées à des marqueurs linguistiques (mots expressions, constructions syntaxiques) [52].

Deux types de cas répondent à ces critères :

a) les modalités intrinsèques aux stéréotypes associés aux lexèmes [53],

b) les implicatures conversationnelles généralisées (au sens de Grice et Levinson [54]).

Prenons, pour exemple de modalité associée à un stéréotype, le lexème *vacances*, qui apparaît dans des syntagmes du type « *prendre des vacances* », « *partir en vacances* ». Ce lexème paraît indiscutablement porteur d'une modalité appréciative positive intrinsèque (i .e. attachée directement au lexème et non à un opérateur de plus haut niveau syntaxique). A ce titre, il serait comparable à *bonheur*, *félicité*, *plaisir*, etc., à ceci près et la différence ne saurait être négligée que cette valeur modale est aisément annulable avec *vacances*, mais beaucoup plus difficilement avec les autres lexèmes considérés :

---

49 Voir respectivement Grice (éd. 1979) et Sperber & Wilson (éd. 1989). Pris littéralement, l'énoncé ne serait ni informatif ni pertinent dans une situation où il est manifeste que la fenêtre est ouverte.

50 Cf. Moeschler & Reboul (1994 : 256).

51 Nous ferons cependant une exception au § 5.10., où nous analysons un énoncé pris dans un contexte beaucoup plus large.

52 L'exemple (9) ne pourra donc pas être pris en compte.

53 Sur la notion de stéréotype dans le champ linguistique, cf. Putnam (1975), Fradin (1984), Amossy (1991, 1994), Slakta (1994), Anscombre (2001).

54 Voir respectivement Grice (éd. 1979) et Levinson (2000).

(12) a. Je déteste les vacances

b. ?? Je déteste le bonheur / la félicité / le plaisir [55]

(13) a. J'ai passé de mauvaises vacances

b. ?? J'ai éprouvé un mauvais bonheur / une mauvaise félicité / un mauvais plaisir [56].

On rend compte de cette différence sémantique en considérant que si la modalité appréciative positive fait partie intégrante de la signification linguistique des mots *bonheur*, *plaisir* ou *félicité*, il n'en va pas de même pour le lexème *vacances*. Elle est cependant associée au stéréotype normalement activé lorsqu'on emploie ce signe. Et l'activation de ce stéréotype peut être explicitement contrariée, comme dans les énoncés ci-dessus, ou n'être simplement pas mise en œuvre, comme, par exemple, dans un texte administratif. Le décret qui fixe les dates de vacances pour une catégorie de personnel ne fait en aucune façon appel aux stéréotypes porteurs de modalités appréciative (c'est même là une des caractéristiques du genre de discours administratif).

Les implicatures conversationnelles généralisées, quant à elles, sont des inférences fondées sur le principe de coopération et les maximes conversationnelles (cf. Grice, éd. 1979) qui sont normalement déclenchées par l'utilisation de tel ou tel signe linguistique (y compris les constructions syntaxiques). Elles sont généralisées au sens où elles sont liées à l'utilisation d'une forme linguistique et ne dépendent pas directement de situations de discours particulières. Il s'agit néanmoins d'implicatures conversationnelles et non d'implications conventionnelles (i.e. appartenant à la signification linguistique de certains signes) dans la mesure où elles sont annulables en contexte et peuvent ne pas être déclenchées, en fonction, entre autres, du genre de discours dans lequel apparaît le signe auquel elles sont attachées. Soit les définitions données par Levinson (2000 : 16) pour distinguer précisément les implicatures généralisées (« GCIs ») des implicatures non généralisées (ici nommées « particularized implicatures : PCIs »).

---

55 Ces énoncés sont évidemment interprétables, mais demandent un effort supplémentaire, en particulier le recours à la dimension polyphonique, d'où la paraphrase possible : « je déteste ce que d'autres considèrent comme du bonheur / de la félicité / du plaisir ».

56 Il est certes possible de dire que l'on a éprouvé un bonheur / plaisir détestable, mais l'adjectif ne peut être interprété qu'en un sens axiologique (moral) et non purement appréciatif. Ces deux types de modalités seront précisément distingués par la suite.

> « The distinction between PCIs and GCIs
> a. An implicature i from utterance U is particularized iff U implicates i only by virtue of specific contextual assomptions that would not invariably or even normally obtain.
> b. An implicature i is generalized iff U implicates i unless there are unusual specific contextual assomptions that defeat it. »

et les exemples qu'il propose :

> « Context 1
> A : "What time is it ?"
> B : "Some of the guests are already leaving."
> PCI : 'It must be late.'
> GCI : 'Not all of the guests are already leaving.' »

> « Context 2
> A : "Where's John ?"
> B : "Some of the guests are already leaving."
> PCI : 'Perhaps John has already left.'
> GCI : 'Not all of the guests are already leaving.' »

L'implicature généralisée est ainsi explicitée : « any statement of the form "Some x are G" will, other things being equal, have the default interpretation 'Not all x are G' » (p. 17).

L'une de ces implicatures conversationnelles généralisées est appelée à jouer un rôle décisif dans nos analyses des modalités. Une forme de phrase déclarative affirmative à l'indicatif peut paraître relativement neutre du point de vue modal (c'est pourquoi on considère souvent ces phrases comme non modalisées). Exemples :

(14) a. Il pleut
b. Marie est belle
c. Luc est un assassin

Nous tenons que ces énoncés présentent tout de même un certain contenu sous un certain mode de validation, et qu'ils sont donc porteurs de modalités spécifiques. Simplement ces modalités paraissent se réduire aux modalités intrinsèques liées aux lexèmes employés (en particulier dans le prédicat), soit respectivement : une modalité aléthique (vérité objective, ex. 14a), appréciative (jugement esthétique, ex. 14b) et axiologique (jugement moral, ex. 14c). Mais ce n'est pas tout. On peut légitimement considérer qu'en vertu de la maxime de qualité, le locuteur qui énonce ces phrases est sincère et qu'il dit ce qu'il considère être vrai. Dès lors, il convient d'ajouter à la représentation modale de chacun de ces énoncés, une modalité exprimant la subjectivité individuelle, en plus des modalités intrinsèques dont les prédicats

sont porteurs. Ainsi, dire « *Il pleut* », c'est non seulement présenter une vérité objective, mais c'est aussi se présenter soi-même comme étant sûr que tel est le cas. Voilà pourquoi, croyons-nous, nombre d'auteurs partagent le point de vue selon lequel « la vérité de toute phrase déclarative étant une vérité subjectivement assumée par un locuteur, une vérité prise en charge, le vrai "objectif" n'a pas de réalité linguistique » (Martin, 1987 : 38 [57]). Pour notre part, nous dissocierons deux plans de modalités qui coexistent, celui des modalités linguistiquement marquées (ici les modalités intrinsèques aux lexèmes), et celui des modalités pragmatiquement inférées (en l'occurrence la modalité épistémique). Car il s'agit là, manifestement, de l'effet d'une implicature conversationnelle généralisée : l'inférence est déclenchée par l'utilisation d'une forme linguistique particulière (la forme déclarative affirmative, pourvu que toute marque de non prise en charge énonciative en soit exclue) ; elle se fonde sur le respect d'une maxime conversationnelle (la maxime de qualité) ; elle est annulable (il suffit, par exemple, d'ajouter des expressions du type « *d'après ce que dit Pierre* » ou « *si ce qu'on dit est vrai* ») ; et, selon le genre de discours dans lequel l'énoncé est pris, elle peut ne pas être mise en œuvre. Tel est typiquement le cas des textes de fiction : l'auteur y avance des vérités données pour objectives, mais ne se présente pas lui-même comme croyant que tel est le cas.

Cette modalité subjective individuelle normalement associée à la forme déclarative a été décrite de différentes façons par divers auteurs. Parmi les linguistes, Martin (1987 : 46) observe que « dans le fonctionnement ordinaire du langage, fondé sur la présomption de sincérité » *p* implique *je sais que p* ; le philosophe K. O. Appel (éd. 1986) parle de « certitude performative » pour décrire ce même phénomène. Mais ce sur quoi il nous paraît utile d'insister dès maintenant, c'est que cette modalité inférée doit nécessairement être intégrée à la structure modale de l'énoncé (la pragmatique venant ici encore « enrichir » la sémantique), car comment rendre compte autrement du fait que des éléments proprement linguistiques puissent s'y articuler, comme, par exemple, certaines subordonnées explicitant les motifs d'un jugement abductif ? Exemple :

(15) Il a plu, puisque la cour est mouillée.

La subordonnée donne non la cause de l'événement décrit par la principale, mais le motif de la croyance que cet événement a eu lieu [58]. Elle apporte ainsi une justification de l'engagement épistémique du locuteur relativement à la proposition exprimée par la principale.

---

57 Voir aussi Halliday (1994 : 362).

58 Cf. E. Sweetser (1990) ; sur le rôle de *puisque*, cf. Ducrot (1980b : 31 sq.)

Remarquons enfin que, dans le cadre d'un modèle calculatoire, si les modalités marquées et inférées appartiennent également à la structure modale de l'énoncé, elles devront être traitées différemment par le système de règles responsable de l'attribution de structures modales aux énoncés. Car seules les modalités inférées résultent de « règles implicatives défaisables », c'est-à-dire qu'elles sont assignées par défaut, sous réserve d'une éventuelle annulation par le contexte et/ou le genre de discours dans lequel l'énoncé prend place (voir le rôle des discours administratifs et fictionnels dans les exemples considérés ci-dessus).

1.6. Sémantique et rhétorique

1.6.1. Modalités, états mentaux, et modalisation perlocutoire

De même qu'il faut se garder d'assimiler modalité et force illocutoire, il paraît indispensable d'éviter la confusion entre modalités et états mentaux (croyances, attitudes, affects, passions, émotions, etc.), confusion favorisée par la définition, « passablement floue » (Wilmet 1997, § 355) et mal contrôlée [59], de la modalité linguistique comme indiquant « l'attitude du locuteur vis-à-vis du contenu de son énoncé ». Car une telle assimilation revient, en fait, à nier l'utilité d'une sémantique des modalités, le lien se faisant directement entre les formes linguistiques et les états psychologiques. Ainsi Haiman (1995 : 329) associe-t-il, sans intermédiaire sémantique, les modes aux états mentaux :

> « Many discussions of moods as a motivated general category describe it as "the grammaticalization of the speaker's attitude to the propositional content of his message" (cf. Palmer 1986 : 16, 51, 96). Belief in its truth is indicative ; suspended judgment as to its validity, subjunctive ; the wish for its realization, imperative or optative ; ignorance as to its truth, coupled with curiosity, is interrogative ; fear of its realization, avolitionnal or apprehensive ».

On observera que cette analyse, explicitement ancrée dans un cadre cognitif fonctionnaliste, s'inscrit sans peine dans une tradition beaucoup plus ancienne [60], que l'on retrouve, par exemple, chez Hobbes (*Leviathan* I, 6, éd. 2000 : 138-139) :

> « Les manières de dire par lesquelles les passions sont exprimées sont pour une part les mêmes et pour une part différentes de celles par lesquelles on

---

[59] On se reportera à Lampert & Lampert (2000 : 112 113) pour une critique de cette définition courante en sémantique linguistique elle est adoptée, entre autres, par Jespersen (éd. 1992 : 313), Lyons (1968 : 308, 1977 : 452), Givon (1994 : 266), Le Querler (1996 : 63), Palmer (1986 : 14, éd. 1990 : 2), etc. Nous proposerons une définition fonctionnelle plus restrictive au § 1.9.

[60] Voir la citation de Priscien au § 1.1.

> exprime nos pensées. Et d'abord, en général, toutes les passions peuvent être exprimées avec l'*indicatif* : comme *j'aime*, *je crains*, *je me réjouis*, *je délibère*, *je veux*, *j'ordonne*. Mais certaines passions ont, par elles mêmes, des formes particulières d'expression […]. La délibération s'exprime avec le *subjonctif* ; ce qui est une manière de parler propre à signifier des suppositions avec leurs conséquences (…). Le langage du désir et de l'aversion est l'*impératif* […]. Le langage de la vaine gloire, de l'indignation, de la pitié et de la rancune est l'*optatif*. Mais pour ce qui est du désir de savoir, il y a une forme particulière d'expression, appelée *interrogative* (…). Je n'ai pas trouvé d'autre langage des passions […]. »

Les états mentaux relèvent de la psychologie. Or nous tenons à maintenir un point de vue spécifiquement linguistique sur les modalités, dont la sémantique ne saurait être un simple calque de la psychologie (cf. § 1.6.3.). Reste que les citations ci-dessus ne sont pas sans pertinence, car elles indiquent au moins que les formes linguistiques à valeur modale permettent d'exprimer et de susciter des états mentaux. Dans une perspective pragmatique, on considérera que c'est là l'aspect perlocutoire de la modalisation (cf. § 1.5.1.). De même que le choix de telle ou telle modalité est motivé, en discours, par la volonté d'exprimer une force illocutoire particulière, il est lié aussi aux effets perlocutoires (en particulier aux états mentaux) que le locuteur veut faire naître.

Même si la modalisation ne constitue pas l'objet de ce livre, nous devons l'évoquer très brièvement, parce que, dans une perspective fonctionnelle, il faut bien admettre que c'est l'une des raisons d'être, essentielle, des modalités linguistiques. Nous nous contenterons d'indiquer comment cette modalisation perlocutoire a été prise en charge par la rhétorique aristotélicienne, et par quels biais ce type d'analyse pourrait aujourd'hui se trouver intégré au champ des recherches cognitives.

1.6.2. La rhétorique aristotélicienne

Très schématiquement, Aristote discerne différents genres de discours sur la base de deux types de caractéristiques, que l'on nommerait actuellement : illocutoire et modal. Les discours relèvent soit de la *science*, soit de l'*éloquence*. Aux sciences « théorétiques », qui procèdent par assertions énoncées sous la modalité du nécessaire aléthique, s'opposent les sciences « pratiques » et « poiétiques », qui s'énoncent aussi de façon assertive, mais sous le régime de la probabilité subjective. Quant aux discours (non scientifiques) qui relèvent de l'éloquence, on sait qu'Aristote les répartit selon trois genres principaux (appelés « genres oratoires », cf. *Rhétorique* I) : le *délibératif* qui vise principalement à *conseiller* / *déconseiller* et dont la modalité essentielle est celle de l'*utile* / *nuisible* ; le *judiciaire* qui consiste à *accuser* / *défendre* sur la base de la modalité du *juste* et de l'*injuste* ; et enfin

l'*épidictique* caractérisé par la force illocutoire de la *louange* et du *blâme* associée à la modalité du *beau* / *laid* (au sens moral). A cela s'ajoutent des caractéristiques temporelles : le délibératif concerne principalement l'*avenir*, le judiciaire le *passé*, et l'épidictique le *présent*.

Il est vrai que l'utile / nuisible, le juste / injuste et le beau / laid ne sont pas tenus explicitement pour des modalités par Aristote, qui ne considère comme telles, dans sa présentation des modalités (*De L'interprétation* 12) que les valeurs modales aléthiques : le nécessaire, le possible, le contingent et l'impossible. Il affirme simplement dans la *Rhétorique* qu'il s'agit de la fin (*telos*) de chacun des genres oratoires. Ce sont ses successeurs qui les intègreront explicitement au champ modal, sans considérer trahir sa pensée. Par exemple, dans la *Terminologie logique* de Maïmonide (éd. 1982 : 36) [61] :

> « Parfois, le prédicat est accompagné de quelques termes indiquant la modalité de la liaison du prédicat au sujet ; tels que : possible, impossible, probable, nécessairement, forcé, nécessaire, blâmable, agréable, convenable, il faut, etc. »

Deux points de l'analyse aristotélicienne des genres oratoires nous importent ici :

a) Les jugements modaux peuvent être tenus pour le but des discours dans la mesure où ce sont eux qui suscitent les passions qui vont déterminer l'auditoire à agir d'une certaine façon. Ainsi, en prenant le cas le plus simple, un discours de genre délibératif vise à établir qu'une action est utile dans le but de susciter chez les auditeurs le désir de l'accomplir et donc, *in fine*, en vue d'obtenir son accomplissement. Loin d'équivaloir aux passions elles-mêmes, les jugements modaux contribuent à leur apparition (en relation à l'*ethos* de l'orateur et aux *habitus*, ou dispositions durables à éprouver des passions, de l'auditoire [62]).

b) Si la fin des divers discours est formée de jugements modaux, ils dérivent eux-mêmes d'autres jugements modaux. En effet, le mode de démonstration ou d'argumentation étant prioritairement déductif, ce sont des jugements modaux à valeur générale qui vont constituer les prémisses des raisonnements (enthymèmes) mis en œuvre. Chaque genre de discours peut dès lors être caractérisé, outre par son mode de fonctionnement illocutoire et par les modalités qu'il vise à établir, par la modalité des prémisses sur lesquelles il s'appuie. Aristote consacre des développements particuliers aux prémisses utilisables par chacun des genres de discours (ainsi le délibératif

---

61 Voir aussi Le Pseudo Scot cité dans Blanché & Dubucs (2002 : 155).

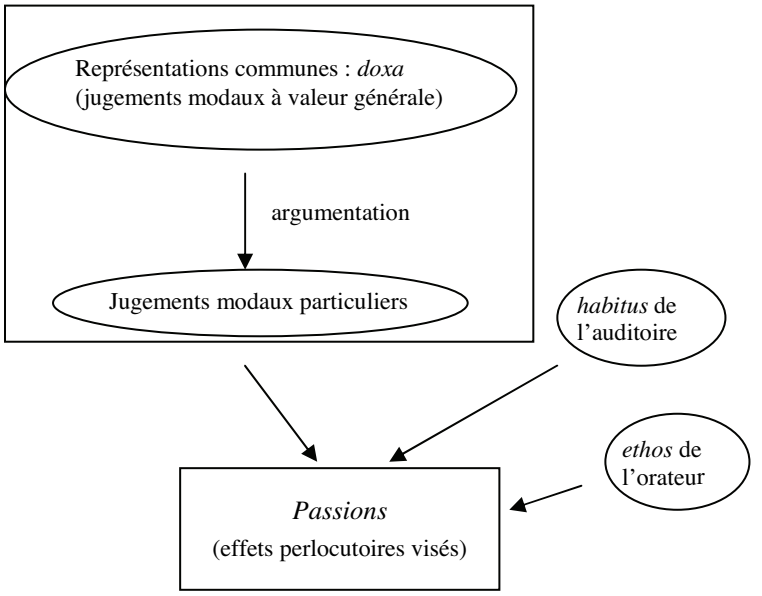
62 « *Etre en colère* » désigne une passion (un état mental passager), « *être coléreux* » décrit un habitus, une disposition durable. L'ethos correspond à l'image que l'orateur donne de lui même (i.e. une représentation de ses habitus).

prend appui non seulement sur l'utile, mais aussi sur le possible, car on ne délibère ni sur le nécessaire, ni sur l'impossible, cf. *Rhétorique* I, 4).

Les jugements modaux qui forment les prémisses des discours relevant de l'éloquence appartiennent massivement à la *doxa* : il s'agit d'opinions partagées, de ce que l'on appelle parfois des « représentations communes ». Selon le dispositif théorique mis en place, si ces représentations manquent, le discours pourra peut-être avoir une force illocutoire, mais il restera sans effet perlocutoire, ou, au moins, il n'aura pas l'effet visé. Pour prendre un exemple actuel, on peut conseiller à un végétarien de manger de la viande, mais il sera difficile de l'en persuader (de susciter en lui le désir de le faire).

Résumons le rôle des jugements modaux dans ce cadre au moyen d'un schéma :

Fig.1



C'est dans cette perspective aristotélicienne que Maïmonide interprète, dans *Le guide des égarés*, les débuts malheureux de l'humanité. Avant sa faute, l'homme (Adam), selon Maïmonide, possédait la raison, mais ignorait les opinions (les représentations communes) :

> « (C'est parce qu'il était doué de raison) qu'il reçut des ordres […] : "Et l'Eternel, Dieu ordonna, etc." (Gen. 2 :16), car on ne peut pas donner d'ordres aux animaux ni à celui qui n'a pas de raison. Par la raison on distingue entre le vrai et le faux, et cette faculté il (Adam) la possédait parfaitement et

> complètement ; mais le laid et le beau existent dans les opinions probables et non dans les choses intelligibles. […] il n'y avait en lui aucune faculté qui s'appliquât aux opinions probables d'une manière quelconque, et il ne les comprenait même pas ; de telle sorte que ce qu'il y a de plus manifestement laid par rapport aux opinions probables, c'est à dire de découvrir les parties honteuses, n'était point laid pour lui, et il n'en comprenait même pas la laideur. » (éd. 1979 : 32).

Partant, Dieu pouvait s'adresser à lui au moyens d'énoncés porteurs d'une force illocutoire, mais ceux-ci devaient rester sans effet perlocutoire :

> « Le SEIGNEUR Dieu prescrivit à l'homme :
> "Tu pourras manger de tout arbre du jardin, mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bonheur et du malheur car, du jour où tu en mangeras, tu devras mourir" » (Gen. 2 :16 17, trad. de la TOB).

C'est seulement lorsqu'il a goûté au fruit de l'arbre de la connaissance (du bonheur et du malheur, et/ou, selon Maïmonide, du bien et du mal), que l'homme mesure la portée de la sanction encourue

> « Ayant obtenu la connaissance des opinions probables, il fut absorbé par ce qu'il devait trouver laid ou beau, et il connut alors ce que valait la chose qui lui avait échappé et dont il avait été dépouillé, et dans quel état il était tombé. C'est pourquoi il a été dit "Et vous serez comme des *Elohîm* connaissant le bien et le mal" (Gen. 3 :5). […] "Et les yeux de tous les deux s'ouvrirent et ils reconnurent qu'ils étaient nus" (Ibid. 3 :7). » (*Guide des égarés*, éd. 1979 : 32 33).

En somme, c'est un échec perlocutoire, lié à une méconnaissance des modalités appréciatives et axiologiques qui serait à l'origine de l'expulsion de l'homme hors du jardin d'Eden.

On pourrait encore, dans la même perspective, relire la morale stoïcienne (en particulier Epictète) comme une forme d'anti-rhétorique : un art de ne pas se laisser persuader, fondé sur une maîtrise des jugements modaux. Le sujet, selon Epictète, possède les notions modales (ce qu'il appelle les « *prénotions* » [63]), mais rien ne l'oblige, sinon la coutume et l'opinion commune, à les assigner aux propositions auxquelles elles le sont habituellement (dans la *doxa*, ex. : « *il est indésirable d'être pauvre, malade*, etc. »). Le sujet est libre de son assentiment, car « en matière d'assentiment, tu ne peux subir ni entrave, ni empêchement » (*Entretiens* IV, 1, 69). Il peut fort bien quoique cela n'aille évidemment pas sans difficultés associer les prénotions à des propositions ou des objets de son choix. Etant donné que « presque tout le monde a reconnu que le bien et le mal sont en nous, nullement dans les objets extérieurs » (*Entretiens* III, 20, 2), il devient

63 Cf. *Entretiens* II, 17, 10.

possible d'opposer les « choses qui dépendent de nous », nos jugements appréciatifs et axiologiques, aux « choses qui n'en dépendent pas », les événements et les situations extérieurs (*Manuel* I, 1).

Ce qui nous importe ici, c'est que l'individu qui procède ainsi, en se détachant des représentations communes, devient libre, car étant à l'abri de toute persuasion, il l'est aussi de toute contrainte :

> « Le maître d'un homme, c'est celui qui a la puissance sur ce que veut ou ne veut pas cet homme, pour le lui donner ou le lui ôter. Que celui donc qui veut être libre, n'ait ni attrait ni répulsion pour rien de ce qui dépend des autres ; sinon il sera fatalement malheureux. » (*Manuel* XIV, 2).

Ce qui revient à dire, une fois encore, que s'ils ne reposent pas sur des jugements modaux partagés, les discours resteront sans effet, car les obligations qu'ils font naître par le biais des conventions illocutoires ne sont rien, tant que le désir de les satisfaire ne leur est pas associé. Et ces désirs ne peuvent être suscités (à titre d'effets perlocutoires) que sur la base de représentations modales partagées.

1.6.3. Modalités et états intentionnels

Si, comme le montre la tradition rhétorique, les modalités mises en œuvre dans le discours influent directement sur ses effets perlocutoires, i.e. sur les états mentaux et les comportements qu'il suscite), c'est qu'elles entretiennent un lien très étroit, au plan conceptuel, avec ces états mentaux. On peut aller jusqu'à dire qu'elles apparaissent comme la contrepartie linguistique de certains états mentaux. Il est en effet tentant de rapprocher la structure sémantique de base de l'énoncé, qui se compose, selon Bally (cf. § 1.1.), d'un contenu représenté et d'une modalité, avec celle de « l'*état intentionnel* » tel qu'il est décrit par Searle (éd. 1985 : 26), comme constitué d'un « *contenu représentatif* » et d'un « *mode psychologique* ». Ainsi la croyance définit un état intentionnel qui se compose d'un contenu (ce sur quoi porte la croyance) et d'un certain mode psychologique (qui distingue par exemple la « croyance que *p* » de la « crainte que *p* »). Cet état intentionnel se laisse directement exprimer par une modalité épistémique du type « *je crois que p* ».

Cette corrélation ne peut cependant pas être généralisée. Outre les états mentaux non intentionnels (i .e ; sans contenu ; comme l'angoisse), il existe des états intentionnels qui dans certaines langues au moins ne paraissent pas avoir de correspondant modal direct (ex. : la colère), et surtout des modalités sans analogue au plan psychologique (comme l'obligation / interdiction d'ordre institutionnel ; ex. : « *il est interdit de fumer dans cette pièce* »). De plus, des modalités différentes peuvent correspondre à un même état intentionnel (par ex., les modalités aléthiques et épistémiques font également l'objet de croyances, au plan psychologique). Toutes ces raisons

interdisent, on l'a dit au § 1.6.1., que l'on assimile les deux plans, sémantique et psychologique. Reste que la corrélation est particulièrement pertinente en ce qui concerne les modalités « subjectives » : épistémiques, appréciatives, bouliques, et, dans une moindre mesure, axiologiques. Or c'est principalement sur ces modalités que s'appuient les genres oratoires distingués par la rhétorique aristotélicienne, et plus généralement les discours à visée persuasive.

Le lien entre certaines modalités subjectives utilisées dans une argumentation et certaines passions peut désormais être explicité : une modalité appréciative (positive ou négative) présente une situation ou un objet comme susceptibles de provoquer telle ou telle passion (le désir ou l'aversion) ; une modalité épistémique (positive ou négative) présente une proposition comme devant faire l'objet d'une croyance, ou d'un doute, etc. Jointe à l'*ethos* de l'orateur et aux *habitus* des auditeurs, cette présentation subjective des objets, situations ou événements provoque normalement (si l'argumentation est cohérente et s'appuie sur des représentations partagées) les passions correspondantes. Très schématiquement, les modalités épistémiques (certain, probable, contestable …) suscitent les croyances (et les doutes), c'est-à-dire qu'elles sont censées entraîner la *conviction* ; alors que les modalités appréciatives et axiologiques provoquent les désirs (et les aversions), qui, joints à la conviction, constituent la *persuasion* [64], en tant que visée perlocutoire globale du discours.

Si l'on tente maintenant d'intégrer au domaine des sciences cognitives actuelles ces observations sur le rôle des modalités dans le champ rhétorique, on se heurte inévitablement à l'objection selon laquelle il paraît impossible de faire correspondre aux diverses croyances et passions des états neurobiologiques (états cérébraux) spécifiques, objection formulée en particulier par Churchland (1986) [65]. Deux réponses, complémentaires, peuvent être apportées :

a) On n'a besoin, pour décrire les phénomènes rhétoriques, que d'un modèle « dispositionnel-fonctionnaliste » des états mentaux, chacun de ces états étant caractérisé par ce qui le provoque et ce à quoi il dispose les sujets qu'il affecte. Dans cette perspective, la croyance, par exemple, sera considérée comme « un état qui sert de transition, moyennant des désirs et d'autres états mentaux, entre des entrées d'information […] et des sorties comportementales […] ou d'autres états mentaux » (Engel 1994 : 30).

b) Les états mentaux appartiennent à la « théorie de l'esprit » [66] de chaque individu, i.e. à sa faculté de comprendre les comportements (de soi-même et

---

64 Quant aux discours qui suscitent des désirs sans entraîner la conviction, ils relèvent, selon Fénelon (éd. 1983 : 31 33) de la *séduction*.

65 Pour une discussion, cf. Engel (1994 : 56 sq.)

66 Cf. Baron Cohen *et al*. (éd. 2000), Engel (1994 : 71 92).

d'autrui) comme causalement déterminés par des états mentaux (ex. : « *s'il a dit ça, c'est parce qu'il était en colère* »). Or même si l'on peut douter de la validité scientifique de ce type d'explication, on ne saurait contester son existence, de sorte qu'à ce titre au moins, les états mentaux constituent une réalité dont il faut rendre compte.

1.7. Sémantique et sémiotique

Les sémioticiens de l'Ecole de Paris ont, depuis le début des années soixante-dix, développé une théorie des modalités, particulièrement élaborée, qui devrait, au moins, intéresser le linguiste travaillant dans ce domaine, en particulier parce qu'elle propose des modèles originaux des modalités axiologiques, pour lesquelles la sémantique linguistique traditionnelle, qu'elle soit d'inspiration logiciste ou grammaticale, se trouve fort démunie. Pour autant une simple fusion des deux perspectives d'étude sémantique et sémiotique des modalités, ne paraît pas immédiatement envisageable, dans l'état actuel de développement des analyses. Nous expliquons, très schématiquement, pourquoi, et dans quelle mesure nous nous inspirons des propositions faites dans la perspective sémiotique.

Greimas a introduit la problématique des modalités pour rendre compte de compétence des actants dans la narration. Il s'agissait alors des « *modalités du faire* ». Floch (2002 : 116) présente très clairement ce point de vue :

> « Si la performance est considérée comme un faire, la compétence est à concevoir comme la combinaison d'un *vouloir* faire, d'un *devoir* faire, d'un *savoir* faire et d'un *pouvoir* faire préalables, qui pourront être figurés notamment en termes de désirs ou de volonté, d'obligations ou de respect de la loi, de connaissances ou d'expérience, de moyens ou de puissance physique. Définir la compétence par la hiérarchie et l'ordre d'acquisition de ces modalités, c'est se doter d'une typologie cohérente et exhaustive qui affine et enrichit considérablement les typologies psychosociologiques existantes, trop entachées de relativité, à la fois historique et culturelle. Autre avantage lié à l'approche modale de la compétence, c'est la possibilité de suivre pas à pas l'« histoire des personnages » et de reconnaître la situation de n'importe quel actant à chaque étape de son parcours narratif : ici par exemple, le sujet est sujet selon le vouloir, là selon le pouvoir, etc. On appelle *rôles actanciels* ces "instantanés" modaux des actants. »

Or, dès 1979 [67], Greimas propose d'étendre l'usage des modalités aux « modalités de l'être » qui lui permettent de définir non plus la « compétence modale » du sujet, mais son « existence modale » : son « *pouvoir*-être », son « *vouloir*-être », etc. Ce qui est ainsi visé, c'est une description rigoureuse,

[67] Article repris dans Greimas (1983 : 93 102).

explicite et non psychologisante, des états affectifs des actants dans la narration. La voie était ouverte au développement d'une véritable « *sémiotique des passions* » que Greimas lui-même et ses disciples (voir en particulier Parret (1986), Greimas & Fontanille (1991), Hénault (1994), Fontanille & Zilberberg (1998)) allaient élaborer dans les années qui ont suivi. Cette sémiotique des passions, par les inflexions profondes qu'elle a fait subir à la théorie initiale conduit les sémioticiens eux-mêmes à poser désormais la question : « la sémiotique des passions et du sensible est-elle une "nouvelle" sémiotique ? » [68].

L'une des principales modifications apportées par rapport au cadre sémiotico-structuraliste classique consiste en l'abandon des oppositions binaires statiques (les oppositions de sèmes) au profit de représentation continuistes et dynamiques des phénomènes modaux. Au cœur de ce dispositif représentationnel, on trouve le concept de « tensivité », qui subsume à la fois l'*intensité* d'une relation modale et son *étendue* (le fait qu'elle s'applique à un plus ou moins grand nombre d'objets). Ce qui est ainsi reconnu et représenté, c'est le caractère graduel des modalités : un sujet peut vouloir ou croire plus ou moins fortement (intensité) et sa volonté ou sa croyance peuvent porter sur un plus ou moins grand nombre de procès (événements ou états). Par ailleurs dans le cadre d'une narration, un même actant peut être amené graduellement à vouloir ou ne plus vouloir quelque chose (les modalités acquièrent ainsi une dimension aspectuo-temporelle). L'actant ne passe pas de façon instantanée de l'état de « ne pas vouloir » à celui de « vouloir » ou inversement. C'est pourquoi les représentations proposées de phénomènes modaux vont prendre l'allure de trajectoires dans des espaces, identifiées au moyen de repères orthogonaux, et non plus simplement d'assignation de traits binaires, car comme le remarque Parret (1986 : 51), « le binarisme des catégories sémiques […] ne laissait aucune possibilité, dans le domaine de la signification, à un traitement de la « gradualité » et de la « tensivité » ». Cette avancée théorique permet de dépasser le stade précédent (structuraliste) de la sémiotique qui, selon l'expression d'A. Hénaut (2002 : 589), « risquait, sans ce déplacement problématique, d'être indéfiniment clouée à un binarisme sautillant de plan quasiment fixe en plan fixe ».

On a pu espérer, au milieu des années soixante-dix, en particulier avec la publication d'un important numéro de la revue *Langage* (n° 43), que sémiotique et sémantique linguistique allaient pouvoir converger ou au moins se compléter l'une l'autre, sur la question des modalités. Cela n'a pas été le cas. Essayons d'expliciter, à grands traits, les différences théoriques entre les deux perspectives (appliquées aux modalités).

---

68 Cf. Hénault (éd.) (2002 : 585 sq.).

Tout d'abord, le champ de la sémiotique et beaucoup plus large que celui de la sémantique linguistique, à la fois parce que :
a) il comprend les systèmes sémiotiques, symboliques et semi-symboliques [69] autres que strictement langagiers (de sorte que le tremblement de la voix ou la carnation des joues pourront être interprétés comme des « expressions somatiques » manifestant des états affectifs tout comme l'emploi de certaines expressions langagière),
b) il s'étend en amont des discours jusqu'à « l'instance *ab quo* », « pulsionnelle, vitale et existentielle », qui se caractérise fondamentalement par son caractère « indicible », « asémantique », parce qu'elle constitue « l'avant-coup du sens, celui qui fait que tout phénomène sémantisé comporte un excédent de sens dû à son origine indicible » (Parret, 1986 : 52). C'est à ce niveau profond de la sémiose que se situe l'« éprouver », comme dimension fondamentale de l'affectivité (cf. Hénault, 1994).

La nécessité, postulée par la sémiotique de cette recherche en amont des productions langagières et de leur interprétation, a sans doute contribué à isoler l'une de l'autre les deux perspectives (sémiotique et sémantique), d'une part, parce que la position sémiotique se définit ainsi en opposition à la perspective linguistique :

> « Cette "descente vers les profondeurs" est essentiellement motivée par un refus radical de tout psychologisme et de tout linguisticisme » (Parret, 1986 : 50) ;

et, d'autre part, parce que les méthodes de l'investigation linguistique, liées au statut de science empirique de la discipline et souvent associées à des théories qui prétendent à la falsifiabilité, s'accommodent difficilement du recours à l'*indicible*.

Mais, simultanément, la conception sémiotique des modalités paraît plus restreinte que celle dont a besoin de la sémantique linguistique, puisque toutes les modalités sémiotiques sont rapportées à un sujet sous une forme prédicative (définissant ainsi un état ou une propriété du sujet). Cette conception, qui trouve vraisemblablement son origine dans l'histoire de la sémiotique des modalités (comme outil théorique pour décrire la compétence puis les états affectifs des actants dans la narration), conduit Fontanille (2002 : 610-611) à définir les modalités de la façon suivante :

> « Les modalités sont des prédicats qui modifient d'autres prédicats. La sémiotique a retenu un nombre fixe de prédicats modaux, qui sont, pour des raisons de commodité, désignés par des verbes modaux, mais qu'il ne faut pas confondre avec les expressions linguistiques correspondantes. Ce sont, en l'état, *vouloir*, *devoir*, *savoir*, *pouvoir* et *croire* .

---

[69] Sur ces différences, cf. Floch (2002 : 119).

> Une *modalité* est un prédicat qui énonce, dans la perspective de l'instance de discours, une condition de réalisation du prédicat principal. […]
> Un procès dont on exprime les conditions sous forme modale est un procès qui n'est pas considéré comme réalisé. En choisissant de le saisir sous l'angle de sa condition modale, on a choisi une perspective où son accomplissement n'est qu'à l'arrière plan, et sa condition modale au premier plan. […] On dira donc que la modalité change le *mode d'existence* du procès dans le discours, qu'elle en change le degré de présence à l'égard de l'instance de discours. »

Une telle définition ne saurait être reprise telle quelle en sémantique linguistique pour plusieurs raisons :

a) L'emploi des verbes modaux du français pour identifier les catégories modales s'il est assurément commode ne va pas, quelles que soient les précautions prises, sans risques de confusion, tant on sait combien ces verbes sont polysémiques (cf. § 8.9.).

b) L'opposition exclusive entre procès modalisé et procès réalisé, outre la question de la modalité assertorique, devrait exclure du domaine modal l'ensemble des modalités factives (qui présupposent précisément la réalisation du procès : « *je suis heureux* / *regrette* / *sais que* p », cf. § 8.2.).

c) La notion de « prédicat modifiant un autre prédicat » est loin d'être claire : s'agit-il d'un prédicat du deuxième ordre ou d'un métaprédicat (i.e. d'un prédicat portant sur l'attribution d'un autre prédicat à un sujet) ? Ou ne s'agit-il pas plutôt d'un opérateur modifiant un prédicat pour constituer avec lui un « prédicat complexe » (on aurait alors affaire à un « opérateur prédicatif » ; sur tout ceci, voir le § 2.5.2) ? Mais, quelle que soit la solution technique retenue, comment rendre compte, à partir de cette unique caractérisation syntactico-sémantique de la modalité, de la diversité des positions syntaxiques qu'elle-même (et pas seulement les marqueurs qui l'expriment) peut occuper dans les énoncés : tantôt elle apparaît intégrée au prédicat et peut alors être niée ou interrogée :

(1) a. Tu dois$_{\text{déontique}}$ sortir (≈ tu as l'obligation de sortir)
b. Tu ne dois$_{\text{déontique}}$ pas sortir (≈ tu n'es pas obligé de sortir ou tu n'as pas le droit de sortir ; les deux interprétations sont possibles, voir § 8.7.)
c. Dois$_{\text{déontique}}$ tu sortir ? (≈ es tu obligé de sortir ?)

tantôt, au contraire, elle semble extérieure au prédicat et ne peut être niée ni interrogée :

(2) a. Il doit$_{\text{épistémique}}$ être malade (≈ certainement qu'il est malade)
b. Il ne doit$_{\text{épistémique}}$ pas être malade (≈ certainement qu'il n'est pas malade ; la négation n'affecte pas la modalité épistémique)

c. * Doit$_{\text{épistémique}}$ il être malade ? (l'interprétation épistémique est exclue [70]).

Eu égard à ces différences conceptuelles fondamentales (entre sémantique et sémiotique des modalités), mais aussi à l'intérêt indéniable que représente pour la sémantique linguistique la modélisation sémiotique de l'affectivité, nous adopterons l'attitude suivante : tout en maintenant strictement le point de vue de la sémantique linguistique (les modalités étudiées sont celles qui sont présentées par l'énoncé), nous tenons à dissocier deux ensembles de propriétés des modalités :

a) des caractéristiques conceptuelles qui permettent de définir des catégories (aléthique, épistémique, déontique, etc.) et des valeurs modales (nécessaire, probable, facultatif, etc.), indépendamment de leur réalisation dans l'énoncé,

b) des caractéristiques fonctionnelles, liées à la structuration syntaxique et logique de l'énoncé, mais aussi aux dimensions temporelle, aspectuelle, contextuelle, polyphonique et inférentielle de l'énonciation et de la communication.

Ainsi une même valeur modale (au plan conceptuel) pourra se trouver présentée selon diverses caractéristiques fonctionnelles. Par exemple, la probabilité (comme valeur particulière de la catégorie modale épistémique) se laisse présenter à différentes positions syntaxiques (qui ne tolèrent pas toutes la négation et l'interrogation) :

(3) a. Pierre est censé sortir
b. Je crois que Pierre va sortir
c. Pierre va probablement sortir
d. Il est probable que Pierre va sortir

selon diverses configurations aspectuo-temporelles, qui ne sont elles-mêmes pas également disponibles pour chacune des positions syntaxiques. Si bien que les énoncés (4b) et (5b) ne sont nullement équivalents du point de vue temporel, alors que (4a) et (5a) le sont :

(4) a. Pierre est probablement sorti (≈ il est probable que Pierre est sorti)
b. Pierre était probablement sorti (≈ il est probable que Pierre était sorti [71])

---

[70] Seule une lecture déontique serait envisageable, à condition toutefois d'interpréter « *être malade* » comme un état intentionnel, contrôlé par le sujet, qu'il s'agisse du sujet de la phrase (« *doit il faire semblant d'être malade* » / « *prendre des substances qui le rendent malade* », etc.) ou d'un sujet non mentionné explicitement, par exemple le locuteur (« *dois je le rendre malade* »).

[71] Seule une interprétation de cet énoncé comme relevant du style indirect libre autoriserait une lecture du type : « *il était probable que Pierre était sorti* ».

(5) a. Il est probable que Pierre est sorti
b. Il était probable que Pierre était sorti.

De même, une modalité comme la possibilité aléthique pourra faire l'objet d'une présupposition, d'un sous-entendu, d'une prise en charge explicite ou même d'un refus de prise en charge, comme l'illustrent respectivement les exemples :

(6) a. Comme tu peux réparer la voiture, …. (présupposition)
b. Tu dois réparer la voiture (la possibilité est sous entendue)
c. Je t'assure que tu peux réparer la voiture
d. On prétend que tu peux réparer la voiture.

Ces quelques exemples suffisent à montrer l'intérêt qu'il y a à séparer (pour les articuler ensuite) les plans conceptuel et fonctionnel de l'analyse. Il nous paraît même que le fait de ne pas leur reconnaître une indépendance de principe est à la source d'un grand nombre de confusions dans ce domaine.

Or si le lien entre sémantique et sémiotique des modalités peut être établi, c'est bien au plan conceptuel (dès lors qu'on l'a clairement dissocié du plan fonctionnel), car on retrouve là au moins deux préoccupations fondamentales communes :

a) la volonté de définir des *catégories* modales de façon abstraite, indépendamment de leurs réalisations morphosyntaxiques particulières (l'aléthique, le déontique, l'axiologique, etc.) ;

b) le projet de rendre compte du caractère graduel (continu) et dynamique des modalités en isolant une dimension (la « tensivité » ou, dans la TMM, la « force ») sur laquelle se construisent des champs de *valeurs* modales, pour chacune des catégories. On disposera ainsi dans le domaine de la catégorie épistémique, de tout un champ de valeurs allant de l'exclu au certain en passant par les divers degrés du douteux et du probable.

On obtient, selon cette perspective, des *concepts modaux* qui définissent une *valeur* pour une *catégorie* : l'obligatoire déontique, le possible aléthique, le certain épistémique, etc. Et ces concepts sont utilisables aussi bien dans une perspective strictement linguistique (où ils sont alors articulés à un ensemble de propriétés fonctionnelles particulières) que dans une recherche portant sur d'autres systèmes sémiotiques (mettant en œuvre d'autres propriétés fonctionnelles). Loin de se confondre, de s'absorber ou de s'ignorer, sémantique et sémiotique des modalités sont ainsi susceptibles de s'enrichir mutuellement.

1.8. Sémantique et formalisation
1.8.1. Présentation

Les tenants d'une sémantique formelle des modalités admettent sans discussion les trois thèses suivantes :
a) La formalisation de la sémantique linguistique est souhaitable, sinon indispensable.
b) Elle doit prendre appui sur des systèmes formels existants, élaborés par des spécialistes de la formalisation, et non « bricolés » par des linguistes.
c) En l'occurrence, elle empruntera naturellement son formalisme aux logiques modales.
Or cette attitude conduit (on l'a vu au § 1.2.) à une conception réductionniste de la modalité (qui doit pouvoir se ramener à l'opposition entre le nécessaire et le possible, et même, dans le cadre de la sémantique des mondes possibles, à la distinction entre les deux types de quantificateurs, universel et existentiel). Notre projet étant de proposer une théorie de la modalité prise dans une acception large (non-réductionniste), il convient maintenant de préciser notre position vis-à-vis des principes de la sémantique formelle.

A la question de l'utilité de la formalisation en sémantique linguistique, Corblin (2002 : 1) apporte une réponse à laquelle nous souscrivons :

> « Peut être suffit il de dire que (son) intérêt majeur est d'imposer la rigueur conceptuelle dans un domaine empirique dans lequel il est facile de s'égarer. L'interprétation est un phénomène qui se passe dans la tête, et se vérifie par consensus, il est donc déjà difficile d'en cerner les données ; si on n'a recours qu'à la langue elle même pour tenter de caractériser l'interprétation, on est menacé en outre non seulement par l'imprécision, mais aussi par la circularité : la sémantique ne pourrait être qu'un discours en langue naturelle présupposant la mise en œuvre des mécanismes d'interprétation qu'il aurait pour objectif d'élucider. »

En revanche, le recours exclusif aux formalismes logiques (et aux logiques modales en particulier) nous paraît contestable [72]. Il semble, en effet, raisonnable, pour un linguiste, de n'accepter d'utiliser un formalisme qu'à la condition expresse qu'il n'impose aucune simplification des données empiriques. Or il faut bien reconnaître que cette situation est loin d'être générale. Cela paraît dû, dans le cas des formalismes logiques, au fait que logique et linguistiques poursuivent faut-il le rappeler ? des objectifs au moins partiellement différents. Alors que la linguistique cherche à décrire et expliquer le fonctionnement effectif du langage, la logique vise aussi, et d'abord, à énoncer des règles de raisonnement valide ; d'où le primat de

[72] Par ailleurs, il paraît très difficile de choisir parmi la centaine de théories de la quantification avec modalités, évoquée par Largeault (1993 : 83).

l'approche véricondi tionnelle en sémantique logique. L'évolution de la conception logique des modalités depuis Aristote est à cet égard révélatrice. Nous en retraçons rapidement les grandes lignes, pour mieux préciser et faire comprendre notre position.

1.8.2. Aristote : au-delà du vrai et du faux

D'un même mouvement, Aristote crée (ou contribue de façon décisive à établir) la logique bivalente et la logique modale, et celle-ci pour pallier les difficultés d'application de celle-là à certains énoncés du langage ordinaire. C'est d'ailleurs en quoi son entreprise de définition des modalités (qui va servir de clef de voûte à l'ensemble de l'édifice logico-métaphysique de l'aristotélisme) peut aujourd'hui éveiller l'intérêt du linguiste.

La logique bivalente, élaborée dans l'intention explicite de régir la mise en œuvre des énoncés assertifs (*logos apophantikos*) constitutifs du discours scientifique (i.e. des sciences théorétiques, cf. § 1.6.2.) repose sur trois principes :

a) le principe de *non-contradiction* : *p* et *non p* ne peuvent être vraies simultanément (*Métaphysique* IV, 3) ;

b) le principe de *bivalence* : toute affirmation est nécessairement soit vraie, soit fausse (cf. Vuillemin 1984 : 163),

c) le principe du *tiers exclu* : il n'y a pas d'intermédiaire entre *p* et *non p* : si *p* est vraie, *non p* est fausse ; si *p* est fausse, *non p* est vraie (*Métaphysique* IV, 7 et *Seconds Analytiques* 77a 22).

Or Aristote montre que l'on éprouve les plus grandes difficultés à rendre compte, en respectant simultanément ces trois principes, de la validité d'énoncés comme (2) et (3):

(1) Les hommes sont blancs

(2) Il y aura une bataille navale demain

Qui font respectivement l'objet des chapitres 7 et 9 du traité *De l'interprétation*.

L'énoncé (1) n'est ni totalement vrai, ni absolument faux, mais tantôt vrai, tantôt faux (i.e. vrai seulement de certains membres de la classe des hommes [73]). On obtient donc une sorte de valeur intermédiaire entre le toujours vrai et le toujours faux, au sein d'un premier système modal (que l'on peut qualifier d'*extensionnel*) qui oppose le *nécessaire* (toujours vrai), l'*impossible* (toujours faux) et le *contingent* (tantôt vrai, tantôt faux). Cette

[73] Cf. De L'interprétation VII, 17b 8. Nous suivons Anscombe (1980 : 44) pour la traduction et l'analyse de l'exemple.

modalité du contingent (*endechomenon*), qui fonde la catégorie ontologique de « l'accident », possède deux caractéristiques remarquables :
a) elle n'est pas adéquatement représentable au moyen d'une valeur discrète, mais plutôt par un *continuum* : il y a du plus ou moins vrai, au sens où il peut y avoir une proportion plus ou moins importante d'hommes blancs au sein de la classe des hommes (phénomène dont rendent compte aujourd'hui les statistiques) ;
b) la variation des valeurs de vérité que cette catégorie subsume s'exerce aussi bien à l'égard des individus d'une classe (on parlera de « contingence référentielle » [74]) que selon les moments du temps (« contingence temporelle »). Ainsi la proposition

(3) Socrate est assis

est-elle contingente (i.e. tantôt vraie, tantôt fausse) du point de vue temporel.

Observons, à cet égard, que ce sont les mêmes marqueurs linguistiques qui permettent de baliser le continuum de la contingence, qu'elle soit référentielle ou temporelle :

(4) a. Les hommes sont rarement / parfois / souvent / toujours … blancs
b. Socrate est rarement / parfois / souvent / toujours … assis.

Or, même si elle joue un rôle central dans son ontologie et si elle s'avère, aujourd'hui, linguistiquement pertinente, on considère ordinairement qu'Aristote parvient à éliminer de la logique cette catégorie modale, qui lui paraît menacer directement l'universalité du principe de non contradiction (cf. *De L'interprétation* 7, 17b 29 sq.), en introduisant les quantificateurs, universel et existentiel. Ainsi la proposition (5a) est-elle fausse, tandis que (5b) n'est plus, à proprement parler, contingente, mais simplement vraie (nous reprendrons cette question à la section suivante) :

(5) a. Tous les hommes sont blancs
b. Quelques hommes sont blancs.

L'énoncé (2 : « Il y aura une bataille navale demain ») et l'analyse qu'en propose Aristote ont suscité d'innombrables commentaires d'ordre logique et/ou métaphysique (car les questions du fatalisme, du déterminisme et de la liberté de l'homme y sont crucialement en jeu). Du point vue retenu ici (celui de la mise en cause de l'universalité des principes de la logique bivalente comme élément fondateur de la logique modale), ce qui nous importe dans l'analyse aristotélicienne, c'est que le principe de bivalence paraît ne plus pouvoir s'appliquer légitimement aux propositions singulières

74 Cf. Gosselin & François (1991 : 66).

décrivant des événements futurs [75]. En effet, si toute proposition (y compris celles qui portent sur des événements futurs) était nécessairement, au moment où elle est énoncée, soit vraie, soit fausse, cela impliquerait que toute réalité future est prédéterminée, et donc un nécessitarisme métaphysique radical (interprété comme fatalisme ou comme déterminisme), qui refuse toute liberté à l'homme. C'est parce qu'il en rejette les conséquences pratiques (la négation de la liberté et la vanité de toute délibération) qu'Aristote renonce ici au principe de bivalence : les propositions portant sur des événements futurs ne sont actuellement (au moment où elles sont énoncées) ni vraies, ni fausses (*De l'interprétation* 9, 19a 39) ; elles sont simplement *possibles*.

Cette modalité du possible (*dynaton*) qui correspond à la catégorie ontologique de la « puissance » (*dynamis*) dans le cadre de la problématique de la *puissance* et de l'*acte* (*Métaphysique* IX) constitue une autre forme de valeur intermédiaire entre l'absolument vrai (nécessaire) et l'absolument faux (impossible) : l'indéterminé. Comme le contingent, elle paraît représentable au moyen d'un continuum, car le possible peut tendre plus ou moins vers l'actualisation (*De l'interprétation* 9, 19a 38). Popper (éd. 1992) parle à ce propos de *propensions*. Elle est prise en charge aujourd'hui, dans une certaine mesure, par le calcul des probabilités (objectives).

Partis d'une logique strictement bivalente, on aboutit donc à une logique modale à quatre valeurs : le nécessaire (absolument vrai), l'impossible (absolument faux), le contingent (à la fois vrai et faux) et le possible (ni vrai ni faux), ces deux dernières valeurs devant, en outre, être représentées par des continuums.

Que l'on quitte maintenant le champ, linguistiquement très restreint, des sciences théorétiques uniquement concernées par les assertions visant la vérité objective, que l'on se tourne vers les discours de persuasion (qui sont l'objet de la rhétorique), et l'on mettra plus encore en lumière l'inaptitude de la logique bivalente à rendre compte des énoncés concrets. Tout d'abord, dans ce domaine des vérités d'opinion, la valeur de vérité des propositions ne varie plus seulement en fonction des objets considérés (comme dans le cas de la contingence référentielle), mais aussi selon les sujets qui les considèrent (c'est pourquoi l'on parle de « vérités subjectives »). Ensuite, ces jugements subjectifs, même pris dans leur singularité, ne paraissent pas régis par une logique strictement bivalente, mais doivent, au contraire, être représentés par des continuums correspondant aux divers degrés de croyance ou d'assentiment.

A côté des modalités du « vrai objectif » (modalités « aléthiques »), apparaissent ainsi, dès l'aristotélisme (en particulier dans la *Rhétorique* et les *Topiques*) les prémices de ce qui deviendra des systèmes de modalités portant

---

[75] On suit ici l'interprétation de Vuillemin (1984 : 161 sq.), qui s'oppose, entre autres, à celle de Hintikka (1973 : 193 113).

sur le « vrai subjectif » (modalités « épistémiques » et « doxastiques ») et sur les appréciations d'ordre affectif et/ou esthétique (modalités « appréciatives »), ou d'ordre moral (modalités « axiologiques »).

Enfin, la prise en compte des « raisonnements pratiques » [76] (i.e. des raisonnements qui visent à déterminer ou justifier une action et non à établir ou justifier une vérité), conduit Aristote à identifier des modes de validation des propositions qui ne relèvent plus de la vérité (qu'elle soit objective ou subjective), c'est-à-dire d'une forme de correspondance au monde, mais de l'obligation ou du désir. On trouve là l'origine des modalités « déontiques » et « bouliques ».

1.8.3. Les mondes possibles : retour à la logique bivalente

Alors qu'Aristote est ses continuateurs partent d'une critique de la logique strictement bivalente dont ils s'éloignent à mesure qu'ils prennent en compte la complexité et la variété des modes de validation des propositions effectivement repérables dans les discours, la logique modale du XXème siècle, prise pour base par la sémantique formelle des modalités linguistiques, tente, à l'inverse de réintégrer les modalités dans un cadre vérifonctionnel. C'est dans ce but qu'à été (ré)introduite la notion leibnizienne de « monde possible », devenue centrale en logique modale. Résumons très schématiquement la démarche.

Avant l'apparition de la logique des mondes possibles, la logique modale était considérée comme « non standard » au sens où elle ne possédait pas les propriétés de vérifonctionnalité de la logique extensionnelle (standard). Cela revient à dire qu'il ne suffit pas de connaître la valeur de vérité d'une proposition pour en déduire celle d'une formule qui lui assigne une modalité : une proposition vraie peut aussi bien être nécessaire que contingente. Comme le notait R. Blanché (1968 : 87) :

> « Le calcul des propositions se trouve donc pris dans ce dilemme : ou bien intégrer expressément les notions modales, mais sacrifier l'extensionnalité, ou bien conserver celle ci, mais renoncer à exprimer de façon directe les nuances de la pensée modale. »

Dans le chapitre 10 du traité *De l'interprétation*, Aristote avait, on l'a vu, indiqué une voie pour réduire certaines modalités à la logique bivalente, au moyen des quantificateurs. Si « *les hommes sont blancs* » est contingente (tantôt vraie, tantôt fausse), la contingence disparaît dès lors que l'on

---

[76] Pour une présentation synthétique de l'analyse aristotélicienne du raisonnement pratique, cf. Anscombe (éd. 2002 : 109 sq.), Kalinowski (1972 : 31 sq.) et Von Wright (1968). Aristote traite du raisonnement pratique essentiellement dans *L'Ethique à Nicomaque* VII, 4, 1147a 30 sq.

introduit la quantification, universelle ou existentielle : « *tous les hommes sont blancs* » est fausse ; « *quelques hommes sont blancs* » est vraie. Cette perspective sera reprise dans le cadre de la logique des fonctions propositionnelles par Russell (éd. 1991, chap. XV) et Reichenbach (éd. 1980 : 127-129) pour définir ce qu'ils appellent les « *modalités extensionnelles* » : la nécessité équivaut à la quantification universelle sur les objets d'une classe (« *tous* ») ou sur les instants (« *toujours* »), la possibilité-contingence à la quantification existentielle sur les objets (« *quelques* ») ou sur les instants (« *parfois* »). Si l'on se limitait à cette conception des modalités, la notion même de modalité deviendrait, en quelque sorte, superflue, car réductible à la quantification.

Restait cependant la question du possible comme indétermination (le ni vrai ni faux). Là, le recours aux quantificateurs paraissait inopérant, et la seule solution semblait être l'abandon du principe de bivalence et l'adoption d'une logique multivaluée (comme la logique trivalente de Lukasiewicz [77], qui, en plus du vrai (= 1) et du faux (= 2), admet une valeur intermédiaire (= ½), précisément pour rendre compte du possible entendu comme ce qui est actuellement indéterminé).

C'est l'introduction de la notion de « monde possible » correspondant à un ensemble de faits compatibles entre eux et susceptible d'être décrit par un ensemble de propositions régies strictement par la logique bivalente qui a permis de résoudre ces difficultés. En faisant porter la quantification sur les mondes possibles dans lesquels la proposition considérée est vraie ou fausse, on a pu construire des modèles extensionnels de la logique modale qui préservent les principes de la logique bivalente. Soit les définitions désormais bien connues :

> Une proposition est
> *nécessaire* si et seulement si elle est vraie dans tous les mondes possibles ;
> *possible* ssi elle est vraie dans au moins un monde possible ;
> *impossible* ssi elle est fausse dans tous les mondes possibles ;
> *contingente* ssi elle est vraie dans le monde réel, mais fausse dans au moins un monde possible.

Cette conception logique des modalités pouvait-elle être reprise telle quelle pour traiter des modalités linguistiques ? A l'évidence, non. Outre le fait que la sémantique des mondes possibles ne semble pas, aux yeux d'un psychologue comme Johnson-Laird, présenter une grande plausibilité

---

[77] La logique trivalente de Lukasiewicz a été élaborée vers 1920, pour répondre aux problèmes soulevés par l'exemple aristotélicien de la bataille navale (cf. § précédent). Pour une présentation critique, cf. Blanché (1968 : 101 105) et Hottois (1989 : 113 116).

cognitive [78], il a paru indispensable de concevoir des dispositifs théoriques capables d'opérer une réduction de l'ensemble des mondes possibles convoqués par un énoncé, pour servir de domaine à une quantification modale. Il est, en effet difficilement envisageable qu'un locuteur évoque dans son discours une infinité de mondes possibles à chaque fois qu'il utilise une modalité.

Deux stratégies conceptuelles ont principalement été retenues pour opérer ce type de restriction sur les mondes possibles. La première (sans que cela suppose un ordre chronologique) consiste a subordonner les mondes possibles évoqués par l'énoncé à des « univers ». C'est ainsi que Martin (1987 : 10) introduit la notion « d'*univers de croyance* » :

> « On part en effet de l'idée qu'il y a tout à gagner, dans une approche véri conditionnelle, à relativiser la vérité par rapport à des univers de croyance. Les mondes possibles eux mêmes sont subordonnés à ces univers. »

Le risque d'une telle entreprise était évidemment de contrevenir aux principes de la logique bivalente (on sait que les croyances d'un sujet peuvent être partiellement indéterminées, voire contradictoires) et de perdre ainsi ce qui fait l'intérêt même de la sémantique des mondes possibles. La définition des univers de croyance de Martin prévient cette difficulté (mais renonce de ce fait à l'essentiel de leur pertinence cognitive) : ne sont prises en compte que les croyances déterminées (qui correspondent à des propositions décidables : vraies ou fausses) et non contradictoires (consistantes) :

> « On appellera univers de croyance d'un locuteur donné à un moment déterminé du temps :
> l'ensemble des propositions par lui décidables (*univers virtuel*) ;
> plus particulièrement l'application dans l'ensemble des valeurs de vérité de celles des propositions décidables que le locuteur admet dans le champ de la conscience (*univers actuel*). L'univers virtuel est un lieu de décidabilité ; l'univers actuel est un lieu de décidabilité et de consistance. » (Martin, 1987 : 35).

Dans ce cadre, est nécessaire ce qui est vrai dans tous les mondes possibles de l'univers considéré ; est possible ce qui est vrai dans au moins un monde possible de l'univers (p. 16). Reste que, comme il s'agit d'univers de croyance, le nécessaire et le possible deviennent des notions épistémiques, car la théorie des univers de croyance se présente elle-même comme « une contribution à une logique épistémique du langage ordinaire » (p. 9). Seules les phrases analytiques peuvent prétendre à une forme de validité linguistique

---

[78] Cf. Johnson Laird (1982 : 31) :« […] psychologists can be sure that a possible words semantics has only a remote relation to the mental representation of modal assertions ».

qui « a toutes les apparences de l'objectivité » (p. 172), car elles sont vraies non seulement dans l'univers de croyance actuel, mais dans tous les univers dans lesquels *p* est décidable (le *méta-univers* de *p*).

On conçoit aisément que la subordination de l'ensemble des notions modales à la sphère épistémique (à l'exception, relative et marginale, des propositions analytiques), n'aille pas sans soulever des difficultés pour qui souhaite traiter des modalités aléthiques ou déontiques, par exemple. Car même si l'on peut admettre que « la vérité de toute phrase déclarative (est) une vérité subjectivement assumée par un locuteur, une vérité prise en charge », il ne s'ensuit nullement, à nos yeux, que « le vrai « objectif » n'a pas de réalité linguistique » (p. 38). Lorsque le maître apprend aux élèves que « *la terre est ronde* », il ne se présente pas (seulement) comme exprimant une croyance, mais comme décrivant une réalité objective, comme énonçant une proposition qui serait vraie même s'il l'ignorait.

Aussi, dans le but d'analyser la polysémie du verbe modal *devoir* (qui peut être aléthique, épistémique ou déontique, cf. § 8.9.) dans un cadre inspiré, entre autres, de celui de Martin, mais prenant également en compte les perspectives ouvertes par la grammaire cognitive Kronning (1996) substitue-t-il à la notion d'univers de croyance celle, plus générale, « d'*univers modal* ». Selon son analyse, *devoir* marque, par-delà la diversité apparente de ses effets de sens en contexte, la « nécessité apodictique » qu'il définit comme :

> « (a) le produit d'une composition inférentielle (…)
> (b) qui dénote l'universalité mondaine (« dans tous les mondes possibles ») dans un certain univers modal ». (Kronning, 1996 : 30).

Ces univers modaux sont

> « structurés par des *modèles cognitifs idéalisés*, *MCI*[79], de type propositionnel, que nous avons appelés *régularités nomiques* », lesquelles « peuvent être de nature extrêmement diverse : normes prescriptives, telles que lois juridiques et religieuses, normes constitutives, telles que les règles d'un jeu ou de la grammaire, normes téléologiques, lois sociales, telles que les mœurs, les coutumes et les habitudes, lois morales, lois logiques et mathématiques, lois de la nature, scénarios, lieux communs, *topoï*, etc. » (Kronning, 1996 : 34 35).

Or cette analyse des modalités en termes de quantification sur des mondes possibles subordonnés à des univers modaux présente des analogies frappantes avec l'autre stratégie utilisée en sémantique formelle pour restreindre le champ des mondes possibles convoqués par un énoncé

[79] Cette notion est empruntée à Lakoff (1987).

modalisé : la définition des modalités comme « modalités relatives » ou « relationnelles ».

Dans les travaux de (et inspirés par) Kratzer (1977), les modalités linguistiques sont définies comme relatives. L'idée qu'il y ait des modalités relatives est loin d'être nouvelle puisqu'on la trouve déjà chez Aristote [80] mais c'est sa généralisation à l'ensemble des modalités linguistiques et son utilisation dans le cadre de la sémantique des mondes possibles qui le sont. Très sommairement (car c'est un point qui sera discuté au § 2.8.), une proposition ne peut être nécessaire ou possible que relativement à un ensemble d'autres propositions qui constitue « l'arrière-plan conversationnel » de l'énoncé. Elle est nécessaire si et seulement si elle est vraie dans tous les mondes possibles dans lesquels toutes les propositions de l'arrière-plan conversationnel de l'énoncé sont vraies. Elle est possible si et seulement si elle est vraie dans au moins un monde possible dans lequel toutes les propositions de l'arrière-plan conversationnel sont vraies. Comme il n'existe que deux quantificateurs (universel et existentiel), les différences entre modalités proviendront, pour l'essentiel, des types d'arrière-plans mobilisés. Ces derniers peuvent, en effet, être réalistes (objectifs), épistémiques, doxastiques, déontiques, bouliques, etc. [81] Quant aux processus interprétatifs qui conduisent, en contexte, à retenir / construire celui-ci plutôt que celui-là, il a été proposé de considérer qu'ils relèvent d'inférences pragmatiques guidées par le « principe de pertinence » (voir Papafragou 1998 et 2000).

Il ne saurait être question ici de minimiser l'intérêt de ces démarches qui adaptent la sémantique des mondes possibles à l'étude des modalités linguistiques. Elles ont permis la formulation d'analyses élégantes et convaincantes des verbes modaux de l'anglais, de l'allemand et du français. Mais force est de constater qu'elles ne peuvent être facilement étendues à l'ensemble des modalités linguistiques, prises dans leur acception large (ne serait-ce que parce que tout sémantisme de base des marqueurs modaux devrait pouvoir se ramener à l'un des deux quantificateurs, universel ou existentiel, ce qui paraît tout de même peu vraisemblable). De plus, la volonté de réduire la modalité aux deux valeurs de vérité, vrai et faux, exclut, entre autres, que l'on puisse traiter en termes modaux des formes impératives ou interrogatives (alors qu'elles paraissent bien indiquer un mode de validation / invalidation d'un contenu représenté).

---

80 Cf. § 2.8.2.

81 Pour une discussion, cf. Lampert et Lampert (2000 : 165 sq.).

1.8.4. Conclusion

Nous pouvons désormais préciser notre position vis-à-vis des trois principes associés à la sémantique formelle au § 1.8.1. Nous partageons le principe (a) selon lequel la formalisation de la sémantique linguistique est souhaitable, sinon nécessaire, pour les raisons indiquées dans la citation de Corblin : elle doit permettre d'éviter l'imprécision et la circularité, liées en particulier à l'utilisation de termes polysémiques dans les définitions. On aimerait, par exemple, ne pas avoir à définir le nécessaire par le recours à d'autres termes modaux, comme « ce qui est *toujours* vrai », « ce qui ne *peut* être autrement », etc. Observons, à cet égard, que la formalisation ne suffit nullement à garantir contre une telle circularité : les définitions des modalités en termes de « mondes *possibles* » n'y échappent pas vraiment.

Nous rejetons le principe (c) (emprunter le formalisme des logiques modales), dans la mesure où, pour les raisons qui viennent d'être exposées, il ne paraît pas compatible avec le projet qui fonde cette recherche : construire une théorie non réductionniste des modalités linguistiques.

Quant au principe (b), nous l'admettons pour partie seulement : nous allons emprunter non un modèle formel tout prêt fait (et forcément destiné à une autre utilisation), mais un métamodèle (celui des « espaces conceptuels » de Gärdenfors 2000), qui nous permettra de construire, dans un cadre général rigoureusement défini, un modèle spécifique pour les modalités linguistiques.

1.9. Une définition des modalités

1.9.1. Vers une définition cognitive fonctionnelle

Il pourra sembler souhaitable de disposer, maintenant que la perspective théorique générale a été précisée, d'une définition des modalités linguistiques (au sens large). Pour qu'une telle définition soit utile, deux écueils sont cependant à éviter :

a) une trop grande généralité, qui rendrait la notion imprécise (c'est le reproche que l'on a pu légitimement adresser (voir § 1.6.1.) à la définition fonctionnelle classique de la modalité comme « attitude du locuteur vis-à-vis de la proposition qu'il exprime »),

b) un excès de technicité, exigeant, pour que la définition soit comprise, l'immersion prolongée du lecteur dans un cadre théorique spécifique, ce qui la rendrait, de fait, difficilement exportable.

Cela revient tout simplement à dire qu'une telle définition n'a d'intérêt que dans la mesure où elle est (relativement) claire (formulée au moyen de concepts connus et partagés), et précise (suffisamment contraignante pour délimiter un domaine empirique).

Définir la modalité ne consiste pas pour autant à en analyser le contenu (ce sera l'objet de la section suivante), mais à expliciter le réseau de concepts

dans lequel celui de modalité s'inscrit, ce à quoi il s'oppose et ce à quoi il renvoie dans ce réseau.

Martin (2005) a montré la vanité de toute tentative de définition purement syntaxique ou morphosyntaxique de la modalité, pour la simple raison qu'il n'existe pas, dans une langue comme le français en tout cas, de classe homogène de marqueurs modaux partageant un même statut syntaxique. Il est même douteux que l'on puisse identifier une classe de marqueurs modaux ; il apparaît plutôt que la modalité se construit à partir « d'éléments linguistiques divers, qui ne sont pas eux-mêmes spécifiquement modaux mais qui ont un aspect modal » (Martin 2005 : 15). Cet auteur démontre aussi l'impossibilité d'identifier un contenu sémantique commun à l'ensemble des modalités (même des notions très générales comme le *possible* ou le *vrai* ne se retrouvent pas naturellement dans toutes les modalités). Reste alors l'unique possibilité d'une définition cognitive fonctionnelle : identifier l'opération de pensée, réalisée dans l'énoncé, à laquelle renvoie la modalité ; une telle caractérisation permettant en outre toujours selon Martin de garantir à la modalité un statut d'universel linguistico-cognitif, de composante fondamentale de l'énoncé susceptible de réalisations morphosyntaxiques diverses.

La solution retenue dans cet ouvrage, déjà évoquée dans l'*Avant-propos*, consiste à considérer que la modalité renvoie, au plan cognitif, à la *validation des représentations*. Précisons ce qu'il faut entendre par là.

1.9.2. La perspective cartésienne de Bally

On doit à Bally la première proposition de définition de la modalité dans un cadre qui annonce la perspective cognitive fonctionnelle à laquelle nous faisons référence. Selon Bally, la phrase se décompose en un *dictum* et un *modus*, qui sont chacun mis en relation avec des opérations psychologique et énonciative, caractérisées respectivement comme « *représentation* (virtuelle) » et comme « *assertion* », l'assertion actualisant la représentation pour constituer un « *jugement* » :

> « Logiquement, une phrase est la communication d'un jugement.
> Un jugement est une représentation virtuelle actualisée par une assertion.
> Une représentation est virtuelle tant qu'elle n'est pas conçue comme vraie, fausse ou possible par un sujet pensant. C'est alors une simple vue de l'esprit, qu'on peut figurer par un mot isolé : "la pluie, rouge, neiger, etc.". C'est l'assertion qui actualise la représentation en la localisant dans un sujet, qui devient ainsi le lieu du jugement, par le fait qu'il pose la représentation comme vraie, fausse ou possible : "J'affirme qu'il pleut. Je nie qu'il pleuve. Je ne sais s'il pleut", ou sous une forme implicite : "Il pleut. Il ne pleut pas. Pleut il ?" » (Bally 1932 : 31 32).

Il apparaît vite cependant que le concept d'assertion est trop restrictif :

> « En fait l'acte d'assertion […] peut exprimer non seulement la vérité, la fausseté ou la possibilité du dictum, mais tous les mouvements de l'âme susceptibles d'accompagner l'affirmation, la négation ou le doute : plaisir ou déplaisir, désir ou crainte, éloge ou blâme, etc. C'est là une complication psychologique du jugement qui joue un rôle énorme dans la logique de la vie. » (Bally 1932 : 33).

C'est pourquoi Bally (éd. 1965 : 216) affirmera plus tard que le *modus* correspond à une « *réaction* » vis-à-vis d'une représentation, cette réaction pouvant être de type intellectuel, affectif ou volitif.

Comme le signale Bally lui-même (1932 : 32), cette analyse du rôle de la modalité, fondée sur la décomposition du jugement en deux parties, la représentation (*dictum*) et l'assertion ou la réaction (*modus*), renvoie à la conception cartésienne du jugement. Pour Descartes, le *jugement* implique à la fois l'*entendement* (comme source des représentations) et la *volonté* (qui est au principe de l'affirmation, mais aussi de l'expression du doute, du désir, de l'aversion, etc.). Encore faut-il préciser qu'entendement et volonté prennent, dans ce cadre, des extensions particulières :

> « Qu'il n'y a en nous que deux sortes de pensées, à savoir la perception de l'entendement et l'action de la volonté.
> Car toutes les façons de penser que nous remarquons en nous peuvent être rapportées à deux générales, dont l'une consiste à apercevoir par l'entendement, et l'autre à se déterminer par la volonté. Aussi sentir, imaginer et même concevoir des choses purement intelligibles, ne sont que des façons différentes d'apercevoir ; mais désirer, avoir de l'aversion, assurer, nier, douter, sont des façons différentes de vouloir. » (*Les principes de la philosophie*, § 32).

Selon le philosophe, ces deux composantes du jugement volonté et entendement se distinguent fondamentalement par leurs caractères respectivement actif et passif (cf. *Passions de l'âme*, art. 17), même s'il paraît difficilement envisageable de ne reconnaître qu'un caractère passif à l'imagination, par exemple (*Ibid*., art. 20, où cette difficulté est discutée). Mais, en tout état de cause, on ne voit pas en quoi l'actif impliquerait la subjectivité et le passif l'objectivité, comme l'affirme pourtant Ducrot (1989 : 166-167) :

> « Je retiendrai de ceci que toute pensée se décompose en un élément actif, ou subjectif, la réaction, et en un élément passif, ou objectif, la représentation. »

ce qui a conduit cet auteur à mettre en cause la pertinence même de la notion de modalité (cf. Ducrot 1993), à partir du moment où il contestait à juste titre l'objectivité intrinsèque de la représentation.

L'apport spécifique de Bally est donc d'avoir mis en relation la représentation avec le *dictum* et l'assertion, la réaction, avec le *modus*. Car les logiciens et grammairiens post-cartésiens ne distinguaient pas encore clairement entre l'assertion de la prédication (prise dans son acception aristotélicienne, comme le fait pour le locuteur d'affirmer quelque chose d'un sujet), si bien que la prédication, exprimée essentiellement par le verbe, paraissait responsable à la fois de la construction de représentations complexes et de l'assertion, positive ou négative, de ces représentations :

> « Celui qui juge que la terre est ronde, & celui qui juge qu'elle n'est pas ronde (ont) tous deux les mêmes choses peintes dans le cerveau ; savoir la terre et la rondeur ; mais l'un y ajout(e) l'affirmation qui est une action de son esprit […] et l'autre une action contraire. » (Arnauld et Nicole, éd. 1970 : 66).

> « Ce que l'on appelle *Verbe* […] n'est rien autre qu'*un mot dont le principal usage est de signifier l'affirmation*, c'est à dire de marquer que le discours où ce mot est employé, est le discours d'un homme qui ne conçoit pas seulement les choses, mais qui en juge & qui les affirme. […]
> J'ai dit que le *principal* usage du Verbe était de signifier l'affirmation, parce que nous ferons voir plus bas que l'on s'en sert encore pour signifier d'autres mouvements de notre âme comme ceux de désirer, de prier, de commander, &c. » (passage de la *Grammaire* d'Arnauld et Lancelot, repris dans Arnauld et Nicole, éd. 1970 : 150 151) [82].

La conception moderne (post-frégéenne) de la prédication impose de dissocier ces deux fonctions : la prédication conduit à construire des représentations complexes, qui doivent, par ailleurs être prises en charge, assertées de quelque façon pour qu'il y ait constitution d'un jugement [83].

Si Bally ne se satisfait pas de la seule prédication, ce n'est évidemment pas parce qu'il se serait inscrit dans la perspective frégéenne, mais parce qu'il lui paraît nécessaire et c'est là, sans conteste, l'un de ses apports les plus remarquables de dissocier le locuteur (ou « sujet parlant ») du « sujet modal », conçu comme l'instance responsable du jugement :

> « Soit "Il est interdit de fumer" : si je lis cet avis affiché dans un wagon de chemin de fer, tout un ensemble de circonstances me fait comprendre que cette défense émane de la direction, et si un employé de la compagnie, me

---

82 Voir aussi Lamy (éd. 1998 : 72 73).

83 Sur la distinction entre contenu conceptuel et assertion comme composantes du jugement (« Urteil ») dans la logique de Frege, cf. Frege (éd. 1971 : 74, 175), Blanché & Dubucs 2002 : 313 sq.). Ces « représentations complexes » avaient été marginalement prises en compte par la tradition philosophique sous les noms de « lexis », de « jugement virtuel » (Goblot), ou, chez les médiévaux, de « complexe significabile », cf. Lalande (éd. 2002 : 557).

> voyant fumer, dit : "Il est défendu de fumer", il est clair que cette interdiction ne vient pas de lui et qu'il n'est que le porte parole de ses supérieurs. » (Bally 1932 : 35).

De tout ceci nous retiendrons donc qu'il est possible de définir les modalités comme ce qui doit être ajouté aux représentations pour qu'il y ait constitution d'un jugement. Les termes d'*assertion* et de *réaction* ne nous paraissent cependant pas adéquats : le premier à la fois parce qu'il est trop restrictif et parce qu'il sert communément à désigner un acte illocutoire (que l'on se gardera de confondre avec la modalité, cf. § 1.5.1) ; le second parce qu'il induit l'antériorité de la représentation sur le jugement, ce qui nécessite des hypothèses fortes et pour le moment indémontrables sur l'ordre des opérations de pensée (comme le « temps opératif » des guillaumiens). Aussi avons-nous retenu le concept de « *validation* » que l'on trouve aussi bien chez des auteurs comme Culioli ou Berrendonner (cf. § 2.2.2.). Sa définition est certes loin d'être précise, mais on peut, au moins provisoirement, caractériser la validation de façon purement fonctionnelle, quasi-behaviouriste, comme une opération qu'il est nécessaire d'adjoindre à la représentation pour que, dans la conversation, l'interlocuteur soit en mesure d'exprimer son accord ou son désaccord (on ne peut être d'accord avec une simple image, mais uniquement avec un jugement, cf. Culioli & Normand 2005 : 88) [84].

1.9.3. La modalité comme validation des représentations

Résumons-nous. L'*esprit* manipule des *représentations* (ces concepts étant pris dans leur sens usuel en sciences cognitives). Certaines de ces représentations mentales sont attachées à des *signes linguistiques* (en particulier aux lexèmes [85]). Dans l'énoncé, ces représentations sont *prédiquées*, c'est-à-dire qu'elles sont attribuées à des *entités* (correspondant aux arguments des prédicats). Prenons un exemple. Le substantif *gendarme* renvoie à une représentation mentale (peu importe qu'elle soit conçue ici comme une image, un concept, un schème, un prototype, un simulacre multimodal, etc.). Prise dans un énoncé du type :

(1) Un gendarme a reconnu Paul

---

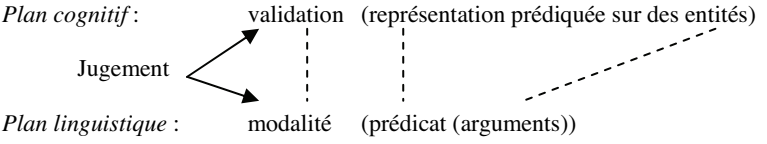
84 On trouvera dans Nølke (2006) et Haillet (2006a, b, 2007) des dispositifs théoriques comparables, sous des dénominations différentes. Pour Nølke un « point de vue » se compose d'un « jugement » portant sur un « contenu ». Selon Haillet, une « représentation discursive » est constituée d'un « point de vue » portant sur un « objet du discours ».

85 Cf. entre autres Reboul (2000).

cette représentation se trouve prédiquée sur une entité : un x, tel que « *gendarme* (x) ». Et c'est cette représentation prédiquée qui est validée (présentée comme valide) d'une certaine façon par l'énoncé : validation positive avec prise en charge énonciative comme en (1), ou refus de prise en charge (« *un soi-disant / prétendu gendarme* »), invalidation (« *ce n'est pas un gendarme qui …* »), validation subjective (« *c'est sûrement / peut-être un gendarme qui …* »), appréciative (« *dommage que ce soit un gendarme qui …* »), etc. Dans tous les cas, c'est une même représentation prédiquée qui fait l'objet d'un certain type de validation donnant ainsi lieu à divers jugements.

On posera donc que la validation d'une représentation prédiquée constitue un *jugement*. Ce concept de jugement est, en quelque sorte, mixte, puisqu'il peut être considéré selon deux plans distincts, mais articulés : au plan cognitif, il est formé d'une opération de validation portant sur une représentation prédiquée ; au plan linguistique, il est constitué d'une modalité (exprimant l'opération de validation) qui porte sur une prédication (une relation prédicat-arguments(s)). Soit, pour schématiser :

Fig.1



Il faut encore signaler qu'un jugement peut porter sur un autre jugement. Cette caractéristique, qui paraît correspondre à une spécificité de l'esprit humain, a pour corollaire linguistique la possibilité d'enchâssement des modalités, le fait qu'une modalité puisse porter sur une autre modalité (ex. « *il est sans soute souhaitable que …* », « *dommage qu'il soit interdit de …* »).

Par ailleurs, on l'a dit dans l'*Avant-propos*, la *validation* s'oppose à la *validité*. La *validation* est un concept linguistique qui désigne une opération linguistico-cognitive consistant à présenter, dans l'énoncé, une représentation comme valide. En revanche la *validité* est un concept philosophique (englobant celui de vérité) et/ou logique, épistémologique, pratique, religieux, etc., désignant une propriété qui est attribuée non pas directement à une représentation, mais à un *jugement* (donc à une représentation présentée sous un certain mode de validation). Cette propriété de validité est assignée par un jugement que l'on qualifiera de métamodal (au sens où il porte sur la modalité qui est affectée à une représentation, cf. § 1.4.) sur la base d'un *critère de validité*, défini par la théorie, l'institution, le système de croyances, etc. qui lui sert de cadre de référence. Par exemple, l'énoncé :

(2) Tu devrais arrêter de fumer

sera considéré comme valide ou non relativement à un certain système de croyances, de valeurs et d'obligations. Mais ce n'est pas la pure représentation « *toi arrêter de fumer* » qui est tenue pour valide, c'est bien le jugement global : la représentation présentée sous une certaine modalité.

Rappelons enfin que le concept de modalité doit être dissocié de celui de modalisation, qui désigne la mise en œuvre de la modalité dans le discours, à des fins illocutoires (renforcement ou atténuation des obligations, cf. § 1.5.1.) et/ou perlocutoires (dans le cadre des stratégies argumentatives et persuasives, cf. §. 1.6.).

La modalité se trouve donc doublement définie, par ce à quoi elle renvoie (la validation des représentations) et ce à quoi elle s'oppose, au sein d'un réseau de concepts. Reste que si l'opération de validation est encore mal connue, on tient que cette étude des modalités linguistiques apportera quelques lumières sur son fonctionnement (cf. §. 10. : *Conclusion*).

2. Analytique des modalités

2.1. Présentation : classement des paramètres

La tâche dévolue à l'*analytique* des modalités est d'en dégager les éléments constitutifs, de façon à rendre ultérieurement possible l'*analyse* des différentes modalités au moyen d'un nombre limité de tels éléments (de sorte qu'elles deviennent strictement comparables).

La difficulté de l'entreprise provient de ce que ces éléments constitutifs ne sont pas des données stables, aisément repérables, mais des dimensions sémantiques et syntaxiques abstraites, toutes susceptibles de variation, qui ne peuvent donc être appréhendées que comme des *paramètres*. En d'autres termes, il n'y a peut-être rien de commun entre les modalités respectivement déontique et épistémique de (1a) et (1b) :

(1) a. Il faut que la porte soit ouverte
b. La porte est probablement ouverte

si ce n'est que ce qui les différencie, ce sont des variations de valeurs qui affectent des dimensions qualitatives nécessairement présentes : les paramètres constitutifs du concept même de modalité. Telle est l'hypothèse qui sous-tend l'ensemble de notre démarche.

Présentons maintenant l'esquisse globale de ces paramètres au moyen d'un exemple :

(2) Luc a probablement raté son train.

On accorde communément que le contenu propositionnel [*Luc a raté son train*] est présenté sous la modalité épistémique du probable. Si l'on essaie d'identifier les paramètres constitutifs de la modalité et les valeurs qu'ils prennent dans cet exemple, on peut dire, de façon encore absolument informelle, que la proposition est présentée comme une vérité subjective (modalité épistémique) correspondant à un certain degré de croyance (le *probable*), que cette modalité possède certaines caractéristiques syntaxiques (elle ne peut être niée ou interrogée : **Luc n'a pas probablement raté son train* / **Luc a-t-il probablement raté son train ?*) et logiques (elle porte sur la proposition [*Luc a raté son train*]), qu'elle implique un certain degré d'engagement du locuteur (de prise en charge énonciative), qu'elle entretient certaines relations temporelles avec l'énonciation et avec le contenu sur lequel elle porte (une glose de ces relations serait du type : $probable_{ti}\ p_{tj}$; ti = t0, tj < ti), que ce jugement est vraisemblablement fondé sur une inférence

(que la modalité est donc relative à un ensemble de prémisses), et enfin qu'elle est explicitement marquée au moyen de l'adverbe *probablement* (et non simplement inférée). L'hypothèse qui fonde le modèle que nous allons proposer est que ces caractéristiques, au moins partiellement indépendantes les unes des autres, correspondent à un ensemble de valeurs prises par chacun des paramètres constitutifs de la modalité linguistique, qui devrait apparaître, au terme de l'analyse, non plus comme une notion confuse, mais comme un concept complexe et fondamental : complexe parce que mettant en œuvre diverses dimensions syntaxiques et sémantiques, et fondamental dans la mesure où certaines de ces dimensions (mais pas toutes) lui sont propres. Ce dernier point implique que la modalité n'est pas un sous-concept (un concept analysable comme une spécification d'un concept plus général) et, partant, que l'identification des paramètres constitutifs ne relève pas d'une simple analyse, mais d'une véritable analytique, au sens où les paramètres qui sont propres à la modalité doivent être construits et non simplement reconnus.

Reprenons la description de l'exemple (2). On rendra compte du fait qu'il s'agit d'une vérité subjective au moyen de deux paramètres : l'*instance de validation* (I), représentée ici par la subjectivité, et la *direction d'ajustement* (D), qui indique par son orientation (l'énoncé s'ajuste au monde) qu'il s'agit d'un jugement à valeur descriptive (d'une vérité même subjective et non d'une volonté ou d'une obligation). Le degré de croyance correspond à la valeur que prend le paramètre de la *force* (F) de la validation (en l'occurrence, le *probable*, qui s'oppose aussi bien au *certain* qu'au *douteux* ou à l'*exclu*). Les caractéristiques syntaxiques et logiques seront prises en charge respectivement par un paramètre spécifiant le *niveau* (N) occupé par la modalité dans la hiérarchie syntaxique de la phrase, et par un autre qui en indique la *portée* (P) dans la structure logique de l'énoncé. Le degré d'*engagement énonciatif* (E) du locuteur, les *relations temporelles* (T), ainsi que la *relativité* (R) de la modalité par rapport à un ensemble de prémisses se laissent représenter au moyen de trois paramètres que l'on peut qualifier « d'énonciatifs », au sens où ils précisent chacun une relation de la modalité à un élément essentiel de la situation d'énonciation : le locuteur, le temps et le contexte discursif. Enfin, c'est un paramètre d'un statut tout particulier, puisqu'il qualifie la façon dont la valeur de certains autres paramètres a été obtenue (en ce sens, il s'agit d'un « métaparamètre »), qui prend en charge ici le fait que cette modalité épistémique est explicitement marquée au moyen de l'adverbe *probablement*. Il faut insister sur le fait que le type de *marquage* (M) a aussi une valeur proprement sémantique (et doit donc être tenu pour un des éléments constitutifs de la modalité) dans la mesure où il détermine son caractère annulable ou non en contexte (seules les modalités obtenues par inférence étant annulables).

On obtient ainsi trois grands ensembles de paramètres :

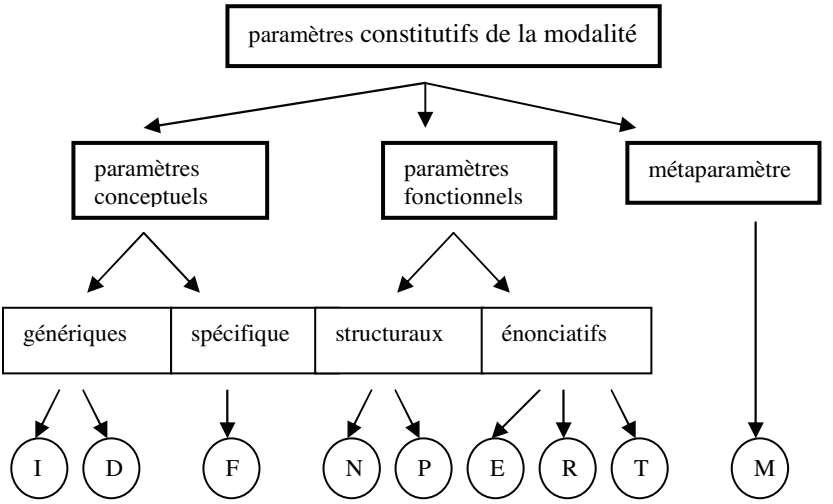
a) Les paramètres *conceptuels* (I, D, F) permettent de définir un *concept modal* (le certain, le possible, le nécessaire, l'obligatoire, le désirable, le blâmable, etc.) indépendamment de son instanciation dans un énoncé particulier. A ce titre, le modèle qui va en être proposé sera susceptible d'être réutilisé dans des perspectives non strictement linguistiques (par exemple, pour l'analyse de discours littéraires ou philosophiques). Dans le cadre de l'identification d'un concept modal, I et D peuvent être considérés comme *génériques*, car ils permettent de définir une *catégorie modale* (l'aléthique, l'épistémique, le boulique, l'axiologique …), tandis que F, qui sert à préciser une valeur modale pour une catégorie donnée (l'aléthique nécessaire, possible, contingent …, l'épistémique certain, probable, contestable …, le déontique permis, interdit, facultatif …), sera tenu pour *spécifique*.

b) Les paramètres *fonctionnels* précisent le mode de fonctionnement du concept modal dans l'énoncé. Il se répartissent en deux groupes : *structuraux* (syntaxique (N) et logique (P)) et *énonciatifs* (E, T, R). Les paramètres structuraux indiquent la position de la modalité dans les structures syntaxique et logique de l'énoncé. Les paramètres énonciatifs expriment on vient de le voir les relations de la modalité aux différents composants de l'énonciation : le locuteur, le temps et le contexte discursif.

c) Enfin une classe à part est réservée au *métaparamètre* M, qui indique par quelle voie les valeurs des autres paramètres ont été calculées.

Soit, résumé par un tableau, l'ensemble organisé des neuf paramètres qui nous nous ont paru nécessaires et suffisants pour décrire l'ensemble des modalités linguistiques (au moins pour le français) :

Fig. 1



I : instance de validation
D : direction d'ajustement
F : force de la validation
N : niveau dans la structure syntaxique
P : portée dans la structure logique
E : degré d'engagement du locuteur
R : relativité de la modalité
T : relations temporelles
M : type de marquage de la modalité

Nous pouvons désormais aborder la présentation détaillée, quoique encore informelle, de la constitution et du rôle de chacun de ces paramètres. Prévenons le lecteur que nous ne savons, à ce stade de la présentation, éviter ni la redondance ni l'approximation que la construction du modèle, à la section 5, contribuera à dissiper.

2.2. L'instance de validation (I)
2.2.1. Présentation

La modalité, en tant que mode de validation d'un contenu représenté, met en œuvre une instance de validation, qui, quoique présentée par un locuteur particulier, n'équivaut que dans certains énoncés porteurs de marques spécifiques, à sa subjectivité individuelle. Ordinairement, un énoncé assertif présente une vérité objective (i.e. indépendante de tout jugement ; ex. 1a), subjective mais collective (i.e. validée par un ensemble de sujets ; ex. 1b), ou encore une vérité pour une institution particulière (i.e. validée par un système de conventions ; ex. 1c) :

(1) a. Il pleut

b. Cette voiture coûte très cher
c. Il est interdit de fumer dans les lieux publics.

Pour énoncer un jugement subjectif individuel ou, plus précisément, pour présenter son jugement comme tel le locuteur devra utiliser, par exemple, une expression comme « *je trouve que* » :

(2) Je trouve que cette fille est belle.

Il y a donc lieu de dissocier pour tout jugement, à la suite de Bally (1932 : 35), le locuteur (ou « sujet parlant ») de l'instance de validation (ou « sujet modal »).

2.2.2. Origines du concept

C'est à Berrendonner (1976, repris en 1981) que l'on doit la proposition de substituer, dans le champ de la sémantique linguistique, au concept logique de *valeur de vérité* (vrai / faux), censé désigner une propriété des propositions, celui de *validation*, défini comme relation entre une proposition et une *instance* qui lui confère sa validité, aussi nommée « agent vérificateur » :

> « Ainsi, la vérité et la fausseté, au lieu d'être tenues pour des propriétés "absolues" des propositions, attribuables à celles ci sans considération d'autres objets qu'elles mêmes, seraient plutôt des relations binaires, énonçant un lien entre deux objets : une proposition et un individu. Une telle hypothèse revient à remplacer le concept de « valeur de vérité » par celui de "validation", ou "procès de validation". » (Berrendonner 1981 : 59).

Trois types d'agents vérificateurs sont alors distingués :
a) le locuteur et les autres participants de la conversation (JE, TU, IL),
b) l'opinion commune, la *doxa* anonyme (ON),
c) l'univers référentiel, l'ordre des choses ou encore « le fantôme de la vérité ».
De là, « trois sortes de vérité : individuelles, commune et universelle ».

C'est évidemment le fait de considérer l'univers référentiel comme agent vérificateur qui fait difficulté, dès lors que l'on identifie ce rôle à celui d'un énonciateur :

> « Considérer l'univers référentiel comme un actant vérificateur, c'est y voir en fait une instance de parole, une sorte de discours ultime (pour le sémanticien) dont l'existence implique celle d'un énonciateur caché. » (Berrendonner 1981 : 61).

C'est pourquoi nous refusons, à la suite de Lenepveu (1990 : 75), d'assimiler le concept d'instance de validation à celui d'énonciateur (au sens de la théorie polyphonique [1]) : pour nous, la réalité, l'univers référentiel, peut très bien fonctionner comme instance de validation, i.e. comme ce qui confère sa validité au jugement, sans être aucunement conçue comme un énonciateur. Mieux, un locuteur peut s'engager *personnellement* sur une proposition donnée comme vérité « objective », i.e. présentée comme validée par la réalité elle-même :

(3) Je vous assure que la terre est ronde.

Aussi avons-nous résolu de prendre en compte les instances de validation et les énonciateurs dans deux paramètres distincts, respectivement I et E (cf. § 2.7.).

Parallèlement, Slakta (1983) proposait de mettre explicitement en relation les modalités aristotéliciennes (qui concernent la vérité objective) avec la subjectivité, et avec les institutions :

> « En effet, comme le note J. Lukasiewicz (1972, 45), "Aristote fait usage de quatre termes modaux : nécessaire, impossible, possible, contingent" ce qui permet de délimiter un ensemble *aléthique*, s'articulant au *vrai*. (…). Maintenant : que l'on place les modalités aléthiques en relation à des sujets, et on obtiendra les concepts de *certitude* et de *croyance* : l'ensemble aléthique se transforme en ensemble *épistémique*, que quatre termes explicitent :
> Nécessaire → Certain
> Impossible → Exclu
> Possible → Probable
> Contingent → Contestable
> Reste une dernière possibilité, qui consiste à correlier le nécessaire à une institution : on organise alors un système *déontique* ; aussi à quatre termes, autre transformation des modalités aléthiques :
> Nécessaire → Obligatoire
> Impossible → Interdit
> Possible → Permis / autorisé
> Contingent → Facultatif » (Slakta 1983 : 12 13).

Le lien entre ces deux perspectives (celles de Berrendonner et de Slakta) est établi dans Lenepveu (1990 : 124-162), qui articule, dans le cadre des *espaces mentaux* de Fauconnier (1984) pour chaque modalité une valeur modale à une instance de validation (ou agent vérificateur). C'est ainsi que la modalité exprimée par

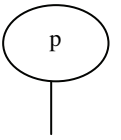
(4) Paul croit que Pierre est malade

---

1 Cf. Ducrot (1984, chap. VIII).

se trouve représentée par un triplet : un type d'espace (aléthique, épistémique ou déontique), une instance de validation et une valeur modale (Lenepveu 1990 : 124) :

Fig.1



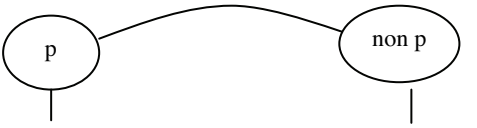
E (il, probable)

ce qui se lit : la proposition p (« *Pierre est malade* ») est située dans un espace épistémique (noté E), dont l'instance de validation est « il » (en l'occurrence Paul), et la valeur modale le probable (par opposition au certain ou à l'exclu).

Comme de nombreux énoncés mettent en relation diverses modalités, à propos d'un même contenu propositionnel, ce sont des espaces modaux différents qui vont se trouver articulés, comme dans l'exemple suivant (p. 126) :

(5) Paul s'imagine que Marie est au Canada

Fig.2



E (il, certain) A (ø, nécessaire)

La proposition p (« *Marie est au Canada* ») est tenue pour certaine par Paul, mais elle est (présentée comme) aléthiquement fausse ; c'est non p qui est validée par la réalité (notée « ø »).

Nous ne discuterons pas le détail de ces analyses, mais nous retenons le concept d'instance de validation comme composant fondamental de la modalité, ainsi que la nécessité de le dissocier de celui d'énonciateur dans la théorie polyphonique. Nous conservons aussi la répartition des différents types d'instances de validation selon trois pôles : la subjectivité, l'institution, la réalité (ou univers référentiel).

2.2.3. Critère(s) d'identification

Comme il vient d'être indiqué, on distingue, à titre d'instance de validation, la réalité, la subjectivité, qui peut être source de croyances ou de désirs, et les institutions. Ces catégories, qui vont permettre de définir les modalités, valent pour le niveau modal, proprement linguistique. Car d'un point de vue philosophique (métamodal critique, cf. § 1.4.), on pourrait aussi bien ramener l'ensemble des modalités à

a) de l'objectif, puisque le sujet ainsi que les institutions appartiennent à la réalité,

b) du subjectif, car c'est évidemment toujours le sujet-locuteur qui s'exprime et qui s'engage par son dire,

c) de l'institutionnel, étant admis qu'il n'est de sujet que par et pour des institutions, et que la réalité elle-même n'est appréhendée que par l'intermédiaires des formations discursives, qui sont de nature institutionnelle (cf. Althusser, Foucault).

Dire que ces catégories valent pour décrire les modalités linguistiques suppose cependant que l'on dispose de tests empiriques pour les identifier. On admet communément que ces tests doivent être eux-mêmes de nature linguistique. Cela n'est pourtant pas nécessaire, comme nous allons essayer de l'expliquer. Si l'on distingue les « tests-critères » des « tests de corroboration » [2], on conviendra de définir le test-critère (car c'est de lui que nous avons besoin ici) comme un dispositif consistant à :

a) construire une situation-test idéalisée (étant donné qu'elle doit impérativement être reproductible),

b) « plonger » les éléments linguistiques dans cette situation-test (où ils peuvent éventuellement subir des altérations, comme dans le cas des manipulations syntaxiques),

c) observer les différences de comportement de ces éléments dans cette situation,

d) classer les éléments en fonction des comportements observés.

Dans ces conditions, ce qui garantit la validité du test-critère pour l'analyse linguistique, c'est uniquement le fait que les éléments testés soient purement linguistiques. En revanche, rien n'empêche la situation-test de comporter des données extralinguistiques (par exemple, pragmatico-référentielles) dès lors qu'elle est idéalisée (et donc reproductible). De sorte que si la commutation ou les tests de compatibilité syntaxique apparaissent évidemment comme des manières de modèles de tests-critères pour établir des classifications linguistiques, rien n'interdit, en droit, d'utiliser des situations pragmatiques idéalisées pour classer des éléments linguistiques. Et c'est précisément ce que nous allons devoir faire.

---

[2] Sur cette distinction, cf. Auroux (1998 : 178 179).

En effet, certains auteurs ont proposé d'utiliser des tests syntaxiques pour classer les modalités d'un point de vue conceptuel. Il en résulte généralement une bipartition entre les modalités « radicales »[3] ou « objectives » (aléthiques et déontiques) et les modalités épistémiques ou « subjectives ». Par-delà la diversité des dénominations et des modèles syntaxiques sous-jacents, on obtient ainsi une relation biunivoque entre deux types de positions syntaxiques (distinguées en fonction de leur relation au prédicat) et deux types de catégories conceptuelles. Or cette correspondance, qui n'est on le verra pas sans fondement, ne nous paraît cependant pas généralisable. Car même si l'on s'en tient aux seuls verbes modaux[4] (qui servent pourtant habituellement à illustrer cette dichotomie syntactico-sémantique), elle oblige normalement à traiter différemment (6a) et (6a) :

(6) a. Il doit pleuvoir en ce moment en Bretagne
b. Il doit pleuvoir demain en Bretagne

qui, comme l'a montré Kronning (1996 : 63-64), ont des comportements syntaxiques bien distincts, en particulier vis-à-vis de l'interrogation :

(7) a. *Doit il pleuvoir en ce moment en Bretagne ?
b. Doit il pleuvoir demain en Bretagne ?
(8) a. *Est ce qu'il doit pleuvoir en ce moment en Bretagne ?
b. Est ce qu'il doit pleuvoir demain en Bretagne ?

L'application rigoureuse du test syntaxique conduit Kronning à dissocier une interprétation épistémique de devoir en (6a, 7a, 8a) d'une valeur aléthique en (6b, 7b, 8b), s'opposant en cela à l'analyse classique (cf. Huot 1974, Sueur 1979) plus conforme à l'intuition selon laquelle *devoir*, dans les deux cas, indiquerait la probabilité épistémique, la différence sémantique entre (6a) et (6b) étant uniquement d'ordre aspectuo-temporel. Etant donné que l'application d'un test proprement sémantique, comme l'examen des paraphrases acceptables (dans une situation-test idéalisée) confirme l'intuition (les deux énoncés paraissent également paraphrasables au moyen d'expressions du type « *il est probable que* », « *il fait peu de doute que* » …),

---

3 Pour une critique de la notion de « modalité radicale » (*root modality*) comme catégorie « fourre tout », cf. cependant Nuyts (2001 : 25).

4 On aurait tout aussi bien pu évoquer le cas de la périphrase anglaise « *is supposed to* » à laquelle D. Ziegler (2003 : 44) refuse de reconnaître une valeur épistémique (pourtant conforme à l'intuition), en prenant appui sur le fait que Coates (1983 : 244) et Nuyts (2000 : 121) ont affirmé que les expressions épistémiques ne sont pas interrogeables. Notons cependant que Nuyts (2001 : 57) reconnaît que les adjectifs épistémiques (comme *probable*, *improbable*) peuvent être interrogés.

il nous a paru nécessaire de distinguer nettement entre l'instance de validation (conçue comme paramètre conceptuel) et le niveau syntaxique (paramètre structural), et d'admettre une indépendance de principe entre ces paramètres (même s'il existe des relations entre les deux) [5]. Aussi considérerons-nous que les tests syntaxiques, comme celui de l'interrogation, ne peuvent servir de critère que pour préciser le niveau occupé par la modalité dans la hiérarchie syntaxique, mais non pour identifier l'instance de validation (qui constitue une caractéristique proprement sémantique).

Nous avons, dès lors, dû recourir à un test mettant en œuvre une situation pragmatique idéalisée pour classer les modalités en fonction de l'instance de validation qu'elles convoquent. Concrètement, la situation-test est la suivante : nous insérons les énoncés dans une situation de communication telle que :

a) les interlocuteurs ne se connaissent pas avant l'échange ;

b) ils respectent le principe de coopération et toutes les maximes conversationnelles (cf. Grice éd. 1979);

c) ils ne doutent pas que leur interlocuteur ne les respecte également (on se trouve dans une situation gricéenne optimale).

Nous essayons ainsi de neutraliser toute forme de critique métamodale (cf. § 1.4.) qui s'appuierait sur des connaissances d'arrière-plan (connaissance de la situation, des croyances de l'interlocuteur, etc.) de façon à pouvoir observer ce qui, au plan strictement linguistique, se prête à une forme de critique métamodale (concernant la fiabilité de l'information fondée uniquement sur le contenu sémantique de l'énoncé).

Nous retenons des énoncés dont la direction d'ajustement (voir § 2.3.) est orientée de l'énoncé vers le monde, et dont la force (voir § 2.4.) correspond à la zone de validation maximale (ce qui on le verra n'empêche pas d'étendre les résultats obtenus à d'autres types d'énoncés contenant des marqueurs similaires). Et ce que nous observons, c'est

a) le degré de fiabilité des informations transmises,

b) les éventuels moyens disponibles pour augmenter, dans l'échange conversationnel, ce degré de fiabilité.

L'application de ce test fait apparaître une échelle de degrés de fiabilité que l'on peut parcourir de la fiabilité maximale, illustrée par (9a) à la fiabilité minimale (9b) [6] :

(9) a. Cet arbre est un épicéa

b. Cet arbre est affreux.

---

5 Cela n'implique évidemment pas que nous considérions *devoir* « futural » comme systématiquement épistémique (cf. § 8.9.).

6 Rappelons qu'en vertu de la maxime de qualité, le locuteur est censé savoir ce qu'il dit.

Cette échelle de fiabilité entre en relation directe avec celle de la variabilité, selon les sujets et/ou selon le temps, des jugements exprimés. Si (9a) est considéré comme maximalement fiable (dans la situation construite), c'est parce que le jugement qu'il manifeste est présenté comme valide pour tout sujet (idéalisé), quel que soit le moment où il considère l'arbre en question. Inversement, (9b) exprime une opinion subjective, c'est-à-dire un point de vue susceptible de varier d'un sujet à l'autre, et également pour un même sujet selon le moment où il considère l'objet. Il se trouve qu'en l'occurrence, la distinction ainsi établie est corroborée par le test syntaxique de compatibilité avec l'expression « *je trouve que* » (qui marque la subjectivité individuelle) :

(10) a. * Je trouve que cet arbre est un épicéa
b. Je trouve que cet arbre est affreux ;

mais observons que cela n'est possible que parce que les modalités ainsi distinguées sont de même niveau syntaxique : elles sont intrinsèques au prédicat, ce qui n'est évidemment pas toujours le cas.

L'application systématique de ce test conduit à distinguer trois grandes régions :

a) Une zone de stabilité et donc de fiabilité maximales. La validité du jugement n'est pas soumise aux variations subjectives. C'est en quoi elle peut être dite « objective », elle ne dépend que de la « réalité » [7] qu'elle exprime (exemples : « *la terre est ronde* », « *il neige* », etc.).

b) A l'opposé une zone caractérisée par sa variabilité, et donc par la fiabilité minimale des informations communiquées. Comme ces jugements varient en fonction des sujets (et des moments), on parle de validité « subjective » (exemples : « *il est gentil* », « *je crois qu'il se trompe* », « *il est grand* », etc.).

c) Entre ces deux pôles, une région dans laquelle les jugements, quoique non objectifs, sont en quelque sorte stabilisés, car dépendant de systèmes de conventions visant à une certaine généralité. On parlera à leur égard de validité conventionnelle ou institutionnelle (Exemples : « *Pierre est coupable* », « *Il a agi convenablement* », etc.).

La différence entre validation subjective et validation institutionnelle est parfois ténue. D'autant plus qu'il arrive qu'elle se trouve partiellement masquée par l'utilisation d'un même marqueur, comme, par exemple, l'adjectif *bon*, porteur de modalités intrinsèques de nature subjective (lorsque *bon* est appréciatif) ou institutionnelle (quand il est axiologique, i.e. porteur d'un jugement moral). Exemples :

---

7 Sur ce concept, cf. § 2.2.4.

(11) a. Cette soupe est bonne
b. Cet homme est bon.

La situation-test définie ci-dessus permet cependant de les dissocier nettement, par l'examen du degré de fiabilité des énoncés, et surtout des moyens d'augmenter cette fiabilité. Le jugement exprimé par (11a) est purement subjectif (même s'il n'est pas présenté comme strictement individuel [8]) et variable selon le temps : un simple rhume peut affecter les jugements appréciatifs qui reposent sur le goût et l'odorat du sujet. Il paraît difficile, dans la situation construite (dans laquelle les interlocuteurs ne se connaissent pas) d'augmenter au moyen d'arguments rationnels le degré de fiabilité du jugement (selon l'adage populaire, « les goûts et les couleurs, ça ne se discute pas »). En revanche, (11b) renvoie à un système de valeurs à la fois stable et général (même s'il n'est pas universel). De sorte que le degré de fiabilité de l'information peut être précisé (voire augmenté) par une demande d'explicitation du système de valeurs morales et idéologiques du locuteur : est-il chrétien, musulman, marxiste, anarchiste, etc. ?

Insistons enfin sur le fait que ces différences de degré de fiabilité entre énoncés, repérées dans la situation-test construite, sont proprement linguistiques, car elles sont totalement indépendantes des convictions philosophiques de celui qui produit et/ou interprète l'énoncé (au moins jusqu'à ce qu'interviennent les éventuelles demandes d'explicitation du système de croyances et de valeurs qui sert d'arrière-plan idéologique à l'énoncé). Même un platonicien, qui tient explicitement le « beau » et le « bien » pour des réalités intangibles, alors qu'il considère comme illusoires les jugements de réalité portés sur les phénomènes, ne pourra s'empêcher, dans sa propre pratique discursive et communicative, d'accorder un degré de fiabilité plus élevé à un énoncé comme (9a), plutôt qu'à (9b) ou (11a, b).

2.2.4. Réalité, subjectivité, institution

Précisons un peu ce que nous entendons par « réalité », « subjectivité » et « institution ». Le concept de *réalité* est entendu ici en une acception post-kantienne, comme désignant le réel tel qu'il est appréhendé par l'intermédiaire de systèmes conceptuels. C'est pourquoi la modalité aléthique, dont la réalité constitue l'instance de validation, concerne aussi bien les vérités *a priori*, logiques et définitionnelles (propositions analytiques directement liées au système conceptuel mis en œuvre ; ex. : « *une planète est un corps qui tourne autour d'une étoile* ») que les vérités *a posteriori*, exprimées par des propositions synthétiques qui peuvent concerner des faits observables (ex. : « *un nuage cache le soleil* »). Cette double nature de la

[8] Il se distingue par là de « *Je trouve que cette soupe est bonne* ».

réalité, à la fois conceptuelle et réelle, se manifeste tout particulièrement dans l'emploi d'adverbes de « point de vue » (voir Molinier 1984, Molinier & Levrier 2000 : 219-237, Lenepveu 1990 : 114 sq.) comme *chimiquement*, *physiquement*, *historiquement*, etc. lorsqu'ils sont paraphrasables par « *du point de vue de la chimie* », etc. Car ils permettent d'exprimer à titre de vérités « objectives » (i.e. non liées à un point de vue subjectif) des jugements distincts voire opposés. Exemples :

(12) a. Syntaxiquement, c'est une subordination, mais sémantiquement c'est une coordination.

b. « A l'observatoire de Berlin, à celui de Vienne, la discussion menaça d'amener des complications internationales. Mais la Russie, en la personne du directeur de son observatoire de Poulkowa, leur prouva qu'ils avaient raison tous deux ; cela dépendait du point de vue auquel ils se mettaient pour déterminer la nature du phénomène, *en théorie impossible*, *possible en pratique*. » (J. Verne, *Robur le conquérant*, Hachette, éd. 1966 : 7).

On voit, par là, que loin d'être radicalement dissociée de la subjectivité et des institutions, la réalité, ainsi conçue, a nécessairement partie liée avec l'intersubjectivité et au moins avec cette institution particulière que constitue la langue. C'est pourquoi ces trois instances devront être conçues non comme des valeurs discrètes, mais comme trois pôles d'un même espace continu.

La *subjectivité* peut s'exprimer sous forme de croyances (modalités épistémiques) ou de désirs (modalités appréciatives et bouliques). Dans le premier cas, l'énoncé exprime un « jugement de réalité », mais qui est présenté comme un contenu de croyance ou d'estimation, comme une vérité résultant d'une évaluation subjective :

(13) a. Je crois / peut être qu'il pleut

b. Pierre est grand.

Dans ce dernier énoncé, la subjectivité est intrinsèque au prédicat, dans la mesure où il s'agit d'un adjectif relatif à une norme implicite, un point de comparaison choisi par le sujet relativement au type d'objet considéré [9]. Il suffit que ce point de comparaison devienne explicite pour transformer la modalité épistémique en modalité aléthique et obtenir une vérité objectivement évaluable :

(14) Pierre est plus grand que Paul / la moyenne des Français.

---

[9] Cf. Bally (éd. 1969 : 196), Kleiber (1976), Kerbrat Orecchioni (éd. 2002 : 98), Rivara (éd. 2004 : 31), Sperber & Wilson (éd. 1989 : 281).

A l'inverse, avec les modalités appréciatives, il s'agit toujours de « jugements de valeur » portant sur le caractère plus ou moins désirable (en un sens très général, voir § 7.5.) d'un objet ou d'un procès. Exemples :

(15) a. J'adore me promener dans la campagne
b. Heureusement que Pierre est venu
c. Cette soupe est bonne.

Remarquons qu'au sein de la structure modale de l'énoncé, une modalité appréciative (intrinsèque au prédicat) peut fort bien entrer dans le champ d'une modalité épistémique (16a) et que l'inverse est vrai aussi (16b) :

(16) a. Certainement que cette soupe est bonne
b. Heureusement que Pierre est grand.

Enfin, il n'est pas rare qu'un terme intrinsèquement épistémique reçoive aussi, par inférence pragmatique liée à l'activation d'un stéréotype (cf. § 1.5.2.), une valeur appréciative (annulable, ou au contraire renforcée par certains contextes). Ce sera, par exemple, le cas de l'adjectif *petit*, dans la séquence :

(17) « Mozart n'était pas beau. Il était petit, […] chétif, avec une voix très faible, toujours agité […]. » (O. Bellamy, *Le Monde de la musique*, dec. 2005).

Quant aux modalités bouliques, elles permettent au locuteur d'exprimer sa volonté, ses désirs la distinction entre modalités appréciatives et bouliques reposant sur une différence de direction d'ajustement (voir § 2.3.4.) :

(18) Je veux / souhaite qu'il vienne.

Que la subjectivité soit prise comme source de croyances ou de désirs, on peut, à la suite de Berrendonner (1981), considérer qu'elle est relative tantôt à tel ou tel individu, participant ou non de la conversation (*je, tu, il*), tantôt à l'opinion commune (*on*), tant il est vrai que le subjectif ne saurait être assimilé à l'individuel : la rhétorique aristotélicienne montre que si l'argumentation et la persuasion sont possibles, c'est précisément parce qu'elles se fondent sur la subjectivité collective (la *doxa*). On opposera, de ce point de vue, les exemples :

(19) a. Cette soupe est bonne
b. Je trouve que cette soupe est bonne
c. Pierre trouve que cette soupe est bonne.

Ces trois énoncés expriment une appréciation subjective positive (marquée par l'adjectif *bonne*). Mais cette appréciation est présentée comme collective

en (19a), et comme individuelle en (19b) et (19c), l'individu à la source de cette appréciation étant identifié respectivement comme le locuteur lui-même et un certain *Pierre*.

Les *institutions* sont des systèmes de conventions sociales, plus ou moins explicites, qui concernent un plus ou moins grand nombre de sujets. Chaque sujet est soumis simultanément à diverses institutions (la morale, la justice, la religion, le syndicat, la famille, etc.). Ce sont elles qui sont à l'origine des jugements de valeur portant sur le louable / blâmable (modalités axiologiques) comme :

(20) a. Pierre est honnête
b. Cette décision est juste
c. Vous avez eu tort de le recevoir

et d'énoncés ayant valeur d'obligations, d'interdictions ou de permissions (modalités déontiques) :

(21) a. Il faut frapper avant d'entrer
b. Il est interdit de fumer,

la différence entre modalités axiologiques et déontiques étant, là encore, liée à la direction d'ajustement (voir § 2.3.4.).

Comme il existe diverses institutions, il est tout à fait possible, pour un même locuteur d'énoncer deux jugements axiologiques contradictoires, à condition, bien sûr, qu'ils soient présentés comme relevant d'institutions distinctes. Lenepveu (1990 : 154 sq.) traite ainsi d'énoncés du type :

(22) Juridiquement, il est coupable, mais, moralement, il est innocent.

Les valeurs axiologiques (respectivement négative et positive) sont ici intrinsèquement marquées par les adjectifs (*coupable* et *innocent*), tandis que les sources institutionnelles de ces évaluations sont indiquées par les adverbes de point de vue (*juridiquement* : du point de vue de l'institution judiciaire ; *moralement* : du point de vue de la morale, qui est elle-même un système de conventions).

L'axiologique et l'appréciatif sont parfois difficiles à discerner. La plupart des auteurs les regroupent dans une même catégorie (par exemple « l'axiologique » dans Galatanu 2002), arguant que les mêmes marqueurs linguistiques peuvent exprimer ces différentes nuances modales. Ainsi les adjectifs *bon*, *bien*, *mal*, *mauvais* peuvent-ils indiquer aussi bien un jugement affectif ou esthétique qu'un jugement moral. Pour les raisons indiquées à la section précédente (§ 2.2.3.), nous maintenons cependant cette distinction (nous avancerons des arguments supplémentaires aux § 7.5.3. et 7.6.1.). Et si ces modalités paraissent parfois si proches, c'est, croyons-nous, dû au fait

que toute institution cherche à transformer l'axiologique en appréciatif (à faire aimer le bien, et détester le mal), car c'est son seul moyen de régir les comportements, d'assujettir les individus (cf. § 7.5.3.).

2.2.5. Exigences pour une représentation

Les instances de validation sont situées dans un espace qualitatif structuré par les dimensions de la variabilité et de la conventionalité. C'est la position des instances de validation dans cet espace qualitatif qui définit leur contribution à la caractérisation de la catégorie modale, comme aléthique, épistémique, déontique, boulique …

Parallèlement, cet espace se structure selon trois pôles (la subjectivité, la réalité, l'institution), et doit être conçu comme essentiellement continu dans la mesure où on peut trouver des valeurs qui sont à la frontière

a) de l'objectif et du subjectif, par exemple, les propositions désignant des phénomènes objectifs mais continus (« *il pleut* / *je trouve qu'il pleut* »),

b) du subjectif et de l'institutionnel (comme les jugements moraux : « *c'est bien* / *je trouve que c'est bien* »),

c) de l'objectif et de l'institutionnel (voir ci-dessus, les énoncés vrais par convention : « *un losange a quatre côtés de même longueur* »).

Une représentation formelle satisfaisant à ces exigences est proposée au § 5.8.

2.3. La direction d'ajustement (D)

2.3.1. Présentation

Il nous est vite apparu que l'instance de validation ne pouvait suffire à définir les catégories modales (aléthique, épistémique axiologique, …). En effet, des énoncés comme

(1) a. J'aime / adore marcher dans la campagne
b. Je veux / désire marcher dans la campagne

valident le même contenu représenté (« *moi marcher dans la campagne* ») au moyen d'une même instance (en l'occurrence, la subjectivité individuelle du locuteur, comme source de désirs), et pourtant, il paraît bien que l'on a affaire à des modalités différentes (qui ne se distinguent pas seulement par la force de la validation) : appréciatives en (1a), bouliques en (1b). D'où la nécessité d'introduire un second paramètre conceptuel pour définir les catégories modales : la direction d'ajustement.

Dans son domaine d'origine, la théorie pragmatique des actes de langage, ce paramètre est susceptible de prendre deux valeurs fondamentales : ou l'énoncé s'ajuste au monde (dont il offre une description),

ou c'est le monde qui est censé s'ajuster à l'énoncé (qui prend une valeur dite injonctive ou prescriptive). Son introduction dans le champ de la sémantique des modalités permet, dans un premier temps, d'isoler les modalités bouliques et déontiques, qui présentent l'état du monde exprimé par le contenu de l'énoncé comme devant s'ajuster, se conformer, à l'énoncé ; alors que les autres modalités ont une valeur plus nettement descriptive (l'énoncé se présente comme s'ajustant au monde). On peut envisager de rendre ainsi compte de la différence entre (1a) et (1b) : (1a) exprime un jugement évaluatif sur le monde, tandis que (1b) énonce directement une volonté, qui ne peut être satisfaite que par l'action désirée. En d'autres termes, (1a) qualifie l'action de « *se promener dans la campagne* » de désirable pour le locuteur, quand (1b) exprime le désir même d'accomplir cette action.

Reste évidemment à préciser tout cela, car l'opposition descriptif / injonctif est manifestement trop fruste pour rendre compte des « nuances » modales. Qui, pourrait en effet, soutenir que (1a) est purement et uniquement descriptif (au même titre que « *l'eau bout à cent degrés* », par exemple ») ?

2.3.2. Origines du concept

Nous empruntons ce concept à la pragmatique des actes de langage de Searle (éd. 1982), qui l'avait lui-même construit à partir des réflexions d'Anscombe (éd. 2002) sur la philosophie de l'action, laquelle se référait à l'opposition aristotélicienne entre connaissance spéculative et connaissance pratique. Searle (éd. 1985 : 22-24) a ensuite proposé de l'étendre à l'ensemble des états intentionnels, dans le champ de la philosophie de l'esprit.

Dans le domaine des actes de langage, selon Searle, repris par Vanderveken (1988), les actes de type assertif (ex. : « *il fait soleil* ») ont une direction qui va de l'énoncé au monde (l'énoncé décrit le monde), alors que les actes directifs (ex. : « *ouvrez la porte !* ») et promissifs (ex. : « *je t'apporterai un gâteau* ») ont la direction inverse (le monde doit s'ajuster à l'énoncé). Les actes expressifs (ex. : « *je vous félicite !* ») sont dépourvus de direction d'ajustement, tandis que les déclarations (ex. : « *je vous nomme président de jury* ») ont les deux directions, à la fois.

Nous ne discuterons pas ici l'adéquation de cette analyse des forces illocutoires (voir Vernant 1997 : 44 sq., pour une discussion critique). Signalons simplement que Vernant (1997 : 50) récuse l'idée même d'une direction d'ajustement vide (retenue par Searle pour les actes expressifs), car, pour lui, « si mots et monde n'ont pas de relation, l'acte de discours perd tout sens, toute finalité ». C'est ainsi qu'il intègre les expressifs comme sous-classe des assertifs. En revanche, nous voudrions nous arrêter quelques instants sur la notion même d'ajustement.

Cette notion dérive directement de la conception de la vérité comme correspondance entre l'énoncé (les mots, la proposition) et le monde, comme

adaequatio rei et intellectus, selon la formule scolastique, l'ajustement, réussi ou non, de l'énoncé au monde qu'il exprime définissant sa valeur de vérité. Cette conception initialement définie par Aristote (*Métaphysique* IV, 7), reprise par Russell [10] puis par Tarsky, et défendue, aujourd'hui encore par Searle (éd. 1998 : 253-285), a on le sait fait l'objet de controverses et d'objections multiples. Deux d'entre elles nous paraissent devoir être prises en compte préalablement à l'utilisation du concept de direction d'ajustement dans le champ des modalités linguistiques :

a) la critique de l'objectivisme,
b) la mise en cause du descriptivisme.

On considère communément que les notions d'ajustement et de correspondance supposent un cadre référentialiste objectiviste (on parle aussi de représentationnalisme), c'est-à-dire que l'énoncé doit renvoyer directement à un monde objectif, donné tel quel. Cela n'est pas exact. On peut parfaitement admettre que les énoncés s'ajustent à des mondes « projetés » (pour reprendre le terme de Jackendoff 1983), à des réalités construites par des théories ou par des subjectivités (les « mondes intérieurs », voir Vernant 1997 : 54). Car, comme le remarque Quine, la vérité scientifique elle-même s'entend relativement à des mondes appréhendés par l'intermédiaire de théories :

> « S'il y a un sens à appliquer le qualificatif de "vraie" à une phrase, c'est à une phrase exprimée dans les termes d'une théorie donnée et considérée du point de vue de cette théorie, complète avec les réalités que cette théorie "pose". » (Quine, éd.1977 : 55).

Dans le cadre de la TMM, on admettra que c'est le choix de l'instance de validation (I) qui détermine le type de monde dont il s'agit :

a) monde objectif si I correspond à la réalité, éventuellement spécifiée par un adverbial de point de vue (adverbe ou groupe prépositionnel) faisant référence à une discipline ou une théorie particulières (« *chimiquement …* », « *d'un point de vue génerativiste …* », etc.) ;
b) monde subjectif (« intérieur ») quand c'est la subjectivité, individuelle ou collective, qui est à la source de la validation ;
c) réalité « institutionnelle » lorsque telle ou telle institution vient valider le jugement ou l'injonction (« *juridiquement…* », « *moralement …* », etc.).

Dans les termes de Quine, on dira que c'est l'instance de validation qui « pose » le monde vis-à-vis duquel la vérité, comme adéquation, se définit. Philosophiquement, cela n'implique nul relativisme, car rien n'interdit d'évaluer la validité des mondes eux-mêmes (qui font ainsi l'objet d'une critique métamodale, cf. § 1.4.), mais, au plan linguistique, cela montre à quel point les deux paramètres constitutifs de la catégorie modale (I et D)

[10] Cf. Russell (éd. 1989, chap. 12).

sont liés : l'instance de validation pose un monde avec lequel l'énoncé entretient un certain type de relation d'ajustement. Car cette diversité des mondes (liée à la pluralité des instances de validation) vaut aussi lorsque la direction d'ajustement va du monde à l'énoncé. Exemples :

(2) a. Sois courageux ! [le monde, envisagé subjectivement, doit s'ajuster à l'énoncé]

b. Question d'examen : construire une phrase avec montée du sujet en position sujet [cet énoncé ne vaut que dans le monde construit par certaines théories syntaxiques appartenant au paradigme de la grammaire générative].

Par ailleurs, l'ajustement de l'énoncé au monde est généralement exprimé en termes de « description » du monde. Cette conception descriptiviste du rôle de certains énoncés repose sur deux principes :
a) l'énoncé n'agit pas sur la portion de monde qu'il représente (il se contente de la décrire) ;
b) cette portion de monde préexiste à l'énoncé (de sorte qu'il puisse s'y ajuster).

Ces principes permettent d'opposer clairement les deux orientations possibles de la direction d'ajustement. Un énoncé injonctif agit sur une portion du monde qui ne lui préexiste pas, alors qu'un énoncé comme (3) paraît purement descriptif et présuppose un état du monde qui lui préexiste :

(3) Cette table est carrée [11].

En revanche, l'application de ces principes à l'énoncé (4) est beaucoup plus discutable :

(4) Cette soupe est bonne.

Quoiqu'il soit possible d'enchaîner sur cet énoncé au moyen des expressions « *c'est vrai* / *c'est faux* », la modalité appréciative intrinsèque à l'adjectif *bonne* semble, en effet, contrevenir dans une certaine mesure aux deux principes énoncés ci-dessus, et ne peut être tenue pour purement « descriptive », pour deux raisons essentielles :
a) Certains auteurs [12] ont admis, à la suite de Carnap et de Hare (éd. 1963) que les énoncés de ce type ne servaient pas fondamentalement à décrire, mais plutôt à agir sur le monde, en exprimant, entre autres, des recommandations,

---

11 En contexte, ce type d'énoncé pourra cependant donner lieu à diverses interprétations à valeur au moins partiellement injonctive, en fonction des inférences (liées à la recherche de la pertinence) qui lui seront associées (ex. : « *Cette table est carrée, elle ne peut donc convenir pour notre cuisine* », etc.).

12 Cf. entre autres Anscombre & Ducrot (1983 : 169 174), Anscombre (1995), Carel (1998).

des mises en gardes, … Le prédicat *bonne* ne désignerait pas tant une propriété de la soupe qu'il n'indiquerait une recommandation donnée par le locuteur à son allocutaire. Bien que dans sa forme radicale, dite « ascriptivisme » ou « acognitivisme méta-éthique » (cf. Kronning 1996 : 85 sq.), cette analyse fasse l'objet de controverses (voir par exemple, Searle (1972 : 182-187), il paraît difficile de lui refuser toute pertinence. Simplement, il n'est pas sûr qu'il faille maintenir une opposition radicale entre décrire et agir sur le monde. Dans d'autres domaines, on a montré qu'une description pouvait être « agissante » (on pense, par exemple, au fait de décrire la société en termes de « classes » [13]).

b) On peut difficilement concevoir que la qualité d'une soupe préexiste entièrement au jugement porté sur elle. Ducrot *et al*. (1980 : 57-92) montre qu'un énoncé introduit par « *je trouve que* » marque une « prédication originelle », excluant toute forme de préexistence de la relation prédicative par rapport à son énonciation ; d'où le contraste :

(5) a. *Je trouve que cette table est carrée
b. Je trouve que cette soupe est bonne.

Plus généralement, c'est là une caractéristique des modalités subjectives, en particulier de celles qui mobilisent la subjectivité individuelle du locuteur : elles présentent un « monde intérieur » qui « n'a pas de réalité propre "antéprédicative" » (Vernant 1997 : 54).

2.3.3. Propositions

Nous tirons de ces remarques quelques propositions en vue d'introduire et de modéliser ce paramètre dans le cadre d'une théorie des modalités linguistiques :

a) L'opposition globale entre deux directions d'ajustement, « D = ↓ » (de l'énoncé au monde) et « D = ↑ » (du monde vers l'énoncé), paraît pertinente dans le champ modal. Elle permet d'opposer les modalités aléthiques, épistémiques, appréciatives et axiologiques aux modalités bouliques et déontiques. Nonobstant les réserves qui viennent d'être formulées sur le caractère purement descriptif des modalités appréciatives réserves qui seront prises en compte ci-dessous on peut considérer que cette distinction recouvre celles opérées par Kronning (1996 : 35-36) entre « univers d'actualité » et « univers d'idéalité », ainsi que par Narrog (2005 : 683 sq.) entre « modalités volitives » *versus* « non volitives ». Lorsque le monde est

[13] Cf. Bourdieu (1987 : 29) : « J'en viens de plus en plus à me demander si les structures sociales d'aujourd'hui ne sont pas les structures symboliques d'hier et si par exemple la classe telle qu'on la constate n'est pas pour une part le produit de l'effet de théorie exercé par l'œuvre de Marx. »

censé s'ajuster à l'énoncé (modalités bouliques et déontiques), le procès considéré (exprimé par la prédication) est envisagé comme possible (actuellement indéterminé) et comme ultérieur par rapport au moment de référence (cf. § 2.9.3.). Car le monde ne saurait se conformer à l'énoncé s'il n'était, au moment considéré, encore à venir (et donc simplement possible). D'où l'anomalie des séquences :

(6) a. ?? Je veux qu'il soit venu hier
b. ?? Il faut qu'il soit venu hier [14].

En revanche, lorsque la direction d'ajustement est orientée de l'énoncé vers le monde, aucune contrainte de ce type ne pèse sur le procès considéré : il peut être aussi bien antérieur, simultané ou postérieur au moment de référence (il est, dans ce dernier cas, considéré comme appartenant au monde prévu par le sujet) :

(7) Heureusement qu'il est venu
est en train de venir
viendra la semaine prochaine.

b) La transposition du concept de direction d'ajustement du domaine pragmatique à celui de la sémantique linguistique ne va pas sans en altérer profondément le contenu. Car il ne s'agit plus de savoir si l'énoncé exerce ou non des contraintes réelles sur le monde, s'il oblige effectivement les sujets à conformer leur pratique aux contraintes qui sont associées à son énonciation, mais de façon plus abstraite si le monde est *envisagé* comme se conformant à l'énoncé ou si c'est l'inverse, quel que soit le pouvoir réel des sujets sur le monde. C'est ainsi que l'on peut vouloir qu'il pleuve, même si personne n'y peut rien. De façon plus générale, les modalités bouliques sont compatibles avec les procès non intentionnels, alors que les actes directifs ne le sont pas. Il suit que ce n'est plus simplement l'intuition qui peut guider l'attribution d'une direction d'ajustement à un énoncé, mais que cette opération doit prendre appui sur un (des) test(s) linguistique(s) (voir ci-dessous).

c) Les observations faites à la section précédente (§ 2.3.2.) sur le caractère non purement descriptif des modalités axiologiques nous conduisent à mettre en cause la disjonction entre deux valeurs discrètes : « ↓ » et « ↑ ». Il semble préférable de considérer qu'il s'agit là des deux pôles d'un continuum allant des modalités aléthiques (ex. : « *cette table est carrée* »), purement descriptives, aux impératifs, déontiques ou bouliques (ex. : « *fermez cette*

[14] Seule une lecture épistémique (paraphrasable par : « *il ne fait aucun doute que* … ») serait envisageable.

porte ! »), en passant par des degrés intermédiaires, qu'illustrent, entre autres, les modalités appréciatives. Avant de présenter un modèle véritablement continuiste de ce paramètre (cf. § 5.4.), nous nous contenterons ici d'un découpage grossier en quatre zones : les modalités purement descriptives (D = ↓), purement injonctives (D = ↑), et, entre les deux, des modalités à la fois descriptives et injonctives, avec des pondérations différentes : prioritairement descriptives (D = ↓ (↑)), ou prioritairement injonctives (D = ↑ (↓)). Sont purement descriptives, les modalités aléthiques (ex. 8a) et, dans une moindre mesure, épistémiques (ex. 8b) ; sont prioritairement descriptives et secondairement injonctives, les modalités appréciatives (ex. 8c) et axiologiques (ex. 8d) ; sont prioritairement injonctives et secondairement descriptives, les modalités déontiques exprimées sous forme de jugements normatifs (ex. 8e) ainsi que les modalités bouliques indiquées par des verbes d'attitude propositionnelle (ex. 8f) ; sont purement injonctives, les modalités bouliques (ex. 8g) et déontiques (ex. 8h) [15] formulées au moyen d'impératifs :

(8) a. C'est un livre marron
b. C'est un gros livre
c. C'est un beau livre
d. C'est un livre infâme
e. Il faut / vous devez avoir lu ce livre pour la fin du mois
f. Je veux lire ce livre
g. Prête moi ton livre !
h. Ouvrez votre livre à la page dix !

d) Le test linguistique retenu est celui de la possibilité d'enchaîner sur l'énoncé au moyen des expressions « *c'est vrai* », « *c'est faux* ». La possibilité de l'enchaînement indique que l'énoncé est purement, prioritairement ou secondairement descriptif (ex. 8a-f). Son impossibilité marque, au contraire, qu'il est purement injonctif (ex. 8h). Quelques cas font cependant exception, qui interdisent l'enchaînement sans que cette impossibilité soit à mettre au compte de la direction d'ajustement, mais plutôt au fait que la force de la validation / invalidation reste absolument indécise (et ne peut donc être ni confirmée, ni infirmée, cf. § 5.5.) :

(9) a. Peut être qu'il va venir, peut être qu'il ne va pas venir.
?? C'est vrai
b. Est ce qu'il va venir ?
?? C'est vrai.

---

15 Les différences entre ces modalités seront précisées à la section suivante (§ 2.3.4.).

Ces énoncés contrastent avec (10a, b) qui présentent la même catégorie modale, mais avec une force légèrement positive :

(10) a. Peut être qu'il va venir
C'est vrai

b. Ne va t il pas venir ?
C'est vrai. [16]

e) Pour nous, la possibilité de dire « *c'est vrai* » marque moins le succès d'un acte assertif (Searle 1998 : 253-285), i.e. d'un acte dont la direction d'ajustement va de l'énoncé au monde, que l'approbation vis-à-vis d'un énoncé dont la modalité a une direction d'ajustement au moins partiellement orientée de l'énoncé vers le monde (cf. § 7.2.). Et cela est assez différent. Ainsi l'énoncé

(11) Je t'apporterai un gâteau

peut servir (c'est même la situation la plus plausible) à effectuer une promesse. Cet acte de langage partage avec les directifs (ordres, conseils, etc.) la propriété d'avoir une direction d'ajustement orientée du monde vers l'énoncé. En l'occurrence, le locuteur s'engage à tenir sa promesse, c'est-à-dire à conformer ses actes à ce qu'en dit l'énoncé. Et pourtant, il est possible d'enchaîner sur cet énoncé au moyen de l'expression « *c'est vrai* ». Il suit, dans notre analyse, que la modalité exprimée par (11) a une direction d'ajustement inverse de celle de l'acte illocutoire : l'énoncé décrit le monde envisagé par le locuteur. L'indépendance relative de ces deux plans, sémantique et pragmatique, se trouve en quelque sorte confirmée par un énoncé comme

(12) Pierre t'apportera un gâteau.

La modalité linguistique est la même qu'en (11), mais selon que le locuteur exerce ou non, dans le monde réel, un contrôle sur les actions de « Pierre », cet énoncé pourra prendre une valeur illocutoire de promesse ou de simple prédiction (force de type assertif). Les mêmes phénomènes sont observables avec une phrase comme

(13) « La cavalerie attaquera à l'aube » (Fauconnier 1979 : 13)

qui, pour une même modalité sémantique, prendra une force illocutoire d'ordre ou de prédiction, selon qu'elle sera énoncée par Jules César ou par un observateur, à la veille d'une bataille. C'est le statut institutionnel réel des

[16] Remarquons que l'enchaînement au moyen de l'expression « *c'est faux* » reste plus difficilement acceptable.

participants qui, en relation avec leurs intentions de communication et avec le contenu sémantique de l'énoncé, détermine la force illocutoire et donc la direction d'ajustement pragmatique de l'énoncé, tandis que la direction d'ajustement sémantique de la modalité reste proprement linguistique, et ne saurait varier au gré des situations de discours (en tout cas pour ce qui concerne les modalités linguistiquement marquées).

2.3.4. Classement des catégories modales

Que l'on croise maintenant (au moyen d'un tableau à double entrée) les deux paramètres conceptuels, I et D, et l'on obtient un classement et une définition des *catégories modales* :

Fig.1.

		D			
		↓	↓(↑)	↑(↓)	↑
I	réalité	m. *aléthiques* ex. « C'est un livre marron »			
	subjectivité	m. *épistémiques* ex. « C'est un gros livre »	m. *appréciatives* ex. « C'est un beau livre »	m. *bouliques* (attitudes propositionnelles) ex. « Je veux lire ce livre »	m. *bouliques* (impératifs) ex. « Prête moi ton livre ! »
	institution		m. *axiologiques* ex. « C'est un livre infâme »	m. *déontiques* (normes) ex. « Vous devez lire ce livre »	m. *déontiques* (impératifs) ex. « Ouvrez votre livre ! »

Ce tableau fait apparaître une manière de proximité « naturelle » entre la réalité comme instance de validation et la description d'une part, l'institution et la prescription d'autre part. Mais on va voir que des combinaisons différentes, quoique assurément moins courantes, ne sont cependant pas exclues. En effet, outre l'intérêt de cette première caractérisation des catégories modales (qui sera affinée aux § 5.8.3. et 7.), ce croisement des paramètres conceptuels permet aussi de rendre compte de « nuances » modales, relativement marginales, que les linguistes parviennent difficilement à intégrer aux grandes catégories qui viennent d'être définies.

On peut montrer que ces phénomènes correspondent, en fait, à certaines des cases restées vides dans le tableau à double entrée.

Ainsi les « obligations matérielles » (Gougenheim 1929 : 201-202), dites aussi « obligations pratiques » (Kronning 1996 : 111-112) ou encore « jugements prescripteurs de moyens » (Dispaux 1984 : 58) comme :

(14) a. Pour sortir de cette pièce, on doit / il faut (forcément / obligatoirement) passer par la fenêtre, puisque la porte est fermée de l'extérieur

b. Si on veut le sauver, on doit / il faut / on est forcé de / on est obligé de l'opérer sur le champ.

c. « Il était difficile de procéder d'une autre façon, et quoi qu'il en eût, Lord Glenarvan se décida à briser le goulot de la précieuse bouteille. Il *fallut* employer le marteau, car l'enveloppe pierreuse avait acquis la dureté du granit. » (J. Verne, *Les enfants du capitaine Grant*, Livre de Poche, éd. 2004 : 16).

combinent-elles les valeurs : I = réalité ; D = ↑(↓). Il s'agit, en quelque sorte, d'obligations, dictées par la réalité elle-même [17]. Remarquons, en outre, que les obligations ne sont pas seules en cause, car la « permission pratique » existe aussi :

(15) « Un coup d'audace aurait pu les rendre maîtres à bord et leur *permettre* de redescendre sur quelque point des Etats Unis. » (J. Verne, *Robur le conquérant*, Le Livre de Poche, éd. 1966 : 100).

De façon comparable, des énoncés du type

(16) a. Il faut qu'il soit passé par la fenêtre, puisque la porte n'a pas été ouverte

b. Il est obligatoirement / forcément passé par la fenêtre puisque …

c. Il doit obligatoirement / forcément être passé par la fenêtre puisque …

sont-ils, à la fois, subjectifs et injonctifs : I = subjectivité ; D = ↑(↓) [18]. Car ils expriment des contraintes, des obligations portant sur des croyances, et résultant elles-mêmes de croyances (en fonction de mécanismes qui seront précisés au § 2.8.). Il peut encore s'agir de permissions ou d'interdictions :

(17) a. Il est permis / n'est pas interdit de penser que …

b. Rien n'autorise à conclure que …

---

17 Ces modalités, qui ont aussi un caractère relatif, cf. §2.8. et 5.9., correspondent aux « règles technico pratiques » de Kant (*Critique de la faculté de juger*, éd. 1985 : 925).

18 Tutescu (2005 : 127 134) distingue ainsi des valeurs aléthique, déontique et épistémique de *falloir*. Sur ces effets de sens (obligations pratiques et valeurs épistémiques) et leur relation aux marqueurs utilisés, cf. § 6.4.

Prenons maintenant la situation où I = institution et D = ↓. On obtient la description d'un fait de nature institutionnelle, description validée par l'institution elle-même (et non d'un point de vue extérieur : il ne s'agit pas de la description objective d'une réalité institutionnelle). C'est, semble-t-il le cas de certains textes officiels qui, quoique présentés sous forme descriptive, ont force de loi (à cause de la nature essentiellement prescriptive de l'institution). Exemple :

(18) « Décret n° 88 146 du 15 février 1988. Commissions de spécialistes de l'enseignement supérieur […] Article 3 […] 1 Chaque commission comprend dix membres titulaires au moins et vingt membres titulaires au plus, ainsi qu'un nombre égal de membres suppléants. »

Ces diverses combinaisons ne doivent cependant pas masquer la centralité et la saillance cognitive forte des grandes catégories modales, représentées par la Fig.1, et dont nous proposons une analyse détaillée au § 7.

2.4. La force de la validation (F)

2.4.1. Présentation

Soit pour exemple une modalité épistémique. La relation de validation qui s'établit entre une subjectivité et une représentation prédiquée (un contenu) peut se moduler selon divers degrés (Nuyts 2001 : 22) : de l'exclu au certain, en passant par les valeurs intermédiaires du (plus ou moins) douteux et du (plus ou moins probable). Ces degrés mesurent ce qu'on appellera la *force de la validation* (notée F).

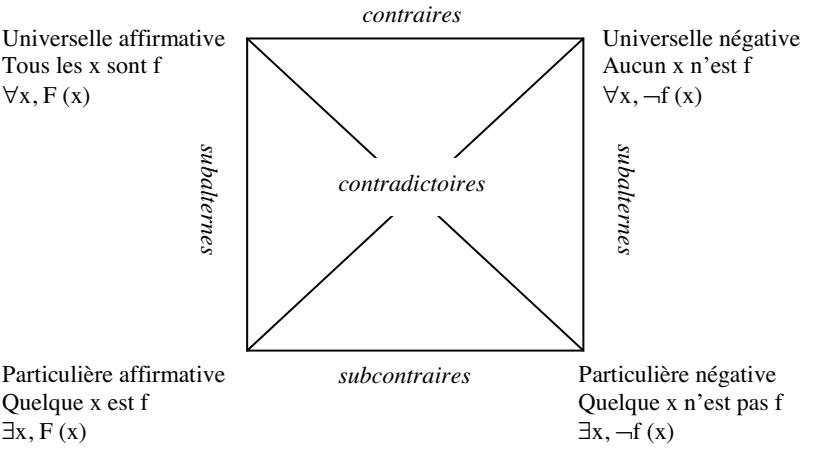
Le propos est donc de définir, pour rendre compte des degrés de force de la validation (de l'invalidation absolue à la validation totale), un schéma général, qui vaille pour toutes les catégories modales qui viennent d'être distinguées.

2.4.2. Origines du concept

Ce phénomène a été pris en charge, dans la tradition logique, par le célèbre « carré des modalités », appelé aussi « carré d'Aristote » bien qu'il ne figure pas tel quel dans les écrits du Stagirite, et repris plus récemment par la sémiotique greimassienne sous le nom de « carré sémiotique ». Historiquement, cette représentation provient du « carré des oppositions » défini par Apulée, et adapté par Boèce [19], pour rendre compte des relations entre propositions quantifiées. Soit le carré des oppositions avec la transcription des exemples en logique des prédicats du premier ordre :

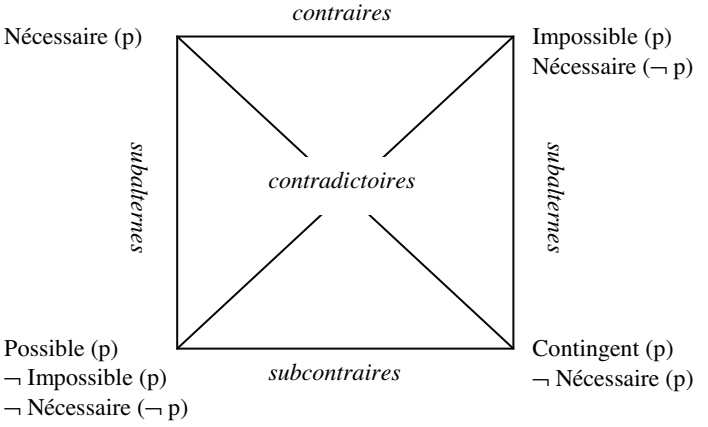
[19] Cf. Blanché & Dubucs (2002 : 123 126).

Fig.1



Appliqué aux modalités aléthiques par les commentateurs d'Aristote (en particulier Cajetan, cf. Horn 1989 : 11-12), ce système d'oppositions abstraites permet d'établir les relations suivantes, à partir de la notion de *nécessaire* :

Fig.2



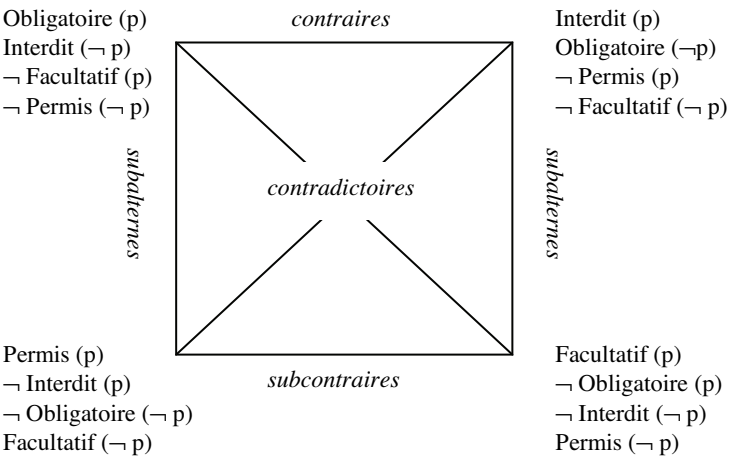
Dans le cadre de l'analyse classique de l'énoncé en *modus* (modalité) et *dictum* (contenu propositionnel), les relations de (sub)contrariété et de contradiction entre modalités se laissent respectivement construire comme

négation du *dictum* et négation du *modus* . Dès lors, chacune des quatre valeurs modales (nécessaire, impossible, possible et contingent) peut être définie à partir de n'importe quelle autre, par le jeu des relations de contrariété et de contradiction, exprimables au moyen du placement de la négation. Par exemple, « Nécessaire (p) » est le contraire de « Impossible (p) », le contradictoire de « Contingent (p) », et le contradictoire du subcontraire de « Possible (p) ». Les formules suivantes sont donc équivalentes :

Nécessaire (p) ≡ Impossible (¬ p) ≡ ¬ Contingent (p) ≡ ¬ Possible (¬ p)
Impossible (p) ≡ Nécessaire (¬ p) ≡ ¬ Possible (p) ≡ ¬ Contingent (¬ p)
Possible (p) ≡ ¬ Impossible (p) ≡ ¬ Nécessaire (¬ p) ≡ Contingent (¬ p) [20]
Contingent (p) ≡ ¬ Nécessaire (p) ≡ ¬ Impossible (¬ p) ≡ Possible (¬ p).

Ce carré peut être étendu aux autres catégories modales [21]. Soit pour la modalité déontique :

Fig.3.



Observons que l'application de ce système d'oppositions aux marqueurs linguistiques n'est pas absolument directe et fiable. Si, par exemple, *devoir*, dans son interprétation déontique la plus courante, indique l'obligatoire, il devrait s'ensuivre que « *devoir ne pas* » exprime l'interdit, et « *ne pas*

[20] Cette valeur, comme « Possible (¬ p) » à la ligne suivante, est obtenue par réduction de la double négation.

[21] En recourant à la quantification sur les mondes, la sémantique des mondes possibles rapproche encore le carré modal de celui d'Apulée.

devoir » le facultatif (i.e. le fait de ne pas être obligé de faire quelque chose). Et pourtant cette expression marque ordinairement — en dépit de ce qui était logiquement prévisible — l'interdit : « *Vous ne devez pas fumer* » n'équivaut nullement à « *Vous n'êtes pas obligé de fumer* ». Une solution à ces difficultés sera proposée au § 8.7.

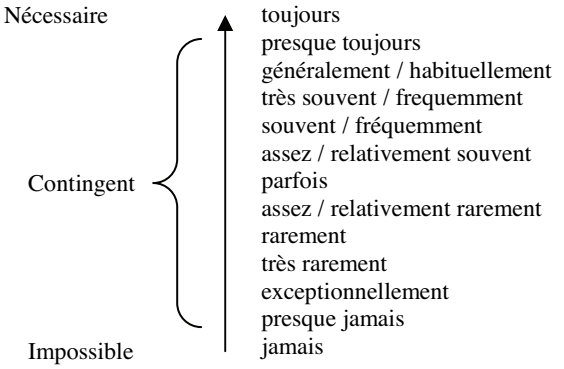
Plus généralement, pour rigoureuse et élégante qu'elle soit d'un point de vue formel, cette conception des différentes valeurs de la validation ne correspond pas exactement à ce dont le linguiste a besoin, car ces carrés modaux opposent quatre valeurs discrètes, quand l'analyse linguistique demanderait des continuums, des gradations (cf. Horn 1989 : 236-237, 325), du plus ou moins validé / invalidé. En réalité, la question n'est pas tant de savoir s'il y a ou non du continu dans la langue en général, et dans les valeurs modales en particulier, que de reconnaître que certains phénomènes sémantiques sont plus adéquatement représentés au moyen de modèles continuistes que de modèles discrets.

Deux exemples suffiront à illustrer cette affirmation. Le premier concerne la contingence affectant les propositions génériques. Cette contingence — dont on rappelle (cf. § 1.8.2.) qu'elle caractérise ce qui est tantôt vrai, tantôt faux, et qu'elle concerne la généricité référentielle (ex. : « *Les chats sont parfois noirs* »), la généricité temporelle (ex. : « *Pierre est parfois absent* ») ou les deux à la fois (ex. : « *les gendarmes sont parfois aimables* ») — est, à l'évidence, susceptible de degré : elle varie en fonction de la proportion d'individus ou de moments pour lesquels la proposition est vraie. D'où, en français, un système de marqueurs, dont on observe :

a) qu'ils servent également à indiquer les deux types de contingence (référentielle et temporelle)

b) qu'ils se laissent répartir sur un continuum allant du *jamais vrai* (Impossible) au *toujours vrai* (Nécessaire) :

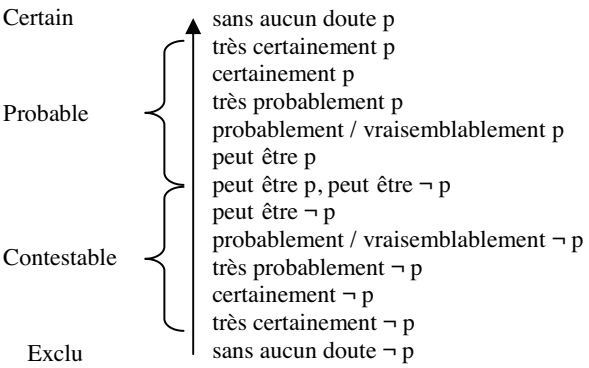
Fig.4



Il est manifeste qu'un modèle ne disposant que d'une valeur discrète (étiquetée « Contingent ») ne peut rendre compte adéquatement de ces phénomènes linguistiques.

Autre exemple : les modalités épistémiques. Il n'est pas moins clair que la plausibilité d'une proposition (envisagée à titre de croyance subjective) est susceptible de variations de degré, de la « certitude que non p » à la « certitude que p », comme l'atteste, là encore, tout un système de marqueurs linguistiques. Si l'on ne retient que certains adverbes épistémiques, on obtient déjà le continuum suivant :

Fig.5



On sait que des phénomènes comparables ont été rencontrés par la logique mathématique, qui les a représentés au moyen de la logique des probabilités, dont les valeurs s'échelonnent sur un continuum qui va de 0

(probabilité nulle) à 1 (nécessité, certitude). Ces probabilités pouvant être interprétées comme objectives (dans le cas du calcul des probabilités applicable aux jeux de hasard, par exemple) ou comme subjectives (dans le cadre d'une logique de la plausibilité, cf. Polya éd. 1990, Dubucs 1987), ce type de modèle paraît convenir pour rendre compte de la contingence (probabilité objective) et de la plausibilité (probabilité subjective). On obtiendrait, pour la modalité épistémique, les définitions suivantes (la lettre π désigne la probabilité) :

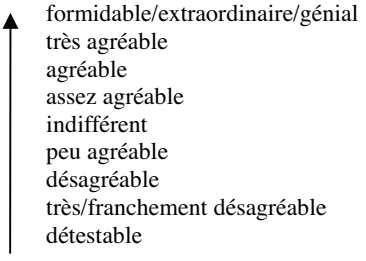
Certain (p) $=_{df}$ (π (p) = 1)
Exclu (p) $=_{df}$ (π (p) = 0)
Probable (p) $=_{df}$ (π (p) > 0,5) et (π (p) < 1)
Contestable (p) $=_{df}$ (π (p) > 0) et (π (p) < 0,5)
A quoi il faudrait ajouter la pure Indétermination (π (p) = 0,5).

On pourrait rendre compte de la différence entre deux degrés de plausibilité au moyen d'une simple relation d'ordre entre les probabilités. Ainsi, pour exprimer le fait que « *sans doute que* p » présente une plausibilité plus grande que « *peut-être que* q », il suffira d'écrire :

« π (p) > π (q) ».

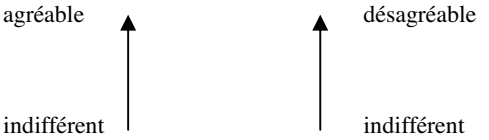
Même s'il n'est pas applicable, tel quel, aux modalités appréciatives, axiologiques, bouliques ou déontiques (car il ne s'agit plus alors de probabilités), on peut envisager de modifier ce modèle de façon à en généraliser l'application : en remplaçant la notion de probabilité par celle de degré de validation, par exemple. On obtiendrait ainsi une échelle appréciative du type :

Fig.6



Mais une autre difficulté surgit : les continuums linguistiques paraissent, à la différence des probabilités mathématiques, pourvus de dynamiques spécifiques.

Il revient à Ducrot (1972 et 1980a) d'avoir montré que les « *échelles argumentatives* » sont orientées, qu'elles tendent vers une validation maximale ou minimale ; de sorte que l'on peut parler de (et comparer) la « force » (Ducrot 1980a : 34) respective des arguments. C'est à partir de l'étude de marqueurs comme *peu* / *un peu*, *presque* ou *même* que la démonstration s'opère :

> « Un tel schéma [comparable à celui de la Fig.6] permet certes de comprendre l'expression *être presque agréable*, qui doit signifier que l'on est légèrement en dessous du repère marqué par "agréable", c'est à dire entre "indifférent" et "agréable" interprétation qui correspond à peu près à la valeur intuitive. Mais on ne comprend plus du tout alors *être presque désagréable*, qui devrait désigner une zone inférieure à "désagréable", c'est à dire d'après le schéma "pire que désagréable", alors que la valeur réelle est "entre désagréable et indifférent". La seule solution est d'admettre deux catégories, l'une allant de l'indifférent à l'agréable, l'autre, de l'indifférent au désagréable :
>
> 
>
>
> On vérifiera facilement qu'il en est ainsi pour tous les couples de contraires : *en retard* *en avance*, *gentil* *méchant*, *chaud* *froid* […] » (Ducrot 1972 : 264 265) [et l'on pourrait ajouter *toujours* *jamais*, en référence à la Fig.4, ci dessus].

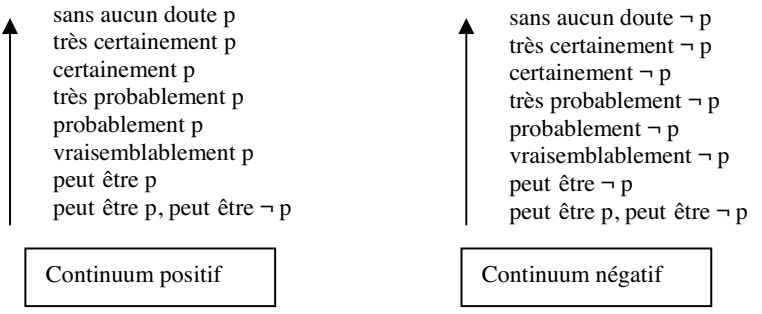
De façon similaire, si l'on admet, schématiquement, que *même*, dans la structure [p *même* q] indique que *q* est un argument plus fort que *p* pour une certaine conclusion, on ne peut expliquer à partir de la structure illustrée par la Fig.6 qu'il soit possible d'énoncer (1a, b), mais non (2a, b) :

(1) a. Il est peut être malade. Il l'est même certainement
b. Il n'est peut être pas malade. Il ne l'est même certainement pas

(2) a. * Il n'est peut être pas malade. Il l'est même certainement
b. * Il n'est certainement pas malade. Il ne l'est même peut être pas

alors que ces phénomènes deviennent aisément explicables à condition de poser deux continuums à orientations inverses :

Fig.7



Les séquences (1a, b) se construisent respectivement à partir des continuums positif et négatif. L'enchaînement (2a) est exclu car il fait appel à deux dynamiques différentes. Quant à l'inacceptabilité de (2b), elle provient de ce que la dynamique négative est prise à l'envers (c'est, en fait, le premier énoncé qui a le degré de « force » le plus élevé).

On objectera que Ducrot se propose de décrire la force argumentative des énoncés et non la force de la validation d'un contenu représenté. Certes, mais dans les cas qu'il examine, la force des arguments est donnée comme dépendant directement, de façon strictement proportionnelle, de celle de la validation des prédications qu'ils mettent en œuvre ce qu'explicite encore la théorie des *topoï*, initialement conçus sous forme graduelle (ex. : « *plus il fait chaud, plus c'est agréable* »). Il ne paraît pas illégitime, dans ces conditions, de reprendre ses propositions pour modéliser le paramètre F.

Reste évidemment une difficulté, liée au fait de dissocier pour chaque couple de contraires, deux échelles, ou deux dynamiques, distinctes, sans rapport entre elles : comment penser alors le passage de l'une à l'autre, sous l'effet, en particulier, de la négation ? Pour ce faire, Ducrot est contraint d'adopter un modèle hybride comprenant à la fois les deux échelles argumentatives d'orientations inverses, qui sont, en quelque sorte, superposées à une gradation globale unique (correspondant, dans l'exemple qu'il donne, à la gradation objective des températures, cf. Ducrot 1980a : 31 sq.). Outre sa complexité et son peu de lisibilité, ce dispositif paraît trop directement lié à l'existence d'une gradation objective pour pouvoir être généralisé.

Il semble donc que ce dont nous avons besoin, c'est non seulement de concevoir les valeurs modales en termes de forces, d'orientations distinctes, mais encore d'articuler ces forces, de les penser comme s'opposant l'une à l'autre. Or c'est précisément ce que propose Talmy (1988) qui traite la

causalité et la modalité au moyen du modèle de la « *dynamique des forces* ». Conçue dans le cadre de la grammaire cognitive, cette théorie s'appuie sur la « physique qualitative » (naïve), et non sur quelque théorie scientifique : la « dynamique des forces » est un système imagique, fondamental de la cognition, qui émerge de l'interaction du jeune enfant avec son univers physique. Ce système repose sur l'idée que tout objet en mouvement est poussé par une certaine force, et que lorsque deux objets entrent en contact, ils se transmettent, reçoivent ou résistent à leurs forces respectives (cf. Leslie 1995 : 124). Transposées dans le langage, ces forces sont conçues comme produites aussi bien par les événements physiques que par les contraintes psychosociales, ou encore par les raisonnements et les inférences, de sorte qu'elles s'appliquent aux différents types de modalité, y compris les modalités épistémiques (cf. Sweetser 1990).

Pourtant, comme il est signalé dans Lampert & Lampert (2000 : 201), un tel modèle (tout comme celui de Johnson 1992, qui est très proche) reste, en l'état actuel, globalement réductionniste, au sens où il n'est appliqué qu'aux verbes modaux des langues européennes (principalement de l'anglais), exactement comme les modèles issus de la sémantique formelle. Et son extension à d'autres types de modalités paraît très problématique. Comment penser, par exemple, la valeur modale subjective intrinsèquement associée à l'adjectif *grand* ou la valeur appréciative de l'adverbe *heureusement* en utilisant uniquement une représentation aussi concrète et physique de la notion de force ? C'est là, croyons-nous, l'inévitable contrepartie du fait de vouloir traiter la modalité comme un phénomène simple et homogène, quels que soient les outils théoriques mis en œuvre. Pour notre part, si nous retenons le concept de force et l'idée que des forces puissent s'exercer en sens contraire, c'est non plus à titre de principe explicatif unique, mais comme un paramètre parmi d'autres, au sein d'un modèle global de la modalité prise comme phénomène hétérogène.

2.4.3. Réquisits pour une représentation

Nous souhaitons disposer d'un modèle de F tel que :

a) il vaille sans exception pour toutes les catégories modales ;

b) il prenne en compte le caractère continu et gradable de la validation, et permette ainsi de distinguer divers degrés de validation ;

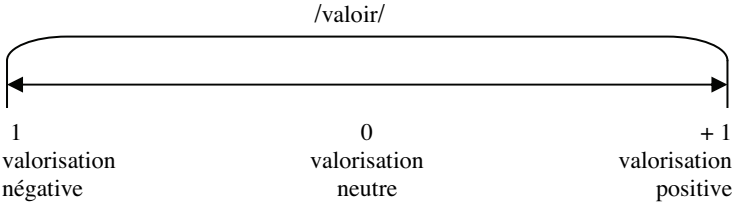
c) il rende compte du caractère intrinsèquement dynamique de ces gradations, i.e. du fait qu'elles tendent vers la validation absolue ou, inversement, vers l'invalidation totale (et donc qu'elles soient exprimables en termes de « forces ») ;

d) il permette d'articuler des forces contraires, de façon à pouvoir expliquer, entre autres, le passage de l'une à l'autre par le biais de la négation ;

e) il offre la possibilité nonobstant le changement radical de représentation que les exigences précédentes supposent par rapport au carré aristotélicien de rendre compte de façon rigoureuse des relations de contrariété et de contradiction, qui seules permettent l'interdéfinition des valeurs modales.

Plusieurs modèles répondant partiellement à ces exigences ont été proposés. Danjou-Flaux (1975 : 304) et Pottier (1992 : 218-223) avancent, pour rendre compte des modalités appréciatives et axiologiques, des représentations très proches (étendues chez Pottier aux modalités aléthiques, cf. Ouattara 2001 : 6-8) :

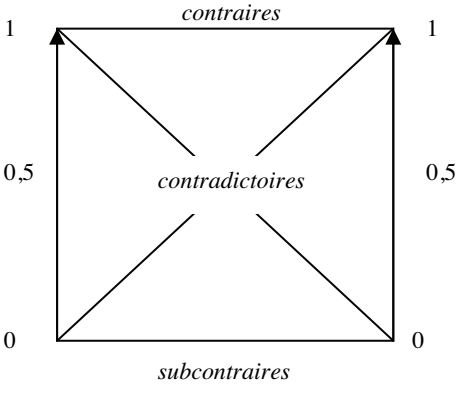
Fig.8



Si le caractère continu ainsi que la double orientation des valeurs sont bien représentés, on a perdu, en revanche, la possibilité de définir les relations de contrariété et de contradiction.

Horn (1989 : 236-237) tente de combiner ces deux exigences : les deux échelles d'orientations opposées y sont considérées comme les côtés du carré des oppositions, selon la figure :

Fig.9



S'il ne nous satisfait cependant pas pleinement, c'est essentiellement parce qu'il ne permet pas de mettre rigoureusement en relation de (sub)contrariété et de contradiction les valeurs intermédiaires [22], i.e. celles qui ne sont pas situées aux extrémités des continuums ; si bien qu'elles restent très difficilement manipulables. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un modèle qui mette en relation (de contrariété / contradiction) des *portions*, plus ou moins étendues, des continuums et non pas uniquement leurs extrémités. Un tel modèle sera proposé aux § 5.1.3. et 5.5.

2.5. Le niveau dans la hiérarchie syntaxique (N)
2.5.1. Présentation

Les paramètres fonctionnels rendent compte des différents aspects de la mise en œuvre, dans des énoncés particuliers, des catégories et valeurs modales qui viennent d'être approchées par le biais des paramètres conceptuels.

Parmi ces paramètres fonctionnels, les paramètres structuraux, syntaxique et logique, prennent en charge la description formelle des relations qu'entretient la modalité avec d'autres éléments de l'énoncé (ses relations de « portée »).

Traditionnellement, en logique modale propositionnelle, la modalité est considérée comme un « foncteur propositionnel à une place » (Gardies 1983). Exemples :

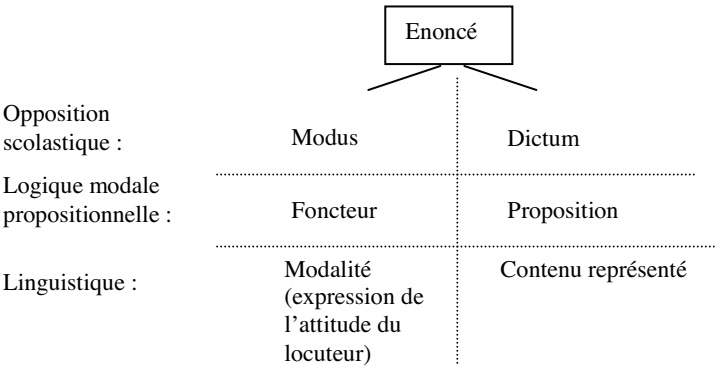
(1) a. $\Diamond p$ (possible que *p*)
b. $\Box p$ (nécessaire que *p*)

Parallèlement, on définit ordinairement, en linguistique, la modalité comme l'attitude du locuteur vis-à-vis du contenu (généralement qualifié de « propositionnel ») de son énoncé. Ces deux conceptions ne se recouvrent évidemment pas, mais partagent une même représentation de la structure modale de l'énoncé. Cette structure bipartite reprend en fait l'opposition scolastique entre *modus* et *dictum*. D'où, pour résumer, le schéma :

---

[22] Pour une tentative partielle et relativement informelle, cf. cependant Levinson (2000 : 132 133). Voir aussi les propositions de Van der Auwera (1996).

Fig.1



Cette analyse de la structure modale de l'énoncé se révèle cependant largement insuffisante :

a) le *dictum* lui-même peut être porteur d'évaluations modales subjectives, appréciatives, ou axiologiques (cf. Meunier 1974 : 10),

b) le *modus* ne saurait se réduire à une seule position syntaxique et/ou logique.

Mais, avant d'aborder ces questions, il nous faut expliquer pourquoi nous distinguons deux types de structures, syntaxique et logique, et préciser en quoi elles se ressemblent et en quoi elles diffèrent. Ce qui, manifestement, rapproche les structures syntaxique et logique, c'est qu'elles traitent essentiellement de *relations*, envisagées d'un point de vue formel. Ces relations sont usuellement décrites en termes de « portée », c'est-à-dire que les relations considérées sont asymétriques et irréflexives : elles associent une modalité à un ou plusieurs éléments, sur lesquels elles « portent ».

Partant, ces structures ne représentent pas directement les marqueurs de modalité (qui relèvent de représentations morphologiques), mais des entités beaucoup plus abstraites. Cette distinction entre modalité (comme entité abstraite) et marqueurs morphologiques de modalité est indispensable dans la mesure où :

a) une même modalité résulte le plus souvent d'une combinaison de marqueurs (surtout si on l'envisage dans toute sa complexité, i.e. en prenant en compte l'ensemble de ses paramètres constitutifs) ;

b) un même marqueur, situé à une même place dans l'ordre linéaire des constituants de la phrase, peut renvoyer à deux modalités distinctes, ayant des portées différentes. C'est, par exemple, le cas du verbe modal *devoir*, selon qu'il est interprété comme épistémique ou comme déontique dans l'énoncé :

(2) Pierre a dû fermer la porte

dont les deux lectures sont paraphrasables respectivement par (3a) et (3b) :

(3) a. Il est probable que Pierre a fermé la porte
b. Pierre a été obligé de fermer la porte.

On admet habituellement que *devoir* épistémique (ou plus exactement la modalité épistémique qu'il exprime) porte sur l'ensemble de la phrase (il est d'ailleurs hors du champ du temps grammatical), tandis que *devoir* déontique n'affecte que le prédicat *fermer la porte* (la paraphrase montre en outre qu'il est dans le champ du temps grammatical). Dans les termes de Milner (1989), on dira donc que la syntaxe des modalités traite des « positions » des modalités et non de la « place » des marqueurs.

Comme le montre l'exemple (2), les positions des modalités se trouvent doublement définies :
a) par ce sur quoi elles portent,
b) par ce qui peut porter sur elles.

Le premier critère conduit à distinguer deux positions pour les modalités épistémiques marquées par *probablement* dans les exemples :

(4) a. C'est probablement Pierre qui a rencontré Marie
b. Pierre a probablement rencontré Marie.

Car leurs portées sont manifestement différentes (la modalité porte sur *Pierre* en 4a, et sur le prédicat « *a rencontré Marie* » en 4b).

La seconde caractéristique (ce qui peut affecter les modalités) oblige à reconnaître deux positions distinctes pour les modalités respectivement exprimées par *réellement* et *probablement* dans le couple d'énoncés :

(5) a. Pierre est réellement en retard
b. Pierre est probablement en retard

dans la mesure où seule la première de ces modalités peut entrer dans le champ d'un opérateur interrogatif :

(6) a. Est ce que Pierre est réellement en retard ?
b. *Est ce que Pierre est probablement en retard ?

A partir du moment où l'on introduit dans la syntaxe des opérateurs très abstraits, dont le contenu paraît essentiellement de nature sémantique (comme on l'observe actuellement aussi bien dans les grammaires fonctionnelles [23] qu'en grammaire générative [24]), la question de savoir s'il y a

[23] Cf. Dik (1989), Van Valin & LaPolla (1997), François (2003).
[24] Cf. Laca (2002), Demirdache & Uribe Etxeberria (2002).

lieu de dissocier représentation syntaxique et représentation logique est assurément embarrassante. Et la réponse apportée dépend essentiellement de choix théoriques.

Nous avons adopté le dispositif suivant :

a) La structure logique de l'énoncé comprend l'ensemble des relations de *portée sémantique* telle qu'elles peuvent être établies en fin de traitement (une fois que toutes les règles de construction syntactico-sémantiques, ainsi que les inférences pragmatiques, ont été déclenchées).

b) La structure syntaxique représente les relations de *portée syntaxique*, qui sont calculées sur la base des marqueurs morphologiques présents dans l'énoncé. A la différence de la structure logique, elle ne comprend donc que les modalités marquées et non les modalités inférées (cf. § 1.5.2.).

c) Alors que la portée syntaxique met en relation une modalité avec un *domaine* (éventuellement restreint à un seul élément), la portée sémantique de la modalité articule toujours une modalité à un ou plusieurs élément(s) particulier(s), cet(ces) élément(s) devant nécessairement appartenir au domaine syntaxique préalablement circonscrit. Prenons pour exemple la phrase :

(7) Peut être que Pierre se promène dans le jardin

Au plan syntaxique, la modalité épistémique marquée par l'adverbe (dit « de phrase ») *peut-être* a pour domaine le reste de la proposition. Mais d'un point de vue sémantique, cette modalité va affecter tel ou tel élément de la proposition : celui (ceux) qui est(sont) focalisé(s). Or le choix de l'élément focalisé à l'intérieur du domaine syntaxique (le « *domaine de focalisation* », cf. Nølke 1993 : 247, et 1994a : 132 sq.) résulte à la fois de l'intonation (s'il s'agit de production orale) et de facteurs textuels et inférentiels. Pour une même structure, on obtiendra donc des structures logiques différentes (cf. § 2.6.1.) selon que l'énoncé (7) répond, par exemple, aux questions (8a, b, c ou d), qui induisent respectivement une focalisation sur le verbe, sur le circonstanciel, sur le prédicat (*se promener dans le jardin*) ou sur la phrase entière :

(8) a. Que fait Pierre dans le jardin ?
b. Où Pierre se promène t il ?
c. Que fait Pierre ?
d. Que se passe t il ?

d) Poser que la portée syntaxique affecte des domaines, quand la portée sémantico-logique concerne des éléments prélevés dans ces domaines syntaxiques, entraîne des différences formelles entre les deux types de structures, syntaxique et logique. Si la relation de portée est toujours

asymétrique (quand *a* porte sur *b*, *b* ne peut porter sur *a*) et irréflexive (*a* ne peut jamais porter sur lui-même), le champ syntaxique de cette relation est univoque (à une modalité correspond un seul domaine syntaxique, la réciproque étant fausse), tandis que le champ logico-sémantique est plurivoque (une modalité peut porter sur plusieurs éléments à la fois, un même élément peut être affecté simultanément par plusieurs modalités, cf. § 2.6.). C'est pourquoi nous représenterons les structures syntaxiques au moyen d'arbres de constituants, alors que nous utiliserons des graphes et des notations au moyen de parenthèses et de connecteurs pour les structures logiques.

Précisons enfin que nous nous efforcerons de rechercher la compatibilité maximale entre les structures que nous proposerons (qui sont spécifiquement dédiées à l'analyse des modalités) et les systèmes de représentation les plus couramment utilisés en syntaxe et en sémantique formelle. Cela suppose que nous en restions à un assez haut niveau d'abstraction.

2.5.2. Les modalités extrinsèques

On oppose, au plan syntaxique, les modalités qui sont *intrinsèques* aux lexèmes (par exemple, *lâche* est intrinsèquement porteur d'une modalité axiologique négative) aux modalités *extrinsèques*, marquées par des grammèmes ou par d'autres lexèmes, qui apparaissent à un niveau plus élevé dans la hiérarchie syntaxique. Du point de vue cognitif fonctionnel, cela revient à distinguer des modalités intrinsèques aux représentations (car il n'est pas de représentation qui ne contraigne elle-même ses prétentions à la validité, objective, subjective ou institutionnelle) et des modalités qui leurs sont extrinsèques, imposées par le jugement. Ainsi

(9) Cet assassin est lâche

comporte-il uniquement des modalités intrinsèques (associées aux lexèmes *assassin* et *lâche*), alors que

(10) a. Heureusement, cet assassin est lâche
b. Je doute que cet assassin soit lâche

mettent en œuvre, de surcroît, des modalités extrinsèques : appréciative en (10a), épistémique en (10b).

Ces modalités extrinsèques, qui relèvent du *modus* de l'analyse traditionnelle, se laissent classer en fonction de deux grandes distinctions :
a) L'opposition scolastique entre modalités *de re* / *de dicto*. Cette distinction a été reprise en logique modale quantifiée sous la forme de l'opposition entre « *quantification within* » et « *quantification into a modal*

context [25]», ainsi qu'en linguistique, sous des appellations diverses : modalisation « interne / externe », « prédicative / énonciative », « intraprédicative / extraprédicative », etc. [26] L'idée générale est d'isoler certains opérateurs modaux qui s'adjoignent au prédicat pour former une sorte de prédicat complexe (modalités « *de re* », « internes », « prédicatives », « intraprédicatives ») : ils entrent alors dans le champ de la négation, du temps et de l'aspect, ainsi que de la quantification. Exemple :

(11) Jean devait$_{\text{Déontique}}$ rentrer à la maison
(paraphrase : Jean était dans l'obligation de rentrer à la maison).

D'autres opérateurs modaux (modalités « *de dicto* », « externes », « énonciatives », « extraprédicatives ») affectent la proposition tout entière (et se situent normalement voir cependant § 5.7.3. hors du champ de la négation, du temps et de l'aspect, ainsi que de la quantification) :

(12) a. Heureusement, Pierre est guéri
b. Certainement que Marie était rentrée
c. Marie devait$_{\text{épistémique}}$ être rentrée
(paraphrase : il *est* probable que Marie *était* rentrée).

Il arrive qu'un même énoncé soit susceptible de deux lectures disjointes selon que la modalité y est interprétée comme *de re* ou comme *de dicto*, même si la catégorie et la valeur modales restent inchangées :

(13) Un étudiant doit$_{\text{Déontique}}$ sortir
Lecture *de re* (« quantification into a modal context ») :
Un étudiant particulier est obligé de sortir
$\exists x$, étudiant (x) $\wedge$ Obligatoire (sortir (x)).

Lecture *de dicto* (« quantification within a modal context ») :
Il est obligatoire qu'un étudiant (n'importe lequel) sorte
Obligatoire ($\exists x$, étudiant (x) $\wedge$ (sortir (x)).

---

25 Cf. Von Wright (1951 : 6 35), Prior (éd. 1962 : 209 215), Quine (1966, chap. 15 : « *Quantifiers and propositional attitudes* »).

26 Cf. Guimier (1989). Cette distinction recouvre aussi, de fait, les oppositions établies en linguistique anglo saxonne entre « *root* / *epistemic modalities* » (Coates 1983), « *agent oriented* / *epistemic modalities* » (Bybee et Pagliuca 1985), « *agent oriented* / *speaker oriented modalities* » (Bybee *et al*. 1994 : 176 sq), « *event* / *propositionnal modalities* » (Palmer éd. 2001 : 7), « *participant internal* / *participant external modalities* » (Van der Auwera et Plungian 1998), « *event oriented* / *speaker oriented modalities* » (Narrog 2005), même si Kronning (1996 : 79) a montré qu'une modalité déontique, exprimée par *devoir*, pouvait être *de dicto* (voir l'ex. 13).

b) Une seconde distinction, fondée, cette fois, non plus sur ce qui entre dans le champ de la modalité, mais sur les éléments qui peuvent l'affecter, a été proposée par Kronning (1996) [27] : certaines modalités sont « véridicibles », au sens où elles peuvent être niées ou interrogées (ex. 14a, b, c), tandis que d'autres ne le sont pas (elles sont « montrables » ; ex. 15a, b, c) :

(14) a. Il est nécessairement là
b. Il n'est pas nécessairement là
c. Est il nécessairement là ?
(15) a. Il est certainement là
b. * Il n'est pas certainement là
c. * Est il certainement là ?

Bien qu'elles paraissent proches, ces deux oppositions (*de re* / *de dicto*, véridicibles / non véridicibles) ne se recouvrent pas. Car si toutes les modalités *de re* sont véridicibles, il est aussi des modalités *de dicto* véridicibles. Contrairement à ce qui est généralement admis, certaines des modalités *de dicto* peuvent, en effet, entrer dans le champ de la négation ou de l'interrogation, comme le montrent les exemples de Vet (1997 : 406) [28] :

(16) a. L'avion a peut être atterri [modalité *de dicto*, non véridicible]
b. ?? L'avion n'a pas peut être atterri
c. ?? Est ce que l'avion a peut être atterri ?
(17) a. Il est possible que l'avion ait atterri [modalité *de dicto*, véridicible]
b. Il n'est pas possible que l'avion ait atterri
c. Est il possible que l'avion ait atterri ?

On obtient ainsi trois types de modalités extrinsèques, qui correspondent aux « trois degrés d'engagement modal » distingués par Quine [29] :
a) « *Opérateur prédicatif* » : modalité *de re*, véridicible ; ex. :

(18) Pierre peut (*a la capacité de*) faire ce problème

b) « *Opérateur propositionnel* » : modalité *de dicto*, non véridicible ; ex. :

(19) Jean est peut être malade

---

27 Cette opposition, inspirée de Wittgenstein et dont on peut trouver une première approximation dans Ducrot et Todorov (1972 : 397), est très précisément développée et argumentée par Kronning (1996) ; elle est reprise par Vet (1997).
28 Voir aussi Nuyts (2001 : 57 59).
29 Cf. Quine (1966 : « *Three grades of modal involvement* ») et Dumoncel (1988).

c) « *Prédicat sémantique* » (ou « *métaprédicat* ») : modalité *de dicto*, véridicible ; ex. :

(20) Il est possible que Jean soit malade.

Au plan morphosyntaxique, les *opérateurs prédicatifs* (*de re*, véridicibles) correspondent typiquement à des coverbes et des expressions du type « *être* adj *de* / *à* » ou « *avoir le* N *de* » [30], identifiables au fait qu'ils sont suivis de verbes à l'infinitif et ne peuvent régir des complétives conjuguées. Exemples :

(21) *risquer de, s'abstenir de, avoir à, essayer de, etc.*
être capable de, être décidé à, etc.
avoir le droit de, avoir la capacité de, avoir l'intention de, etc.

Ces expressions sont porteuses de marques aspectuo-temporelles, et les valeurs associées à ces marques de temps et d'aspect affectent naturellement les modalités exprimées par ces opérateurs prédicatifs (cf. § 5.7.3.).

A l'inverse, les *opérateurs propositionnels* (*de dicto*, non véridicibles) sont généralement exprimés par des « adverbes de phrase » (ainsi que par *pouvoir* et *devoir* épistémiques), qui n'entrent dans le champ ni de la négation, ni du temps, ni de l'aspect tels qu'ils sont explicitement indiqués dans l'énoncé, même lorsqu'ils apparaissent en surface entre les constituants du syntagme verbal (on verra cependant, au § 5.7.3., que cela ne signifie pas que ces modalités ne reçoivent pas de déterminations temporelles et aspectuelles). Exemples :

(22) a. Pierre est probablement malade
n'est probablement pas malade
avait probablement été malade

b. paraphrase de (22a) :
Il est probable que Pierre est malade
n'est pas malade
avait été malade

Enfin, les modalités à statut de *métaprédicat* sont indiquées à la fois par des constructions impersonnelles :

(23) a. Il est possible / probable / souhaitable / dommageable que Pierre vienne [31]
b. Il semble / paraît que …

---

30 La liste n'est pas close : « *être dans l'obligation de* », etc.

31 Voir aussi des constructions du type : « *c'est souhaitable que* p », « *l'important est que* p » … ou encore « *son retour est probable* ».

et par l'ensemble des verbes et locutions introducteurs de complétives conjuguées ou infinitives, qu'il s'agisse de verbes « psychologiques » (ou « verbes d'attitude propositionnelle ») :

(24) Luc veut / croit / sait / pense / est convaincu / est heureux que Pierre vienne / viendra

ou encore de verbes locutoires (introducteurs de discours rapporté au style indirect) :

(25) Je dis / remarque / déplore que Pierre vienne / viendra.

Dans ce dernier cas, les verbes sont porteurs d'une modalité (métaprédicative) qui affecte la proposition complétive et sont eux-mêmes simultanément affectés d'une modalité intrinsèque dans la mesure où ils ont aussi une valeur référentielle : ils ne sont pas purement modaux, car ils dénotent des actes de langage [32]. Ainsi, *dire* et *déplorer*, par exemple, s'opposent du point de vue de la modalité extrinsèque qu'ils assignent à la prédication sur laquelle ils portent (seul *déplorer* est appréciatif négatif), tandis que *dire* et *aboyer*, dans des exemples du type : « p, *dit-il* / *aboya-t-il* », se distinguent par la modalité intrinsèque qu'ils convoquent (seul *aboyer* est marqué du point de vue appréciatif [33]).

Remarquons que les tours du type « *je crois que* », « *je pense que* » … sont susceptibles de recevoir deux valeurs distinctes selon qu'ils sont pris selon une lecture « descriptive » ou « transparente » [34]. Car, dans ce dernier cas, la modalité fonctionne comme un opérateur propositionnel (*de dicto* non véridicible) [35].

Certains noms abstraits, dénotant des valeurs modales, peuvent exprimer des métaprédicats modaux, dans des constructions nominales ou attributives du type :

(26) a. Il avait la certitude de revoir sa patrie
b. Il reviendra. C'est une certitude.

On trouve ainsi, dans le passage suivant, trois métaprédicats successifs pour exprimer la modalité épistémique : un nom abstrait (*sentiment*) pris dans une

---

32 Sur l'analyse modale de ces verbes, cf. Pottier (1980 : 73).

33 Voir, en ce sens, C. Kerbrat Orecchioni (éd. 2002 : 119).

34 Sur cette distinction, établie sur le modèle des verbes à emploi performatif d'Austin, cf. Récanati (1981 ; 57 66), Kronning (2003 : 234, n. 9), Nuyts (2001 : 72 sq.). Rappelons que pour que la lecture transparente soit possible, il est nécessaire que le verbe soit conjugué à la première personne du présent de l'indicatif, et qu'il ne soit pas modifié par un adverbe.

35 Je remercie H. Kronning d'avoir attiré mon attention sur ce point.

construction attributive, un verbe d'attitude propositionnelle en lecture descriptive (comme l'atteste la présence de l'adverbe : « *je crois volontiers* »), et un verbe locutoire, qui est lui-même dans la portée d'un opérateur prédicatif (« *je puis affirmer* ») :

(27) « Mon *sentiment*, répondit il, sous toutes réserves, bien entendu, est que monsieur de Claudieuse s'est parfaitement rendu compte des faits. Je *crois* volontiers que l'assassin était embusqué à la distance qu'il indique. Ce que je puis *affirmer*, par exemple, c'est que les deux coups de fusil ont été tirés de distances différentes […]. » (E. Gaboriau, *La corde au cou*, Labyrinthes, éd. 2004 : 39).

Les modalités à statut de métaprédicat reçoivent, du verbe conjugué, des déterminations aspectuo-temporelles (relativement indépendantes de celles de la complétive), et peuvent entrer dans le champ de la négation (puisqu'elles sont véridicibles) :

(28) a. Il est/a été/sera/n'est plus possible que …
b. Pierre croit/croyait a cru/ne croit plus que …

Mais là encore, la morpho-syntaxe de surface reste insuffisante. Ainsi, lorsque *devoir* marque la modalité épistémique, celle-ci fonctionne comme un opérateur propositionnel (modalité *de dicto* non véridicible), et se trouve automatiquement indexée sur le moment de l'énonciation (cf. §5.7.3.). L'énoncé (29a) sera approximativement paraphrasé par (29b) :

(29) a. Il *devait* être malade, puisqu'il n'est pas venu
b. Il *est* probable qu'il *était* malade...

En revanche, s'il prend une valeur prospective (« futurale »), la modalité nous paraît fonctionner comme un métaprédicat (modalité *de dicto* véridicible [36]) et l'imparfait, dans l'exemple (30a), porte alors sur la modalité elle-même, de sorte que cet énoncé sera glosé par (30b) et non par (30c) :

(30) a. Il *devait* arriver le soir même
b. Il *était* convenu / prévisible qu'il allait arriver le soir même
c. ?? Il *est* convenu /prévisible qu'il *arrivait* le soir même.

De même, si *devoir* prend une valeur déontique *de re*, (paraphrasable par « *être dans l'obligation de* »), la modalité a un statut d'opérateur prédicatif

[36] Sur le caractère véridicible de la modalité exprimée par *devoir* prospectif, par opposition au *devoir* épistémique standard (avec lequel il est pourtant souvent identifié), cf. Kronning (1996 : 63 66, 116, n. 362), et (2001).

et se trouve affectée par le temps et l'aspect de l'imparfait : (30a) sera alors paraphrasé par (30d) et non par (30e) :

(30) d. Pierre était dans l'obligation d'arriver le soir même
e. ? ? Pierre est dans l'obligation d'être arrivé le soir même.

Des observations analogues peuvent être faites à propos de *pouvoir* aléthique (de capacité, cf. § 8.9.2.2.) et déontique (de permission) *versus pouvoir* épistémique (de faible probabilité, d'éventualité). Selon les deux premières interprétations, la modalité exprimée par *pouvoir* a ordinairement [37] un statut syntaxique d'opérateur prédicatif et entre donc dans le champ du temps et de l'aspect affectés au coverbe modal. Selon la lecture épistémique, la modalité a un statut d'opérateur propositionnel, et se trouve temporellement indexée sur le moment d'énonciation indépendamment des marques flexionnelles de temps et d'aspect dont *pouvoir* est pourvu :

(31) a. Pierre a $pu_{capacité}$ faire cet exercice
glose : Pierre a été capable de faire cet exercice
b. Pierre a $pu_{permission}$ sortir
glose : Pierre a eu l'autorisation de sortir
c. Pierre a $pu_{éventualité}$ se tromper
glose : Il est envisageable que Pierre se soit trompé.

2.5.3 Les modalités intrinsèques : niveau lexical
2.5.3.1. Les modalités dénotées

Parmi les modalités intrinsèques à un lexème, on distinguera celles qui sont *dénotées* par le lexème de celles qui lui sont *associées*. On considère ainsi que le substantif *permission*, ou le verbe *permettre* dénotent la valeur modale déontique du « permis » au sens où ils n'expriment rien d'autre que cette valeur modale, tandis que *assassin* et *assassiner* ne dénotent pas de modalités mais sont porteurs, entre autres, d'une modalité axiologique (modalité associée). Alors que les lexèmes dénotant des modalités sont en nombre restreint (ex. : *croyance*, *volonté*, *obligation*, *certitude* …), *tous* les lexèmes sont porteurs de modalités associées (y compris ceux qui sont purement objectifs, qui sont donc porteurs de modalités aléthiques).

Parcourons rapidement, à titre d'illustration, le champ des substantifs qui dénotent des modalités :

---

[37] Une lecture *de dicto* est aussi envisageable dans certains contextes (cf. § 8.9.2.2.).

Fig.2

Catégories modales	Substantifs dénotant des modalités
aléthique	*nécessité, possibilité, capacité, impossibilité …*
épistémique	*croyance, certitude, doute, savoir …*
appréciatif	*plaisir, bonheur, malheur, …*
axiologique	*bien, mal …*
boulique	*volonté, désir, souhait, aversion …*
déontique	*obligation, permission, interdiction …*

Ces modalités dénotées expriment directement des modes de validation susceptibles de porter sur divers contenus :

(30) La nécessité / l'obligation / le plaisir / le désir d'aller au travail.

On verra, au § 5.2.2.1., qu'il y a lieu de les considérer, simultanément, comme des modalités intrinsèquement dénotées par des lexèmes et comme des métaprédicats portants sur ces contenus (et donc comme des modalités extrinsèques par rapport à ces contenus).

Certaines de ces modalités ont été considérées comme « mixtes » (cf. les « mixed modalities » de Von Wright 1951, reprises et développées sous le nom d'« apprehensional-epistemic modalities » par Lichtenberk 1995) dans la mesure où elles expriment simultanément deux modalités ordinairement dissociées. Ainsi le substantif *espoir*, ou le verbe *espérer* dénotent-ils à la fois la croyance (modalité épistémique [38]) et le souhait (modalité boulique), tandis que *crainte* et *craindre* dénotent simultanément la croyance et l'aversion (cf. Kerbrat-Orecchioni éd. 2002 : 115). Plutôt que d'opter pour une telle solution, qui consiste à introduire dans le modèle de nouvelles catégories modales, nous n'élargirons pas la nomenclature des modalités, mais nous admettrons qu'un même marqueur peut dénoter simultanément deux modalités distinctes, ces deux modalités étant reliées, dans la structure logique, par un connecteur conjonctif (cf., pour des arguments, les § 2.6.2. et 5.3.3). Ce sont les marqueurs qui sont mixtes et non les modalités.

[38] Observons qu'il s'agit d'une modalité épistémique à valeur de probabilité et non de certitude, comme l'atteste cet extrait de J. Verne : « De cette excursion au delà des Vindhyas, ils rapportèrent plus que l'espoir, la certitude que d'innombrables partisans se ralliaient à leur cause. » (*La maison à vapeur*, Le Livre de Poche, éd. 1979 : 264).

2.5.3.2. Les modalités associées

Quant aux modalités associées aux lexèmes, elles peuvent être linguistiquement marquées (ex. : *meurtrier, se divertir, ennui*) ou pragmatiquement inférées (par ex., les modalités appréciatives associées à *guerre, vacances, voyages, pluie*). Rappelons que seules ces dernières sont contextuellement annulables (cf. § 1.5.2.). Quel que soit leur statut, ces modalités associées à des lexèmes ont généralement [39] une direction d'ajustement (D) prioritairement descriptive : le lexème s'ajuste à l'entité, la propriété ou le procès qu'il désigne [40].

L'opposition principale concerne l'instance de validation (I) : le réel, la subjectivité ou l'institution. Schématiquement, le partage peut être fait entre les lexèmes au moyen desquels la désignation d'entités, de procès ou de propriétés repose sur des critères stables, sinon invariables, et ceux qui se fondent sur des critères relativement variables, liés à des institutions ou des subjectivités (collectives ou individuelles). La première catégorie correspond à ce que J.Cl. Milner (1978) a identifié, au moyen de tests syntaxiques, comme celle des lexèmes « classifiants », la seconde à celle des « non-classifiants ».

Dans le cadre ici proposé, sont classifiants les lexèmes porteurs de modalités aléthiques (ex. : *table*, *automobile*, *parler*, *marcher*, *rectangulaire*, etc.) ; sont non-classifiants ceux qui expriment des évaluations axiologiques (ex. : *lâche, honnête*), appréciatives (ex. : *laid*, *superbe*) ou simplement épistémiques (ex. : *grand*, *lourd*) [41].

On sait que cette distinction a donné lieu à une controverse célèbre opposant Ruwet à Milner. Ce que conteste Ruwet (1982 : 243 sq.), ce n'est pas la pertinence de la distinction, mais le fait que les deux catégories soient mutuellement exclusives. Il montre qu'il existe de nombreux cas intermédiaires, et qu'il serait préférable de concevoir un continuum dont les termes purement classifiants ou absolument non-classifiants constitueraient les pôles. Cette continuité et l'existence de cas intermédiaires paraît avoir au moins quatre origines possibles, qui, en outre, se trouvent souvent combinées :

---

39 On verra au, § 6.2.2.1., qu'il faut excepter les verbes et coverbes impliquant l'intentionnalité de l'action (qui se traduit par une modalité boulique associée).

40 Les modalités appréciatives et axiologiques associées correspondent globalement aux *connotations* de la sémantique structurale. Elles présentent l'avantage d'être mieux et plus explicitement définies. Sur les difficultés soulevées par la notion de connotation, cf. Rivara (éd. 2004 : 9 26), Cervoni (1987 : 61).

41 Voir aussi Hobbes (éd. 2000 : 127) : « L'usage des mots *bon*, *mauvais*, *méprisable* est toujours relatif à la personne qui les emploie. »

a) L'opposition entre réalité et subjectivité s'inscrit elle-même sur un continuum, comportant divers degrés de stabilité (cf. § 5.8.1.), par exemple un jugement énoncé à propos d'un phénomène continu comme en (31a) peut être considéré comme moins stable qu'un jugement portant sur un phénomène discret comme en (31b), tout en restant à l'intérieur du champ aléthique [42] :

(31) a. Marie est malade
b. Marie est la fille de Luc

car, comme l'observe Martin (1983 : 26) :

> « On passe insensiblement du jour à la nuit, de la richesse à la pauvreté, de la santé à la maladie. Les mots imposent un découpage discret à une réalité qui ne l'est pas, et ainsi apparaissent des zones de plus ou moins grande adéquation. »

Cette relative instabilité de (31a) par rapport à (31b) est vérifiable syntaxiquement : seul (31a) se laisse aisément transformer en un jugement subjectif individuel au moyen de l'adjonction de l'expression « *je trouve que* » :

(32) a. Je trouve que Marie est malade
b. ? ? Je trouve que Marie est la fille de Luc.

b) De nombreux lexèmes sont mixtes, porteurs à la fois de modalités aléthiques et d'évaluations, par exemple axiologiques (ex. : *assassin*, *ivrogne*, *menteur*). *Ivrogne* exprime, en effet, à la fois une propriété objective (même si elle concerne, elle aussi, un phénomène continu), « *être alcoolique* », et un jugement axiologique (une condamnation morale). On traitera ces termes mixtes en associant plusieurs modalités intrinsèques au lexème. Ainsi à *ivrogne* et *assassin* sont associées simultanément une modalité aléthique et une modalité axiologique, tandis que *rectangle* est purement aléthique, *délice* strictement appréciatif et *salaud* uniquement axiologique.

c) Il va sans dire que la prise en compte des modalités pragmatiquement inférées augmente considérablement le nombre des termes « mixtes », auxquels sont associées plusieurs modalités différentes. Ainsi *pluie* et *soleil*, quoique tous deux porteurs de modalités aléthiques linguistiquement marquées, se verront associer, dans bon nombre de discours, des modalités appréciatives, respectivement négative et positive (voir, sur ce point, Rastier

[42] Pour une analyse comparable, cf. Kerbrat Orecchioni (éd. 2002 : 80 81).

1987 : 35 [43]). Mais ces valeurs modales appréciatives, à la différence de la valeur axiologique associée à *salaud* sont évidemment annulables, car elles sont pragmatiquement inférées. On peut, en période de sécheresse, par exemple, considérer que la pluie est collectivement désirée et énoncer :

(33) Vivement la pluie !

En revanche, même si un locuteur prétend « *aimer et admirer les ivrognes* », cela n'empêchera nullement le terme utilisé d'exprimer un jugement collectif négatif, auquel s'oppose précisément la subjectivité individuelle du locuteur. Autrement dit, les lexèmes (totalement ou partiellement) non-classifiants ne peuvent exprimer qu'une subjectivité collective (c'est, dans les termes de Berrendonner 1981, ON qui constitue l'instance de validation). C'est pourquoi on apprend aux petits enfants, qui refusent de manger ce qui est dans leur assiette, à dire *« je n'aime pas ça »* plutôt que « *ce n'est pas bon* », car, dans ce dernier cas (seulement), c'est la subjectivité collective qu'ils engagent.

d) Par ailleurs, un terme classifiant au niveau lexical peut recouvrir un ensemble de propriétés dont certaines seront subjectives. Ainsi le substantif *forêt* désigne une « *vaste étendue de terrain couverte d'arbres* » (*TLFi*) : la propriété exprimée au moyen de l'adjectif *vaste* est proprement subjective, il s'agit d'une évaluation épistémique. Ces phénomènes seront analysés à la section suivante (§ 2.5.4.).

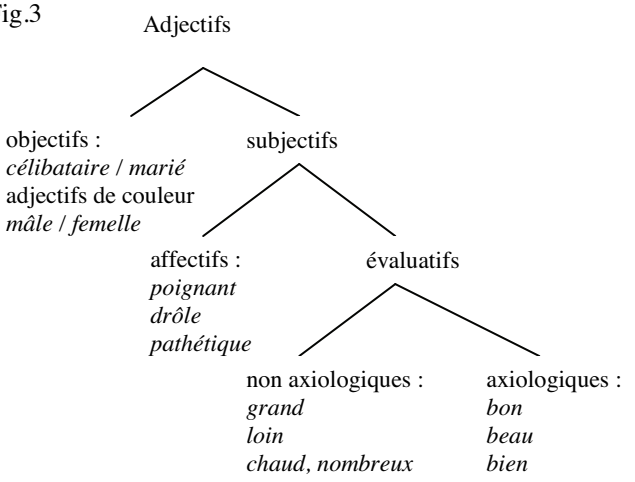
Etendre le domaine modal jusqu'aux modalités intrinsèques [44] permet d'intégrer la classification des adjectifs proposée, sur des bases tout empiriques, par Kerbrat-Orecchioni (éd. 2002 : 94) à un système conceptuel plus vaste et rigoureusement défini. Ainsi les différentes catégories qu'elle identifie :

---

[43] Dans la sémantique interprétative de Rastier, ces valeurs sont décrites comme des sèmes (respectivement /dysphorique/ et /euphorique/) afférents (et non inhérents).

[44] Pour une démarche comparable, cf. Riegel *et al*. (1994 : 579 583).

Fig.3



se trouvent-elles redéfinies comme suit :

Fig.4

Classement selon Kerbrat Orecchioni	modalité	I	D	commentaire
objectifs	aléthique	réalité	↓	jugement de réalité objectif
évaluatifs non axiologiques	épistémique	subjectivité	↓	jugement de réalité subjectif
affectifs	appréciative	subjectivité	↓(↑)	jugement de valeur (i.e. orienté vers un certain type de comportement) subjectif (collectif par défaut)
évaluatifs axiologiques	axiologique	institution	↓(↑)	jugement de valeur fondé sur un système de conventions (morales, juridiques, etc.)

Comme le souligne Kerbrat-Orecchioni elle-même, ces classifications ne sont cependant pas étanches (même au plan conceptuel), et la modélisation des modalités aura à rendre compte des relations de proximité relative entre catégories modales (cf. § 7.1.).

S'il est vrai que c'est l'éventuelle variabilité des critères d'attribution des lexèmes aux entités, procès ou propriétés qui fonde l'opposition entre termes classifiants et non classifiants, il arrive aussi que cette variabilité

affecte les jugements d'existence portant sur les entités considérées. Ainsi *Dieu*, les *fantômes*, les *extra-terrestres*, pourront-ils être tenus pour porteurs de modalités, intrinsèquement associées, de nature subjective et/ou institutionnelle dans la mesure où les jugements sur l'existence de leur référent sont variables, et où cette caractéristique sémantico-référentielle est inscrite dans la langue, comme l'atteste le test syntaxique suivant : seuls ces types de lexèmes entrent dans la structure [*croire à / en* SN] avec pour signification : [*croire à l'existence de* SN] [45]. On peut « *croire en Dieu* », « *croire aux martiens* », « *croire aux gnomes et aux lutins*», etc., mais non « *croire à la petite cuillère / à la table / au sable / au vent*, etc. ». Et si l'on peut effectivement « *croire à la France* », par exemple, ce ne peut être dans le sens de « *croire à l'existence de la France* », mais plutôt de « *croire à ses vertus, à son avenir,* etc. ». Dans le cas de *Dieu*, on a affaire à un terme « mixte » au sens où lui sont associées à la fois une modalité épistémique (correspondant à la croyance collective en son existence), et, dans le discours religieux monothéiste, des modalités appréciative (« *Dieu est amour* ») et axiologique (« *Dieu est juste* »). Seule la modalité épistémique est linguistiquement marquée, et comme elle exprime une subjectivité collective elle peut fort bien être rejetée par une subjectivité individuelle ou par une autre subjectivité collective.

De façon générale, si l'on écarte à la fois les noms d'entités subjectives (*Dieu, Jupiter, Satan*) et les modalités pragmatiquement associées, on conviendra que les noms propres sont porteurs de modalités aléthiques intrinsèquement associées : en énonçant « *Pierre est malade* », le locuteur entend désigner un individu qui est objectivement appelé *Pierre* (même si cette appellation est évidemment le résultat d'une convention de dénomination). Des représentations idéologiques, morales et/ou esthétiques viennent enrichir cette valeur objective de base, en associant à la modalité aléthique diverses modalités axiologiques et appréciatives, contextuellement annulables (car non marquées linguistiquement), dans le cas de noms de personnages politiques ou d'artistes, par exemple (voir la très abondante littérature linguistique sur ces questions).

L'hypothèse des modalités intrinsèques est elle-même impliquée par le statut de dimension essentielle de l'énoncé reconnu à la modalité. Si une séquence aussi simple que « *Il neige* » doit être porteuse de modalité (car la représentation est incontestablement présentée sous un certain mode de validation), il faut bien que celle-ci soit supportée, au moins en partie, par le lexème *neiger* (auquel est linguistiquement associée une modalité aléthique,

---

[45] On prendra garde cependant à n'appliquer ce test qu'aux substantifs désignant des entités, et non à ceux qui expriment des prédicats ou des hypostases modales (cf. § 9.3.), sans quoi on aboutirait à des résultats surprenants (par exemple, « *je crois à la vérité objective* » indiquerait que la vérité objective est … subjective).

et, pragmatiquement, d'éventuelles valeurs appréciatives). Encore doit-on préciser que ces modalités intrinsèques ne peuvent déterminer entièrement la force de la validation (qui résulte, au moins partiellement du temps, du mode et de la présence éventuelle de marqueurs de négation, d'intensification, etc., cf. § 5.5.3.).

Terminons cette section par quelques exemples de modalités intrinsèques, associées à des lexèmes et linguistiquement marquées (les modalités pragmatiquement inférées dépendent des discours et des situations d'énonciation) :

Fig.5

Lexèmes :	Modalités associées :
inoxydable [46]	mod. aléthique
rectangle / rectangulaire	mod. aléthique
long	mod. épistémique
merveilleusement	mod. appréciative
salaud	mod. axiologique
mentir / menteur	mod. aléthique et mod.axiologique
bicoque	mod. aléthique et mod. appréciative
faible	mod. épistémique et mod. appréciative
méprisable (individu)	mod. appréciative et mod.axiologique
ivrogne	mod. aléthique, mod. appréciative et mod. axiologique
abject	mod. appréciative et/ou mod. axiologique
beau	mod. appréciative et/ou mod. axiologique

2.5.4. Les modalités intrinsèques : niveau sublexical

Si l'on en croit la pratique lexicographique, la plupart des prédicats sont analysables et décomposables en sous-prédicats (exprimant des propriétés). Reprenons l'exemple du substantif *château*, la lecture des dictionnaires nous

[46] Remarquons que même un adjectif typiquement classifiant comme *inoxydable*, peut prendre, dans certains contextes, une valeur appréciative (métaphorique). Il supporte alors le degré, comme dans cet exemple tiré d'une rubrique du magazine *Diapason* (n° 528 : 86), consacrée à des rééditions d'enregistrements plus ou moins anciens : « Plus inoxydable encore [que *L'Enlèvement au sérail* par Gardiner], le *Fidelio* de Böhm est un sommet de tension dramatique […]. »

apprend que dans son emploi le plus courant, ce lexème désigne « *une belle et vaste demeure* ». Cela s'énonce en logique des prédicats de la façon suivante :

$$\forall x, \textit{château}\ (x) \Rightarrow \textit{demeure}\ (x) \wedge \textit{beau/belle}\ (x) \wedge \textit{vaste}\ (x)$$ [47]

On peut exprimer les choses autrement, en disant que *demeure*, *beau* / *belle* et *vaste* dénotent les propriétés nécessairement subsumées par le concept de *château* (il est possible, du reste, que *demeure* soit lui-même considéré comme un concept décomposable en diverses propriétés). On peut encore, dans une perspective structuraliste (différentielle et non plus référentielle) concevoir *demeure*, *vaste* et *belle* comme exprimant des traits sémantiques (des sèmes) constitutifs de la signification du lexème *château* : /demeure/ serait ainsi un sème générique, quand /vaste/ et /belle/ sont des sèmes spécifiques [48]. Quoi qu'il en soit car il n'entre nullement dans notre propos de formuler ne serait-ce que l'esquisse d'une sémantique lexicale il est manifeste que ces trois sous-prédicats (ou prédicats sublexicaux) sont eux-mêmes porteurs de modalités intrinsèques associées. Pour faire court, *demeure* est aléthique (il n'implique aucune évaluation), *vaste* épistémique (il marque une évaluation subjective, mais qui n'implique pas de jugement de valeur) et *belle* appréciatif (il exprime un jugement de valeur subjectif). Et ces modalités, que l'on qualifiera de « sublexicales » sont relativement indépendantes de la modalité lexicale associée à *château*, qui est aléthique (château est un terme classifiant).

Deux points sont à éclaircir mais ils ne sont qu'évoqués dans le présent ouvrage, car une réponse complète exigerait une théorie du lexique :

a) les relations des modalités sublexicales aux prédicats sublexicaux
b) les relations entre modalités sublexicales et modalités lexicales.

Pour expliciter le premier point, on observe que les modalités sublexicales peuvent être :

a) intrinsèques au prédicat sublexical, et, dans ce cas, elles sont soit dénotées, soit associées ;
b) extrinsèques au prédicat sublexical. On ne peut alors préciser davantage leur position syntaxique, dans la mesure où il n'y a pas de structure syntaxique à ce niveau.

Prenons quelques exemples pour illustrer ces distinctions. Le substantif *luxure* est défini par le *Petit Robert* (éd. 1981) comme « *péché de la chair, recherche, pratique des plaisirs sexuels* ». Cette définition comporte à la fois des éléments classifiants auxquels sont associées des modalités aléthiques

---

47 On traite ici ces propriétés comme des conditions nécessaires (sans préciser si elles sont suffisantes). Nous revenons sur cette question ci dessous.

48 Cf. F. Rastier (1987 : 48 sq.).

(*chair*, *recherche*, *pratique*, *sexuel*) et des sous-prédicats qui dénotent des modalités respectivement axiologique (*péché*) et appréciative (*plaisir*). Autres exemples : *fôret*, défini comme « *vaste étendue de terrain couverte d'arbres* » (*TLFi*), contient un sous-prédicat auquel est associé une modalité aléthique (*étendue de terrain*) et un autre porteur d'une modalité associée épistémique (*vaste*). Si un *suspect* est une personne dont on doute qu'elle soit innocente, le doute apparaît comme une modalité extrinsèque au sous-prédicat *innocent* dans une structure du type :

$$\textit{suspect}\ (x) \Rightarrow \mathrm{mod}_{\mathrm{doute}}\ (\textit{innocent}\ (x)).$$

De même si un *gendarme* se définit comme une personne qui a le droit et le devoir de faire respecter la loi, le *droit* (permission) et le *devoir* (obligation) fonctionnent comme des modalités extrinsèques par rapport au sous-prédicat complexe [*faire respecter la loi*]. Il en va ainsi pour l'ensemble des termes (classifiants au niveau lexical) désignant des fonctions sociales (*garde-champêtre*, *Président de la République, préfet, professeur*, etc.) : ils intègrent (au niveau sublexical) des modalités déontiques extrinsèques associées à des prédicats sublexicaux désignant ce que les individus concernés ont le droit et le devoir de faire ou de ne pas faire [49]. Admettons, à la suite de Legallois (2000 : 158) que les artefacts sont des objets qui « *permettent de …* », cette fonction sera ici exprimée au moyen de modalités extrinsèques aux prédicats sublexicaux. Empruntons à Cadiot & Nemo (1997) l'exemple de *cendrier* , que nous définirons approximativement comme « *un récipient dans lequel on peut mettre les cendres de pipe , de cigare ou de cigarette* », on voit que si [*récipient* (x)] est porteur d'une modalité intrinsèque associée de type aléthique, de même que [*mettre-les-cendres-dans* (x)], ce dernier sous-prédicat se voit flanqué de modalités extrinsèques aléthique (possibilité) et déontique (permission) également marquées par *pouvoir* dans la définition proposée. Reste que si ces modalités sont extrinsèques au sous-prédicat, elles sont intrinsèques au lexème *cendrier*. Résumons cette analyse par une figure :

[49] C'est ainsi que nous proposons de rendre compte, au plan linguistique, des « faits institutionnels », au sens de Searle (éd. 1998).

Fig.6

cendrier

modalités intrinsèques	niveau lexical	mod. aléthique associée		
	niveau sublexical	sous prédicats	*récipient* (x)	mod. intrinsèque associée : aléthique
			mettre les cendres dans (x)	mod. extrinsèque déontique (permission)
				mod. extrinsèque aléthique (possibilité)

Le second point, qui porte sur les rapports entre modalités lexicales et modalités sublexicales est singulièrement complexe et sujet à controverses. Trois aspects de ces relations nous paraissent devoir être distingués :

a) Se pose tout d'abord la question du caractère nécessaire ou vraisemblable des propriétés exprimées par les prédicats sublexicaux. On sait que cette question est au centre des débats en sémantique lexicale (conditions nécessaires et/ou propriétés typiques). On se contentera d'indiquer ici que ces caractéristiques des propriétés subsumées par les lexèmes sont évidemment de nature modale, et qu'elles peuvent être adéquatement traitées au moyen du paramètre de la relativité (R, cf. § 5.9.2.). Disons simplement, pour l'instant, qu'affirmer, par exemple, qu' « *avoir des bras* » est une propriété nécessaire ou typique d'un fauteuil, c'est assigner une certaine valeur à la relativité de la modalité intrinsèque du prédicat sublexical par rapport à la validation du prédicat lexical. Autrement dit, c'est considérer que la modalité aléthique intrinsèque à « *avoir des bras* » est relative à « *être un fauteuil* », et que son mode de relativité prend une certaine valeur (correspondant à la nécessité ou à un degré de probabilité plus ou moins élevé). Tout ceci ne pourra être précisé qu'au § 5.9.

b) Plus controversée encore apparaît la question de la nature linguistique, encyclopédique et/ou pragmatique des différents prédicats sublexicaux. On peut ainsi se demander si le fait qu'une tasse soit typiquement en céramique (Martin 1991 : 153) est linguistiquement marqué ou purement encyclopédique (cf. Flaux & Van de Velde 2000 : 6). Ce qui est en jeu, pour la TMM, c'est le caractère linguistiquement marqué ou pragmatiquement inféré (à partir d'un stéréotype) des modalités associées à ces prédicats

sublexicaux (paramètre M). Nous nous contentons ici de soulever la question, tant ses enjeux dépassent le cadre de notre entreprise.

c) Nous avons affirmé, en nous appuyant sur l'exemple du lexème *château*, la relative indépendance des deux niveaux d'analyse des modalités intrinsèques au lexème (niveau lexical et sublexical). Les exemples de grades ou de fonctions institutionnelles, entre beaucoup d'autres, confirment cette relative indépendance. Bien souvent des termes classifiants (porteurs de modalités aléthiques associées) au niveau lexical subsument des sous-prédicats affectés par des modalités intrinsèques ou par des modalités extrinsèques dont l'instance de validation est de nature subjective ou institutionnelle. Insistons sur le fait qu'il ne s'agit pas d'éléments nécessairement « mixtes » pour autant. Alors qu'*ivrogne* est « mixte » au sens où il est porteur, au plan lexical, de modalités objective et axiologique (ce lexème exprime simultanément un jugement de réalité et un jugement de valeur défavorable), *château* n'est pas intrinsèquement appréciatif à ce niveau.

Comment ne pas se demander, dans ces conditions, à quoi servent les modalités de niveau sublexical dans le discours ? Elles montrent leur intérêt et sont amenées à jouer un rôle primordial dans trois types (au moins) de situations discursives qui ne sont pas exclusifs les uns des autres :

a) dans certaines expressions figées du type « *la vie de château* », ou à la suite d'un adjectif antéposé comme *vrai / véritable* : « *c'est un vrai / véritable château* », « c'est *une vraie / véritable prison* » ;

b) lorsqu'il y a constitution d'une isotopie (au sens de la sémantique structurale ou interprétative [50]) qui les convoque :

(34) Paul est très riche, il a un élevage de chevaux, il possède deux grosses voitures et vit dans un château. (les modalités épistémique et appréciative de niveau sublexical sont rendues saillantes par la relation isotopique) ;

c) quand l'information exprimée par le niveau lexical est insuffisamment pertinente (au sens de la théorie de la pertinence [51]). Imaginons, par exemple, que l'on décrive le contenu d'un buffet. On pourra dire qu'« *il contient douze tasses, douze assiettes et deux cendriers* ». *Cendrier* prend alors sa valeur classifiante (modalité aléthique de niveau lexical), pertinente (suffisamment informative) dans le contexte. En revanche, si l'on dit à quelqu'un qui laisse tomber sa cendre par terre qu'« *il y a un cendrier sur la table* », l'information de niveau lexical ne paraît plus suffisante (puisque la présence du cendrier est manifeste), et on recourt alors au niveau sublexical pour activer la modalité déontique (« *récipient où l'on a le droit de mettre les cendres* ») qui produit

[50] Les sous prédicats et les modalités de niveau sublexical sont également considérés comme des sèmes dans cette perspective.

[51] Cf. Sperber & Wilson (éd. 1989), Moeschler & Reboul (1998).

beaucoup plus d'effets contextuels. On pourrait multiplier les exemples de ce type d'implicature à valeur de « *rappel à l'ordre* » reposant sur l'activation de modalités de niveau sublexical, qu'elles soient linguistiquement marquées ou pragmatiquement inférées (« *vous êtes dans une église / un cimetière / un hôpital / un lieu public …* »). De même, si quelqu'un demande dans quel type de logement vous habitez, vous pouvez répondre que vous logez dans un château sans que cela mobilise nécessairement les modalités sublexicales. Mais si l'on s'inquiète que vous ayez invité tant de monde au réveillon, vous pouvez *rappeler* que vous logez dans un château. La valeur classifiante de *château* est insuffisamment pertinente (puisque votre interlocuteur le sait déjà), mais c'est le prédicat sublexical, porteur d'une modalité épistémique intrinsèquement associée, qui vient alors satisfaire aux exigences de pertinence (si votre demeure est *vaste*, vous pouvez accueillir beaucoup de monde).

2.6. La portée dans la structure logique (P)
2.6.1. Présentation

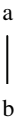
La structure logique de l'énoncé représente les relations de « portée » entre ses éléments constitutifs, au moyen de parenthèses et de connecteurs, ou de graphes. On exprime ainsi la relation

« a porte sur b »

au moyen des représentations [Ia] et [Ib] (qui sont équivalentes) :

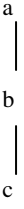
[Ia] (a (b))

[Ib]

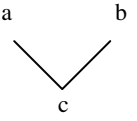


Ces relations de portée sont elles-mêmes constitutives du sens de l'énoncé (au même titre que les éléments qu'elles associent). Ainsi les structures [IIa] et [IIIa] :

[IIa]



[IIIa]



que l'on peut respectivement transcrire sous la forme :

[IIb] a (b (c)) [IIIb] a (c) ∧ b (c)

ne sont nullement équivalentes pour des valeurs constantes de a, b, c. Soit pour exemple :

a = « je veux que »
b = « il est interdit que »
c = « Pierre sortir »

Aux structures (IIa et b) va correspondre la phrase :

(1) Je veux qu'il soit interdit que Pierre sorte

tandis que les structures (IIIa et b) seront illustrées par :

(2) Je veux que Pierre sorte et (mais) il est interdit qu'il sorte.

Ces structures logiques ne sauraient cependant constituer le tout du sémantisme de l'énoncé ; elles en expriment simplement ce que l'on pourrait appeler métaphoriquement le « squelette » : l'ensemble des relations de portée entre des éléments dont le sémantisme individuel doit être décrit par ailleurs. C'est pourquoi, loin de tenir ces structures pour l'essentiel de l'analyse sémantique des énoncés, nous ne considérons la place qu'y occupent les modalités que comme l'un des neuf paramètres constitutifs de leur signification.

En tant qu'elles illustrent le fonctionnement d'un paramètre fonctionnel de type structural (cf. § 2.1), ces structures logiques sont complémentaires des structures syntaxiques. De façon générale, on considère que les modalités extrinsèques portent sur les modalités intrinsèques (linguistiquement marquées, cf. § 6.3.2.). Ainsi, dans la phrase :

(3) Je veux que Luc soit courageux

la modalité boulique extrinsèque (à statut de métaprédicat) marquée par l'expression « *je veux que* » porte sur la modalité axiologique intrinsèquement associée au prédicat *courageux*, selon la structure :

[IVa] mod_i

|

mod_j

|

courageux

|

Luc

[IVb] mod_i (mod_j (*courageux* (*luc*)))

mod_i : modalité boulique extrinsèque

mod_j : modalité axiologique intrinsèque

Cela revient à dire que la volonté exprimée porte non sur le prédicat lui-même, mais sur la validation de la prédication. Par pure commodité, dans les pages qui suivent, nous ferons parfois l'économie de ces modalités intrinsèques dans les représentations mais il faut toujours supposer leur présence, car nous verrons qu'elle peut être décisive dans certains emplois.

Par ailleurs, comme on l'a dit au § 2.5.1., les domaines syntaxiques sont ignorés au profit des relations entre éléments. S'il est vrai qu'une modalité *de dicto* (extra-prédicative) porte sur toute la phrase au plan syntaxique (de sorte que les adverbes qui les expriment peuvent être considérés comme « adverbes de phrase ») :

(4) Peut être que le chien poursuit un chat

la structure logique ne retient que les éléments mis en relation. Or, comme on le montrera au § 5.3.2., c'est seulement sur les éléments focalisés que la portée logique de la modalité s'exerce (ces éléments étant choisis à l'intérieur du « domaine de focalisation »). Soit, si la phrase (4) est énoncée en réponse à la question

(5) Qu'est ce que le chien poursuit ?

les structures, syntaxique et logiques (simplifiées [52]) de la portée de la modalité épistémique (on ne tient pas compte ici des modalités intrinsèques, qui, dans cet exemple, sont toutes aléthiques) :

[52] Pour des structures plus complètes, et plus explicites, cf. § 5.2 et 5.3.

Fig.1 Structure syntaxique :

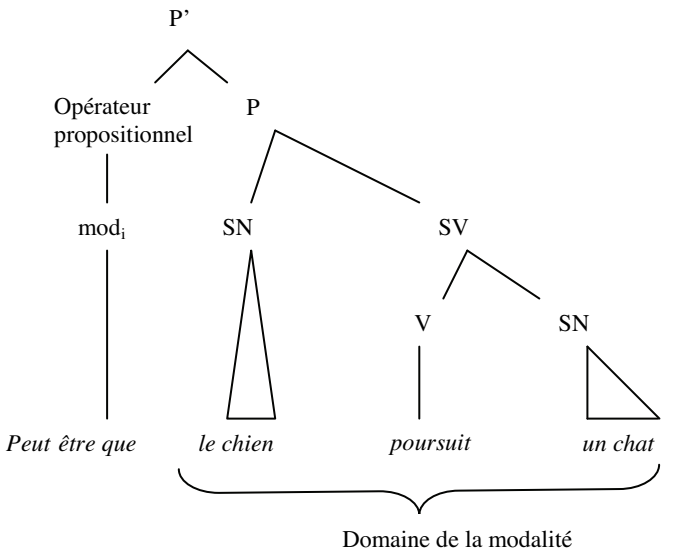
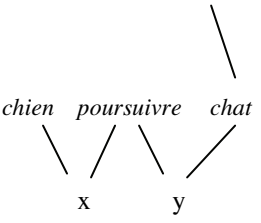


Fig.2 Structure logique :

[Va]



[Vb] *chien* (x) ∧ mod$_i$ (*chat* (y)) ∧ (*poursuivre* (x, y))

(glose : *il est vraisemblable que ce soit un chat que le chien poursuit*)

Dans le cas où tous les éléments du domaine syntaxique de la modalité sont focalisés, par exemple en réponse à la question [53] :

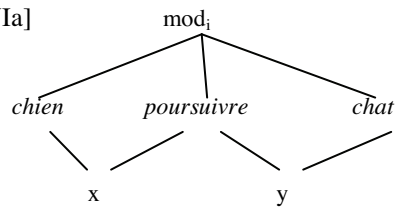
(6) (J'entends du bruit) Que se passe til ?

la modalité épistémique se distribue conjonctivement sur chacun des éléments :

[53] Cf. Lambrecht (1994 : 223).

Fig.3 Structure logique :

[VIa]



[VIb] mod_i (*chien* (x)) $\wedge$ mod_i (*chat* (y)) $\wedge$ mod_i (*poursuivre* (x, y))

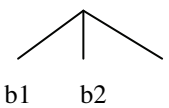
(glose : il est vraisemblable qu'il y ait une poursuite et il est vraisemblable que cette poursuite soit le fait du chien et il est vraisemblable qu'elle concerne un chat).

2.6.2. Propriétés des relations de portée dans le champ logique

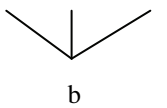
Admettons que dans les structures suivantes, les éléments de type *a* désignent des modalités et les éléments de type *b* des modalités ou des prédications :

Fig. 4

[VIIa]



[VIIb]



La relation de portée est irréflexive et asymétrique (*a* ne peut porter sur lui-même ; si *a* porte sur *b*, *b* ne peut porter sur *a*). Le champ logique de la relation est plurivoque (*a* peut porter sur *b1*, *b2*, *b3* … ; *a1*, *a2*, *a3* … peuvent porter sur *b*, comme dans la figure 4). La structure [VIIa] illustre la portée d'une modalité sur plusieurs modalités ou prédications (voir l'exemple décrit par la figure 3 ci-dessus) ; tandis que la structure [VIIb] exprime le fait qu'une même prédication ou modalité puisse être affectée de plusieurs modalités simultanément, comme dans l'énoncé :

(7) Vous pouvez et vous devez sortir par la porte.

Dans les deux types de structures, représentés par la figure 4, les éléments multiples sont susceptibles d'être reliés par des connecteurs conjonctifs ou disjonctifs. Si, dans la structure [VIIb], les éléments modaux *a1*, *a2* et *a3* sont coordonnés par des connecteurs conjonctifs, la séquence s'analyse comme autant d'attributions de modalités à la modalité ou à la prédication (b), qui sont connectées conjonctivement :

[VIII] a1 *et* a2 *et* a3 (b) → a1 (b) ∧ a2 (b) ∧ a3 (b).

Ainsi l'exemple (7) sera interprété comme :

(8) Vous pouvez sortir par la porte et vous devez sortir par la porte.

Si, dans ce même type de structure, les éléments modaux sont reliés par des connecteurs disjonctifs, les différentes attributions de modalités seront connectées disjonctivement :

[IX] a1 *ou* a2 *ou* a3 (b) → a1 (b) ∨ a2 (b) ∨ a3 (b).

Par exemple, (9a) est interprété comme (9b) :

(9) a. Il est obligatoire ou interdit de sortir par la porte (je ne me souviens plus de ce que l'on m'a dit)
b. Il est obligatoire de sortir par la porte ou il est interdit de sortir par la porte.

En revanche, le fonctionnement logico-sémantique des structures du type [VIIa], est singulièrement plus complexe : si les modalités ou prédications *b1*, *b2* … sont coordonnées conjonctivement, deux cas se présentent :
a) Si *a* est une modalité dont la valeur de F (la force de la validation) est positive, elle se distribue conjonctivement sur chacune des modalités ou prédications (cf. § 8.3.) :

[X] a (b1 *et* b2 *et* b3) → a (b1) ∧ a (b2) ∧ a (b3).

D'où l'équivalence entre (10a) et (10b), (11a) et (11b), (12a) et (12b), etc. :

(10) a. Je veux qu'il vienne et qu'il apporte des fleurs [mod. boulique]
b. Je veux qu'il vienne et je veux qu'il apporte des fleurs
(11) a. Je crois qu'il va venir et qu'il va apporter des fleurs [mod. épistémique]
b. Je crois qu'il va venir et je crois qu'il va apporter des fleurs
(12) a. Il est obligatoire qu'il vienne et qu'il apporte des fleurs [mod. déontique]
b. Il est obligatoire qu'il vienne et il est obligatoire qu'il apporte des fleurs.

b) Mais si la valeur de F est négative, la modalité se distribue disjonctivement sur les modalités ou prédications qui sont dans sa portée :

[XI] a (b1 *et* b2 *et* b3) → a (b1) ∨ a (b2) ∨ a (b3).

De sorte que (13a) équivaut à (13b), (14a) à (14b) et (15a) à (15b) :

(13) a. Je ne veux pas (refuse) qu'il vienne et qu'il apporte des fleurs
b. Je ne veux pas (refuse) qu'il vienne et/ou je ne veux pas (refuse) qu'il apporte des fleurs [*et/ou* exprime la disjonction non exclusive]

(14) a. Je doute qu'il vienne et qu'il apporte des fleurs
b. Je doute qu'il vienne et/ou je doute qu'il apporte des fleurs

(15) a. J'interdis qu'il vienne et qu'il apporte des fleurs
b. J'interdis qu'il vienne et/ou j'interdis qu'il apporte des fleurs.

Dans le cas où *b1*, *b2*, … sont coordonnés par un connecteur disjonctif, les phénomènes sont plus troublants encore (voir Kreutz 1999). De façon générale, la modalité se distribue conjonctivement sur les prédications :

[XII] a (b1 *ou* b2 *ou* b3) → a (b1) ∧ a (b2) ∧ a (b3).

Exemples :

(16) a. Il est interdit d'entrer ou de sortir [mod. déontique]
b. Il est interdit d'entrer et il est interdit de sortir

(17) a. Pierre aime marcher ou faire du vélo [mod. appréciative]]
b. Pierre aime marcher et Pierre aime faire du vélo

(18) a. Vous pouvez entrer ou sortir [mod. déontique]
b. Vous pouvez entrer et vous pouvez sortir

(19) a. Il refuse de travailler ou de se rendre utile [mod. boulique]
b. Il refuse de travailler et il refuse de se rendre utile.

Font cependant exception à cette tendance générale, les modalités aléthique, épistémique, boulique et déontique lorsque leur valeur modale correspond à la validation maximale, ou au moins à une validation très nettement positive (valeur du paramètre F). Dans ces cas, en effet, qui concernent respectivement le nécessaire, le très probable et le certain, le désiré, et l'obligatoire, la modalité ne se laisse distribuer ni conjonctivement, ni disjonctivement sur les prédications. De l'énoncé (20a) (à propos, par exemple, d'un animal qui empêche de fermer la porte), on ne peut légitimement inférer ni (20b) ni (20c) :

(20) a. Je veux qu'il entre ou qu'il sorte
b. Je veux qu'il entre et je veux qu'il sorte
c. Je veux qu'il entre ou je veux qu'il sorte.

On observe un comportement semblable avec les énoncés :

(21) a. Il est nécessaire qu'il entre ou qu'il sorte
b. Il est nécessaire qu'il entre et il est nécessaire qu'il sorte
c. Il est nécessaire qu'il entre ou il est nécessaire qu'il sorte

(22) a. Je crois qu'il est malade ou qu'il est fâché
b. Je crois qu'il est malade et je crois qu'il est fâché
c. Je crois qu'il est malade ou je crois qu'il est fâché

(23) a. Vous devez entrer ou sortir
b. Vous devez entrer et vous devez sortir
c. Vous devez entrer ou vous devez sortir.

Comme nous n'avons pas d'explication pleinement satisfaisante à proposer [54], nous nous contentons de décrire et d'enregistrer ces régularités, lesquelles valent encore quand les éléments de type *b*, dans la structure [VIIb] sont eux-mêmes des modalités extrinsèques. On explique ainsi que (24a) soit glosable par (24b), mais aussi que (25a) soit équivalent à (25b), ou encore que (26a) puisse être approximativement glosé par (26b) :

(24) a. Il faut que Luc ait la possibilité et la permission de venir
b. Il faut que Luc ait la possibilité de venir et il faut que Luc ait la permission de venir [*a* se distribue conjonctivement sur *b1*, *b2*]

(25) a. Il ne faut pas que Luc ait la possibilité et la permission de venir
b. Il ne faut pas que Luc ait la possibilité de venir et/ou il ne faut pas que Luc ait la permission de venir [*a*, modalité à valeur négative, se distribue disjonctivement sur *b1*, *b2*] ;

(26) a. Il ne faut pas que Luc ait la possibilité ou la permission de venir
b. Il ne faut pas que Luc ait la possibilité de venir et il ne faut pas que Luc ait la permission de venir [*a*, modalité déontique négative, se distribue conjonctivement sur *b1*, *b2*].

Quel est cependant l'intérêt linguistique de tout ceci ? L'interrogation paraît légitime surtout si l'on convient que les conjonctions *et* et *ou* se conforment rarement, dans le discours, à l'usage retenu par les logiciens, et si l'on reconnaît le caractère relativement artificiel des exemples cités. La formulation de ces régularités nous a cependant paru utile pour rendre compte de phénomènes distincts, qui sont particulièrement fréquents dans le langage :

a) les éléments (termes modaux ou lexèmes prédicatifs) qui sont décomposables,

b) les domaines de focalisation dont plusieurs éléments sont focalisés simultanément,

---

54 On trouvera une tentative d'explication dans Kreutz (1999).

c) les prédicats porteurs de plusieurs modalités intrinsèques.

Envisageons tout d'abord les éléments décomposables [55]. *Elançé* est un prédicat strictement décomposable en *grand(e)* et *mince* [56]. De même, *espérer* est un terme modal qui dénote simultanément la croyance et le souhait (cf. § 2.5.3.1.). On peut considérer, dans les deux cas, les éléments résultants de la décomposition sémantique comme coordonnés conjonctivement. Il suit de cette hypothèse que (27a) sera analysable comme (27b) :

(27) a. J'espère qu'il viendra
b. Je crois qu'il viendra et je souhaite qu'il vienne ;

si bien que (28a) est à interpréter (par décomposition lexicale) comme (28b) et donc, puisqu'une modalité de force négative se distribue disjonctivement sur les éléments sur lesquels elle porte, comme (28c)

(28) a. Il ne faut pas espérer qu'il vienne
b. Il ne faut pas croire et souhaiter qu'il vienne
c. Il ne faut pas croire et/ou il ne faut pas souhaiter qu'il vienne.

Du reste, la simple négation (que l'on analysera comme un opérateur affectant l'un des paramètres de la modalité) conduit aux mêmes effets (et l'on retrouve ainsi les lois de De Morgan sur la dualité des connecteurs) :

(29) Je n'espère pas son retour ≈ Je ne crois pas à son retour et/ou je ne souhaite pas son retour [57].

La même analyse vaut pour le prédicat élancé :

(30) a. Il est élancé ≈ il est grand et il est mince
b. Il n'est pas élancé ≈ il n'est pas grand et/ou il n'est pas mince.

Considérons maintenant les domaines de focalisation. En l'absence de connecteurs disjonctifs, on peut admettre que toutes les prédications constitutives de l'énoncé sont connectées conjonctivement. Ainsi (31a) sera analysé en (31b) :

(31) a. Le chat poursuit une souris
b. chat (x) ∧ souris (y) ∧ poursuivre (x, y).

---

55 Ces analyses seront reprises et développées au § 8.3.
56 Cf. Rey Debove (1989).
57 Pour une analyse comparable de l'expression « *ne pas craindre* », cf. Kerbrat Orecchioni (éd. 2002 : 115).

Une modalité extrinsèque porte sur un ou plusieurs éléments focalisés à l'intérieur du domaine de focalisation (cf. § 5.3.2). Lorsqu'elle porte à la fois sur plusieurs éléments, on considérera donc qu'elle affecte plusieurs prédications (par l'intermédiaire des modalités intrinsèques dont nous faisons abstraction ici) qui sont connectées conjonctivement. Il suit de ce qui vient d'être dit que si elle a une valeur modale positive (valeur de F), elle se distribue conjonctivement sur chacune des prédications, alors que si elle est pourvue d'une valeur négative, elle se distribue disjonctivement ; ce qui est confirmé par les gloses (informelles et approximatives) :

(32) a. (On entend du bruit au grenier)
Que se passe t il ?
Certainement que chat poursuit une souris

b. Probable (chat (x)) ∧ Probable (souris (y)) ∧ Probable (poursuivre (x, y))

(33) a. (même contexte que 32a)
Je doute que le chat poursuive une souris

b. Improbable (*chat* (x)) ∨ Improbable (*souris* (y)) ∨ Improbable (*poursuivre* (x, y)).

On peut, en effet, enchaîner sur (33a) au moyen des différentes suites :

(34) a. Je crois que c'est le chien qui poursuit une souris [Improbable (chat (x))]

b. C'est sûrement le vent qui fait ce bruit [Improbable (poursuivre (x, y))]

c. Je crois que c'est un rat que le chat poursuit [Improbable (souris (y))].

Rappelons que ces analyses sont en fait simplifiées, car les modalités extrinsèques portent non pas directement sur les prédications, mais d'abord sur les modalités intrinsèques aux prédicats. Or comme certains lexèmes sont porteurs simultanément de plusieurs modalités intrinsèques, on considèrera qu'elles sont coordonnées conjonctivement, et donc que la modalité extrinsèque se distribue sur elles selon les mêmes principes généraux. Prenons un exemple : *assassiner* est un verbe auquel sont conjointement associées une modalité aléthique (correspondant au fait de donner la mort) et une modalité axiologique (de valeur négative). En énonçant :

(35) Je crois que Luc a été assassiné

le locuteur indique à la fois qu'il croit que Luc a effectivement trouvé la mort et qu'il considère que cette mort fait l'objet d'un jugement axiologique négatif (qu'il ne prend pas nécessairement en charge lui-même, comme l'atteste la possibilité d'enchaîner sur « *et c'est tant mieux !* »). En revanche, de l'énoncé :

(36) Je doute que Luc ait été assassiné

on tire pour information que le locuteur ne croit pas que Luc ait trouvé la mort et/ou qu'il ne considère pas cette mort comme susceptible de faire l'objet d'un jugement axiologique négatif, comme l'indiquent les enchaînements :

(37) a. Je doute que Luc ait été assassiné, car je crois l'avoir revu depuis
b. Je doute que Luc ait été assassiné, je pense qu'il a eu droit à un jugement.

On observe un fonctionnement comparable avec un énoncé comme :

(38) Robin des bois ne vole pas [il ne dérobe rien et/ou sa conduite n'est pas condamnable].

2.6.3. Réquisits pour une représentation

On espère avoir ainsi montré l'utilité du paramètre logique pour une sémantique linguistique des modalités, en particulier si l'on songe aux applications qui peuvent être faites de cette sémantique linguistique dans une perspective d'extraction d'information et de raisonnement automatique. Nous nous proposons donc de représenter les relations de portée en faisant en sorte que la représentation soit maximalement compatible avec les logiques des prédicats « étendues ». On entend par là les logiques des prédicats qui intègrent les événements dans leur ontologie (pour traiter les circonstanciels en évitant la « polyadicité variable », cf. Davidson éd. 1993 : 161), et qui considèrent les noms propres [58] et les prépositions comme des prédicats.

2.7. L'engagement énonciatif (E)

2.7.1. Présentation

L'engagement du locuteur (ou prise en charge énonciative) vis-à-vis du point de vue qu'il exprime est une dimension généralement reconnue de l'énonciation, mais qui reste souvent (plus ou moins) confondue avec son degré de croyance à l'égard de la proposition exprimée (cf. parmi beaucoup d'autres, Culioli 1980 : 184, M. Charolles 1987 : 248, Vet, 1994 : 56). Même s'il est vrai que ces deux dimensions de la modalité (croyance et prise en charge) entretiennent des liens étroits [59], il est absolument indispensable de les dissocier. Car il n'est pas impossible de s'engager totalement (i.e. de se donner comme directement responsable de ce qui est avancé) sans pour

---

58 Cela n'implique pas que les noms propres aient un fonctionnement prédicatif dans tous les contextes. Sur ces questions, cf. Kleiber (2004) et les nombreuses références citées.

59 Cf. § 6.3.4.

autant se présenter comme certain (ex. 1a et b), ni, inversement, d'exprimer à la fois le désengagement et la validation maximale, au moyen d'un marqueur comme « *en principe* » (ex. 2a), avec le conditionnel à valeur de refus de prise en charge (ex. 2b), ou encore avec l'argument d'autorité (« *Aristoteles dixit* ») :

(1) a. Je t'assure qu'il risque de pleuvoir
b. Je te jure qu'il est sûrement venu

(2) a. En principe, il est absolument obligatoire de respecter l'horaire
b. Ainsi, je serais forcément responsable de tous vos malheurs !

C'est pourquoi nous traiterons la force de la validation (qui correspond au degré de croyance dans le cas des modalités épistémiques) et l'engagement énonciatif du locuteur comme deux paramètres distincts.

Par ailleurs, le degré d'engagement du locuteur est une notion sémantico-pragmatique qui se combine avec les différentes catégories conceptuelles de modalité : aléthique, épistémique, appréciative, axiologique, boulique ou déontique. Ainsi une même valeur modale d'obligation (déontique), exprimée dans les phrases suivantes, fait-elle l'objet de modulations liées au degré d'engagement du locuteur :

(3) a. Il faut que tu viennes
b. D'après lui, il faudrait que tu viennes
c. Il s'imagine qu'il faut que tu viennes
d. Il sait qu'il faut que tu viennes
e. Je t'assure qu'il faut que tu viennes
f. Comme il faut que tu viennes, ….

Ces exemples montrent clairement que même s'il n'affecte pas la valeur modale (conceptuelle) elle-même, le degré d'engagement du locuteur n'en constitue pas moins un paramètre essentiel de la modalité, dans la mesure où il agit directement sur ses effets (virtuels) en discours.

Le degré d'engagement (de prise en charge) du locuteur sera donc tenu pour un paramètre fonctionnel de la modalité, susceptible de prendre diverses valeurs (du désengagement total à valeur de refus de prise en charge jusqu'à l'engagement maximal). Or la théorie polyphonique a, sous l'impulsion de Nølke, proposé différentes représentations de ces degrés de prise en charge.

2.7.2. Les degrés de prise en charge dans la théorie polyphonique

Si l'on considère, à la suite de Kronning (1996 : 44) et de Nølke (1994a : 149), que tout « point de vue », au sens de la théorie polyphonique,

contient une modalité et un contenu propositionnel, on peut admettre que l'engagement du locuteur relativement à un point de vue porte fondamentalement sur la modalité (i.e. sur le mode de validation / invalidation du contenu représenté). Dès lors les trois degrés d'engagement distingués par Nølke (1994a : 150) sont directement applicables aux modalités : soit le locuteur *s'associe* à la modalité (ex. 3a et 3e), soit il l'*accorde* (ex. 3d et 3f), soit il *s*'en *dissocie* (ex. 3b et 3c). De façon générale, le locuteur s'associe au *posé* et accorde le *présupposé*.

Par la suite, cette tripartition des degrés de prise en charge a fait l'objet de plusieurs reformulations et réorganisations dans le cadre de la ScaPoLine (cf. Nølke & Olsen 2000, Nølke, Fløttum & Norén 2004), ainsi que d'une discussion approfondie de la part de Dendale & Coltier (2005). Nous retenons la classification proposée par Dendale & Coltier (2005 : 137) :

Fig.1

Prise en charge		Non prise en charge	
Responsabilité	Accord	Neutre	Réfutation

tout en supposant que cette classification discrète se projette sur un continuum, tel qu'à l'intérieur de chaque catégorie divers degrés de (non) prise en charge puissent encore être distingués. Illustrons chacune de ces catégories :

a) Le lien de *responsabilité* correspond au fait que le locuteur *s'associe* au *posé* : il le prend en charge au moment même de l'énonciation. Mais il peut encore renforcer son engagement au moyen d'expressions comme « *je t'assure que* », « *assurément* », « *je vous jure que* », « *j'affirme que* », etc.

b) Le locuteur *accorde* les *présupposés* qu'il s'agisse de présupposés « prédicationnels » (i.e. liés aux propriétés sémantiques des prédicats) ou « stratificationnels » (i.e. qui correspondent aux éléments non focalisés, au substrat, cf. § 5.3.2.) [60]. Le locuteur les présente comme pris en charge *avant* l'énonciation (Dendale et Coltier 2005 : 138). Mais là encore, il paraît possible de distinguer divers degrés d'engagement entre, par exemple :

(4) a. Pierre sait que Marie est malade
b. Pierre croit savoir que Marie est malade

où le degré de prise en charge de la proposition présupposée (du fait de la factivité de « *savoir que* », cf. § 8.2.) est manifestement plus élevé dans le premier énoncé, le second se rapprochant davantage de la non-prise en charge à valeur neutre.

[60] Sur cette distinction, cf. Kronning (1996 : 49, n. 145).

c) La *non-prise en charge* peut être *neutre* (le locuteur ne prend pas explicitement position, comme avec les complétives des prédicats non factifs, ex. 5a) ou *réfutative* (son refus de prise en charge équivaut à un rejet du point de vue exprimé et plus précisément de la modalité qu'il comporte, ex. 5b) :

(5) a. Pierre croit/dit que Marie est malade
b. Pierre croit à tort / s'imagine / se trompe quand il dit que Marie est malade.

Encore faut-il préciser que si nous empruntons cette classification des degrés de prise en charge énonciative à la théorie polyphonique, nous ne retenons cependant à titre d'instances de prise en charge que le « locuteur en tant que tel [61] » (i.e. le locuteur tel qu'il se présente dans et par l'énonciation, noté l_0) et les éventuels locuteurs de discours rapporté, c'est-à-dire les individus qui sont présentés comme agents d'énonciations effectives. On considèrera ainsi que dans l'exemple :

(6) Pierre insinue que Marie est la fille de Jean

l'individu désigné par *Pierre* est présenté comme minimalement responsable du point de vue exprimé par la complétive, vis-à-vis de laquelle le locuteur, pour sa part, reste neutre.

La TMM, qui, de ce fait, ne saurait être considérée comme proprement polyphonique, rend compte, au moyen des concepts d'instance de validation et de force de la validation (dont on a montré qu'elle devait impérativement être dissociée de la prise en charge énonciative), de la plupart des autres phénomènes habituellement traités en termes de polyphonie. Autrement dit, alors que la théorie polyphonique traite de façon identique le fait de rapporter des propos ou des pensées, la distinction est faite ici très nettement entre instance de prise en charge énonciative et instance de validation. Nous considérons ainsi que l'énoncé

(7) Pierre croit que Marie est malade

ne met en scène qu'une seule instance de prise en charge énonciative : le locuteur (l_0). Quant à l'individu nommé Pierre, il ne constitue qu'une instance de validation (et non de prise en charge), contrairement à ce qui se produit en (6).

---

61 Cf. Ducrot (1984 : 199 200).

2.8. La relativité (R)
2.8.1. Présentation

La conception des modalités la plus répandue actuellement en sémantique formelle s'appuie sur les travaux de Kratzer (1977, 1981). Elle se fonde sur l'analyse sémantique des verbes modaux de l'allemand et de l'anglais (mais peut aussi bien s'appliquer au français), et consiste à définir la modalité comme essentiellement « *relative* » ou « *relationnelle* » [62]. Dans cette perspective, toute modalité (exprimable par un verbe modal), se laisse décrire par la formule :

> R (D, p)
> [où R est une relation (d'implication logique ou de compatibilité) entre un domaine D de propositions et une proposition p].

Cette définition a pu être intégrée à une théorie plus générale de la quantification (soumise à des restrictions de domaine) sous la forme :

> operator (Restrictor, Matrix)
> (Papafragou,1998 :11 et 2000 : 40)

ainsi commentée par Lampert & Lampert (2000 : 164) :

> « This formula applies to instantiations of modality as follows. The operator, having scope over a proposition in the matrix, is instantiated as either Logical Conclusion or Compatibility; the matrix represents the proposition embedded under the modal operator, and the restrictor identifies the Conversational Background which the proposition in the matrix is related to. Since the operator is assigned either of only two values, it is the restrictor that is the source for the variable interpretations yielded by a modalized sentence. »

La relation R (d'implication ou de compatibilité) n'a que deux valeurs possibles :
a) la conclusion logique (nécessité relative), qui correspond, en sémantique des mondes possibles à la quantification universelle : « dans tous les mondes possibles où toutes les propositions de D sont vraies, p est vraie » ;
b) la compatibilité (possibilité relative), définie en termes de quantification existentielle : « il existe au moins un monde possible dans lequel toutes les propositions de D sont vraies et où p est vraie ».

---

[62] Une approche comparable a été adoptée par Perkins (1982, 1987) pour traiter les modaux de l'anglais.

De là, deux types de marqueurs : ceux qui indiquent la conclusion logique (ex. : *must*, *devoir* [63]), et ceux qui expriment la compatibilité (ex. : *may*, *pouvoir*).

Cette analyse permet de traiter les verbes modaux de façon monosémique, ou, au moins, d'identifier un « noyau de sens » très précis et rigoureusement défini, par delà la diversité des effets de sens en contexte. Cependant, elle ne se laisse pas facilement étendre aux autres marqueurs de modalité (adverbes, types de phrases, etc.), car on ne dispose que de deux valeurs possibles pour R, qui correspondent aux deux quantificateurs logiques, universel et existentiel. C'est pourquoi elle va généralement de pair avec une conception étroite de la modalité.

Par ailleurs, la polysémie, au moins apparente, des verbes modaux (l'ensemble des effets de sens observés) ne peut provenir, selon cette analyse, que de D, conçu comme un arrière-plan contextuel. Or la question se pose de savoir comment classer, répertorier et identifier ces arrière-plans contextuels de façon à rendre compte des divers effets de sens de ces verbes modaux.

On trouve, chez différents auteurs, des listes de tels arrière-plans très diverses et hétérogènes, qui s'appuient sur des critères essentiellement extra-linguistiques [64]. Soit pour exemple celle que donne Kratzer (1981) :

> « realistic conversational background: 'in view of facts of such and such kind'
> totally realistic conversational background: 'in view of what is the case'
> epistemic conversational background: 'in view of what is known'
> stereotypical conversational background: 'in view of the normal course of events'
> deontic conversational background: 'in view of what is commanded or ordered'
> teleological conversational background: 'in view of people's aims'
> buletic or bulomaeic conversational background: 'in view of people's whishes'
> doxastic conversational background: 'in view of people's beliefs'
> alethic conversational background: 'in view of what is logically the case'. »

Lampert & Lampert (2000 : 165), qui passent en revue diverses propositions de classement, en arrivent ainsi à la conclusion que si l'on ne parvient pas à restreindre le nombre des arrière-plans contextuels, le concept même de modalité relative risque de se révéler vide et inutile.

Les propositions qui suivent, appuyées sur un aperçu des antécédents de cette notion de « modalité relative », visent, entre autres, à établir que :

---

63 Cette analyse rejoint, en effet, celle de Kronning (1996) pour qui *devoir* marque fondamentalement l'apodicticité ; cf. ici même, § 1.8.3. et 8.9.

64 Cf. Papafragou (2000 : 40).

a) la relativité n'est pas le fondement même de la modalité (prise en son acception large), mais qu'elle n'en constitue qu'un paramètre, qui, du reste, peut prendre une valeur nulle (on parlera alors de « modalités absolues ») ;
b) on peut classer les arrière-plans contextuels en fonction des modalités, intrinsèques ou extrinsèques, qu'ils contiennent eux-mêmes, et rendre compte ainsi de la diversité des effets de sens des verbes modaux sur la base de critères proprement linguistiques ;
c) les valeurs de la relativité ne se limitent pas à la conclusion logique et la compatibilité.

2.8.2. Origines du concept

On trouve des antécédents de la notion de « modalité relative » aussi bien dans la tradition aristotélicienne que dans la logique symbolique. Ainsi, dans la syllogistique d'Aristote, même si elle n'est pas formulée de façon absolument explicite, la distinction entre « nécessité absolue » et « nécessité relative » est fondamentale. Le syllogisme est un type de raisonnement dont la conclusion est nécessaire *relativement* aux prémisses :

> « Le syllogisme est un discours dans lequel, certaines choses étant posées, quelque chose d'autre que ces données en résulte nécessairement par le seul fait de ces données » (*Premiers Analytiques*, 24b 18).

Avec le syllogisme « démonstratif », les prémisses sont *nécessaires* (universellement vraies), la conclusion est donc à la fois nécessaire *relativement* (aux prémisses) et *absolument* :

> « Si donc une conclusion est modalement nécessaire, elle le sera en un double sens : d'abord comme apodictiquement déduite des prémisses, ensuite comme douée d'une validité interne absolue découlant de la nature des individus auxquels ces termes conviennent. » (Granger 1976 : 173 ; voir aussi Granger 2001 : 32).

Le syllogisme « rhétorique » (qui se présente généralement sous forme d'enthymème), part de prémisses probables. La conclusion en est nécessaire relativement aux prémisses et simplement probable du point de vue de la modalité absolue (ex. : *Pierre est avare, puisqu'il est auvergnat*, qui suppose la majeure simplement probable : *tous les auvergnats sont avares*). Dans ce cadre, la nécessité relative constitue une relation entre prémisses et conclusion, qui sont des propositions modalisées. La nécessité relative permet le passage, la transmission, d'une modalité absolue (celle des prémisses) à une autre (celle de la conclusion). La situation se trouve compliquée par le fait que les prémisses peuvent avoir des modalités différentes. Dans la théorie classique des syllogismes et enthymèmes

modaux, cette transmission est régie par la règle de Théophraste : c'est la modalité de la plus faible des prémisses qui se trouve transmise à la conclusion (*sequitur conclusio peiorem partem*) [65].

Dans le cadre de la logique symbolique, Reichenbach (éd. 1980, § 65) propose de distinguer entre deux ensembles de modalités : absolues et relatives. Soit la définition de ces modalités dans le champ des « modalités logiques » (correspondant aux vérités *a priori*) :

> « We define absolute logical modalities by the definitions :
> p is logically necessary $=_{Df}$ 'p' is a tautology
> p is logically impossible $=_{Df}$ 'p' is a contradiction
> p is logically possible $=_{Df}$ 'p' is synthetic. [...]
> We therefore now define relative modalities [...] as follows:
> q is logically necessary relative to p $=_{Df}$ 'q' is derivable from 'p'
> q is logically impossible relative to p $=_{Df}$ '¬q' is derivable from 'p'
> q is logically possible relative to p $=_{Df}$ neither 'q' nor '¬q' is derivable from 'p'. » [p et q étant des propositions ou des « formules » : des propositions reliées entre elles par des connecteurs] ;

et dans celui des « modalités physiques » (déterminées essentiellement en relation aux « lois de la nature ») :

> « The definition of absolute physical modalities is as follows :
> p is physically necessary $=_{Df}$ 'p' is a nomological statement
> p is physically impossible $=_{Df}$ '¬p' is a nomological statement
> p is physically possible $=_{Df}$ neither 'p' nor '¬p' is a nomological statement [...]
> The definition of relative modalities of the physical kind is as follows:
> q is physically necessary relative to p $=_{Df}$ there is a nomological statement 'n' such that 'q' is derivable from 'p.n'
> q is physically impossible relative to p $=_{Df}$ there is a nomological statement'n' such that '¬q' is derivable from 'p.n'
> q is physically possible relative to p $=_{Df}$ there is no nomological statement'n' such that 'q' or '¬q' is derivable from 'p.n'. »

Par rapport à la perspective d'Aristote, les différences les plus marquantes sont les suivantes :

---

[65] Cette règle ne vaut cependant pas pour tous les syllogismes modaux (Blanché & Dubucs 2002 : 74). De plus, l'extension de cette loi à d'autres modes de raisonnement soulève des difficultés (cf. Dubucs 1987 : 19, 29).

a) La distinction entre modalité relative *versus* absolue est étendue à la possibilité et à l'impossibilité (qui restent définies à partir de la nécessité).
b) La modalité relative constitue une relation entre propositions non modalisée (de façon absolue), ou plus exactement, la relation ne porte pas sur les modalités absolues. Cette différence fondamentale est sans doute due au fait que contrairement au courant aristotélicien, Reichenbach ne retient, dans la section qu'il consacre aux modalités relatives, que les modalités aléthiques (logiques et physiques). Autrement dit, il peut ignorer les modalités absolues dans sa définition des modalités relatives parce que, dans le champ préalablement circonscrit aux modalités aléthiques, elles ne varient pas.

Or c'est cette conception qui a influencé la sémantique formelle des modalités linguistiques, et c'est précisément de là croyons-nous que proviennent certaines de ses difficultés ; car la sémantique des modalités linguistiques ne peut s'en tenir au champ aléthique.

2.8.3. Propositions

De façon générale, le concept de *relativité* désigne ici la dépendance d'un élément vis-à-vis d'autres qui se laissent regrouper en un ensemble de *conditions préalables*. Appliquée au champ énonciatif, la relativité peut concerner l'acte de discours par rapport à la situation d'énonciation (ex. : « *si tu as soif, il y a de la bière au frigidaire* », Ducrot 1972 : 176), mais aussi la modalité. Nous proposons, dans le cadre d'une conception « large » des modalités, de considérer la relativité non comme *la* caractéristique fondamentale de la modalité, mais comme un de ses paramètres constitutifs, susceptible de prendre différentes valeurs :
a) Une modalité peut être relative (ex. 1a) ou non (on parlera alors de modalité « absolue », ex. 1b) :

(1) a. Pierre est forcément là, puisque sa voiture est garée devant la maison
b. Pierre est là.

Entre ces deux pôles, il existe des degrés intermédiaires de relativité. Ainsi un adverbe épistémique comme *probablement* indique que l'on a vraisemblablement des raisons de penser ce que l'on affirme, mais n'impose pas la recherche de ces raisons dans le contexte d'énonciation (à la différence de *forcément*) :

(2) Pierre est probablement là.

b) Une modalité relative a aussi une catégorie et une valeur modale, c'est-à-dire : une instance de validation (I), une direction d'ajustement (D), une force (F), etc. De sorte que réciproquement, une modalité dotée d'une certaine valeur modale peut être relative ou non.

c) Il y a une force de la relativité (de la contrainte exercée par les conditions) qui peut être positive ou négative, avec des degrés intermédiaires (notée f-rel, elle est une composante du paramètre R). On considère cette force comme positive lorsque les conditions (au moins celles qui sont présentées comme saillantes) conduisent à la modalité telle qu'elle est affichée (qu'elle soit elle-même positive ou négative, comme dans l'exemple (3b) ci-dessous). *Donc* est un marqueur de relativité qui indique que la force exercée par les conditions mentionnées dans le contexte gauche est fortement positive :

(3) a. Ce pot est en terre. Donc il est fragile.
b. Il est malade. Donc il ne peut pas venir.

A l'inverse, la force de la relativité est orientée négativement lorsque les conditions sont présentées comme des éléments qui empêchent (4a) ou simplement contrarient (4b, c) la modalité (positive ou négative) :

(4) a. Le fait qu'il ait dû porter son gros cartable l'a empêché de courir très vite.
b. Bien qu'il ait dû porter son gros cartable, il a couru très vite
c. Bien qu'il n'ait pas eu de cartable à porter, il n'a pu courir vite.

d) La relativité est une relation entre modalités affectant des propositions (et non entre les propositions elles-mêmes). Si bien que la validation ou l'invalidation d'une proposition peut être présentée comme nécessaire relativement à (i.e. impliquée par) la validation ou l'invalidation d'autres propositions. Exemple :

(5) Il n'est évidemment pas venu, puisqu'il ne peut pas marcher.

La distinction des valeurs de F (la force de la validation) et de f-rel (la force de la relativité) est absolument indispensable pour penser les relations consécutives (ex. 5), hypothétiques (cf. § 8.5.2.3.) et concessives, comme dans les exemples :

(6) a. Curieusement, Pierre est très heureux
b. Bien qu'il soit en vacances, Luc travaille

pour lesquels la valeur de f-rel (de la modalité intrinsèque de la principale) est négative alors que celle de F est positive.

e) Les arrière-plans conversationnels qui fournissent les prémisses (considérées comme conditions préalables au jugement modal) sont constitués de propositions elles-mêmes modalisées. Leur classement se fait donc sur la base des modalités intrinsèques ou extrinsèques qui les affectent (modalités aléthiques, épistémiques, appréciatives, etc.). Il apparaît alors que

ces ensembles de prémisses sont souvent hétérogènes (on sait, par exemple, que les « syllogismes pratiques » peuvent contenir des prémisses aléthiques, déontiques, et autres). La subordination ou les connecteurs, permettent d'isoler certaines prémisses de ces ensembles. Reichenbach (éd. 1980, § 64) observe ainsi que la condition, dans les hypothétiques, n'exprime généralement qu'une des propositions d'un ensemble p non spécifié; c'est pourquoi ces structures ne sont absolument pas réductibles à l'implication matérielle. Par exemple, en énonçant « *s'il fait beau, j'irai me promener* », la condition appartient à un ensemble p comprenant au moins les propositions « *si aucun empêchement ne survient* » et « *si j'en ai encore envie à ce moment-là* », qui restent implicites, et qui de toute façon , si elles étaient exprimées, produiraient des effets différents dans le discours. De même, dans un énoncé du type « *Pierre est très grand; donc il peut apercevoir la mer* », *donc* indique que q (« *il peut apercevoir la mer* ») est impliquée par un ensemble p auquel la proposition « *Pierre est très grand* » appartient, mais qui comprend aussi des propositions du type « *Pierre n'est pas aveugle* », qui n'ont pas lieu d'être exprimées.

f) La relativité d'une modalité peut être marquée par différents moyens d'expression. On opposera la *subordination* qui explicite certaines prémisses (à orientation positive ou négative), les *connecteurs* qui demandent de chercher des prémisses dans le cotexte antérieur (ex. : *Il pleut. Pourtant, il est venu*), et les *opérateurs* qui invitent à les construire à partir d'éléments du cotexte et du contexte discursif (ex. : *Curieusement, il est venu*).

g) Selon le statut syntaxique de la modalité relative, les ensembles de conditions vont être diversement interprétés : très schématiquement (nous y reviendrons en détail au § 5.9.), comme causes ou « causes contraires » dans le cas des modalités intrinsèques (ex. 7a, b) ; comme « *raisons* » ou « *motifs* » (pour ou contre) du jugement ou de la volonté exprimés, avec les modalités extrinsèques, que celles-ci soient explicitement marquées (ex. 8a, b) ou pragmatiquement inférées (comme la modalité épistémique en 8c) :

(7) a. Le vase s'est brisé parce qu'il était en terre / parce que Jean l'a fait tomber
b. Le vase s'est brisé bien qu'il fût en métal / bien que Jean ai essayé de le retenir.

(8) a. Il est interdit aux élèves de sortir, parce qu'il fait trop froid
b. Je veux manger parce que j'ai faim
c. Le voleur est passé par la fenêtre, car la porte était fermée à clef (≈ je pense que le voleur est passé par la fenêtre, car je sais que la porte était fermée à clef).

h) La relativité elle-même peut être marquée (par des connecteurs, des opérateurs ou par la subordination) ou pragmatiquement inférée. C'est ainsi que la construction de la *cohérence* d'un discours consiste à considérer

certaines modalités comme relatives à d'autres, qui leur servent d'arguments (*pro* ou *contra*), sans qu'il y ait toujours besoin de marques linguistiques explicites. Exemple :

(9) « Cette Terrapin Tower, mon cher monsieur, tombera quelque jour dans l'abîme, et peut être plus tôt qu'on ne suppose.
Ah ! vraiment !
Ce n'est pas douteux. La grande chute canadienne recule insensiblement, mais elle recule. La tour, quand elle fut construite, en 1833, était beaucoup plus éloignée de la cataracte. » (J. Verne, *Une ville flottante*, Librio, éd. 2000 : 118)

Le dernier énoncé est un argument en faveur de l'avant-dernier, qui lui-même sert d'argument à la modalité extrinsèque à statut de métaprédicat (« *ce n'est pas douteux* ».

2.9. La temporalité (T)

2.9.1. Présentation

Dans les grammaires françaises à l'exception notable de Wilmet (1996) et la plupart des études linguistiques, les relations entre temporalité (temps et aspect) et modalité sont pensées sous la forme d'une *dichotomie exclusive*. On sépare ainsi les valeurs modales (non temporelles) des valeurs temporelles (non modales) des conjugaisons.

Cette dichotomie repose sur des assimilations critiquables : *temporel* paraît équivaloir à *certain*, *avéré*, *connu*, *asserté* …, alors que *modal* correspond à *douteux*, *éventuel*, *envisagé*, *non asserté* … Si ces assimilations nous paraissent injustifiées, c'est simplement parce qu'elles sont incompatibles avec les définitions du temps et de la modalité qui sont explicitement adoptées dans ces mêmes ouvrages. Le temps y est défini comme la situation du *procès* (état ou événement) dans une époque déterminée par rapport au moment de l'énonciation (temps absolu) ou relativement à un autre procès (temps relatif). La modalité nécessairement prise, dans ce cadre, selon une acception large y recouvre l'attitude du locuteur vis-à-vis du contenu de ce qu'il énonce (définition à laquelle nous avons proposé de substituer celle, plus rigoureuse, qui subsume tout mode de validation d'un contenu représenté). Or ce qui n'est qu'envisagé se trouve tout autant situé, plus ou moins précisément, dans le temps que ce qui est présenté comme certain ou avéré. Soit pour exemple :

(1) « Au moment où je vous parle, il doit s'être profondément enfoncé, à la recherche de Leichardt, dans l'intérieur du continent. Puisse t il réussir, et nous mêmes puissions nous, comme lui, retrouver les amis qui nous sont chers ! » (J. Verne, *Les enfants du capitaine Grant*, Le Livre de Poche, éd. 2004 : 466).

De même, ce qui est asserté comme réel, avéré, se trouve effectivement présenté selon un certain mode de validation (ce que Kant appelle la modalité « assertorique », voir aussi le § 1.3.).

Dès lors, deux attitudes sont possibles. Ou l'on modifie fondamentalement et explicitement les définitions du temps et de la modalité, ou c'est la solution que nous retenons on conserve ce type de conception (même si on est conduit à la préciser) et l'on doit alors récuser la dichotomie exclusive entre temporalité et modalité, et considérer que temps, aspect et modalité constituent des dimensions essentielles de tout énoncé : tout procès est situé de façon plus ou moins précise dans le temps (absolu et/ou relatif), présenté sous un certain aspect et selon un certain mode de validation même si ces valeurs ne sont pas nécessairement marquées par des morphèmes spécifiquement et exclusivement dévolus à leur expression (elles résultent le plus souvent d'interactions complexes entre marqueurs, cf. Gosselin 2005).

S'il s'agit donc de dimensions essentielles de l'énoncé, il devient nécessaire de penser leur articulation. Dans cette perspective, il nous est apparu nécessaire de distinguer nettement deux aspects de cette articulation :

a) toute modalité est affectée par le temps et par l'aspect,

b) le temps possède lui-même une structure modale asymétrique (opposant le possible à l'irrévocable).

Chacune de ces deux propositions va être examinée informellement dans les pages qui suivent. Un traitement formel sera proposé au § 5.7.

2.9.2. La dimension aspectuo-temporelle de la modalité

Les relations entre temps et modalité sont traitées par la logique modale temporelle (utilisée pour l'analyse linguistique par Lyons éd. 1980 : 430 sq.), au moyen d'indices temporels assignés aux propositions et aux opérateurs modaux. Des relations sont alors établies entre les différents indices et le moment de l'énonciation. Dans ce cadre, les énoncés (1a, b) se voient respectivement assigner des structures du type [Ia, b] :

(1) a. Il faut que Pierre vienne

b. Il était possible de voir la mer

[Ia] $\text{Obligatoire}_{ti}\ (p_{tj})$
$t0 < tj\ ;\ ti = t0\ ;\ ti < tj$

[IIb] $\text{Possible}_{ti}\ (p_{tj})$
$tj < t0\ ;\ ti < t0\ ;\ ti = tj$

On peut alors identifier un *temps absolu* de la modalité (défini par la relation entre ti et t0) et un *temps relatif* (constitué par le rapport entre ti et tj). Selon le temps absolu, une modalité sera *présente* (ti = t0), *passée* (ti < t0)

ou *future* (t0 < ti) ; selon le temps relatif, elle sera *simultanée* (ti = tj), *prospective* (ti < tj) ou *rétrospective* (tj < ti). Von Wright (1984 : 96-103) a proposé de regrouper les modalités prospectives et rétrospectives sous le concept de modalités *diachroniques*, qu'il oppose aux modalités *synchroniques* (simultanées à la proposition). La modalité de l'*obligatoire* dans l'exemple (1a) est présente et prospective ; la modalité du *possible* de l'énoncé (1b) est passée et simultanée.

Pour pertinent qu'il soit, ce mode d'analyse ne tient cependant aucun compte de l'aspect sous lequel se donne la modalité. Or il ne paraît pas sémantiquement acceptable de représenter de manière identique des énoncés (temporellement équivalents) comme :

(2) a. Il était permis de jouer dans la cour
b. Il a été permis de jouer dans la cour
c. Il allait être permis de jouer dans la cour
d. Il avait été permis de jouer dans la cour.

D'autant plus que l'aspect a des effets bien connus sur la chronologie [66], et que celle-ci peut aussi concerner les modalités, comme dans cet extrait de J. Verne, dans lequel l'aspect aoristique (global) conduit à interpréter les modalités comme se succédant dans le temps (le probable devient certain) :

(3) « *Il nous sembla* que toute une troupe d'individus se dispersait à droite et à gauche. *Cela fut même certain*, lorsque Phann et Black (…) revinrent tranquillement, ne donnant plus aucun signe d'inquiétude. » (J. Verne, *La maison à vapeur*, Le Livre de Poche, éd. 1979 : 409 410).

Nous proposerons donc, au § 5.7.3., de prendre en compte à la fois la dimension temporelle et la dimension aspectuelles de la modalité en intégrant la représentation de la temporalité de la modalité au modèle du temps et de l'aspect exposé dans Gosselin (1996) et repris au §. 5.7.2.

Par ailleurs, nous étendrons cette analyse aux modalités intrinsèques (ignorées par les logiques modales). En effet, tout « procès » (catégorie qui subsume les états et les événements) correspond à un prédicat présenté sous un certain mode de validation (i.e. sous une modalité intrinsèque). Dire qu'un procès a / a eu / aura lieu à un certain moment revient à dire que le prédicat correspondant est / a été / sera validé, d'une certaine manière, à ce moment-là. Il paraît donc légitime de considérer que c'est la modalité intrinsèque au prédicat qui est porteuse du temps et de l'aspect grammatical qui affectent le procès (le prédicat supportant, quant à lui, l'aspect lexical). Il suit que toute modalité, extrinsèque ou intrinsèque, a une dimension aspectuo-temporelle.

---

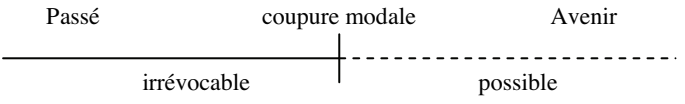
66 Cf. Gosselin (2005 : 139).

2.9.3. La dimension modale de la temporalité

L'asymétrie modale du temps apparaît d'abord dans l'analyse du *temps vécu*, qui se donne sous la forme d'un *flux irréversible* (ce flux constituant en tant que « donnée indubitable », le socle de la phénoménologie de Husserl [67]). Si ce flux est irréversible, c'est parce qu'il opère continûment la conversion du *possible* (l'indéterminé) en *irrévocable* (ce qui est devenu nécessaire au sens où il ne peut plus en être autrement). L'argument est classique, puisqu'on le trouve chez Platon (*Protagoras* 324b), et chez Aristote (*Ethique à Nicomaque* VI, 2, 1139b 6-11) et ses successeurs : on ne peut modifier le passé, on ne peut délibérer et agir que sur l'avenir. Il s'agit cependant là d'un argument *pratique* (toute pratique est dirigée vers l'avenir) qui concerne le temps vécu, et non d'un principe métaphysique. Les discussions philosophiques et théologiques innombrables sur ces questions (qui concernent fondamentalement la liberté de l'homme) ont généralement pour but de concilier des systèmes métaphysiques plus ou moins nécessitaristes (fatalistes ou déterministes) avec cet argument pratique.

Le temps vécu, comme flux irréversible, présente donc une structure asymétrique, par rapport à un point qui opère la « *coupure modale* », entre le possible et l'irrévocable. Ce point, c'est le moment présent (le moment de la décision, de la délibération) : le *passé* est irrévocable, tandis que l'*avenir* est simplement possible, indéterminé (si l'on excepte les quelques événements inéluctables, comme le fait qu'on soit demain mercredi).

Fig.1



Qu'en est-il maintenant de la *temporalité linguistique* ? Il faut d'abord dire qu'elle ne constitue pas un « calque » du temps vécu. Car le langage nous permet d'évoquer des possibilités passées (qui peuvent même ne pas avoir été actualisées, ex. 4a) et de présenter des événements futurs autrement que comme simplement indéterminés, voire comme irrévocables (ex. 4b) :

(4) a. « Antoine Laho *allait lâcher* l'homme qu'il tenait vaincu sous son genou et *se relever*. Il n'en eut pas le temps et tomba la face contre terre avec un gémissement sourd. Un long couteau catalan était planté entre ses deux épaules ! » (P. Féval fils, *Les chevauchées de Lagardère*, Presses de la Cité, éd. 1991 : 964).

---

[67] Sur la notion de « flux héraclitéen », cf. Husserl (éd. 1964 : 42), (éd. 1950 : 280), et Salanskis (1998 : 26).

b. « Répétez moi … répétez moi que le capitaine John a survécu à ce naufrage …
Mais oui ! … mais oui ! mistress Branican. Et la preuve qu'il a survécu, c'est qu'on le *retrouvera* un jour ou l'autre ! … Et si ce n'est pas là une preuve … » [68] (J. Verne, *Mistress Branican*, Hachette, éd. 1979 : 113).

Cependant, il apparaît que la temporalité linguistique présente une *asymétrie modale* comparable à celle du temps vécu ; ce qui change, c'est le moment retenu pour opérer la coupure modale.

Une proposition en ce sens avait été avancée par Vet (1981), qui articulait le modèle de Reichenbach à la sémantique des mondes possibles (telle qu'elle était utilisée alors par Dowty 1979 pour traiter la temporalité linguistique) :

> « Le cours des événements, réel jusqu'à R, peut prendre différents chemins après ce R. » (Vet 1981 : 112 113).

Autrement dit, c'est le moment de référence qui opère la coupure modale.

Indépendamment de la perspective objectiviste de la sémantique des mondes possibles (sur laquelle nous reviendrons), nous retiendrons cette hypothèse, mais formulée dans un cadre partiellement différent (celui de Gosselin 1996), ce qui conduira à d'autres prédictions.

2.9.4. Perspectives de représentation

Nous proposons de traiter la dimension aspectuo-temporelle de la modalité au moyen d'un paramètre spécifique (temporalité : T) qui associera à chaque modalité un temps (absolu et/ou relatif) et un aspect grammatical, selon le format de représentation que nous avons défini par ailleurs, de façon à ce que le traitement de ce paramètre puisse être intégré au dispositif global de modélisation de la temporalité.

Quant à la dimension modale de la temporalité, elle sera prise en compte par le modèle associé au paramètre de la force de la validation (F). Car ces valeurs modales du *possible* et de l'*irrévocable* sont, comme on le montrera au § 5.5.4., « *transmodales* », au sens où elles concernent chacune des différentes catégories modales (aléthique, épistémique, axiologique, etc.). Ainsi, une obligation, une interdiction, une certitude, une volonté, une capacité, etc. peuvent être présentées comme irrévocables ou simplement possibles. Simplement, une obligation irrévocable est une véritable obligation, tandis qu'une obligation possible n'est pas encore une obligation,

---

[68] Le locuteur en question, Zach Fren, affiche pendant tout le roman une certitude inébranlable à propos de cet événement futur, qui finit effectivement par advenir.

c'est un mode de validation qui tend à prendre valeur d'obligation, et qui peut encore ne pas parvenir à s'imposer :

(5) « Jadis je guettais dès l'orée de la journée des signes auguraux; au carrefour le plus proche du garage, si j'étais brusquement bloqué par le signal passant à mon approche du vert au rouge, la journée s'annonçait néfaste; à l'inverse, le signal rouge passant au vert au moment précis où j'*allais devoir* freiner, mais avant que j'aie porté la main au frein, présageait que je serai en accord avec le monde, que je danserai en mesure. » (R. Vailland, *Drôle de jeu*, 1945 : 203, *TLFi*).

C'est donc, en un certain sens qu'il faudra préciser et représenter, une valeur déontique relativement neutre, mais orientée vers la validation maximale, vers l'obligatoire.

De même, en énonçant :

(6) Il va pleuvoir

le locuteur ne présente la proposition ni comme validée, ni comme invalidée, mais comme tendant vers la validation (on aurait l'inverse avec « *il ne va pas pleuvoir* ». En revanche, les énoncés (7a, b) expriment de véritables validations (respectivement déontique et aléthique) :

(7) a. J'ai dû$_{\text{déontique}}$ freiner
b. Il a plu

Plutôt que de créer des modalités particulières (temporelles et aspectuelles) qui enchâsseraient les autres (du type « *possible qu'obligatoire que …* ») ce qui aurait pour inconvénient immédiat de multiplier le nombre de modalités pour un même énoncé on se propose de définir le possible (ainsi conçu) et l'irrévocable comme des valeurs de F. Cette décision nécessite l'introduction des notions de *valeurs virtuelles et actuelles* dans la modélisation de ce paramètre F (cf. § 5.5.4.).

La relation entre la dimension aspectuo-temporelle de la modalité et la dimension modale de la temporalité (dont on rappelle qu'elles seront traitées dans deux paramètres distincts) sera prise en charge par des métarègles, dont la fonction est de relier les paramètres entre eux. Ainsi, dans l'exemple (5) ci-dessus, c'est parce que la modalité déontique marquée par *devoir* est présentée sous un aspect prospectif (relation prise en compte par le paramètre T) qu'elle va prendre une valeur modale aspectuelle de type « possible » (valeur qui s'inscrit dans F).

2.10. Le marquage (M)

Considérons le cheminement interprétatif qui conduit l'auditeur d'un énoncé à construire une modalité et à assigner des valeurs à ses paramètres constitutifs. Schématiquement, deux types de moyens sont mis en œuvre :
a) le *décodage* de certains marqueurs linguistiques, qui servent à exprimer des modalités et/ou à préciser certaines de leurs caractéristiques,
b) les *inférences pragmatiques* qui prennent appui conjointement sur ce que dit explicitement l'énoncé et sur son contexte d'énonciation pour construire des modalités implicites ou compléter les valeurs de certaines modalités, dont les différents paramètres ne sont qu'incomplètement déterminés par les marqueurs linguistiques (les inférences pragmatiques venant ainsi « enrichir » les significations linguistiques, cf. § 1.5.2.).

On pourrait se demander pourquoi nous retenons le type de marquage à titre de (méta)paramètre sémantique, puisqu'il concerne la façon dont la signification en contexte a été obtenue et non le contenu de cette signification ; il caractérise le type de règles mis en œuvre et non les valeurs calculées. Mais ce serait ignorer le fait qu'en sémantique linguistique, le cheminement interprétatif fait aussi partie de l'effet de sens auquel il conduit, au moins dans la mesure où il en détermine le degré de stabilité et de fiabilité dans la situation de communication. En effet, une valeur sémantique obtenue par un marquage linguistique explicite et univoque sera beaucoup plus stable et fiable que le produit plus ou moins approximatif d'une inférence pragmatique liée à un contexte discursif particulier, le propre des implicatures étant précisément leur annulabilité en contexte. Considérons les énoncés :

(1) a. Il se peut qu'il pleuve demain
b. Il risque de pleuvoir demain.

Ils expriment tous deux une plausibilité épistémique à valeur prospective (le fait qu'il pleuve demain paraît compatible avec les conditions météorologiques actuelles), ainsi qu'une modalité appréciative négative, inférée en (1a) et marquée en (1b) par l'expression « *il risque de* ». L'inférence de la modalité appréciative négative en (1a) repose sur une représentation stéréotypique, ordinairement attachée au moins sous nos climats aux lexèmes *pluie*, *pleuvoir*, *pluvieux* (cf. § 2.5.3.2.). Elle est donc annulable dans des situations de discours qui contredisent le stéréotype mentionné, par exemple si (1a) est prononcé par un agriculteur en période de sécheresse ce qui est beaucoup plus difficile en (1b), comme l'attestent les enchaînements :

(2) a. Il se peut qu'il pleuve demain. Ce serait formidable.

b. Il risque de pleuvoir demain. ? ? Ce serait formidable.

La séquence (2b) n'est interprétable qu'au prix d'un effort supplémentaire consistant non pas à annuler la modalité appréciative négative, mais à dissocier les subjectivités : ce qui est un *risque* pour d'autres est une *chance* pour le locuteur (cette dissociation est traitée, dans la TMM, par le paramètre E : le locuteur ne prend en charge que la modalité appréciative positive).

Nous devrons donc, pour chaque modalité, ainsi que pour chacune des valeurs des paramètres modaux, indiquer si elle a été obtenue par marquage linguistique ou par inférence, ce qui revient à préciser si elle est contextuellement annulable ou non.

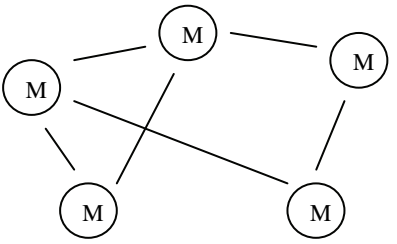
3. Outils théoriques pour modéliser l'hétérogénéité

3.1. Architectures modulaires

3.1.1. Présentation

La *modularité* définit un type d'architecture selon lequel une théorie se compose d'un ensemble de sous-théories, appelées *modules*, partiellement indépendantes les unes des autres selon un schéma du type [1] :

Fig.1



Introduit en linguistique par Chomsky (1981), et utilisé ensuite par différents courants en sciences du langage [2], ce type d'architecture s'est révélé particulièrement utile pour analyser des phénomènes déterminés par des facteurs hétérogènes, comme la position des adjectifs épithètes en français, qui sont placés avant ou après le nom en raison à la fois de contraintes syntaxiques, phonologiques, pragmatiques, prosodiques, métriques (s'il s'agit de versification) … [3] Chacune de ces déterminations peut être traitée dans un module particulier. Ces modules sont en grande partie indépendants les uns des autres et contiennent des systèmes de règles qui leur sont propres, mais ils entrent en interaction par l'intermédiaire de métarègles pour déterminer certains phénomènes (comme la position de l'adjectif épithète).

L'hypothèse avancée dans cet ouvrage est que la modalité linguistique est un phénomène hétérogène (constitué des divers paramètres dégagés dans l'*Analytique*), et que, de ce fait, une théorie modulaire (telle que chacun des paramètres puisse être pris en charge par un module particulier) sera plus à même d'en rendre compte de manière nomologique (i.e. au moyen de systèmes de règles) qu'une théorie classique. Mais avant de développer ce point, nous devons préciser ce que nous entendons par *théorie*, *modèle*,

---

1 Cf. Nølke (1994a : 11).
2 Cf. Nølke & Adam (éds, 1999).
3 Cf. Nølke (2001 : 165 sq.).

système de règles, *architecture modulaire*, et comment ces différents concepts s'articulent entre eux.

3.1.2. Précisions d'ordre épistémologique, terminologique et conceptuel

Dans le cadre d'une science empirique (comme la linguistique), une *théorie* est un dispositif conceptuel dont la tâche est d'associer à un donné empirique un système de représentations (ou *modèle*) à valeur descriptive et, si possible, explicative. Un système de représentations a une valeur descriptive si

a) il couvre l'ensemble des phénomènes considérés,
b) il est totalement explicite.

Il a en outre une valeur explicative s'il s'inscrit dans un cadre « nomologique », i.e. s'il supporte un *système de calcul*, ou ensemble de « lois » (propositions universelles, règles ou équations), prédictif, falsifiable et corroboré par les observations.

Une *théorie explicative* se compose donc d'un modèle et d'un système de calcul. Le *modèle* est un système de représentation explicite du domaine étudié. Ce système de représentations rend possible l'identification de catégories (objets, propriétés, relations …), qui seront manipulées par le système de calcul.

Le *système de calcul* permet, en utilisant les catégories fournies par le modèle, de passer des entrées (le donné empirique) aux sorties (les représentations associées aux éléments d'entrée, et les inférences valides que l'on peut tirer de ces représentations), ces sorties ayant statut de prédictions (susceptibles d'être vérifiées ou falsifiées).

Dans le paradigme symbolique, le système de calcul revêt généralement la forme d'un système de règles déductives. Les règles générales de ce système déductif si l'on excepte les règles d'enchaînement logique comme le *modus ponens*, qui n'ont pas de portée empirique à proprement parler constituent les lois à valeur explicative que la théorie vise à obtenir.

Dans le cadre d'une épistémologie directement inspirée de Popper (éd. 1973), on admet que ces lois ne peuvent être obtenues par induction, mais qu'elles font l'objet d'hypothèses. De la mise en commun de ces hypothèses générales avec les données empiriques (les entrées), le système déduit des prédictions (sorties) qui sont confrontées aux observations au moyen de procédures de test, répétables et intersubjectivement accessibles. Si certaines prédictions se révèlent fausses, les hypothèses sont réfutées, si toutes les prédictions s'avèrent confirmées par les observations, les hypothèses sont corroborées (elles peuvent être tenues pour valides jusqu'au moment où on parviendra à les réfuter). On considère qu'une théorie est corroborée si et seulement si elle a été soumise à des tests (déduction de prédictions et confrontation des prédictions aux observations), et si elle n'a pas été réfutée (i.e. elle est falsifiable mais non falsifiée).

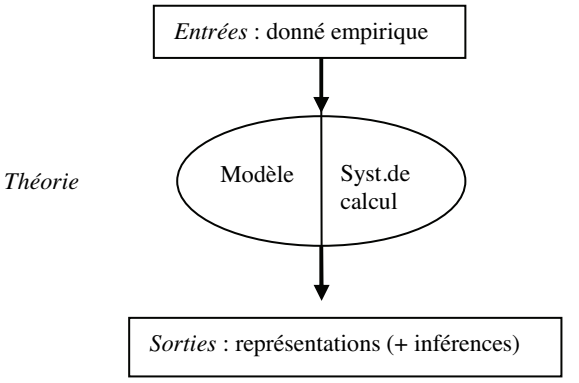
Mais le modèle lui-même, en tant que composante de la théorie ne saurait être ni vérifié, ni réfuté pour lui-même ; il sera seulement tenu pour plus ou moins adéquat selon qu'il permet ou non de :

a) capter toutes les différences pertinentes dans le donné empirique (adéquation descriptive),

b) formuler des règles prédictives testables (adéquation explicative).

Soit la représentation schématique d'une théorie :

Fig.2



Les représentations obtenues en sortie ont donc une valeur descriptive si elles sont totalement explicitées par le modèle et rendent compte des différences pertinentes dans les données. Elles ont une valeur explicative si elles résultent uniquement de l'application au donné empirique (appréhendé par le biais des catégories et relations fournies par le modèle) de lois (propositions universelles, règles ou équations) testées et corroborées constitutives du système de calcul.

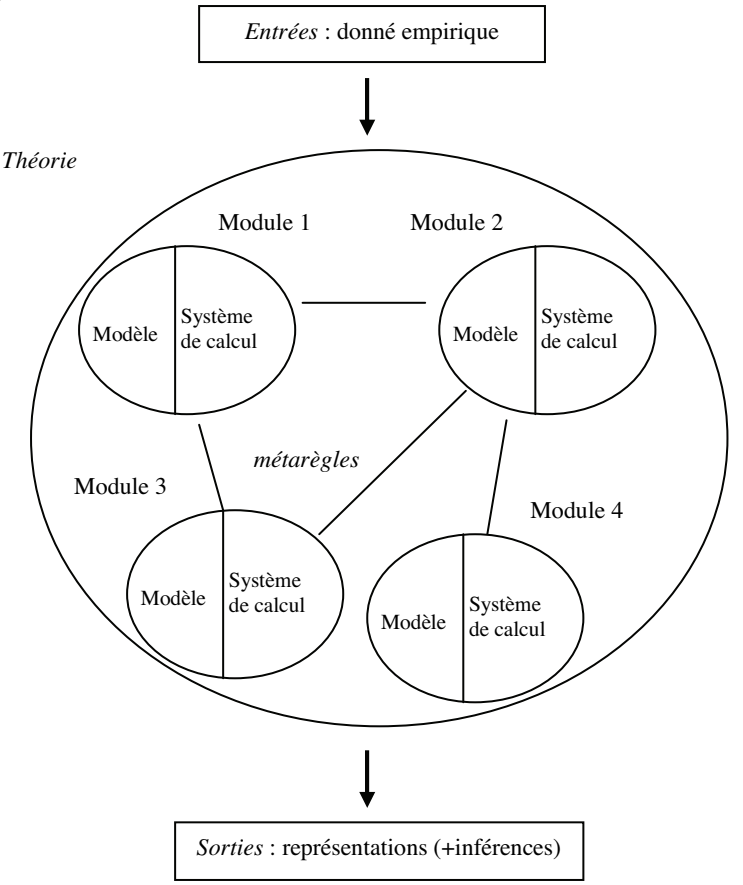
3.1.3. La modularité

La modularité est une caractéristique de l'architecture (i.e. de la structure, de l'organisation) d'une théorie. Etant donné qu'une théorie modulaire se compose d'un ensemble de modules ou sous-théories, chacun de ces modules contiendra lui-même un sous-modèle et un sous-système de calcul.

Parmi les règles qui composent le système de calcul propre à un module, certaines prennent pour entrées le donné empirique lui-même (saisi au moyen des catégories et relations du modèle), tandis que d'autres traitent les sorties d'autres modules. Les premières peuvent être qualifiées de règles « intramodulaires », alors que les secondes seront dites « intermodulaires, ou seront plus généralement désignées sous le nom de « métarègles ».

Ce sont les métarègles qui assurent les liens entre les modules. Soit la structure un peu détaillée d'une théorie modulaire :

Fig.3



La cohésion de la théorie exige que tout module soit, au minimum, rattaché à un autre module et qu'il n'existe pas de sous-ensembles de modules qui ne soient interconnectés par des métarègles. Sont ainsi exclues des architectures du type :

Fig.4

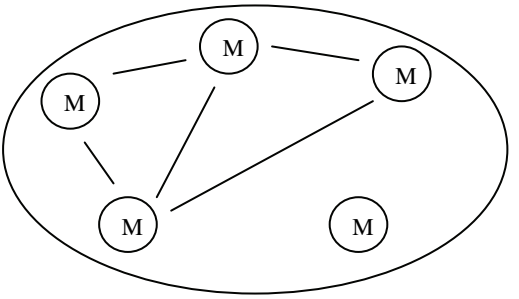
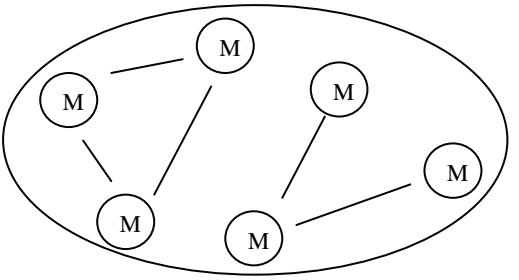


Fig.5



La cohésion d'une théorie modulaire est maximale lorsque chaque module est lié à tous les autres (elle est proportionnelle à sa connexité).

Les sous-modèles propres à chacun des modules peuvent être de natures très diverses, mais l'existence même de métarègles impose celle d'un *système notationnel commun* (de façon à permettre la communication intermodulaire).

Au total, l'architecture modulaire d'une théorie repose sur un équilibre entre, d'une part, l'indépendance relative des différents modules (attestée par le fait qu'on puisse en réviser, en ajouter ou en supprimer certains sans toucher aux autres) et, d'autre part, la cohésion de la théorie (le fait qu'il s'agisse bien d'un même ensemble théorique et non d'une simple juxtaposition de théories différentes) qui suppose l'interconnection des modules et le partage d'un même système notationnel. L'indépendance des modules est précieuse, car c'est elle, en particulier, qui confère à la théorie le pouvoir singulier de traiter de façon nomologique des domaines hétérogènes : chaque aspect du domaine est considéré comme un tout homogène et relève d'un système de représentation (modèle) et d'un système de calcul (règles intramodulaires) spécifiques. Mais l'interconnection des modules est indispensable dans la mesure où c'est la théorie globale, et non chacun des modules pris séparément, qui est soumise à des tests de falsification / corroboration, pour la simple raison que la sortie d'un module peut très bien se trouver modifiée par un autre module, sous l'effet d'une métarègle qui la

prend pour entrée (et ne peut donc être directement confrontée aux observations empiriques).

Cependant, si la tension, constitutive d'une théorie modulaire, entre diversité et unité est gérable au plan des systèmes de calcul par un dispositif équilibré de règles intra- et intermodulaires, elle reste problématique du point de vue de la modélisation. Car une collection de sous-modèles divers ne constitue pas un modèle global, mais une manière « d'arlequin représentationnel ». Certes on l'a dit le domaine à étudier (les modalités linguistiques) est hétérogène, mais il faut encore justifier, au plan de la modélisation, en quoi il constitue bien *un* domaine, *un* objet hétérogène, et ne résulte pas simplement de la juxtaposition arbitraire de caractéristiques indépendantes. C'est à ce type de problème que le métamodèle des « espaces conceptuels » de Gärdenfors (2000) nous paraît apporter une réponse appropriée en ce qu'il conçoit l'hétérogénéité non comme un accident ou une anomalie, mais comme constitutive des objets en général (y compris des plus communs comme les pommes ou les chiens), et qu'il donne les moyens théoriques de représenter, de façon rigoureuse et explicite, tout à la fois l'hétérogénéité et l'unité des objets. En d'autres termes, le métamodèle des espaces conceptuels va nous permettre de passer de l'hétérogénéité des sous-modèles mis en œuvre par une théorie modulaire, à un véritable modèle de l'hétérogénéité, capable de subsumer de manière unitaire et cohérente la diversité des sous-modèles propres à chacun des modules.

3.2. Espaces conceptuels

3.2.1. Présentation du métamodèle

Plutôt qu'une théorie, les « espaces conceptuels » de Gärdenfors (2000) constituent une métathéorie ou, plus précisément, un *métamodèle* : un modèle général capable de générer divers modèles particuliers. Issu de l'Intelligence Artificielle, ce métamodèle est, en principe, applicable à différentes disciplines, et, explicitement, à la sémantique linguistique. Il procure les moyens de construire, pour chaque domaine empirique étudié, une représentation géométrique rigoureusement définie.

Au principe se trouve l'idée que tout *objet*, en tant qu'il est conçu, peut être tenu pour hétérogène au sens où sa conception met en œuvre différentes *dimensions qualitatives* et où chacune de ces dimensions qualitatives relève d'une géométrie particulière (espace à une, deux, trois … dimensions ou structure discrète : graphe, arbre), qui permet de représenter les relations de différence et de ressemblance entre objets. Prenons un exemple très simple. Une pomme présente un ensemble de dimensions qualitatives selon lesquelles les divers exemplaires de pomme vont différer ou se ressembler plus ou moins les uns aux autres : le poids, la taille, la forme, la couleur, la classe (le type de pomme), la saveur, l'odeur, l'usage (pomme à cidre, à

couteau …), etc. Observons que cette liste des dimensions qualitatives de la pomme n'est pas nécessairement close (on pourrait ajouter, entre autres, la valeur nutritionnelle) et que certaines d'entre elles sont plus saillantes que d'autres, le degré de saillance variant en fonction du contexte d'utilisation du concept (cf. Gärdenfors 2000 : 102-103). Or ces dimensions qualitatives ne sont pas toutes adéquatement représentées par le même type de géométrie. Par exemple, on associe communément au poids une demi-droite graduée de zéro à l'infini (l'ensemble des réels positifs), alors que la forme requiert un espace à trois dimensions et que la classe s'inscrit plus volontiers dans une représentation discrète (un arbre phylogénétique).

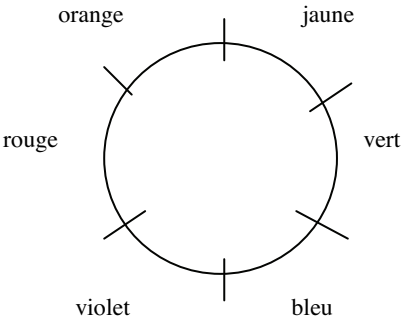
L'ensemble de ces dimensions qualitatives constitue un *espace conceptuel* (en l'occurrence l'espace conceptuel de la pomme).

Un *objet* (qu'il soit réel ou simplement possible) est défini comme un point dans un espace conceptuel, ce point étant conçu comme un vecteur de coordonnées, situées sur chacune des dimensions qualitatives constitutives de l'espace. Par exemple, une occurrence de pomme (réelle ou possible) est définie par une certaine taille, un certain poids, une forme, une odeur, etc. Dans ce cadre, deux objets distincts ont nécessairement des coordonnées partiellement différentes (on retrouve ainsi le principe leibnizien des indiscernables).

Les dimensions qualitatives constitutives d'un espace conceptuel sont soit *séparables* soit *intégrales* (i.e. non-séparables). Ainsi le poids et la forme seront tenus pour séparables (relativement indépendants l'un de l'autre), tandis que la couleur, telle qu'elle est perçue est composée, selon l'analyse de Sivik et Taft (1994) reprise par Gärdenfors (2000 : 10), de trois dimensions qualitatives intégrales :

a) la « teinte » (*hue*), représentée par le « cercle des couleurs » (qui permet de visualiser les relations de ressemblance et de complémentarité) :

Fig.1

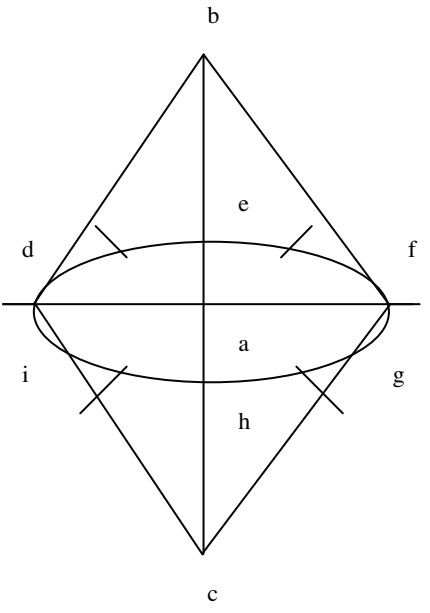


b) la saturation ou chromaticité (*chromaticness*) qui va du gris aux couleurs de grande intensité ;

c) la luminosité qui conduit du noir au blanc.

Ces trois dimensions sont intégrales (non séparable) et vont donc être représentées par une seule et même structure géométrique, en l'occurrence, la « toupie des couleurs » (*color spindle*) :

Fig.2

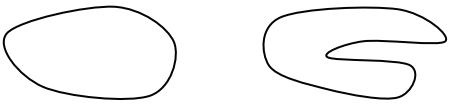


a : gris ; b : blanc ; c : noir ; d : jaune ; e : vert ; g : violet ; h : rouge ; i : orange.

On reconnaît le « cercle des couleurs » (d, e, f, g, h, i) qui, combiné avec la dimension de la saturation devient un disque dont le centre correspond au gris (saturation minimale) et la périphérie à la saturation maximale. L'axe c-b est celui de la luminosité (qui va du noir au blanc). On considère que ces trois dimensions sont intégrales dans la mesure où toute position sur l'une des dimensions contraint, plus ou moins, l'ensemble des positions accessibles sur les deux autres dimensions. C'est ainsi que la luminosité maximale induit un degré zéro de saturation.

Chaque couleur va être définie comme une *région convexe* dans cet espace. Une région est dite convexe si et seulement si, lorsqu'on trace une droite passant par deux points quelconques de cette région, tous les points appartenant à la droite et compris entre ces deux points appartiennent à la région considérée. Exemples :

Fig.3 région convexe région non convexe



On admet dans ce modèle que les dimensions qualitatives constitutives d'un espace conceptuel sont organisées en *domaines conceptuels*) : chaque domaine conceptuel correspond soit à une dimension qualitative séparable (ex. : le poids), soit à n dimensions qualitatives intégrales (ex. : la couleur). Cela n'empêche cependant pas les domaines conceptuels d'entretenir certaines relations entre eux [4]. Par exemple, la couleur rouge (par opposition au vert), pour un certain type de pomme, peut indiquer un certain type de saveur (correspondant au fait que la pomme est mûre).

Cette structuration de l'espace conceptuel en domaines conceptuels conduit à distinguer entre *concepts* et *propriétés* : un concept recouvre un ensemble de régions appartenant à divers domaines conceptuels, alors qu'une propriété désigne une région [5] dans un domaine conceptuel. Ainsi « pomme » est un concept (subsumant un certain type de forme, de poids, de taille, de couleur, de saveur, etc.), tandis que « rouge », « sphérique » ou « sucrée » désignent des propriétés (i.e. des régions dans les domaines respectifs de la couleur, de la forme et de la saveur).

Soit pour résumer l'ensemble des définitions obtenues :

Espace conceptuel : ensemble de n dimensions qualitatives regroupées en domaines conceptuels, tel qu'il y ait des objets possibles dans cet espace.
Dimension qualitative : fondement des relations de ressemblance et de différence entre objets ; chaque dimension est dotée d'une géométrie particulière.
Domaine conceptuel : une dimension qualitative séparable ou n dimensions qualitatives intégrales (non séparables) appartenant à un espace conceptuel.
Propriété : région convexe (ou nœud dans un graphe) dans un domaine conceptuel.
Concept : ensemble de régions convexes (et/ou de nœuds dans des graphes) appartenant à différents domaines d'un même espace conceptuel.
Objet : point dans un espace conceptuel, défini comme un vecteur de coordonnées (situées sur chacune des dimensions qualitatives constitutives de l'espace conceptuel).

---

4 Cf. Gärdenfors (2000 : 101).

5 Dans un espace continu, il s'agit d'une région convexe ; dans une structure discrète (un graphe), il s'agira d'un nœud.

3.2.2. Utilisation du métamodèle

Gärdenfors (2000) envisage deux grands modes d'utilisation de ce métamodèle : l'un à visée cognitive qui consiste à représenter les concepts mis en œuvre par les sujets dans leurs activités intelligentes (comme le langage ou le raisonnement), l'autre à objectif pratique, qui concerne les applications robotiques. Dans le premier cas, les espaces conceptuels sont *décrits*, cette description étant validée par le biais, entre autres, d'expériences psycholinguistiques ; dans le second, ils sont *construits*, de façon à obtenir une efficacité maximale.

On propose ici un troisième type d'utilisation, en quelque sorte intermédiaire : le métamodèle va servir à la construction de concepts et d'espaces conceptuels dans le cadre d'une recherche en sémantique linguistique. La visée est théorique (et non directement pratique), mais les concepts sont *construits*, car la perspective de recherche est hypothético-déductive et non inductive [6]. Autrement dit, on ne part pas directement des observations pour induire la structure de l'espace conceptuel attribué aux phénomènes étudiés (les modalités) ; on construit cet espace conceptuel auquel on associe un système de règles prédictives, et on confronte les prédictions ainsi obtenues aux observations. Rappelons que si toutes les prédictions sont confirmées, la théorie (comprenant le modèle de l'espace conceptuel et le système de règle) est corroborée. Si elles sont infirmées, la théorie est réfutée. Mais ce sont les règles et non le modèle qui sont à proprement parler réfutables (falsifiables), car le modèle construit ne prétend être ni vrai ni faux, mais seulement plus ou moins efficace. Son efficacité se mesure à sa capacité à rendre possible une description fine, cohérente et couvrant l'ensemble du domaine empirique étudié, ainsi que la formulation de règles prédictives falsifiables.

3.2.3. Espaces conceptuels et représentation symbolique

Selon Gärdenfors (2000 : 43 sq.), les représentations conceptuelles ne s'opposent pas aux représentations symboliques, elles leur sont complémentaires. Car les représentations symboliques ne manipulent que des « noms » (des symboles) de concepts, propriétés ou relations qui ne sont véritablement représentés que dans le cadre des espaces conceptuels. Nul ne niera que ces symboles soient utiles, en particulier pour la formulation de systèmes de règles. Mais ils ne sont pas suffisants d'un point de vue cognitif, car ils ne font que « nommer » des réalités sans les décrire. C'est pourquoi il apparaît souvent expédient, en fonction du domaine cognitif à modéliser, de

---

[6] Nous nous sommes expliqué sur l'intérêt de ce type de démarche en sémantique linguistique dans Gosselin (2005 : 105 127).

mettre en œuvre des systèmes *hybrides* [7] opérant à différents niveaux de représentation (y compris à un niveau « subconceptuel » représenté par les réseaux connexionnistes).

L'un des apports essentiels des représentations conceptuelles est de donner un contenu précis et rigoureux à la distinction, classique en philosophie, entre concepts et propriétés (celles-ci ne concernant qu'un domaine conceptuel quand ceux-là en mobilisent plusieurs), alors que les représentations symboliques, qui s'appuient sur la logique, les traitent, ainsi que les relations, de façon équivalente, sur le modèle des prédicats du premier ordre [8].

On conçoit l'intérêt d'un système hybride, conceptuel et symbolique, dans le cadre d'une architecture modulaire, comme celle que nous allons adopter. Chaque sous-modèle sera conçu, selon le métamodèle des espaces conceptuels, comme pourvu d'une géométrie particulière (structure discrète ou espace à une, deux, n dimensions), et l'on aura recours à un système symbolique pour formuler les règles et les métarègles qui assurent la communication intermodulaire, chacun des symboles utilisés renvoyant aux objets, propriétés ou concepts définis et représentés dans l'espace conceptuel global des modalités linguistiques.

---

7 Cf. Gärdenfors (2000 : 257).

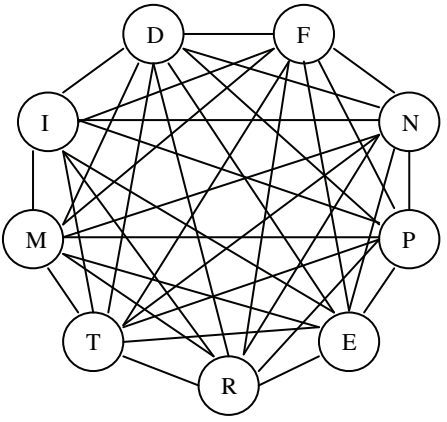
8 En revanche, le modèle des espaces conceptuels ne paraît pas encore en mesure de traiter adéquatement des relations (Gärdenfors le reconnaît explicitement, p 118). Cf. ici même, § 5.1.1.

4. Théorie : architecture

4.1. Présentation

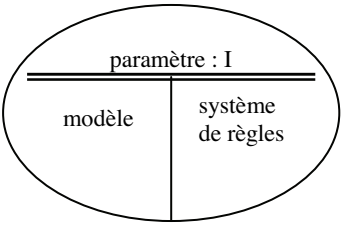
Appliquons maintenant ces outils théoriques aux modalités linguistiques que nous avons analysées au moyen des neuf paramètres distingués au § 2 (*Analytique*). Comme les paramètres sont apparus relativement indépendants les uns des autres, nous aurons recours à une architecture modulaire telle que chacun des paramètres soit pris en charge par un module spécifique. D'où la structure du système modulaire global (nous avons représenté une connexité maximale) :

Fig.1



Chaque module contient un sous-modèle et un sous-système de règles. Exemple :

Fig.2



Les sous-modèles vont être définis dans le cadre du métamodèle des espaces conceptuels (chaque sous-modèle correspondant à un des domaines conceptuels constitutifs de l'espace conceptuel global des modalités

linguistiques), et se trouver pourvus de géométries particulières (structures discrètes ou espaces à une ou deux dimensions). Les sous-systèmes de règles seront formulés au moyen d'un système notationnel unique de type symbolique, de façon à rendre possible la communication intermodulaire (i.e. le fait que la sortie d'un sous-système de règles puisse être prise pour entrée par un autre sous-système). Ce mode de notation sera du type « orienté-objet » : il distingue des *objets* porteurs d'*attributs* auxquels sont affectées des *valeurs*. De sorte que l'on pourra formuler des « règles de production » de la forme : « SI tel attribut de tel objet possède telle valeur, ALORS assigner telle valeur à tel attribut de tel objet ».

Au total, une modalité particulière sera considérée comme un objet pourvu de propriétés. Ces propriétés identifiées dans la section consacrée à l'*Analytique des modalités* comme des valeurs pour des paramètres, seront conçues désormais comme des régions convexes (ou des nœuds s'il s'agit de structures discrètes) dans des domaines conceptuels, et manipulées par les systèmes de règles comme des valeurs pour des attributs. Soit pour faciliter la lecture un tableau des correspondances :

Fig.3

Analytique des modalités	*Métamodèle des espaces conceptuels*	*Notation symbolique*
modalité particulière	objet = point (vecteur de coordonnées) dans l'espace conceptuel des modalités	objet
paramètre	domaine conceptuel = une dimension qualitative séparable ou n dimensions qualitatives intégrales	attribut
valeur	propriété = région convexe dans un espace ou nœud dans un graphe	valeur

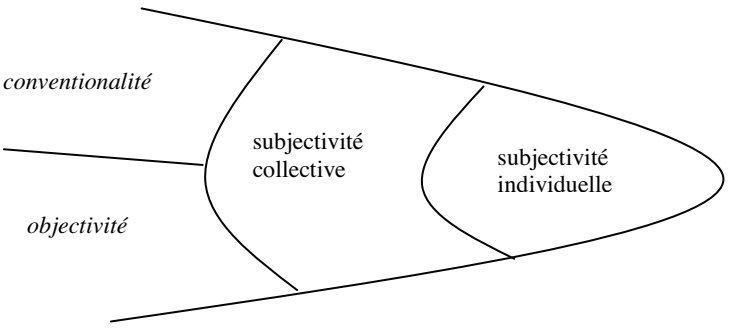
Prenons un exemple :

(1) Je trouve que Marie est belle

L'expression *Je trouve que* associée à l'adjectif *belle* marque l'expression d'une subjectivité individuelle. Ces deux éléments déclenchent donc la construction d'une modalité, et assignent, entre autres, la valeur « subjectivité individuelle » au paramètre de l'instance de validation (I). Dans le domaine conceptuel associé à ce paramètre, la subjectivité individuelle va correspondre à une région convexe particulière d'un espace conceptuel qui comprend aussi la subjectivité collective, l'objectivité, la conventionalité… L'intérêt de représenter ces instances dans un espace tient au fait que l'on peut exprimer les relations de ressemblance et de différence entre les diverses instances, qui seront plus ou moins proches les unes des autres, de même que

l'on pourra faire figurer les relations d'inclusion entre types d'instances : la subjectivité individuelle appartient à la région plus vaste de la subjectivité, mais elle est plus éloignée à la fois de la conventionalité et de l'objectivité que la subjectivité collective (qui tend vers une forme de stabilisation et de généralisation du jugement). La portion de l'espace considéré aura donc une forme du type :

Fig.4



En revanche, dans le système de règles, il paraît plus expédient de la traiter comme une valeur discrète d'un attribut correspondant à l'instance de validation. Par ailleurs, le système de notation symbolique permettra d'exprimer le fait que cette subjectivité individuelle est celle du locuteur et non celle d'un autre sujet (par opposition à « *Jean trouve que* » …), car on y reviendra au § 5.1.1. ce type de relation est plus facile à représenter dans un système symbolique que dans un système conceptuel.

La théorie globale constitue donc un système hybride, conceptuel-symbolique, qui sera évalué en fonction de sa capacité à décrire et à prédire les phénomènes linguistiques tels que nous les avons abordés de manière informelle dans l'*Analytique*.

4.2. Le modèle

Chaque module contient un sous-modèle (correspondant à l'un des paramètres dégagés dans l'*Analytique*). Le risque, avons-nous dit, est d'aboutir ainsi à une mosaïque de sous-modèles plus ou moins compatibles entre eux. Or ce dont nous avons besoin, c'est d'un modèle global qui rende compte à la fois de l'unité de l'objet théorique (les modalités linguistiques) et de son hétérogénéité reconnue. Il nous est apparu que le métamodèle des espaces conceptuels était à même de résoudre ces difficultés. Expliquons comment.

L'*Analytique* a exploré systématiquement les différentes relations de similarité (ressemblances / différences) entre modalités pour en dégager les paramètres constitutifs. Interprétées dans le cadre des espaces conceptuels, ces relations de similarité se fondent sur des *dimensions qualitatives* (variabilité du jugement, relation d'ajustement, structuration syntaxique, etc.) qui constituent l'espace conceptuel global des modalités. Si certaines de ces dimensions sont propres à cet espace (comme la variabilité du jugement), d'autres, au contraire, ont une portée beaucoup plus vaste (la structuration syntaxique, par exemple) [1]. Mais c'est leur réunion qui définit l'espace conceptuel spécifique de la modalité linguistique.

Ces dimensions qualitatives s'organisent en *domaines conceptuels*, qui correspondent aux paramètres qui ont été identifiés : on aura donc un domaine conceptuel pour l'instance de validation, un autre pour la direction d'ajustement, un autre pour la force, etc. Chaque domaine conceptuel met en œuvre *une dimension séparable* (par exemple, la direction d'ajustement qui va du purement descriptif au purement injonctif) ou *deux dimensions intégrales* (comme la relativité qui tient compte à la fois de l'opposition absolu / relatif et de la force, positive ou négative, de la relativité, cf. §.2.8.). Aucun des paramètres ne nous a paru en requérir davantage.

En outre, ces dimensions qualitatives peuvent avoir une *géométrie continue* (comme la force de la validation) ou *discrète* (par exemple, la portée dans la structure logique de l'énoncé). La section suivante aura à préciser la géométrie des domaines conceptuels propres à chacun des paramètres, et à expliquer en quoi certaines des dimensions peuvent être dites intégrales ou séparables.

Dans ce cadre, une modalité particulière est considérée comme un *objet*, i.e. comme un vecteur de coordonnées, dans l'espace conceptuel des modalités. Puisque les paramètres correspondent aux domaines conceptuels de l'espace, les valeurs de ces paramètres sont conçues comme des *propriétés* des objets (des modalités), et représentées par des positions (*régions convexes* dans des espaces ou *nœuds* dans des graphes) dans chacun de ces domaines. Par exemple, si E (le degré d'engagement du locuteur) est représenté par un domaine conceptuel à une dimension séparable, sous la forme d'un segment de droite allant de désengagement total, le refus absolu de prise en charge (ex. : « *J'ouvrirais pour si peu le bec !* » [2]), à l'engagement le plus ferme (*je t'assure / te jure qu'il va venir*), une valeur de ce paramètre, comme le fait que le locuteur s'associe au point de vue exprimé, va correspondre à une propriété, représentée par une portion, plus ou moins étendue, de cet axe (un intervalle sur le segment).

---

1 C'est évidemment aussi le cas pour la pomme, puisque le poids ou la taille sont des dimensions communes à l'ensemble des objets concrets.

2 La Fontaine (*Fables* II, 4), cité par Wagner & Pinchon (1962 : 371).

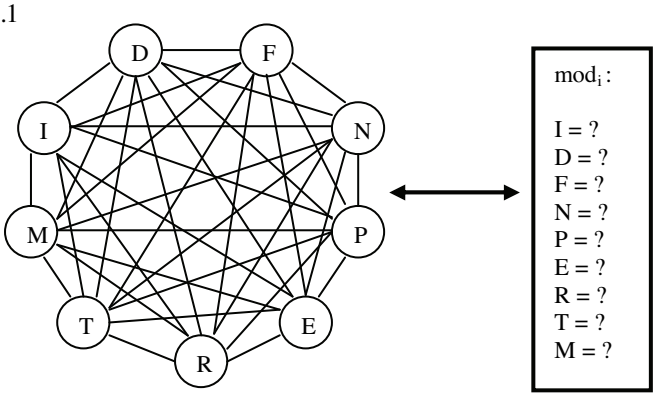
Quant au *concept* même de modalité, il se trouve défini comme un ensemble de propriétés possibles, c'est-à-dire comme un ensemble de positions possibles dans les différents domaines conceptuels de l'espace global (car toutes ne sont pas disponibles, en particulier dans le cas des domaines qui comprennent des dimensions qualitatives qui ne sont pas propres à l'espace des modalités, comme la structuration syntaxique, par exemple). Les sous-concepts de modalité aléthique, épistémique, appréciative, etc., que l'on a qualifiés dans l'*Analytique* de « catégories modales », reposent à la fois sur deux domaines conceptuels distincts correspondant à l'instance de validation et à la direction d'ajustement (cf. § 2.3.4.).

Selon cette perspective, il devient tout à fait envisageable que deux modalités distinctes n'aient aucun trait en commun (c'est-à-dire que les valeurs attribuées à leurs paramètres soient toutes différentes). Mais elles s'inscrivent nécessairement dans le même espace conceptuel (correspondant au même ensemble de paramètres constitutifs) dont elles délimitent des régions différentes. Ce qui garantit l'unité de l'objet théorique (les modalités linguistiques), par-delà son hétérogénéité, c'est donc, outre sa *fonction* (de validation des représentations, cf. § 1.9.), l'espace conceptuel qu'il circonscrit (i.e. l'ensemble des dimensions qualitatives qu'il convoque) : ce que l'on nommera l'*espace conceptuel des modalités linguistiques*.

4.3. Le système de règles

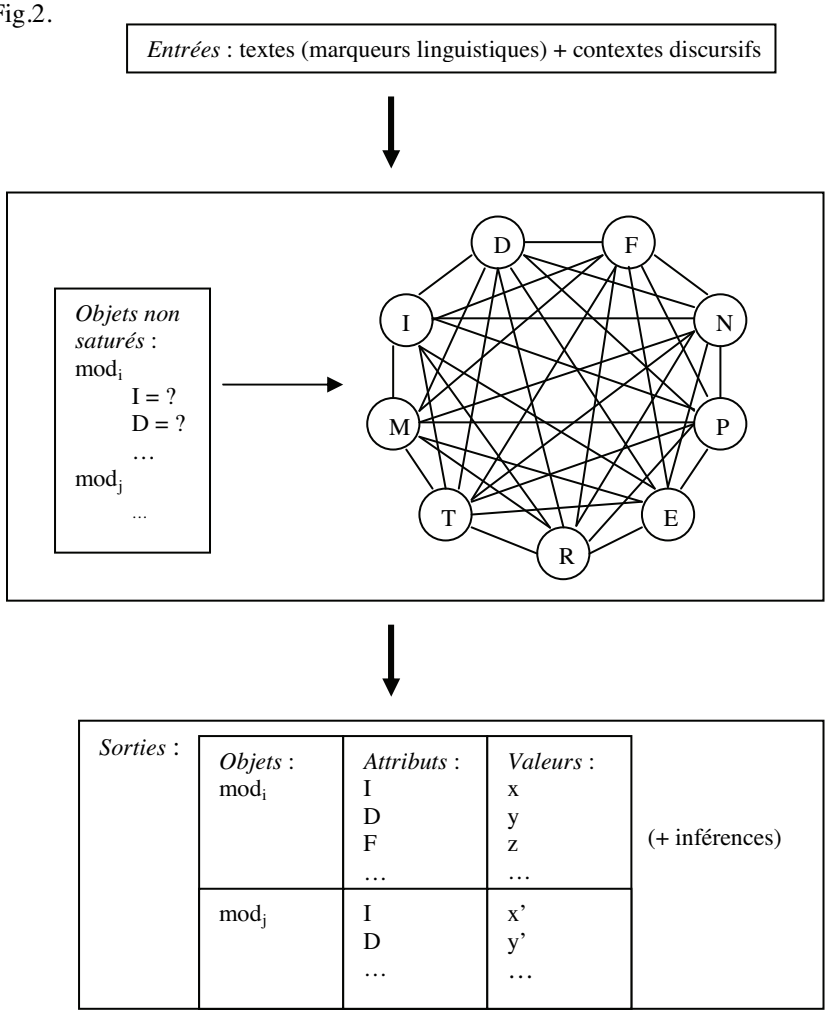
Les règles sont exprimées dans un langage symbolique de type « orienté-objet ». Elles manipulent des objets, des attributs et des valeurs. Ces trois types d'entités correspondent respectivement, dans le système des espaces conceptuels, aux objets, aux domaines conceptuels et aux propriétés (cf. § 4.1., Fig. 3.). Le rôle du système de règles est de construire les objets (modalités) et d'attribuer des valeurs aux attributs de chacun de ces objets. Comme ces attributs (qui correspondent aux paramètres) sont traités dans des modules séparés au sein d'une architecture modulaire, on peut représenter la procédure d'assignation de valeurs aux attributs d'un objet (modalité) de la façon suivante :

Fig.1



Plus généralement, la théorie globale consiste à prendre pour entrées des textes, dont on retient en particulier les marqueurs à valeur modale, pour construire les modalités (comme objets) et leur assigner des ensembles de propriétés (des valeurs pour des attributs), de sorte que les sorties sont constituées de modalités saturées (i.e. pourvues de propriétés). L'ensemble se présente donc sous la forme :

Fig.2.



Les principaux types de règles mis en œuvre se laissent classer en fonction a) de la nature de leurs *prémisses*, b) de celles de leurs *conclusions*, et c) du caractère contextuellement annulable ou non des opérations effectuées.

Le trait pertinent pour discriminer la nature des prémisses paraît être la localisation d'origine des informations sur lesquelles elles s'appuient : elles peuvent provenir soit a) directement des entrées, soit b) des sorties de

modules (d'opérations déjà effectuées). Les règles se laissent alors répartir en trois classes :

a) celles qui ne prennent que des prémisses d'entrée,
b) celles qui ne prennent pour prémisses que des sorties de modules,
c) celles qui recourent aux deux types de prémisses.

On qualifiera respectivement les premières de *règles d'entrée*, les secondes de *métarègles*, et les troisièmes de *règles couplées* (on en donne des exemples un peu plus loin).

On distingue deux types de conclusions en fonction de la nature de l'opération effectuée : a) création d'objets (modalités) ou b) assignation de valeurs aux attributs d'un objet. De là encore, trois sortes de règles envisageables :

a) celles qui créent des objets,
b) celles qui assignent des valeurs aux attributs,
c) celles qui effectuent simultanément les deux opérations (i.e. qui créent un objet tout en assignant des valeurs à certains de ses attributs).

Les premières seront dites *créatrices* (d'objets), les secondes *assignatrices* (de valeurs), et les troisièmes *créatrices-assignatrices*. Comme il ne paraît pas exister, au moins pour le français de règles (ou métarègles) qui créent des objets sans assigner de valeurs à certains de leurs attributs, il semble suffisant de distinguer deux types de règles : *assignatrices* et *créatrices-assignatrices*.

Le croisement de ces deux critères (nature des prémisses et des conclusions) conduit au classement suivant :

Fig.3.

		Conclusions	
		assignation de valeurs	*création d'objets + assignation de valeurs*
Prémisses	*d'entrée*	règles assignatrices (intramodulaires)	règles créatrices assignatrices
	de sortie de module	métarègles assignatrices (intermodulaires)	métarègles créatrices assignatrices
	mixtes	règles assignatrices couplées	règles créatrices assignatrices couplées

Enfin, le caractère contextuellement annulable des opérations effectuées par les règles sera exprimé au moyen de l'adjectif « inférentiel » ajouté au nom de la règle. L'absence de ce qualificatif suffira à indiquer que l'opération est linguistiquement marquée et non pragmatiquement inférée, et qu'elle n'est donc pas contextuellement annulable. Une règle (ou métarègle) inférentielle est une règle qui prend appui sur l'activation d'un stéréotype lié au contexte discursif ou d'une implicature conversationnelle généralisée (cf.

§ 1.5.2.). Or ce sont précisément ces activations qui dépendent du contexte d'énonciation, et qui ne sont mises en œuvre que « par défaut » (i.e. dans l'attente d'une éventuelle confirmation ou infirmation).

Quelques exemples vont nous servir à illustrer ce classement.

(1) Pierre est donc probablement parti

Règle créatrice assignatrice :
Outre la modalité aléthique intrinsèquement associée au prédicat *partir*, l'adverbe *probablement* déclenche à la fois la construction d'une modalité (épistémique) et l'assignation de valeurs à différents attributs de cette modalité, entre autres :
I : subjectivité
D : ↓
F : positive (un certain degré compris entre ceux qu'indiquent *peut être* et *certainement*)
N : opérateur propositionnel (la modalité ne peut être niée ni interrogée).

Règle assignatrice :
Donc ne permet pas de créer une modalité particulière (c'est pourquoi il n'est pas traditionnellement identifié comme marqueur de modalité), mais il sert à déterminer la valeur d'un attribut, en l'occurrence la relativité de la modalité épistémique construite par *probablement*. Cette modalité est ainsi marquée comme fortement relative et comme entretenant une relation de congruence forte avec le contexte gauche.

(2) Il faut que Pierre parte

Métarègle assignatrice :
« *Il faut que* » déclenche, par le biais d'une règle créatrice assignatrice la construction d'une modalité dont la direction d'ajustement est de type « ↑ » (le monde est censé s'ajuster à l'énoncé). Le prédicat *partir* induit, lui aussi par l'intermédiaire d'une règle créatrice assignatrice, une modalité aléthique intrinsèque. Or une *métarègle assignatrice* stipule que lorsqu'un prédicat est affecté d'une modalité extrinsèque dont la direction d'ajustement est de type « ↑ », alors la force (F) de la modalité intrinsèque qui lui est associée est possible (actuellement indéterminée, et virtuellement déterminée [3]). Il en résulte que la valeur de la modalité aléthique associée au prédicat *partir* est simplement possible dans l'exemple (2), alors qu'elle était déterminée et positive en (1), car *partir* était alors dans le champ d'une modalité épistémique, dont la direction d'ajustement est inverse. D'où l'interprétation selon laquelle le départ de Pierre est présenté à la fois comme nécessaire ou obligatoire (en fonction de l'instance de validation retenue dans le contexte), et comme possible.

[3] Cf. § 5.5.4. et 5.7.4.

(3) Pierre doit il sortir ?

Règle créatrice assignatrice couplée :
Le coverbe modal *devoir* déclenche la création d'une modalité. Celle ci peut prendre des valeurs partiellement différentes (cf. § 8.9.), en particulier déontique (obligation) ou épistémique (probabilité). Mais ces valeurs, qui affectent I et D, sont liées aux valeurs de N (le niveau syntaxique). Si la modalité déontique marquée par *devoir* peut avoir le statut syntaxique d'opérateur prédicatif (ou plus rarement de métaprédicat), la modalité épistémique a toujours (lorsqu'elle est exprimée par *devoir*) celui d'opérateur propositionnel. A ce titre, elle ne peut être niée ou interrogée (cf. § 2.5.2.). Or dans l'exemple (3), *devoir*, et la modalité qu'il exprime, sont directement affectés par l'interrogation. Il suit (par le biais d'une règle assignatrice) que la valeur de N ne peut équivaloir à celle « d'opérateur propositionnel » et donc, par l'intermédiaire d'une règle couplée prenant pour prémisses à la fois le marqueur *devoir* et la sortie du module N, que la catégorie modale (constituée des valeurs de I et D ; cf. § 2.3.4.) ne peut être de nature épistémique, mais, forcément, déontique.

(4) Cet été, Pierre a pris une semaine de vacances au Maroc

Règle créatrice assignatrice inférentielle :
Le prédicat « *prendre une semaine de vacances au Maroc* » est intrinsèquement porteur d'une modalité aléthique, et par une inférence fondée sur l'activation d'un stéréotype d'une modalité appréciative positive. Seule cette dernière, parce qu'elle résulte d'une règle inférentielle, est contextuellement annulable, comme l'atteste le contraste :

(5) a. Cet été, Pierre a pris une semaine de vacances au Maroc. ?* Mais il est resté chez lui
b. Cet été, Pierre a pris une semaine de vacances au Maroc. Mais il aurait préféré rester chez lui.

Nous aurons, au § 6., à passer en revue l'ensemble de ces règles, et à montrer comment elles s'articulent entre elles au sein du système global pour produire l'analyse d'un énoncé.

5. Théorie : représentations formelles

5.1. Les types de représentations

5.1.1. Propriétés, relations et propriétés relationnelles

Nous avons adopté pour les raisons avancées au § 4.1. un modèle hybride, qui met conjointement en œuvre deux types de représentations : conceptuelles et symboliques. De façon générale, les symboles utilisés renvoient uniquement aux positions définies dans les représentations conceptuelles. Un cas cependant fait exception, où les représentations symboliques prennent en charge un élément qui ne figure pas explicitement dans les représentations conceptuelles. Il s'agit des « propriétés relationnelles ».

Gärdenfors (2000) admet que puissent coexister au sein d'un même espace conceptuel des dimensions qualitatives dotées de représentations continues et d'autres pourvues de structures discrètes. Il paraît naturel de considérer que les structures discrètes expriment les relations, tandis que les représentations continues caractérisent les propriétés (qualités). Reste que, comme on le sait depuis Aristote (*Catégories* 8, 11a 37), la frontière entre relations et propriétés (qualités) est loin d'être étanche, et que le partage entre ces deux catégories résulte bien souvent du point de vue adopté. Nombreuses sont en effet les « propriétés relationnelles » (ex. : « *être fier de sa voiture* »), qui comportent simultanément les deux aspects (propriété + relation), et qui paraissent donc relever à la fois des deux types de représentation, continu et discret. Or ce cas de figure se rencontre avec certains de nos paramètres. Par exemple, l'instance de validation (I) peut être traitée aussi bien comme une propriété (on oppose ainsi l'objectif au subjectif et à l'institutionnel) que comme une relation (la modalité entre en relation avec la réalité, un ou plusieurs sujets, une institution … [1]).

Nous adoptons, dans les pages qui suivent, la position suivante : nous traitons au moyen de structures discrètes les paramètres *purement relationnels* (N et P) : ceux qui reposent uniquement sur la relation de « portée ». Nous utilisons des représentations continues pour tous les autres paramètres. Lorsque la nécessité s'en fait sentir, nous mentionnons l'entité avec laquelle la modalité entre en relation dans le cadre du système de notation symbolique (bien qu'elle ne puisse figurer explicitement dans la représentation continue utilisée dans le système conceptuel). Ainsi les deux énoncés :

---

[1] Le « fantôme de la vérité » dont parle Berrendonner (1981) résulte ainsi d'un traitement relationnel de l'objectivité.

(1) a. Pierre croit que p
b. Luc croit que p

expriment également des points de vue subjectifs individuels. Dans une représentation continue de l'instance de validation, ces deux points de vue vont correspondre à une même région de l'espace, propre à la subjectivité individuelle. Cette distinction des deux points de vue ne pourra donc apparaître que dans la représentation symbolique associée, par exemple, sous la forme d'une valeur complexe :

[I] I (mod_i) : subj. individ. (*Pierre*)
I (mod_j) : subj. individ. (*Luc*)
où mod_i et mod_j correspondent respectivement aux modalités épistémiques exprimées par (1a) et (1b).

Certes l'adoption d'une structure discrète pour exprimer l'instance de validation aurait permis de rendre compte directement de la différence entre (1a) et (1b) dans le cadre de la représentation conceptuelle, mais elle aurait rendu impossible la prise en compte des aspects continus de ce champ (cf. § 4.1., Fig. 4), ce qui constitue tout de même l'un des intérêts principaux de l'application aux modalités du métamodèle des espaces conceptuels. Par ailleurs, le choix d'un double système de représentation, continu et discret, aurait par trop compliqué et alourdi la mise en œuvre du modèle. Enfin, si certaines valeurs d'un attribut sont relationnelles (complexes), cela n'implique pas que toutes le soient. Pour prendre un exemple dans un tout autre domaine, l'attribut « *état civil* » figurant dans un *curriculum vitae* peut prendre deux valeurs : « *célibataire* » ou « *marié* ». Alors que « *marié* » est une valeur (propriété) relationnelle (on est marié avec quelqu'un), ce n'est pas le cas pour « *célibataire* ». De même, dans l'analyse des modalités, le paramètre de la relativité (R) peut prendre une valeur non relationnelle (R (mod_i) : absolue) ou des valeurs relationnelles (R (mod_i) : relative à …). C'est seulement dans ce dernier cas qu'il convient de recourir à des valeurs complexes.

Résumons par un tableau les principaux types de représentation mis en œuvre par le modèle hybride :

Fig. 1

		espace conceptuel	*notation symbolique*
paramètres	*relation*	structure discrète	valeur (correspondant à un nœud dans le graphe)
	propriété	représentation continue	valeur (correspondant à une région convexe dans l'espace associé)
	propriété relationnelle	représentation continue	valeur complexe (région convexe + termes de la relation)

5.1.2. Représentations discrètes

Concernant les structures discrètes des paramètres N et P, exprimant des relations de portée (syntaxique et logique), il va s'agir de préciser, conformément aux principes de la logique des relations :

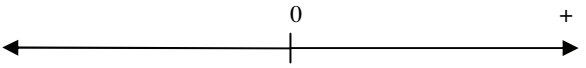
a) le degré de la relation (dyadique ou polyadique),
b) ses propriétés (réflexivité, symétrie, …),
c) les domaine et co-domaine de la relation (i.e. la nature des éléments reliés),
d) les propriétés du champ (univocité, plurivocité, …),
e) la structure de la relation dans l'énoncé. Comme les structures syntaxiques et logiques des énoncés ne sont nullement propres aux modalités, nous essaierons, dans la mesure du possible, de les représenter sous un format qui soit maximalement compatible avec les représentations usuelles en syntaxe et en sémantique formelles.

5.1.3. Représentations continues à une dimension

Les autres paramètres à l'exception du métaparamètre M qui recevra un traitement spécifique, sous forme d'indices seront traités au moyen d'espaces à une dimension (D, F, E, T) ou à deux dimensions intégrales (I, R).

Par souci d'homogénéisation, nous avons retenu un format quasi-identique pour chacune de ces dimensions. Ce format est directement inspiré de *l'Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeurs négatives* de Kant (éd. 1980). Au lieu de concevoir le négatif comme le manque, la privation du positif (conformément à l'opposition logique traditionnelle entre *p* et *non p*), Kant propose de considérer qu'il y a là deux forces d'orientations opposées, à l'intersection desquelles on trouve un point d'équilibre, ce que l'on peut représenter par une figure symétrique :

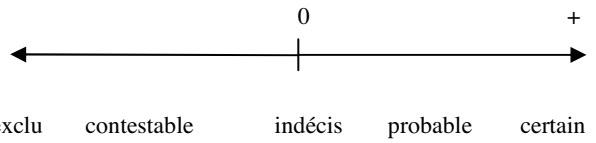
Fig.1



Où « 0 » constitue le point d'équilibre entre la force négative (qui tend vers « - » , et la force positive (orientée vers « + »). Kant donne divers exemples d'oppositions de ce type (plaisir / déplaisir, désir / aversion, éloge / blâme, vérité / erreur, vertu / vice, récompense / punition, clair / obscur, bon / mauvais, etc.). Selon cette analyse, le déplaisir n'équivaut pas simplement à une absence de plaisir (de même que la punition n'est pas seulement une absence de récompense), mais il s'agit d'une manière de « plaisir négatif », de force opposée au plaisir, susceptible, elle aussi, de divers degrés [2].

On obtient donc un modèle *continu* et *dynamique* de l'opposition négatif / positif, dont on peut facilement illustrer l'application à la force (F) de la modalité épistémique, par exemple :

Fig.2



Il rend compte à la fois des degrés d'adhésion subjective à un jugement, tels qu'ils sont exprimés au moyen, entre autres, de divers adverbes et locutions adverbiales épistémiques (*peut-être*, *probablement*, *sans doute*, *sans aucun doute*, …) et du fait qu'il ya bien une orientation intrinsèquement marquée par ces adverbes, positive ou négative (ex. : *certainement pas*). Ainsi que l'a montré Ducrot (repris ici-même au § 2.4.2.), il ne s'agit pas d'une seule et unique échelle argumentative, mais bien d'une double échelle à orientations opposées, comme l'attestent les possibilités d'enchaînement illustrées par (2a, b), et l'anomalie de (2c) :

(2) a. Il est vraisemblablement venu. Il est même très certainement venu.

b. Il n'est vraisemblablement pas venu. Il n'est même très certainement pas venu

c. ?? Il n'est vraisemblablement pas venu. Il est même très certainement venu.

---

[2] Cf. L'*Essai* (éd. 1980 : 275 276). Cette représentation de l'opposition entre le positif et le négatif sera reprise et appliquée à différents domaines (physique, métaphysique, moral) dans d'autres œuvres de Kant : *Critique de la raison pure* (éd. 1980 : 997 998), *La religion dans les limites de la simple raison* (éd. 1986 : 33), *Métaphysique des mœurs* (éd. 1986 : 662), *Anthropologie du point de vue pragmatique* (éd. 1986 : 1047).

Le point d'équilibre (0) peut recevoir, en fonction des contextes, diverses interprétations. Tantôt il résulte de ce que le locuteur dispose d'arguments *pro* et *contra* de forces équivalentes (qui s'annulent mutuellement), tantôt il provient de ce que le locuteur n'a d'arguments ni pour ni contre (aucune force ne s'exerce). Ce point d'équilibre sera exprimé par la formule « normande » : « *peut-être que oui, peut-être que non* ».

Par ailleurs, l'analyse de la théorie aristotélicienne des modalités a conduit Granger (1976 : 185, et 1995 : 20) à redéfinir les traditionnelles oppositions de *contradiction* (négation du *modus*) et de *contrariété* (négation du *dictum*, cf. § 2.4.2.) sur une représentation « graphique » comparable à celle de la Fig.2 (suffisamment, en tout cas, pour que ses définitions s'y appliquent) :

a) chaque valeur de l'attribut ainsi modélisé est représentée par un point ou un intervalle convexe (« sans trou ») sur cet axe ;

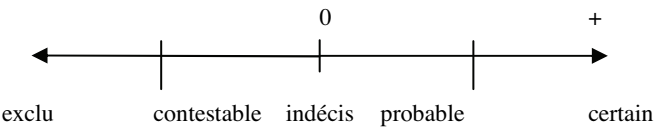
b) le *contradictoire* d'une valeur correspond à son *complémentaire* sur l'axe ;

c) le *contraire* d'une valeur est son *symétrique* par rapport au « milieu », en l'occurrence au point d'équilibre « 0 ».

On obtient ainsi un mode de représentation susceptible de rendre compte à la fois du caractère continu et orienté des modalités, et des systèmes d'oppositions qui garantissent l'interdéfinition des valeurs modales (le *nécessaire* comme contraire de l'*impossible*, etc.).

Admettons de représenter les valeurs épistémiques de la façon suivante :

Fig.3



Chaque intervalle peut, à son tour, se subdiviser en sous-intervalles, correspondants aux divers degrés de probabilité, de certitude ou d'incertitude. Le contraire du certain est constitué de son symétrique par rapport à 0 : l'exclu ; alors que son contradictoire englobe tout le non certain (de l'exclu au probable). De même, le contraire du probable est le contestable (son subcontraire pour la tradition aristotélicienne), tandis que son contradictoire correspond à la fois à la zone négative qui va de l'exclu à l'indécis, et au segment positif du certain. D'où la possibilité d'énoncer

(3) a. Ce n'est pas probable, c'est exclu

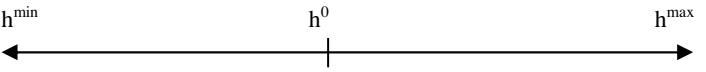
b. Ce n'est pas probable, c'est certain.

Reste que le contradictoire du probable (le non probable) ne constitue pas une zone convexe, et ne saurait donc être considéré comme une seule valeur (même très englobante), mais nécessairement comme deux valeurs disjointes.

Dans le cas de l'indécis, le contradictoire équivaut aux deux zones, négative et positive, qui l'entourent, mais son contraire (son symétrique par rapport à 0) n'est autre que lui-même, ce qui correspond bien à l'analyse classique de la contrariété comme négation du *dictum* : [*indécis* que *p*] est équipollent à [*indécis* que ~ *p*] : « je ne sais pas si *p* » implique « je ne sais pas si *non p* », et réciproquement.

Les représentations continues à une dimension seront donc représentées au moyen d'une structure du type :

Fig.4



où h^0 désigne le point d'équilibre entre les deux forces antagonistes, tandis que h^{min} et h^{max} expriment les deux pôles, respectivement négatif et positif de ces forces (la lettre h symbolisant le caractère horizontal, purement conventionnel, de l'axe).

Les propriétés (valeurs) définies sur ces dimensions qualitatives vont correspondre à des points ou intervalles convexes sur l'axe associé. L'exigence d'un mode de représentation symbolique nous conduit à introduire deux nouveaux points de repère (h^- et h^+), de façon à distinguer et classer tout un ensemble de valeurs possibles :

Fig.5

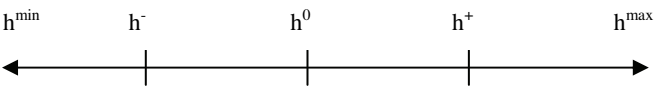


Fig.6 *Liste des valeurs* :

a)
Neutre strict :	h^0
Neutre large :	$]h^-, h^+[$

b)
Négatif large :	$[h^{min}, h^0]$
Négatif strict :	$[h^{min}, h^0[$
Négatif faible :	$]h^-, h^0[$
Négatif fort :	$[h^{min}, h^-]$
Négatif moyen :	h^-
Négatif très fort :	$[h^{min}, h^-[$
Négatif maximal :	h^{min}

c)
Positif large :	$[h^0, h^{max}]$
Positif strict :	$]h^0, h^{max}]$
Positif faible :	$]h^0, h^+[$
Positif fort :	$[h^+, h^{max}]$
Positif moyen :	h^+
Positif très fort :	$]h^+, h^{max}]$
Positif maximal :	h^{max}

On peut alors définir des relations entre ces valeurs :

Fig.7 Relations d'inclusion et de voisinage conceptuel (adjacence) entre les valeurs :
Inclusion (x inclut y) : x ⟶ y
Voisinage (x est voisin de / ajacent à y) : x ⟷ y

Fig.7a

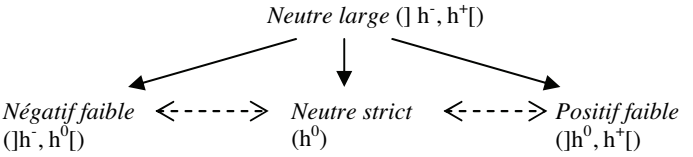


Fig.7b

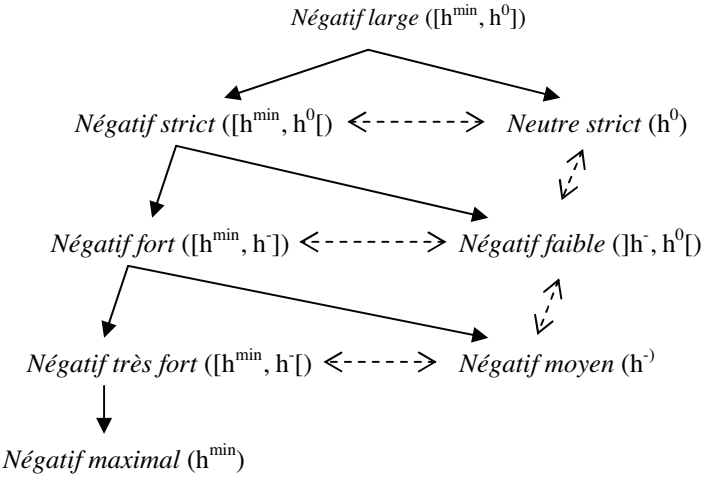


Fig.7c

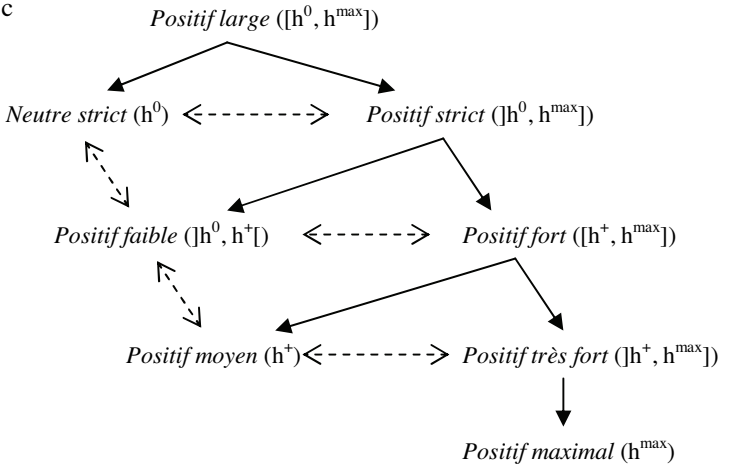
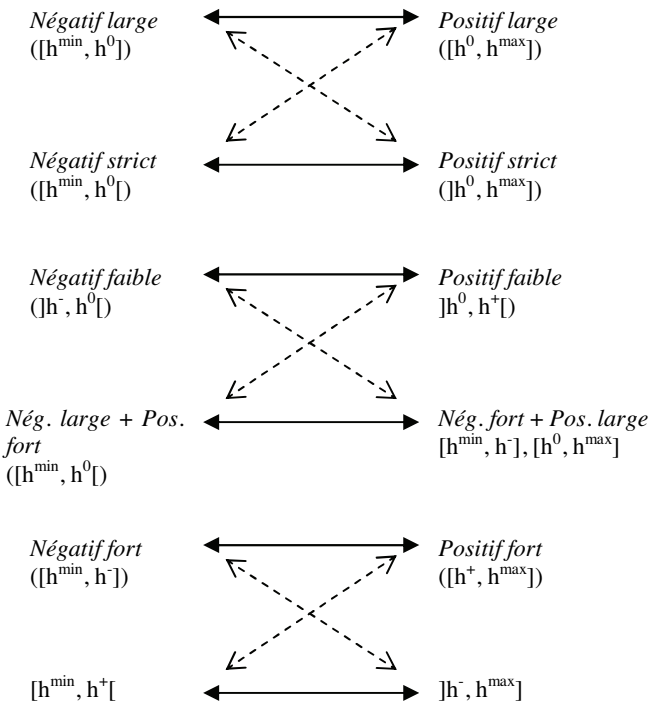
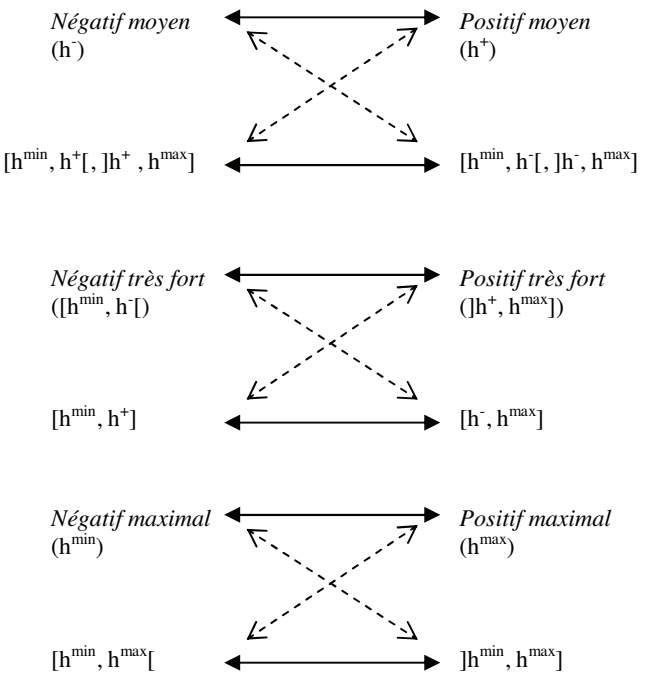


Fig.8 Relations de *contrariété* (symétrie par rapport à h^0) et de *contradiction* (complémentarité) :
Contariété (x est le contraire de y) : x ⟷ y
Contradiction (x est le contradictoire de y) : x ⟷ y

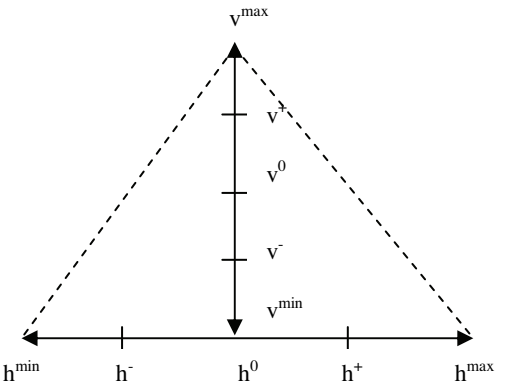




5.1.4. Représentations continues à deux dimensions

Les représentations continues à deux dimensions qualitatives articulent une dimension horizontale du type qui vient d'être défini à une dimension verticale structurée de façon identique. Cette articulation est opérée de façon à donner à l'espace une forme triangulaire (car c'est ce type de forme qui est apparu empiriquement adéquat), du type :

Fig.9

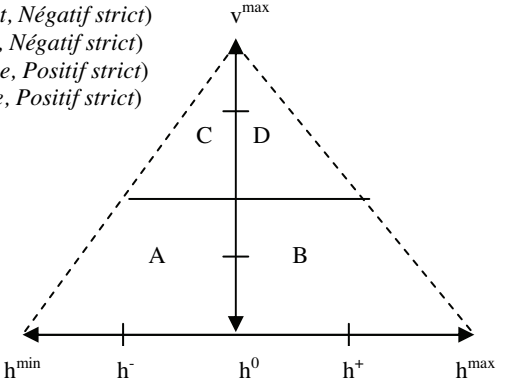


Les propriétés (valeurs) correspondent à des régions convexes délimitées dans cet espace, et repérables au moyen de coordonnées (abscisses, ordonnées) définies par rapport au repère orthogonal ainsi constitué. La forme triangulaire contraint les régions susceptibles de correspondre à des propriétés de l'objet (la modalité) à l'intérieur du domaine conceptuel considéré : si les ordonnées sont voisines de v^{max}, dans la figure 9, les abscisses seront nécessairement voisines de h^0 ; la totalité du champ des valeurs de h n'est accessible que si l'une au moins des ordonnées est voisine de v^{min}. C'est en quoi les deux dimensions peuvent être dites intégrales (non séparables).

On obtient ainsi quatre grandes régions dans cet espace, chacune étant identifiée par un couple de coordonnées, correspondant respectivement aux positions sur les axes h et v :

Fig.10

A : (*Négatif strict, Négatif strict*)
B : (*Positif strict, Négatif strict*)
C : (*Négatif faible, Positif strict*)
D : (*Positif faible, Positif strict*)



Reste évidemment à montrer comment ces structures abstraites s'appliquent aux différents paramètres, et, d'abord, à isoler et définir les dimensions qualitatives qui les constituent.

5.2. Représentations discrètes : le niveau syntaxique (N)

5.2.1. Propriétés des relations

Au plan syntaxique, la modalité entre en relation avec des « domaines syntaxiques » (cf. § 2.5.1.), et se trouve caractérisée à la fois par le domaine sur lequel elle « porte » et par celui auquel elle appartient, dans la phrase. C'est donc une double relation, de portée et d'appartenance, qu'il faut prendre en compte. La relation d'appartenance est traditionnellement conçue en termes de constituance : « appartenir » à un « domaine », c'est « être un constituant de ce domaine » ; cette relation est au principe des analyses arborescentes, chomskyennes ou non, de la syntaxe. Aussi la relation de portée syntaxique va-t-elle s'inscrire dans les structures construites sur la base des relations de constituance.

Caractérisons tout d'abord ces deux relations. La relation « *être constituant de* » est :

a) dyadique,

b) irréflexive, asymétrique, transitive et non connexe (c'est pourquoi sa structure est ramifiée [1]) ;

c) son domaine logique est composé de lexèmes, de grammèmes, de groupes (projections intermédiaires) et de syntagmes (projections maximales), son co-domaine contient des projections intermédiaires et maximales ;

d) son champ (union du domaine et du co-domaine) est plurivoque : un même élément peut appartenir à plusieurs syntagmes (en particulier s'ils sont inclus les uns dans les autres, par transitivité), un même syntagme contient plusieurs éléments.

La relation « *porter sur* » est :

a) dyadique,

b) irréflexive, asymétrique et intransitive (ainsi « *je souhaite qu'il soit interdit de fumer* » n'implique pas « *je souhaite fumer* ») ;

c) son domaine logique est constitué de modalités (dans le cas qui nous occupe), son co-domaine par les constituants (ou domaines syntaxiques) ;

d) son champ est univoque : une modalité ne porte que sur un domaine, même dans le cas où il s'agit de constituants coordonnés, comme en témoigne la reprise anaphorique unique, par *le* :

---

[1] Cf. Vernant (2001 : 28).

(1) Pierre doit rentrer à 10 heures et se coucher immédiatement. Il le doit absolument.

En revanche, un même domaine peut être affecté par plusieurs modalités, qu'il n'y a pas lieu de regrouper en une modalité complexe :

(2) Pierre peut et doit ranger sa chambre.

5.2.2. Structure de la relation de constituance

La structure de la relation de constituance est, pour les raisons indiquées (irréflexivité, asymétrie, transitivité) de type arborescent. Inscrire la relation de portée entre modalités et constituants dans ces structures syntaxiques revient à :

a) spécifier des *positions* pour les modalités,

b) définir des *domaines* sur lesquels portent les modalités en fonction des positions qu'elles occupent.

5.2.2.1. Les positions

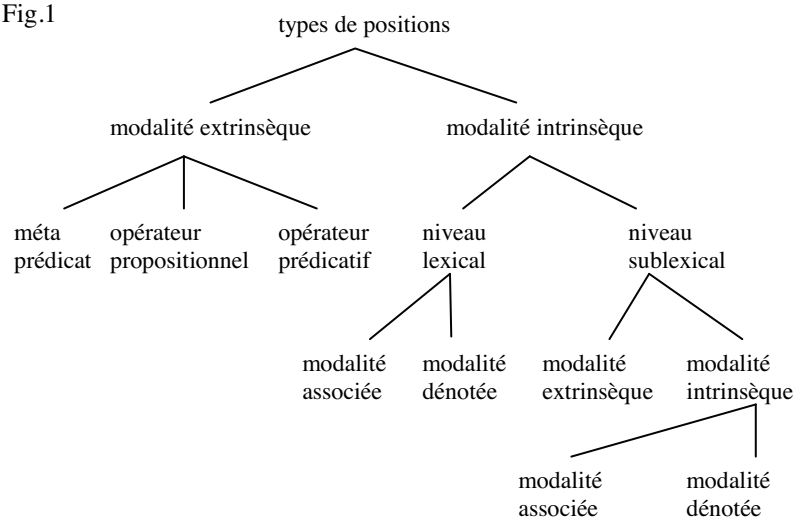
Nous avons montré, au § 2.5, que deux niveaux de positions devaient être distingués :

a) celui des modalités *intrinsèques* à une tête lexicale,

b) celui des modalités *extrinsèques*.

Nous avons également vu qu'ils se laissent à leur tour subdiviser en diverses positions pour les modalités, que l'on peut ainsi résumer :

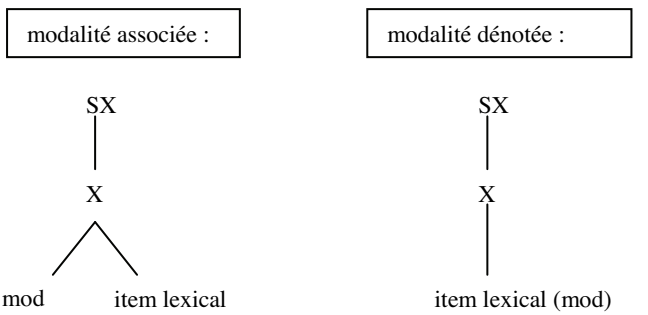
Fig.1



Reste à inscrire ces diverses positions dans une structure de constituance. Plutôt que de retenir telle ou telle théorie, nous préférons nous contenter ici d'un *schéma de structure* (susceptible d'être intégré, sous une forme ou une autre, à différents modèles).

Convenons de noter respectivement les modalités intrinsèques à une tête lexicale, « associées » et « dénotées » (cf. § 2.5.2), de la façon suivante :

Fig.2



Où SX désigne un syntagme, dont X constitue la tête. Exemples :

(3) *lourd* (modalité épistémique associée : quelque chose est lourd pour un sujet)

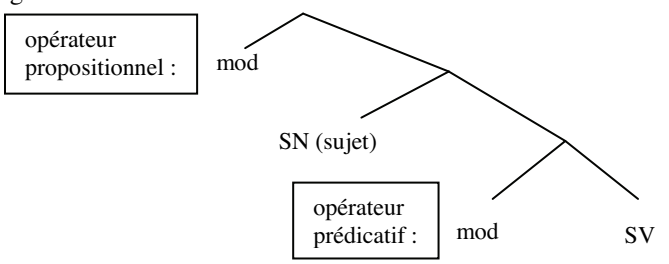
(4) *probable* (modalité épistémique dénotée par l'adjectif).

Fig.3



Les modalités extrinsèques de type « opérateur propositionnel » et « opérateur prédicatif » (cf. § 2.5.1.) s'inscrivent dans un schéma de structure du type :

Fig.4



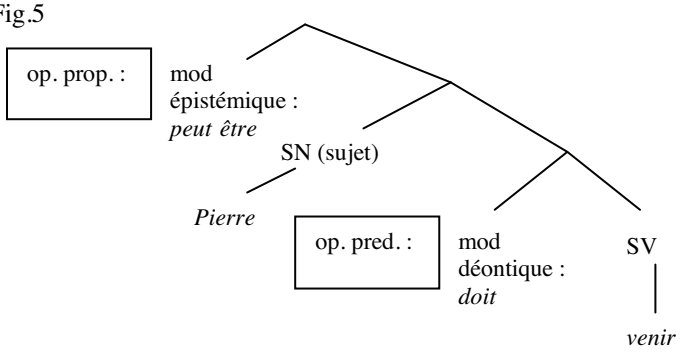
L'opérateur prédicatif se joint au SV pour constituer un prédicat complexe, alors que l'opérateur propositionnel porte sur la phrase entière (rappelons qu'il n'entre pas dans le champ de la négation, ni dans celui du temps de la phrase). Les exemples :

(5) a. Peut être que Pierre doit$_{\text{déontique}}$ venir

(5) b. Pierre doit$_{\text{déontique}}$ peut être venir

se verront ainsi assigner une structure configurée selon un schéma du même type :

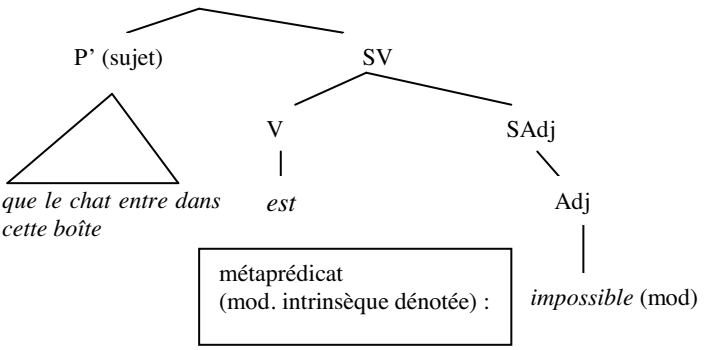
Fig.5



Si, par ailleurs, on admet qu'un métaprédicat n'est autre qu'un lexème dénotant une modalité (à titre de modalité intrinsèque) qui est prédiqué sur une prédication (et non directement sur un prédicat, car il s'agirait alors d'un prédicat du deuxième ordre et non d'un métaprédicat), on obtient, pour le métaprédicat marqué par l'expression « *il est impossible que* » dans la phrase (6), la structure illustrée par la Fig.6 [2] :

(6) Il est impossible que le chat entre dans cette petite boîte

Fig.6



[2] Sur ces constructions, cf. Riegel (1985 : 156 163). On pourrait aussi générer directement la structure [il est Adj [que P]] (cf. Gaatone (1986 : 293) ; mais il faudrait alors rendre compte, au plan structural, des deux lectures possibles de « *il est heureux que* p ».

Rappelons que (cf. § 2.5.2.) :
a) la proposition affectée par le métaprédicat n'est pas toujours en position de sujet, en particulier quand le métaprédicat est marqué par un verbe transitif, (ex. 7a, b, Fig.7) ;
b) le lexème exprimant un métaprédicat peut aussi être un nom abstrait (ex. 7c, Fig.8);
c) la prédication sur laquelle porte le métaprédicat peut également être exprimée par un nom abstrait, le métaprédicat correspondant alors lui-même soit à un adjectif, attribut ou épithète (ex. 7d, e), soit à un nom (ex. 7f).

(7) a. Luc veut que Marie revienne
b. Luc se plaint que Marie soit malade
c. La probabilité que Marie revienne est faible
d. Son retour est probable
e. Son probable retour…
f. La probabilité de son retour

Fig.7 (structure de l'ex. 7a)

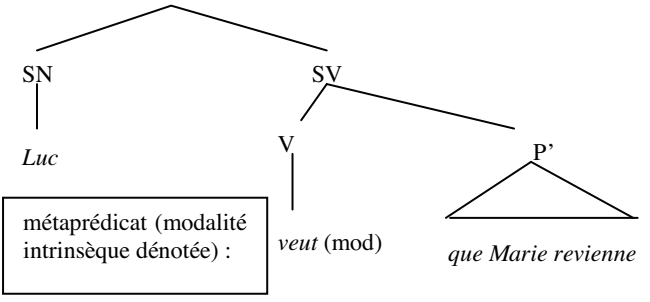
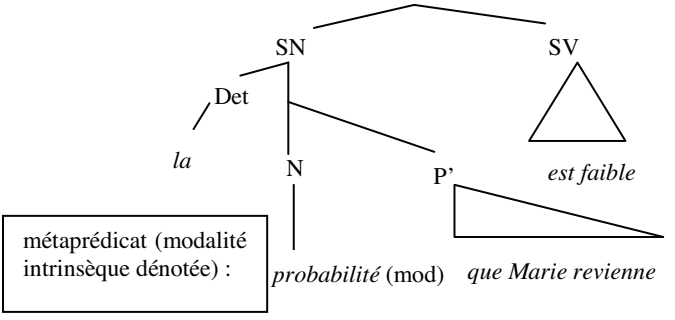
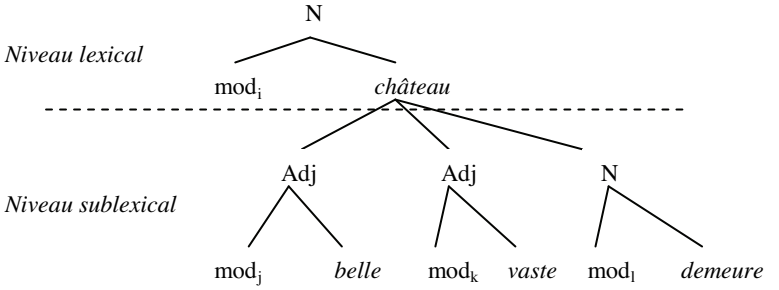


Fig.8 (structure de l'ex. 7c)



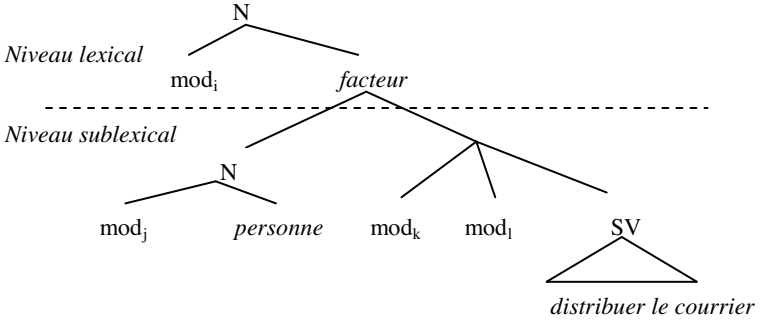
Les modalités de *niveau sublexical* n'offrent pas de particularité remarquable : elles concernent simplement les « sous-prédicats » et non le prédicat lui-même (cf. § 2.5.3.). Prenons les exemples de *château* (*belle et vaste demeure*) et de *facteur* (*personne qui peut et doit distribuer le courrier*) :

Fig.9 (modalités intrinsèquement associées au lexème *château*)



où mod$_i$ désigne la modalité aléthique associée à *château*, et mod$_j$, mod$_k$, mod$_l$ les modalités, respectivement appréciative, épistémique et aléthique, associées (de façon intrinsèque) aux prédicats sublexicaux.

Fig.10 (modalités intrinsèquement associées au lexème *facteur*)

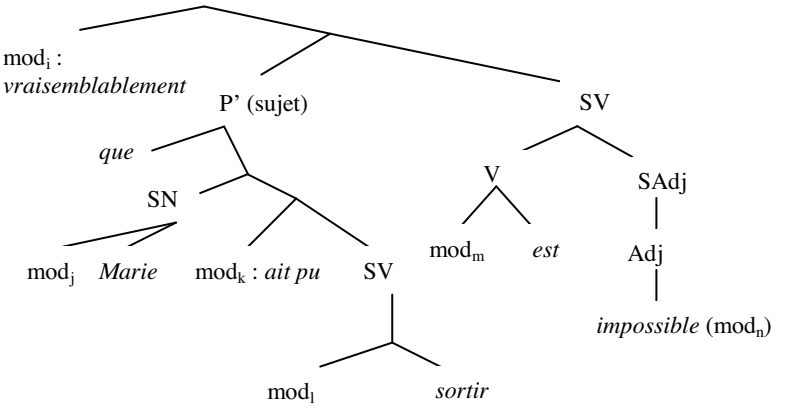


où mod$_i$ représente la modalité aléthique associée à *facteur* au niveau lexical, mod$_j$ la modalité aléthique associée au prédicat sublexical *personne* (qui correspond au sème générique dans une analyse componentielle), tandis que mod$_k$ et mod$_l$ désignent les modalités déontiques (de permission et d'obligation) associées, mais de façon extrinsèque, au prédicat *distribuer le courrier*.

Afin d'illustrer ce qui vient d'être dit de la représentation des diverses positions syntaxiques des modalités, donnons deux exemples de phrases comportant plusieurs modalités à des positions différentes (on laisse cependant de côté le niveau sublexical) :

(8) Il est vraisemblablement impossible que Marie ait pu sortir

Fig.11 (structure de l'ex. 8)



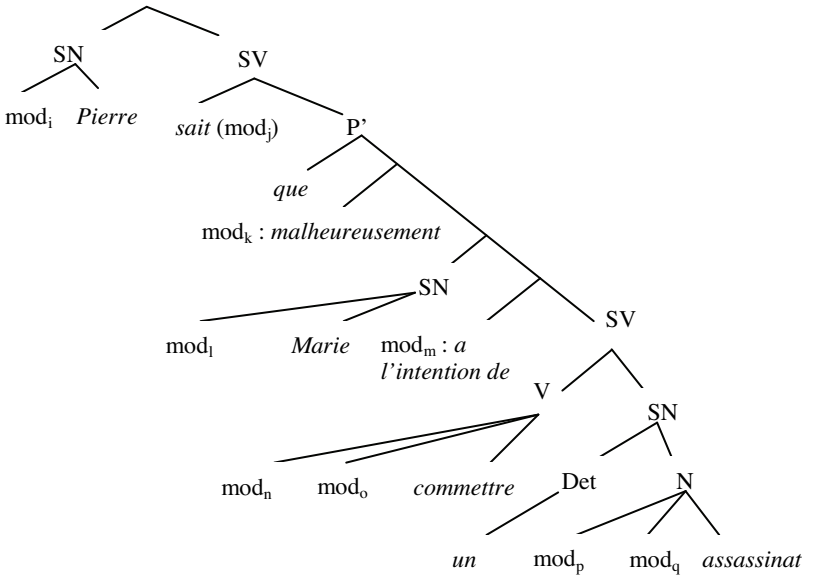
mod$_i$: modalité épistémique en position d'opérateur propositionnel ;
mod$_j$: modalité aléthique associée au nom propre ;
mod$_k$: modalité aléthique (possibilité) ou déontique (permission) en position d'opérateur prédicatif ;
mod$_l$: modalité aléthique intrinsèquement associée au prédicat *sortir* ;
mod$_m$: modalité aléthique intrinsèquement associée au verbe *être* ;
mod$_n$: modalité aléthique intrinsèquement dénotée par l'adjectif *impossible*, et attribuée, à titre de métaprédicat, à la complétive sujet.

Remarque : nous assignons des modalités aléthiques intrinsèques au nom propre *Marie* ainsi qu'au verbe *être*, de façon à pouvoir rendre compte, entre autres, de l'opposition entre « *Marie* » et « *la prétendue Marie* » (qui indique que le locuteur refuse de prendre en charge la validation du nom propre [3]), et de la différence entre *être* (aléthique) et *sembler* (épistémique).

(9) Pierre sait que Marie a malheureusement l'intention de commettre un assassinat

[3] De façon générale, le nom propre est porteur d'une modalité aléthique (l'individu est objectivement identifié au moyen de ce désignateur), même si l'on sait, qu'en discours, un nom propre peut se trouver porteur de diverses formes d'appréciations, qui seront traitées comme des modalités appréciatives ou axiologiques inférées, et non linguistiquement marquées.

Fig.12 (structure de l'ex. 9)



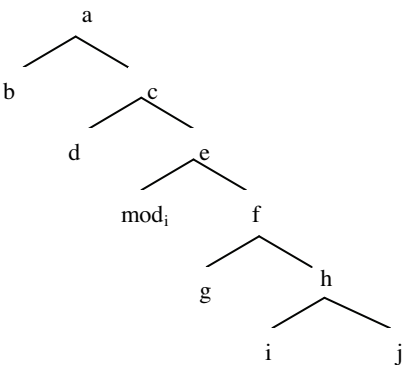
mod$_i$ et mod$_l$: modalités aléthique intrinsèques aux noms propres ;
mod$_j$: modalité épistémique dénotée, en position de métaprédicat ;
mod$_k$: modalité appréciative en position d'opérateur propositionnel ;
mod$_m$: modalité boulique en position d'opérateur prédicatif ;
mod$_n$ et mod$_p$: modalités axiologiques intrinsèquement associées à *commettre* et *assassinat* ;
mod$_o$ et mod$_q$: modalités aléthiques intrinsèquement associées à *commettre* et *assassinat* (qui sont des termes à la fois objectifs et axiologiques, cf. § 2.5.3.).

Ces modalités aléthiques (mod$_o$ et mod$_q$), qui correspondent à la valeur dénotative des lexèmes, expriment ici le possible, car elles sont dans la portée (logique) de la modalité boulique mod$_m$ (cette valeur leur est assignée par une métarègle très générale).

5.2.2.2. Les domaines

Nous sommes désormais en mesure de préciser ce qu'est un domaine syntaxique sur lequel porte une modalité. Dans une configuration du type :

Fig.13



le domaine syntaxique auquel mod$_i$ appartient (relation de constituance) est constitué de e, ainsi que de c et a (puisque la relation est transitive), c'est-à-dire des nœuds qui la dominent, immédiatement ou non. Le domaine sur lequel elle porte peut se trouver défini de deux façons : soit, dans le cas général, il s'agit de f, le nœud qu'elle c-commande [4], soit ce sera b, si d est un verbe attributif et si mod$_i$ a statut de métaprédicat prédiqué sur le sujet b (voir pour exemples les Fig. 6 et 11) [5].

Dire que mod$_i$ porte sur b ou sur f, c'est dire qu'elle peut affecter, dans la structure logique, l'ensemble des éléments que dominent b ou f. Par exemple, dans la structure représentée par la Fig.13, en admettant que mod$_i$ porte sur f, elle pourra affecter, dans la structure logique, les nœuds g, h, i et j. Si l'on se reporte aux figures 4, 5 et 6, ci-dessus, il suit qu'une modalité en position d'opérateur prédicatif prend pour domaine le SV, tandis qu'un opérateur propositionnel ou un métaprédicat prennent la proposition pour domaine. C'est la focalisation qui va déterminer le choix d'un ou de plusieurs éléments du domaine qui vont être affectés par la modalité dans la structure logique (cf. § 5.3.2.).

Reste que si le domaine sur lequel porte la modalité est limité vers le haut, il peut l'être aussi vers le bas. On observe ainsi qu'il existe deux « barrières », au sens chomskyen [6], à la relation de portée, pour la modalité : P', et la présence d'une autre modalité extrinsèque, de niveau moins élevé.

Soit des structures du type :

---

4 Cette relation, classique en grammaire générative, depuis Reinhart (1976) se définit comme suit : a c commande b ssi a ≠ b et si le premier nœud branchant qui domine a domine b.

5 Si l'on générait les métaprédicats directement à une position plus élevée (cf. n. 2 ci dessus), ils se conformeraient à la loi générale (ils c commanderaient leur domaine).

6 Cf. Chomsky (1986).

Fig.14

[I] mod_i (a (b (c (d)) e (f)))
P’

[II] mod_i (mod_j (b (c)))

En [I], mod_i porte sur a, b, e et f, mais non sur c et d, qui sont isolés par la « barrière » P’. En [II], mod_i porte sur mod_j, mais ne peut affecter b et c, qui sont protégés par la présence même de mod_j. Soit, pour illustrer respectivement ces deux cas figure, les exemples :

(10) a. Peut être que la fille qui a un pantalon rouge connaît Pierre
b. Il faut que la fille qui a un pantalon rouge parle à Pierre
c. Pierre veut parler à la fille qui a un pantalon rouge
d. Peut être que Marie $doit_{déontique}$ mettre une jupe.

Il est assez clair que les modalités épistémique, déontique et boulique marquées respectivement par « *peut-être* », « *il faut que* » et « *vouloir* », dans les exemples (10a, b, c), ne peuvent affecter les éléments et relations contenus dans la subordonnée relative, et donc protégés par un nœud P’ : on ne saurait inférer que la fille a peut-être un pantalon rouge, qu’il faut qu’elle en ait un, ou que Pierre veut qu’elle en ait un. Dans l’exemple (10d), les deux modalités extrinsèques ont un statut différent, et la seconde fait barrière à la première : on n’infèrera pas légitimement que le locuteur tient pour vraisemblable que Marie mette une jupe. Observons cependant que cette dernière contrainte ne vaut plus lorsque la seconde modalité a un statut d’opérateur propositionnel, comme dans l’exemple (9), illustré par la Fig. 12 ci-dessus. C’est pourquoi (9) n’équivaut pas à la phrase « *Pierre sait qu’il est malheureux que Marie ait l’intention de commettre un assassinat* » dans laquelle la modalité appréciative constitue un métaprédicat et donc une « barrière » au domaine de la modalité épistémique (« *Pierre sait que* »).

5.2.3. Notation symbolique

La notation symbolique associée à cette représentation géométrique du paramètre syntaxique va devoir contenir deux types d’informations :
a) la position syntaxique
b) l’identification du domaine syntaxique sur lequel porte la modalité (cette information est nécessaire, en particulier, dans les phrases complexes comportant le même type de modalité à plusieurs niveaux).

Pour la position, on utilisera les abréviations suivantes :

modalité extrinsèque en position d'opérateur propositionnel :	op. prop.
modalité extrinsèque en position d'opérateur prédicatif :	op. pred.
modalité extrinsèque en position de métaprédicat :	métapred.
modalité intrinsèque associée au lexème :	assoc.
modalité intrinsèque dénotée par le lexème (quand elle ne fonctionne pas comme métaprédicat) :	dénot.
modalité de niveau sublexical extrinsèque au prédicat sublexical :	sublex. extr.
modalité de niveau sublexical intrinsèquement associée au le prédicat sublexical :	sublex assoc.
modalité de niveau sublexical intrinsèquement dénotée par le prédicat sublexical :	sublex. dénot.

Pour identifier le domaine sur lequel porte la modalité, on indiquera, entre guillemets, la séquence concernée. La valeur de N sera donc marquée par un couple d'éléments, séparés par un point-virgule : la position et le domaine. Soit la notation symbolique de l'analyse de l'exemple (9), représentée de façon géométrique par la Fig.12 :

N (mod_i) : (assoc. ; « *Pierre* ») ;
N (mod_j) : (métapred. ; « *Marie a malheureusement l'intention de commettre un assassinat* ») ;
N (mod_k) : (op. prop. ; « *Marie a l'intention de commettre un assassinat* ») ;
N (mod_l) : (assoc. ; « *Marie* ») ;
N (mod_m) : (op. pred. ; « *commettre un assassinat* ») ;
N (mod_n) : (assoc. ; « *commettre* ») ;
N (mod_o) : (assoc. ; « *commettre* ») ;
N (mod_p) : (assoc. ; « *assassinat* ») ;
N (mod_q) : (assoc. ; « *assassinat* »).

5.3. Représentation discrètes : la portée dans la structure logique (P)
5.3.1. Structures simples

La valeur de ce paramètre doit être calculée en fin de traitement, essentiellement au moyen de métarègles et de règles couplées prenant pour entrées les sorties des différents modules (les valeurs déjà attribuées aux autres paramètres). Nous avons expliqué (au § 2.5.1.) en quoi cette relation de portée se distingue de la portée dans la structure syntaxique :
a) elle prend en compte les modalités inférées (en plus des modalités marquées),
b) elle met en relation des éléments (de nature logico-sémantique) et non des positions et des domaines (syntaxiques).

Partant, elle présente des caractéristiques partiellement différentes : il s'agit d'une relation

a) dyadique,

b) irréflexive, asymétrique et intransitive ;

c) son champ est purivoque (à la différence du champ de la relation de portée syntaxique, cf. § 2.6.2.) ;

d) quant à sa structure ainsi que ses domaine et co-domaine, ils ne peuvent être définis que dans le cadre d'un système de représentation logique des énoncés au moins partiellement défini.

Conformément aux exigences formulées au § 2.6.3., nous adopterons un format de représentation de type « logique des prédicats étendue » [7], c'est-à-dire que nous reprenons le dispositif global de la logique des prédicats du premier ordre en lui adjoignant les principes suivants (qui la rendent apte à traiter adéquatement un plus grand nombre d'énoncés, même si ce type de représentation reste inévitablement fragmentaire) :

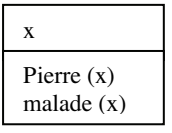
a) Les noms propres sont traités comme des prédicats, au sens où l'on prédique d'un individu la propriété d'être nommé au moyen d'un certain vocable ou d'être identifiable au moyen d'une certaine dénomination (cette seconde interprétation permettant d'éviter certaines des objections linguistiques portées à l'encontre de l'analyse des noms propres comme « prédicats de dénomination » [8]). Ainsi l'énoncé (1a) sera analysé en (1b) :

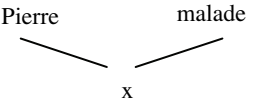
(1) a. Pierre est malade

b. *Pierre* (x) ∧ *malade* (x)

ce que l'on pourrait également représenter de façon équivalente par une boîte (comme en DRT) ou par un graphe :

Fig.1





Comme les connecteurs logiques sont appelés à jouer un rôle crucial dans nos analyses, nous retiendrons, par commodité, le type de représentation illustré en (1b).

b) Les prépositions directement régies par le verbe (ex. : « *parler à* ») sont comprises dans le prédicat verbal. Exemple

(2) a. Pierre parle à Marie

---

7 La DRT constitue un modèle de ce type de logique, cf. Kamp & Reyle (1993 : 126 127).

8 Cf. Kleiber (2004) et les références citées pour une discussion.

b. *Pierre* (x) ∧ *Marie* (y) ∧ *parler à* (x,y).

c) Les prépositions qui ne sont pas directement régies par un verbe sont traitées comme des prédicats polyadiques [9]. Exemple :

(3) a. Une fille avec un chignon

b. ∃x ∃y [*fille* (x) ∧ *chignon* (y) ∧ *avec* (x,y)].

d) On admet, à la suite de Davidson (1967, 1980 [10]) que les événements peuvent constituer des arguments pour des prédicats exprimés par des compléments circonstanciels (ou adverbiaux) [11]. Ainsi (4a) sera analysé en (4b) :

(4) a. Pierre marche rapidement

b. ∃e [*Pierre* (x) ∧ *marcher* (e,x) ∧ *rapide* (e)].

On traitera donc un énoncé comme (5a) en (5b) :

(5) a. Pierre parle à Marie dans un jardin

b. ∃y ∃e [*Pierre* (x) ∧ *Marie* (y) ∧ *jardin* (y) ∧ *parler à* (e,x,y) ∧ *dans* (e,y)].

Par commodité cependant, nous ne ferons apparaître les événements dans les structures que si la nécessité s'en fait sentir (i.e. en présence d'adverbiaux), et nous omettrons systématiquement les quantificateurs (de façon à permettre une relative lisibilité des structures).

Dans ce cadre, les modalités seront considérées, quel que soit leur statut syntaxique, comme des *opérateurs portant sur des prédications* (i.e. sur des prédicats affectant des arguments) ou sur d'autres modalités. Autrement dit, il s'agit d'*opérateurs de prédicat itérables*. Elles ne peuvent affecter directement ni les arguments, ni les connecteurs.

Pour passer des structures syntaxiques aux structures logiques, on admettra les principes suivants :

a) Les modalités intrinsèquement associées aux lexèmes (au plan syntaxique) sont représentées par des opérateurs qui portent directement sur les prédicats exprimés par ces lexèmes. Exemple :

---

9 Cf. Davidson (éd. 1993 : 167) et l'analyse de *with* dans Kamp et Reyle (1993 : 276)

10 Cf. Davidson (éd. 1993). Pour une mise au point plus récente sur le statut des événements en sémantique formelle, cf. Tenny & Pustejovsky (eds) (2000).

11 Cette proposition de Davidson (éd. 1993 : 152, 161) était motivée par la volonté d'éviter la « polyadicité variable » des prédicats, le nombre des compléments circonstanciels n'étant pas contraint *a priori*.

(6) a. Pierre est laid

b. mod_i (*Pierre* (x)) $\wedge$ mod_j (*laid* (x))
où mod_i et mod_j correspondent aux modalités, aléthique et appréciative, respectivement associées au nom propre et à l'adjectif.

b) Dans le cas où plusieurs modalités intrinsèques sont associées à un même lexème, les opérateurs modaux qui leurs correspondent dans la structure logique sont connectés conjonctivement :

(7) a. Pierre est un assassin

b. mod_i (*Pierre* (x)) $\wedge$ mod_j (*assassin* (x)) $\wedge$ mod_k (*assassin* (x))
où mod_j et mod_k désignent respectivement les modalités aléthique et axiologique intrinsèquement associées au lexème *assassin* (cf. § 2.5.3.).

c) Les modalités extrinsèques (au plan syntaxique) portent toujours sur les modalités intrinsèques, et n'affectent qu'indirectement les prédicats (cf. § 2.6.1. et 6.3.2.). Dans l'énoncé (8a), la modalité épistémique extrinsèque (à statut d'opérateur propositionnel) porte directement sur les modalités intrinsèquement associées au lexème *malade* (à la fois objectif et appréciatif), selon une structure du type (8b) :

(8) a. Pierre est probablement malade

b. mod_i (*Pierre* (x)) $\wedge$ mod_j (mod_k (*assassin* (x)) $\wedge$ mod_l (*assassin* (x))
où mod_j représente la modalité épistémique extrinsèque [12].

d) Par pure commodité cependant, lorsque nous étudierons exclusivement la portée des modalités extrinsèques, nous les associerons aux prédicats (mais il faudra garder en mémoire que cette portée ne peut être qu'indirecte). De sorte que nous représenterons l'énoncé (8a), par la structure simplifiée :

(8) c. *Pierre* (x) $\wedge$ mod_i (*malade* (x))
où ne figure que la modalité extrinsèque.

De même, les énoncés (9a), (10a), (11a) et (12a) seront représentés, de façon simplifiée, par les structures respectives (9b), (10b), (11b) et (12b) :

(9) a. C'est probablement Pierre qui est malade

b. mod_i (*Pierre* (x)) $\wedge$ *malade* (x)
glose : « l'individu x qui est malade, c'est probablement Pierre »

---

[12] Nous avons vu (au § 2.6.2.) que dans ce cas elle se distribue conjonctivement sur les modalités intrinsèques. Nous allons revenir sur cette question aux § 5.3.3. et 8.3.

(10) a. Il est souhaitable que Pierre rentre

b. *Pierre* (x) ∧ mod_i (*rentrer* (x))
où mod_i désigne la modalité boulique marquée par le métaprédicat « *il est souhaitable que* ».

(11) a. Il faut probablement que Pierre rentre

b. *Pierre* (x) ∧ mod_i (mod_j (*rentre* (x)))
où mod_i et mod_j désignent respectivement une modalité épistémique et une modalité déontique (probable qu'obligatoire que …)

(12) a. Il faut probablement que ce soit Pierre qui rentre

b. mod_i (mod_j (*Pierre* (x))) ∧ (*rentrer* (x).

e) Lorsqu'une modalité porte sur un quantificateur, comme dans l'exemple :

(13) Les enfants sont probablement tous malades

on admettra que ce quantificateur exprime une modalité extensionnelle (conformément à l'analyse de Russell, reprise par Reichenbach, cf. § 5.5.2.1.2.), et donc que la modalité épistémique porte sur cette modalité extensionnelle.

5.3.2. Le rôle de la focalisation

Si les modalités intrinsèques portent naturellement sur le prédicat auquel elles sont associées, la question s'avère généralement plus complexe pour les modalités extrinsèques, car elles vont affecter un ou plusieurs éléments appartenant au domaine syntaxique sur lequel elles portent. Ainsi un opérateur propositionnel affectera un ou plusieurs éléments de la phrase, tandis qu'un opérateur prédicatif ne pourra porter que sur un ou plusieurs élément(s) du SV (cf. § 5.2.2.2.). Quant au choix de ces éléments, il va dépendre de la focalisation.

Kronning (1996 : 53, et 2003) a montré que *devoir* épistémique présente deux caractéristiques fondamentales relativement à la focalisation :

a) il ne peut être lui-même focalisé

b) il porte sur l'élément focalisé dans la phrase.

Il donne pour exemple l'enchaînement :

(14) a. Quand papa a t il connu maman ?

b. Il a dû la connaître au début de 23

où la probabilité subjective porte manifestement et spécifiquement sur le circonstanciel temporel, qui constitue l'élément focalisé dans l'énoncé (14b), tandis que le reste de la phrase est présupposé (présenté comme déjà admis).

Nous proposons d'étendre la seconde partie de cette analyse (la proposition b) à l'ensemble des modalités extrinsèques de la façon suivante :

> *Principe sur la portée des modalités extrinsèques* (première version) : toute modalité extrinsèque porte, dans la structure logique, sur le ou les élément(s) focalisé(s) à l'intérieur de son domaine syntaxique.

Rappelons qu'il s'agit toutefois d'une formulation simplifiée, car la modalité extrinsèque ne porte directement que sur les modalités intrinsèquement associées à l'élément focalisé.

Reste évidemment à préciser :

a) ce qu'on entend par « élément focalisé » (car les conceptions divergent singulièrement selon les auteurs),

b) comment on peut exploiter ce principe dans le cadre d'un traitement formel des énoncés.

Nous reprenons la conception de la focalisation défendue par Nølke et Kronning. Il s'agit d'une acception *conceptuelle* et *sémantique* de la focalisation. Par là, elle s'oppose à la fois aux analyses fondées exclusivement sur l'intonation ainsi qu'à celles qui, quoique également conceptuelles, s'appuient uniquement sur l'identification des référents (voir la conception pragmatico-référentielle de Lambrecht, 1994). Selon Nølke (2001 : 137) :

> « Le *foyer* (ou le *focus*), résultat de la focalisation, est caractérisé par trois propriétés, constitutives et indépendantes.
> La première est *syntagmatique* : le foyer se manifeste dans l'énoncé comme touchant une partie continue de la chaîne linéaire. Il peut s'agir d'une série de mots, d'un seul mot ou d'une partie d'un mot. L'interprète doit repérer l'étendue du foyer.
> La deuxième est *paradigmatique* : le foyer est présenté comme résultant d'un choix fait entre les éléments d'un paradigme. L'interprète doit rétablir ce paradigme.
> La troisième enfin, est *intentionnelle* : le choix paradigmatique a été effectué dans un certain but : la *visée de la focalisation*. L'interprète doit comprendre cette visée. »

Plusieurs distinctions sont alors opérées. La première oppose la « focalisation simple » à la « focalisation spécialisée » :

> « Toute focalisation est fondamentalement une focalisation d'identification. Dans certains cas, l'identification est le seul but de la focalisation : c'est la focalisation simple ; dans d'autres cas, d'autres visées s'ajoutent à l'identification et on aura la focalisation spécialisée.
> La focalisation simple et la focalisation spécialisée diffèrent formellement entre elles sur plusieurs points importants : la *focalisation simple* est marquée syntaxiquement, elle donne lieu à une stratification énonciative de l'énoncé en

> *substrat* et *foyer*, et elle ne contracte aucune relation privilégiée avec l'intonation. La *focalisation spécialisée* est toujours assistée de l'accent d'insistance et se superpose à la structuration stratificationnelle introduite par la focalisation simple. »

La focalisation simple subsume elle-même deux types distincts : la « focalisation neutre », qui marque une identification faible (ex. 15a), et la « focalisation par clivage » qui effectue une identification forte, impliquant que la proposition est fausse pour les autres éléments du paradigme (ex. 15b) :

(15) a. Pierre se promène *dans le jardin* [13]

b. C'est *dans le jardin* que Pierre se promène (→ il ne se promène pas ailleurs).

La focalisation simple est dite aussi « stratificationnelle » au sens où l'énoncé se trouve décomposé en un « substrat » (un ensemble d'éléments et de relations présupposés) est un « foyer (simple) ». La focalisation simple ne peut être ainsi définie qu'au niveau de l'énoncé, pris dans un contexte, et non à celui de la phrase isolée (Nølke 2001 : 95) :

> « Comme le focus est le résultat du processus de focalisation effectué par l'énonciation, son analyse devrait être faite au niveau de l'énoncé et ne devrait pas faire partie de la description structurelle de la phrase. Il s'ensuit qu'en dernier lieu, nous ne pourrons décider d'un focus que pour un énoncé réel, c'est à dire un énoncé en contexte. »

Prenons un exemple :

(16) Où Pierre a t il passé ses vacances ?

Il a passé ses vacances en Bretagne

Substrat : Pierre a passé ses vacances en un endroit x

Foyer : x = Bretagne.

On admet ainsi, à la suite de Kronning (1996 : 46) que le substrat est « créé par la substitution d'une variable, x, à une constante, ou à un ensemble organisé de constantes, dans un certain domaine prédicationnel de la phrase », tandis que le foyer (simple ou stratificationnel) « est une prédication d'identité qui sature la variable x du substrat ». Cette analyse de l'énoncé paraît avoir une portée cognitive et communicationnelle très générale, puisque, selon Kronning (1996 : 47) :

---

[13] Nous faisons figurer en italique les éléments focalisés.

> « D'un point de vue cognitif, la stratification énonciative est une structuration en "fond" et en "figure", le substrat ayant le statut cognitif de fond et le foyer celui de figure. […] Le foyer est la figure qui, présentée comme le résultat d'un choix fait par le locuteur, réponse à une question réelle ou virtuelle, a une saillance communicative susceptible d'assurer la pertinence discursive et argumentative de l'énoncé. Cette figure se détache du fond qu'est le substrat, dont la vérité est censée être préalablement admise par les interlocuteurs. »

Alors que tout énoncé contient un et un seul foyer simple [14], Nølke (2001 : 180) admet qu'à côté de ce foyer « majeur », peuvent coexister des foyers « mineurs » :

> « Tout énoncé donne lieu à une seule focalisation majeure (simple) et tout groupe rythmique à une focalisation mineure. Ces deux focalisations se confondent dans les groupes rythmiques terminaux […]. Sémantiquement, la focalisation, mineure ou majeure, consiste dans une présentation du foyer comme étant le résultat d'un choix fait à l'intérieur d'un paradigme. »

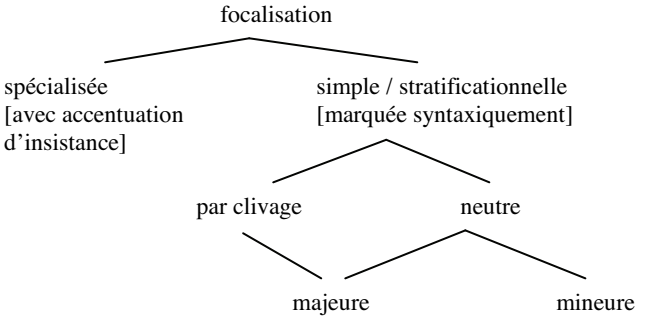
Ainsi dans l'énoncé :

(17) Le voisin de Jaques a planté des radis

des radis pourra, dans certains contextes (voir ci-dessous) constituer le foyer majeur, tandis que *de Jacques* sera considéré comme le foyer mineur du groupe nominal sujet.

Comme une seule focalisation par clivage est possible dans un même énoncé, on résumera les distinctions proposées, au moyen la figure suivante :

Fig.2

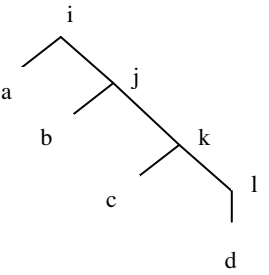


Précisons la nature du marquage syntaxique de la focalisation neutre (sans clivage). Toute focalisation de ce type (par opposition à la focalisation spécialisée) est opérée à l'intérieur d'un « *domaine de focalisation* », entité

[14] Cf. Nølke (2001 : 96).

définie syntaxiquement, et structurée de façon arborescente, sous une forme à branchement binaire du type :

Fig.3



$(_i\ a\ (_j\ b\ (_k\ c\ (_l\ d\ )\ )\ )\ )$

Le principe est le suivant : seuls les nœuds i, j, k et l, correspondant à une parenthèse complète dans la représentation par parenthèses étiquetées, peuvent être focalisés par focalisation neutre (Nølke 2001 : 198). Le choix du ou des éléments focalisés à l'intérieur de ce domaine de focalisation, syntaxiquement marqué va résulter du contexte (et en particulier de ce qui est déjà admis dans la situation de discours).

Ainsi l'énoncé :

(18) Le chat poursuit une souris

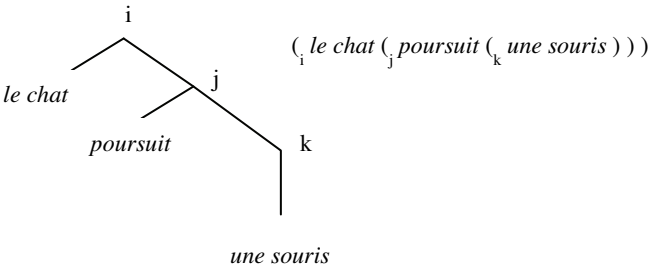
peut-il constituer une réponse aux questions suivantes :

(19) a. Le chat poursuit quoi ?
b. Qu'est ce que poursuit le chat ?
c. Que fait le chat ?
d. Que se passe t il ?

En réponse aux questions (19a, b), l'élément focalisé sera le SN [*une souris*], tout le reste étant présupposé par la question. En réponse à (19c), ce sera le SV [*poursuit une souris*], et en réponse à (19d) la phrase entière (pour une analyse comparable, cf. Lambrecht, 1994 : 223 [15]). Tout cela illustre, outre le rôle du contexte, le fait que le domaine de focalisation a une structure syntaxique du type :

[15] Observons cependant que Nølke ne prévoit pas explicitement le cas où toute la phrase est focalisée.

Fig.4



En revanche, la focalisation par clivage permet d'isoler le SN sujet [*le chat*] (mais non le verbe [16]) :

(20) C'est le chat qui poursuit une souris [17].

Ces distinctions étant faites, nous sommes désormais en mesure de préciser le principe sur la portée des modalités extrinsèques :

> *Principe sur la portée des modalités extrinsèques* (seconde version) : Toute modalité extrinsèque porte, dans la structure logique, sur le ou les élément(s) focalisé(s) par focalisation simple à l'intérieur de son domaine syntaxique [18]. Deux cas sont à dissocier : si le domaine syntaxique de la modalité contient le foyer simple majeur de l'énoncé, la modalité porte sur ce foyer, sinon elle porte sur un foyer mineur à l'intérieur de son domaine syntaxique.

Soit quelques exemples, traités de façon informelle :

(21) Que se passe t il ?
Peut être que le chat a attrapé une souris

(la modalité épistémique à valeur d'opérateur propositionnel porte sur toute la proposition, qui est intégralement focalisée : le domaine syntaxique de la modalité coïncide avec le foyer simple de l'énoncé).

(22) Qu'est ce que le chat a encore attrapé ?
Peut être qu'il a attrapé une souris

---

16 Seule la focalisation spécialisée (avec accent d'insistance) permettrait d'isoler le verbe : « *le chat* poursuit *une souris* ».

17 Remarquons toutefois que ce type de structure pourrait aussi constituer une réponse à la question (19c) et permet donc une focalisation de la phrase entière.

18 Rappelons que la modalité extrinsèque ne porte qu'indirectement sur les éléments focalisés.

(la modalité épistémique ne porte, cette fois, que sur le SN objet, qui constitue le foyer simple de l'énoncé et qui est compris dans le domaine syntaxique de la modalité).

(23) [un enfant] Est ce que je peux me baigner ?
[son père] Oui, mais, tu dois$_{déontique}$ te baigner avec ton frère.

(la modalité déontique a valeur d'opérateur prédicatif ; pour autant elle ne porte pas, dans la structure logique, sur l'intégralité de son domaine syntaxique, mais seulement sur le Sprep [*avec ton frère*] : l'enfant n'est pas obligé de se baigner, mais s'il se baigne, ce doit être avec son frère).

(24) Je sais que l'un de nous doit$_{déontique}$ rentrer de bonne heure.
C'est Pierre qui doit$_{déontique}$ rentrer à huit heures.

(*Pierre* est l'élément focalisé par focalisation majeure, par clivage ; cependant comme cet élément se trouve hors du domaine syntaxique de la modalité déontique, celle-ci va porter sur le SPrep [*à huit heures*], foyer mineur de son domaine syntaxique [19]).

Nous pouvons donc maintenant revenir au traitement formel de ces phénomènes.

5.3.3. Structures complexes

Si une modalité extrinsèque porte sur un foyer (simple) comprenant un prédicat unique (dans le cadre d'une logique des prédicats étendue), elle est analysée comme un opérateur affecté à ce seul prédicat (ou, plus précisément, à la modalité intrinsèquement associée à ce prédicat) dans la structure logique de l'énoncé. Exemple :

(25) a. Heureusement que c'est Pierre qui est venu.

La modalité appréciative (marquée par l'expression « *heureusement que* ») a statut d'opérateur propositionnel (elle n'est pas véridicible, cf. § 2.5.2.). Son domaine syntaxique s'étend donc à la proposition (cf. § 5.2.2.). Le clivage fait apparaître le SN sujet [*Pierre*] en position de foyer simple. Comme il appartient au domaine syntaxique de la modalité appréciative, c'est le prédicat associé (le nom propre) qui va être affecté par l'opérateur modal dans la représentation logique (simplifiée [20]) de l'énoncé :

---

19 Ce cas de figure n'est rendu possible que parce qu'un opérateur prédicatif peut être présupposé (il peut appartenir au substrat), à la différence d'un opérateur propositionnel ; cf. Kronning (1996 : 63, et 2003 : 236).

20 Nous ne tenons pas compte, dans les exemples qui suivent, des modalités intrinsèques.

(25) b. mod_i (*Pierre* (x)) $\wedge$ *venir* (x)
(glose : heureusement que la personne qui est venue est Pierre).

Si, en revanche, le foyer (simple) sur lequel porte la modalité comprend plusieurs prédicats, l'opérateur modal associé se distribue sur chacun des prédicats qui composent ce foyer, selon deux modes distincts (comme il a été montré au § 2.6.2.) :
a) il se distribue conjonctivement si la force (la valeur de F) de la modalité est positive ou neutre ;
b) il se distribue disjonctivement si la force de la modalité est négative, quelle que soit sa catégorie modale (aléthique, déontique, épistémique, etc.).
Ainsi, dans l'énoncé :

(26) a. Que dit la loi dans ce cas ?
Il faut que le Président réunisse son bureau

la modalité déontique, marquée par l'expression « *il faut que* », a valeur de métaprédicat (*de dicto*, véridicible), et donc pour domaine syntaxique la proposition tout entière [*le Président réunisse son bureau*]. Par ailleurs le contexte (la phrase introductrice) indique que c'est l'ensemble de cette proposition qui constitue le foyer simple de l'énoncé. L'opérateur modal va donc se distribuer sur chacun des prédicats constitutifs de la proposition ; et comme la force de la modalité déontique est positive (valeur d'obligation, cf. § 5.5.2.5.), il se distribue conjonctivement sur chacun d'eux :

(26) b. mod_i (*Président* (x)) $\wedge$ mod_i (*bureau* (y)) $\wedge$ mod_i (réunir (x,y)).

A l'inverse, l'énoncé (27a) qui ne diffère du précédent que par la force négative de la modalité (valeur d'interdiction) recevra une structure logique du type (27b) :

(27) a. Que dit la loi dans ce cas ?
Il est interdit que le Président réunisse son bureau

b. mod_i (*Président* (x)) $\vee$ mod_i (*bureau* (y)) $\vee$ mod_i (*réunir* (x,y))
(l'opérateur se distribue disjonctivement sur chacun des prédicats).

On peut vérifier le bien fondé de cette analyse en examinant les ensembles d'inférences valides (ou « budjets inférentiels ») que l'on peut tirer de (26a) et de (27a). [*Il faut que le Président réunisse son bureau*] implique qu'il faut qu'il y ait une réunion, qu'il faut que ce soit le Président qui fasse quelque chose et qu'il faut que ce soit le bureau qui soit réuni. En revanche, l'énoncé [*Il est interdit que le Président réunisse son bureau*] n'implique ni qu'il est interdit qu'une réunion se tienne, ni qu'il est interdit que ce soit le Président qui fasse quelque chose, ni qu'il est interdit que ce soit le bureau qui soit

réuni, mais il implique simplement que l'une au moins de ces trois propositions est valide.

Et l'on peut montrer qu'il en va de même avec l'ensemble des catégories modales :

a) Modalités appréciatives, positive (28a, b) et négative (29a, b) :

(28) a. (J'étais en panne sur le bord de la route). Heureusement, un garagiste est passé avec son matériel.

b. mod_i (*garagiste* (x)) $\wedge$ mod_i (*passer* (x)) $\wedge$ mod_i (*matériel* (y)) $\wedge$ mod_i (*avec* (x,y))
(glose : il est heureux que quelqu'un soit passé, et que ce fût un garagiste, et qu'il ait eu quelque chose avec lui, et que ce fût précisément son matériel).

(29) a. (Je simulais une panne sur le bord de la route). Malheureusement, un garagiste est passé avec son matériel.

b. mod_i (*garagiste* (x)) $\vee$ mod_i (*passer* (x)) $\vee$ mod_i (*matériel* (y)) $\vee$ mod_i (*avec* (x,y))
(il y a au moins quelque chose de malheureux dans tout cela).

b) Modalités bouliques, positive (30a, b) et négative (31a, b) :

(30) a. Et qu'est ce que Pierre a fait ?
Il a bien voulu répondre au commissaire.

b. *Pierre* (x) $\wedge$ mod_i (*commissaire* (y)) $\wedge$ mod_i (*répondre à* (x,y))
(la modalité boulique porte à la fois sur les deux prédicats qui appartiennent au foyer, lequel correspond au domaine syntaxique de la modalité, dont le sujet est exclu : Pierre a bien voulu répondre et il a bien voulu que la personne à qui il envisageait de répondre soit le commissaire).

(31) a. Et qu'est ce que Pierre a fait ?
Il a refusé de répondre au commissaire.

b. *Pierre* (x) $\wedge$ (mod_i (*commissaire* (y)) $\vee$ mod_i (*répondre à* (x,y)))
(la modalité boulique négative porte sur l'un au moins des deux prédicats : Pierre a refusé de répondre ou il a bien voulu répondre mais à quelqu'un d'autre qu'au commissaire).

c) Modalités épistémiques, positive (32a, b) et négative (33a, b) :

(32) a. Quel est ce bruit au grenier ?
Je crois que le chat poursuit une souris.

b. mod_i (*chat* (x)) $\wedge$ mod_i (*souris* (y)) $\wedge$ mod_i (*poursuivre* (x,y))

(33) a. Quel est ce bruit au grenier ?
Je doute que le chat poursuive une souris.

b. mod_i (*chat* (x) $\wedge$ mod_i (*souris* (y)) $\wedge$ mod_i (*poursuivre* (x,y))
(on peut ainsi enchaîner par « *ce ne peut être lui, il est dans le jardin* » et/ou par « *il est trop vieux pour courir* » et/ou encore par « *il n'y a pas de souris dans le grenier* »).

Lorsqu'une modalité mod_i porte sur une autre modalité extrinsèque mod_j, on a vu qu'au plan syntaxique, mod_j faisait « barrière » à mod_i, qui ne peut porter que sur mod_j, sauf dans le cas où mod_j est un opérateur propositionnel (cf. § 5.2.2.2.) ; mais lorsque mod_j se distribue, comme on vient de le voir, sur divers prédicats, la question est de savoir si mod_i se distribue pareillement. Autrement dit, est-ce qu'une structure du type (34a) va systématiquement se changer en (34b) ?

(34) a. $mod_i\ (mod_j\ (f\ (x))\ C\ (mod_j\ (g\ (x))$
(où C désigne un connecteur, conjonctif ou disjonctif)

b. $(mod_i\ (mod_j\ (f\ (x)))\ C\ (mod_i\ (mod_j\ (g\ (x)))$.

La réponse à cette question diffère, là encore, selon que la force (la valeur de F) de mod_i est positive ou négative. Dans le premier cas, la transformation s'applique directement, que la force de mod_j, soit, pour sa part, positive (35a, b) ou négative (36a, b) :

(35) a. Que dit la loi dans ce cas ?
Je crois qu'il faut que le Président réunisse son bureau

b. $mod_i\ (mod_j\ (\textit{Président}\ (x))) \wedge mod_i\ (mod_j\ (\textit{bureau}\ (y)) \wedge mod_i\ (mod_j\ (\textit{réunir}\ (x,y)))$ (où mod_i et mod_j correspondent respectivement aux modalités épistémique et déontique extrinsèques)

(36) a. Que dit la loi dans ce cas ?
Heureusement, il est interdit que le Président réunisse son bureau

b. $mod_i\ (mod_j\ (\text{Président}\ (x))) \vee mod_i\ (mod_j\ (\text{bureau}\ (y))) \vee mod_i\ (mod_j\ (\text{réunir}\ (x,y)))$
(il y a au moins une relation, constitutive de la proposition, qui est interdite, et ce qui est interdit est heureux).

Lorsque la force de mod_i est négative, elle se distribue disjonctivement, mais la représentation s'avère plus complexe, car on est obligé de la dédoubler (de façon à rendre compte des inférences valides) :

(37) a. Que dit la loi dans ce cas ?
Malheureusement, il faut que le Président réunisse son bureau

b. $(mod_j\ (\textit{Président}\ (x)) \wedge mod_j\ (\textit{bureau}\ (y)) \wedge mod_j\ (\textit{réunir}\ (x,y))) \wedge$
$(mod_i\ (mod_j\ (\textit{Président}\ (x))) \vee mod_i\ (mod_j\ (\textit{bureau}\ (y)) \vee$
$mod_i\ (mod_j\ (\textit{réunir}\ (x,y))))$
(tout est obligatoire, et l'une au moins de ces obligations est malheureuse)

(38) a. Que dit la loi dans ce cas ?
Malheureusement, il est interdit que le Président réunisse son bureau

b. $(mod_j\ (\textit{Président}\ (x)) \vee mod_j\ (\textit{bureau}\ (y)) \vee mod_j\ (\textit{réunir}\ (x,y))) \wedge$
$(mod_i\ (mod_j\ (\textit{Président}\ (x))) \vee mod_i\ (mod_j\ (\textit{bureau}\ (y)) \vee$
$mod_i\ (mod_j\ (\textit{réunir}\ (x,y))))$

(il y a au moins une relation qui est interdite, et l'une au moins de ces interdictions est malheureuse).

5.3.4. Notation symbolique

Ces représentations étant déjà de nature symbolique, leur notation pour le système de règles va simplement consister à retenir le fragment de structure logique qui concerne la modalité considérée, de façon qu'apparaissent à la fois :

a) ce qui porte sur elle
b) ce sur quoi elle porte.

La solution technique retenue consiste à attribuer pour valeur de l'attribut P un couple d'éléments, séparés par un point virgule : le premier est constitué de ce qui porte sur la modalité, le second de ce sur quoi elle porte. Dans les cas complexes, comme ceux que nous venons d'étudier, le second élément contient, en fait, l'ensemble des relations sur lesquelles peut porter la modalité, le mode de distribution, conjonctif ou disjonctif, de la modalité sur ces relations étant indiqué au moyen des signes « $\wedge$ » et « $\vee$ » entre crochets droits. Ainsi la portée de la modalité mod_j dans la structure (39a) sera notée en (39b) :

(39) a. $mod_i\ (mod_j\ (Pred_i\ (x)) \vee (mod_i\ (mod_j\ (Pred_j\ (y)))$

b. P (mod_j) : (mod_i ; [$\vee$] $Pred_i$ (x), $Pred_j$ (y))
(mod_i porte sur mod_j, laquelle se distribue disjonctivement sur les deux prédications)

Prenons pour exemple l'énoncé :

(40) a. Probablement que cet idiot de piéton a voulu prévenir le flic.

Analysons d'abord les relations prédicatives sans prendre en compte les modalités :

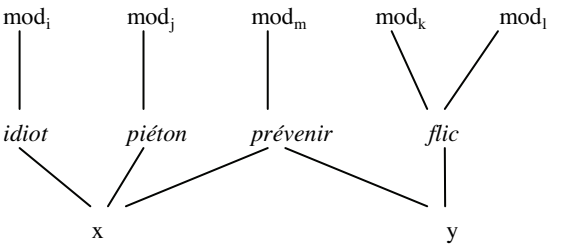
(40) b. *idiot* (x) $\wedge$ *piéton* (x) $\wedge$ *flic* (y) $\wedge$ *prévenir* (x,y).

Inscrivons ensuite, dans la structure, les modalités intrinsèques aux lexèmes utilisés :

(40) c. mod_i (*idiot* (x)) $\wedge$ mod_j (*piéton* (x)) $\wedge$ mod_k (*flic* (y)) $\wedge$ mod_l (*flic* (y)) $\wedge$ mod_m (*prévenir* (x,y))
(mod_i, et mod_k sont des modalités appréciatives, à valeur négative, respectivement associées à *idiot* et à *flic* ; mod_j, mod_l et mod_m sont des modalités aléthiques associées à *piéton*, *flic*, qui est un terme à la fois objectif et appréciatif, et à *prévenir*).

Soit, sous forme de graphe :

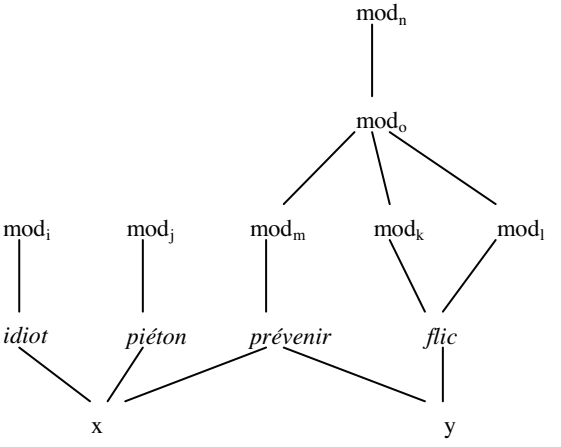
Fig.5



Ajoutons enfin les modalités extrinsèques, en supposant que le foyer simple correspond au SV [*prévenir le flic*]:

(40) d. mod_i (*idiot* (x)) $\wedge$ mod_j (*piéton* (x)) $\wedge$ mod_n (mod_o (mod_m (*prévenir* (x,y)))) $\wedge$ mod_n (mod_o (mod_k (*flic* (y)))) $\wedge$ mod_n (mod_o (mod_l (*flic* (y))))
(mod_o est la modalité boulique de force positive marquée par *vouloir*, elle se distribue conjonctivement sur les modalités intrinsèques aux deux prédicats constitutifs du foyer simple : la volonté porte sur la validation objective et/ou appréciative des prédicats ; mod_n correspond à la modalité épistémique, de force positive elle aussi, marquée par *probablement*, elle se distribue de même, voir ci dessus).

Fig.6



Soit enfin la notation symbolique de ces relations de portée :

P (mod_i) : (ø ; *idiot* (x)) ;
P (mod_j) : (ø ; *piéton* (x)) ;
P (mod_k) : (mod_o ; *flic* (y)) ;
P (mod_l) : (mod_o ; *flic* (y)) ;
P (mod_m) : (mod_o ; *prévenir* (x,y)) ;
P (mod_n) : (ø ; [∧] mod_o (mod_m), mod_o (mod_k), mod_o (mod_l) ;
P (mod_o) : (mod_n ; [∧] mod_m, mod_k, mod_l).

5.4. Représentations continues à une dimension : la direction d'ajustement (D)

Ce paramètre ne mobilise qu'une dimension qualitative : soit l'énoncé (ou plus exactement la prédication) s'ajuste au monde, soit c'est le monde qui est envisagé comme s'ajustant à la prédication énoncée. Nous avons montré, au § 2.3., l'usage que l'on pouvait faire de ce paramètre en sémantique des modalités. Rappelons simplement que :

a) lorsqu'un élément A s'ajuste à un élément B, cela suppose l'antériorité et l'indépendance de B par rapport à A,

b) entre les deux pôles, strictement descriptif et purement injonctif, on doit prendre en compte des degrés intermédiaires, qui vont concerner d'une part les modalités appréciatives et axiologiques (qui caractérisent des descriptions orientées vers l'action), et d'autre part les énoncés normatifs, qui, quoique fondamentalement tournés vers l'action, sont évaluables en termes de vérité / fausseté (selon qu'ils correspondent ou non à des normes effectivement admises).

Ces considérations nous ont amené à distinguer, en première approximation, quatre valeurs possibles pour ce paramètre :

a) purement descriptive, caractéristique des modalités aléthiques et épistémique (ex. 1a, b),

b) prioritairement descriptive et secondairement injonctive, propre aux modalités appréciatives et axiologiques (ex. 2a, b),

c) prioritairement injonctive et secondairement descriptive, constitutive des modalités déontiques exprimées sous forme d'énoncés normatifs, ainsi que des modalités bouliques présentées sous une forme déclarative (ex. 3a, b),

d) strictement injonctive : les modalités déontiques et bouliques énoncées au moyen de l'impératif (ex. 4a, b) [1] :

(1) a. La mer monte
b. La mer est agitée

(2) a La mer est belle
b. Pierre est courageux

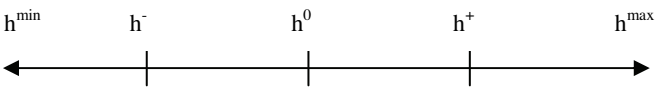
[1] La modalité à prendre en compte dans ces exemples est la modalité intrinsèque au prédicat principal (celle à laquelle le locuteur s'associe, cf. § 5.6.)

(3) a. Il faut respecter les autres
b. Je souhaite partir en vacances

(4) a. Respecte les autres !
b. Passe moi le sel !

Si l'on veut représenter ces phénomènes dans le cadre du métamodèle des espaces conceptuels, on considèrera qu'il s'agit là d'un domaine conceptuel réduit à une dimension séparable, laquelle est structurée par une double orientation, telle qu'on l'a définie formellement au § 5.1. :

Fig.1



Le choix de l'orientation étant arbitraire, on admettra, par convention, que la portion négative correspond à la valeur descriptive (l'énoncé s'ajuste au monde), alors que la portion positive représente la valeur injonctive (le monde est envisagé comme s'ajustant à l'énoncé).

Nous pouvons, dans un premier temps traduire nos quatre valeurs dans ce cadre :

a) purement descriptive : *Négatif fort* ($[h^{min}, h^{-}]$),

b) prioritairement descriptive et secondairement injonctive : *Négatif faible* ($]h^{-}, h^{0}[$),

c) prioritairement injonctive et secondairement descriptive : *Positif faible* ($]h^{0}, h^{+}[$),

d) strictement injonctive : *Positif fort* ($[h^{+}, h^{max}]$).

Mais nous sommes en mesure de représenter des oppositions plus fines. Ainsi, les modalités aléthiques et épistémiques ne sont assurément pas descriptives au même titre. Car même si elles ne constituent pas des jugements de valeur, orientés vers l'action (comme les modalités appréciatives et axiologiques), les modalités épistémiques n'en ont pas moins un caractère fondamentalement évaluatif. Il s'agit toujours d'évaluations subjectives, que ce soit dans le cas des modalités intrinsèques qui évaluent un degré, une intensité, un état, comme en (1b), ou dans celui des modalités extrinsèques qui évaluent le degré de probabilité d'occurrence d'un fait (ex. 5) :

(5) Luc va sans doute échouer.

Or si le monde préexiste à l'évaluation qui en est faite, cette évaluation ne préexiste pas au jugement qui la produit (alors qu'une propriété objective est donnée comme préexistant à sa description). C'est pourquoi nous dissocierons les modalités aléthiques des modalités épistémiques, au regard

de la direction d'ajustement, en assignant aux premières la valeur de *Négatif très fort* ([h^{min}, h^{-}[), et aux secondes celle de *Négatif moyen* (h^{-}).

Et, même à l'intérieur du champ aléthique, on distinguera les prédicats strictement classifiants, correspondant à un ensemble de conditions nécessaires et suffisantes (ex. 6 et 7), de ceux qui désignent des catégories aux contours plus flous, plus adéquatement représentables en termes de typicalité (ex. 8), ou désignant des processus continus (ex. 9). Quoiqu'également objectifs, ces derniers n'excluent pas formellement l'expression d'une « prédication originelle » (Ducrot *et al*. 1980 : 57-92) à valeur subjective individuelle marquée par les expressions « *je trouve que* », « *je considère que* » :

(6) a. Ce métal est inoxydable
b. * Je trouve que ce métal est inoxydable
c. ?? Je considère que ce métal est inoxydable

(7) a. Cet homme est capitaine de gendarmerie
b. * Je trouve que cet homme est capitaine de gendarmerie
c. ?? Je considère que cet homme est capitaine de gendarmerie

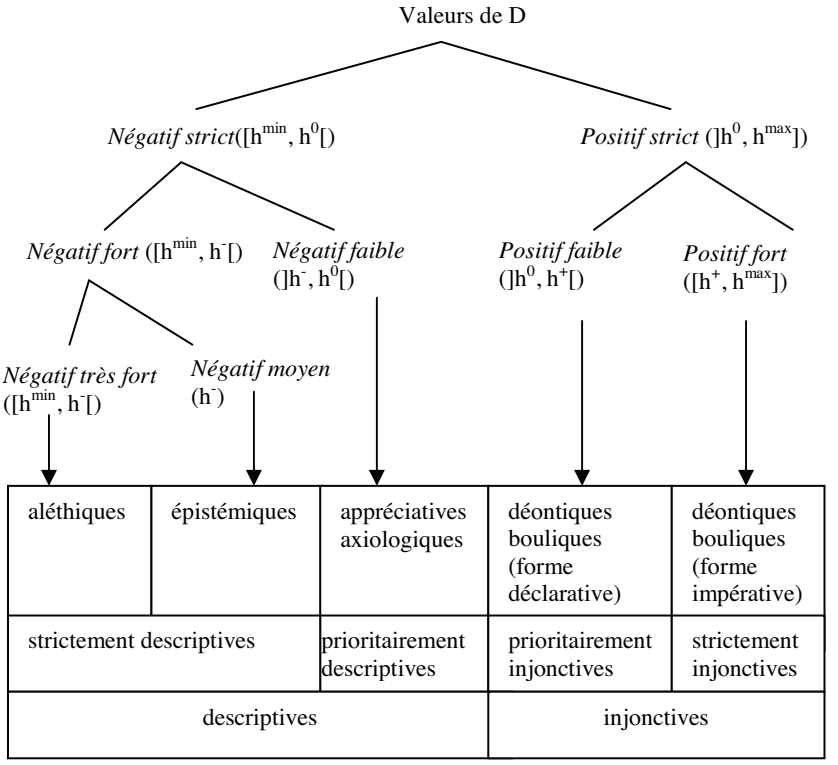
(8) a. Ces gens sont des nomades
b. ?? Je trouve que ces gens sont des nomades
c. ? Je considère que ces gens sont des nomades

(9) a. Il pleut
b. ? Je trouve qu'il pleut
c. Je considère qu'il pleut.

Nous retiendrons donc pour les termes strictement classifiants, la valeur de *Négatif maximal* (h^{min}), les autres se répartissant le reste (]h^{min}, h^{-}[) de la valeur de *Négatif très fort*.

Soit pour résumer l'essentiel, la répartition des modalités selon les valeurs de D :

Fig.2



Nous proposerons, au § 7.8.3., une distinction plus fine que la simple opposition entre formes déclaratives / impératives pour les modalités déontiques.

Reprenons pour illustrer l'assignation des valeurs de ce paramètre l'exemple (10a) de la section précédente (qui nous avait servi à présenter les valeurs de P), accompagné de sa structure logique (10b) :

(10) a. Probablement que cet idiot de piéton a voulu prévenir le flic

b. mod_i (*idiot* (x)) $\wedge$ mod_j (*piéton* (x)) $\wedge$ mod_n (mod_o (mod_m (*prévenir* (x,y)))) $\wedge$ mod_n (mod_o (mod_k (*flic* (y)))) $\wedge$ mod_n (mod_o (mod_l (*flic* (y))))
(où mod_i, mod_j, mod_k, mod_l, mod_m sont des modalités intrinsèquement associées aux lexèmes, tandis que mod_n et mod_o correspondent respectivement aux modalités extrinsèques marquées par *probablement* et par *vouloir*).

On note ainsi les valeurs de D pour chacune de ces modalités :

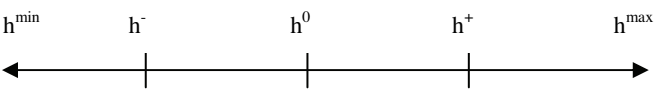
Valeurs :	*Commentaire* :
D (mod_i) : *Négatif faible* ;	mod. appréciative intrinsèque à *idiot*
D (mod_j) : *Négatif très fort* ;	mod. aléthique intrinsèque à *piéton*
D (mod_k) : *Négatif faible* ;	mod. appréciative intrinsèque à *flic*
D (mod_l) : *Négatif très fort* ;	mod. aléthique intrinsèque à *flic*
D (mod_m) : *Négatif très fort* ;	mod. aléthique intrinsèque à *prévenir*
D (mod_n) : *Négatif moyen*;	mod épistémique extrinsèque
D (mod_o) : *Positif faible* ;	mod. boulique extrinsèque, présentée sous une forme déclarative.

5.5. Représentations continues à une dimension : la force de validation (F)

5.5.1. Présentation

On a vu au § 5.1.3. que la structure unidimensionnelle :

Fig.1



convenait particulièrement bien à la représentation de la force de la validation, dans la mesure où elle permet de prendre en compte à la fois :

a) le caractère continu et orienté de cette force (qui tend vers l'invalidation totale (h^{min}) ou vers la validation absolue (h^{max})),

b) les relations de contrariété et de contradiction qui se construisent sur ce continuum (en termes de symétrie et de complémentarité).

Reste à montrer comment elle s'applique aux différentes catégories modales, en fonction aussi du caractère extrinsèque ou intrinsèque des modalités, ainsi que du caractère générique ou non des propositions concernées. Car les diverses portions du continuum vont recevoir des interprétations distinctes selon la catégorie modale concernée. De sorte que la validation maximale équivaudra tantôt à l'obligation, tantôt à la certitude, la nécessité … Quant à l'indétermination (h^0), elle résulte aussi bien de l'absence totale de force positive ou négative que de l'opposition entre forces d'égale intensité, ce qui correspond à des effets interprétatifs différents (valeur neutre, intermédiaire, ou purement indéterminée).

5.5.2. Le degré de validation des modalités extrinsèques

5.5.2.1. Les modalités aléthiques

Les travaux classiques de logique et de philosophie des modalités aléthiques ont montré qu'il y avait lieu de distinguer deux types de modalités aléthiques extrinsèques : les modalités dites « logiques » (ou « intensionnelles ») et les

modalités « physiques ». En termes kantiens, les premières correspondent à des jugements *a priori*, les secondes à des jugements *a posteriori*.

5.5.2.1.1. Les modalités logiques

Les modalités logiques se répartissent classiquement selon trois catégories : ce qui est logiquement nécessaire (les propositions analytiques ; ex. 1a), ce qui est logiquement impossible (les contradictions, ex. 1b) et ce qui est logiquement possible (les propositions synthétiques, ex. 1c) :

(1) a. Un triangle a nécessairement trois angles
b. Un triangle ne peut avoir deux angles droits
c. Un triangle peut avoir un angle droit.

Ces exemples montrent que ces modalités logiques ne possèdent pas de marqueurs qui leurs soient propres, mais sont exprimées au moyen d'indicateurs de relativité (*nécessairement*, *pouvoir*, *devoir*, etc .). Cela résulte du fait que les modalités logiques sont fondamentalement relatives au sens où la validation du prédicat principal (i.e. à laquelle le locuteur s'associe) est impliquée, compatible ou exclue par la validation du prédicat qui sert à qualifier le sujet (dans le cas de la conception kantienne de l'analyticité) ou par un ensemble d'axiomes (dans les systèmes axiomatisés [2]).

Sur la Fig. 1, le nécessaire correspond au *Positif fort* ($[h^+, h^{max}]$), l'impossible au *Négatif fort* ($[h^{min}, h^-]$), et le possible au *Neutre large* ($]h^-, h^+[$). Cette possibilité est dite aussi « stricte » ou « bilatérale », ouverte à la fois sur le positif et le négatif, mais excluant le nécessaire et l'impossible. Il est une autre définition, non moins classique du possible [3], qui englobe le nécessaire, et qui fait du possible le contradictoire de l'impossible, et donc son complémentaire sur l'axe : le possible « large » ($]h^-, h^{max}]$).

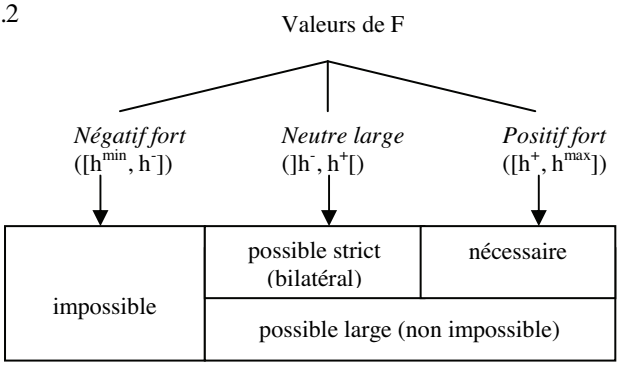
Soit le graphe des modalités aléthiques extrinsèques intensionnelles (ou modalités logiques) :

---

2 Voir une énoncé comme « *La somme des angles d'un triangle est nécessairement égale à 180°.* »

3 Cf. par ex. Reichenbach (éd. 1980 :128, § 23).

Fig.2



Selon l'analyse logico-philosophique « classique », ces trois valeurs sont mutuellement exclusives et ne sont pas susceptibles de degré. Une analyse linguistique de l'analyticité, prenant en compte les phénomènes de typicalité [4], demande une représentation continuiste de ces valeurs, de façon à rendre compte d'expressions comme « *presque nécessairement* » (dont la valeur se trouvera au voisinage de h^+ ; il s'agit d'une « quasi-nécessité » : « *un oiseau a presque nécessairement des plumes* »).

5.5.2.1.2. Les modalités physiques extensionnelles

Les modalités physiques sont analysées différemment selon qu'elles concernent des propositions génériques (on parle alors de « modalités extensionnelles ») ou non. Les modalités extensionnelles sont conçues dans la tradition russellienne [5] comme affectant des fonctions propositionnelles, soit, plus généralement, en termes linguistiques, des propositions génériques. La généricité peut concerner aussi bien les individus d'une classe que les moments du temps. Or il est à remarquer que ce sont les mêmes marqueurs (les adverbes de fréquence, d'habitude, ainsi que *pouvoir* « sporadique » [6] ou une expression comme *« il arrive que »*) qui expriment ces deux types de généricité :

(2) a. Les chats (ne) sont jamais / exceptionnellement / rarement / parfois / souvent / généralement / toujours noirs
b. Il arrive que les chats soient noirs
c. Les chats peuvent être noirs

(3) a. Pierre (n') est jamais / exceptionnellement / rarement / parfois / souvent / généralement / toujours malade

---

4 Cf. Kleiber (1990), Dubois (éd) (1991).
5 Cf. Russell (éd. 1991, chap. XV), Reichenbach (éd. 1980, § 23 et § 60).
6 Cf. Kleiber (1983), Vetters (2007).

b. Il arrive que Pierre soit malade

c. Pierre peut être malade.

C'est pourquoi on sera amené à considérer qu'il s'agit là d'une même famille de marqueurs de modalité aléthique (au sens où elle n'implique pas de jugement subjectif ou institutionnel) extrinsèque. On pourra cependant objecter qu'un adverbe comme *souvent* paraît avoir une valeur subjective (épistémique), que confirme sa compatibilité avec « *je trouve que* » :

(4) Je trouve que Pierre est souvent / * parfois / * généralement malade

Il semble, à cet égard, nécessaire de distinguer deux emplois de cet adverbe :

a) un emploi subjectif, comme en (5), où il signifie « souvent par rapport à une norme implicite, et donc dépendante du locuteur »),

b) un emploi objectif (aléthique) ou il exprime simplement que la proposition est plus fréquemment vraie que fausse, sans pour autant atteindre le « généralement vrai ».

Dans ce dernier cas, il est difficilement compatible avec « *je trouve que* » (ou, plus exactement, c'est la présence de « *je trouve que* » qui impose l'interprétation subjective) :

(5) a. (? Je trouve que) les chats sont souvent noirs

b. (? ? Je trouve que) ce magasin est souvent fermé le mardi.

L'énoncé (« *ce magasin est souvent fermé le mardi* ») indique en effet, dans les conditions d'énonciation les plus plausibles, que si l'on est un mardi, il y a plus de chance que le magasin soit fermé qu'ouvert, tandis que (4) n'autorise nullement ce type d'inférence.

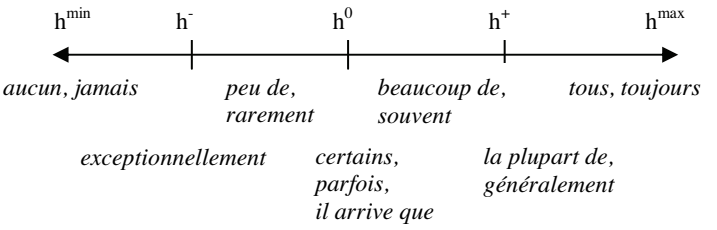
A ces marqueurs, il faut encore ajouter les quantificateurs *aucun*, *certains*, *tous*, mais aussi, pour exprimer les degrés intermédiaires, « *peu de* », « *beaucoup de* », la « *plupart des* » … lorsqu'ils affectent le sujet logique de la proposition. Exemples :

(6) a. Aucun chat n'est noir

b. Certains / peu de / beaucoup de / tous les chats sont noirs

Au regard de la structure représentée par la Fig.1, ces modalités aléthiques extensionnelles se répartissent de la façon suivante :

Fig.3

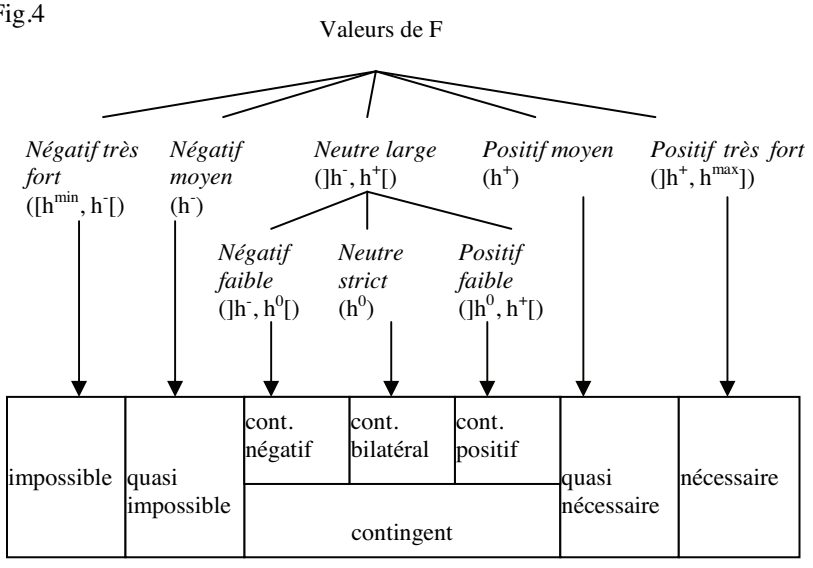


Soit, sous forme symbolique :

Impossibilité extensionnelle (*aucun, jamais*) : *Négatif très fort* ($[h^{min}, h^{-}[$)
Quasi impossibilité (*presque aucun, exceptionnellement*) : *Négatif moyen* (h^{-})
Nécessité extensionnelle (*tous*, *toujours*) : *Positif très fort* ($]h^{+}, h^{max}]$)
Quasi Nécessité (*la plupart, généralement*) : *Positif moyen* (h^{+})
Contingence (au sens aristotélicien [7]) : *Neutre large* ($]h^{-}, h^{+}[$)
a) « bilatérale » (*certains, parfois, il arrive que*) : *Neutre strict* (h^{0})
b) orientée négativement (*peu de, rarement*) : *Négatif faible* ($]h^{-}, h^{0}[$)
c) orientée positivement (*beaucoup de, souvent*) : *Positif faible* ($]h^{0}, h^{+}[$).

D'où le graphe conceptuel des modalités aléthiques extensionnelles :

Fig.4



[7] Sur les interprétations temporelle et référentielle de la contingence chez Aristote, cf. § 1.8.2.

Les relations entre modalités logiques et modalités physiques extensionnelles constituent, depuis Aristote, l'une des questions de philosophie des modalités les plus discutées. Le débat tourne autour de la relation entre nécessité logique et universalité (ou nécessité extensionnelle). On distingue, très schématiquement, les attitudes suivantes :

a) On admet qu'il y a coïncidence exacte entre les deux types de nécessité. Cette position, adoptée à la fois par les Mégariques, les Stoïciens ou les empiristes anglo-saxons, conduit généralement à subordonner (voire à réduire) les modalités logiques (*a priori*) aux modalités physiques (*a posteriori*) : n'est nécessaire que ce qui est toujours vrai.

b) On considère que la nécessité extensionnelle est plus large que la nécessité logique, c'est-à-dire que si toutes les propositions analytiques sont universelles, certaines propositions synthétiques (logiquement possibles) sont physiquement nécessaires (universellement valides). Deux interprétations métaphysiques de ce principe de non-réductibilité des modalités logiques aux modalités physiques sont attestées : ou l'on admet l'existence des *essences* (comme ensembles de propriétés nécessaires des objets) irréductibles à l'existant (et donc aux modalités physiques [8]) ; ou l'on conçoit dans une perspective post-kantienne la réalité phénoménale (domaine des modalités physiques) comme contrainte et pré-structurée par le système de concepts (à l'origine des modalités logiques). De sorte que rien de ce qui est observé ne peut contrevenir aux catégories *a priori* (aux modalités logiques), mais qu'inversement ces dernières ne sauraient se réduire à l'observé (puisqu'elles lui sont logiquement antérieures).

c) On peut encore concevoir, sans que cela soit contradictoire avec la position précédente (dans son interprétation kantienne), que certaines propositions logiquement nécessaires s'avèrent physiquement contingentes (et doivent donc être remises en cause). Cette conception suppose la révisabilité de l'analyticité et l'historicité de l'*a priori* (des systèmes de concepts [9]).

Sur un plan proprement linguistique, on notera que les modalités logiques et physiques peuvent parfaitement se combiner (de façon à ne constituer qu'*une seule* modalité aléthique extrinsèque, logico-extensionnelle), dans un exemple comme :

(7) Jamais aucun triangle ne peut avoir deux angles droits.

---

8 C'est la position d'Aristote et de ses successeurs. Cf. *Seconds Analytiques* I, 4, Gardies (1979 : 36 sq.).

9 Cf. Quine (éd. 2003 : 77), Foucault (1969 : 167 168).

Observons enfin que ces modalités aléthiques extrinsèques (qu'elles soient logiques et/ou extensionnelles) s'associent sans difficulté à des modalités intrinsèques à valeur subjective. Enoncer :

(8) Un salaud commet nécessairement des saloperies

c'est présenter comme une nécessité objective un jugement porteur d'évaluations axiologiques : même si le fait de considérer un individu comme un « salaud » et des actions comme des « saloperies » est subjectif et variable, nul ne saurait contester qu'un salaud est un individu qui commet des saloperies (sauf à réviser l'analyticité de la proposition en introduisant des changements dans le système de signes adopté). La modalité aléthique extrinsèque porte donc sur des modalités axiologiques intrinsèques.

De même, sans l'énoncé :

(9) Certains chiens sont méchants

quoique le prédicat principal (*méchant*) soit porteur d'une évaluation subjective intrinsèque, le *prélèvement* de « certains » individus dans la classe des chiens n'a, lui-même, rien de subjectif (et correspond donc à une modalité aléthique extensionnelle extrinsèque). Seule l'attribution du prédicat aux individus prélevés est subjective.

5.5.2.1.3. Les modalités physiques à valeur causale

Il est un autre type de modalité aléthique extrinsèque, qui est à la fois physique (non intensionnel), relatif [10] et prospectif. Il s'agit de la nécessité, de l'impossibilité ou de la possibilité, relatives à une ou plusieurs causes, que l'on observe dans des exemples du type :

(10) a. La pierre que tu viens de lancer doit nécessairement retomber
b. La pierre que tu viens de lancer ne peut rester en l'air
c. Maintenant qu'il est déplâtré, il peut marcher.

On sait combien la question des relations entre causalité et modalité est complexe [11], et nous n'entreprendrons pas ici d'en traiter. Indiquons simplement qu'il y a lieu de distinguer trois valeurs fondamentales : le nécessaire (ce qui est impliqué par un ensemble de conditions préalables),

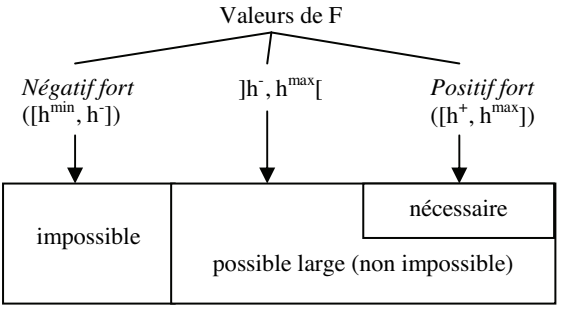
---

[10] Pour une étude philosophique de ces modalités, cf. Schopenhauer (éd. 2004 : 580 589).

[11] Voir les débats autour de la conception de la cause comme « INUS condition », « an *i*nsufficient but *n*ecessary part of a condition which is itself *u*nnecessary but *s*ufficient for the resuslt » de Mackie (1965 : 16, et 1974). Pour un panorama relativement récent, cf. Meyer (2000).

l'impossible (ce qui est incompatible avec cet ensemble de conditions) et le possible (ce qui est compatible avec cet ensemble de conditions), qui se répartissent de la façon suivante, relativement à la figure 1 :

Fig.5



Le caractère continu de l'axe permet de rendre compte des « *propensions* », au sens de Popper (éd. 1992), i.e. du fait qu'un possible tend plus ou moins vers sa réalisation.

5.5.2.2. Les modalités épistémiques

Comme on l'a vu au § 5.1, les modalités épistémiques extrinsèques se répartissent comme suit sur l'axe du degré de validation :

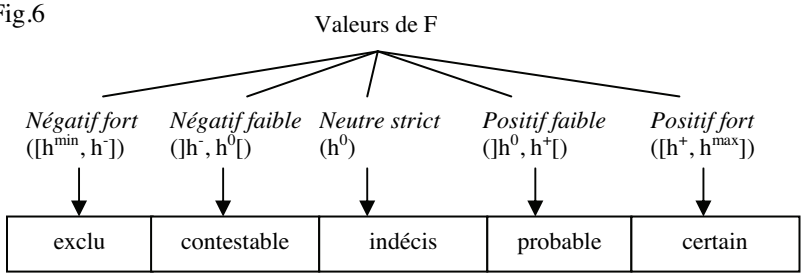
a) exclu (= certain que non p) : *Négatif fort* ([h^{min}, h^{-}]) (ex. 10a) ;
b) contestable (douteux) : *Négatif faible* (]h^{-}, h^{0}[) (ex. 10b) ;
c) indécis : *Neutre strict* (h^{0}) (ex. 10c) ;
d) probable : *Positif faible* (]h^{0}, h^{+}[) (ex. 10d, e) ;
e) certain : *Positif fort* ([h^{+}, h^{max}]) (ex. 10f).

(10) a. Je suis certain que Pierre n'est pas malade
b. Je doute que Pierre soit malade
c. Je ne sais pas si Pierre est malade
d. Je crois que Pierre est malade
e. Pierre est peut être / vraisemblablement / probablement / sûrement malade
f. Je suis certain que Pierre est malade.

Remarquons qu'il est possible d'introduire des différences de degré à l'intérieur même de chacune de ces valeurs (à l'exception de la pure indétermination), comme le montre le choix des adverbes en (10e).

Soit, sous forme de graphe les principales valeurs de F pour les modalités épistémiques extrinsèques :

Fig.6



A quoi il faudrait encore ajouter la formule « normande » :

(11) « Te sens tu capable de résoudre ces énigmes ?
Peut être, peut être pas. » (P. Doherty, *L'homme sans dieux*, trad. B. Cucchi, 10/18, éd. 2005 : 155).

qui correspond au *Neutre large* (]h$^-$, h$^+$[) : le sujet a des raisons d'adhérer au point de vue évoqué et, simultanément, des raisons de penser le contraire, qui viennent contrarier les premières (on dit qu'il est « partagé »).

5.5.2.3. Les modalités appréciatives et axiologiques

Il n'existe pas pour ces modalités qui n'ont pas reçu toute l'attention qu'elles méritaient dans la tradition logico-philosophique de terminologie consacrée. Néanmoins, il est aisé de voir que la structure illustrée par la Fig.1 s'applique parfaitement, et permet de rendre beaucoup mieux compte des différents degrés d'appréciation que les simples oppositions binaires [*bon* / *mauvais*], [*euphorique* / *dysphorique*], [*appréciatif* / *dépréciatif*] ou encore [*bénéfactif* / *détrimental*] usuellement utilisées en sémiotique et en sémantique linguistique, non seulement parce qu'elle rend compte du caractère continu de ce type d'évaluation, mais aussi de son caractère doublement orienté, négativement ou positivement (au sens des orientations argumentatives de Ducrot, cf. § 2.4.2.). Ainsi, on pourra énoncer (12a, b) mais, contrairement à ce que laisserait supposer un continuum pourvu d'une unique orientation, il n'est pas possible d'articuler au moyen de *même* une évaluation à orientation négative avec une évaluation orientée positivement, comme en (12c) :

(12) a. C'est peu agréable et même franchement désagréable de se promener sous la pluie
b. C'est agréable et même formidable de se promener sous la pluie
c. ?? C'est peu agréable et même agréable / formidable de se promener sous la pluie.

S'il faut cependant opérer des regroupements (dans une perspective de formulation de règles), on opposera des évaluations (appréciatives ou axiologiques) :

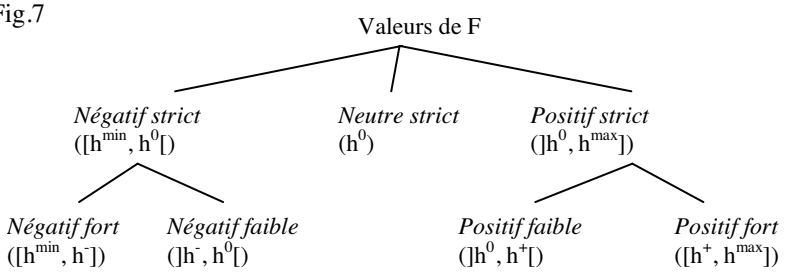
a) négatives : *Négatif strict* ([h^{min}, h^{0}[) ;
b) positives : *Positif strict* (]h^{0}, h^{max}]) ;
c) neutres : *Neutre strict* (h^{0}).

Les évaluations négatives se divisent à leur tour en négatives fortes ([h^{min}, h^{-}], ex. 13a) et faibles (]h^{-}, h^{0}[, ex. 13b). On peut répartir de même les positives en fortes ([h^{+}, h^{max}], ex. 14a) et faibles (]h^{0}, h^{+}[, ex. 14b) :

(13) a. Je déteste qu'il pleuve
b. J'apprécie peu qu'il pleuve
(14) a. J'adore qu'il pleuve
b. J'aime bien qu'il pleuve.

Soit le graphe des valeurs de F (selon l'axe du degré de validation) pour les modalités évaluatives, appréciatives et axiologiques :

Fig.7



5.5.2.4. Les modalités bouliques

Le même type de structuration (Fig.7) vaut encore pour les modalités bouliques (qui portent sur des événements à venir), pour lesquelles il n'existe pas davantage de terminologie consacrée. En guise d'approximation, on dira que le *Positif fort* correspond à la volonté (ex. 15a), le *Positif faible* au simple souhait (15b), le *Neutre strict* à l'indifférence (15c), le *Négatif faible* et le *Négatif fort* respectivement au souhait (15d) et à la volonté (15e) que l'événement n'arrive pas :

(15) a. Je veux que Marie vienne
b. Je souhaite que Marie vienne
c. Ça m'est égal que Marie vienne ou non
d. Je souhaite que Marie ne vienne pas
e. Je veux que Marie ne vienne pas.

5.5.2.5. Les modalités déontiques

On dispose pour le système des modalités déontiques d'un ensemble de termes consacrés : l'obligatoire et son contraire, l'interdit ; son contradictoire, le facultatif (ou non obligatoire); et le contradictoire de l'interdit : le permis (ou non interdit). Selon la figure 1, cela revient à définir l'obligatoire comme *Positif fort* ($[h^{+}, h^{max}]$), le facultatif comme son complémentaire ($[h^{min}, h^{+}[$) [12], ainsi que l'interdit comme *Négatif fort* ($[h^{min}, h^{-}]$) et le permis comme son complémentaire ($]h^{-}, h^{max}]$). Il paraît utile d'ajouter à ces valeurs une obligation faible (quelque chose comme le « conseillé », le « recommandé » [13]), et une interdiction faible (le « déconseillé »), pour rendre compte des différences entre les exemples :

a) Interdiction « forte » (ex. 16a, b)
b) Interdiction « faible » (ex. 16c,d)
c) Obligation « forte » (ex. 16e, f)
d) Obligation « faible » (ex. 16g, h).

(16) a. Il ne faut pas que tu sortes
b. Tu ne dois pas sortir.
c. Il vaudrait mieux que tu ne sortes pas
d. Tu ne devrais pas sortir.
e. Il faut que tu sortes [14]
f. Tu dois sortir
g. Il vaudrait mieux que tu sortes
h. Tu devrais sortir.

Soit pour résumer les principales valeurs de F concernant les modalités déontiques :

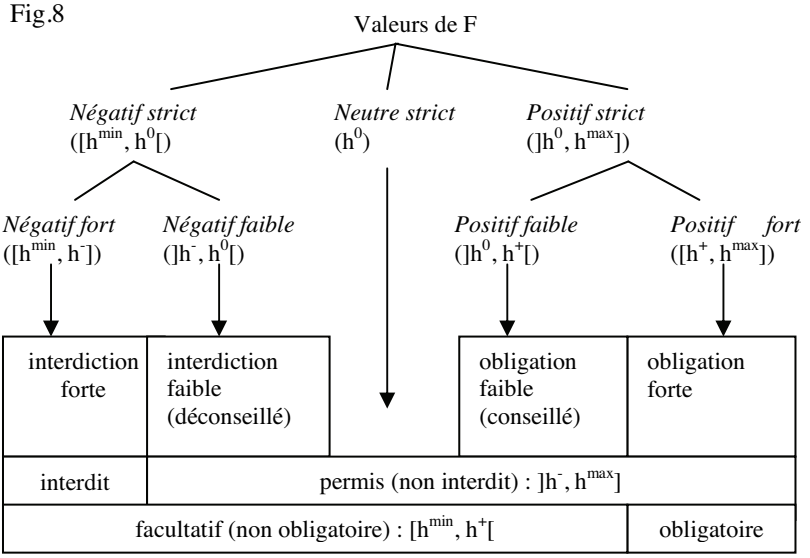
---

12 Le terme de *facultatif* est à prendre ici comme terme technique, comme équivalent au « non obligatoire ».

13 Sur l'utilité linguistique d'une distinction entre obligations « fortes » et « faibles », cf. Coates (1983), Palmer (1986 : 100), Myhill & Smith (1995 : 241 242), De Hann (1997 : 48 52).

14 On pourrait évidemment distinguer à nouveau des degrés d'obligation forte, et isoler, entre autres, l'obligation absolue (h^{max}) : « *tu dois absolument* Vinf ».

Fig.8



5.5.3. Le degré de validation des modalités intrinsèques

Puisque les modalités *dénotées* par des lexèmes (ex. : *la nécessité, la volonté, douter*, etc.) sont susceptibles de fonctionner comme des métaprédicats, elles relèvent également du domaine des modalités extrinsèques (vis-à-vis d'autres prédicats), et le classement des degrés de validation qui vient d'être présenté vaut donc aussi pour elles. Il en va tout autrement des modalités intrinsèquement *associées* aux lexèmes [15].

La question est de savoir comment le degré de validité d'une modalité intrinsèquement associée à un lexème en fonction de prédicat peut être indiqué, la difficulté au moins apparente venant de ce qu'on voit mal comment un lexème pourrait indiquer de lui même sa propre validité en tant que prédicat. Deux cas se présentent pourtant où cette valeur n'est pas simplement positive par défaut :

a) Le lexème indique un degré de validation non par rapport à lui-même, mais par rapport à une dimension qualitative dont il découpe un segment. C'est, par exemple, ce qui se produit avec des séries d'adjectifs, qui, en contexte, peuvent être indicateurs de modalités épistémiques, appréciatives, ou axiologiques :

---

15 Sur la distinction entre modalités dénotées et modalités associées aux lexèmes, cf. § 2.5.3.

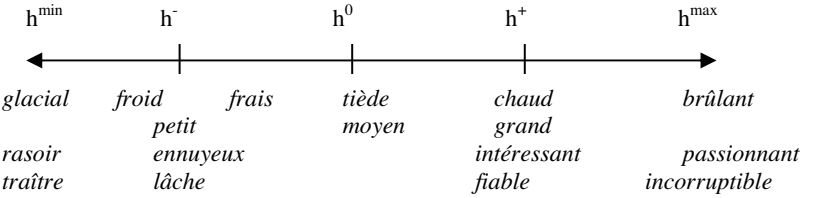
(17) a. [petit / moyen / grand], [glacial / froid / frais / tiède / chaud / brûlant], [léger / lourd], etc.

b. [rasoir / ennuyeux / intéressant / passionnant], etc.

c. [paresseux / courageux], [traître / lâche / fiable / incorruptible], etc.

Le découpage opéré sur ces dimensions qualitatives se laisse adéquatement représenter par la structure de la Fig.1, reprise ici :

Fig.9



En effet, cette structure rend compte à la fois de la gradualité de ces distinctions, de la double orientation possible de ces structures lexicales (qui servent de support aux orientations argumentatives), et des relations d'antonymie (contrariété et contradiction) entre membres d'un même paradigme. Prenons un exemple : l'adjectif *froid* entre en relation paradigmatique avec *frais*, *glacial*, *tiède*, *chaud* et *brûlant* dans la mesure où il opère un découpage différentiel (au sens saussurien) sur une même dimension qualitative. Il prend ainsi place entre *glacial* et *frais*. A cause de son orientation négative, il tend argumentativement vers *glacial* et non vers *frais* :

(18) Cette eau est froide et même glaciale / *fraîche [16].

Par ailleurs, il entre en relation antonymique de contrariété avec *chaud* (son symétrique par rapport à h^0, et de contradiction avec son complémentaire (le *non froid*). On considère donc que ces adjectifs expriment divers degrés de validation d'un même prédicat abstrait de type [chaleur] (sur la structure de ce continuum, cf. § 6.).

Ce type de structuration d'un paradigme lexical ne concerne évidemment pas seulement les adjectifs, mais aussi certains noms et verbes, même si le découpage lexical reste souvent plus grossier :

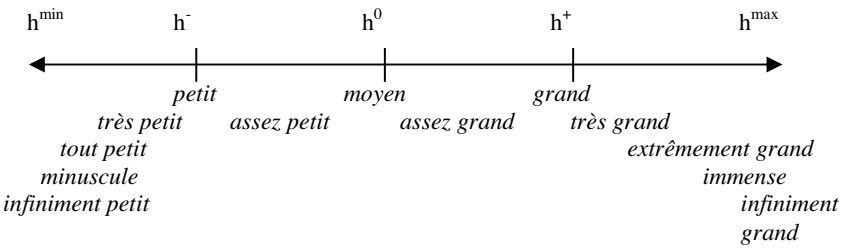
(19) [stagnation (immobilisme) / changement / bouleversement], [froid / chaleur], [refroidir / réchauffer], [détériorer / améliorer], etc. [17]

---

[16] Seul *tiède*, parce qu'il est centré sur h^0 peut tendre vers le négatif ou vers le positif : « *cette eau est tiède et même fraîche / chaude* ».

b) Le degré de validation d'un modalité intrinsèquement associée à un lexème peut encore se trouver indiqué par un autre élément de la structure syntaxique (modifieur, adjectif …) : la modalité reste intrinsèque au lexème dans la mesure où c'est lui qui déclenche sa construction et qui définit sa catégorie modale, mais certaines de ses propriétés (les valeurs de certains de ses paramètres) peuvent provenir d'autres éléments du cotexte (comme c'est systématiquement le cas avec la temporalité et la relativité). On analyse de la sorte le rôle des modifieurs d'intensité dans le syntagme adjectival : « *très grand* » occupe une position supérieure à « *assez grand* » sur l'axe de la grandeur (plus proche de h^{max}). Ainsi, non seulement *grand*, comme les autres adjectifs du paradigme, découpe un segment sur le continuum, mais l'adjonction de modifieurs de degré vient affiner le découpage en délimitant des sous-segments, correspondant à des valeurs plus fines. D'où la structure globale :

Fig.10



Soit, sous forme symbolique :

petit :	*Négatif strict* ($[h^{min}, h^0[$)
moyen :	*Neutre strict* (h^0)
grand :	*Positif strict* ($]h^0, h^{max}]$) [18]
très petit :	*Négatif fort* ($[h^{min}, h^-]$)
assez petit :	*Négatif faible* ($]h^-, h^0[$)
assez grand :	*Positif faible* ($]h^0, h^+[$)
très grand :	*Positif fort* : $[h^+, h^{max}]$
tout petit, minuscule :	*Négatif très fort* ($[h^{min}, h^-[$)
extrêmement grand, immense :	*Positif très fort* ($]h^+, h^{max}]$)
infiniment petit :	*Négatif maximal* (h^{min})
infiniment grand :	*Positif maximal* (h^{max}).

---

17 Il concerne aussi certaines modalités dénotées par des lexèmes, que l'on retrouve en fonction de métaprédicats : [*détester* / *aimer* / *adorer*], etc.

18 On verra au § 8.6. qu'il y a de bonnes raisons (que nous ne voulons pas exposer maintenant) de considérer qu'il s'agit en fait du *Positif large*.

Traiter les modifieurs intensifs comme des éléments contribuant à la constitution de la modalité permet de rendre compte assez naturellement des « intensifs-appréciatifs » (selon l'expression de Bally 1965 : 236, reprise par Molinier & Levrier 2000 : 203-214) : *merveilleusement*, *terriblement*, *atrocement*. Ces modifieurs n'expriment le haut degré que pour des adjectifs qui sont porteurs de modalités appréciatives et/ou axiologiques correspondantes : « *merveilleusement aimable* / ?? *laid* », « *atrocement laid* / ??*aimable* », etc.

Dans le syntagme nominal, ce sont les adjectifs ayant un fonctionnement de « modificateurs réalisants » ou « déréalisants » (cf. Ducrot 1995), qui vont opérer cette spécification du degré de validation de la prédication (cf. Lenepveu 2004). Prenons le substantif *changement*, il est porteur d'une modalité intrinsèque aléthique dont le degré de validation est positif (cf. ex. 19 ci-dessus). Ce degré peut se trouver modifié par différents éléments :

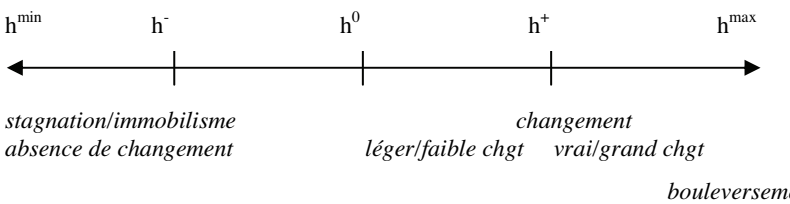
a) la négation, qui, dans son emploi dit « descriptif » (cf. § 8.5.) conduit à prendre la portion négative complémentaire sur le continuum des degrés de validation ;

b) un adjectif fonctionnant comme « modificateur réalisant » » du type *vrai*, *véritable grand, profond,* etc., qui restreint la portion du continuum concernée au haut degré (« *un vrai* / *véritable* / *profond changement* ») [19] ;

c) un « modificateur déréalisant », comme *faible*, *léger*, *petit*, *minime* etc. qui ne sélectionne que le bas degré de la validation positive (« *un petit* / *léger* / *faible changement* »).

Soit en figure :

Fig.11



Et comme ces adjectifs sont eux-mêmes modifiables au moyen d'adverbes de degré, on obtient encore des spécifications supplémentaires du degré de validation : « *très léger changement*», « *très profond changement* » etc.

---

[19] Soit quelques exemples appréciatifs empruntés à Gaboriau (*La corde au cou*, Labyrinthes, éd. 2004 : 16, 138, 140) : « *un épouvantable malheur* », « *l'effort inouï* », « *une angélique douceur* ».

Soit une proposition de notation symbolique de ces divers degrés :

stagnation :	*Négatif strict* ($[h^{min}, h^{0}[$)
changement :	*Positif large* ($[h^{0}, h^{max}]$) [20]
absence de changement :	*Négatif strict* ($[h^{min}, h^{0}[$) : prise du complémentaire
léger / faible / petit chgt :	*Positif faible* ($]h^{0}, h^{+}[$)
vrai / grand / profond chgt :	*Positif fort* ($[h^{+}, h^{max}]$)
très grand / très profond chgt :	*Positif très fort* ($]h^{+}, h^{max}]$)
bouleversement :	*Positif maximal* (h^{max}).

Observons que ces adjectifs qui renforcent ou atténuent le degré de validation d'un prédicat n'ont pas eux-mêmes de véritable fonction prédicative (ils ne constituent pas des prédicats autonomes). Cela peut se vérifier au fait que certains d'entre eux ne tolèrent pas, sans changement de sens, la position attribut (ce sont les « enclosures » ou « adjectifs modaux » [21] comme *vrai*, *véritable*), tandis que ceux qui l'acceptent ne sauraient, même dans cette position syntaxique, être sémantiquement analysés comme prédiqués directement sur l'argument, indépendamment du prédicat principal. Alors que « *un chien noir* » se laisse classiquement analyser comme

(20) $\exists x, \textit{chien}\,(x) \wedge \textit{noir}\,(x)$

ou, en termes extensionnels, comme « il existe un x qui appartient à la classe des chiens et à la classe des entités de couleur noire », ce type d'approche ne convient manifestement pas à « *un profond changement* ». Car l'entité concernée n'est profonde qu'en tant que changement, et non en soi (comme peut l'être une rivière, par exemple) [22].

Dans le cas du syntagme verbal, ce sont essentiellement les adverbes correspondant aux adjectifs que nous venons d'évoquer (*vraiment*, *faiblement*, etc.), ainsi que tous ceux qui expriment la quantification et/ou l'intensité (*peu*, *un peu*, *beaucoup*, *énormément*, etc.) qui remplissent ce rôle de spécificateurs du degré de validation. C'est un point que nous ne pouvons développer davantage. Nous nous contenterons de deux exemples. *Réfléchir* et *manger* sont positifs par défaut (*Positif large* ($[h^{0}, h^{max}]$)). On peut spécifier le degré de validation en le restreignant au haut degré (« *réfléchir profondément* », « *manger beaucoup* » : *Positif fort* ($[h^{+}, h^{max}]$)), au très haut degré (« *réfléchir très profondément* », « *manger énormément* »), ou, à l'inverse au bas degré (« *réfléchir superficiellement* », « *manger un peu* »).

---

20 On verra au § 8.6. pourquoi il est préférable de considérer que *changement* renvoie au *Positif large* plutôt qu'au *Positif strict*.

21 Cf. Kleiber & Riegel (1978), Legallois (2002), Salles (2001).

22 Ces adjectifs ne sont pas « intersectifs » (cf. Schnedecker 2002 : 10).

Tout cela ne signifie nullement que nous voulions englober l'intensité et la quantification sous le concept de modalité, mais simplement que ces dimensions, qui ont leurs principes propres, contribuent, avec d'autres, à déterminer le paramètre de la force des modalités intrinsèques. Cette hypothèse permet en outre d'expliquer des relations de quasi-synonymie en contexte entre des marqueurs appartenant à des classes sémantiques différentes. Ainsi les adverbes *profondément*, *vraiment*, *véritablement*, *complètement*, *énormément* sont-ils substituables dans une construction du type :

(21) Il a *Adv* changé ces derniers temps

pour la simple raison qu'ils expriment, par des voies différentes [23], la validation maximale du prédicat.

5.5.4. Valeurs actuelles et virtuelles

Nous avons déjà évoqué, au § 2.9.3., la dimension intrinsèquement modale du temps, liée à sa structure de flux irréversible, opérant continûment la transformation du possible en irrévocable. Cette structure s'articule autour de ce que nous avons appelé une « coupure modale », qui partage la dimension temporelle en deux domaines : celui du possible en tant qu'indéterminé, postérieur à la coupure modale, et celui de l'irrévocable qui lui est antérieur (voir la Fig.1 du § 2.9.3.).

La question se pose maintenant de savoir quelle est la nature de ces valeurs de *possible* et d'*irrévocable*. S'agit-il de modalités à part entière ? Et, dans ce cas, de quelle catégorie relèvent-elles ? Quelle est leur position dans la structure modale de l'énoncé ?

Diverses solutions ont été proposées. S'il s'agit de modalités aléthiques dans la perspective aristotélicienne ainsi qu'en sémantique des mondes possibles (voir la citation de Vet 1981, au § 2.9.3.), c'est l'hypothèse épistémique qui, par-delà la diversité des formulations, se trouve le plus souvent retenue dans le champ linguistique. Nous avons vu (au § 1.8.3.) que les mondes possibles se trouvaient subordonnés aux univers de croyance chez Martin (1983, 1987). Pour Culioli (1978) et Desclés (1994 : 61), la coupure s'opère entre le *certain* (le passé) et le *non certain* (l'avenir). Langacker (1992) oppose, au sein d'un modèle plus complexe [24], la *réalité connue*, uniquement passée (et définie comme ce que le locuteur accepte à titre de réalité), à l'*irréalité* qui englobe une partie du passé et la totalité de l'avenir. Chez Chafe (1995), cette distinction est mise en relation avec les facultés

---

[23] Ces adverbes appartiennent à des classes distinctes dans les classifications de Nøjgaard (1992 95) et de Molinier & Lévrier (2000).

[24] Pour une présentation critique, cf. Gosselin (2005 : 79 82).

cognitives générales : le présent avec la perception, le passé avec la mémoire et l'avenir avec l'imagination.

Aucune de ces oppositions n'est injustifiée, mais aucune n'est totalement satisfaisante. Car elles ne tracent pas une frontière aussi nette que celle qui est requise : on peu très bien avoir des certitudes à propos de l'avenir et des incertitudes, des ignorances, concernant le passé. On a même généralement beaucoup plus de certitudes (fondées ou non) à propos de l'avenir immédiat que relativement au passé lointain (dont l'appréhension relève souvent davantage de l'imagination que de la mémoire). Et cela n'empêche pourtant pas cet avenir immédiat de n'être que possible (dans la mesure où l'on peut agir sur lui), tandis que le passé lointain, quelque incertain qu'il soit, reste irrévocable (non modifiable).

Aussi avons-nous opté pour une analyse différente. Plutôt que de considérer que le possible et l'irrévocable constituent des modalités épistémiques (ou aléthiques) à part entière, nous proposons de les tenir pour des *valeurs transmodales*, en un sens que nous allons préciser. Nous considérons qu'il s'agit de valeurs de la force (F) de la validation, susceptibles d'affecter toutes les catégories modales (aléthique, déontique, appréciative, etc.), que la modalité soit, au plan syntaxique, intrinsèque ou extrinsèque.

En première approximation, nous admettrons que le possible correspond à h^0 (l'indétermination pure de la force) et l'irrévocable à toutes les valeurs différentes de h^0 (les valeurs déterminées, positives ou négatives). En énonçant (22a), le locuteur présente la modalité déontique extrinsèque comme simplement possible (indéterminée, F : h^0), tandis qu'en (22b), il la pose comme irrévocable (la valeur de F est positive et marque, dans cette catégorie déontique, l'obligatoire) :

(22) a. J'allais devoir freiner [25]
b. J'ai dû freiner.

De même, en (23a), c'est la modalité intrinsèque au prédicat qui se trouve présentée comme possible (indéterminée) de sorte que l'on ne sait pas, hors contexte, si le procès a effectivement eu lieu alors qu'elle est irrévocable en (23b) : la réalisation du procès est affirmée :

(23) a. Il allait sortir (quand soudain …)
b. Il est sorti.

Le possible et l'irrévocable apparaissent comme des *valeurs transmodales*, à la fois parce qu'elles peuvent affecter toutes les catégories

[25] Voir le contexte de cet extrait d'un exemple attesté, au § 2.9.4.

modales (elles sont indépendantes de la catégorie, qui se trouve déterminée par les valeurs de I et D), et parce qu'elles concernent aussi bien les modalités extrinsèques que les modalités intrinsèques (lesquelles correspondent à la réalisation du procès). Partant, elles ne nécessitent pas l'introduction de modalités nouvelles dans les structures modales [26].

Il convient cependant de revenir sur la nature du possible. Car, contrairement à ce que nous avons affirmé en première approximation, le possible ne saurait se réduire à la pure indétermination. Comme l'ont établi Aristote et Leibniz [27], le possible (métaphysique) doit nécessairement être pensé comme orienté vers l'actualisation. Il en va de même dans le champ linguistique. Par exemple, en (22a) l'indétermination de la force de la modalité de catégorie déontique est tout de même orientée vers l'obligation (et non vers la permission, comme avec l'expression « *j'allais pouvoir* »). Cela nous conduit à décomposer la valeur du possible en deux sous-valeurs : une valeur d'indétermination pure (F : h^0), considérée (paradoxalement) comme *actuelle* (au sens où c'est elle qui vaut pour le moment considéré), et une valeur déterminée, visée et purement *virtuelle*.

La dissociation de ces deux valeurs s'avère d'autant plus nécessaire qu'elles possèdent des propriétés formelles bien différentes :

a) A la différence de la valeur actuelle (indéterminée), la valeur virtuelle n'est jamais prise en charge par le locuteur. C'est pourquoi ces deux valeurs différentes peuvent coexister pour une même modalité. Cela implique aussi qu'un système d'extraction d'information (à visée essentiellement référentielle), par exemple, ne retiendra que les valeurs actuelles (qui sont effectivement assertées).

b) Lorsqu'une modalité extrinsèque porte sur une autre modalité extrinsèque ou sur une modalité intrinsèque, si cette dernière relève du possible, c'est toujours exclusivement sur la valeur virtuelle (non prise en charge par l_0) qu'elle porte.

Ainsi, le locuteur qui énonce :

(24) Je veux dormir

présente la modalité aléthique intrinsèque à *dormir* comme simplement possible [28]. Cette valeur se décompose en une valeur actuelle (indéterminée) et une valeur virtuelle, positive (correspondant à la validation de la

---

26 Cette analyse diffère ainsi de celle que nous avions proposée dans Gosselin (2001).

27 Cf. Aristote, *Métaphysique* IX, et Leibniz, cité par Badiou (1988 : 350) : « Il y a dans les choses possibles, c'est à dire dans la possibilité même, ou essence, quelque exigence d'existence, ou, pour ainsi dire, quelque prétention à l'existence. »

28 On verra comment calculer cette valeur au § 5.7.4.

prédication et donc à la réalisation du procès dénoté). Seule la valeur actuelle est prise en charge par le locuteur (ce ne serait plus le cas, avec un marqueur de distanciation comme « *j'aurais voulu dormir* », qui n'implique pas la possibilité de dormir). En revanche, la modalité boulique extrinsèque n'affecte que la valeur virtuelle positive. C'est pourquoi (24) ne peut être glosé, même approximativement, par « *je veux avoir la possibilité de dormir* ».

Non seulement la valeur virtuelle n'est pas prise en charge par le locuteur, mais elle peut même se trouver explicitement réfutée par le biais de marqueurs « frustratifs » (Pottier 1998 : 233) comme *en vain*, *inutilement* :

(25) « Le père Dodu se mit à entonner un air à boire, on *voulut en vain* l'arrêter à un certain couplet scabreux que tout le monde savait par cœur. » (Nerval, *TLFi*).

Nous étudierons, au § 5.7.4., les relations entre les configurations aspectuo-temporelles et ces valeurs de F, afin d'établir des métarègles capables d'assigner ces valeurs d'irrévocable et de possible (valeurs actuelle et virtuelle) aux modalités.

5.5.5. Notation symbolique

On notera donc l'irrévocable au moyen d'une valeur simple, positive ou négative, et le possible par un couple de valeurs : une valeur actuelle indéterminée ($F : h^0$) et une valeur virtuelle, déterminée ($F \neq h^0$). Soit, pour les deux modalités mod_i et mod_j, respectivement boulique extrinsèque et aléthique intrinsèque, de l'exemple (24) :

F (mod_i) : *Positif fort* ($[h^+, h^{max}]$) [valeur irrévocable]

F (mod_j) : (Neutre strict (h^0) ; *Positif fort* ($[h^+, h^{max}]$)) [valeur de possible : val. actuelle + val. virtuelle].

Des métarègles préciseront que seule la valeur actuelle, à l'intérieur de la valeur de possible, est accessible à la prise en charge énonciative, et que seule la valeur virtuelle est dans la portée de la modalité extrinsèque (cf. § 6.3.2.).

5.6. Représentations continues à une dimension : l'engagement énonciatif (E)

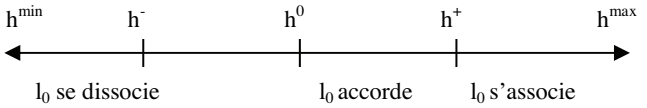
5.6.1. Le degré de prise en charge

La dimension qualitative retenue pour définir le domaine conceptuel correspondant au paramètre E est celle du degré de prise en charge de la modalité par le locuteur de l'énoncé (le « locuteur en tant que tel » : l_0), ou

par celui du discours rapporté, le cas échéant. Cette dimension est orientée du refus absolu de prendre en charge (h^{min}) vers l'engagement total (h^{max}), en passant évidemment par divers degrés intermédiaires. Nous retrouvons donc la structure unidimensionnelle déjà utilisée pour les paramètres D et F. Les trois valeurs distinguées par Nølke (cf. § 2.7.2) se laissent ainsi (re)définir :

a) le locuteur se dissocie (de la modalité) : *Négatif large* ($[h^{min}, h^{0}]$) ;
b) le locuteur accorde (la modalité) : *Positif faible* ($]h^{0}, h^{+}[$) ;
c) le locuteur s'associe (à la modalité) : *Positif fort* ($[h^{+}, h^{max}]$).

Fig.1



Ce type de représentation, fondamentalement continue, permet une caractérisation plus fine des degrés de prise en charge :

a) le locuteur non seulement refuse de prendre en charge, mais récuse toute prise en charge de la modalité : *Négatif fort* ($[h^{min}, h^{-}]$) ; ex.(1a) ; [29]
b) le locuteur refuse de prendre en charge, sans pour autant récuser explicitement le point de vue : *Négatif faible* ($]h^{-}, h^{0}[$) ; ex. (1b) ;
c) le locuteur se dissocie de la modalité exprimée, sans prendre position : *Neutre strict* (h^{0}) ; ex. (1c, d) ;
d) le locuteur accorde la modalité, qui peut être présupposée [30] : *Positif faible* ($]h^{0}, h^{+}[$) ; ex. (1e) ;
e) le locuteur s'associe au point de vue (qui correspond généralement au posé), sans pour autant éprouver le besoin de s'engager explicitement : *Positif moyen* (h^{+}), ex. (1f) ;
f) le locuteur s'engage explicitement en faveur de la modalité présentée : *Positif très fort* ($]h^{+}, h^{max}]$) ; ex. (1g, h) :

(1) a. Pierre dit à tort que Marie est malade
b. Pierre prétend qu'il est malade
c. Selon Pierre, Marie serait malade
d. Pierre dit (à tort ou à raison) que Marie est malade
e. C'est parce qu'elle a eu froid que Marie est malade
f. Marie est malade
g. Je t'assure que Marie est malade
h. J'affirme que Marie est malade [31].

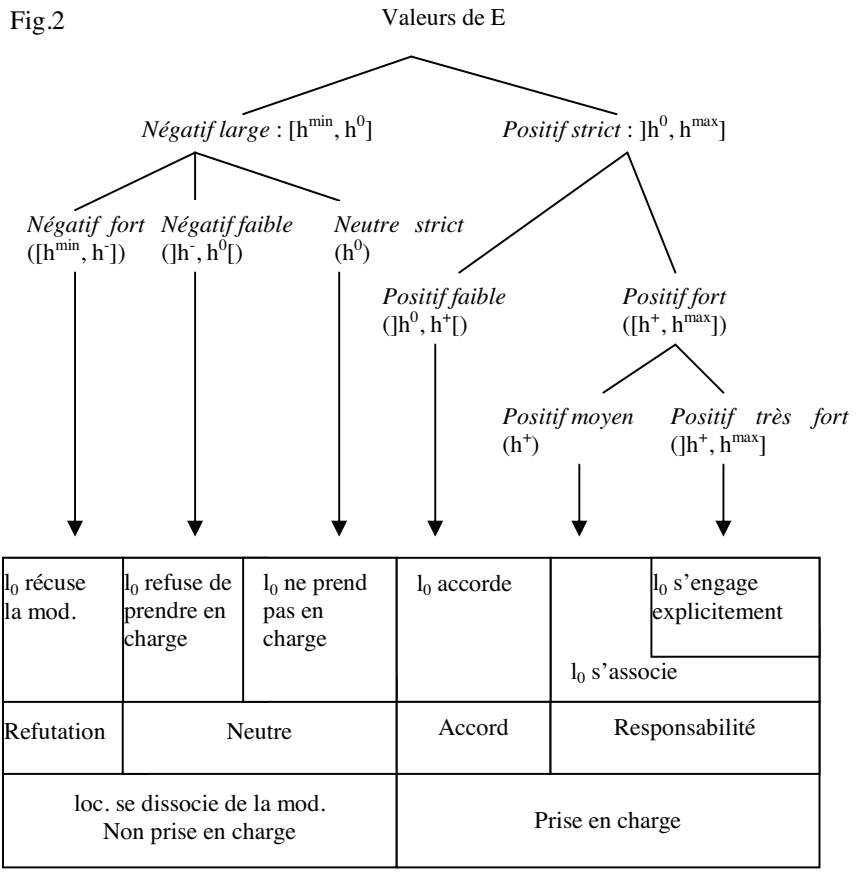
---

29 C'est la validation du prédicat *malade* qui est en cause dans ces exemples.

30 On montre au § 2.7.2. (ex. 4a, b) qu'il peut encore y avoir des degrés dans la présupposition.

Comme on a, par ailleurs, parfois besoin, pour l'économie des règles, de regrouper le fait que le locuteur accorde ou s'associe à une modalité (*Positif strict* : $]h^0, h^{max}]$), que l'on oppose au fait qu'il s'en dissocie (*Négatif large* : $[h^{min}, h^0]$) ce qui correspond à l'opposition entre « prise en charge » et « non prise en charge » chez Dendale & Coltier (2005, voir ici-même § 2.7.2.) on obtient la structure suivante des principales valeurs de E :

Fig.2



Ajoutons que la valeur de réfutation est elle-même décomposable en une valeur « *sarcastique* » (au sens de Haiman 1995) correspondant au *Négatif très fort* ($[h^{min}, h^-[$), et une valeur non sarcastique (*Négatif moyen* : h^- ; ex. 1a). Le propre d'une valeur « sarcastique », c'est qu'elle exprime le fait que non seulement le locuteur récuse la modalité, mais qu'il la considère

[31] On pourrait renforcer encore l'engagement et aller jusqu'au positif maximal (h^{max}) : « *je te jure sur la tête de mes enfants que …* ».

absurde, ridicule. Cette valeur est exprimée par des constructions du type « *Comme si j'avais le temps de m'en occuper !* », « *Moi, j'aurais le temps de m'en occuper !* ».

5.6.2. La stratification énonciative

Dans un énoncé ne contenant que des modalités intrinsèques, le foyer simple (cf. § 5.3.2) est posé, alors que le substrat est présupposé (on parle dans ce cas de « présupposition stratificationnelle », cf. Kronning 1996 : 49). Cela revient, dans notre système, à dire que les modalités intrinsèques aux lexèmes appartenant au foyer simple auront la valeur *Positif fort*, alors que celles qui sont associées aux lexèmes faisant partie du substrat seront pourvues de la valeur *Positif faible*. Ainsi l'énoncé (2a) présente-t-il une structure logique du type (2b) :

(2) a. (Où le chien se promène t il ?)
Le chien se promène dans le jardin

b. mod_i (*chien* (x)) $\wedge$ mod_j (*se promener* (e,x)) $\wedge$ mod_k (*jardin* (y)) $\wedge$ mod_l (*dans* (e, y)) [32]

pour laquelle on obtient les valeurs de E suivantes :

Valeurs :	Commentaires :
E (mod_i) : *Positif faible* ;	appartient au substrat (présupposé)
E (mod_j) : *Positif faible* ;	appartient au substrat (présupposé)
E (mod_k) : *Positif fort (moyen)*;	foyer simple, dans le contexte (posé)
E (mod_l) : *Positif faible* ;	appartient au substrat (présupposé).

Le substrat correspond en effet à une structure du type (3a) [33], et le foyer à (3b) :

(3) a. Le chien se promène dans un endroit y

b. y = *le jardin*.

Lorsque l'énoncé contient une modalité extrinsèque, deux cas se présentent :

a) Le plus généralement, la modalité extrinsèque porte sur le foyer simple de l'énoncé (en vertu du Principe sur la portée des modalités extrinsèques,

---

[32] Toutes ces modalités intrinsèques sont aléthiques dans la mesure où elles n'impliquent en rien la subjectivité du locuteur. De ce point de vue, une préposition comme *dans* s'oppose aux locutions prépositives « *grâce à* », appréciative, ou « *afin de* », qui est boulique.

[33] Cf. § 5.3.2.

voir § 5.3.2). Cette modalité extrinsèque porte alors la valeur : E (mod) : *Positif fort* (le locuteur s'y associe). Ainsi, dans l'exemple :

(4) Qui Marie a t elle rencontré ?
Peut être qu'elle a rencontré le facteur

la modalité épistémique extrinsèque marquée par l'adverbe *peut-être* porte sur le foyer simple (dans ce contexte), « *le facteur* », et se trouve affectée de la valeur E (mod) : *Positif fort*. Reste alors à considérer le cas des modalités intrinsèques présentes dans la structure. Il convient de distinguer celles qui appartiennent au substrat, qui portent la valeur : E (mod) : *Positif faible* (car il s'agit de présupposition stratificationnelle), de celles qui sont associées aux lexèmes constitutifs du foyer, en l'occurrence, dans l'exemple (10a), la modalité aléthique intrinsèquement associée au substantif *facteur*. Concernant ces modalités, la valeur de E ne va plus correspondre au *Positif fort* par défaut, mais va dépendre de la nature de la modalité extrinsèque, ainsi que des marqueurs qui l'expriment (cf. § 8.2.). De façon très générale, on observera pour le moment que les modalités dites factives, comme les modalités appréciatives, attribuent la valeur de présupposé (E (mod) : *Positif faible*) aux modalités intrinsèques associées au foyer sur lequel elles portent (ex. 11a), alors que les modalités épistémiques non factives associent la valeur de dissociation (E (mod) : *Négatif large*) à ces mêmes modalités (ex. 4 ci-dessus ; le locuteur ne prend pas en charge la modalité aléthique intrinsèque, la validation objective du prédicat). D'où les représentations :

(5) Structure logique de (4) :
mod_i (*Marie* (x)) ∧ mod_l (mod_j (*facteur* (y))) ∧ mod_k (*rencontrer* (x,y))
[où mod_i, mod_j et mod_k désignent les modalités aléthiques intrinsèques aux lexèmes utilisés, tandis que mod_l représente la modalité épistémique, à valeur d'opérateur propositionnel, marquée par « *peut être que* »]

Valeurs :	Commentaires :
E (mod_i) : *Positif faible* ;	appartient au substrat (présupposé)
E (mod_j) : *Neutre strict* ;	le locuteur ne prend pas en charge la validation aléthique intrinsèque
E (mod_k) : *Positif faible* ;	appartient au substrat (présupposé)
E (mod_l) : *Positif fort (moyen)*;	le locuteur l_0 s'associe à la mod. extrinsèque.

(6) a. Heureusement que Marie a rencontré le facteur
b. (Structure de (6a), étant admis que, dans un contexte donné, c'est *le facteur* qui constitue le foyer simple de l'énoncé) :
mod_i (*Marie* (x)) ∧ mod_l (mod_j (*facteur* (y))) ∧ mod_k (*rencontrer* (x,y))

[où mod_i, mod_j et mod_k : modalités aléthiques intrinsèques aux lexèmes, et mod_l : modalité appréciative, à valeur d'opérateur propositionnel, marquée par « *heureusement que* »]

Valeurs :	Commentaires :
E (mod_i) : *Positif faible* ;	appartient au substrat (présupposé)
E (mod_j) : *Positif faible* ;	le locuteur accorde la validation aléthique intrinsèque
E (mod_k) : *Positif faible* ;	appartient au substrat (présupposé)
E (mod_l) : *Positif fort (moyen)*;	le locuteur l_0 s'associe à la mod. extrinsèque.

Tout ceci devra naturellement être précisé et complété en tenant compte, en particulier, du fait que les modalités bouliques et déontiques impliquent, par le biais d'une métarègle très générale (cf. § 6.3.3.), que les modalités intrinsèques aux éléments sur lesquels elles portent ont une valeur de F qui correspond au possible.

b) Lorsque le foyer simple de l'énoncé n'appartient pas au domaine syntaxique de la modalité (qui porte alors sur le foyer mineur de son domaine, comme le prévoit le Principe sur la portée des modalités extrinsèques, cf. § 5.3.2), la modalité extrinsèque faisant partie du substrat de l'énoncé est accordée : E (mod) : *Positif faible*. C'est alors la modalité intrinsèquement assosiée au lexème constituant le foyer de l'énoncé qui est porteuse de la valeur *Positif fort* (correspondant au posé). Exemples :

(7) « C'est Dieu qui nous faict vivre, / C'est Dieu qu'il *faut* aimer » (Malherbe, Œuvre XXXV)

(8) a. C'est Pierre qui $doit_{déontique}$ sortir

b. mod_i (*Pierre* (x)) $\wedge$ mod_k (mod_j (*sortir* (x)))
[où mod_i, et mod_j désignent les modalités aléthiques intrinsèques aux lexèmes, tandis que mod_k représente la modalité déontique, à valeur d'opérateur prédicatif, marquée par *devoir*]

Valeurs :	Commentaire :
E (mod_i) : *Positif fort (moyen)*;	foyer simple clivé (posé)
E (mod_j) : *Positif faible* ;	la modalité exprimant le possible (puisqu'elle est dans le champ d'une modalité déontique) appartient au substrat (présupposé)
E (mod_k) : *Positif faible* ;	appartient au substrat (présupposé).

En présence de plusieurs modalités extrinsèques, c'est, normalement, la plus enchâssante qui est porteuse de la valeur : E (mod) : *Positif fort* ; et c'est elle qui détermine (selon qu'elle est factive ou non) la valeur de ce paramètre pour la modalité extrinsèque sur laquelle elle porte :

(8) a. Dommage que Pierre doive$_{déontique}$ rentrer

b. mod_i (*Pierre* (x)) ∧ mod_k (mod_l (mod_j (*rentrer* (x))))
[où mod_i, et mod_j : modalités aléthiques intrinsèques aux lexèmes, mod_k : modalité appréciative marquée par « *dommage que* », mod_l : modalité déontique exprimée par *devoir*]

Valeurs :	Commentaires :
E (mod_i) : *Positif faible* ;	appartient au substrat (présupposé)
E (mod_j) : *Positif faible* ;	modalité exprimant le possible (dans le champ d'une modalité déontique)
E (mod_k) : *Positif fort (moyen)*;	l_0 s'associe à la mod. la plus enchâssante
E (mod_l) : *Positif faible* ;	modalité se trouvant dans le champ d'une modalité factive.

5.6.3. Les instances responsables de la prise en charge

La prise en compte des modalités extrinsèques, et tout particulièrement des marqueurs de discours rapporté (qui ont aussi une valeur modale) impose que l'on analyse non seulement la prise en charge énonciative des modalités par le locuteur, mais aussi celles qu'opèrent les autres énonciateurs participant au dispositif énonciatif. On distinguera ainsi, à la suite de Ducrot et Nølke, divers « êtres discursifs » (Nølke, 2002 : 218) susceptibles de remplir ces rôles d'énonciateurs (même si l'on restreint ce fonctionnement au discours rapporté, cf. §2.7.2.) :
a) le « locuteur en tant que tel » (Ducrot) ou « locuteur d'énoncé » (Nølke), noté l_0, qui a pour caractéristique essentielle d'être responsable de l'énonciation ;
b) le « locuteur en tant qu'être du monde » (Ducrot) ou « locuteur textuel », noté L, qui est l'image d'une personne « complète », dotée de diverses propriétés ;
c) les autres « êtres du monde » représentés par l'énoncé : l'allocutaire, *Pierre*, *Marie*, …, un « locuteur virtuel » (Nølke), l'opinion commune (ON), etc.

Notre propos n'est nullement de développer une analyse polyphonique globale de l'énoncé, mais simplement d'indiquer que si le degré de prise en charge de la modalité par le locuteur (l_0) est toujours un élément indispensable de la description d'une modalité, il est parfois nécessaire de prendre aussi en compte celui d'autres êtres discursifs en particulier lorsque ceux-ci sont explicitement mentionnés dans l'énoncé, comme dans les exemples :

(9) a. Pierre dit que Marie est malade

b. Pierre prétend que Marie est malade

c. Pierre nous a appris que Marie était malade
d. Pierre nous a révélé sans le vouloir que Marie était malade
e. Je vous avais révélé sans le vouloir que Marie était malade
f. Pierre affirme à tort que Marie est malade
g. Pierre refuse d'admettre que Marie est malade.

En (9a, b), la validation du prédicat *malade* est présentée comme prise en charge par l'être-de-discours *Pierre*, mais non par le locuteur (qui reste neutre, à des degrés divers, cf. Fig.2, ci-dessus). A l'inverse, avec les énoncés (9c, d, e), le locuteur prend en charge cette validation (la modalité intrinsèque associée à *malade*), mais les êtres-de-discours, respectivement *Pierre* et L, ne la prennent pas en charge en (9d, e). Dans l'exemple (9f), le locuteur réfute la validation prise en charge par *Pierre*, tandis que c'est exactement le contraire qui se produit en (9g). Soit les structures associées à (9b) et (9g) (aux propriétés relationnelles correspondent des valeurs complexes, cf. § 5.1.1.) :

Structure de l'exemple (9b), où mod_i est la modalité intrinsèquement associée à *malade* :

Valeurs :		Commentaires :
E (mod_i) :	(l_0, *Négatif faible*) ;	le locuteur refuse de prendre en charge la modalité
	(*Pierre*, *Positif fort*) ;	l'être discursif *Pierre* s'associe à la modalité.

Structure de l'exemple (9g), où mod_i est la modalité intrinsèquement associée à *malade*) :

Valeurs :		Commentaires :
E (mod_i) :	(l_0, *Positif faible*) ;	le locuteur accorde la modalité
	(*Pierre*, *Négatif fort*) ;	l'être discursif *Pierre* réfute la modalité.

5.7. Représentations continues à une dimension : la temporalité (T)

5.7.1 La double dynamique

On a montré dans Gosselin (1996 : 78-83), en prenant appui sur les métaphores du langage ordinaire, que la temporalité linguistique s'inscrivait dans un espace à une dimension, conduisant du passé à l'avenir en passant par le présent et structurée par une double dynamique de sens opposé :
a) selon le point de vue du sujet, le temps s'écoule du passé vers l'avenir (le passé est « *derrière* » lui et l'avenir « *devant* ») ;

b) pour les événements eux-mêmes, le temps « *vient* » du futur (ex. « *les semaines qui viennent* », « *celles qui suivent* »), « *passe* » et « *s'éloigne* » en direction du passé [34].

Plutôt que de concevoir, avec Koschmieder (éd. 1996) ou Lakoff & Johnson (éd. 1985), ces deux orientations sous la forme d'une alternative exclusive (on adopterait soit l'une, soit l'autre), nous tenons ces deux dynamiques pour simultanées : le sujet « *avance* « dans le temps à mesure que les événements « *viennent* » et « *s'éloignent* » de lui. Si bien qu'à la différence des conceptions précédentes, nous n'avons à supposer aucun point de repère statique dans la représentation du temps. Dans ce cadre, chacun des deux mouvements fournit à l'autre un système de repérage : les événements sont repérés par rapport au *maintenant* de l'énonciation, comme présents, passés ou futurs, tandis que le *maintenant* est lui- même localisé par rapport aux événements et aux dates, sans que ceux-ci soient aucunement considérés comme statiques (« *mardi prochain* » est « *le mardi qui vient* »). Par ce dispositif, la langue nous paraît répondre à ce qui, selon Romano (1999 : 6), constitue l'aporie fondamentale à laquelle se heurte toute métaphysique du temps de Platon : il permet de penser le temps comme flux, comme instable par essence [35], et simultanément comme cadre de repérage : chacune des deux dynamiques fournit un système de repérage pour la dynamique de sens opposé.

La comparaison de ce dispositif avec la structuration unidimensionnelle adoptée pour les paramètres précédents et dérivée de l'analyse kantienne des grandeurs négatives montre que, si l'on a bien dans les deux cas une double dynamique de sens opposé, il est une différence essentielle qui tient à ce que dans le dispositif temporel, il n'y a pas de point d'équilibre (où les forces s'annuleraient mutuellement) entre les deux dynamiques : elles s'exercent avec la même force aussi bien dans le passé que dans l'avenir, et le moment présent (le *maintenant*, t_0) n'est pas un point statique, en équilibre entre une force qui le pousserait vers le passé et une autre qui l'entraînerait en direction de l'avenir. Il constitue, au contraire, une manière de déchirement, de dissociation continuelle de l'être :

---

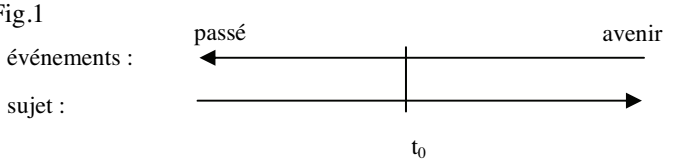
[34] On explique ainsi, par exemple, que comme la montre appartient à la sphère cognitive du sujet (puisqu'il peut dire « *j'avance* » ou « *je retarde* », usant ainsi du « Principe de métonymie intégrée » de Kleiber 1999 : 121 148), « *avancer sa montre* », c'est l'avancer dans l'avenir, alors que « *avancer un rendez vous* » consiste à le déplacer en direction du passé. On opposera de même « *retarder sa montre* » à « *retarder une échéance* », etc.

[35] Cf. Schopenhauer (éd. 2004 : 34) : « le changement, en effet, n'appartient qu'au temps, qui, considéré en lui même et dans sa pureté, n'a rien de stable. »

> « Je vais vers un avenir qui n'existe pas, laissant derrière moi à chaque instant un nouveau cadavre. » (R. Daumal, *L'évidence absurde*, éd. 1990, Poésie Gallimard : 133).

On obtient donc une structuration du type :

Fig.1



Comme t_0 ne jouit d'aucun statut particulier relativement à la double dynamique (à la différence de h^0 dans la structuration précédente) rien n'interdit de prendre d'autres points de repère : c'est précisément le rôle du moment de référence dans le système de Reichenbach. Par ailleurs, on a montré (cf. Klein 1994, Gosselin 1996) l'intérêt qu'il pouvait y avoir à substituer des intervalles aux points pour rendre compte des diverses configurations linguistiques. C'est ainsi tout un système de relations entre bornes qui, sur fond d'une double dynamique de sens opposé, se met en place pour définir les concepts de *temps*, absolu et relatif, et d'*aspect*, lexical et grammatical. On en rappelle l'essentiel.

5.7.2 Temps et aspect des procès

5.7.2.1. Des structures d'intervalles

Les structures aspectuo-temporelles utilisées dans le modèle SdT (*Sémantique de la Temporalité* [36]) mettent en œuvre quatre types d'intervalles disposés sur l'axe temporel : l'intervalle d'énonciation [01,02], l'intervalle du procès [B1, B2], l'intervalle de référence (ou de monstration) [I, II], et l'intervalle circonstanciel [ct1, ct2]. Alors que l'intervalle du procès ([B1, B2]) correspond à une opération de *catégorisation* (*i.e.* à la subsomption d'une série de changements et/ou de situations sous la détermination d'un procès), l'intervalle de référence ([I, II]) résulte d'une opération de *monstration* (il correspond à ce qui est perçu / montré du procès, par exemple à ce qui est asserté lorsque l'énoncé est assertif [37]). Les intervalles circonstanciels sont marqués par les compléments de localisation temporelle (ex. *mardi dernier*) et les compléments de durée (ex. *pendant trois heures*). À chaque énoncé est associé un et un seul intervalle d'énonciation [01,02] ; à chaque proposition (principale, subordonnée ou indépendante) sont associés

---

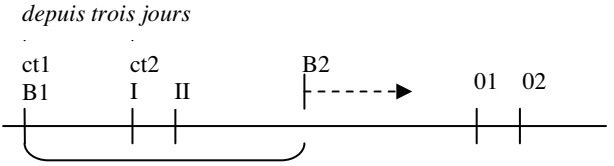
[36] Ce modèle a été implémenté (cf. Person 2004, Gosselin & Person 2005) et appliqué à d'autres langues, en particulier à l'arabe, par Hamdani Kadri (2006).

[37] Il constitue l'équivalent du *Topic Time* de W. Klein (1994).

au moins un intervalle de procès [B1, B2] et au moins un intervalle de référence [I, II] ; à chaque circonstanciel temporel correspond au moins un intervalle circonstanciel [ct1, ct2]. Exemple :

(1) La police recherchait le coupable depuis trois jours

Fig.2



En énonçant (1), le locuteur parle d'un certain moment (l'intervalle de référence, noté [I, II]) et situe le commencement (B1) du procès « *la police rechercher le coupable* » trois jours avant ce moment de référence, qui est lui même situé dans le passé (il est antérieur au moment de l'énonciation). La fin du procès (B2) n'est pas située relativement au moment de l'énonciation (il se peut que la police soit encore à la recherche du coupable, ce qui est noté ici par la flèche en pointillés [38]).

Le fait de remplacer les points de Reichenbach par des intervalles permet de rendre compte de la différence aspectuelle qui oppose l'imparfait dit « inaccompli », « imperfectif » ou « sécant » (qui, comme le montre la figure 2, offre une « vue partielle » du procès), au passé simple, dit « aoristique », « perfectif » ou « global » (qui en offre une « vue globale ») dans un exemple comme :

[38] Précisons que les représentations iconiques constituent, au mieux, des approximations des structures aspectuo temporelles, qui ne peuvent être exactement appréhendées que par les représentations symboliques (sous forme de réseaux de contraintes sur des variables d'intervalle).

(2) La police rechercha le coupable pendant trois jours

Fig.3 *pendant trois jours*

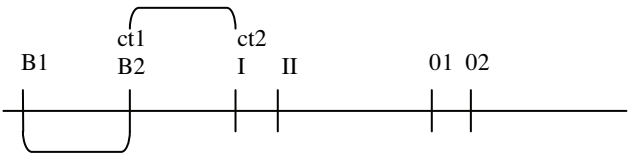


la police rechercher le coupable

Quant à l'aspect accompli, marqué, dans l'exemple (3) par l'emploi du plus-que-parfait, il sera représenté comme suit :

(3) La police avait arrêté le coupable depuis trois jours

Fig.4 *depuis trois jours*

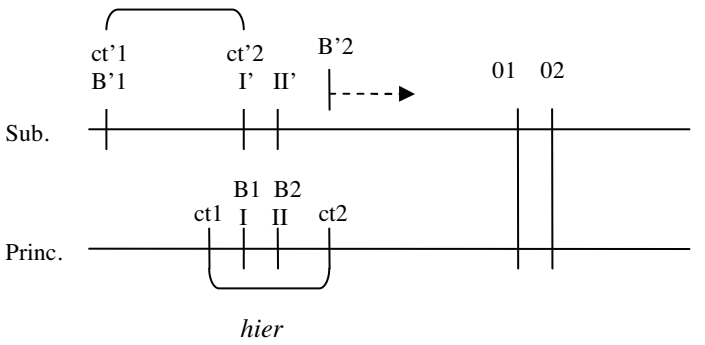


la police arrêter le coupable

Pour rendre compte des phrases complexes, on duplique l'axe temporel pour chaque proposition subordonnée, par souci de lisibilité. Ainsi l'énoncé (4) se verra associer la structure qui suit :

(4) Hier, les journalistes ont annoncé que la police recherchait le coupable depuis trois jours

Fig.5 *depuis trois jours*



5.7.2.2. Définitions : relations entre bornes

Nous adoptons les définitions suivantes :

Soit i, j, k des bornes quelconques d'intervalles quelconques (éventuellement du même intervalle),

i = j [coïncidence]
i ∝ j [i précède j, mais la précédence est immédiate : rien ne peut être inséré entre i et j]
i ≀ j [i précède j, mais ne se trouve pas dans son voisinage immédiat]
i < j =df (i ∝ j) ∨ (i ≀ j) [i précède j de façon immédiate ou non]
i ≤ j =df (i < j) ∨ (i = j) [i précède (de façon immédiate ou non) ou coïncide avec j].

Par définition, pour tout intervalle [i,j], i < j, ce qui veut dire que tout intervalle a une durée, aussi infime soit-elle. Les relations entre intervalles se laissent exprimer à partir des relations entre bornes.

5.7.2.3. Définitions : types de procès

Le « type de procès » est marqué par le verbe et son environnement actanciel (Gosselin & François 1991). Il s'agit du procès tel qu'il est « conçu », alors que la « visée aspectuelle » définit la façon dont il est « montré / perçu ». Nous tenons pour fondamentale l'opposition entre la façon dont on conçoit le procès et la manière dont on le montre/perçoit (même si, dans certaines langues, la première semble déterminer entièrement la seconde). En revanche, le fait que la conception du procès soit exprimée par des lexèmes et

sa monstration / perception par des grammèmes paraît contingent, relatif au type de langue considéré (cf. Tournadre 2004 : 34).

A la suite de Vendler (1967) et de la vaste littérature qu'il a suscitée, nous mettons en œuvre trois critères pour classer les procès : la dynamicité, le bornage et la ponctualité. Leur attribution repose schématiquement sur les tests suivants :

a) Un prédicat exprime un procès dynamique s'il est compatible (sans changement de sens [39]) avec *« être en train de* Vinf. » : *être en train de parler* / *manger une pomme* / ?* *habiter une maison* / ?* *être petit*. (Remarque : ce test ne s'applique pas aux procès ponctuels, qui sont dynamiques par définition [40]).

b) Un prédicat désigne un procès borné de façon extrinsèque [41] (atélique) si, conjugué au passé composé, il est compatible (sans changement de sens) avec « *pendant* + durée » et non avec « *en* + durée » : *Il a marché pendant deux heures* / ?**en deux heures* ; *il a été malade pendant dix mois* / ?* *en dix mois*. Dans le cas contraire, le procès sera tenu pour intrinsèquement borné (télique) : *Il a terminé son article en deux heures* / ?* *pendant deux heures*.

c) Un prédicat dénote un procès ponctuel si la construction « *mettre* n temps *à* Vinf. », conjuguée au passé composé, équivaut à « *mettre* n temps *avant de* Vinf » [42] : *il a mis deux heures à trouver la solution ≈ avant de trouver la solution* ; *il a mis une heure à recopier sa rédaction ≠ avant de recopier sa rédaction*. (Remarque : ce test ne s'applique pas aux procès atéliques, qui sont non ponctuels par définition).

Même s'il existe des cas intermédiaires, et si l'application des tests demande certaines précautions (cf. Gosselin 1996 : 41-72), leur mise en œuvre conduit à classer les différents procès selon les quatre grandes catégories de la typologie de Vendler (1967) :

a) Les *états* sont non dynamiques, atéliques et non ponctuels (*habiter une maison*, *être en vacances*) : ils sont incompatibles (sans glissement de sens) avec « *être en train de* Vinf » et « *en* + durée », mais compatibles avec « *pendant* + durée » ;

---

39 Cf. Gosselin (1996 : 41 72) sur les « glissements de sens » qui doivent nécessairement être pris en compte lors de l'utilisation des tests.

40 On montre, dans Gosselin (1996 : 57) que « *être en train de* » suppose que le procès soit constitué d'une série de changements, ce qui exclut les procès statiques (qui ne présentent aucun changement), ainsi que les changements atomiques (les procès ponctuels).

41 Cf. Jackendoff (1992).

42 Cf. Borillo (1986 : 128).

b) Les *activités* sont dynamiques, atéliques et non ponctuelles (*marcher*, *manger des frites*, *dormir* [43]) : elles sont compatibles avec « *être en train de* Vinf » et « *pendant* + durée », mais non avec « *en* + durée » ;
c) Les *accomplissements* sont dynamiques, téliques et non ponctuels (*manger une pomme*, *terminer un travail*) : ils sont compatibles avec « *être en train de* Vinf » et « *en* + durée », mais non avec « *pendant* + durée » ;
d) Les *achèvements* sont dynamiques, téliques et ponctuels (*apercevoir un avion*, *atteindre un sommet*, *trouver une solution*) : leur ponctualité les rend incompatibles (sans glissement de sens [44]) avec les compléments de durée ; c'est pourquoi l'expression « *mettre* n temps *à* Vinf. » ne peut être interprétée que comme mesurant la durée de la phase qui précède le procès, d'où la paraphrase par « *mettre* n temps *avant de* Vinf ».

Mentionnons le fait que dans le modèle proposé, la télicité (le fait que le procès soit orienté vers une fin) est indiquée par un typage des bornes du procès : bornes « extrinsèques » pour les procès atéliques (états et activités), bornes « intrinsèques » pour les procès téliques (accomplissements et achèvements), tandis que la ponctualité est marquée par le choix de la relation entre les bornes du procès :

Procès ponctuel (achèvement): B1 ∝ B2
Procès non ponctuel (état, activité ou accomplissement) : B1 ≀ B2.

5.7.2.4. Définitions : aspect de phase

Les *coverbes de phase* (« *commencer à* », « *cesser de* » …) et de *modalité temporelle d'action* [45] (« *s'apprêter à* », « *tarder à* » …) sélectionnent une phase du procès principal à titre de sous-procès (noté [B'1, B'2]).

Les *coverbes de phase* et de *modalité temporelle d'action* peuvent être distingués des *auxiliaires de visée aspectuelle* (« *être en train de* », « *être sur le point de* » …) sur la base de principes syntaxiques [46] :

---

43 Le fait que *dormir* ou *attendre* soient à classer parmi les activités montre bien qu'il s'agit d'une classification purement linguistique et non référentielle.

44 On peut bien sûr énoncer « *il a trouvé la solution en dix minutes* », « *il a atteint le sommet en trois heures* » ou « *il s'est arrêté pendant deux mois* », mais la durée mesurée est alors celle de la phase qui précède le procès lui même (la recherche de la solution ou l'ascension du sommet) ou qui le suit (son état résultant).

45 Cf. François (2003 : 254).

46 Pour une analyse comparable, cf. Laca (2005), qui nomme « périphrases d'aspect syntaxique » et « périphrases de modification d'éventualité », ce que nous appelons « auxiliaires de visée aspectuelle » et « coverbes de phase ».

a) Les auxiliaires peuvent porter sur les coverbes de phase, mais la réciproque est fausse (cf. François 2003 : 249) ; on aura (5a), mais non (5b) :

(5) a. Il est sur le point de / en train de finir de manger
b. ?? Il finit de / commence à être sur le point de manger [47].

b) Les coverbes de phase et de modalité d'action sont focalisables (donc rhématiques, cf. Kronning 2003 : 236), dans la mesure où ils peuvent apparaître en fin de phrase, par cliticisation (ex. 6a) ou ellipse du verbe (ex. 6b) ; ce n'est pas le cas des auxiliaires (ex. 6c, d), sauf contexte particulier :

(6) a. Il s'y apprête
b. Il a commencé / fini
c. ?? Il (y) est sur le point
d. ?? Il est en train.

On considère qu'un procès peut avoir cinq phases distinctes (cf. Vet 2002 : 182, Tournadre 2004 : 23 [48]) : préparatoire, initiale, médiane, finale et résultante. Ces phases, *latentes*, peuvent être rendues *saillantes* par la visée aspectuelle (cf. Caudal & Vetters 2005 : 110-111) et/ou par l'aspect de phase, lequel consiste à les *catégoriser* (en tant que sous-procès). Ainsi, dans l'énoncé (7), la phase initiale se trouve-t-elle catégorisée au moyen d'un coverbe de phase, qui crée un sous-procès [B'1, B'2] sur lequel porte la visée aspectuelle (marquée par le passé simple) :

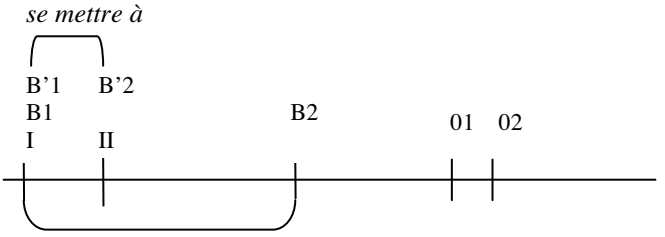
(7) La police se mit à rechercher le coupable

---

47 Un tour comme « *il commence à être en train de* » ne paraît pas absolument impossible, mais, à titre indicatif, nous n'en trouvons aucune occurrence sur *google*.

48 Voir aussi Borillo (2005) sur la nécessité de prendre en compte l'aspect « externe » (i.e. la phase qui précède et celle qui suit le procès), en plus de l'aspect « interne » (début milieu, fin).

Fig.6



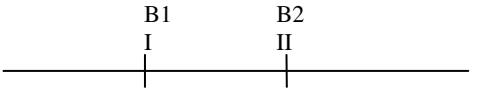
la police rechercher le coupable

5.7.2.5. Définitions : visée aspectuelle

C'est la relation entre l'intervalle de référence (de monstration) et celui du procès qui définit la *visée aspectuelle* (ou « point de vue aspectuel », selon l'expression de Smith 1991). On distingue quatre visées aspectuelles de base en français [49] :

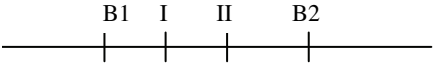
a) Avec l'aspect *aoristique* (perfectif, global), le procès est montré dans son intégralité (les deux intervalles coïncident) : I = B1, II = B2 ; ex. : *Il traversa le carrefour* :

Fig.7



b) L'aspect *inaccompli* (imperfectif, sécant)) ne présente qu'une partie du procès : l'intervalle de référence est inclus dans celui du procès, les bornes initiale et finale ne sont pas prises en compte : B1 < I, II < B2 ; ex. : *Il traversait le carrefour* (l'imparfait doit être interprété ici au sens de *était en train de traverser*) :

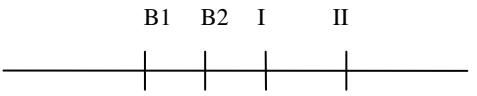
Fig.8



[49] Ces aspects de base peuvent se combiner, par exemple dans le cas de l'itération (cf. Gosselin 1996 : 37 38, et 2005 : 120 121).

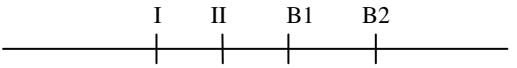
c) L'aspect *accompli* montre l'état résultant du procès : B2 < I ; ex. : *Il a terminé son travail depuis dix minutes* :

Fig.9



d) L'aspect *prospectif* en présente la phase préparatoire : II < B1 ; ex. : *Il allait traverser le carrefour* :

Fig.10

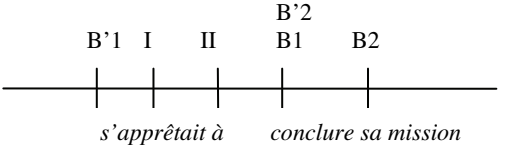


Cette visée aspectuelle peut se combiner avec l'aspect de phase, qui consiste à retenir un sous-procès (noté [B'1, B'2]) sur lequel porte l'intervalle de référence ([I, II]). De sorte que l'on obtient une visée aspectuelle directe (sur la phase considérée) et indirecte (sur le procès lui-même). Ainsi dans un énoncé du type :

(8) « Au château d'Edimbourg, John Benstede, clerc et émissaire spécial d'Edouard d'Angleterre, *s'apprêtait* également à conclure sa mission. » (P.C. Doherty, *La couronne dans les ténèbres*, 10/18, éd. 1996 : 211)

on observe un aspect inaccompli sur la phase préparatoire ([B'1, B'2]), et un aspect prospectif sur le procès lui-même ([B1, B2]) :

Fig.11



5.7.2.6. Définitions : temps absolu

Le *temps absolu* se trouve défini par la relation entre l'intervalle de référence et le moment de l'énonciation (considéré lui-même comme un intervalle : [01,02]) :

Temps *présent* : I ≤ 02, 01 ≤ II [les deux intervalles coïncident ou se chevauchent]
Temps *passé* : II < 01
Temps *futur* : 02 < I.

Cette définition du temps, qui s'oppose à la conception traditionnelle selon laquelle c'est la position du procès par rapport au moment de l'énonciation qui constitue le temps absolu, permet d'éviter l'indécidabilité qui devrait logiquement affecter un grand nombre de relations temporelles dès lors que l'on substitue des intervalles aux points. Ainsi, dans l'exemple (2 : *la police recherchait le coupable depuis trois jours*), le locuteur n'indique en rien si le procès a cessé ou non au moment de l'énonciation. Le procès a certes une partie passée, mais il se peut très bien qu'il se poursuive dans le présent et même dans le futur. La seule information sûre, c'est qu'au moment de référence, situé dans le passé, le procès était en cours (aspect inaccompli, représenté par la Fig.2).

De même, avec un énoncé comme « *Quand je l'ai rencontré, il allait partir* », on sait que l'intervalle de référence est antérieur à celui de l'énonciation (temps passé) et à celui du procès (aspect prospectif), mais aucune contrainte linguistique ne porte sur les relations chronologiques entre le procès et le moment de l'énonciation.

5.7.2.7. Définitions : temps relatif

Le temps relatif se trouve désormais défini non plus comme la relation entre deux procès, mais comme la relation entre deux intervalles de référence (notés respectivement [I, II] et [I', II']) :

Simultanéité : $I \leq II'$, $I' \leq II$ (voir l'exemple 4 et la Fig.5, ci dessus)
Antériorité : $II < I'$
Postériorité : $II' < I$.

Remarquons qu'il est très important, lorsqu'on analyse les phénomènes temporels dans les textes, de préciser quelles relations sont contraintes et quelles relations restent indéterminées (comme, par exemple, la position de B'2 relativement à [01,02] dans l'énoncé 4), l'indétermination relative étant une propriété essentielle de la sémantique des textes.

Ces structures sont obtenues à partir des instructions codées par les marqueurs de temps et d'aspect (morphèmes lexicaux et grammaticaux, structures syntaxiques) ainsi que par des principes généraux sur la bonne formation des structures, et par des contraintes pragmatico-référentielles (les principes de calcul sont exposés dans Gosselin 1996 et 2005).

5.7.3. Temps et aspect des modalités

Puisqu'un procès correspond à la validation intrinsèque d'un prédicat (cf. § 2.9.2.), les structures aspectuo-temporelles que nous venons de présenter concernent fondamentalement les modalités intrinsèques aux lexèmes

prédicatifs, et devront donc être prises en compte lors de la description complète de ces modalités intrinsèques.

Reste à traiter le temps et l'aspect des modalités extrinsèques. Nous adoptons les principes suivants :

a) À toute modalité extrinsèque, on associe un intervalle de modalité [m1, m2] et un intervalle de référence [Im, IIm].

b) Le temps absolu d'une modalité extrinsèque est défini par la relation entre le moment de référence de la modalité ([Im, IIm]) et le moment de l'énonciation ([01,02]). Il peut être *présent*, *passé* ou *futur*.

c) Le temps relatif d'une modalité extrinsèque résulte du rapport entre le moment de référence de la modalité ([Im, IIm]) et l'intervalle de référence qui porte sur le procès ([I, II]), ou celui d'une autre modalité extrinsèque, le cas échéant. On considère qu'une modalité est *prospective* si son intervalle de référence est antérieur à celui qui affecte le procès, *rétrospective* s'il lui est postérieur, et *simultanée* s'ils coïncident. L'analyse selon laquelle la modalité n'entre pas directement en relation avec le procès lui-même, mais avec son intervalle de référence permet de rendre compte du fait qu'une modalité puisse être prospective (dirigée vers l'ultérieur) sans que cela implique que le procès soit intégralement situé dans l'ultérieur par rapport au moment de référence de la modalité, s'il est présenté sous un aspect inaccompli ou accompli :

(9) Il est possible qu'il fasse toujours aussi froid la semaine prochaine.

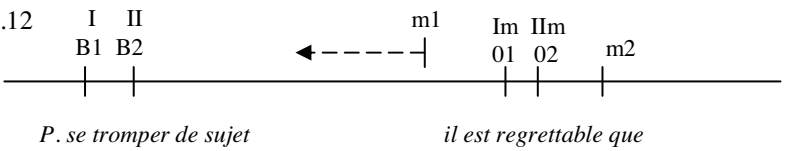
d) L'aspect sous lequel est présentée la modalité correspond à la relation entre l'intervalle de la modalité ([m1, m2]) et son intervalle de référence ([Im, IIm]). On retrouve les quatre aspects de base du français : *aoristique* (global), *inaccompli*, *accompli* et *prospectif*.

Deux exemples nous serviront à illustrer l'ensemble de ces principes :

(10) Il est regrettable que Pierre se soit trompé de sujet.

La modalité extrinsèque marquée par l'expression « *il est regrettable que* » est de catégorie appréciative à valeur négative. Elle a un statut syntaxique de métaprédicat. Elle est *présente* (temps absolu : [Im, IIm] coïncide avec [01,02]), *inaccomplie* (aspect : [Im, IIm] est inclus dans [m1, m2]) et *rétrospective* (temps relatif : [Im, IIm] est postérieur à [I, II]) :

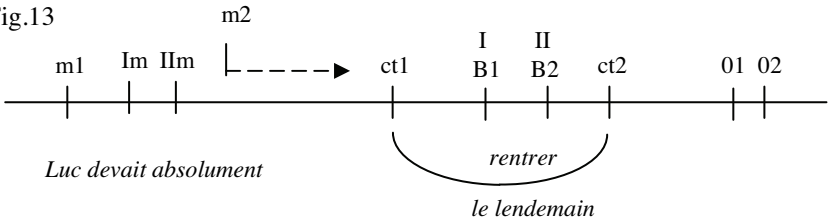
Fig.12



(11) Luc devait$_{déontique}$ absolument rentrer le lendemain.

La modalité marquée par *devoir*, ici interprété comme déontique, est donc, maximalement positive (à cause de l'adverbe *absolument*). Elle a un statut d'opérateur prédicatif (paraphrasable par « *être dans l'obligation de* »). Elle est *passée* (temps absolu : [Im, IIm] précède [01,02]), *inaccomplie* (aspect : [Im, IIm] est inclus dans [m1, m2]) et *prospective* (temps relatif : [Im, IIm] est antérieur à [I, II]) :

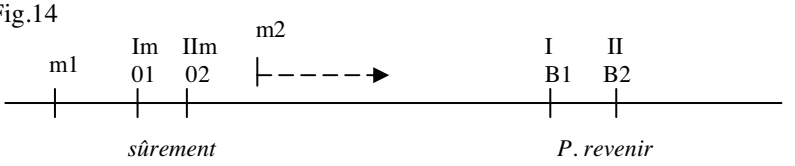
Fig.13



Les modalités à statut syntaxique d'opérateur propositionnel sont toujours présentes, sous un aspect inaccompli (à cause du principe général selon lequel la simultanéité avec le moment d'énonciation implique ce type d'aspect, cf. Gosselin, 1996 : 86 sq.). Exemple :

(12) Pierre reviendra sûrement

Fig.14



La modalité épistémique (de probabilité), marquée par *sûrement* est en effet paraphrasable par « il *est* très probable / vraisemblable que … ». C'est seulement dans certains cas de *focalisation* (au sens de Genette 1972), lorsque le point de vue adopté est celui d'un ou de plusieurs personnage(s) et non celui du narrateur [50], que les opérateurs propositionnels peuvent renvoyer à un moment du passé, moment où le personnage envisage les événements. Le procédé est fréquemment employé par J. Verne, comme dans cet extrait :

(13) « Aussi, répondit Len Burker, notre intention est elle de la ramener à Prospect House et d'y demeurer avec elle […]
Cette réponse était *évidemment* dictée par de bons sentiments. Mais pourquoi les paroles de cet homme semblaient elles toujours ne pouvoir

[50] Pour une présentation de cette problématique, cf. Rabatel (1998).

> inspirer la confiance ? Quoi qu'il en fût, sa proposition dans les conditions où il la présentait, méritait d'être acceptée, et M. William Andrew ne put que l'en remercier […]. » (J. Verne, *Mistress Branican*, éd. Hachette, 1979 : 45).

L'adverbe *évidemment* exprime une modalité à statut d'opérateur propositionnel, et renvoie non au moment de l'énonciation, mais à celui où le personnage William Andrew considère la réponse de Len Burker, dont le lecteur connait déjà la duplicité (« *Et il en eût été tout autrement si le capitaine John avait su ce qu'était au juste Len Burker, s'il avait connu la fourberie qui se dissimulait derrière le masque impénétrable de sa physionomie …..* », *Ibid.* : 21). Dans ce cas, on admettra que l'intervalle de référence de la modalité extrinsèque coïncide avec celui du procès, comme le confirme la paraphrase : « *il était évident (pour William Andrew) que …* ». Cette modalité est donc *passée* (temps absolu : [Im, IIm] précède [01,02]), *inaccomplie* (aspect : [Im, IIm] est inclus dans [m1, m2]), et *simultanée* (temps relatif : [Im, IIm] et [I, II] coïncident). La simultanéité n'est cependant pas la seule relation temporelle relative possible, car il arrive aussi, dans ce même type d'emploi, que la modalité soit rétrospective (ex. 14a) ou prospective (ex. 14b) :

(14) a. « Pendant quelques instants, les passagers demeurèrent silencieux. Ils regardaient cette frêle embarcation qui se rapprochait. Elle avait *évidemment* chaviré à quatre milles de la terre, et, de ceux qui la montaient, pas un *sans doute* ne s'était sauvé. » (J. Verne, *Les enfants du capitaine Grant*, Le Livre de Poche, éd. 2004 : 709)

b. « En se sentant si près de la côte, l'espoir revint au cœur de Glenarvan. *Peut être*, s'il y avait eu le moindre retard, devancerait il l'arrivée du Duncan ! » (J. Verne, *Les enfants du capitaine Grant*, Le Livre de Poche, éd. 2004 : 629).

Dans les deux cas, bien sûr, le lecteur a compris que les personnages se trompent ou se bercent d'illusions. L'intervalle de référence de la modalité extrinsèque ne se rapporte pas alors à celui du procès de la phrase à laquelle elle appartient, mais à celui de la phrase qui précède (à « *ils regardaient cette frêle embarcation* » en 14a, et à « *l'espoir revint au cœur de Glenarvan* » en 14b).

Lorsque plusieurs modalités extrinsèques se combinent (dans une structure logique complexe), elles entretiennent entre elles des relations temporelles relatives. Ainsi, dans l'énoncé (15a), la modalité boulique marquée par le verbe *vouloir* est dans la portée de la modalité épistémique marquée par l'adverbe *certainement*, au sein d'une structure logique du type (15b) :

(15) a. Ce salaud a certainement voulu s'enfuir

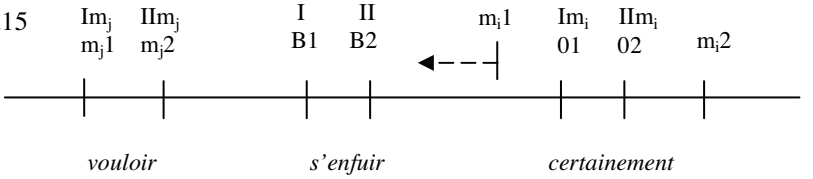
b. mod_i (mod_j (mod_k (*s'enfuir* (x)))) $\wedge$ mod_l (*salaud* (x))
où mod_i et mod_j désignent les modalités extrinsèques, respectivement épistémique et boulique, tandis que mod_k et mod_l correspondent aux modalités intrinsèques, aléthique et axiologique.

On attribue aux modalités extrinsèques et au procès (correspondant à la modalité intrinsèque au prédicat *s'enfuir*) les intervalles suivants, dans la structure aspectuo-temporelle :

mod_i : [m_i1, m_i2], [Im_i, IIm_i]
mod_j : [m_j1, m_j2], [Im_j, IIm_j]
procès (mod_k) : [B1, B2], [I, II]

mod_i est *présente*, *inaccomplie* et *rétrospective* par rapport à mod_j, laquelle est *passée*, *aoristique* et *prospective* par rapport au procès (dont la position par rapport à mod_i n'est pas linguistiquement contrainte ; le choix d'une position dans la représentation iconique ci-dessous étant arbitraire) :

Fig.15



Quant à la modalité axiologique intrinsèquement associée à *salaud*, elle est présente et inaccomplie, elle renvoie à un état stable du sujet (x) [51].

5.7.4. Le virtuel et l'actuel dans les structures aspectuo-temporelles

Quant au temps lui-même, nous avons vu au § 2.9.3, qu'il se caractérise par son *asymétrie modale* : il est partagé par une « coupure modale » qui oppose le possible (l'indéterminé) à l'irrévocable. Si, du point de vue du temps vécu, cette coupure modale est opérée par le moment d'énonciation (qui définit les « valeurs modales temporelles »), sous l'angle proprement linguistique, Vet (1981) montre que c'est le moment de référence qui définit cette séparation entre le déterminé (l'irrévocable) et l'indéterminé (le possible). Plus précisément, dans le cadre du modèle SdT, nous ferons l'hypothèse que c'est la borne finale de l'intervalle de référence (II) qui va opérer cette coupure modale.

---

[51] Sur le temps et l'aspect affectant les expressions non conjuguées, dans le cadre de ce modèle, voir l'étude très détaillée d'Amourette (2004).

Encore faut-il préciser que :

a) c'est le propre du mode indicatif (par opposition au subjonctif, à l'impératif ou à l'infinitif) que de faire passer cette coupure modale au moment de référence ;

b) on identifie le caractère simplement possible d'un procès au fait que le contexte droit peut indiquer qu'il n'a finalement pas eu lieu (même si ce n'est évidemment pas toujours le cas [52]).

C'est ainsi que les exemples (16a, b) et (17) recevront respectivement les structures illustrées par les Fig.16 et 17 (où les pointillés indiquent le domaine du possible) :

(16) a. « Un cri de rage *allait s'échapper* des lèvres de tous ceux qui avaient vu. Henri, d'un geste, leur ordonna de se taire. » (P. Féval fils, *Cocardasse et Passepoil*, Presses de la Cité, éd. 1991 : 1328 1329)

b. « Il *était sur le point d'emplir* à nouveau sa coupe quand la douleur le plia en deux, comme si on lui avait planté un couteau dans les entrailles ». (P.C. Doherty, *La chasse infernale*, 10/18, 2001 : 52)

(17) « Arrivé chez lui, Paul *se mit à faire* la vaisselle, mais il ne la termina pas. » (Vetters 2003 : 123).

Fig.16 : aspect prospectif sur le procès

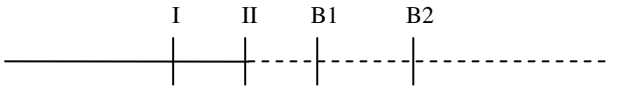
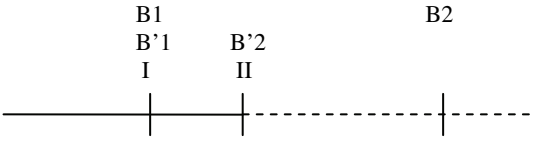


Fig.17 : aspect aoristique sur la phase initiale



Cette hypothèse de portée très générale conduit à diverses prédictions, qui ont permis de la corroborer (cf. Gosselin 2005 : 91-96). Nous retiendrons ici uniquement, à titre d'illustration, celles qui concernent la visée aspectuelle, associée ou non à l'aspect de phase [53]. Soit, sous forme de tableau :

---

52 Voir, en particulier, les cas où s'agit d'événements inéluctables (ex. :« *la semaine sainte de 1682 allait s'achever* », P. Féval fils, *La jeunesse du Bossu*, Presses de la Cité, éd. 1991 : 9).

53 Voir sur ces questions Battistelli & Desclés (2002).

aspect (visée aspectuelle)	phase	domaine modal du procès	exemples
accompli	Ø	irrévocable	*il a traversé le carrefour depuis 5 minutes*
	finale	irrévocable	*il a fini de ranger sa chambre depuis 5 min.*
	initiale	mixte	*il a commencé à ranger sa chambre depuis 5 min.*
	préparatoire	possible	*il s'est préparé à partir depuis longtemps*
aoristique	Ø	irrévocable	*il traversa le carrefour*
	finale	irrévocable	*il acheva de le réparer*
	médiane	mixte	*il continua de ranger sa chambre*
	initiale	mixte	*il se mit à ranger sa chambre*
	préparatoire	possible	*il s'apprêta à sortir*
inaccompli	Ø	mixte	*il traversait le carrefour*
	finale	mixte	*il finissait de la réparer*
	médiane	mixte	*il continuait de ranger sa chambre*
	initiale	mixte	*il commençait à ranger sa chambre*
	préparatoire	possible	*il s'apprêtait à sortir*
prospectif	Ø	possible	*il allait sortir*
	finale	mixte	*il allait achever de le réparer*
	médiane	mixte	*il allait continuer de ranger sa chambre*
	initiale	possible	*il allait commencer à ranger sa chambre*
	préparatoire	possible	*il allait s'apprêter à sortir*

Remarques :

a) La mention « Ø » dans la colonne « phase » indique uniquement qu'aucune phase n'est *catégorisée* au moyen d'un coverbe.

b) Le domaine modal est « mixte » lorsque la borne initiale appartient à l'irrévocable et la borne finale au possible, situation qui conduit, avec les procès téliques, au « paradoxe imperfectif » : on ne sait pas si le procès est parvenu à son terme (cf. Gosselin 1998).

Restent deux questions à reprendre : la nature de la coupure modale, et celle des valeurs de possible et d'irrévocable.

Nous avons affirmé l'indépendance relative de la temporalité linguistique par rapport au temps vécu (cf. § 2.9.3.). L'analyse linguistique doit-elle pour autant se désintéresser totalement du temps vécu ? Nous ne le pensons pas. Nous faisons même l'hypothèse que c'est de la confrontation de ces deux temporalités également asymétriques, mais relativement à des points différents que naissent certains des effets de sens des temps verbaux. Nous proposons de parler de « valeurs modales temporelles » pour désigner celles qui se construisent par rapport au moment de l'énonciation (02), et de « valeurs modales aspectuelles » pour celles qui se définissent en relation au moment de référence (II). Les premières relèvent du temps vécu, les secondes de la temporalité linguistique. En cas de divergence entre ces deux sortes de valeurs, des effets de sens surgissent pour expliquer deux types de situations :
a) Comment un locuteur peut-il présenter comme irrévocable un procès qui appartient à l'avenir (donc au possible du point de vue du temps vécu) ?
b) Pourquoi un procès passé (donc irrévocable) peut-t-il être présenté comme possible (partiellement ou totalement) ?

La première situation correspond typiquement au futur simple (ex. 18a, b, Fig.18) ; la seconde peut être illustrée par l'imparfait (ex. 18c, Fig. 19) ou certains emplois du conditionnel (ex. 18d) :

(18) a. « La cavalerie attaquera à l'aube » (Fauconnier 1979 : 13)

b. « John Mangles alla trouver Lord Glenarvan […] il lui dépeignit la situation sans diminuer sa gravité […] et termina en disant qu'il serait peut être obligé de jeter le *Duncan* à la côte. […]
Et Lady Helena ? Miss Grant ?
Je ne les *préviendrai* qu'au dernier moment, lorsque tout espoir *sera perdu* de tenir la mer. Vous m'*avertirez*.
Je vous *avertirai*, mylord. » (J. Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, Le Livre de Poche, éd. 2004 : 380 381)

c. « Cependant, les quatre notables s'étaient séparés et Philippon *accompagnait le préfet jusqu'à la préfecture*. Ils s'entretenaient de l'élection qu'ils préparaient ensemble et le maire ne dissimulait pas son ravissement. » (M. Aymé, *Le moulin de la sourdine*, folio, 1936 :154)

d. « C'est qu'il était aimé de tous le capitaine John Branican ! N'était ce pas celui de ses enfants dont la ville était le plus fière ? Oui ! tous *seraient* là, à son retour, lorsqu'il *apparaîtrait* au large de la baie. » (J. Verne, *Mistress Branican*, Hachette, éd. 1979 : 16).

Fig.18

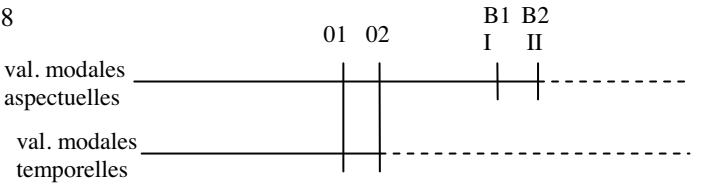
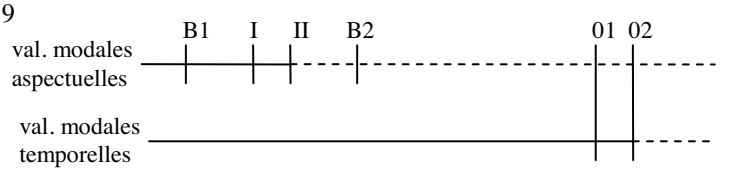


Fig.19



Le premier cas se résout généralement par un engagement particulier du locuteur, qu'il s'agisse d'un engagement épistémique (valeur de certitude), ou d'un engagement pragmatique à faire ou à faire faire quelque chose (pourvu que la situation institutionnelle s'y prête, cf. § 2.3.3.). Contrairement à ce qui est souvent affirmé, la valeur épistémique n'appartient pas en propre à la signification linguistique du futur (sans quoi elle lui serait toujours attachée) : elle ne constitue qu'un effet de sens résultant, par inférence, de la divergence entre les deux types de valeurs modales. Ainsi, en (18a), selon que le locuteur sera Jules César ou un simple observateur, le futur prendra une valeur injonctive ou prédictive. De même, dans la séquence (18b), le futur marque alternativement l'engagement du locuteur à agir (« *je les préviendrai* », « *je vous avertirai* »), la croyance (« *tout espoir sera perdu* ») et l'injonction (« *vous m'avertirez* »).

De façon comparable, la situation créée par l'emploi de l'imparfait ou du conditionnel, dans les exemples ci-dessus, se résout souvent par un effet de sens spécifique, qui fait de ces énoncés l'expression de « points de vue » [54] attribués à des sujets de conscience différents du narrateur omniscient : le déroulement du procès n'est pas encore connu dans son intégralité.

Quant à la nature de l'irrévocable et du possible, nous avons montré, dans le cadre du modèle de la force (F) de la validation modale, défini au § 5.5.4., qu'elle correspond à une opposition entre valeurs transmodales *simples* (l'irrévocable) et *composées* (le possible qui subsume un couple de valeurs : une valeur *actuelle* indéterminée, égale à h^0, et une valeur *virtuelle* déterminée). Mais au-delà de cet aspect technique, c'est un phénomène important au plan cognitif qui apparaît ici : par le biais des valeurs modales

[54] Sur les relations entre temps verbaux et « points de vue », cf., parmi beaucoup d'autres, Guéron & Tasmowski (eds) (2003), De Mulder (2003) et Bres (2003).

aspectuelles, le langage permet de faire passer la coupure modale (entre le déterminé et l'indéterminé) à un autre moment que le moment présent. Il devient ainsi envisageable d'échapper, d'une certaine manière, à l'irréversibilité du temps, par la *re-présentation* (c'est-à dire par le procédé linguistique qui consiste à « rendre présents » des événements passés, cf. Gosselin 2005 : 11-28). Ce dispositif paraît essentiel pour la narration. Car, en attribuant à un moment de référence quelconque, la propriété modale fondamentale du présent vécu (celle d'opérer la coupure modale), le texte suscite chez le lecteur, à l'égard d'événements passés (et donc temporellement irrévocables), des états mentaux normalement orientés vers l'avenir : l'espoir, la crainte, l'attente, le désir …

5.7.5 Notation symbolique

Résumons-nous. On doit indiquer pour chaque modalité, qu'elle soit intrinsèque ou extrinsèque, le temps absolu, éventuellement le temps relatif, et l'aspect grammatical. Des métarègles en déduiront les valeurs modales temporelles et aspectuelles (valeurs de F, simples ou composées).

Le temps absolu (relation de l'intervalle de référence de la modalité à l'intervalle d'énonciation) peut prendre trois valeurs : *présent*, *passé* ou *futur*, à quoi il faut ajouter l'*indéterminé*, tant il est vrai que dans les constructions aspectuo-temporelles complexes, certaines relations temporelles absolue (et relatives) peuvent rester non contraintes.

La visée aspectuelle (relation de l'intervalle de procès et/ou de modalité à l'intervalle de référence) est toujours déterminée, fût-ce par défaut [55]. Elle est susceptible de recevoir quatre valeurs de base : *aoristique*, *inaccompli*, *accompli* ou *prospectif*. Il faut lui adjoindre, le cas échéant, des valeurs aspectuelles de phase (*préparatoire*, *initiale*, *médiane*, *finale*, *résultante*).

Le temps relatif (relation de l'intervalle de référence de la modalité à l'intervalle de référence d'une autre modalité) prend trois valeurs : *simultané*, *antérieur* ou *postérieur* (plus l'*indéterminé*, qui n'a pas nécessairement à être noté). Dans le cas où le temps relatif concerne une modalité extrinsèque dans son rapport au procès (ou, plus précisément, à la modalité intrinsèque au lexème prédicatif) sur lequel elle porte, il est d'usage de la considérer comme *prospective* si elle (son intervalle de référence) est antérieure, et comme *rétrospective* si elle est postérieure. Soucieux d'éviter tout risque de confusion avec l'aspect, nous ne retiendrons, dans le système de notation symbolique, que les valeurs de simultané, antérieur et postérieur, en prenant soin de préciser à chaque fois quelles sont les modalités concernées. Car il est

[55] Sur les principes de détermination par défaut de la visée aspectuelle, cf. Gosselin (2005 : 147 150).

possible qu'une même modalité soit située relativement à plusieurs autres, comme dans cet exemple déjà évoqué :

(19) « A peine étions nous sous bois, qu'un bruit de pas se fit entendre. Evidemment, une troupe nombreuse battait l'estrade à la lisière de notre campement. (…)
Un coup de fusil éclata alors. L'impatient capitaine Hod venait de tirer, au jugé, sur une ombre qui se dérobait entre les arbres.
Une confuse agitation suivit la détonation de la carabine. Il nous sembla que toute une troupe d'individus se dispersait à droite et à gauche. Cela *fut* même *certain*, lorsque Phann et Black, qui s'étaient lancés en avant, revinrent tranquillement ne donnant plus aucun signe d'inquiétude.
"Quels qu'ils soient, rôdeurs ou maraudeurs, dit le capitaine Hod, ces gens là ont battu vite en retraite !" » (J. Verne, *La maison à vapeur*, Le Livre de Poche, éd. 1979 :409 410).

où la modalité du *certain* est à la fois temporellement postérieure à celle du *plausible* (marquée par « *il nous sembla que* ») et à la modalité intrinsèque au prédicat « *se disperser* » et donc au procès qu'il exprime (en ce sens elle est rétrospective).

Admettons de noter mod_i cette modalité du *certain*, mod_j la modalité du *plausible* et mod_k la modalité intrinsèque au prédicat « *se disperser* » dans cet exemple (19). La notation symbolique de la valeur de T (mod_i) prendra la forme d'un complexe de valeurs :

T (mod_i) : (t_{abs} : *passé* ; t_{rel} mod_j : *postérieur* ; t_{rel} mod_k : *postérieur* ; asp. : *aoristique*)
[ce qui se lit : le temps absolu de mod_i est le passé ; par rapport à mod_j et à mod_k elle est postérieure ; elle est présentée sous un aspect aoristique].

De même, pour l'exemple (15a) ci-dessus, dans le cadre des conventions adoptées (voir la structure 15b), on obtient la notation symbolique suivante, qui correspond à la Fig.15 :

T (mod_i) : (t_{abs} : *présent* ; t_{rel} mod_j : *postérieur* ; asp. : *inaccompli*)
T (mod_j) : (t_{abs} : *passé* ; t_{rel} mod_k : *antérieur* ; asp. : *aoristique*)
T (mod_k) : (t_{abs} : *indéterminé* ; asp. : *aoristique*)
T (mod_l) : (t_{abs} : *présent* ; asp. : *inaccompli*).

5.8. Représentations continues à deux dimensions intégrales : l'instance de validation (I)

5.8.1. La variabilité et la conventionalité

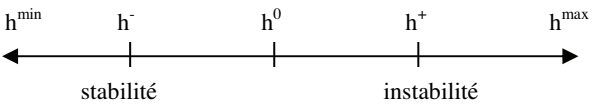
Les deux dimensions constitutives du domaine conceptuel correspondant à l'instance de validation sont d'une part la *variabilité* et d'autre part la *conventionalité* des jugements.

Prenons tout d'abord l'axe de la *variabilité* des jugements. Il conduit de la stabilité absolue, ou invariabilité totale, à l'instabilité (variabilité) maximale, avec, entre ces deux pôles, des degrés divers. Soit, si l'on reprend la structure unidimensionnelle déjà utilisée, deux grandes zones :

a) le stable, qui correspond à l'objectivité (ce qui ne varie pas en fonction des sujets [56]) : *Négatif strict* ($[h^{min}, h^{0}[$),

b) l'instable, qui correspond à la subjectivité (ce qui varie selon les sujets) : *Positif strict* ($]h^{0}, h^{max}]$) :

Fig.1



A l'intérieur de ces deux zones, on distinguera à nouveau diverses sous-classes. Ainsi l'objectivité peut-elle être donnée comme absolue (ex. 1a), comme relative à un modèle particulier (ex. 1b), sans que cela implique une quelconque forme de subjectivité (bien que ce type de jugement ait un degré de stabilité moindre que la précédente), ou encore, dans le cas des phénomènes continus, comme plus proche de l'évaluation subjective (ex. 1c) [57] :

(1) a. La terre est ronde [58]

b. *Dans la matinée* est un syntagme prépositionnel

c Il pleut.

On notera ces différences en assignant à l'exemple (1a) la valeur : I (mod_i) : *Négatif fort* ($[h^{min}, h^{-}]$) (où mod_i désigne la modalité intrinsèquement associée au prédicat *(être) ronde*) ; et aux exemples (1b, c) la valeur : I (mod_i) :

---

[56] Sur cette opposition entre objectivité et subjectivité, cf. Kant, *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, § 18 et 19 (éd. 1985 : 70 71). Au plan *métamodal*, l'objectivité correspond à la nécessité (l'invariabilité) du jugement, et la subjectivité à la contingence (la variabilité selon les sujets ou selon le temps) du jugement.

[57] Sur ces deux derniers cas, voir respectivement les § 2.2.4. et 2.5.3.2.

[58] Cet énoncé est présenté comme vrai indépendamment de tout jugement, de toute croyance.

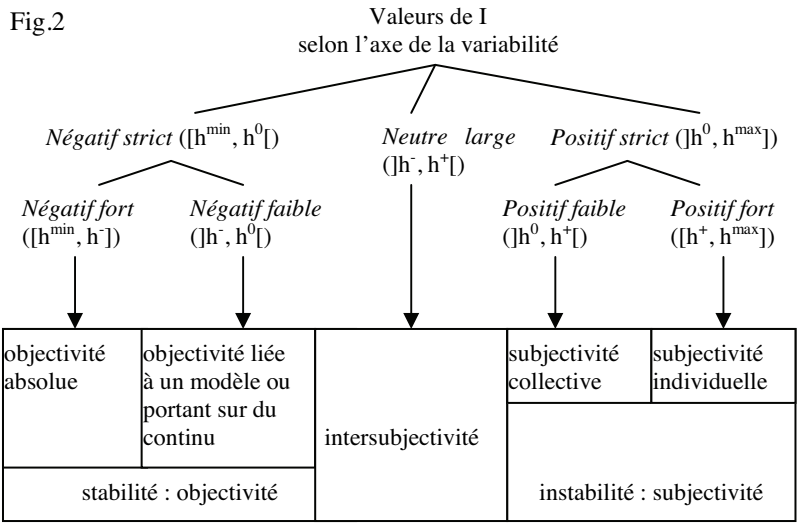
Négatif faible (]h^-, h^0[) (où mod_i représente la modalité intrinsèquement associée aux prédicats « *(être un) syntagme prépositionnel* » et *pleuvoir*).

De même, à l'intérieur du champ de l'instabilité, il convient de dissocier la subjectivité collective (*Positif faible* (]h^0, h^+[)) de la subjectivité individuelle (*Positif fort* ([h^+, h^{max}])).

En intersection avec ces deux grandes zones (l'objectif et le subjectif), on trouve celle de l'intersubjectivité au sens large [59] (*Neutre large* (]h^-, h^+[), constamment évoquée dans les sciences sociales, et tirée tantôt vers le subjectif, tantôt vers l'objectif selon les options épistémologiques des auteurs.

Soit pour résumer d'une figure :

Fig.2

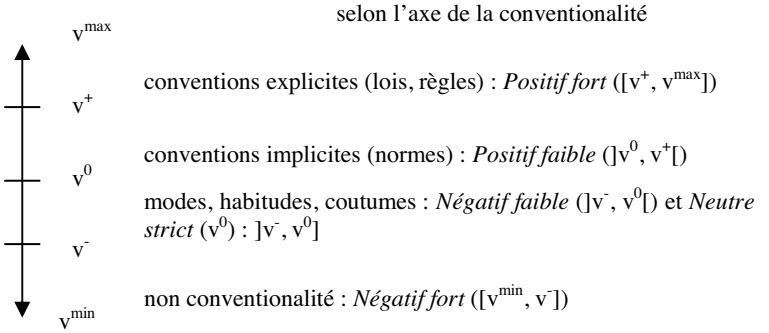


L'axe de la *conventionalité* sera structuré selon un principe comparable : il conduit de la pure non-conventionalité à la conventionalité explicite (ex. les lois), en passant par les zones intermédiaires que constituent, d'une part, les modes et les habitudes, et, d'autre part, les normes (ou conventions implicites). Soit, selon un axe vertical (car il faudra ensuite articuler les deux dimensions) :

---

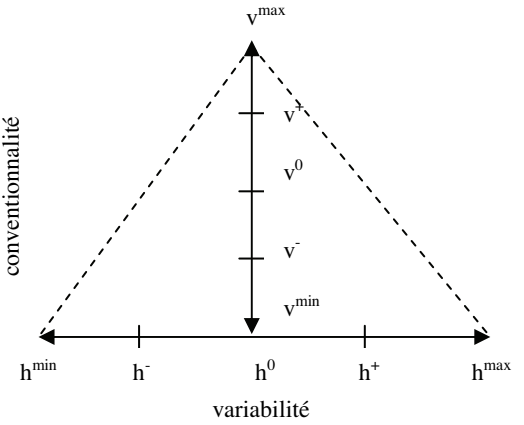
[59] On opposera l'intersubjectivité au sens large (*Neutre large*) à l'intersubjectivité au sens strict qui ne concerne que le voisinage de h^0 (cf. § 7.4.3.).

Fig.3



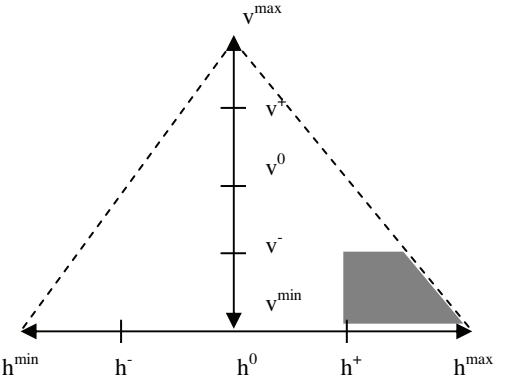
Ces deux dimensions sont *intégrales* (non séparables) dans la mesure où la conventionalité correspond à une forme de stabilisation opérée sur un fond d'instabilité. Autrement dit, établir des systèmes de conventions (des institutions), c'est fixer, stabiliser, des jugements à l'intérieur d'un système, même si l'on sait que d'un système à l'autre des différences profondes peuvent exister (qu'on prenne pour exemple les systèmes juridiques ou les langues). Ces jugements échappent ainsi à la variation subjective individuelle sans pour autant s'inscrire dans l'objectivité des lois de la nature : ils sont intersubjectifs pour une communauté située historiquement et géographiquement (voir, par exemple, la théorie saussurienne de l'arbitraire du signe). Dans le type de représentation proposé, cela revient à dire que les valeurs positives de v (l'axe de la conventionalité) ne peuvent entrer en relation qu'avec les valeurs proches de h^{0} sur l'axe de la variabilité : ce qui est conventionnel ne saurait relever de l'objectivité absolue ni de la subjectivité individuelle, mais nécessairement de l'intersubjectivité. D'où la structure bidimensionnelle triangulaire du domaine conceptuel associé à I :

Fig.4



Dans ce cadre, les valeurs de I, correspondent à des zones convexes à l'intérieur de l'espace bidimensionnel de forme triangulaire. Du point de vue de leur notation symbolique, elles vont se présenter sous forme de coordonnées : la valeur de h (axe des abscisses), puis celle de v (axe des ordonnées). Par exemple, la valeur de subjectivité individuelle attachée à la modalité exprimée par l'expression « *je trouve* » dans l'énoncé « *Je trouve cette maison agréable* » sera notée : I (mod_i) : (*Positif fort* ; *Négatif fort*) ; ce qui correspond la zone en gris sur la figure

Fig.5



5.8.2. Position des catégories modales dans le domaine conceptuel I

Nous sommes désormais en mesure de caractériser chacune des catégories modales par la zone de l'espace associé à I qui lui correspond.

5.8.2.1. Modalités aléthiques

La zone concernée est définie comme suit : (*Négatif strict* ([h^{min}, h^0[) ; v^x), où v^x représente l'ensemble des valeurs de v accessibles à partir de [h^{min}, h^0[.

Deux sous ensembles de modalités aléthiques se laissent alors distinguer :

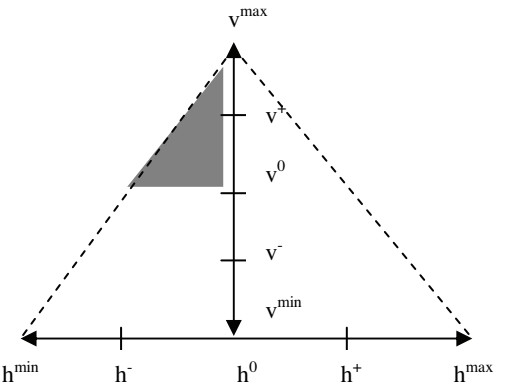
a) Certaines correspondent à des vérités analytiques (comme les définitions) et reposent sur des conventions de langage ; exemples :

(2) a. Deux droites parallèles ne se rencontrent jamais

b. Un syntagme nominal sujet a pour tête un nom ou un pronom.

Leur caractère conventionnel conduit à leur assigner la valeur *Positif strict* (]v^0, v^{max}]) sur l'axe de la conventionalité (même si l'on sait que v^{max} n'est pas accessible dès lors que h^0 n'est pas inclus dans la zone de la variabilité, d'où la valeur plus précise :]v^0, v^{max}[). Cette valeur se trouve par ailleurs restreinte, sur l'axe de la variabilité, au *Négatif faible* (]h^-, h^0[), ce qui correspond au fait que ces vérités sont, plus que d'autres, liées à des systèmes de conventions, et que ce qui est admis dans un système ne l'est pas nécessairement dans un autre (que l'on pense, par exemple aux différents types de géométrie ou aux diverses théories syntaxiques, dans lesquelles les jugements ci-dessus ne sont pas toujours acceptés). Soit la zone ainsi délimitée :

Fig.6

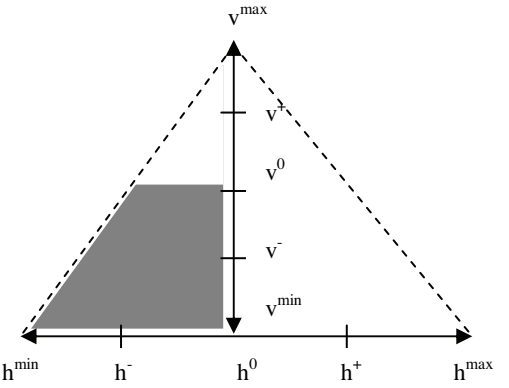


b) A ces vérités analytiques *a priori*, s'opposent les vérités synthétiques *a posteriori* (pour parler le langage kantien), qui expriment des faits objectifs, comme :

(3) a. Il pleut
b. Pierre a aperçu Marie
c. Jean mesure 1,76 m.

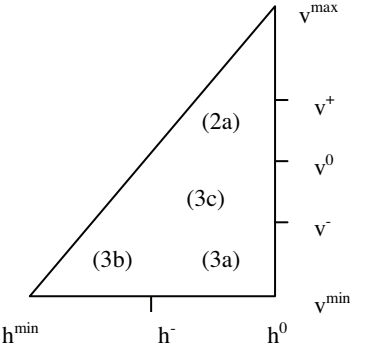
Elles se partagent la zone identifiée par le couple (*Négatif strict* ([h^{min}, h^{0}[) ; *Négatif large* ([v^{min}, v^{0}])) :

Fig.7



A l'intérieur de cette zone, la modalité aléthique exprimée par l'exemple (3c) sera plus proche de la zone de la conventionalité que les deux autres, dans la mesure où le prédicat « *mesure 1,76 m.* » fait appel à un système de conventions particulier (le système métrique). Quant à la modalité de l'exemple (3a), elle sera plus proche de la zone de la subjectivité que les deux autres, parce que l'énoncé réfère à un phénomène continu susceptible d'être évalué différemment d'un sujet à l'autre (comme l'atteste la possibilité d'énoncer « *Pour ma part, je considère qu'il pleut* »). La répartition des exemples (2a), (3a), (3b) et (3c) dans le domaine conceptuel de l'instance de validation (I) se laisse approximativement représenter de la façon suivante :

Fig.8



5.8.2.2. Modalités épistémiques, appréciatives et bouliques

Ces modalités sont identifiées au moyen des coordonnées : (*Positif strict* (]h^0, h^{max}]) ; *Négatif strict* ([v^{min}, v^0[)). On distingue, à l'intérieur de ce champ des modalités subjectives, celles qui relèvent de la subjectivité collective (de l'opinion commune, la *doxa* [60]) de celles qui expriment la subjectivité individuelle. L'ensemble des modalités épistémiques, appréciatives et bouliques peut prendre les deux valeurs. Soit respectivement pour la subjectivité collective, les exemples (4a, b, c, d), et pour la subjectivité individuelle les énoncés (5a, b, c, d) :

(4) a. Cette maison est grande [mod. épistémique]
b. Les nuits étaient longues [mod. épistémique]
c. Cette maison est belle [mod. appréciative] [61]
d. Les gens veulent gagner davantage [mod. boulique]

(5) a. Je trouve que cette maison est grande
b. « Combien les nuits paraissaient longues au deux collègues ! » (J. Verne, *Robur le conquérant*, éd. Hachette, 1966 : 100) [mod épistémique + mod. appréciative inférée]
c. Je trouve que cette maison est belle
d. Je veux gagner davantage.

La subjectivité collective est à la fois plus stable (elle touche à l'intersubjectivité) et plus proche des conventions que la subjectivité individuelle. Le système des prix des objets repose précisément sur cette relative stabilisation collective des jugements appréciatifs : si une voiture coûte cher, c'est en vertu d'un jugement appréciatif dont on suppose qu'il est ou sera collectivement partagé (sans que cela contraigne nécessairement les subjectivités individuelles : tel individu peut ne pas aimer telle voiture qui coûte cher, ni même les voitures chères en général). De là le partage des zones à l'intérieur du domaine de la subjectivité :

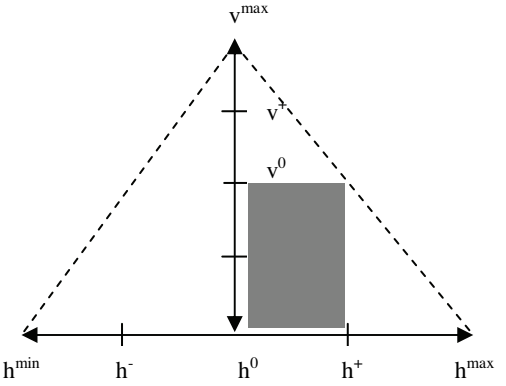
---

60 Le terme est pris ici dans son acception aristotélicienne. Cf. § 1.6.2.

61 Par défaut, les prédicats intrinsèquement épistémiques ou appréciatifs relèvent de la subjectivité collective. Il est nécessaire de leur adjoindre des marqueurs spécifiques pour obtenir la subjectivité individuelle.

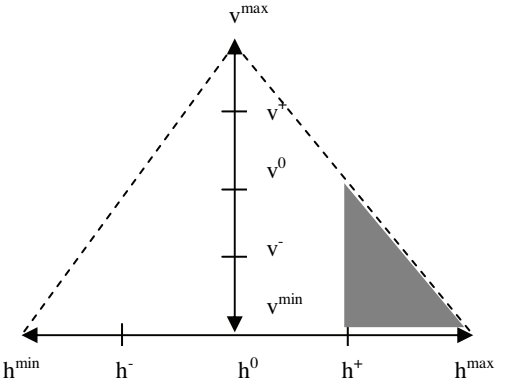
a) modalités relevant de la *subjectivité collective* : (*Positif faible* (]h^0, h^+[) ; *Négatif strict* ([v^{min}, v^0[)) :

Fig.9



b) modalités relevant de la subjectivité individuelle : (*Positif fort* ([h^+, h^{max}]); *Négatif strict* ([v^{min}, v^0[)) :

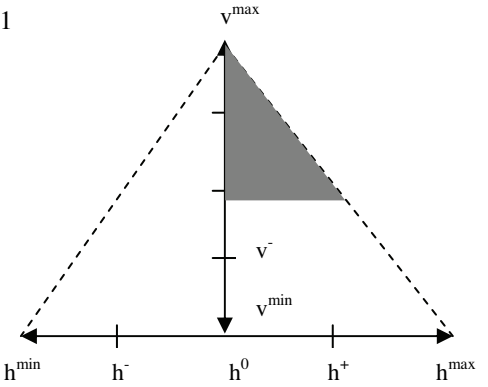
Fig.10



5.8.2.3. Modalités déontiques et axiologiques

Ces modalités correspondent aux coordonnées : ([h^0, h^+] ; *Positif large* ([v^0, v^{max}])) :

Fig.11



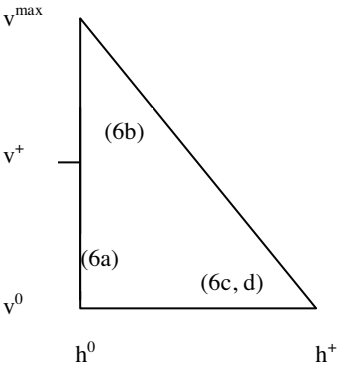
Il s'agit de modalités qui sont fondamentalement conventionnelles, mais qui, à la différence des vérités analytiques lesquelles relèvent à la fois de la convention et de l'objectivité touchent à l'intersubjectivité au sens strict (en h^0), à la subjectivité collective (en $]h^0$, $h^+[$), ou même à la subjectivité individuelle (en h^+). L'intersubjectivité caractérise, par exemple, les jugements énoncés comme relevant de la « morale universelle » [62], i.e. ceux qui portent précisément sur les morales et les idéologies particulières, il s'agit, en quelque sorte de jugements « méta-idéologiques » (comme, par exemple, la condamnation du nazisme, ex. 6a). L'ensemble des autres jugements moraux, légaux ou idéologiques se rapprochent davantage de la subjectivité collective (ex. 6b), à l'exception de ceux qui sont explicitement marqués comme liés à la subjectivité individuelle (ex. 6c, d) :

(6) a. Le nazisme est une idéologie criminelle (mod. axiologique)
b. Il faut se découvrir dans une église (mod. déontique)
c. Je trouve que le suicide est un acte noble et courageux. (mod. axiologique)
d. « A mes yeux, la charité est le plus impérieux des devoirs ! … » (mod. déontique ; J. Verne, *Le secret de Wilhelm Storitz*, L'Archipel, 1996 : 64).

62 Rappelons encore qu'il ne s'agit pas là d'une prise de position philosophique, mais simplement de l'observation selon laquelle certains jugements portent eux mêmes sur les idéologies et sur les jugements axiologiques et déontiques qu'elles légitiment.

Soit, dans la zone correspondant aux modalités conventionnelles non aléthiques, la position respective des exemples (6a), (6b) et (6c, d) :

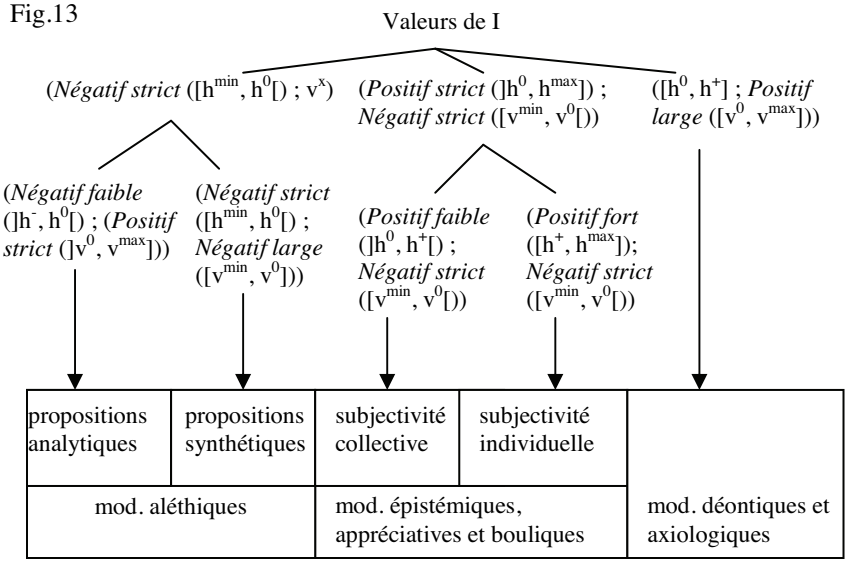
Fig.12



5.8.2.4. Les principales valeurs de I

Résumons par un graphe les principales valeurs de I qui viennent d'être distinguées :

Fig.13



5.8.3. Classement des catégories modales

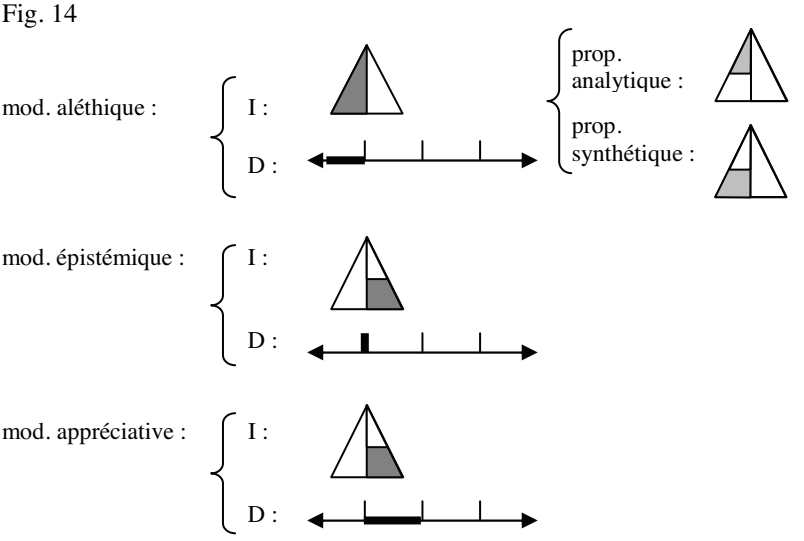
Nous pouvons reprendre dans le cadre qui vient d'être défini le classement des principales catégories modales, tel qu'il a avait été élaboré au § 2.3.4., en croisant les valeurs de I avec celles de D. Soit :

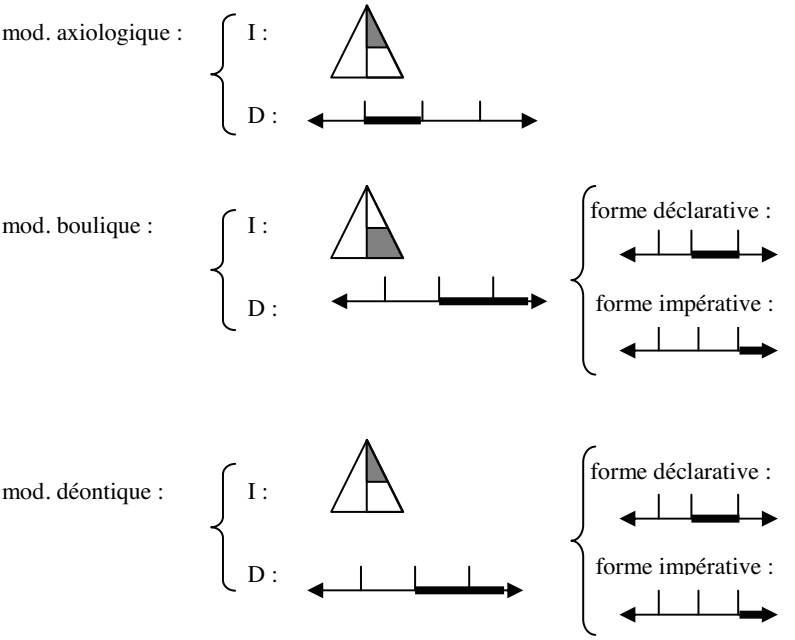
a) sous forme symbolique :

Catégories	valeurs de I	*valeurs de D*
aléthique	(*Négatif strict* ($[h^{min}, h^0[$) ; v^x)	*Négatif très fort* ($[h^{min}, h^-[$)
épistémique	(*Positif strict* ($]h^0$, $h^{max}]$) ; *Négatif strict* ($[v^{min}, v^0[$))	*Négatif moyen* (h^-)
appréciatif	(*Positif strict* ($]h^0$, $h^{max}]$) ; *Négatif strict* ($[v^{min}, v^0[$))	*Négatif faible* ($]h^-, h^0[$)
axiologique	($[h^0, h^+]$; *Positif large* ($[v^0, v^{max}]$))	*Négatif faible* ($]h^-, h^0[$)
boulique	(*Positif strict* ($]h^0$, $h^{max}]$) ; *Négatif strict* ($[v^{min}, v^0[$))	*Positif strict* ($]h^0, h^{max}]$)
déontique	($[h^0, h^+]$; *Positif large* ($[v^0, v^{max}]$))	*Positif strict* ($]h^0, h^{max}]$)

b) sous forme graphique :

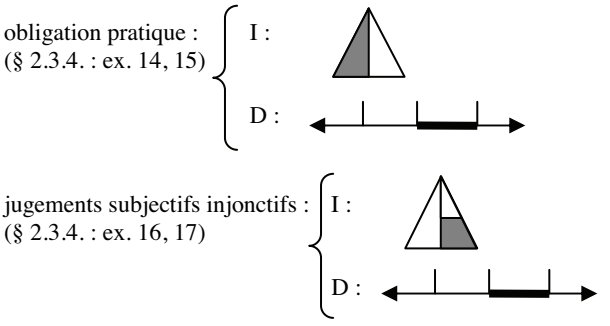
Fig. 14





Rappelons enfin qu'à côté de ces catégories *principales*, il existe des catégories *secondaires* (moins saillantes du point de vue cognitif et ne permettant pas de construire toutes les valeurs modales). Ces catégories secondaires sont analysables par les mêmes moyens :

Fig.15



jugements institutionnels descriptifs : (§ 2.3.4. : ex. 18)

I : 

D : 

5.9. Représentations continues à deux dimensions intégrales : la relativité (R)

5.9.1. Force de la validation (F) *versus* force de la relativité (f-rel)

Les réflexions et propositions formulées au § 2.8. nous amènent à penser que la relativité est une relation entre modalités (ces modalités portant elles-mêmes sur des prédications ou sur d'autres modalités). Plus exactement, cette relation unit une modalité à un ensemble de modalités (éventuellement réduit au singleton), même si la plupart des éléments de cet ensemble restent, le plus souvent, implicites. Ainsi, dans l'exemple :

(1) Pierre veut manger parce qu'il a faim

la modalité boulique marquée par le verbe *vouloir* est présentée comme relative à la modalité intrinsèquement associée à la validation positive de la prédication « *Pierre avoir faim* » (et donc à la modalité intrinsèque au prédicat « *avoir faim* »), mais elle suppose aussi un ensemble de conditions implicites (i.e. de prédications validées ou invalidées), comme « *Pierre n'est pas anorexique* », etc.

Faire de la relativité une relation entre modalités et non entre propositions permet de dissocier totalement la force de la validation (F) de la force de la relativité (f-rel). Car toutes les combinaisons sont permises. Prenons un type d'exemple simple : une modalité épistémique extrinsèque (mod_i) relative à une autre modalité épistémique extrinsèque (mod_j). Soit quelques unes des configurations possibles :

a) F (mod_i) : *Positif strict* ; F (mod_j) : *Positif strict* ; f-rel (mod_i) : *Positif strict* (ex. 2a ; cela revient à dire, dans ce cas, que mod_j est un argument pour mod_i, voir ci-dessous) ;

b) F (mod_i) : *Positif strict* ; F (mod_j) : *Négatif strict* ; f-rel (mod_i) : *Positif strict* (ex. 2b) ;

c) F (mod_i) : *Négatif strict* ; F (mod_j) : *Positif strict* ; f-rel (mod_i) : *Positif strict* (ex. 2c) ;

d) F (mod_i) : *Négatif strict* ; F (mod_j) : *Négatif strict* ; f-rel (mod_i) : *Positif strict* (ex. 2d) ;

e) F (mod_i) : *Positif strict* ; F (mod_j) : *Positif strict* ; f-rel (mod_i) : *Négatif strict* (ex. 2e ;cela revient à dire que mod_j est un contre argument pour mod_i, voir ci-dessous) ;
f) F (mod_i) : *Positif strict* ; F (mod_j) : *Négatif strict* ; f-rel (mod_i) : *Négatif strict* (ex. 2f) ;
g) F (mod_i) : *Négatif strict* ; F (mod_j) : *Positif strict* ; f-rel (mod_i) : *Négatif strict* (ex. 2g) ;
h) F (mod_i) : *Négatif strict* ; F (mod_j) : *Négatif strict* ; f-rel (mod_i) : *Négatif strict* (ex. 2h).

(2) a. Je crois que Pierre va terminer son travail, car je suis sûr qu'il est très efficace
b. Je crois que Pierre va terminer son travail, car je doute que ce travail soit difficile
c. Je doute que Pierre termine son travail, car je crois que ce travail est très difficile
d. Je doute que Pierre termine son travail, car je doute que ce travail soit facile
e. Je crois que Pierre va terminer son travail, bien que je sois sûr que ce travail est très difficile
f. Je crois que Pierre va terminer son travail, bien que je doute que ce travail soit facile
g. Je doute que Pierre termine son travail, bien que je croie que ce travail est très facile
h. Je doute que Pierre termine son travail, bien que je doute que ce travail soit difficile.

5.9.2. Interprétations conceptuelles de la relativité

Comment interpréter conceptuellement la relativité ? Différents cas se présentent, qu'il est parfois difficile de distinguer dans les énoncés authentiques. On peut opposer tout d'abord une relativité que l'on dira « intensionnelle » dans la mesure où elle provient exclusivement du *sens* assigné à l'énoncé à une relativité de type « causal » au sens large qui mobilise des connaissances encyclopédiques, et qui se fonde prioritairement sur la *référence* des énoncés. La première correspond aux « modalités logiques relatives » de Reichenbach et donc aux relations analytiques et synthétiques (ex. 3a ; cf. § 2.8.2.), mais peut englober aussi des usages linguistiques beaucoup moins rigoureusement contraints, qui autorisent le mouvement concessif, comme en (3b) :

(3) a. Cette figure est un triangle équilatéral, car chacun de ses trois angles mesure 60°

b. « Il avait *tout* préparé. Toutefois / cependant il avait oublié de vérifier la prise de courant » (Nøjgaard 1992 : 473, Lenepveu 2007).

Le second type de relativité, de caractère causal, recouvre, entre autres, les « modalités physiques relatives » de Reichenbach, et implique une dimension temporelle et dynamique (qui n'est pas convoquée par le type précédent). Au plan référentiel, dire qu'une modalité mod_i est relative (au sens causal) à une modalité mod_j, c'est dire que le jugement contenant mod_j renvoie à un *ensemble de conditions* (favorables ou défavorables) pour le procès exprimé par le jugement contenant mod_i. Cette conception permet de rendre compte de plusieurs propriétés remarquables de ce type de relativité :
a) Elle inscrit la relativité dans une perspective *dynamique*, que confirment les différentes métaphores qui nous servent à exprimer la relativité (métaphores de la contrainte, de l'attente, du mouvement guidé) :

(4) a. métaphores de la contrainte : « *il faut bien que p puisque q* / *on est obligé d'admettre p puisque q* », « *q interdit* / *empêche de penser que p* »,
b. métaphores de l'attente (confirmée ou déçue) : « *il fallait bien s'attendre à ce que* p *puisque* q »,
c. métaphores du mouvement guidé : « *cela nous conduit* / *amène à penser que* », « p *dérive* / *découle de* q ».

b) Comme mod_j renvoie à un ensemble de conditions préalables à l'actualisation complète de mod_i, cette dernière ne peut la précéder temporellement. Il s'agit là d'une contrainte temporelle forte, liée à l'ancrage temporel qui affecte toute modalité :

> Une modalité ne peut précéder temporellement les modalités auxquelles elle est relative, quels que soient les types de modalités en jeu.

c) Puisque mod_j n'exprime qu'une des conditions préalables à la validation désignée par mod_i, il se peut fort bien qu'en dépit de cette condition, la validation n'ait pas lieu. C'est très précisément ce qui se produit avec les concessives. En énonçant

(5) Bien qu'il ait couru très vite, Pierre n'a pas gagné la course

le locuteur présente la modalité intrinsèque au prédicat « *courir très vite* » comme une condition pour la validation correspondant à la modalité intrinsèque au prédicat « *gagner la course* » (« on *s'attendait* à ce qu'il gagne la course », « sa rapidité *devait* le *conduire* à gagner », etc.), mais simultanément il indique que cette validation n'a pas eu lieu (ce qui invite l'allocutaire à chercher, dans le contexte, des informations sur d'éventuelles conditions contraires). De même, dans un exemple comme (2f) ci-dessus, le doute (que cela soit facile) est présenté comme une condition en faveur du

doute (que Pierre termine son travail), qui ne se trouve pas validé (« *je crois qu'il va terminer son travail* »).

d) Lorsque la condition exprimée par mod_j est présentée comme effectivement suivie d'effet, on considère que le procès exprimé par la prédication sur laquelle porte mod_j *cause* (au sens large, voir ci-dessous) celui que désigne la prédication affectée par mod_i ; et l'on retrouve ainsi la définition searlienne de la causalité :

> « La notion fondamentale de causalité […] c'est la notion de faire arriver quelque chose : dans le sens le plus primitif, quand *C* cause *E*, *C* fait arriver *E* ». (Searle, éd. 1985 : 152).

Reste que cette analyse de la relativité rencontre ainsi, de façon cruciale, la problématique philosophique des *causes* et des *motifs* (ou *raisons*). Comme, par ailleurs, cette dernière a récemment été introduite dans le champ linguistique (cf. Gross & Prandi, 2004 : 77-109), il convient de faire, très brièvement, le point. Située au confluent de deux paradigmes philosophiques bien différents, l'herméneutique de tradition germanique et la philosophie analytique anglo-saxonne [63], l'opposition entre les causes et les motifs se laisse approximativement présenter comme suit :

a) Les *causes* concernent les faits, et sont régies par le déterminisme ; l'explicitation des causes d'un phénomène constitue son *explication*.

b) Les *motifs* concernent les états mentaux et les actions. Ils relèvent du domaine de la liberté humaine, de la « délibération » au sens aristotélicien. L'explicitation des motifs d'une action ou d'une attitude constitue de la part du sujet de cette action ou de cette attitude une *justification*, et de la part d'un observateur la *compréhension* du phénomène.

Cette distinction conceptuelle soutient, dans la tradition de Dilthey, une opposition épistémologique : les sciences de la Nature viseraient à *expliquer* les faits, quand les sciences sociales chercheraient à *comprendre* les comportements humains.

Or on sait que, quelques différentes que soient ces catégories au plan conceptuel, la langue use des mêmes types d'expressions (ordinairement qualifiées de « causales », de « consécutives » et de « concessives ») pour les exprimer. Bref, la langue paraît ignorer l'opposition conceptuelle. De là, trois attitudes sont envisageables :

a) On considère, avec Gross & Prandi et à la suite d'Anscombe, que l'opposition entre cause et motifs est fondamentale, quoique le « codage linguistique » n'en tienne aucun compte. De sorte que :

---

63 Sur cette double origine (d'une part Dilthey , d'autre part Anscombe et Von Wright), cf. Ricœur (1986 : 161 182).

> « il en découle que les concepts primordiaux qui fondent la cohérence de l'action humaine, de la pensée et de l'expression, ne sont pas l'œuvre d'une catégorisation linguistique (…), (que) la langue n'est pas responsable des frontières conceptuelles de base, mais trace ses distinctions plus ou moins subtiles à l'intérieur d'aires conceptuelles dont la cohérence est présupposée. » (Gross & Prandi 2004 : 80).

Cette attitude est cohérente avec le projet de la philosophie analytique (mais plus surprenante chez des linguistes) : il s'agissait, pour Anscombe [64] d'une tâche de clarification, visant à reconnaître et distinguer, par-delà l'identité des expressions causales utilisées, deux « jeux de langage » différents, ayant pour objet l'un l'expression des causes, l'autre celle des motifs et raisons.

b) On peut prendre appui sur le langage ordinaire pour contester sinon la distinction conceptuelle elle-même, au moins son caractère tranché et exclusif, et proposer, à la suite de Ricœur (1986 : 170-171), de substituer à l'opposition exclusive, un continuum, « une échelle où l'on aurait à l'une des extrémités une causalité sans motivation et à l'autre une motivation sans causalité », avec entre-deux l'ensemble des désirs, plus ou moins conscients, qui peuvent fonctionner à la fois comme des « forces », qui « poussent », « meuvent » le sujet sans qu'il le sache forcément (en ce sens on peut dire qu'ils *causent* le comportement du sujet, et qu'une discipline comme la psychanalyse vise à *expliquer* ce comportement en mettant au jour les désirs inconscients qui en sont cause), et comme des « raisons » d'agir (prises explicitement en compte, et évaluées en termes de « préférence », dans une délibération).

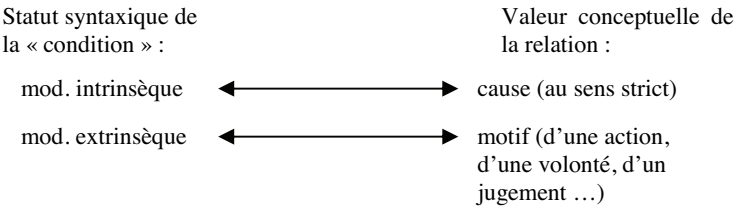
c) La troisième voie, que nous voulons tracer consiste à ne pas se satisfaire de l'identité morphosyntaxique des expressions linguistiques pour conclure que la langue ignore la distinction conceptuelle, mais à examiner plus avant la nature syntactico-sémantique des éléments corrélés. Il nous apparaît alors que, lorsque la modalité convoquée à titre de condition pour une autre est de nature *extrinsèque* (paramètre N), elle constitue un *motif*, tandis que si elle est *intrinsèque* au prédicat, elle fournit une *cause*, quel que soit le statut syntaxique de la modalité relative elle-même. Soit la double implication :

---

64 Cf. Anscombe (éd. 2002), Ricœur (1986 : 169).

Fig.1

Relativité interprétée comme une relation causale (au sens large)



C'est cette hypothèse qu'il nous faut maintenant argumenter et préciser, en distinguant les différents cas de figure :

Si les deux modalités, mod_i et mod_j sont intrinsèques aux prédicats qu'elles affectent, la relation de relativité est clairement causale, qu'il s'agisse de « cause », lorsque la valeur de f-rel est positive ou de « cause contraire », quand la valeur de f-rel est négative :

(6) a. La cour est mouillée parce qu'il pleut
b. La cour est mouillée bien qu'il fasse sec.

Cette analyse suppose évidemment qu'on ne réduise pas les causes aux seules « causes efficientes » (dans la terminologie d'Aristote), c'est à dire aux seuls événements, mais qu'on prenne aussi en compte les états [65] (les « causes matérielles » et « formelles »). Car on peut aussi bien énoncer :

(7) a. Le vase s'est brisé parce que Pierre l'a heurté (cause « efficiente » : événement)
b. Le vase s'est brisé parce qu'il était en terre cuite (cause « matérielle » : état).

même si, bien entendu, l'ensemble de conditions auquel appartient la modalité retenue contient aussi les autres types de causes qui contribuent à occasionner l'événement.

Par ailleurs, cela implique aussi que l'on ne réduise pas les faits entre lesquels se nouent des relations causales aux seuls « faits objectifs », et donc aux modalités aléthiques. En effet, les relations causales concernent aussi bien les « faits subjectifs ou institutionnels » (correspondant aux autres modalités) :

---

[65] Cf. Aristote, *Métaphysique* V, 2. Voir, pour une critique de la réduction des causes aux seuls événements, Searle (éd. 1985 : 145) et (éd. 1999 : 19 20).

(8) a. Marie chante bien parce qu'elle a appris avec un bon professeur (modalités appréciatives)
b. Alexandre était un criminel bien qu'il ait été éduqué par un maître très sage (modalités axiologiques).

Le cas où mod_i est extrinsèque et mod_j intrinsèque est moins fréquent (en dépit d'exemples apparents, voir ci-dessous). Il consiste à expliquer causalement une attitude ou un jugement :

(9) a. Luc ne veut pas dépenser son argent, parce qu'il est écossais
b. Jean croit à la résurrection du Christ, parce qu'il est catholique.

Il est clair que, dans ces énoncés, le fait d'être écossais ou catholique n'est pas présenté comme un « motif », comme une « raison » de l'attitude ou du jugement exprimés par la modalité mod_i (respectivement le refus et la croyance), mais bien comme une cause. Observons que là encore le caractère causal de la relation n'est nullement lié à l'objectivité du fait exprimé ; mais uniquement au statut syntaxique de la modalité mod_j. Car le même type d'analyse vaut pour un « fait purement subjectif » :

(10) Pierre ne veut pas venir, parce qu'il est idiot
(ce n'est certainement pas un motif).

On remarque (en manière de parenthèse) que l'une des problématiques actuelles les plus fameuses et vulgarisées des neurosciences et de la philosophie de l'esprit consiste à expliquer causalement les états mentaux et les comportements des individus à partir de faits neuro-biologiques [66], et donc à articuler des modalités extrinsèques à des modalités intrinsèques, par le biais de relations de relativité.

Observons que des énoncés comme

(11) a. Luc croit qu'il a plu, parce que la cour est mouillée
b. Luc met son manteau parce qu'il fait froid

ne constituent qu'en apparence des exemples de ce type de configuration (et des contre-exemples pour notre analyse), car ce n'est pas directement le fait que la cour soit mouillée ou qu'il fasse froid qui motive la croyance de Luc, ou le fait qu'il mette son manteau, mais bien plutôt le fait qu'il considère que tel est le cas, cette dernière modalité, subjective extrinsèque, étant inférée. On opposera, de ce point de vue :

---

66 Voir, pour un traitement « sérieux » de la question, entre beaucoup d'autres, Dretske (1988), Engel (1994), Proust (1997), Searle (1999).

(12) a. Pierre est tout blanc parce qu'il fait froid. Mais il ne s'en aperçoit même pas.

b. Pierre met son manteau par ce qu'il fait froid. ?? Mais il ne s'en aperçoit même pas.

L'exemple (12a) exprime une relation causale, tandis que (12b) marque une relation de motivation qui suppose une modalité subjective extrinsèque (Pierre trouve qu'il fait froid), laquelle est infirmée par la suite du texte (d'où la difficulté de produire une interprétation cohérente de la séquence). Il paraît donc possible de maintenir que seule une modalité extrinsèque peut servir de *motif* (et réciproquement), tandis que seule une modalité intrinsèque peut fournir une *cause* au sens strict, (et réciproquement).

Quand mod_i est intrinsèque et mod_j extrinsèque, mod_j exprime le *motif* d'une action, et mod_i affecte un prédicat qui dénote cette action (ex. 13a) ou le résultat de cette action (13b) :

(13) a. Pierre sort parce qu'il veut / pense voir Marie

b. Pierre est à Caen parce qu'il voulait / pensait y voir Marie.

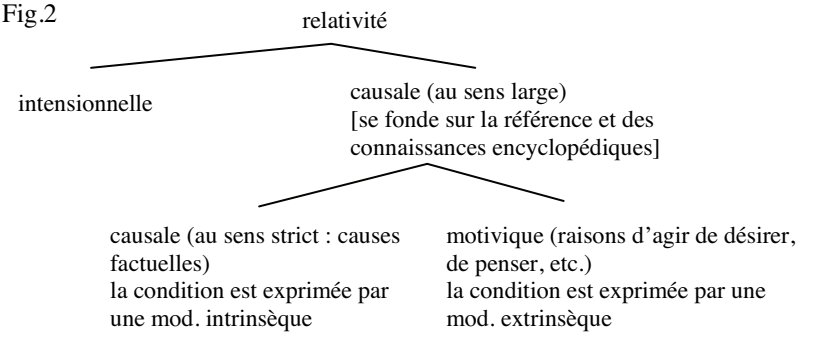
Enfin lorsque les deux modalités sont également extrinsèques, mod_j exprime toujours le *motif* d'un état mental, volonté (14a) ou jugement (14b) , auquel renvoie mod_i :

(14) a. Luc veut manger du riz, parce qu'il croit que c'est bon pour la santé

b. Luc croit que le riz est bon pour la santé, parce qu'il sait qu'il contient des fibres.

On résumera ainsi les différentes interprétations conceptuelles de la relation de relativité :

Fig.2



Qui souhaiterait établir une théorie et une description complète de la relativité, aurait encore à résoudre un grand nombre de difficultés : outre un champ considérable et une grande variété de marqueurs, dont il est

généralement difficile de préciser le fonctionnement exact, il apparaît en effet souvent problématique d'identifier la ou les modalité(s) relatives, et surtout celles qui leur servent de conditions. Nous évoquons sommairement ces types de difficultés avant d'indiquer à quelles tâches nous nous sommes limités.

5.9.3. Identifier les modalités relatives et les relations de relativité

Identifier la modalité relative revient, dans bien des cas, à préciser la portée des marqueurs de relativité (connecteurs, opérateurs, subordination). Par exemple, s'il ne fait pas de doute que *donc*, indique que la modalité sur laquelle il porte est relative à d'autres modalités du contexte gauche, il n'est pas toujours facile de dire sur quelle modalité il porte, surtout dans des structures comme celles que nous mettons en œuvre, qui contiennent, pour chaque énoncé, diverses modalités (y compris des modalités intrinsèques). Et même dans les constructions avec subordonnée (causales ou concessives), qui paraissent les plus simples de ce point de vue, l'identification de la modalité relative ne pas toujours de soi et peut même parfois donner lieu à des ambiguïtés, comme dans l'exemple :

(15) a. Pierre croit qu'il s'est trompé de chemin parce qu'il a trop bu
[la subordonnée s'articule t elle au prédicat de la complétive (à la modalité intrinsèque ; glose 15b) ou à celui de la principale (à la modalité extrinsèque ; glose 15c) ?]

b. Pierre croit que c'est parce qu'il a trop bu qu'il s'est trompé de chemin

c. C'est parce qu'il a trop bu que Pierre croit qu'il s'est trompé de chemin.

A cela s'ajoutent les modalités inférées qui peuvent elles-mêmes être porteuses du trait de relativité. Dans l'énoncé :

(16) Il a plu, car il est indiscutable que la cour est mouillée

ce ne peut être la modalité intrinsèque à « *il a plu* » qui est présentée comme relative à « *il est indiscutable que la cour est mouillée* », ne serait-ce que parce que la condition d'antériorité temporelle n'est pas respectée. On considère ordinairement que, dans ce cas, c'est la croyance qu'il a plu (modalité épistémique inférée à partir d'une métarègle) qui est le support de la relativité, la seconde proposition fournissant ainsi au locuteur une raison (de nature abductive) de croire qu'il a plu.

Mais c'est évidemment l'identification des « conditions » qui paraît, de très loin, la tâche la plus complexe, d'autant que dans de nombreuses situations, ces conditions restent relativement indéterminées (en particulier avec des opérateurs comme *évidemment*, *curieusement*, ou des connecteurs comme *donc*, *par conséquent*, *cependant*, *pourtant*, etc.). On a pu comparer

ce problème à la résolution des anaphores [67] (la recherche d'un antécédent). Nous n'approfondirons pas ce point ici, qui, à lui seul demanderait une étude particulière. Indiquons simplement que l'on envisage différents « candidats » (i.e. des modalités susceptibles de jouer ce rôle), que ceux-ci sont soumis à des conditions linguistiques particulières (contraintes liées au type de marqueur de relativité utilisé ainsi qu'à la construction syntaxique), et que, parmi ceux qui satisfont à ces conditions linguistiques, on retient celui (ou ceux) qui demande(nt) le moins d'efforts (pragmatiques et inférentiels) pour compléter les ensembles de conditions auxquels il(s) appartien(nen)t les candidats de façon à rendre compte de la relation de (non) congruence entre les modalités concernées par la relation de relativité. Prenons quelques exemples très simples de subordonnées causales (car même avec la subordination, il arrive que plusieurs solutions soient envisageables) :

(17) a. Pierre se fâche, parce qu'il est insulté
b. Pierre se fâche, parce que Luc est venu
c. Pierre se fâche, parce que je crois qu'il est coupable
d. ? Pierre se fâche, parce qu'il est probablement coupable
e. Pierre se fâche, parce que je crois qu'on l'insulte.

La modalité mod_i est intrinsèque au prédicat *se fâcher* et relative à une modalité exprimée par la subordonnée causale (cette modalité ayant le statut de « condition » pour mod_i). Elle déclenche donc la recherche de cette « condition ». En (17a) une seule modalité est susceptible de remplir ce rôle : la modalité intrinsèque au prédicat « *être insulté* ». Comme le procès exprimé par la validation du prédicat « *se fâcher* » est normalement déclenché par une situation indésirable (i.e. affectée d'une modalité appréciative négative) et que « *être insulté* » est linguistiquement marqué comme tel, le lien de congruence s'établit sans effort. En revanche, un effort supplémentaire sera demandé pour interpréter (17b) : on doit inférer que la présence de Luc est indésirable pour Pierre. Dans les exemples (17c, d, e) deux modalités constituent des candidats possibles pour ce rôle de « condition » de mod_i : la modalité intrinsèque au prédicat principal de la subordonnée et une modalité extrinsèque, exprimée à la fois par « *je crois* » et par l'adverbe épistémique *probablement*. En (17c), c'est la modalité extrinsèque qui est retenue parce qu'elle est syntaxiquement privilégiée, et que, de surcroît, « *être cru coupable* » est une situation intrinsèquement indésirable ; (17d) est difficilement interprétable car l'adverbe épistémique marque une modalité non véridicible qui, en tant que telle, ne paraît pas accessible pour la relation de relativité, tandis que la modalité intrinsèque associée au prédicat « *être coupable* » demande un effort important de construction de conditions

[67] Cf. Stone & Hardt (1999) et les références citées.

complémentaires de la part du lecteur / auditeur pour parvenir à établir la relation de congruence requise. Dans l'exemple (17e), l'exigence sémantique tend à l'emporter sur la contrainte syntaxique (quoique l'énoncé reste, hors contexte, virtuellement ambigu) : la lecture sémantiquement privilégiée retient la modalité intrinsèque, alors que du point de vue syntaxique, c'est la modalité extrinsèque qui devrait l'être.

Cette situation se complique encore singulièrement lorsque l'on prend en compte les modalités inférées. Or certaines d'entre elles sont précisément suscitées par la nécessité d'établir une relation de relativité. Dans un énoncé comme (18) (voir aussi l'exemple 11a ci-dessus) :

(18) Pierre croit que le riz est bon pour la santé, parce qu'il contient des fibres

la croyance de Pierre n'est pas causée directement par le fait que le riz contient des fibres, mais elle est motivée par le fait que Pierre considère que le riz contient des fibres (il n'est pas envisageable d'imaginer qu'il l'ignore). C'est donc une modalité épistémique extrinsèque inférée qui sert de condition à la modalité de la croyance.

De même, dans l'exemple suivant :

(19) Il a plu, puisque la cour est mouillée

la modalité intrinsèque associée à « *être mouillée* » constitue le seul candidat linguistiquement marqué susceptible de constituer la condition pour la modalité intrinsèquement associée au prédicat *pleuvoir*, dont la subordonnée causale marque la relativité, mais simultanément la contrainte temporelle sur la relativité bloque cette interprétation : la seule solution est alors de considérer que la modalité relative n'est pas celle qui est intrinsèque au prédicat *pleuvoir*, mais une modalité extrinsèque inférée (à partir de la métarègle selon laquelle le locuteur croit ce qu'il dit) : la croyance du locuteur qu'il a plu. Il suit que la condition n'est pas constituée du fait lui-même (« *la cour est mouillée* »), mais de la connaissance qu'en a le locuteur, donc, comme dans l'exemple (18) d'une modalité épistémique extrinsèque inférée. On pourrait ainsi gloser l'énoncé (19) par :

(20) Je crois qu'il a plus parce que je sais que la cour est mouillée.

C'est ainsi que, dans la séquence attestée :

(21) « Que je sois pendu, dit il si j'entends un mot de ce patois infernal ! […]
Enfin, puisque vous ne comprenez pas ! répondit Mac Nabbs.
Je ne comprends pas, parce que cet indigène parle mal ! répliqua le géographe, qui commençait à s'impatienter.

> *C'est à dire qu'il parle mal parce que vous ne comprenez pas*, riposta tranquillement le major. » (J. Verne, *Les enfants du capitaine Grant*, éd. 2004 : 160 161)

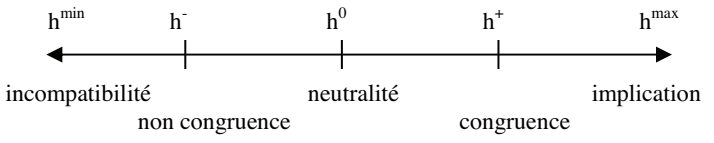
la subordonnée causale « *parce que vous ne comprenez pas* » exprime le motif (inavoué) du jugement, et non la cause du fait décrit (contrairement à celle de l'énoncé précédent : « *parce que cet indigène parle mal* »).

Afin de ne pas avoir à nous enfoncer plus avant dans l'inextricable complexité de ces phénomènes, nous nous sommes limités à deux buts, relativement accessibles : préciser le degré de relativité d'une modalité (car toutes ne le sont pas également), et la force (f-rel) de la relativité (le cas échéant). Nous voudrions montrer, en outre, que ces deux dimensions sont intégrales.

5.9.4 La force de la relativité (f-rel)

La force de la relativité (f-rel) se laisse représenter selon le même modèle que le degré de validation constitutif du paramètre F :

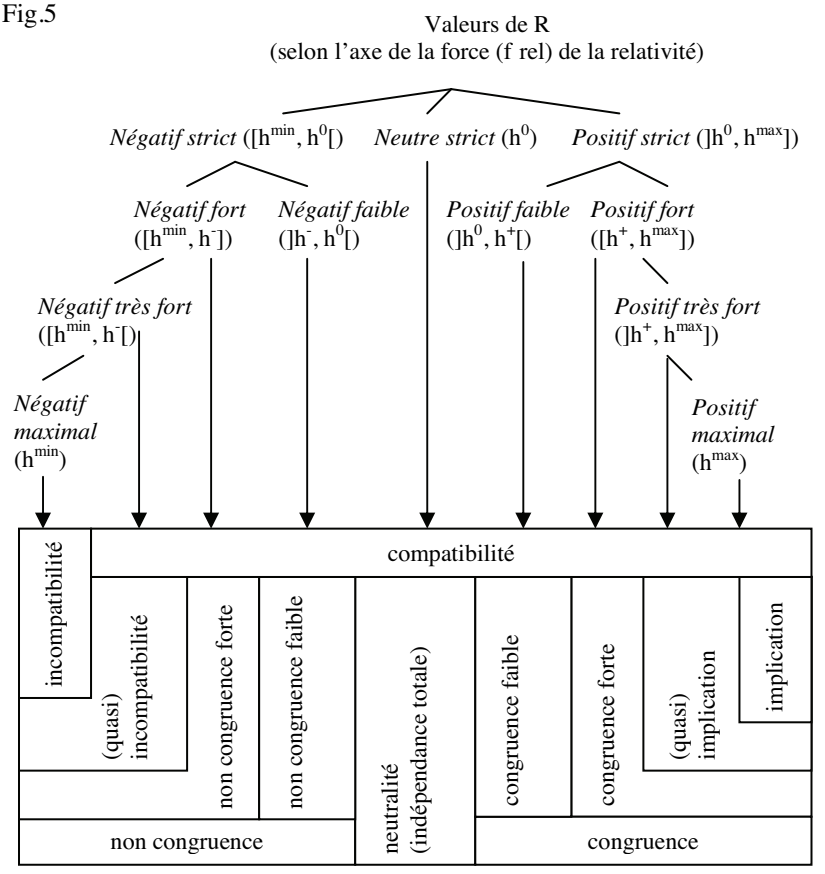
Fig.3



Aux deux pôles, on trouve respectivement l'incompatibilité radicale (h^{min}) et l'implication stricte (h^{max}). Entre deux, divers degrés de non congruence (de h^{min} à h^{0}) et de congruence (de h^{0} à h^{max}), en passant par la neutralité (ou indépendance totale) : h^{0}. Soit, en utilisant la notation symbolique, puis sous forme de graphe conceptuel :

Congruence :	*Positif strict* $(]h^{0}, h^{max}])$
Non congruence :	*Négatif strict* $([h^{min}, h^{0}[)$
Indépendance totale :	*Neutre strict* (h^{0})
Congruence faible :	*Positif faible* $(]h^{0}, h^{+}[)$
Congruence forte :	*Positif fort* $([h^{+}, h^{max}])$
(Quasi) implication :	*Positif très fort* $(]h^{+}, h^{max}])$
Implication :	*Positif maximal* (h^{max})
Non congruence faible :	*Négatif faible* $(]h^{-}, h^{0}[)$
Non congruence forte :	*Négatif fort* $([h^{min}, h^{-}])$
(Quasi) incompatibilité :	*Négatif très fort* $([h^{min}, h^{-}[)$
Incompatibilité :	*Négatif maximal* (h^{min})

Fig.5



De même que pour la force de la validation (F), la négation se combine avec ces valeurs pour produire des valeurs *contraires* (par prise du symétrique sur l'axe de la Fig.3 ci-dessus) ou *contradictoires* (par construction du complémentaire) en fonction de la place occupée par la négation par rapport au marqueur de relativité. Ainsi pour *forcément*, qui exprime la congruence forte (quasi-implication) :

(22) a. Il est forcément là [quasi implication : *Positif très fort* (]h^{+}, h^{max}])]
b. Il n'est pas forcément là [contradictoire de *Positif très fort* : ([h^{min}, h^{+}])]
c. Il n'est forcément pas là [contraire de *Positif très fort* : quasi incompatibilité ([h^{min}, h^{-}[)].

5.9.5. Le degré d'indépendance

Le degré d'indépendance d'une modalité (noté « ind ») peut être figuré par un axe conduisant de la relativité maximale à l'indépendance totale (la modalité sera alors dite « absolue »), en passant par des étapes intermédiaires.

On retiendra ainsi quatre degrés de relativité :

a) l'indépendance totale, ou modalité absolue (ex. 23a),

b) la relativité suggérée (ex. 23b),

c) la relativité indiquée, sans qu'il soit indispensable de trouver les conditions pour interpréter l'énoncé (ex. 23c, d, e),

d) la relativité maximale, qui exige de rechercher et d'identifier les conditions pour interpréter le jugement, lequel n'est donc pas autonome (ex. 23f) :

(23) a. Il pleut

b. Il pleut certainement
[on peut imaginer que le locuteur ne pense pas qu'il pleut sans avoir quelque motif de sa croyance]

c. Naturellement, il pleut

d. Il semble qu'il pleuve [la croyance est inférée à partir d'indices]

e. Il paraît qu'il pleut [la croyance est relative à des propos antérieurs] [68]

f. Par conséquent / donc / de ce fait, il pleut [69].

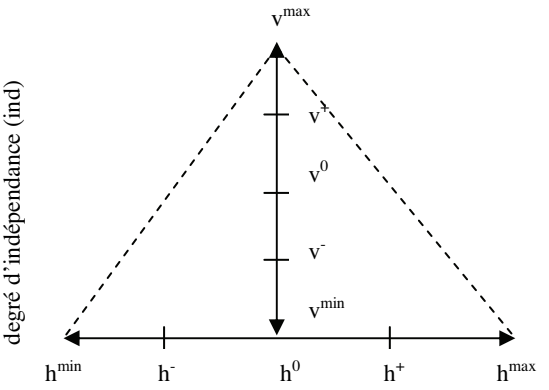
On remarque alors que les deux dimensions de la force (f-rel) et du degré d'indépendance (ind) sont intégrales, dans la mesure où l'indépendance totale (correspondant aux modalités absolues) implique nécessairement la neutralité de la force de la relativité), tandis que l'implication stricte ou l'incompatibilité absolue ne sont accessibles que si le degré de relativité est lui-même maximal. On optera donc pour une représentation du type :

---

[68] Sur les différences entre « *il semble que* » et « *il paraît que* », cf. Nølke (1994b), Rosier (1999 : 173), Tutescu (2005 : 224 226).

[69] Sur les ressemblances et les différences entre ces connecteurs, cf. Rossari (2000 : 112 sq.).

Fig.6



Admettons par convention que, dans cet espace, la relativité maximale (marquée par les expressions « *de ce fait* », *nécessairement*, « *bien que* », etc. correspond à la valeur *Négatif très fort* ([v^{min}, v^{-}[) sur l'axe des ordonnées (axe du degré d'indépendance), tandis que la relativité indiquée par des marqueurs comme *curieusement*, *naturellement*, etc. est associée à la valeur *Négatif moyen* (v^{-}), et la relativité suggérée par des expressions du type *peut-être*, *probablement* ou « *je doute que* » est représentée par la valeur *Négatif faible* (]v^{-}, v^{0}[). Quant à la modalité dite absolue, elle occupe tout le champ du *Positif large* ([v^{0}, v^{max}]), de façon à rendre compte, d'une part, du fait qu'une modalité absolue peut elle-même, sans que cela soit explicitement indiqué, être congruente ou non avec le contexte antérieur ou la situation de discours dans laquelle elle intervient, et, d'autre part, qu'il est toujours possible, et même souvent souhaitable lors de l'interprétation du texte et de la construction de la cohérence, d'établir des liens de relativité avec le contexte, même si la modalité, prise dans son seul énoncé, paraît absolue.

5.9.6. Notation symbolique

La notation symbolique des valeurs du paramètre (attribut) R va donc comprendre deux ou trois élément :

a) la valeur de la force (f-rel),
b) celle du degré d'indépendance (ind),
c) (le cas échéant), l'identification des modalités auxquelles la modalité en question est relative.

Ainsi l'énoncé

(24) Bien qu'elle soit épuisée et qu'elle ait de la fièvre, Marie est très belle

contient une modalité appréciative positive (mod_i), intrinsèquement associée au prédicat « *être très belle* ». Cette modalité est présentée comme relative et non congruente avec les modalités aléthiques, mod_j et mod_k, respectivement associées (de façon intrinsèque) aux prédicats « *être épuisée* » et « *avoir de la fièvre* ». On note cette valeur de la relativité de mod_i de la façon suivante :

R (mod_i) : (f rel : *Négatif strict* ([h^{min}, h^0[) ; ind : *Négatif très fort* ([v^{min}, v^-[); mod_j mod_k).

5.10. Le métaparamètre : le marquage (M)

Le métaparamètre M caractérise la façon dont sont créées les modalités et/ou le mode d'attribution de valeurs à leurs paramètres constitutifs. Il exprime donc le type de règle mis en œuvre pour obtenir les modalités et/ou la saturation de leurs paramètres, en précisant la nature, linguistique ou inférentielle, de ces règles, ainsi que le caractère déterminé ou non des valeurs obtenues (cf. § 2.10.).

Nous proposons de noter les valeurs, « marqué » *versus* « inféré », de ce métaparamètre au moyen d'indices ([marqu.] / [infer.]), associés aux modalités et aux symboles d'assignation de valeurs aux paramètres (attributs). Soit pour une modalité :

$mod_{i\ [marqu.]}$ / $mod_{i\ [infer.]}$

et pour la valeur d'un attribut :

D (mod_i) : $_{[marqu.]}$ *Négatif faible*.

Une généralisation est possible, qui pose que si une modalité est inférée (i.e. crée par une règle créatrice-assignatrice inférentielle, cf. § 4.3. et 6.3.6.), toutes les valeurs de ses attributs sont inférées. Il n'est donc pas nécessaire de noter ce caractère inférentiel pour chacune des attributions de valeurs. Remarquons que la réciproque de cette généralisation ne vaut pas, puisque les valeurs de certaines modalités marquées sont susceptibles d'être inférées.

Quant au caractère déterminé ou non des valeurs, il suffira d'indiquer qu'elles sont non contraintes (NC) lorsqu'aucune règle ne permet de les préciser, étant admis qu'elles sont, plus ou moins précisément, déterminées dans le cas contraire.

Prenons un exemple, qui sera, en outre, pour nous l'occasion de proposer une analyse quasi-complète [70] forcément longue et relativement fastidieuse d'un exemple attesté pris dans un contexte large. Il s'agit d'un

[70] Seules les modalités correspondant à l'intentionnalité des procès sont omises. Car ce point ne sera abordé qu'au § 6.2.2.1.

extrait des *Chevauchées de Lagardère*, ouvrage de Paul Féval fils, qui fait suite au *Bossu* de Paul Féval père. Nous analysons l'énoncé en italiques dans la séquence :

(1) « Je pars dans une heure pour Madrid, dit il [Philippe de Mantoue] en se retirant. Venez me trouver dans un instant , j'ai à vous entretenir. […]
Dona Cruz pensa devoir se rendre à l'invitation de Philippe de Mantoue. De ce qu'il allait lui dire dépendait pour elle la marche à suivre, car elle ne croyait pas le moins du monde à la mort du chevalier [de Lagardère]. » (Presses de la Cité, éd. 1991 : 832 833).

On isole d'abord les modalités intrinsèques. *Dona Cruz*, comme *Philippe de Mantoue*, en tant que noms propres, sont porteurs de modalités aléthiques marquées (leur attribution est à la fois objective et conventionnelle), de force positive (l'attribution du nom propre à l'individu est validée). Ces modalités sont prises en charge par le locuteur (en l'absence de marques de non prise en charge comme *soi-disant* ou *prétendue*) ; elles portent sur les noms propres auxquels elles sont intrinsèquement associées, et valent au moins pour la durée du procès (leur temporalité est, par défaut, celle du passé inaccompli, glosable par « *c'était Dona Cruz / Philippe de Mantoue* »). On sait que la temporalité du nom propre, de même que sa prise en charge énonciative, joue, dans ce type de roman un rôle capital (le héros, Lagardère, change de nom à plusieurs reprises). On les nommera respectivement mod_i et mod_j. Observons enfin que si mod_i est absolue, mod_j, parce qu'elle se trouve dans la portée de mod_s (la modalité marquée par *devoir*, cf. § 8.9.), est relative à un ensemble d'éléments du contexte (qui sont précisés en particulier par la phrase qui suit : « *De ce qu'il allait lui dire dépendait pour elle la marche à suivre* ») : on comprend que si c'est à l'invitation de Philippe de Mantoue et non pas d'un autre que Dona Cruz pense devoir se rendre, c'est pour certaines raison particulières. La même analyse vaut pour les modalités aléthiques intrinsèques à « *se rendre* (*à*) » et à *invitation*, qui sont également dans la portée de *devoir* (voir ci-dessous).

$mod_{i\ [marqu.]}$
I (mod_i) : $_{[marqu.]}$ (*Négatif faible* (]h^-, h^0[) ; *Positif strict* (]v^0, v^{max}])
D (mod_i) : $_{[marqu.]}$ *Négatif très fort* ([h^{min}, h^-[)
F (mod_i) : $_{[marqu.]}$ *Positif strict* (]h^0, h^{max}])
N (mod_i) : $_{[marqu.]}$ (assoc. ; « *Dona Cruz* »)
P (mod_i) : $_{[marqu.]}$ (ø ; *Dona Cruz* (x))
E (mod_i) : $_{[marqu.]}$ *Positif strict* (]h^0, h^{max}])
R (mod_i) : $_{[marqu.]}$ (ind. : *Positif large* ([v^0, v^{max}]))
T (mod_i) : $_{[marqu.]}$ (t_{abs} : *passé* ; t_{rel} mod_r : *simultané* ; asp. : *inaccompli*) [71].

[71] mod_r est la modalité exprimée par *pensa*.

$mod_{j\ [marqu.]}$
I (mod_j) : $_{[marqu.]}$ (*Négatif faible* (]h^-, h^0[) ; *Positif strict* (]v^0, v^{max}]))
D (mod_j) : $_{[marqu.]}$ *Négatif très fort* ([h^{min}, h^-[)
F (mod_j) : $_{[marqu.]}$ *Positif strict* (]h^0, h^{max}])
N (mod_j) : $_{[marqu.]}$ (assoc. ; « *Philippe de Mantoue* »)
P (mod_j) : $_{[marqu.]}$ (mod_s ; *Philippe de Mantoue* (y)) [72]
E (mod_j) : $_{[marqu.]}$ *Positif strict* (]h^0, h^{max}]
R (mod_j) : $_{[marqu.]}$ (f rel : *Positif fort* ([h^+, h^{max}]) ; ind. : *Négatif moyen* (v^-))
T (mod_j) : $_{[marqu.]}$ (t_{abs} : *passé* ; t_{rel} mod_r : *simultané* ; asp. : *inaccompli*).

Mais ces noms propres se voient également associer, par inférence, des modalités appréciatives et axiologiques. Ainsi Dona Cruz est-elle présentée, tout au long du roman, comme belle et désirable, et comme douée d'éminentes qualités morales (courage, dévouement, etc.). On associera donc au nom propre *Dona Cruz* des modalités appréciative (mod_k) et axiologique (mod_l) positives. De même, Philippe de Mantoue est-il toujours présenté comme le pire scélérat, et son nom propre suppose donc une modalité axiologique négative (mod_m). On obtient ainsi trois nouvelles modalités, inférées à partir de la connaissance du contexte, qui partagent les mêmes caractéristiques fonctionnelles que les modalités aléthiques précédemment décrites ; seul l'engagement du locuteur se trouve atténué (E (mod_k) : *Neutre strict* ; cf. § 6.3.2. ; c'est ainsi qu'un personnage considéré comme bon peut se révéler mauvais au cours du récit) :

$mod_{k\ [infer.]}$
I (mod_k) : (*Positif faible* (]h^0, h^+[) ; *Négatif strict* ([v^{min}, v^0[))
D (mod_k) : *Négatif faible* (]h^-, h^0[)
F (mod_k) : *Positif fort* ([h^+, h^{max}])
N (mod_k) : (assoc. ; « *Dona Cruz* »)
P (mod_k) : (ø ; *Dona Cruz* (x))
E (mod_k) : *Neutre strict* (h^0)
R (mod_k) : (ind. : *Positif large* ([v^0, v^{max}]))
T (mod_k) : (t_{abs} : *passé* ; t_{rel} mod_r : *simultané* ; asp. : *inaccompli*).

$mod_{l\ [infer.]}$
I (mod_l) : ([h^0, h^+] ; *Positif large* ([v^0, v^{max}]))
D (mod_l) : *Négatif faible* (]h^-, h^0[)
F (mod_l) : *Positif très fort* (]h^+, h^{max}])
N (mod_l) : (assoc. ; « *Dona Cruz* »)
P (mod_l) : (ø ; *Dona Cruz* (x))
E (mod_l) : *Neutre strict* (h^0)
R (mod_l) : (ind. : *Positif large* ([v^0, v^{max}]))
T (mod_l) : (t_{abs} : *passé* ; t_{rel} mod_r : *simultané* ; asp. : *inaccompli*).

---

72 mod_s est la modalité exprimée par *devoir*.

$mod_{m\ [infer.]}$
I (mod_m) : ([h^0, h^+] ; *Positif large* ([v^0, v^{max}]))
D (mod_m) : *Négatif faible* (]h^-, h^0[)
F (mod_m) : *Négatif très fort* ([h^{min}, h^-[)
N (mod_m) : (assoc. ; « *Philippe de Mantoue* »)
P (mod_m) : (ø ; *Philippe de Mantoue* (y)) [73]
E (mod_m) : *Neutre strict* (h^0)
R (mod_m) : (ind. : *Positif large* ([v^0, v^{max}]))
T (mod_m) : (t_{abs} : *passé* ; t_{rel} mod_r : *simultané* ; asp. : *inaccompli*).

Le verbe « *se rendre* (*à*) » et le nom déverbal *invitation* sont eux aussi porteurs de modalités aléthiques intrinsèques (notées respectivement mod_n et mod_o) correspondant à leur valeur dénotative. Comme elles sont prises dans un contexte opaque (introduit par *pensa*), la valeur de E n'est qu'inférée, à partir de la lecture des lignes qui précèdent. La temporalité propre à « *se rendre* (*à*) » a un statut particulier. Le fait qu'elle soit dans la portée d'une modalité déontique extrinsèque (marquée par *devoir*) la conduit à prendre une valeur prospective, qui a en retour des conséquences sur la force (F) : une modalité présentée comme postérieure à la coupure modale (marquée par l'indicatif) est simplement possible (cf. § 5.5.4. et 5.7.4.), c'est-à-dire qu'elle a une valeur actuelle indéterminée et une valeur virtuelle positive.

$mod_{n\ [marqu.]}$
I (mod_n) : $_{[marqu.]}$ (*Négatif fort* ([h^{min}, h^-]) ; *Négatif large* ([v^{min}, v^0]))
D (mod_n) : $_{[marqu.]}$ *Négatif très fort* ([h^{min}, h^-[)
F (mod_n) : $_{[marqu.]}$ (*Neutre strict* (h^0) ; Positif fort ([h^+, h^{max}])) [74]
N (mod_n) : $_{[marqu.]}$ (assoc. ; « *se rendre à* »)
P (mod_n) : $_{[marqu.]}$ (mod_s ; *se rendre à* (x, *invitation*))
E (mod_n) : $_{[infer.]}$ *Positif strict* (]h^0, h^{max}]
R (mod_n) : $_{[marqu.]}$ (f rel : *Positif fort* ([h^+, h^{max}]) ; ind. : *Négatif moyen* (v^-))
T (mod_n) : $_{[marqu.]}$ (t_{abs} : *passé* ; t_{rel} mod_r : *postérieur* ; asp. : *aoristique*) [75].

---

73 On montrera au § 6.3.2. que les modalités inférées ne peuvent être dans la portée des modalités extrinsèques. Parce qu'elle n'est qu'inférée, cette modalité (mod_m) n'entre pas dans la portée de la modalité extrinsèque mod_r, et n'est donc pas relative.

74 cf. § 5.5.5.

75 L'infinitif est aoristique par défaut.

$mod_{o\ [marqu.]}$
I (mod_o) : $_{[marqu.]}$ (*Négatif fort* ([h^{min}, h^-]) ; *Négatif large* ([v^{min}, v^0]))
D (mod_o) : $_{[marqu.]}$ *Négatif très fort* ([h^{min}, h^-[)
F (mod_o) : $_{[marqu.]}$ *Positif strict* (]h^0, h^{max}])
N (mod_o) : $_{[marqu.]}$ (assoc. ; « *invitation* »)
P (mod_o) : $_{[marqu.]}$ (mod_s ; *invitation* (y, x))
E (mod_o) : $_{[infer.]}$ *Positif strict* (]h^0, h^{max}]
R (mod_o) : $_{[marqu.]}$ (f rel : *Positif fort* ([h^+, h^{max}]) ; ind. : *Négatif moyen* (v^-))
T (mod_o) : $_{[marqu.]}$ (t_{abs} : *passé* ; t_{rel} mod_r : *antérieur* ; asp. : *inaccompli*) [76].

De plus, *invitation* est un terme porteur d'une modalité appréciative positive, linguistiquement marquée (qui l'oppose, par exemple, à *convocation*). :

$mod_{p\ [marqu.]}$
I (mod_p) : $_{[marqu.]}$ (*Positif faible* (]h^0, h^+[) ; *Négatif strict* ([v^{min}, v^0[))
D (mod_p) : $_{[marqu.]}$ *Négatif faible* (]h^-, h^0[)
F (mod_p) : $_{[marqu.]}$ *Positif strict* (]h^0, h^{max}])
N (mod_p) : $_{[marqu.]}$ (assoc. ; « *invitation* »)
P (mod_p) : $_{[marqu.]}$ (mod_s ; *invitation* (y, x))
E (mod_p) : $_{[infer.]}$ *Positif strict* (]h^0, h^{max}]
R (mod_p) : $_{[marqu.]}$ (f rel : *Positif fort* ([h^+, h^{max}]) ; ind. : *Négatif moyen* (v^-))
T (mod_p) : $_{[marqu.]}$ (t_{abs} : *passé* ; t_{rel} mod_r : *antérieur* ; asp. : *inaccompli*).

Reste que, cette invitation étant le fait d'un scélérat, on peut légitimement inférer qu'elle répond à des desseins fondamentalement malveillants (sur la base d'un *topos* du type : « tout ce qui est présenté comme désirable de la part d'un scélérat ne peut être qu'un piège », *topos* largement illustré et confirmé dans l'ensemble de l'ouvrage). A cela s'ajoute que le lecteur sait combien Philippe de Mantoue fait horreur à Dona Cruz. De là une modalité appréciative fortement négative inférée, qui entre en conflit avec la précédente, qu'elle tend à annuler (voir les conflits entre valeurs appréciatives au § 7.5.5.) :

$mod_{q\ [infer.]}$
I (mod_q) : (*Positif faible* (]h^0, h^+[) ; *Négatif strict* ([v^{min}, v^0[))
D (mod_q) : *Négatif faible* (]h^-, h^0[)
F (mod_q) : *Négatif fort* ([h^{min}, h^-])
N (mod_q) : (assoc. ; « *invitation* »)
P (mod_q) : (ø ; *invitation* (y, x))
E (mod_q) : *Neutre strict* (h^0)
R (mod_q) : (ind. : *Positif large* ([v^0, v^{max}]))
T (mod_q) : (t_{abs} : *passé* ; t_{rel} mod_q : *antérieur* ; asp. : *inaccompli*).

---

76 L'invitation est antérieure à la réaction de Dona Cruz. Cette information ne peut être obtenue que par l'établissement d'un lien anaphorique.

A ces modalités intrinsèques s'adjoignent deux modalités extrinsèques, respectivement marquées par *pensa* (mod_r) et *devoir* (mod_s). La première est de nature épistémique, elle exprime la subjectivité individuelle de Dona Cruz. Sa force est positive, mais non maximale (elle n'atteint pas la certitude). Elle a un statut syntaxique de métaprédicat (*de dicto*, véridicible). Elle porte sur la modalité déontique (marquée par *devoir*), qui constitue une « barrière » à son domaine. Le locuteur la prend en charge. En revanche, elle suspend la prise en charge de la modalité qui est dans sa portée (par le biais d'une règle « extramodale », cf. § 6.2.1.). Elle est pourvue d'une relativité faible, qui se trouve saturée par le contexte droit (lequel exprime ses motivations). Au plan aspectuo-temporel, elle est présentée comme passée sous un aspect aoristique (valeur du passé simple). Toutes ces valeurs sont marquées :

$mod_{r\ [marqu.]}$
I (mod_r) : $_{[marqu.]}$ (*Positif fort* ($[h^+, h^{max}]$) ; *Négatif strict* ($[v^{min}, v^0[$))
D (mod_r) : $_{[marqu.]}$ *Négatif moyen* (h^-)
F (mod_r) : $_{[marqu.]}$ *Positif faible* ($]h^0, h^+[$)
N (mod_r) : $_{[marqu.]}$ (métapred. ; « *devoir* »)
P (mod_r) : $_{[marqu.]}$ (ø; mod_s)
E (mod_r) : $_{[marqu.]}$ *Positif strict* ($]h^0, h^{max}]$
R (mod_r) : $_{[marqu.]}$ (f rel : *Positif strict* ($]h^0, h^{max}]$) ; ind. : *Négatif faible* ($]v^-, v^0[$))
T (mod_r) : $_{[marqu.]}$ (t_{abs} : *passé* ; asp. : *aoristique*).

Enfin, la modalité extrinsèque marquée par *devoir* (mod_s) est déontique, mais cette valeur n'est que partiellement marquée (car on aurait aussi bien pu avoir, dans ce type de contexte, une valeur d'obligation pratique mais non une valeur épistémique [77]). Aussi considèrerons-nous que la valeur de D (ajustement du monde vers l'énoncé) est linguistiquement marquée, tandis que celle de I (correspondant à l'honneur et la morale : Dona Cruz pense qu'il était de son devoir de s'y rendre) n'est qu'inférée (sur la base de connaissances contextuelles). Remarquons qu'on peut d'ailleurs hésiter entre les deux lectures (qui ne s'excluent pas mutuellement) : obligation morale ou obligation pratique (voir Philippe de Mantoue constituant le seul moyen de retrouver le chevalier de Lagardère). La force de cette modalité est positive. Au plan syntaxique, il s'agit d'un opérateur prédicatif (glosable par « *être dans l'obligation de* »). Cette modalité porte, dans la structure logique sur toutes les modalités intrinsèques et marquées qui appartiennent à son domaine de focalisation. Comme elle a une force positive, elle se distribue conjonctivement sur toutes ces modalités. Elle n'est pas prise en charge par le locuteur (parce qu'elle est dans la portée de la modalité épistémique marquée

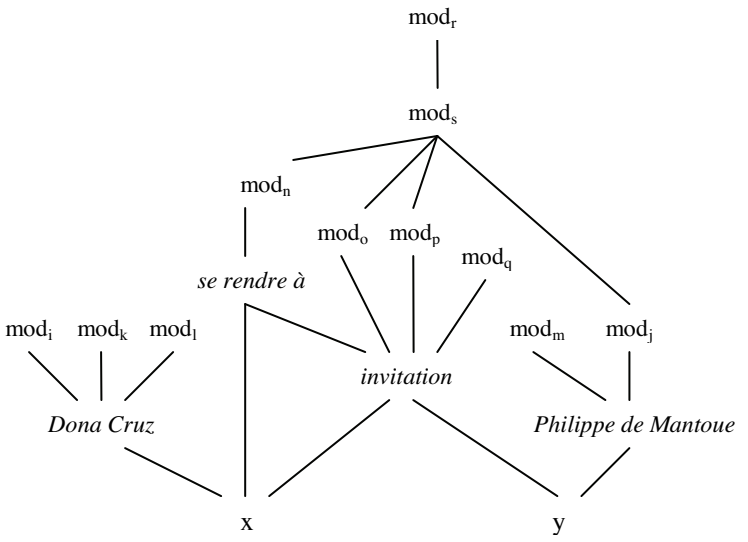
[77] La valeur épistémique serait envisageable si *devoir* était conjugué : « *Il pensa qu'il devait être malade* ».

par *pensa*). Elle n'est elle-même pas relative : c'est aux modalités sur lesquelles elle porte qu'elle confère une certaine relativité (cf. § 8.9.2.3.). Du point de vue aspectuo-temporel, elle est présentée comme passée, simultanée à mod_r, sous un aspect inaccompli (comme l'indique la paraphrase : « *elle pensa qu'elle devait …* »).

$mod_{s\ [marqu.]}$
I (mod_s) : $_{[infer.]}$ ($[h^0, h^+]$) ; *Positif large* ($[v^0, v^{max}]$))
D (mod_s) : $_{[marqu.]}$ *Positif faible* ($]h^-, h^+[$)
F (mod_s) : $_{[marqu.]}$ *Positif strict* ($]h^0, h^{max}]$)
N (mod_s) : $_{[marqu.]}$ (op. pred. ; « *se rendre à l'invitation de Philippe de Mantoue* »)
P (mod_s) : $_{[marqu.]}$ (mod_r; [∧] mod_j, mod_n, mod_o, mod_p)
E (mod_s) : $_{[marqu.]}$ *Négatif large*($[h^{min}, h^0]$)
R (mod_s) : $_{[marqu.]}$ (ind. : *Positif large* ($[v^0, v^{max}]$))
T (mod_s) : $_{[marqu.]}$ (t_{abs} : *passé* ; t_{rel} mod_r : *simultané* ; asp. : *inaccompli*).

Soit, pour visualiser la structure logique de l'énoncé :

Fig.1



6. Théorie-applications : principes de calcul

6.1. Le fonctionnement des règles

Nous rappelons ici quelques généralités sur le fonctionnement des règles (cf. § 4.3.), avant de présenter de façon plus détaillée (aux sections suivantes) les différents types de règles.

Le rôle du système de règles consiste à prendre des phrases et des textes pour entrées, et à leur assigner, en sortie, des structures modales, composées de modalités qui sont conçues comme des objets porteurs d'attributs dont les valeurs sont calculées par le système. On parle de « structures modales » dans la mesure où sont mis en œuvre des paramètres structuraux (en particulier, celui qui définit la portée dans la structure logique, P) qui rendent compte des relations structurales entre modalités.

Chacune des règles de ce système est susceptible de remplir deux rôles distincts : créer une modalité ou assigner une valeur à un attribut (ou paramètre). Etant donné que les règles qui créent des modalités assignent simultanément des valeurs à certains de leurs attributs, on distingue deux grands types de règles relativement aux actions qu'elles déclenchent (leurs conclusions) : des règles créatrices-assignatrices (qui créent des modalités et assignent des valeurs à leurs attributs), et des règles assignatrices (qui assignent des valeurs à des attributs de modalités créés par ailleurs).

Ces règles s'appuient sur les marques linguistiques prises pour entrées (on parle alors de « règles d'entrée »), sur des valeurs déjà obtenues (« métarègles »), ou à la fois sur certains marqueurs et sur des valeurs déjà calculées (ce sont les « règles couplées »). Cette classification, qui s'appuie sur la nature des prémisses, est indépendante de la précédente (qui se fonde sur la nature des conclusions). D'où la combinatoire présentée au § 4.3., Fig.3.

Ces règles sont déclenchées par le système principalement en deux temps : d'abord les règles d'entrées, puis les règles couplées et les métarègles. Seule une implémentation informatique de grande envergure permettrait de préciser le nombre de couches de règles nécessaires, et les priorités entre ces règles.

Au terme de la mise en œuvre des différents types de règles, il reste presque inévitablement de l'indétermination, i.e. des modalités dont les attributs ne sont pas tous saturés. Cette indétermination, qui est plus ou moins étendue, ne constitue nullement un défaut du système de règles, mais correspond, au contraire, à une propriété fondamentale de la sémantique des langues naturelles. Il arrive, dans certaines situations de discours, que cette indétermination donne lieu à de véritables ambiguïtés (on a ainsi beaucoup

insisté sur l'ambiguïté des verbes modaux, cf. § 8.9.2.5.), mais, le plus souvent, elles ne gène nullement la communication.

Par ailleurs, certaines de ces règles présentent un fonctionnement non monotone, au sens où leur résultat est contextuellement annulable : ce sont les « règles inférentielles ». Ce caractère annulable de certaines modalités et de certaines des valeurs des paramètres modaux est considéré comme constitutif de la représentation sémantique elle-même et, par conséquent, pris en compte par la valeur du métaparamètre M (cf. § 5.10.).

6.2. Les règles d'entrée
6.2.1. Présentation

Les règles d'entrée sont directement associées aux marqueurs linguistiques. Encore faut-il, pour tenir compte de la polysémie contextuelle, associer, dans les prémisses des règles, un type de contexte (défini de façon morpho-syntaxique) aux marqueurs présentant un tel caractère de polysémie. Par exemple « *devoir* GN » (ex. : « *devoir 5 euros* ») ne sera pas traité comme « *devoir* Vinf. » (ex. : « *devoir partir* »). Quant à la polysémie résultant non seulement du contexte tel qu'il apparaît au plan morpho-syntaxique, mais aussi du contexte interprété, de ses caractéristiques sémantiques [1], elle sera prise en compte au moyen des règles couplées (qui prennent pour entrées à la fois des marques linguistiques et des valeurs déjà calculées). Ainsi « *devoir* Vinf. » n'offre pas les mêmes possibilités d'interprétation selon que Vinf. désigne un procès intentionnel (i.e. associé à une modalité boulique, ex. : *devoir sortir*) ou non (ex. : « *devoir tomber* »). On comparera, à cet égard :

(1) a. *Il a dû sortir* (obligation déontique ou pratique, ou probabilité épistémique)
b. *Il a dû tomber* (probabilité épistémique).

Deux types de marqueurs sont à distinguer relativement à la nature des conclusions des règles d'entrée qui leurs sont associées :
a) les éléments créateurs-assignateurs, qui sont responsables de la création d'une ou plusieurs modalités, ainsi que de l'assignation de certaines valeurs aux attributs de ces modalités ;
b) les éléments assignateurs, qui n'expriment pas de modalités particulières (c'est pourquoi ils ne sont traditionnellement pas tenus pour spécifiquement modaux, comme, par exemple, les temps verbaux ou les connecteurs), mais qui contribuent cependant à l'assignation de valeurs à des attributs associés à des modalités déjà construites.

---

[1] Voir le concept de « polysémie contextuelle généralisée » » dans Gosselin (2005 : 105 sq.).

Il faut encore préciser que certains éléments créateurs-assignateurs présentent cette particularité d'assigner des valeurs à des attributs appartenant à des modalités autres que celles dont ils déclenchent la construction. Ce phénomène, qui ne paraît pas avoir été clairement aperçu, se manifeste avec les verbes d'attitude propositionnelle (*savoir*, *croire*, etc., cf. § 8.2.) ainsi qu'avec les coverbes modaux *pouvoir* et *devoir* (cf. § 8.9.). Prenons pour exemple l'énoncé :

(2) Je sais qu'il a le droit de sortir

où « *savoir que* » et « *avoir le droit de* » déclenchent respectivement la construction d'une modalité épistémique (mod_i) et d'une modalité déontique (mod_j). Nous montrerons (au § 8.2.) que « *savoir que* » assigne des valeurs aux paramètres de mod_i, mais aussi à l'un de ceux de mod_j : cette expression signale que le locuteur prend en charge mod_j (ce qui correspond à une valeur du paramètre E). On parlera dans ce cas de « *règle extramodale* », au sens où elle concerne une autre modalité que celle qui est créée par le marqueur.

Seule l'étude approfondie du système des marqueurs modaux d'une langue permettrait de formuler de façon précise l'ensemble des règles d'entrée pour cette langue. On se contentera, dans les pages qui suivent, de parcourir très sommairement, et sans souci d'exhaustivité, celui du français (des exemples beaucoup plus détaillés seront donnés au chapitre 8).

6.2.2. Eléments créateurs-assignateurs

6.2.2.1. Les lexèmes

Les lexèmes déclenchent systématiquement la construction d'une ou plusieurs modalités intrinsèques, qui peuvent être associées ou dénotées (cf. § 2.5.3.). Lorsqu'elles sont *associées* à des substantifs (qui ne sont pas déverbaux), des adjectifs, ou des adverbes de manière, on observe que certains de leurs attributs ont une valeur constante : outre le fait que N correspond toujours à une modalité intrinsèque associée, D a une valeur descriptive (et non prescriptive [2]), et la portée (P) se fait sur la prédication elle-même. Les valeurs de I varient avec le choix des lexèmes, qui peuvent être intrinsèquement aléthiques (*inoxydable*), épistémiques (*grand*), appréciatifs (*élégant*) ou axiologiques (*généreux*). Quant à la valeur de M, elle va dépendre du fait que la modalité considérée est associée au signifié linguistique du lexème (comme dans les exemples d'adjectifs qui viennent d'être cités) ou bien au stéréotype qu'il convoque, dans une situation de discours particulière. Par exemple, le substantif *grève*, pris dans un contexte sélectionnant le sens « *arrêt de travail* » (ex. : « *faire / se mettre en grève* »,

[2] Cela n'empêche pas qu'une valeur prescriptive soit possible, mais au niveau sublexical, cf. § 2.5.4.

« *déclencher / briser une grève* ») se verra pourvu de valeurs appréciatives et axiologiques différentes selon le type de discours, syndical ou patronal, dans lequel il apparaît.

Prenons garde au fait que les stéréotypes ne concernent pas seulement les noms, mais aussi les verbes, et que, dans ce cas, des modalités intrinsèques à valeur prescriptive (valeur de D) peuvent être associées. Ainsi dans l'exemple :

(3) Pierre a ouvert la porte

le procès est interprété, par défaut, comme *intentionnel*. Nous rendons compte de ce phénomène par la création, déclenchée par inférence à partir du stéréotype associé au prédicat, de deux modalités : l'une, boulique positive, indique que l'agent a voulu faire ce qu'il a fait (voir § 7.7.4.) ; l'autre, épistémique également positive, signale qu'il savait ce qu'il faisait. Mais il ne s'agit là que d'inférences annulables, comme l'atteste la possibilité d'insérer, dans l'énoncé (3), l'expression « *par inadvertance* ». Le fait qu'un verbe désigne un procès intentionnel ou non résulte le plus souvent d'une convention de nature stéréotypique, qui peut se trouver annulée en contexte.

De façon générale, un verbe désignant un procès intrinsèquement indésirable (modalité appréciative négative) pour un agent sera tenu pour non intentionnel (4a), mais cette inférence est révisable (4b) :

(4) a. Paul s'est blessé
b. Paul s'est blessé. Il l'a fait exprès pour être déclaré inapte au travail.

En revanche, certains marqueurs linguistiques comme les coverbes de « modalité d'action » (« *tenter de* », *s'acharner à* », etc., cf. ci-dessous § 6.2.2.) indiquent explicitement, sans révision possible, le caractère intentionnel du procès désigné par le verbe qu'ils introduisent. D'où l'anomalie d'une séquence comme

(5) ?? Paul s'est acharné à ouvrir la porte par inadvertance.

Le marquage de l'intentionnalité est alors considéré comme linguistique et non inférentiel (valeur du paramètre M), mais cette intentionnalité n'est plus intrinsèque au lexème verbal (les modalités épistémique et boulique qui l'expriment ont statut d'opérateurs prédicatifs).

Parmi les lexèmes qui *dénotent* des modalités intrinsèques, certains peuvent fonctionner, lorsqu'ils sont prédiqués sur une proposition, conjuguée ou infinitive, ou sur un substantif déverbal, comme des métaprédicats (valeur de N) :

a) des adjectifs en construction impersonnelle (6a, b),

b) des substantifs introduits par un présentatif (7a), ou simplement suivis d'une complétive, conjuguée ou non (7b),
c) les verbes d'attitude propositionnelle (8), lesquels comme on vient de le voir déclenchent aussi des règles assignatrices extramodales :

(6) a. Il est nécessaire / probable / inadmissible que / de p
b. C'est bien / mal / regrettable / possible que / de p
(7) a. C'est une nécessité / un devoir / un mal que / de p
b. La nécessité / probabilité / certitude / permission que / de p
(8) Je crois / souhaite / sais que p.

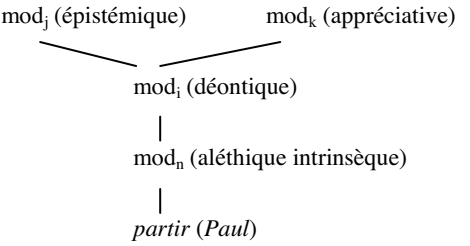
6.2.2.2. Les coverbes et les périphrases verbales

Les coverbes et périphrases verbales classés comme « modaux » (*devoir*, *pouvoir*, « *risquer de* », « *être censé* », etc.) sont à la fois créateurs-assignateurs de modalités extrinsèques et assignateurs de valeurs extramodales. Prenons l'exemple de « *risquer de* » dans un énoncé comme

(9) Paul risque d'être obligé de partir

où « *être obligé de* » marque une modalité déontique, notée mod_i. « *Risquer de* » crée deux modalités extrinsèques, mod_j et mod_k, respectivement épistémique (probabilité) et appréciative (négative) qui portent également sur mod_i dans une structure du type :

Fig.1



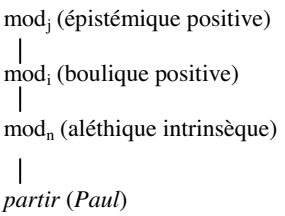
qui rend compte du fait que l'énoncé présente l'obligation (mod_i) pour Paul de partir comme vraisemblable (mod_j) et comme indésirable (mod_k). Mais il faut ajouter que cette obligation est seulement virtuelle : mod_i relève du *possible* (composé d'une valeur actuelle, indéterminée, et d'une valeur virtuelle, cf. § 5.5.4.). Et cette valeur de *possible* est assignée par « *risquer de* » par le biais d'une règle assignatrice extramodale.

Les coverbes de « modalité d'action » comme « *s'empresser de* », « *persévérer à* », « *s'acharner à* », « *renoncer à* », « *oublier de* », etc. (cf.

François 2003 : 254 sq.) sont créateurs-assignateurs de modalités bouliques et épistémiques, de force positive ou négative [3]. Ainsi, dans la liste ci-dessus, les trois premiers coverbes déclenchent la construction de modalités bouliques et épistémiques positives, telles que la modalité épistémique porte sur la modalité boulique (le sujet veut faire quelque chose, et il sait qu'il veut le faire) :

(10) Paul s'est empressé de partir

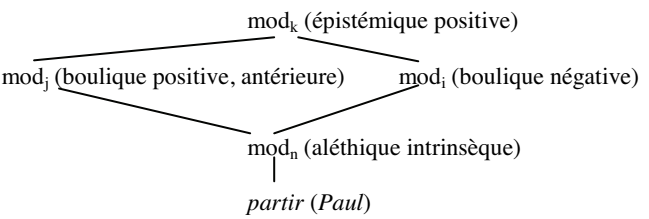
Fig.2



tandis que « *renoncer à* » construit deux modalités bouliques d'orientations opposées et affectées de valeurs temporelles différentes (le sujet voulait faire quelque chose, et ensuite il n'a plus voulu le faire) sur lesquelles porte une modalité épistémique positive (je sujet savait ce qu'il voulait et sait qu'il ne veut plus le faire) :

(11) Paul a renoncé à partir

Fig.3



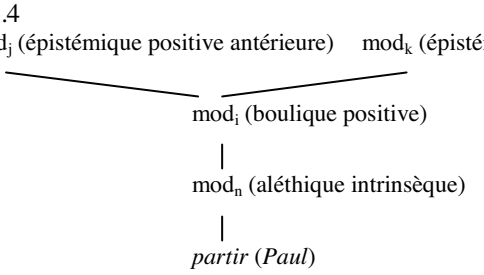
Quant à « *oublier de* », il indique à la fois (dans l'une de ses interprétations) que le sujet voulait faire quelque chose, qu'il savait qu'il le voulait, puis qu'il a oublié (qu'il n'a plus été conscient) qu'il voulait le faire :

(12) Paul a oublié de partir

---

[3] Il s'agit, dans la terminologie de Pottier, de modalités « intégrées » à la structure sémique de certains verbes. Pour une présentation synthétique des analyses de Pottier dont nous nous inspirons ici cf. Ouattara (2001 : 11 12) et les nombreuses références citées, en particulier Pottier (1998 : 230 231).

Fig.4



A quoi il faut ajouter que « *renoncer à* » et « *oublier de* » assignent des valeurs fortement négatives à la prise en charge par le locuteur de la valeur virtuelle de la modalité intrinsèque mod$_n$ (on comprend que le procès n'a pas eu lieu).

6.2.2.3. Autres éléments créateurs-assignateurs

Il est divers autres types d'éléments créateurs-assignateurs. Nous en évoquons quelques uns :

a) Les constructions verbales impersonnelles « *il semble que* », « *il paraît que* » expriment une modalité épistémique jointe à la non prise en charge par le locuteur de la modalité (intrinsèque ou extrinsèque) sur lequel elle porte. Ce sont donc des éléments créateurs-assignateurs, et, simultanément, des éléments assignateurs par voie extramodale. L'expression « *il faut que* » marque l'aléthique nécessaire (ex. « *Après la messe, il fallut encore trois quarts d'heure pour atteindre le cimetière* », Flaubert, cité par Tutescu 2005 : 128), l'obligatoire déontique, ou l'épistémique (ex. : « *il faut qu'il soit vraiment bête pour avoir réagi ainsi* »).

b) Les adverbes épistémiques distingués par Sueur (1976), *probablement*, *certainement*, *peut-être*, etc. expriment une modalité épistémique, toujours positive, et indiquent également, par le biais d'une règle extramodale, que le locuteur se dissocie de la modalité sur laquelle elle porte. Soulignons que ces adverbes, de même qu'un adverbe à valeur déontique comme *obligatoirement* (qui peut aussi prendre une valeur épistémique dans certains contextes), ne sont véritablement créateurs de modalités que si ces modalités extrinsèques ne sont pas créées par ailleurs. C'est-à-dire que si un autre marqueur déclenche la création d'une modalité épistémique extrinsèque, l'ajout d'un adverbe épistémique n'entraîne pas la création d'une deuxième modalité épistémique, mais sert à préciser la valeur de la force (F) de la modalité créée par cet autre marqueur (ces adverbes sont donc, dans ce type de contexte, uniquement assignateurs). Par exemple, si l'on ajoute *certainement* à l'énoncé (13a), on obtient (13b) qui comprend une modalité épistémique supplémentaire :

(13) a. Pierre est malade
b. Pierre est certainement malade.

Mais l'insertion de ce même adverbe dans (14a) ou (15a), qui contiennent déjà un marqueur épistémique, n'entraîne pas la création d'une autre modalité épistémique, mais seulement une précision sur le degré de force de validation (F) de cette modalité :

(14) a. Pierre doit$_{\text{épistémique}}$ être malade
b. Pierre doit$_{\text{épistémique}}$ certainement être malade
(15) a. Je crois que Pierre est malade
b. Je crois que Pierre est certainement malade [4].

Et il en va de même pour *obligatoirement*, pris dans son acception déontique. En effet, l'ajout de cet adverbe à la phrase (16a) introduit une modalité déontique (16b) :

(16) a. Pierre se lève à huit heures
b. Pierre se lève obligatoirement à huit heures.

Mais ce n'est plus le cas lorsque la phrase contient déjà un marqueur déontique (l'adverbe sert, là encore, à préciser la force de la modalité déjà construite) :

(17) a. Il faut que Pierre se lève à huit heures
b. Il faut obligatoirement que Pierre se lève à huit heures
(18) a. Pierre doit$_{\text{déontique}}$ se lever à huit heures
b. Pierre doit$_{\text{déontique}}$ obligatoirement se lever à huit heures.

c) Les adverbes ordinairement classés comme « aspectuels », *parfois*, *souvent*, *jamais*, *généralement*, etc. servent, tout comme les quantificateurs du substantif, *tous*, *aucun*, *quelques*, à créer des modalités aléthiques extensionnelles (cf. § 5.5.2.1.2.).
d) Parmi les formes de phrases, parfois désignées du terme de « modalités de phrase », seule la phrase impérative peut être retenue à titre d'élément créateur-assignateur (de modalité déontique ou boulique). Les autres formes (déclarative, interrogative, exclamative) sont tenues pour des éléments uniquement assignateurs (voir pour l'interrogation totale, le § 8.5.).
e) Les verbes locutoires sont créateurs de modalités intrinsèques, mais aussi de modalités extrinsèques épistémiques (« *dire que* »), déontiques

[4] La place de l'adverbe dans la phrase est cependant cruciale. Dans « *Luc croit certainement que Marie est malade* », l'adverbe épistémique déclenche la création d'une modalité enchâssante.

(« *ordonner* », « *dire de* »), bouliques (« *demander de* », « *supplier de* »), ou appréciatives / axiologiques (« *féliciter quelqu'un de* »), qui, hors emploi performatif, ne sont pas prises en charge par le locuteur (l_0, cf. §.8.2.5.3.).
f) Les suffixes dépréciatifs (*-ard*, *-asse*, *-âtre*, *-aille* …) créent des modalités appréciatives négatives (ex. *paperasse*), ou modifient une valeur appréciative déjà présente, par renforcement (*bêtasse*) ou inversion (*bellâtre*).
g) Certaines interjections ont une valeur appréciative (ex. *merde*, *hélas*, *chouette*, *chic*, *ouf* …) [5].

6.2.3. Eléments assignateurs

Les éléments qui contribuent à saturer certains paramètres de modalités construites par ailleurs sont très divers, et leur signification est généralement loin de se réduire à leur dimension modale. On mentionnera quelques unes des principales catégories d'éléments assignateurs, en précisant le ou les paramètres modaux concernés :
a) L'ensemble des marqueurs de temps et d'aspect contribuent à fixer les valeurs du paramètre T.
b) Les connecteurs (*donc*, *cependant*), opérateurs (du type *curieusement*, *évidemment*), et certains subordonnants (*parce que*, *bien que*) déterminent la valeur de la relativité (R).
c) Les adverbes d'intensité portant sur l'adjectif (*peu*, *un peu*, *très*, *extrêmement*), ou sur le verbe (*peu*, *un peu*, *beaucoup*) contribuent, au même titre que les « modificateurs réalisants ou déréalisants » (cf. § 5.5.3.), à renforcer ou atténuer le degré de force de la validation opérée (F).
d) Certains adverbes du type *assurément*, *en principe*, *théoriquement*, *apparemment* … servent à moduler le degré d'engagement du locuteur (E).
e) Les adverbiaux « cadratifs », mis en évidence par Charolles (1997), comme « *selon* X », « *d'après* X », « *pour* X » indiquent, entre autres [6], quelle est l'instance de validation (I).
f) L'ensemble des marques (syntaxiques, lexicales et/ou prosodiques à l'oral) de focalisation et de présupposition stratificationnelle [7], servent à définir la portée de la modalité (P), et contribuent simultanément à préciser la nature de la prise en charge énonciative (E) (voir respectivement les § 5.3.2. et 5.6.2.).

---

5 Sur la valeur modale des interjections, cf. Buridant (2006 : 8), Tutescu (2006).
6 Des différences sémantiques fines entre ces expressions sont mises en évidence par Dendale & Coltier (2004).
7 Kronning (1996 : 49) oppose la « présupposition prédicationnelle » (liée au type de prédicat utilisé) à la « présupposition stratificationnelle » (qui correspond au « substrat » de l'énoncé. Cf. aussi Nølke (1994 : 125).

g) La négation, l'interrogation ou la subordination hypothétique affectent les valeurs de F et/ou de E ; voir sur ce point délicat, le § 8.5.
h) Les adverbes de « point de vue » (*syntaxiquement*, *chimiquement* …) précisent la nature de l'instance de validation (cf. § 2.2.4.).

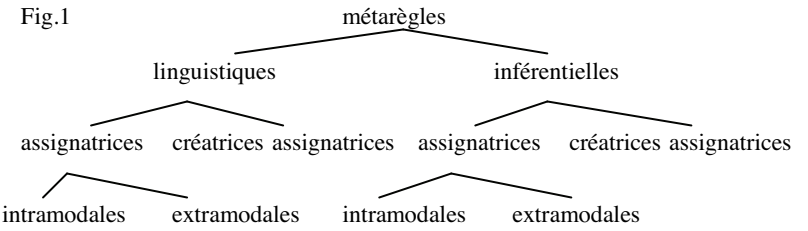
6.3. Les métarègles
6.3.1. Présentation

Les métarègles sont des règles intermodulaires, c'est-à-dire qu'elles prennent pour entrées des valeurs déjà attribuées (par des modules particuliers) à des modalités déjà constituées, pour créer de nouvelles modalités et/ou assigner d'autres valeurs (dans d'autres modules). Elles sont donc indépendantes des marqueurs linguistiques mis en œuvre, et constituent de ce fait des généralisations épistémologiquement souhaitables. Cela dit, un trop grand nombre de métarègles proprement linguistiques conduirait à mettre en cause l'indépendance des modules, et par là l'utilité même d'une architecture modulaire. A observer, fût-ce superficiellement, le fonctionnement des modalités en français, il apparaît qu'il n'en est rien : les métarègles purement linguistiques sont en nombre très restreint, tandis que foisonnent les métarègles inférentielles, et, en particulier, celles qui sont liées à des positions idéologiques (elles correspondent à des lieux communs).

Trois grandes distinctions sont à opérer parmi l'ensemble des métarègles :
a) les métarègles *linguistiques* s'opposent aux métarègles *inférentielles*, liées aux types de discours et aux idéologies, dont les résultats sont contextuellement annulables ;
b) les métarègles créatrices-assignatrices se distinguent des métarègles simplement assignatrices ;
c) les métarègles assignatrices peuvent être *intramodales* (au sens où elles prennent pour entrée une ou plusieurs, valeur(s) assignée(s) à certains paramètres d'une modalité particulière, et attribuent, en sortie, une ou plusieurs(s) valeur(s) à d'autres paramètres de cette même modalité), ou *extramodales* (elles agissent alors sur une autre modalité).

Puisque seules les métarègles assignatrices sont susceptibles d'être intramodales ou extramodales (une métarègle créatrice-assignatrice attribue nécessairement des valeurs à la modalité qu'elle crée), on obtient la classification suivante :

Fig.1



Nous évoquons et illustrons chacune de ces catégories, en renvoyant aux paragraphes où elles sont mises en œuvre dans l'ouvrage.

6.3.2. Métarègles linguistiques assignatrices intramodales

Ces métarègles opèrent des restrictions sur la combinatoire des valeurs possibles pour les divers attributs d'une même modalité. Soit pour exemples :

a) Si l'on met de côté les coverbes marquant le caractère intentionnel du procès (ex. « *s'acharner à* »), une modalité intrinsèque associée à un lexème (valeur de N) et linguistiquement marquée (M) est forcément descriptive (D) (cf. § 2.5.3.2.). Nous venons néanmoins de voir, au § 6.2.2.1., qu'une modalité *inférentielle* pouvait être à la fois intrinsèquement associée à un lexème et prescriptive.

b) Une modalité de force positive (F) se distribue conjonctivement sur les éléments connectés conjonctivement dans la structure logique (P ; cf. § 2.6.2., 5.3.3. et 8.3.).

c) Une modalité de force négative (F) se distribue disjonctivement sur les éléments connectés conjonctivement dans la structure logique (P ; cf. les § indiqués ci-dessus).

d) Les valeurs aspectuelles et temporelles (T) déterminent directement les valeurs modales (F) irrévocable ou possible (virtuelles et actuelles) selon un principe, fondé sur la notion de « *coupure modale* », exposé aux § 2.9.3., 5.5.4. et 5.7.4.

e) La valeur de possible étant composée d'une valeur virtuelle et d'une valeur actuelle, seule la valeur actuelle peut être prise en charge par le locuteur, seule la valeur virtuelle est dans la portée de la modalité extrinsèque (cf. § 5.5.4.).

f) Si une modalité est inférée (M), elle se voit pourvue d'un degré de prise en charge par le locuteur (E) de type *Neutre strict* (h^0) si elle résulte d'un stéréotype local (lié à un discours particulier), et *Positif faible* ($]h^0$, $h^+[$) lorsqu'elle provient d'un stéréotype général (ex. : les rayures du tigre) ou d'une implicature conversationnelle généralisée (car ces implicatures sont tout de même faiblement prises en charge par le locuteur).

g) Les modalités extrinsèques ne peuvent porter que sur les modalités, extrinsèques ou intrinsèques, qui sont dans leur domaine de focalisation (P, cf. § 5.3.2. où ce principe est formulé plus précisément), à condition toutefois que celles-ci ne soient ni inférées, ni présupposées par « présupposition prédicationnelle ».

Les restrictions apportées à ce dernier principe méritent d'être argumentées et illustrées. Admettons que, dans une situation de discours particulière, le locuteur et ses interlocuteurs aient une image très négative de la guerre, c'est-à-dire qu'ils assignent au lexème *guerre* une modalité intrinsèque, appréciative et axiologique négative. Cette modalité ne sera pas tenue pour linguistiquement marquée, mais sera considérée comme pragmatiquement inférée. En revanche, les termes *boucherie*, *carnage*, qui peuvent être contextuellement tenus pour équivalents de *guerre*, présentent avec ce dernier lexème cette différence assez évidente qu'ils marquent linguistiquement l'appréciation négative (on peut parler de « *guerre juste* », mais beaucoup plus difficilement de « *carnage juste* »). Or il apparaît que, même dans le contexte évoqué, si le locuteur énonce (1a) ou (1b) :

(1) a. Le Président veut déclencher une guerre
b. Le Président veut déclencher un carnage / une boucherie

ces deux énoncés ne seront pas sémantiquement équivalents. Car dans le premier cas, rien ne dit que la volonté du Président vise un acte blâmable pour lui-même (il peut n'être pas conscient de cet aspect de son action ou ne pas partager cette vision de la guerre), tandis qu'en (1b) le locuteur rend le Président pleinement responsable de son attitude. On exprimera cette différence en posant que la modalité boulique extrinsèque ne porte que sur la ou les modalité(s) intrinsèque(s) linguistiquement marquée(s), et non sur la ou les modalité(s) inférée(s), associée(s) au stéréotype convoqué dans la situation de discours.

En ce qui concerne la présupposition prédicationnelle, l'argumentation sera comparable, et se fera aussi à partir d'un exemple, emprunté cette fois à Fénelon :

(2) « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. » (phrase *incipit* du *Télémaque*).

La locution verbale « *se consoler de* » exprime à la fois une modalité appréciative positive, affectée d'un certain indice temporel, et une modalité appréciative négative porteuse d'un indice antérieur. Or cette dernière est simplement présupposée, comme le montre le fait qu'elle n'est pas affectée par la négation :

(3) Elle ne se console pas du départ d'Ulysse.

Seule la modalité positive se trouve niée. Il en va de même dans l'exemple (2) : la modalité extrinsèque marquée par « *ne pouvait* » (qui exprime l'impossibilité, l'incapacité) ne porte pas sur la modalité négative présupposée (laquelle conserve toute sa validité), mais seulement sur la modalité appréciative positive.

Ces métarègles sont évidemment réfutables, et nous observons que certaines généralisations présentes dans la littérature, qui auraient normalement statut de métarègles linguistiques dans le cadre de la TMM, sont réfutées. Par exemple, celle qui associe nécessairement à la modalité épistémique (paramètres I et D) une portée extraprédicative (N) se heurte, outre aux modalités intrinsèques qui ne sont généralement pas prises en compte, à une expression comme « *être censé* Vinf » qui marque une modalité épistémique (cf. François 2003 : 252), laquelle a valeur d'opérateur prédicatif (c'est-à-dire qu'elle forme avec le verbe qu'elle introduit un prédicat complexe, niable et interrogeable).

6.3.3. Métarègles linguistiques assignatrices extramodales

Les valeurs de certaines modalités extrinsèques impliquent des assignations de valeurs aux modalités qui sont dans leur portée. Par exemple, une modalité à valeur injonctive (D), déontique ou boulique, impose que la modalité, intrinsèque ou extrinsèque, qui est dans sa portée (P) soit envisagée sous un aspect prospectif (T), comme simplement *possible* (F), et comme *réalisable* (compatible avec un ensemble de conditions préalables ; paramètre R). Ainsi dans l'énoncé

(4) Je veux que Marie revienne

la modalité boulique exprimée par « *je veux que* » impose que la modalité aléthique intrinsèque au prédicat *revenir* soit saisie de façon prospective, et donc, par le biais de la métarègle *d* de la section précédente comme simplement possible (actuellement indéterminée et virtuellement déterminée) et comme réalisable.

Deux types d'exemples paraissent contrevenir à cette généralisation : les énoncés au conditionnel exprimant des volontés ou des souhaits irréalisables (ex. 5a), et ceux qui comprennent des verbes comme *souhaiter* introduisant des procès explicitement situés comme antérieurs (ex. 5b) :

(5) a. Je voudrais être une petite souris
b. Je souhaite qu'il ait réussi l'examen qu'il passait mardi dernier.

Il nous paraît pourtant judicieux de maintenir la métarègle sans exception, et d'admettre que le conditionnel, qui a généralement pour effet de suspendre la prise en charge de la modalité par le locuteur, indique, dans l'exemple (5a),

que le locuteur se dissocie (valeur du paramètre E) de la possibilité d'être une petite souris (qui apparaît comme contrefactuelle).

Dans l'énoncé (5b), ce n'est pas le procès lui-même qui est envisagé sous un aspect prospectif (puisqu'il est passé), mais sa connaissance. Autrement dit, le souhait s'exerce sur une modalité épistémique inférée ; d'où la glose :

(6) Je souhaite apprendre qu'il a réussi l'examen qu'il passait mardi dernier

qui rend compte du fait que quoique le procès soit passé, la façon dont il s'est déroulé n'est pas actuellement (i.e. au moment où 5b est énoncé) connue du locuteur. Ce phénomène n'apparaissant pas avec tous les verbes qui marquent une modalité boulique (voir *« *je veux qu'il ait réussi l'examen qu'il passait mardi dernier* »), il convient de réserver une règle couplée (tenant compte, dans ses prémisses, à la fois de la modalité exprimée et du marqueur qui l'indique) pour ce type de cas (cf. § 6.4.).

6.3.4. Métarègles inférentielles assignatrices intramodales

Bien que, dans leur principe, l'engagement du locuteur et la force de la validation soient indépendants l'un de l'autre (cf. § 2.7.1.), un lien inférentiel les unit. Par défaut, plus un locuteur renforce le degré de validation, positive ou négative, (F) d'une modalité en particulier dans le cas des modalités intrinsèques plus il s'engage (paramètre E) sur cette modalité. Et inversement, toute marque d'atténuation de la force, positive ou négative, tend à impliquer une atténuation de l'engagement du locuteur. L'énoncé (7a) sera, par inférence, compris comme indiquant un engagement fort du locuteur sur la modalité, tandis que (7b) marque un engagement nettement moindre.

(7) a. Il est très malade
b. Il est un peu malade.

C'est ainsi que l'on peut expliquer l'effet comique produit par la *Pantagrueline prognostication*, « certaine, véritable est infaillible pour l'an perpétuel nouvellement composée au profict et advisement des gens estourdi et musars de nature par maître Alcofribas » (Rabelais) :

(8) « Ceste année les aveugles ne verront que bien peu, les sourdz oyront assez mal, les muetz ne parleront guières (…) »

Non seulement, le locuteur prend pour base des propositions analytiques (nécessairement et « perpétuellement » vraies : « les aveugles ne verront

rien », « les sourds n'entendront pas » … [8]), mais il cherche à minimiser son engagement énonciatif en atténuant la force (négative) de la validation de la modalité, si bien que la proposition cesse d'être analytique et devient quasi contradictoire.

Toujours par défaut, un degré élevé de croyance ou de doute (valeurs du paramètre F d'une modalité épistémique) entraîne la relativité (congruente ou non congruente) de cette même modalité (effet sur le paramètre R) ; ce qui revient à dire que si un locuteur se présente comme croyant / doutant de quelque chose, on peut inférer comme Hercule Poirot qu'il a des raisons (motifs) de croire ou de douter :

(9) « Nous sommes d'accord sur un point : Cora était persuadée qu'il y avait eu meurtre. Nous sommes donc fondés à conclure : *elle devait avoir un motif pour y croire*. » (A. Christie, *Les indiscrétions d'Hercule Poirot*, Librairie des Champs Elysées, éd. 1954 : 76, en italiques dans le texte).

Mais cette inférence est contextuellement annulable : dans le discours religieux, *la foi* réfère généralement à la croyance non relative.

6.3.5. Métarègles inférentielles assignatrices extramodales

Les spécialistes de philosophie morale et juridique ont montré que, si une obligation (valeur de F pour une modalité déontique) ne peut porter que sur une action qui est réalisable (cf. § 6.3.3.), elle doit normalement n'être ni inéluctable, ni même déjà prévue (i.e. non impliquée par les conditions déjà réunies), sans quoi son énonciation serait non pertinente (on n'ordonne pas à quelqu'un de faire ce qu'il ferait nécessairement ; cf. Ogien 2001).

Il suit que dans l'énoncé

(10) Vous devez$_{\text{déontique}}$ écrire la date

le prédicat « *écrire la date* » va se trouver porteur d'une modalité aléthique intrinsèque dont la valeur de R indique à la fois, par une métarègle linguistique, la *compatibilité* et, par inférence, la *non implication* relativement à un ensemble de conditions actuelles (la notion de « conditions *actuelles* » étant prise en charge par le paramètre T des modalités associées aux prédications qui composent cet ensemble de conditions auquel renvoie la valeur de R).

---

[8] Ces propositions sont en fait calquées sur un passage de l'*Evangile* de Mathieu (XI. 5) (« Les aveugles voient … ») qui pose un problème logico grammatical classique : prises littéralement, ces propositions paraissent contradictoires (pour une solution rhétorique, cf. Dumarsais éd. 1988 : 203).

6.3.6. Métarègles inférentielles créatrices-assignatrices

Ces métarègles, qui consistent à créer, par inférence, de nouvelles modalités à partir de celles qui sont explicitement marquées par l'énoncé, sont de loin les plus nombreuses. Nous nous contenterons de signaler celles qui ont la plus grande généralité, et qui sont le plus souvent convoquées dans nos analyses :

a) La métarègle dite de « présomption de sincérité » conduit à construire une modalité subjective à valeur positive lorsque le locuteur (qu'il s'agisse du locuteur de l'énoncé (l_0) ou de celui d'un discours rapporté) prend en charge une modalité (paramètre E) : on admet, par défaut, qu'un locuteur ne prend en charge une modalité que s'il considère que tel est le cas. Inversement, la non prise en charge d'une modalité par le locuteur amène à construire une modalité subjective à valeur négative : si le locuteur se dissocie fortement d'une validation, c'est qu'il doute, qu'il tend à considérer que tel n'est pas le cas. On trouvera des illustrations détaillées de cette double métarègle au § 8.2.5.3. On sait que certains genres de discours, comme la fiction ou, dans une moindre mesure, l'argumentation d'autorité, suspendent ce type de métarègles créatrices de modalités subjectives.

b) Un jugement moral (modalité axiologique dont l'instance de validation est la morale) implique normalement l'intentionnalité de l'action jugée (et donc les modalités bouliques et épistémiques associées, qui correspondent à la volonté et à la conscience d'agir). Cette contrainte ne concerne pas les jugements juridiques (on peut être poursuivi pour homicide involontaire).

c) Une modalité déontique à statut d'opérateur prédicatif (valeur de N) ne peut porter que sur un procès intentionnel (auquel sont donc également associées une modalité boulique et une modalité épistémique) : on ne peut être contraint ou autorisé à accomplir un procès non intentionnel.

d) L'indétermination de la force (F) ou de la prise en charge d'une modalité (E) signale, le plus souvent, une situation d'ignorance. Ainsi l'énoncé

(11) Avez vous faim ?

invite à construire, de surcroît, une modalité épistémique indiquant que le locuteur ne sait pas si l'individu concerné à faim ou non. Cette métarègle n'est évidemment pas activée dans une situation d'examen, où les questions posées n'indiquent nullement l'ignorance de l'examinateur, par exemple.

e) Toute modalité boulique entraîne une modalité appréciative (comportant une même instance de validation) : si quelqu'un désire quelque chose c'est, en principe, qu'il le considère cette chose (ou ce procès) comme désirable à quelque titre. Et inversement, refuser quelque chose, c'est généralement, laisser entendre que cette chose est, de quelque façon, indésirable.

f) Un bon sujet pour une institution (i.e. un individu bien assujetti), est un sujet qui désire le louable et qui prend le blâmable en aversion (c'est ainsi que la vie conforme à la morale peut être dite, selon un *topos* classique, source du bonheur). Par inférence, on associera donc une modalité appréciative dérivée à tout prédicat porteur d'une modalité axiologique (cf. § 7.5.3.).
g) De façon générale, un procès intrinsèquement indésirable (modalité appréciative négative) pour son agent (que ce caractère indésirable soit associé au verbe lui-même ou au stéréotype qu'il convoque) sera tenu pour non intentionnel ; mais, comme on l'a vu au § 6.2.2.1., cette inférence est révisable :

(12) Paul s'est blessé. Il l'a fait exprès pour être déclaré inapte au travail.

h) Toute modalité déontique entraîne une modalité axiologique : il est blâmable de ne pas accomplir ce qui est obligatoire, ainsi que de réaliser ce qui est interdit, pour une même instance institutionnelle. Par suite, en vertu de la métarègle f, un « bon sujet » (i.e. un individu bien assujetti à une institution) désirera accomplir l'obligatoire et prendra l'interdit en aversion.

Les idéologies particulières articuleront diversement l'axiologique à l'appréciatif (cf. § 7.5. et 7.6.), contribuant ainsi à enrichir les structures modales (ce qui peut les rendre aptes à supporter les actes de discours indirects). C'est ainsi que des énoncés comme (13a, b) pourront apparaître, en discours, comme des reproches indirects :

(13) a. Je vois que vous prenez du bon temps
b. « Vous chantiez ? j'en suis fort aise … » (La Fontaine, *Fables* I, 1).

6.4. Les règles couplées

Les règles couplées sont des règles hybrides dans la mesure où elles prennent pour entrées à la fois des marqueurs linguistiques et des valeurs déjà calculées. On peut aussi les voir comme des sortes de métarègles qui ne sont pas totalement généralisables, qui ne s'appliquent que lorsque certaines valeurs assignées à des attributs sont exprimées par certains marqueurs linguistiques.

Leur rôle est essentiellement de rendre compte de la polysémie contextuelle de marqueurs qui donnent lieu à des effets de sens différents en fonction du contexte sémantique, et non seulement morphosyntaxique (c'est ce que nous avons appelé la *polysémie contextuelle généralisée* dans Gosselin 2005 : 105 sq.). Elles sont, de ce fait, particulièrement utiles pour traiter la polysémie des coverbes modaux : en français, *pouvoir* et *devoir*. Prenons un exemple. En vertu de la métarègle c du § 6.3.6., une modalité déontique *de re*

(opérateur prédicatif) ne peut porter que sur un procès intentionnel, c'est-à-dire associé à une modalité boulique (volonté) et à une modalité épistémique (conscience). Il suit qu'en présence d'un procès non intentionnel, la valeur déontique de *devoir* n'est plus disponible, sauf s'il est interprété non plus comme *de re* (comme opérateur prédicatif), mais comme *de dicto* (cf. § 8.9.1.1.), comme si l'obligation ne portait pas sur l'effectuation du procès par le sujet, mais sur l'agent qui contrôle la situation. Exemple :

(1) Il doit être petit
interprétation épistémique : il est probablement petit
interprétation déontique *de dicto* : il est obligatoire que cette personne soit petite (s'il s'agit, par exemple, de recruter un jockey).

Or ces possibilités d'interprétation, épistémique et déontique *de dicto*, ne sont pas également disponibles pour tous les marqueurs à statut d'opérateur prédicatif, comme en témoigne la difficulté d'interpréter des séquences comme :

(2) a. ?? Il est obligé d'être petit
b. ?? Il est dans l'obligation d'être petit.

C'est pourquoi, à défaut de pouvoir établir une métarègle (forcément générale) ; on s'en tiendra à une règle couplée prédisant qu'en présence d'un procès non intentionnel (i.e. sans modalités boulique et épistémique associées), *devoir* déontique ne pourra avoir qu'une portée extraprédicative (*de dicto*). Techniquement, cela revient à dire qu'une modalité déontique linguistiquement marquée par *devoir*, ne peut prendre, en l'absence de modalités boulique et épistémique (exprimant l'intentionnalité) associées (le plus souvent par inférence) au prédicat sur lequel elle porte, qu'un statut syntaxique de métaprédicat (modalité *de dicto* véridicible).

Seule une étude approfondie de la polysémie des divers marqueurs modaux d'une langue permettrait de formuler un véritable système de règles couplées, repérant non seulement la singularité de certains marqueurs, mais aussi des similarités de fonctionnement comme, par exemple, le fait que les expressions déontiques « *il faut que* » et *obligatoirement*, mais non « *il est obligatoire que* » puissent également prendre une valeur épistémique relative (cf. § 2.3.4.), lorsque le procès est non intentionnel et/ou lorsqu'il est passé (et ne peut donc plus être envisagé sous un aspect prospectif) :

(3) a. Il faut qu'il soit entré, puisque la porte est ouverte
b. Il est obligatoirement entré, puisque la porte est ouverte
c. ?? Il est obligatoire qu'il soit entré, puisque la porte est ouverte.

(4) a. « Ayrton vint examiner l'animal étendu à terre, et parut ne rien comprendre à cette mort instantanée.
Il faut que cette bête, dit Glenarvan, se soit rompu quelque vaisseau. » (J. Verne, *Les enfants du capitaine Grant*, éd. 2004 : 561).

b. Cette bête s'est obligatoirement rompu quelque vaisseau

c. ?? Il est obligatoire que cette bête se soit rompu quelque vaisseau.

De façon similaire, lorsque les expressions verbales déontiques ont un sujet inanimé ne correspondant pas non plus au nom d'une institution, la modalité prend valeur d'obligation pratique (cf. § 2.3.4.), mais ce principe ne concerne que certaines d'entre elles :

(5) La fermeture de l'autoroute nous oblige à / permet de / ? autorise à / ?? interdit [9] de passer par la campagne.

[9] On utilisera, dans ce cas, « *empêcher de* ».

7. Applications au français : les principales catégories modales

7.1. Présentation : relations de proximité conceptuelle entre catégories modales

Résumons-nous. Tout *prédicat* convoque n *arguments* pour constituer une *prédication*. Toute prédication est affectée par au moins une *modalité* (i.e. un certain mode de validation). Cette modalité présente un ensemble de caractéristiques diverses et hétérogènes. Certaines d'entre elles définissent le *concept modal* mis en œuvre (nécessité aléthique, obligation déontique, etc.). Ce concept modal articule une *catégorie modale* (aléthique, appréciatif, déontique, etc.) à une *valeur modale* (correspondant à la force de la validation définie pour la catégorie modale concernée : nécessité, interdiction, certitude, etc.).

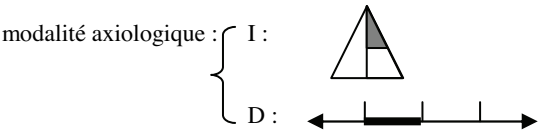
Nous avons rendu compte de ces distinctions entre modalités en isolant différents *paramètres* (ou *attributs*) constitutifs de la modalité. Parmi ceux-ci, *l'instance de validation* (I) et la *direction d'ajustement* (D) nous ont servi à définir les catégories modales, tandis que la valeur modale est déterminée conjointement par la catégorie modale et la *force de la validation* (F) (cf. § 2.3.4. et 5.8.3.).

Le croisement des différentes valeurs possibles de I et de D fait apparaître un grand nombre de combinaisons virtuelles, même si leur modélisation au moyen de continuums rend leur dénombrement partiellement arbitraire. L'important est que toutes ne sont pas également représentées en français. Certaines ne le sont que marginalement (dans la mesure où toutes les valeurs de F ne sont pas disponibles, comme dans le cas de l'obligation pratique, qui ne s'oppose à aucune « interdiction pratique » ; cf. § 2.3.4. et 6.4.). D'autres, en revanche, s'imposent comme ayant une certaine stabilité et une véritable saillance linguistique et cognitive (au sens où on peut en avoir une appréhension intuitive relativement directe et où elles paraissent structurer l'ensemble de nos jugements, théoriques, empiriques ou pratiques). Ce sont elles que nous avons retenues à titre de principales catégories modales : modalités *aléthiques*, *épistémiques*, *appréciatives*, *axiologiques*, *bouliques* et *déontiques*.

Cet ordre de présentation n'est pas absolument arbitraire, car il correspond *grosso modo* aux relations de proximité conceptuelle entre catégories modales qui se laissent déduire des représentations proposées (au § 5.8.) dans le cadre du métamodèle des espaces conceptuels. Les différentes catégories modales se voient attribuer, dans ce modèle, deux régions

convexes : l'une dans le domaine conceptuel attribué à I, l'autre dans celui de D. Rappelons, à titre d'exemple la représentation attribuée à la catégorie des modalités axiologiques :

Fig.1

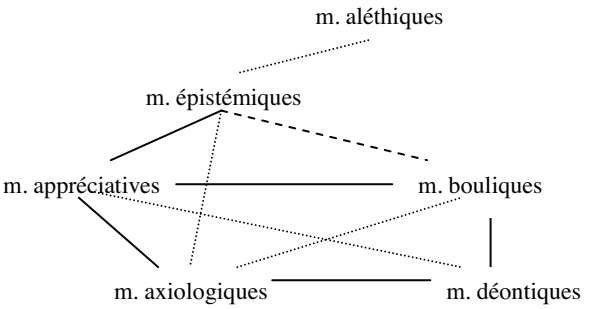


Si l'on compare les régions d'un même domaine conceptuel affectées à deux catégories modales distinctes, elles peuvent être identiques, avoir une frontière commune ou être séparées (il ne semble pas que l'on ait besoin de relations de recouvrement partiel ou d'inclusion). Dès lors, deux catégories modales distinctes peuvent entretenir différentes relations de proximité conceptuelle selon qu'elles ont en commun :

a) une région et une frontière
b) une région
c) deux frontières
d) une frontière
e) rien

Admettons de représenter au moyen d'un graphe les relations proximité conceptuelle entre catégories modales en établissant des lien tels que la proximité maximale (une région et une frontière communes) soit figurée par un trait plein, la proximité intermédiaire (une région) par un trait discontinu, et la proximité faible (deux frontières) par une ligne pointillée, le seul fait d'avoir une frontière commune n'étant pas représenté. On obtient la figure suivante :

Fig.2



Nous nous efforcerons, dans les pages qui suivent de :

a) bien identifier conceptuellement ces catégories modales, de façon à pouvoir aisément et sûrement repérer leur présence dans un énoncé ;

b) rappeler leur représentation dans le modèle (au moyen des paramètres I et D) ;
c) montrer les variations conceptuelles qui existent à l'intérieur des catégories, en portant une attention particulière aux cas limites, i.e. à ceux qui se situent aux frontières des régions conceptuelles retenues pour définir ces catégories ;
d) examiner les moyens linguistiques et/ou inférentiels qui permettent d'exprimer ces catégories modales ;
e) évoquer, de façon forcément beaucoup trop générale et allusive, le rôle de ces catégories dans le discours (car il est manifeste que l'on n'utilise pas indifféremment, dans n'importe quel genre de discours, les modalités aléthiques et déontiques, par exemple).

Le plan de chacun des chapitres qui vont suivre se conforme à cette disposition. Mais nous devons préalablement préciser les rapports entre modalité et vérité, car nous aurons recours à cette notion pour présenter conceptuellement certaines des modalités.

7.2. Modalité et vérité

Au cours de l'identification conceptuelle des catégories modales, il sera inévitablement fait usage de la notion de vérité et, conjointement, de considérations de nature métamodale (au sens défini au § 1.4.) sur la variabilité des jugements de vérité. Par exemple, la modalité aléthique se trouve identifiée comme l'expression d'une « vérité objective », i.e. une vérité qui n'est pas susceptible de variations individuelles (cf. § 5.8.1.). Nous devons donc préciser comment nous concevons les relations entre vérité et modalité.

On sait combien le recours à la notion de vérité, quoique à peu près inévitable, est sujet à caution dans le champ linguistique, à la fois parce qu'elle renvoie presque nécessairement à l'extralinguistique, et parce qu'elle reçoit des acceptions extrêmement diverses en fonction des systèmes conceptuels dans lesquels elle s'insère. Par ailleurs, les philosophes du langage ordinaire ont suffisamment insisté sur le fait qu'elle ne s'applique pas également à l'ensemble des énoncés : les impératifs, par exemple sont dépourvus de valeur de vérité. Aussi nous a-t-il paru plus expédient de considérer les prédications comme valides / non valides, l'opposition entre prédications vraies / fausses ne concernant que celles qui sont présentées sous des modalités dont la direction d'ajustement n'est pas exclusivement orientée du monde vers l'énoncé (voir § 2.3.3.). De l'adjectif *valide*, se laissent dériver les deux nominalisations *validité* et *validation*, auxquelles nous allons associer des définitions nous permettant de préciser les relations entre ce qui relève des dimensions linguistique et extralinguistique.

On admet ici que :

a) la *validité* désigne le fait d'*être tenu(e) pour valide*, la *vérité* ne constituant qu'un type de validité ;

b) un jugement de validité s'appuie sur un *critère de validité*, qui a un statut fondamentalement extralinguistique (qui concerne notre rapport au monde). L'une des tâches essentielles de la philosophie est de définir de tels critères (voir les critères de la vérité dans la théorie de la connaissance, de la justice dans la philosophie juridique, du jugement esthétique, moral, etc.).

En revanche, le terme de *validation* nous sert à désigner l'opération proprement linguistique qui consiste à *présenter comme valide* une prédication. Ce processus de validation se décline selon différents modes qui constituent les *modalités linguistiques*.

Mais ce qui mérite attention, ce n'est pas tant la dissociation entre deux aspects, linguistique et extralinguistique, du « valide », que la façon dont ces deux concepts s'articulent l'un à l'autre. Car il serait tout à fait inexact de les tenir simplement pour les deux faces d'un même phénomène. Si la validation peut porter sur une prédication prise dans sa valeur strictement représentationnelle, la validité ne saurait en revanche concerner cette prédication qu'en tant qu'elle est validée, qu'elle est présentée sous une certaine modalité (fût-elle intrinsèque), qu'elle fait l'objet d'un jugement. En d'autres termes, la validité, dont la vérité constitue un cas particulier, ne saurait concerner que la validation d'une prédication. Des jugements métamodaux du type « *c'est vrai / faux* », « *c'est juste* », servent fondamentalement à confirmer ou infirmer la validation ou l'invalidation de prédications. C'est d'ailleurs précisément en quoi il s'agit de jugements métamodaux, i.e. portant sur des modalités (ou modes de validation). Cela revient à dire que ce ne sont pas les prédications ou les propositions en tant que pures représentations qui peuvent être dites vraies ou fausses, mais des jugements qui les présentent sous une certaine modalité (au moins intrinsèque), comme validées ou invalidées. Et l'on retrouve ainsi la définition de la vérité-correspondance selon Aristote :

> « Dire de l'Être qu'il n'est pas, ou du Non Être qu'il est, c'est le faux ; dire de l'Être qu'il est, et du Non Être qu'il n'est pas, c'est le vrai. ». (*Métaphysique* IV, 7, 1011b 26) [1].

mais aussi la conception du jugement (*Urteil*) chez Frege comme assertion d'un contenu conceptuel [2], ou encore l'analyse de la vérité comme propriété extrinsèque du jugement et non de la proposition elle-même (en tant que contenu conceptuel) chez Russell [3].

---

1 Voir le commentaire de Bradley & Swartz (1979 : 10).

2 Cf. Blanché & Dubucs (éd. 2002 : 313).

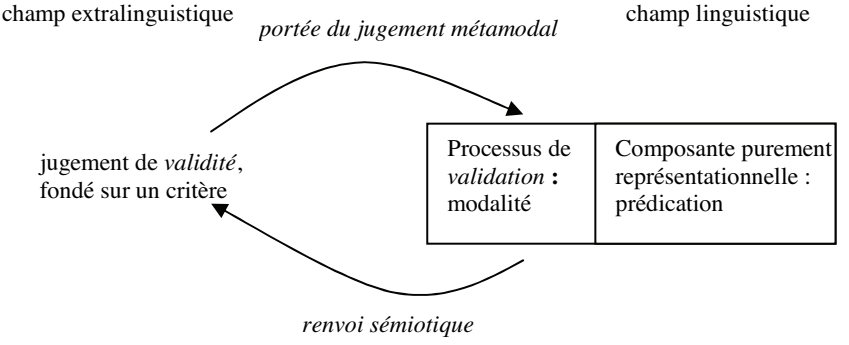
3 Cf. Vernant (2003 : 156 159).

Or, simultanément, la modalité (comme mode de validation) définit une certaine *prétention à la validité*, c'est-à-dire qu'elle présente la validation de la prédication comme se conformant à un certain critère de validité. C'est pourquoi l'on peut affirmer que des phrases comme :

(1) a. Cette table est somptueuse
b. Cette table est rectangulaire

ne comportent pas les mêmes modalités intrinsèques dans la mesure où elles ne prétendent pas se conformer au même critère de validité (l'une se présente comme vérité subjective, l'autre comme objective). Si bien que la modalité *renvoie* (au sens sémiotique) elle-même à un certain type de jugement métamodal, ce que l'on peut essayer de représenter par un schéma du type :

Fig.1



Pour complexe qu'elle soit, et généralement masquée par la notion à usages multiples de *vérité*, la double relation qui vient d'être définie entre les concepts complémentaires de validité et de validation n'est pas sans ressembler au fonctionnement des expressions dites « référentielles ». Une expression référentielle peut, en effet, être considérée d'un point de vue extralinguistique comme 1) une expression qui renvoie effectivement à un segment de réalité (qu'il s'agisse du monde réel ou d'un monde fictif), et, sous l'angle linguistique comme 2) une expression qui se présente comme renvoyant à un segment de réalité. Or ce qui réfère au sens 1, ce sont des expressions référentielles au sens 2 (les syntagmes nominaux et non les substantifs seuls par exemples), tandis que les expressions référentielles au sens 2 « se présentent comme » faisant référence au sens 1, c'est-à-dire qu'elles renvoient (au sens sémiotique) à la référence extralinguistique.

7.3. Modalités aléthiques
7.3.1. Caractérisation globale

La modalité aléthique est celle de la « vérité objective ». Entendons par là qu'il s'agit de caractériser des jugements fondamentalement descriptifs (au sens où ils supposent que des faits leur préexistent, et où ils ont à en rendre compte), qui renvoient à une réalité existant en soi, indépendamment des jugements qui sont portés sur elle. Exemples :

(1) a. Il neige
b. La neige est blanche

On sait combien cette « vérité objective » est sujette à débat (au même titre que la réalité à laquelle elle renvoie), dans le champ philosophique et épistémologique, mais aussi dans le domaine linguistique. Seule la question de sa pertinence linguistique nous préoccupe ici. On a affirmé que puisque tout énoncé asserté était nécessairement pris en charge par un locuteur, la vérité qu'il présente ne pouvait être que relative à ce locuteur, et donc subjective (voir par exemple Martin 1987 : 38, Halliday 1994 : 362). La dissociation opérée, dans la TMM, entre prise en charge énonciative (paramètre E) et instance de validation (I) nous conduit à rejeter cet argument (nous montrons au § 2.7.1. que ces deux paramètres sont essentiellement indépendants). Par ailleurs, s'il est vrai que le locuteur asserte ce qu'il *croit* être vrai (la croyance fait partie des conditions de satisfaction de l'acte assertif chez Searle), on pourrait objecter que toute vérité avancée par un énoncé assertif est nécessairement présentée comme relevant d'une croyance, et donc, là encore comme subjective (observons que cette objection n'est pas identique à la précédente, avec laquelle elle est parfois confondue). Nous avons répondu à cette objection en distinguant deux modalités dans des exemples comme (1a, b) : une modalité aléthique, linguistiquement marquée (associée aux prédicats utilisés) et une modalité épistémique inférée par défaut (par le bais d'une implicature fondée sur la maxime de qualité, ou présomption de sincérité), et annulable, par exemple dans un contexte de fiction. Nous voulons ainsi dissocier, par l'analyse modale, des énoncés comme (1a, b) d'exemples du type :

(2) La neige est belle

qui présentent une vérité intrinsèquement subjective (quoique manifestant la même présomption de sincérité. Autrement dit, le locuteur des exemples (1a, b) se présente effectivement comme croyant ce qu'il dit, mais simultanément il présente le contenu de son assertion comme vrai indépendamment du fait qu'il le considère comme tel. Il le présente donc comme intrinsèquement objectif. Ce n'est pas le cas en (2).

Tout ceci amène à penser que l'objectivité telle qu'elle se présente dans la langue est de nature essentiellement négative : le locuteur fait en quelque sorte abstraction de son propre point de vue, il procède à une forme d'effacement de la subjectivité [4]. Et on sait que cet effacement de la subjectivité et de la croyance ne va pas de soi, qu'il demande un effort et une attention de tous les instants. Le discours scientifique, qui vise à cette disparition de la subjectivité, témoigne assez de la réalité discursive de cette modalité aléthique, mais aussi du fait qu'elle est constamment menacée par les autres modalités.

Au fond, c'est une propriété métamodale qui caractérise l'objectivité : le jugement est présenté comme n'étant susceptible d'aucune variation interindividuelle : comme vrai pour tout sujet possible (qui serait mis en condition de porter un jugement), et de là comme vrai indépendamment de tout sujet. Seulement cette caractéristique métamodale est intégrée au contenu linguistique de la modalité, non tant parce que le locuteur à l'intention de la présenter ainsi que parce qu'elle est linguistiquement codée et donc reçue comme telle. Le point est délicat. Ce que nous voulons dire c'est qu'un platonicien aura beau considérer que le bien est objectif et souhaiter le présenter comme tel, lorsqu'il énoncera un jugement moral, celui-ci sera nécessairement reçu comme susceptible de variation (de même pour le beau), ce qui conduit inévitablement les tenants de ce type de conception à considérer que la majorité des sujets sont dans l'erreur, aveuglés, victimes d'illusions, etc., et que le langage est trompeur.

A titre d'argument proprement linguistique (syntaxique), mais ne valant que pour les modalités intrinsèques, on peut utiliser la compatibilité avec « *je trouve que* », expression marquant la subjectivité individuelle, qui n'accepte que très difficilement de porter sur des prédicats intrinsèquement aléthiques :

(3) a. ? ? Je trouve qu'il neige
b. ? ? Je trouve que la neige est blanche
c. Je trouve que la neige est belle.

7.3.2. Modélisation

L'instance de validation correspondant à la réalité objective s'oppose principalement à la subjectivité, et dans une moindre mesure à la conventionalité. Certes, la réalité objective, telle qu'elle est présentée par le langage, ne résulte pas directement de conventions institutionnelles, mais elle se manifeste cependant par leur intermédiaire, au moins par celui de la

[4] Cf. Rabatel (éd.) (2004).

langue, comme système de conventions. Tel est le double statut de la réalité qu'il nous est possible de nommer : à la fois réelle et conventionnelle.

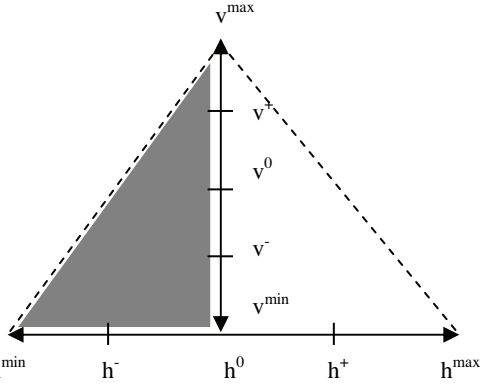
Cette conventionalité peut prendre aussi la forme de théories ou de disciplines. En énonçant

(4) Chimiquement, c'est de l'eau

le locuteur présente son jugement comme objectif et, simultanément, comme dépendant d'un point de vue institutionnel (celui de la chimie), qui garantit conventionnellement la signification des signes utilisés. C'est pourquoi on a proposé d'associer à la catégorie modale aléthique une valeur de I correspondant à toute la région qui s'oppose à la subjectivité. Cette région intègre une portion située résolument dans le champ de la conventionalité, de façon à rendre compte, entre autres, des énoncés analytiques, définitionnels, et des axiomatiques (qui sont « objectivement » vrais, par convention) [5]. Soit :

Fig.1

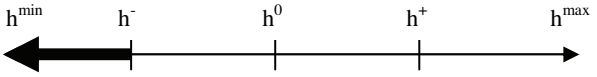
I (mod. aléthique) : (*Négatif strict* ([h^{min}, h^0[) ; v^x)



Quant à la direction d'ajustement (D), elle est très nettement orientée de l'énoncé vers la réalité, qui lui préexiste. Le jugement est donné comme purement descriptif (si tel n'est pas le cas, c'est que d'autres modalités s'y associent). D'où la valeur :

5 Sur tout ceci, cf. §. 5.8.2.1.

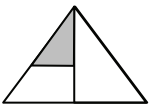
Fig.2
D (mod. aléthique) : *Négatif très fort* ([h^{min}, h^{-}[)



7.3.3. Sous-catégories et cas limites

Comme il a été montré au § 5.8.1., la géométrie de I permet de rendre compte de l'opposition entre vérités analytiques et vérités synthétiques. Les premières relèvent de conventions et la portion de I concernée correspond aux coordonnées suivantes :

Fig.3
I (mod. aléthique, analytique) : (*Négatif faible* (]h^{-}, h^{0}[) ; *Positif strict* (]v^{0}, v^{max}])



Exemples :

(5) a. Un triangle rectangle a un angle droit
b. Une planète est un astre qui tourne autour d'une étoile.

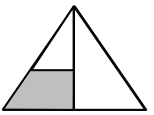
Il s'agit là de vérités qui procèdent de conventions. Elles ne sont nullement subjectives (au sens où elles dépendraient de l'opinion des individus), mais leur stabilité est liée au système de conventions adopté : telle proposition considérée comme analytique dans un système théorique ne l'est plus dans un autre. C'est ce dont rend compte le fait qu'elles n'accèdent pas à la stabilité maximale sur l'axe horizontal, dans la modélisation proposée. On observe à cet égard des variation dans la stabilité relative des conventions admises : la validation d'un énoncé comme (6a) paraît beaucoup plus stable (parce que dépendant directement du système général de la langue) que celle de (6b), qui est directement liée au choix d'une théorie syntaxique particulière (en l'occurrence la théorie des projections fonctionnelles au sein de la syntaxe minimaliste) :

(6) a. Un célibataire n'est pas marié
b. Le nom est un complément du déterminant au sein du syntagme déterminatif.

On positionnera la valeur de I correspondant à la modalité de (6a) au voisinage de (h^{-}, v^{0}) et celle qui est associée à (6b) à proximité de (h^{0}, v^{max}).

Quant aux propositions synthétiques, elles se partagent la zone identifiée par les coordonnées :

Fig.4
I (mod. aléthique, synthétique) : (*Négatif strict* ([h^{min}, h^0[) ; *Négatif large* ([v^{min}, v^0]))



A l'intérieur de cette zone, les valeurs les plus stables (proches de h^{min}) sont celles qui sont attribuées aux prédicats purement classifiants définis par des conditions nécessaires et suffisantes (ex. 7a), tandis, qu'à l'opposé (à proximité de h^0), on trouvera les prédicats qui représentent des phénomènes continus, et dont l'utilisation peut paraître liée à une appréciation subjective responsable du processus de catégorisation (ex. 7b), avec, entre ces deux extrêmes l'ensemble des prédicats dont l'attribution à un objet se fonde sur des traits prototypiques et/ou sur des « propriétés extrinsèques » [6] (ex. 7c) :

(7) a. Pierre est le fils de Marie
b. Il y a du vent
c. Le whisky est un apéritif.

Par rapport à la dimension verticale (la conventionalité), un énoncé comme (7c) occupe une position plus élevée (au voisinage de v^0) que (7a) et (7b) dans la mesure où il renvoie à certaines conventions d'usage (on pourrait même le considérer comme quasi- analytique, et donc à la frontière des deux zones).

Relativement au paramètre D, comme on l'a montré au moyen de tests syntaxiques au § 5.4., les valeurs se répartissent entre h^{min} (pour les prédicats strictement classifiants, identifiés par des conditions nécessaires et suffisantes, ex. 5a, b, 6a, b, 7a) et le voisinage de h^0 (pour les prédicats correspondant à des processus continus ou des catégorisations prototypiques et/ou fondées sur des propriétés extrinsèques, ex. 7b, c).

7.3.4. Principaux moyens d'expression

Outre les modalités *dénotées* (ex. : *la possibilité*, *la nécessité*, *possible*, *impossible*, etc.), qui sont susceptibles de fonctionner comme métaprédicats (ex. « *il est impossible que …* »), les modalités aléthiques peuvent être *associées* aux lexèmes. La modalité aléthique étant définie de façon

[6] Sur les propriétés extrinsèques, qui expriment la relation pratique des sujets à l'objet désigné, cf. Cadiot & Nemo (1997).

essentiellement négative, comme n'exprimant ni injonction ni jugement de valeur et comme n'impliquant pas la subjectivité (individuelle ou collective), les éléments qui seront considérés comme marquant ce type de modalité sont ceux qui induisent une forme de validation n'impliquant aucune de ces dimensions. Ce sont donc principalement les prédicats classifiants qui seront considérés comme porteurs de modalités aléthiques intrinsèques (voir l'ensemble des exemples ci-dessus). Mais il faut leur adjoindre les éléments à valeur purement dénotative comme les noms propres et les pronoms, relationnelle comme la plupart des prépositions [7], ou quantificationnelle. En énonçant :

(8) C'est moi qui ai posé le dessert sur la table

le locuteur donne une information (ou un ensemble d'informations) purement objective(s). Reste que ces modalités aléthiques sont le plus souvent accompagnées, dans le discours, de diverses évaluations et appréciations, qui sont traitées, dans notre système comme des modalités à part entières (épistémiques, appréciatives, axiologiques …) et qui peuvent être associées au terme d'un processus inférentiel ou marquées conjointement par le lexème employé (ex. : *assassin*, cf. § 2.5.3.2.).

Mais il existe aussi des marqueurs de modalités aléthiques extrinsèques. Les coverbes modaux *devoir* et *pouvoir* ont ainsi des valeurs auxquelles il semble difficile de refuser ce statut (si l'on admet la définition négative de l'aléthique donnée ci-dessus) :

(9) Si on lance une pierre en l'air, elle doit retomber (en vertu des lois de la pesanteur)

(10) a. Maintenant qu'il est déplâtré, Pierre peut marcher (il a la capacité de marcher)

b. « Les torpilleurs *peuvent* faire vingt deux nœuds ou quarante kilomètres à l'heure. » (J. Verne, *Robur le conquérant*, Le Livre de Poche, éd. 1966 : 79).

Ces énoncés, dont on étudiera la sémantique de façon plus détaillée au § 8.9., n'impliquent en effet aucune forme de subjectivité, et se donnent comme exprimant un jugement purement objectif. Il en va de même pour un adverbe comme *nécessairement* dans l'énoncé :

(11) La somme des angles d'un triangle est nécessairement égale à 180°.

Par ailleurs, la question se pose de savoir s'il est possible d'enchâsser une modalité subjective (épistémique ou appréciative) sous une modalité

[7] Il faut excepter des prépositions et locutions prépositives comme *pour*, *afin de*, *de peur de / que*, *grâce à*, *par manque de*, etc.

aléthique ; autrement dit, de porter un jugement objectif sur un jugement subjectif. Tel est, dans le champ discursif, le but (au moins partiellement) poursuivi par de disciplines comme la psychologie sociale, la psychanalyse ou l'histoire des mentalités. Au plan linguistique, les verbes « d'attitude propositionnelle », qui expriment des modalités dont le statut syntaxique est celui de métaprédicat, paraissent précisément jouer ce rôle. La différence essentielle entre (12a) et (12b)

(12) a. Heureusement que Pierre est venu
b. Je suis heureux que Pierre soit venu

provient ainsi de ce que (12a) exprime simplement une appréciation (sur un fait objectif), alors que (12b) décrit objectivement cette appréciation subjective. Il nous paraît donc indispensable d'indiquer la présence de ces deux modalités dans la structure modale d'énoncés de ce type. On analysera de la même façon des tours comme « *je croyais que* », « *Pierre pense que* », « *Tu t'imaginais que* », qui décrivent objectivement des états mentaux tout en exprimant conjointement des modalités subjectives. La distinction entre usages descriptif (oblique) et transparent (cf. § 2.5.2.) lequel consiste à ne reconnaître dans une des deux lectures possibles de « *je crois que* » que l'expression de la modalité épistémique (par opposition à « *il croit que* » ou « *je croyais que* ») provient, en fait, de ce que, dans la lecture transparente, la modalité a un statut d'opérateur propositionnel et non de métaprédicat. C'est pourquoi, dès que l'on change le temps, elle perd ce statut.

Seules font exception, parmi les expressions modales marquant des métaprédicats, les constructions impersonnelles du type « *il est probable / heureux / souhaitable / nécessaire que* », qui n'expriment qu'une seule modalité (la modalité dénotée par l'adjectif).

De même, les quantificateurs, que l'on a traités, au § 5.5.2.1.2., comme indiquant des modalités extrinsèques, aléthiques extensionnelles, se combinent aussi librement avec des prédicats intrinsèquement porteurs de modalités aléthiques, épistémiques, appréciatives ou axiologiques. Dans les exemples :

(13) a. Tous les chiens sont des quadrupèdes
b. Tous les chiens sont fidèles
c. Certains chiens sont magnifiques

chiens et *quadrupèdes*, *fidèles*, *méchants* sont porteurs de modalités intrinsèques, respectivement aléthiques (pour les deux premiers), axiologique et appréciative. La quantification universelle exprime (à titre de modalité extrinsèque) la nécessité aléthique extensionnelle, tandis que la quantification

existentielle marque la contingence (ou possibilité extensionnelle [8]). On pourrait ainsi gloser l'exemple (13c) en disant qu'il arrive (objectivement) que les chiens soient tels qu'on les considère (subjectivement) comme magnifiques. On convertit ainsi la structure quantificationnelle classique (13d) en structure modale (13e) :

(13) d. $\exists x, (\textit{chien}\ (x) \wedge \textit{magnifique}\ (x))$

e. $\text{mod}_k\ (\text{mod}_i\ (\textit{chien}\ (x))) \wedge \text{mod}_j\ (\textit{magnifique}\ (x)))$

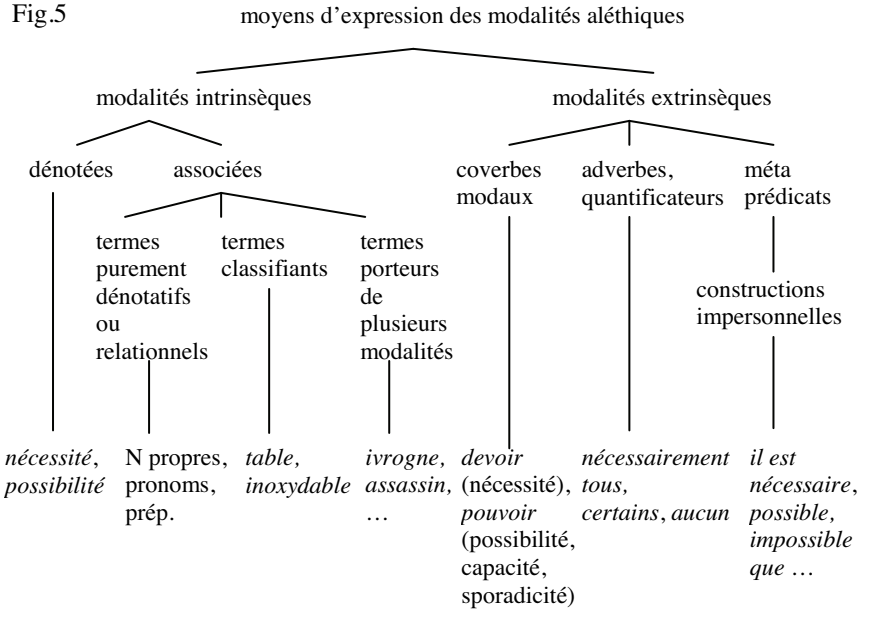
où mod_i : modalité aléthique intrinsèque au lexème *chien* ;

mod_j : modalité appréciative intrinsèque au lexème *magnifique* ;

mod_k : modalité extrinsèque, aléthique extensionnelle (exprimant la contingence : ce qui n'est pas toujours validé), marquée par le quantificateur *certains*, et glosable par « *il arrive que…* ».

Soit la synthèse des principaux moyens d'expression des modalités aléthiques :

Fig.5



[8] Cf. Reichenbach (éd. 1980 : 127).

7.3.5. Valeurs modales

On rappelle maintenant à grands traits ce que peuvent recouvrir les concepts très abstraits de validation / invalidation maximale, forte, faible ou neutre lorsqu'ils sont appliqués aux modalités aléthiques (voir le détail au § 5.5.). Plusieurs cas sont à distinguer, selon que les modalités sont extrinsèques ou intrinsèques.

Les modalités aléthiques *extrinsèques* peuvent être prises dans une acception intensionnelle. Elles marquent alors le *nécessaire* (ce qui ne peut être faux), le *possible* (ce qui peut être vrai ou faux) ou l'*impossible* (ce qui ne peut être vrai). Il est remarquable que ces modalités soient, selon notre analyse (qui se démarque ici de celle de Reichenbach [9]), toujours *relatives* : elles correspondent respectivement à l'*implication*, à la *compatibilité* et à l'*exclusion,* relativement à la validation du prédicat qui sert à identifier le sujet à l'intérieur de la proposition. On obtient ainsi les propositions analytiques (nécessaires), synthétiques (possibles) et contradictoires (impossibles), comme dans les exemples du § 5.5.2.1.1. que nous reprenons ici :

(14) a. Un triangle a nécessairement trois angles (nécessité intensionnelle)
b. Un triangle peut avoir un angle droit (possibilité intensionnelle)
c. Un triangle ne peut avoir deux angles droits (impossibilité intensionnelle)
[où la nécessité, la possibilité et l'impossibilité sont toutes relatives à la validation du prédicat (*être un*) *triangle*, et résultent directement des valeur de la force de la relativité (f rel)].

Ces modalités aléthiques extrinsèques sont aussi, comme on vient de le voir, susceptibles d'une interprétation extensionnelle. Elles concernent alors des propositions génériques, que cette généricité soit de type référentiel (i.e. qu'elle concerne les individus d'une classe) ou temporel (elle porte alors sur les moments du temps) [10]. On distingue, dans ce champ, le *nécessaire* compris comme ce qui est toujours vrai, le contingent (ou possible extensionnel) qui est tantôt vrai tantôt faux, et l'impossible (jamais vrai). Ce sont, pour l'essentiel les quantificateurs et certains adverbes qui expriment ces valeurs :

(15) a. Tous les tigres ont des rayures ; les tigres ont toujours des rayures (nécessaire extensionnel)

---

9 Ces modalités sont traitées comme « absolues » par Reichenbach (éd. 1980 :393), parce qu'il considère les propositions et non les prédications.

10 Il est envisageable d'étendre cette catégorie à l'espace, le nécessaire correspondant alors à *partout*, l'impossible à *nulle part* et le contingent à *quelque part*, *à certains endroits*, etc.

b. Certains tigres ont des rayures ; les tigres ont rarement / parfois / souvent / généralement des rayures (contingent ou possible extensionnel, susceptible de degré)

c. Aucun tigre n'a de rayure ; les tigres n'ont jamais de rayure (impossible extensionnel).

Alors que ces modalités sont prises dans des énoncés génériques, nous avons évoqué, au § 5.5.2.1.3., l'existence de modalités aléthiques extrinsèques à valeur causale, intégrées à des énoncés non génériques. Elles concernent la nécessité, l'impossibilité, ou la simple compatibilité d'une conséquence relativement à un ensemble de causes. Elles sont, de ce fait, à la fois relatives et prospectives. Il s'agit donc de propositions synthétiques, mais qui peuvent être nécessaires, possibles ou impossibles en vertu de leur relation aux modalités (aléthiques) de l'arrière-plan :

(16) a. Si je lance une pierre en l'air elle doit retomber (nécessaire en vertu des lois de la pesanteur)

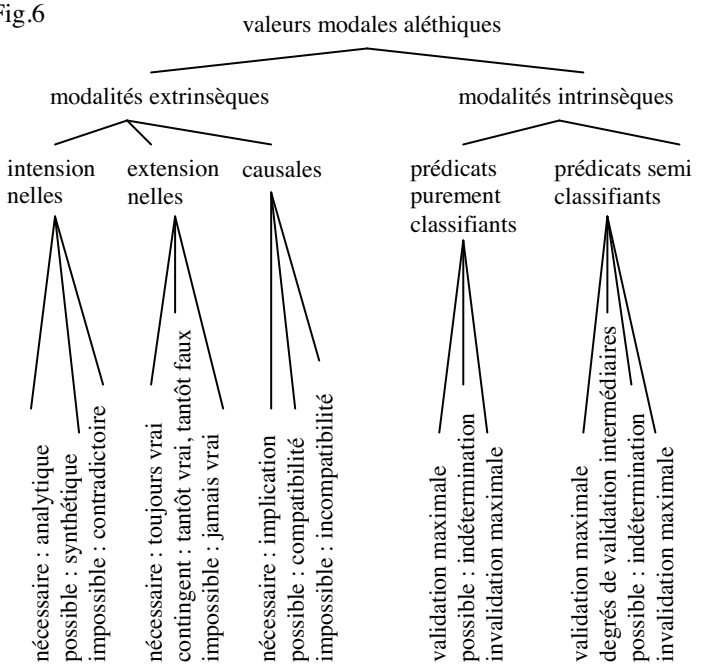
b. Si je lance une pierre en l'air elle peut retomber à l'endroit même d'où je l'ai lancée (possibilité liée à la direction de la trajectoire)

c. Si je lance une pierre en l'air elle ne peut s'éloigner indéfiniment (impossible en vertu de la pesanteur).

Avec les modalités aléthiques *intrinsèques*, deux cas se présentent : ou les prédicats concernés sont purement classifiants (discrets, régis par des conditions nécessaires et suffisantes, ex. *triangle isocèle*) ou ils sont semi-classifiants (continus et/ou associés à des prototypes). Dans le premier cas, on a soit validation complète du prédicat, soit invalidation totale (*être un triangle isocèle* n'est pas susceptible de degré), et la seule valeur intermédiaire accessible est celle de la possibilité comme indétermination (ex. : *est-ce un triangle ?*). En revanche, un prédicat semi-classifiant, comme *pleuvoir* peut être plus ou moins validé. Ce sont alors les marqueurs d'intensité qui, comme on l'a montré au § 5.5.3., déterminent ce degré de validation (ex. *il pleut un peu, beaucoup, énormément*).

Résumons l'ensemble des valeurs modales aléthiques au moyen d'un graphe :

Fig.6



7.3.6. Rôles dans le discours

Les modalités aléthiques jouent un rôle essentiel dans le discours dans la mesure où elles correspondent à l'engagement assertif maximum : le locuteur présente sa prédication comme valide pour tout sujet quel qu'il soit. Si bien que l'introduction d'une modalité épistémique extrinsèque (comme *je pense que*, *Luc considère que*) sera presque nécessairement vue comme une marque d'atténuation, comme un refus de prendre en charge la validation aléthique (intrinsèque) du prédicat :

(17) a. Ce triangle est isocèle
b. Je pense que ce triangle est isocèle.

Si la science (qu'il s'agisse des axiomatiques ou des sciences empiriques) se laisse définir comme type de discours, c'est d'abord par le recours exclusif qui y est *prescrit* à la modalité aléthique. Un énoncé comme (17b) n'est pas acceptable pour un professeur de mathématiques, qui sait pourtant que si son élève énonce (17a) c'est bien parce qu'il pense que tel est le cas. Autrement dit, la modalité épistémique est inférée en (17a) (en vertu de la présomption de sincérité) et linguistiquement marquée en (17b) ; et

c'est ce marquage épistémique (interprété comme indiquant une atténuation de l'engagement pragmatique) qui est proscrit par le discours scientifique (même si l'on sait que les discours scientifiques effectifs n'échappent jamais totalement à la subjectivité).

On peut certes contester l'existence, d'un point de vue philosophique, de la vérité objective, mais on ne saurait nier la réalité linguistique et discursive des modalités aléthiques, qui se présentent comme reflétant une réalité objective. De sorte que l'anti-réalisme doit nécessairement passer par une critique du langage (et se trouve constamment menacé par l'auto-réfutation [11]).

7.4. Modalités épistémiques

7.4.1. Caractérisation globale

Par « modalités épistémiques », nous désignons ici les « vérités subjectives » : des jugements encore essentiellement descriptifs, qui ne constituent pas des « jugements de valeur », et qui pourtant ne renvoient pas à une réalité indépendante des sujets qui la considèrent, mais à l'évaluation subjective de cette réalité. L'adjectif « *petit* » dans l'énoncé

(1) Cette pièce est petite

sera considéré comme marquant de façon intrinsèque une évaluation subjective (la pièce n'est petite que selon un point de vue particulier), cette évaluation peut s'accompagner, en fonction des environnements discursifs, de jugements de valeur (positifs ou négatifs), mais ceux-ci ne sont pas linguistiquement marqués. Seule l'évaluation subjective à visée descriptive est associée au prédicat « *petit* » dans cet emploi. C'est, là encore, un jugement métamodal (sur la variabilité des jugements), qui, intégré au contenu modal lui-même (comme l'atteste la compatibilité avec « *je trouve que* »), constitue le fondement de la modalité épistémique, par rapport à la modalité aléthique.

De même, une modalité épistémique extrinsèque comme celle que marque l'adverbe *certainement* dans l'exemple :

(2) Certainement que Pierre est venu

exprime une évaluation subjective portant sur la validation (intrinsèquement objective) de la prédication « *Pierre est venu* ». On évitera soigneusement de confondre, dans les tours de ce type, la modalité épistémique extrinsèque avec les modalités intrinsèques qui peuvent être aléthiques (comme en 2), épistémiques, appréciatives ou axiologiques, comme en (3) :

---

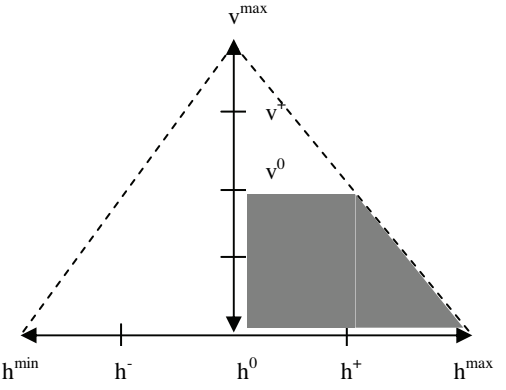
[11] Voir aussi Kleiber (1997 : 117).

(3) Certainement que Pierre est grand / beau / courageux.

7.4.2. Modélisation

Les modalités épistémiques, partagent avec les modalités appréciatives et bouliques la même zone du domaine conceptuel correspondant à l'instance de validation :

Fig.1
I (mod. épistémique) : (*Positif strict* (]h^0, h^{max}]) ; *Négatif strict* ([v^{min}, v^0[))

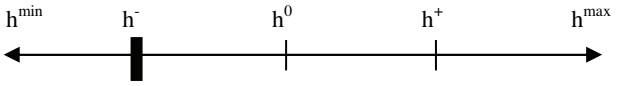


Cette zone circonscrit le champ de la subjectivité. Au voisinage de h^{max}, on trouve la subjectivité individuelle (éloignée à la fois des conventions et de l'intersubjectivité). La subjectivité collective peut, en effet, faire l'objet de conventions (de modes, d'habitudes de jugement), ou s'imposer à la collectivité sous la forme de l'intersubjectivité. La subjectivité collective conventionnelle se situera à proximité de v^0, l'intersubjectivité au voisinage de h^0.

Ce qui distingue ces modalités épistémique, appréciative et boulique, c'est, en revanche, la valeur de D : essentiellement descriptive dans le cas de la modalité épistémique, alors qu'elle est descriptive mais liée à la prescription dans le cas des modalités appréciatives (qui expriment des jugements de valeur), et proprement prescriptive avec les modalités bouliques. Pour autant, avec les modalités épistémiques, elle n'est pas aussi purement descriptive que dans le cas des modalités aléthiques dans la mesure où on ne peut pas vraiment dire que la réalité qu'elle exprime préexiste au jugement porté (cf. § 2.3.2.) ; c'est pourquoi on lui assigne dans le modèle la valeur suivante :

Fig.2

D (mod. épistémique) : *Négatif moyen* (h^-)



7.4.3. Sous-catégories et cas limites

Le fait que la zone du domaine conceptuel associé à I soit bordée par la conventionalité et l'objectivité conduit, on vient de le voir, à repérer différents types de subjectivité, selon qu'elle est individuelle ou collective (cf. § 5.8.2.2.), liée ou non à des conventions, voire intersubjective (partagée par l'ensemble des sujets). Soit quelques exemples pour illustrer ces distinctions :

(4) a. Moi personnellement, je trouve que Pierre est grand

b. Luc est bien le seul à considérer que Pierre est grand (subjectivité individuelle)

(5) Au regard des critères actuels, Pierre est grand (subjectivité collective explicitement fondée sur des conventions d'évaluation)

(6) Nous avons la certitude d'exister (intersubjectivité).

L'intersubjectivité (au sens strict) attribuée à la modalité de l'exemple (6) tient au fait que la validité de la prédication (*nous existons*) est présentée comme indéniable (comme potentiellement assumée par tout sujet), mais elle ne saurait pour autant être considérée comme tenue pour objective (pour vraie indépendamment de tout sujet) dans la mesure où elle fait référence à un état mental particulier (la certitude), même si, conjointement, cette certitude est présentée sous une modalité aléthique (voir l'analyse des verbes d'attitude propositionnelle au § 7.3.3.). En d'autres termes, on a une modalité aléthique intrinsèque au prédicat *exister*, une modalité épistémique intersubjective extrinsèque et une modalité aléthique portant sur cette modalité épistémique, dans une structure du type :

Fig.3

mod_i (mod_j (mod_k (*exister* (x))

mod_i : modalité aléthique intrinsèque au métaprédicat (*avoir la certitude de/que*) et portant sur la modalité épistémique

mod_j : modalité épistémique extrinsèque à valeur intersubjective (située au voisinage de h^0)

mod_k modalité aléthique intrinsèque au prédicat *exister*.

La subjectivité individuelle peut être celle du locuteur (l'épistémique est parfois implicitement réduit à ce seul cas de figure dans les approches linguistiques) ou celle d'autres individus présentés dans l'énoncé au moyen d'expressions du type (« *pour* X », « *selon* X », « X *pense que* », etc.). De même, la subjectivité collective peut englober ou non l'opinion du locuteur (« *on dit que* », *« les gens s'imaginent que* »), ou de tel ou tel individu. Ces phénomènes sont pris en compte par le paramètre I, qui, en tant que propriété relationnelle, précise quelles sont les instances de validation subjective.

7.4.4. Principaux moyens d'expression

On observe, dans la très abondante littérature anglo-saxonne consacrée aux modalités épistémiques (et souvent réduite aux interprétations épistémiques des verbes modaux de l'anglais et éventuellement de quelques langues d'Europe de l'ouest), des tentatives de délimitation drastiques : les modalités épistémiques seraient nécessairement non véridicibles (elles ne pourraient être interrogées [12]) et ne porteraient que sur des états [13]. Par ailleurs, les études de linguistique diachronique menées dans le cadre de la grammaire cognitive (à partir de Sweetser 1990) accréditent l'idée que la modalité épistémique ne serait apparue que tardivement, et dériverait des modalités « radicales » (aléthique et déontique). Dans le cadre de la conception large des modalités adoptée ici, de telles limitations ne paraissent pas généralisables. On trouve de la modalité épistémique, au sens qui vient d'être défini, à tous les niveaux syntaxiques. Elle s'y manifeste seule ou en association avec d'autres modalités (lorsqu'elle est exprimée par des marqueurs « mixtes », comme *espérer*, par exemple, qui indique à la fois la croyance et le désir). De plus, un grand nombre de modalités épistémiques sont crées par inférence à partir de ce qui est dit et du fonctionnement supposé normal du discours (par implicature). Détaillons un peu.

Les modalités épistémiques peuvent être intrinsèquement *dénotées* (ex. *croyance, certitude, doute*) ou *associées* aux lexèmes, au niveau lexical (ex. *grand*, *lourd* / *lourdement*, *rapide* / *rapidement*, *mince*, etc.) ou sublexical (un *ruisseau* est un *petit* cours d'eau, un *bosquet* un *petit* ensemble d'arbres, *flâner* consiste à marcher *lentement*, etc.). Il s'agit toujours d'éléments exprimant une évaluation relative à un critère choisi subjectivement (qu'il soit personnel ou collectif) qui reste implicite (cf. § 2.2.4.) ; il suffit d'expliciter un point de repère objectif, pour que la modalité épistémique s'évanouisse au profit d'une modalité aléthique : *ce livre-ci est plus grand que celui-là, Pierre marche plus lentement que Marie*, etc. A cela s'ajoutent

12 Cf. Coates (1983 : 244), Ziegeler (2003 : 44).
13 Cf. Ziegeler (2003 : 39).

les substantifs à référence variable (*Dieu*, *les fantômes, les esprits*, etc., cf. § 2.5.3.2.).

En tant que modalités *extrinsèques*, les modalités épistémiques apparaissent massivement sous la forme d'opérateurs propositionnels qu'ils soient exprimés par les coverbes modaux (*devoir* et *pouvoir* dans leur interprétation épistémique) ou par les adverbes dits « épistémiques »[14] (*probablement*, *certainement*, *peut-être*, etc.) et comme métaprédicats (verbes d'attitude propositionnelle : « *Je croyais que* », « *Pierre sait que* », « *il doute que* », etc., et constructions impersonnelles : « *il est vraisemblable / probable / douteux que*, *il (me) semble que* »). Mais, contrairement à ce qui est souvent affirmé, elles peuvent aussi se manifester sous forme d'opérateurs prédicatifs exprimés par des verbes (*sembler*, *paraître*), des périphrases verbales (« *être censé* Vinf »[15], mais encore « *tenter de* Vinf» « *renoncer à* Vinf», etc.). De façon générale tout marqueur d'intentionnalité indique à la fois la volonté (de faire ou de ne pas faire) et la conscience (de ce qu'on fait ou ne fait pas) ; cette conscience n'étant pas autre chose que le fait de *savoir* ce qu'on veut faire[16] : une modalité épistémique. Cependant, alors que la tournure « *être censé* Vinf. » renvoie à la subjectivité du locuteur, les autres expressions (« *tenter de* Vinf., etc.) font référence à celle de l'agent (qui sait ce qu'il fait ou se propose de faire).

Pour résumer, l'énoncé

(7) Pierre croit probablement que Luc est décidé à courir vite

contient, outre des modalités aléthiques et bouliques, quatre modalités épistémiques linguistiquement marquées :

a) Une modalité à statut d'opérateur propositionnel, indiquée par l'adverbe *probablement*. Elle ne peut être niée ni interrogée (elle est non véridicible) et renvoie à la subjectivité du locuteur.

b) Un métaprédicat marqué par le verbe d'attitude propositionnelle « *croire que* ». Cette modalité peut être niée ou interrogée (elle est véridicible), et renvoie à la subjectivité de l'individu identifié comme *Pierre*, sujet du verbe d'attitude propositionnelle. L'opérateur propositionnel (marqué par *probablement*) porte sur ce métaprédicat dans la structure logique de l'énoncé.

c) Une modalité à valeur d'opérateur prédicatif, associée à l'expression « *être décidé à* Vinf », qui indique que le sujet est conscient de (qu'il sait) ce qu'il veut faire. Cette modalité est véridicible.

---

14 Cf. Sueur (1976).

15 Cf. François (2003 : 252).

16 Cf. Descombes (2004 : 180 181).

d) Une modalité intrinsèquement associée à l'adverbe *vite*, qui exprime une évaluation relative à un critère subjectif implicite.

Les modalités épistémiques sont fréquemment exprimées par des marqueurs « mixtes » (i.e. qui indiquent simultanément d'autres modalités) comme *espérer* (croyance + désir), *craindre* (croyance + aversion), *regretter* (savoir + aversion), etc., ainsi que par toutes les expressions exprimant l'intentionnalité (qui articule le désir, sous diverses formes, à la conscience) : *délibérément*, *exprès*, *décider de*, *se résigner à*, etc.

Nombre d'entre elles proviennent aussi d'inférences liées à des implicatures plus ou moins généralisées. Parmi celles-ci, on trouve tout particulièrement la présomption de sincérité (ou certitude performative) selon laquelle le locuteur asserte ce qu'il sait. Cette implicature associe, par défaut, une modalité épistémique enchâssante, exprimant la subjectivité individuelle, à toute proposition assertée sous une modalité aléthique ou épistémique à valeur de subjectivité collective**.** Enoncer

(8) Un triangle rectangle a un angle droit

c'est laisser entendre qu'on sait qu'il en est (objectivement) ainsi ; c'est donc enchâsser la modalité aléthique intrinsèque sous une modalité épistémique inférée.

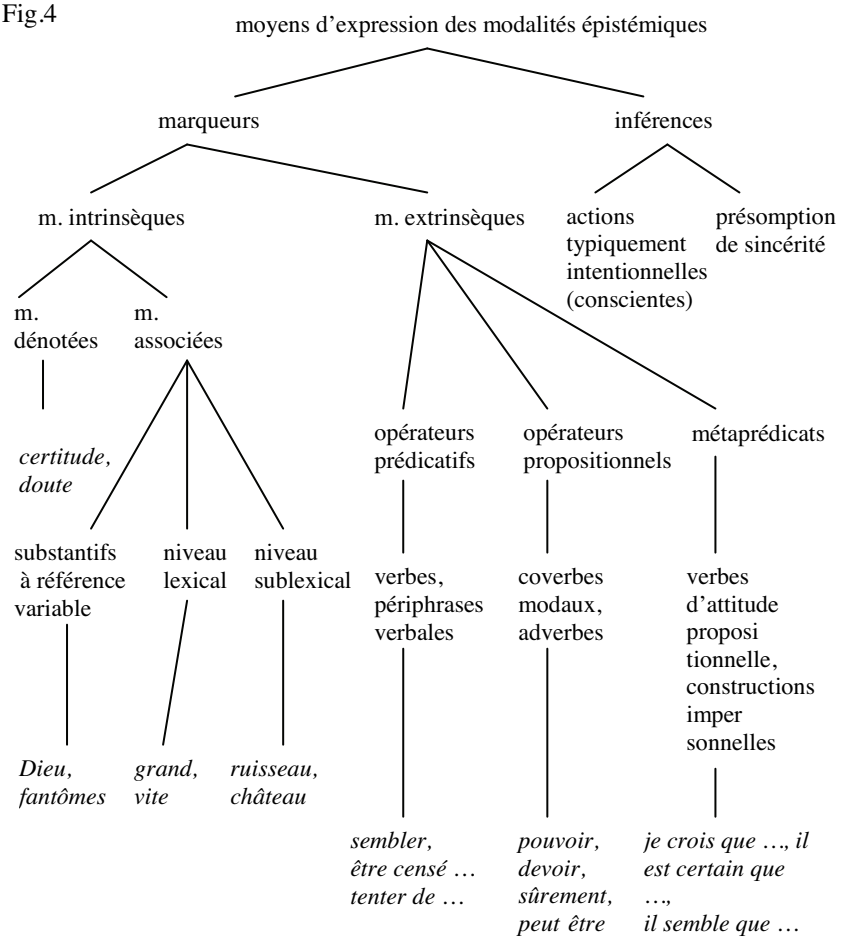
Par ailleurs, un grand nombre de procès sont interprétés par défaut comme exprimant des actions intentionnelles, et, dès lors, comme associés à une modalité épistémique, correspondant à la conscience de l'agent. Ainsi de l'énoncé

(9) Marie se promène

on inférera que Marie sait qu'elle se promène. Ce savoir constitue une modalité épistémique intrinsèquement associée, par inférence, au verbe *se promener*. Reste que cette inférence est contextuellement annulable, si, par exemple Marie est somnambule, et si le locuteur dit qu'elle se promène toute la nuit.

Soit, pour résumer l'ensemble des principaux moyens d'expression des modalités épistémiques :

Fig.4



7.4.5. Valeurs modales

Les valeurs des modalités épistémiques extrinsèques correspondent aux divers degrés de doute ou de croyance (indiqués par les valeurs de F) : de l'exclu au certain, en passant par le douteux et le probable. Il est d'usage en logique épistémique d'opposer le savoir à la croyance. Cette opposition n'est cependant pas, dans la TMM, considérée comme étant de nature proprement épistémique, dans la mesure où elle ne concerne pas la modalité épistémique extrinsèque elle-même, mais la modalité (extrinsèque ou intrinsèque) sur laquelle elle porte (cf. § 8.2.). En énonçant (10a) ou (10b) le locuteur exprime le même type de croyance subjective, mais dans le premier cas, il accorde la

modalité aléthique intrinsèque au prédicat, alors qu'il s'en dissocie dans le second :

(10) a. Je sais que la terre est ronde
b. J'ai la certitude que la terre est ronde.

L'effet discursif des ces expressions est certes bien différent : (10a) signale l'accès épistémique du locuteur à une vérité objective, tandis que (10b) n'affirme qu'un haut degré de croyance) ; mais cette différence concerne essentiellement la modalité aléthique intrinsèque, même si ce sont les marqueurs épistémiques qui en sont responsables (par le biais de règles extramodales).

Quant aux valeurs des modalités épistémiques intrinsèques, elles résultent, comme l'ensemble des valeurs modales intrinsèques, de l'intensification plus ou moins grande du prédicat que celle-ci provienne du choix du lexème lui-même, de l'usage de modifieurs d'intensité ou de modificateurs (dé)réalisants (cf. § 5.5.3.).

7.4.6. Rôles dans le discours

Puisque la modalité épistémique (extrinsèque) correspond à la croyance, elle est appelée à jouer un rôle décisif dans le discours argumentatif, i.e. dans le discours qui vise la conviction. C'est alors la relativité des modalités épistémiques qui est mise à contribution. Argumenter en faveur d'une conclusion, c'est énoncer des propositions (porteuses de modalités) congruentes avec la modalité de la proposition que l'on souhaite faire admettre. Reste que, comme on sait depuis la *Rhétorique* d'Aristote, la conviction ne suffit pas pour entraîner l'action, il faut encore lui adjoindre des modalités appréciatives et axiologiques propres à susciter la persuasion (cf. § 1.6.2.).

En outre, comme il a souvent été signalé, l'usage de modalités épistémiques extrinsèques explicitement marquées (ex. *certainement*, *je crois que* …) sert aussi à atténuer ce que l'engagement pragmatique lié aux modalités aléthiques peut avoir de contraignant. Le locuteur ne s'engage plus alors à dire ce qu'il sait, mais seulement ce qu'il croit : il s'engage à être sincère, à défaut d'être nécessairement véridique.

7.5. Modalités appréciatives

7.5.1. Caractérisation globale

Comme les modalités épistémiques, les modalités appréciatives relèvent de la subjectivité, des jugements subjectifs portés sur le monde. Simplement le sujet n'est plus envisagé là comme source de croyances, mais de désirs. Pour

autant, ces modalités n'expriment pas directement les désirs eux-mêmes (ce sera le rôle des modalités bouliques) : elles servent à dire le *désirable*, i.e. à évaluer les objets et les procès sous l'angle des désirs (ou des aversions) qu'ils sont susceptibles de susciter, ou, en termes classiques à « *mettre le prix aux choses* ». Partant, elles indiquent, à proprement parler, des « jugements de valeur », énoncés au nom de la subjectivité collective (ex. 1a) ou individuelle (ex. 1b) :

(1) a. Les poires, c'est bon
b. Je / il trouve que les poires, c'est bon.

Alors que le désir est prospectif et ne porte que sur le possible, le désirable peut aussi bien porter sur le passé, le présent ou le futur, même inéluctable. Je peux désirer avoir une augmentation, mais non désirer en avoir eu une, de même qu'il paraîtrait incongru que je désire que le soleil se lève demain (le fait étant ordinairement connu comme inéluctable). En revanche, je peux aussi bien me réjouir d'avoir ou d'avoir eu une augmentation, ou même que le soleil se lève demain (si j'aime particulièrement assister au lever du soleil sur la mer, par exemple). Alors que *désirer* marque une modalité boulique, *se réjouir* exprime une modalité appréciative, qui consiste à présenter le procès (dénoté par la complétive) comme désirable pour un sujet (subjectivité individuelle) [17] ou une collectivité.

A première vue, la structure du désirable se laisse informellement représenter par une formule du type :

Un objet ou un procès *x* est (in)désirable pour un sujet *y*.

A y regarder d'un peu plus près, la nécessité se fait sentir de dissocier un bénéficiaire de l'objet ou du procès (l'individu *y* qui en profite ou qui en pâtit) de l'instance (que l'on notera *z*) qui formule l'évaluation. Car le bénéficiaire ne porte pas nécessairement le même jugement évaluatif que l'évaluateur mis en scène par l'énoncé. D'où la structure du désirable, qui l'apparente à un prédicat à trois arguments :

Un objet ou un procès *x* est (in)désirable pour un bénéficiaire *y* de l'avis d'un sujet z.

Ainsi dans l'énoncé :

(2) Quel dommage que Luc ait obtenu cette autorisation !

[17] Par ailleurs, c'est un verbe factif.

x est représenté par l'obtention de l'autorisation, *y* par Luc (le bénéficiaire) et *z* par le locuteur, qui énonce le jugement appréciatif.

Or, en fait, cette analyse ne convient pas davantage, car le rôle de bénéficiaire est régi par la prédication (dénotant, en l'occurrence le procès de « *obtenir une autorisation* ») et non par le désirable, qui articule uniquement une prédication exprimant un procès (*x*) et une instance d'évaluation (*z*). L'erreur vient du fait que *x* se manifeste souvent sous la forme apparente d'un objet (qui en tant que tel paraît incapable de régir un bénéficiaire, d'où la tentation de faire dépendre ce rôle de bénéficiaire du désirable lui-même). Mais ce qu'il faut bien voir, c'est qu'à cet objet est toujours associé un procès (ou un ensemble de procès implicites), qui dénotent un certain comportement (stéréotypique) vis à vis de lui [18], et qui, par le biais de la prédication qui les exprime, régissent un rôle de bénéficiaire. Par exemple, des expressions comme « *aimer le bœuf bourguignon* », « *aimer le Bourgogne* », « *aimer Rameau* », « *aimer Rabelais* », se laissent gloser par des formules qui en expriment les procès sous-jacents : « aimer *manger* du bœuf bourguignon », « aimer *boire* du Bourgogne », « aimer *écouter* la musique de Rameau », « aimer *lire* les œuvres de Rabelais ». Même s'il n'est pas toujours possible de restituer explicitement la prédication exprimant le procès sous-jacent sans sombrer dans le ridicule (« *aimer une femme* »), il paraît néanmoins indispensable d'en supposer la présence implicite, pour rendre compte du double fait que :

a) le verbe *aimer* dans ces tours ne revêt pas des significations différentes, mais exprime toujours le même type d'évaluation appréciative (il en irait de même *mutatis mutandis* pour des verbes comme *apprécier*, *détester*, *raffoler de*, etc.) ;

b) ce sont ces prédications qui régissent le rôle de bénéficiaire ou d'expérienceur (correspondant à l'individu qui profite ou pâtit du procès) et non le désirable lui-même ;

c) le désirable ainsi conçu comme portant toujours sur une prédication (fût-elle sous-jacente) peut être considéré comme une modalité (appréciative) mettant en jeu une instance de validation subjective.

Observons que les analyses kantiennes sur le jugement esthétique, ainsi que celles de Bourdieu (1987 : 107) sur « l'intérêt pratique » (qui s'y articulent directement) reposent précisément sur le type de prédication sous-jacente au jugement appréciatif : l'*intérêt*, aussi bien chez Kant que chez

---

[18] Ces phénomènes peuvent être traités en termes de « zones actives » (Langacker 1987, 1991a et b), de « *qualia* » (Pustejovsky 1995), de « prédication impliquée » (Cadiot & Habert 1997), de « propriétés extrinsèques » (Cadiot & Nemo 1997). Sur ces différentes approches, cf. Kleiber (1999). Nous les considérons comme des prédicats de niveau sublexical (cf. § 2.5.4.), susceptibles d'être associés aussi aux noms propres.

Bourdieu, réside dans le fait que ce qui est désirable, dans l'objet ou dans l'institution considérés, c'est sont existence même (ainsi que faudrait-il ajouter dans le cas de l'objet sa *possession*), alors que le jugement esthétique porte sur la simple représentation de l'objet :

> « Mais quand la question est de savoir si une chose est belle, ce que l'on veut savoir ce n'est pas si l'existence de cette chose a ou pourrait avoir quelque importance pour nous mêmes ou pour quiconque, mais comment nous en jugeons quand nous nous contentons de la considérer (dans l'intuition ou la réflexion). » (Kant, *Critique de la faculté de juger*, I, 2, éd. 1985 : 959).

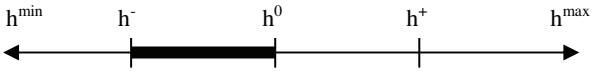
7.5.2. Modélisation

L'instance de validation (I) est la même que pour les modalités épistémiques et bouliques : il s'agit de la subjectivité, collective ou individuelle (voir la Fig. 1 au § 7.4.2. ci-dessus, et les commentaires associés).

Parce qu'elles expriment des jugements de valeur, des évaluations du monde orientées vers l'action, ces modalités (de même que les modalités axiologiques) sont considérées comme occupant une position intermédiaire entre la description d'une réalité existant préalablement au jugement porté sur elle et l'injonction visant à modifier l'état du monde. Le fait qu'elles s'accommodent cependant parfaitement de prédications situées temporellement comme antérieures ou simultanées à la différence des modalités bouliques et déontiques conduit à leur reconnaître une valeur prioritairement descriptive (et secondairement injonctive, cf. § 2.3.2.). D'où le segment qui leur est imparti sur l'axe associé au paramètre D :

Fig.1

D (mod. appréciative) : *Négatif faible* (]h^-, h^0[)



7.5.3. Sous-catégories et cas limites

Comme il couvre tout le champ de la subjectivité, le désirable peut être individuel ou collectif, voire intersubjectif. Le désirable collectif est habituellement mesuré, dans nos sociétés, au moyen de l'argent et du système des prix. Le prix d'une voiture, par exemple, représente en quelque sorte son évaluation appréciative collective (ou, à parler exactement, l'évaluation du fait de la posséder). On voit par là comment la subjectivité collective s'articule à la convention (seule à même de fixer le prix de façon relativement stable). Dans la figure 1 (§ 7.4.2.), les valeurs correspondantes

seront voisines de v^0. Ce sont les besoins et les attitudes « naturelles » qui paraissent occuper la position de l'appréciatif intersubjectif (au voisinage de h^0). Par exemple, tout être est naturellement porté à avoir la douleur physique et la mort en aversion ; même si, parce qu'elle est irréductiblement subjective, l'évaluation appréciative reste toujours susceptible de variation (ex. : « *Dans sa douleur, elle* [Calypso] *se trouvoit malheureuse d'être immortelle* », Fénelon, *Les Aventures de Télémaque*, Garnier, éd. 1994 : 119).

Il apparaît nécessaire de spécifier les différentes instances de validation subjective, de façon à rendre compte d'énoncés comme (3), qui oppose la subjectivité individuelle de l'allocutaire à la subjectivité collective (associée par défaut aux prédicats intrinsèquement appréciatifs) :

(3) Tu n'aimes pas ce qui est bon.

Une opposition est couramment faite (au moins depuis Aristote [19]) entre ce qui est (in)désirable en soi et ce qui ne l'est que relativement à certaines de ses conséquences (ce qui est *utile* / *nuisible, salutaire* etc.). C'est ainsi que le bonheur « ne sert à rien » : il est désirable en lui-même, tandis qu'un stage d'informatique, par exemple, n'est désirable que relativement à la fin qu'il permet d'atteindre (il est utile ou inutile). Il est fréquent qu'un même procès soit à la fois désirable absolument et indésirable relativement, ou l'inverse. Kant (*Critique de la faculté de juger* I, 4, éd. 1985 : 964) cite ainsi le cas des plats épicés, qui selon lui seraient bons à manger mais mauvais pour leurs conséquences sur la santé (on rencontre la situation inverse avec la plupart des produits de régime alimentaire). Au plan linguistique, ces phénomènes seront pris en charge par le paramètre de la relativité (R), qui rend compte de l'opposition, entre autres, entre les constructions adjectivales « *bon* », « *agréable* », « *désagréable* », « *mauvais* » d'une part, et d'autre part « *bon / mauvais pour …*», « *utile* », « *salutaire* », « *néfaste* » …

De plus, il convient de distinguer les procès qui sont désirables relativement aux conséquences désirables qu'ils sont censés entraîner, de ceux qui le sont relativement aux événements indésirables qu'ils empêchent d'advenir (c'est ce qu'indique l'adjectif *indispensable*, par exemple). Ainsi énoncer (4), c'est laisser entendre que cette action préviendrait des conséquences indésirables (être mouillé) :

(4) Il est indispensable que tu prennes ton parapluie.

C'est la considération des conséquences attendues du procès qui constitue la condition préalable du jugement appréciatif relatif.

Il n'est pas usuel de dissocier, comme nous le faisons, l'appréciatif de l'axiologique, dans les recherches linguistiques. On considère habituellement,

---

19 Cf. *Topiques* III, 1, 116a 28, et *Protreptique* VII.

que s'il est philosophiquement pertinent de séparer l'éthique de l'esthétique, rien, dans le langage, ne vient corroborer cette distinction : des marqueurs comme *bon* / *mauvais*, *bien* / *mal*, etc. indiquent aussi bien les deux types de jugement [20] :

(5) a. Cette soupe est bonne/mauvaise
b. Cette décision est bonne/mauvaise
(6) a. Il chante bien/mal
b. Il s'est bien/mal comporté.

Si nous nous sommes résolu à les dissocier, c'est, d'une part, parce que certains marqueurs sont néanmoins spécifiques à l'appréciatif (*agréable*, *savoureux* …), ou à l'axiologique (*juste*, *immoral*, *coupable* …), et, d'autre part, parce que les modalités axiologiques sont soumises à des contraintes linguistiques particulières, qui ne s'imposent pas aux appréciatives. Les modalités axiologiques ne peuvent affecter que les prédications exprimant des actions libres (impliquant agentivité et contrôle). Le lever du soleil peut être *agréable*, mais non pas *juste* ni *coupable*. Si bien que lorsqu'un marqueur de modalité axiologique porte sur un procès ne désignant pas ce type d'action libre, on doit imaginer que cet événement constitue l'effet d'une action contrôlée par un agent qui reste implicite (comme Dieu, la Fortune ou la société), par exemple lorsqu'on dit d'une personne qui meurt dans un accident que sa mort est *injuste*. Par ailleurs, les modalités axiologiques offrent toujours un caractère de stabilité relative (fondé, dans notre modèle, sur leur appartenance au domaine de la conventionalité) que n'ont pas forcément les valeurs appréciatives (même un tenant du « sentimentalisme moral » comme Hume reconnaît cette différence [21]). On verra, au § 7.6.1., qu'il est encore d'autres propriétés distinctives. La question devient alors : comment se fait-il que malgré ces différences conceptuelles essentielles, il puisse y avoir confusion entre les deux, au point que de mêmes marqueurs soient en mesure de les exprimer, sans qu'on ait le sentiment d'une véritable polysémie de ces marqueurs ? La réponse passe par une réflexion plus générale sur les relations entre l'appréciatif et l'axiologique. Il apparaît que toute institution tente non seulement d'imposer des valeurs axiologiques, mais qu'elle cherche à persuader les sujets de désirer le louable et de prendre le blâmable en aversion. Tel nous paraît être l'un des aspects, essentiel, de l'*intériorisation* des normes et des valeurs par les sujets : un « bon sujet » pour une institution est un individu qui a opéré la conversion de

20 Cf. Galatanu (2002).
21 Selon Hume (éd.1993), les jugements moraux sont certes fondés sur la subjectivité (les sentiments), mais ils se caractérisent par leur généralité et leur stabilité.

l'axiologique en appréciatif. Cette conversion est même indispensable au bon fonctionnement de l'institution dans la mesure où c'est l'appréciatif qui « motive » l'attitude des sujets. Cette conversion de l'axiologique en appréciatif fait l'objet, dans la TMM, d'une métarègle créatrice inférentielle [22] (car elle peut toujours être annulée : il est des individus qui manifestent du plaisir à faire ce qu'ils considèrent comme mal, qui, à l'instar du marquis de Sade, sont, selon l'expression lacanienne citée par Slakta (1994 : 45) « bien dans le mal »). C'est, croyons-nous ce phénomène qui occasionne la confusion linguistique signalée ci-dessus. Une bonne décision (au sens moral), c'est une décision qui est désirable parce qu'elle est juste et louable (et peut-être aussi parce qu'elle est efficace, voir ci-dessous). Il suit, pour qui applique ce principe, que :

> « Naturellement on aime la vertu, et on hait la folie ; ces mots mêmes décideront : on ne pêche qu'en l'application. » (Pascal, *Pensées*, éd. 1954, § 127).

On obtient ainsi une nouvelle distinction, entre les modalités appréciatives non dérivées et les modalités appréciatives dérivées des modalités axiologiques (par métarègle inférentielle). Cette opposition fait écho à celle que construit Kant [23] entre le « principe inférieur de la faculté de désirer », directement fondé sur les sentiments de plaisir et de peine, et le « principe supérieur de la faculté de désirer », qui dérive de la loi morale.

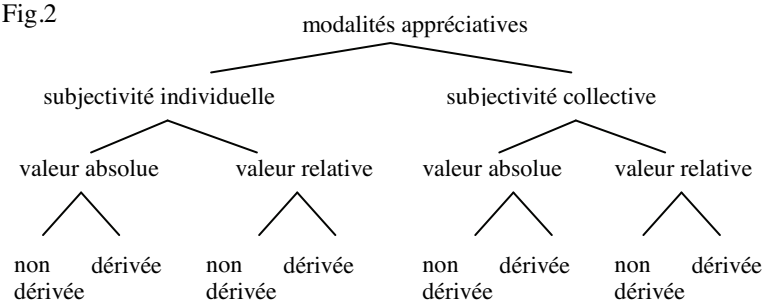
En croisant les trois distinctions qui viennent d'être proposées (appréciations individuelles / collectives, absolues / relatives, non dérivées / dérivées), on obtient huit combinaisons possibles qui se laissent représenter par une figure du type :

---

22 Cf. § 6.3.6.

23 *Critique de la faculté de juger*, Introduction, III, éd. 1985 : 932

Fig.2



Il est vrai que certaines de ces combinaisons ne se manifestent clairement que dans des contextes discursifs particuliers. Donnons, à titre indicatif, quelques exemples :

(7) a. *Je trouve* cette soupe *délicieuse* [appréciation individuelle, absolue, non dérivée]

b. La marche à pied est *bonne pour le cœur* [appréciation collective, relative, non dérivée] [24]

c. *J'admire* votre attitude face au danger [appréciation individuelle, absolue, dérivée].

d. Cette décision fut *moralement calamiteuse* [appréciation collective, relative, dérivée : selon l'interprétation la plus plausible, le locuteur indique que la décision a eu pour conséquences des comportements particulièrement blâmables].

7.5.4. Principaux moyens d'expression

A titre de modalités intrinsèques aux lexèmes, les modalités appréciatives apparaissent aussi bien comme modalités dénotées (*plaisir, souffrance, bonheur*, etc.) désignant des formes du désirable (et de l'indésirable) que comme modalités associées au niveau lexical ou sublexical. Sont considérés comme intrinsèquement porteurs de modalités appréciatives associées au niveau lexical les termes péjoratifs ou mélioratifs n'impliquant pas de jugement moral ou juridique (*se promener, s'amuser, divertissant, fête, cadeau, ennui*, etc.). Au niveau sublexical, ce sont des termes comme *château* (cf. § 2.5.4.) ou *généreux* qui sont tenus pour porteurs de modalités appréciatives. Considérons l'adjectif *généreux*, il est intrinsèquement marqué

[24] Il est cependant courant qu'une idéologie particulière considère comme blâmable le fait de privilégier le désirable absolu (immédiat) par rapport au désirable relatif (lié aux conséquences prévisibles de l'acte envisagé) ; cf. § 7.6.3.

axiologiquement au niveau lexical (et partant une modalité appréciative peut lui être associée par dérivation de l'axiologique en appréciatif), mais simultanément, au niveau sublexical, il désigne le fait d'accomplir des actions désirables pour autrui.

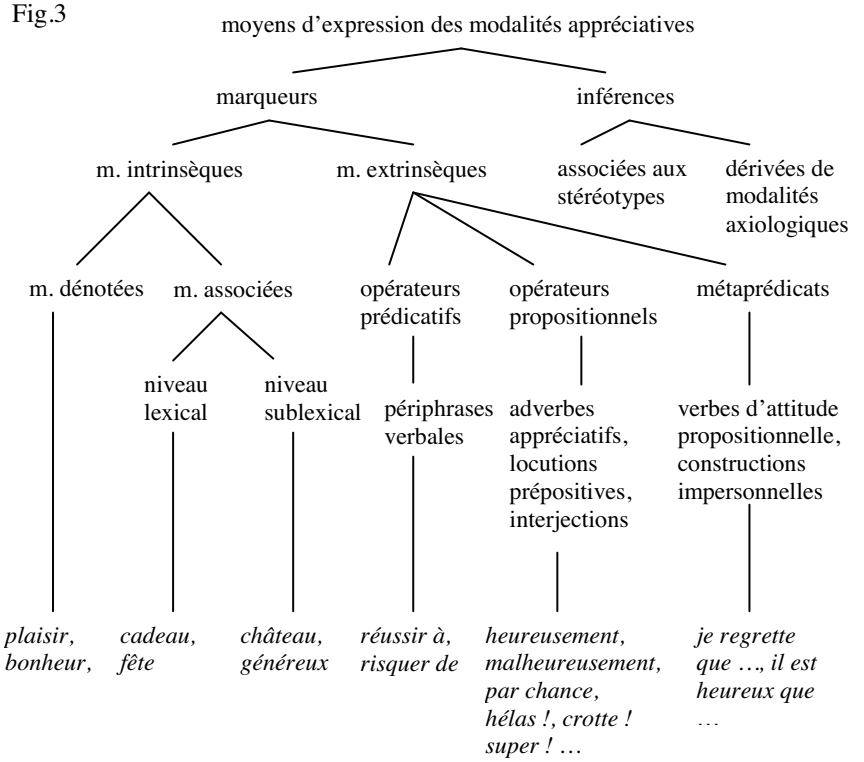
Par défaut, il s'agit toujours, avec les modalités appréciatives intrinsèques, du désirable collectif : dire qu'un tableau est beau, c'est le présenter comme collectivement appréciable. L'expression de l'appréciation individuelle requiert l'emploi de formes spécifiques, comme « X *trouve que* », « *pour* X », « *aux yeux de* X », etc.

Les modalités appréciatives se manifestent aussi sous forme de modalités extrinsèques, comme opérateurs prédicatifs (marqués par des périphrases verbales *: réussir à, échouer à risquer de …*), comme opérateurs propositionnels (exprimés par des adverbes : *heureusement, malheureusement, dommage (que)* ; des locutions prépositives : *par chance*, *par malheur* ; ou des interjections : *ouf* !, *chouette* !, *hélas* !, *zut* !, etc.) et comme métaprédicats : verbes d'attitude propositionnelle (*se réjouir que/de, regretter que/de, se féliciter que/de …*), constructions adjectivales de valeur comparable *(être heureux / satisfait que/de, être déçu que/de*, etc.), et constructions impersonnelles (*il est heureux / regrettable que Pierre soit venu*, etc.).

Elles peuvent enfin provenir d'inférences (déclenchées en fonction des contextes discursifs, cf. § 1.5.2.) fondées sur l'activation de jugements *stéréotypiques* (*les vacances, la brioche, le soleil, la baignade / la pluie, le travail, le jeûne*, etc.) ou dérivées de valeurs modales axiologiques, selon le principe qui vient d'être exposé (au § 7.5.3) : une attitude tenue pour *courageuse* sera considérée comme *belle, admirable, superbe, magnifique*, etc.

Résumons l'ensemble :

Fig.3



7.5.5. Valeurs modales

La représentation des valeurs modales en termes de forces, tendant d'un côté vers la validation maximale (h^{max}), de l'autre vers l'invalidation totale (h^{min}), et s'équilibrant au milieu (h^{0}) convient tout particulièrement pour décrire les modalités appréciatives, car elle permet, outre le fait d'exprimer le caractère désirable ou indésirable des procès dénotés par les prédications, de rendre compte très simplement à la fois de ce que deux procès puissent être comparés l'un à l'autre sous cet angle, de sorte que l'un soit tenu pour « préférable » [25] à l'autre, et de ce que les forces antagonistes puissent se contrarier et même s'équilibrer (voire « l'isosthénie » des sceptiques [26], et l'âne de Buridan).

---

[25] Cf. Aristote, *Topiques* III, 1. En français cette relation est rendue par des expressions comme « *il vaut mieux que …* », « *il est préférable que …* », etc.

[26] Cf. Sextus Empiricus (éd. 1997 : 157, 545 547).

Cette situation de conflit entre forces (appréciatives) opposées se manifeste tout particulièrement dans le cas où une même prédication reçoit simultanément plusieurs valeurs appréciatives différentes (attachées à des modalités appréciatives absolues ou relatives, dérivées ou non, collectives ou individuelles, voir Fig.2 ci-dessus), par exemple lorsque le procès dénoté est désirable de façon absolue et indésirable relativement à ses conséquences plausibles (ex. : *boire de l'alcool, manger beaucoup de frites*, etc.) ou lorsqu'il est désirable selon une modalité appréciative non dérivée, mais indésirable selon une modalité dérivée de l'axiologique (ex. : *rester couché au lieu d'aller au travail*, etc.). Et l'on trouve ici l'origine du conflit dit « cornélien » : le désirable non dérivé (épouser Rodrigue) s'oppose et se neutralise avec l'indésirable dérivé de l'axiologique (épouser le meurtrier de son père). On lira l'analyse linguistique détaillée d'un conflit de ce type au § 9.2. Disons simplement que les deux modalités appréciatives ont des valeurs contraires (i.e. symétriques par rapport à h^0), et qu'une décision ne sera prise que lorsque la symétrie sera rompue. Elle le sera soit parce qu'à la suite d'un discours persuasif, par exemple, l'une des valeurs opposées s'éloignera ou se rapprochera davantage de h^0, soit parce qu'interviendra une « modalité du deuxième ordre » (cf. § 9.5.) stipulant que le désirable dérivé de l'axiologique doit être préféré au désirable non dérivé.

7.5.6. Rôles dans le discours

Si les modalités appréciatives constituent d'évidence un élément essentiel de la *persuasion*, c'est sans doute parce qu'elles servent de *motifs* [27] à la volition et à l'action intentionnelle, voire à la volition inconsciente (cf. §. 1.6.2.). Le discours publicitaire en fournit l'illustration la plus nette : le sujet sera enclin à acheter ce qu'il considérera comme désirable ; il considérera comme désirable ce qui lui est présenté comme utile (i.e. comme susceptible d'avoir des conséquences qu'il tient pour désirables ou de prévenir des conséquences indésirables), etc. Parmi les produits proposés, il choisira celui qui lui semble préférable (le plus désirable). Quant au prix à payer, il s'inscrit dans la situation de conflit décrite ci-dessus : se déposséder d'une certaine somme d'argent est (collectivement) considéré comme indésirable (à proportion de la somme à verser) ; si bien que l'acheteur potentiel ne prend sa décision d'acheter le produit que lorsque le caractère désirable du produit l'emporte (est plus éloigné de h^0) sur le caractère indésirable de la somme à payer.

C'est encore sur ces modalités, et ces valeurs collectivement partagées que s'appuie le fonctionnement de la justice *via* le système des sanctions et

---

[27] Sur la définition du motif, cf. § 5.9.2.

des récompenses. Il n'est pas jusqu'au Jugement dernier qui ne s'inscrive dans cette perspective.

Et l'on comprend pourquoi les conceptions des cyniques, des stoïciens ou des libertins du XVII^{ème}, qui partageaient le même refus des valeurs appréciatives communes, ont pu paraître dangereuses pour la cohésion du corps social (voir la citation d'Epictète au § 1.6.3).

Mais ces modalités appréciatives ne sont pas non plus sans influence sur la *conviction* (la croyance, qui relève de l'épistémique), tant il est vrai que « tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non par la preuve, mais par l'agrément » (Pascal [28]). De là le fonctionnement ordinaire de la flatterie, fondé sur l'amour propre (au sens de La Rochefoucauld).

C'est parce que l'efficacité de la plupart des discours est fondée sur la subjectivité collective (le désirable collectif) et que celle-ci est tout de même relativement instable (elle varie dans le temps et/ou selon les sujets), que les fondements de l'art de persuader (la rhétorique) ne sauraient offrir la même sûreté que ceux de la démonstration (scientifique) :

> « Mais la manière d'agréer est bien sans comparaison plus difficile, plus subtile, plus utile et plus admirable ; aussi si je n'en traite pas, c'est parce que je n'en suis pas capable. […] Ce n'est pas que je ne croie qu'il y ait des règles aussi sûres pour plaire que pour démontrer, et que qui les saurait parfaitement connaître et pratiquer ne réussît aussi sûrement à se faire aimer des rois et de toutes sortes de personnes, qu'à démontrer les éléments de la géométrie à ceux qui ont assez d'imagination pour en comprendre les hypothèses. […] La raison de cette extrême difficulté vient de ce que les principes du plaisir ne sont pas fermes et stables. Ils sont divers en tous les hommes, et variables dans chaque particulier avec une telle diversité qu'il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que de soi même dans les divers temps. » (Pascal, *De l'art de persuader*, éd. 1954 : 595).

7.6. Modalités axiologiques

7.6.1. Caractérisation globale

Les modalités axiologiques sont propres aux jugements de valeur de nature morale, idéologique et/ou légale, qui, quoique orientés vers l'action, conservent un aspect descriptif : ils évaluent le caractère louable ou blâmable de comportements, d'actions, et/ou de situations contrôlées par des agents. Exemples :

(1) a. Pierre est un salaud
b. C'est courageux, ce que tu as fait

---

[28] Cf. *De l'art de persuader*, (éd. 1954 : 592).

c. Il est injuste que les femmes gagnent moins que les hommes à travail égal.

Le propre de ces jugements relativement aux modalités appréciatives qui viennent d'être évoquées, outre les restrictions sur les types de prédications qu'elles peuvent concerner, tient à leur caractère relativement stable, car fondé sur des systèmes de conventions (des institutions, des idéologies). D'un système à l'autre, les conventions (et les valeurs axiologiques) peuvent différer, mais à l'intérieur d'un système, elles conservent une relative stabilité (voir ci-dessus, § 7.5.3.).

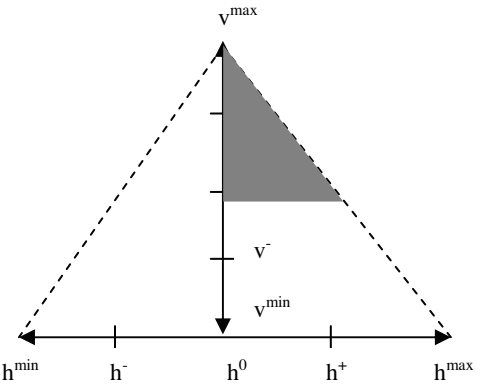
Une autre particularité des modalités axiologique est leur caractère (globalement) réflexif. Tout système axiologique porte sur lui-même un jugement, forcément positif, sous peine de contradiction. Si je tiens le vol pour blâmable, je considère comme louable le fait de porter ce jugement, et comme blâmable le jugement contraire. On comprend dès lors que les modalités axiologiques s'appliquent aussi aux morales, aux lois, aux idéologies, bref aux systèmes de valeurs axiologiques (voir les jugements portés sur le nazisme, le racisme, le bolchevisme, le libéralisme, etc.). Il n'en va évidemment pas du tout ainsi avec les modalités appréciatives : qui tient la maladie en aversion ne considère pas nécessairement cette aversion elle-même comme désirable.

7.6.2. Modélisation

Tout comme les modalités déontiques, les modalités axiologiques s'appuient sur des systèmes de conventions orientés du côté de la subjectivité (par opposition aux conventions qui fondent les systèmes axiomatiques et définitionnels, qui sont tournés vers l'objectivité) : elles partagent donc le même champ de valeurs du paramètre I :

Fig.1

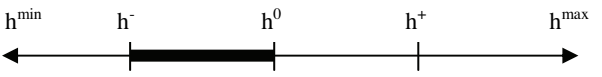
I (mod. axiologique) : (([h^0, h^{max}]) ; ([v^0, v^{max}]))



En tant que jugements de valeur, les modalités axiologiques sont dans le même rapport avec les modalités déontiques, que les appréciatives avec les bouliques. C'est pourquoi la valeur de D équivaut à celle des modalités appréciatives (cf. § 7.5.2.) :

Fig.2

D (mod. appréciative) : *Négatif faible* (]h^-, h^0[)



7.6.3. Sous-catégories et cas limites

Différents types de modalités axiologiques se laissent distinguer relativement aux institutions qui leur servent d'instances de validation (la justice de tel pays, telle idéologie, etc.). Ces diverses instances de validation devront donc être précisées (lorsque c'est possible) dans la notation symbolique des valeurs de I (car il s'agit de propriétés relationnelles, cf. § 5.1.1.). Une prédication pourra ainsi se trouver affectée simultanément d'évaluations axiologiques opposées, dès lors que celles-ci se rapportent à des sources distinctes : une même action peut être présentée comme moralement justifiée, quoique légalement condamnable, juste pour telle idéologie mais non pour telle autre, etc.

Une deuxième distinction doit être tracée entre l'axiologique *absolu* ce qui est louable / blâmable en soi et l'axiologique *relatif* ce qui n'est louable / blâmable que relativement aux conséquences attendues. Typiquement, l'axiologique relatif caractérise les *moyens* évalués par rapport

au caractère axiologique absolu des *fins* vers lesquelles ils tendent (d'où l'adage « la fin justifie les moyens »). Là encore, cette situation est source de *conflits* entre valeurs axiologiques (absolues *versus* relatives) attribuées conjointement à une même prédication : une action peut être blâmable en soi et louable relativement au but (qui est lui-même louable de façon absolue, ou relative s'il s'agit d'un sous-but dans le cadre d'une planification) qu'elle permet d'atteindre (ou inversement). Ces conflits sont résolus par la comparaison des degrés de force (F) des deux valeurs modales d'orientation contraire (par exemple, faire un petit mensonge pour sauver une vie), mais aussi par la prise en compte de la force de la relativité (f-rel), i.e. de l'efficacité supposée du moyen par rapport à la fin vers laquelle il tend.

Ajoutons que, de même que pour les modalités appréciatives, un moyen peut être considéré comme louable non parce qu'il conduit à une fin louable, mais parce qu'il empêche d'advenir un événement blâmable ; et inversement, une action sera tenue pour blâmable si elle empêche un événement louable.

Comme l'indique la figure 2 du § 7.1., les modalités axiologiques sont proches à la fois des modalités appréciatives (selon le paramètre D) et des modalités déontiques (en fonction du paramètre I). La proximité avec le déontique est parfois source de confusions, comme celles que dénonce Malebranche :

> « Un des plus grands défauts qui se remarque dans les livres de morale de certains philosophes, c'est qu'ils confondent les devoirs avec les vertus. » (*Traité de Morale*, éd. 1992 : 437).

C'est encore pour dissiper ces confusions que Ricœur (2000 : 200 sq.) oppose l'*éthique*, champ de ce qui est « estimé bon », à la *morale*, domaine de ce qui « s'impose comme obligatoire ». C'est une question proprement philosophique que d'établir si l'axiologique fonde le déontique (une action n'est moralement obligatoire que parce qu'elle est juste) ou l'inverse (une action n'est juste que relativement à son caractère institutionnellement obligatoire). Le premier type de position est défendu explicitement par Ricœur (parmi beaucoup d'autres), le second par Hobbes, repris par Diderot :

> « Les lois de la société sont donc la seule mesure commune du bien et du mal, des vices et des vertus. On n'est vraiment bon ou méchant que dans sa ville. » (article « Hobbisme » de l'*Encyclopédie*, éd. 1994 : 453).

Ce qui est sûr, au plan linguistico-discursif, c'est que, pour une même instance institutionnelle, commettre l'interdit est toujours blâmable, alors qu'accomplir l'obligatoire est nécessairement louable :

> « Mais tous ces peuples qui se conduisent si différemment se réunissent tous en ce point, qu'ils appellent vertueux ce qui est conforme aux lois qu'ils ont

établies, et criminel ce qui leur est contraire. » (Voltaire, *Traité de métaphysique*, éd. 1961 : 196).

Dans la TMM, cette régularité est prise en compte par une métarègle inférentielle (cf. 6.3.6.).

On a suffisamment expliqué en quoi l'axiologique se distinguait de l'appréciatif pour ne pas y revenir. En revanche, la question de leur articulation en discours s'avère singulièrement complexe, tant il est vrai que les diverses institutions et idéologies s'attachent à régir la relation des sujets au désirable et au plaisir. Certaines religions, par exemple, opposent systématiquement le plaisir (lié au désirable non dérivé de l'axiologique) à la vertu, source du désirable dérivé (la satisfaction de faire le bien) ; alors que les idéologies hédonistes valorisent (au sens axiologique) le plaisir, etc. Il en est qui privilégient le désirable pour autrui par rapport au désirable pour soi (altruisme), ou l'inverse (individualisme). D'autres encore considèrent comme louable de préférer le désirable relatif (à long terme) au désirable en soi (à court terme). C'est par exemple, le cas du discours moralisateur (axiologique) actuel sur les précautions relatives à la santé : il est louable de préférer un état désirable hypothétique (vivre longtemps) à un état désirable immédiat (boire, fumer …), mais lourd pense-t-on de conséquences indésirables. C'est encore ce qui caractérise, selon Bourdieu (1979 : 566-569.), « l'esthétique savante », qui dénigre le plaisir immédiat (cf. le « dégoût du facile ») au profit de celui qui n'est obtenu, à terme, qu'au prix d'efforts et d'apprentissage.

Par ailleurs, on a vu (au § 7.5.3.) que toute institution tendait à imposer à ses sujets le louable comme désirable, et le blâmable comme indésirable. Mais inversement, ce qui est désirable / indésirable pour un sujet représentant de l'institution (i.e. considéré comme une *autorité*) s'impose comme louable / blâmable à ceux auxquels il s'adresse, comme l'indique l'emploi d'expressions du type :

(2) a. Votre absence est regrettable
b. Nous regrettons / déplorons votre attitude.

Ce mouvement est particulièrement remarquable dans les régimes despotiques, où le bon plaisir du tyran règle les vertus et les vices :

« C'est ainsi que les princes peuvent changer les vices en vertus, et les vertus en vices. […] Il ne faut qu'un mot, qu'un geste […] pour faire passer la science et l'érudition pour une basse pédanterie ; la témérité, la brutalité, la cruauté, pour grandeur de courage ; et l'impiété et le libertinage, pour force et pour liberté d'esprit. » (Malebranche, *La recherche de la vérité*, éd. 1979 : 256).

A l'intérieur du champ de la conventionalité, les modalités axiologiques peuvent se rapprocher de l'aléthique, et atteindre, au voisinage de h^0, la région de l'intersubjectivité, qui caractérise, par exemple, les prétentions de la « morale universelle », tandis que d'autres, au contraire, à proximité de h^+, tendent vers une plus grande variabilité, au point que les jugements axiologiques sont parfois compatibles avec des marques de subjectivité individuelle :

(3) a. Je trouve que c'est mal.

b. « Du moment où un homme était muni de ce fameux diplôme qui confère le droit de vie et de mort, cet homme, *à son avis*, devait être pour le vulgaire un personnage auguste. C'était un crime, *à ses yeux*, que de ne se point soumettre aveuglément à l'arrêt d'un médecin. » (E. Gaboriau, *La corde au cou*, Labyrinthes, éd. 2004 : 188).

On observera, à cet égard, que les variations selon l'axe de la conventionalité permettent de dissocier la *justice* (proche de v^{max}) de la *morale* (proche de v^0 et de la région allouée à la subjectivité). C'est ainsi qu'un couple d'adjectifs comme légal / illégal marque une modalité axiologique à caractère juridique (i.e. liée à un système de lois), qui, à la différence de *bien* / *mal*, *juste* / *injuste*, etc. est purement conventionnelle (proche de v^{max}) et de ce fait très difficilement compatible avec un marqueur de subjectivité individuelle :

(4) ?? Je trouve que c'est légal / illégal.

Si l'éthique peut tendre vers la subjectivité individuelle (jusqu'à se constituer en « auto-éthique », cf. Morin 2004 : 97 sq.), ce n'est pas tant parce qu'elle abandonnerait son caractère conventionnel, pour ne plus reposer que sur un sentiment subjectif individuel, que parce que c'est au sujet qu'il revient, en dernière instance, de privilégier tel ou tel système de valeurs conventionnelles dans telles ou telles circonstances.

7.6.4. Principaux moyens d'expression

Alors que des substantifs comme *le bien* / *le mal* ou des adjectifs comme *louable* / *blâmable* dénotent des valeurs modales axiologiques (au sens où ils n'expriment rien d'autre que ces valeurs elles-mêmes), de telles valeurs sont simplement associées à des termes comme *voleur*, *courageux*, *généreux*, *lâche*, etc. qui désignent un type d'action ou de comportement affecté d'un jugement axiologique. On a ainsi souvent noté qu'un même comportement pouvait être désigné au moyen de termes ne différant que par l'orientation du jugement axiologique associé (exemples : *courageux* / *téméraire*, *généreux* / *dépensier*, *économe* / *avare*, *prudent* / *peureux*, etc.). A ces modalités intrinsèques de niveau lexical, s'ajoutent des modalités intrinsèques de

niveau sublexical (i.e. associées aux prédicats sublexicaux), comme celles qui sont comprises dans la signification de termes du type *récompense* / *récompenser*, *punition* / *punir*, etc. Ainsi, au niveau lexical, le substantif *récompense* est marqué comme intrinsèquement appréciatif, mais au plan sublexical, il renvoie également à un jugement axiologique, si l'on suit la définition du *Petit Robert* (éd. 1981) : « Bien matériel ou moral donné ou reçu pour une *bonne action* ».

Les modalités axiologiques extrinsèques se répartissent en opérateurs prédicatifs, exprimés au moyen de périphrases verbales (« *avoir le courage* / *mérite de* », « *bien faire de* », « *avoir raison de* » [29]) et en métaprédicats correspondant à des constructions impersonnelles du type « *il est juste* / *injuste que*/*de* », « *c'est bien* / *mal que*/*de* », ou à des verbes d'attitude propositionnelle comme *approuver* / *désapprouver* / *réprouver*, *condamner*, etc. dans des tours du type : « *vice : penchant particulier pour quelque chose que la religion, la morale réprouvent* » (*TLFi*).

Il ne paraît pas exister en français d'opérateur propositionnel à valeur directement axiologique et si des adverbes de phrase comme *légalement, illégalement, moralement, juridiquement*, etc. contribuent bien à marquer des valeurs modales axiologiques, c'est uniquement en relation avec des modalités intrinsèquement associées à des prédicats (« *juridiquement, Pierre est coupable* ») pour lesquelles ils précisent le statut institutionnel de l'instance de validation.

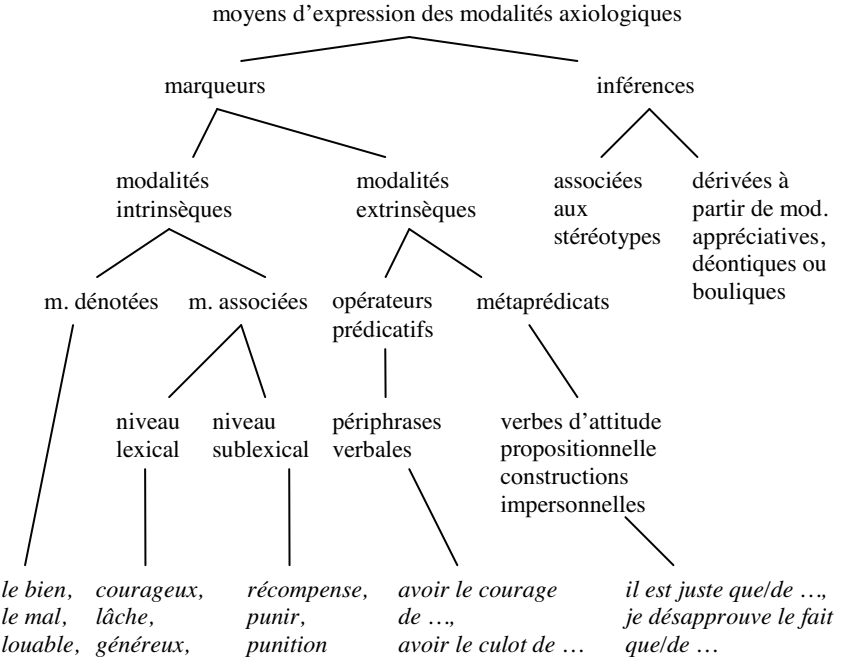
Lorsqu'elles sont obtenues par inférence, soit les modalités axiologiques proviennent de l'activation de stéréotypes liés à des genres de discours particuliers (exemples : *la guerre, la résistance, la collaboration*, etc.), soit elles sont dérivées par l'application de métarègles à partir de modalités appréciatives, déontiques ou bouliques exprimées par des représentants de telle ou telle institution (voir ci-dessus, § 7.6.3.).

Le schéma suivant résume l'ensemble :

---

[29] Ces dernières expressions peuvent aussi, selon les contextes, exprimer des modalités appréciatives (ex. : « *j'ai bien fait de prendre mon parapluie* »).

Fig.3



7.6.5. Valeurs modales

La répartition des valeur axiologiques selon le continuum associé au paramètre F est en tous points comparable à celle des valeurs appréciatives (§ 7.5.5.) : aux extrémités le blâmable et le louable, au milieu le neutre. La relation qui s'institue entre les diverses valeurs est, là encore, celle du « *préférable* » (du « meilleur » et du « pire »), et le fait qu'une évaluation axiologique puisse différer selon qu'elle dépend de telle ou telle instance institutionnelle, et/ou qu'elle est absolue ou relative (cf. § 7.6.3.), est à l'origine de conflits qui ne se résolvent que lorsqu'un déséquilibre se crée en faveur des pôles positif ou négatif, ou lorsqu'intervient une modalité du deuxième ordre établissant, par exemple une hiérarchie entre les instances institutionnelles.

7.6.6. Rôles dans le discours

Dans le discours, les valeurs modales axiologiques convoquées indiquent la ou les idéologie(s) du sujet (ou celles qu'il prétend partager), ce qu'on

appelle communément ses « *valeurs* ». Toute étude des arrière-plans idéologiques d'un discours passe donc nécessairement par celle des modalités axiologiques, explicites ou dérivées par inférence, qu'il met en œuvre.

Le rôle de ces modalités dans le discours est au moins double :

a) elles rendent possible la persuasion orientée vers l'action, par le biais des modalités appréciatives qui en sont dérivées, et qui fournissent des *motifs*, des *raisons d'agir* (montrer qu'il serait *bien* de faire quelque chose, c'est monter qu'il est *désirable* pour un « bon sujet » d'accomplir cette action) ;

b) elles servent conjointement à *justifier* les actions et les sujets qui en sont responsables, permettant ainsi de donner une bonne image du locuteur (l'*ethos* de la rhétorique aristotélicienne) et de ses interlocuteurs. Alors que le genre *délibératif* de la rhétorique ancienne s'appuie principalement sur l'appréciatif dérivé (l'utile / l'inutile), les genres [30] *épidictique* (discours d'éloge, de blâme) et *judiciaire* (condamnation / défense) se fondent essentiellement sur l'axiologique, dans la mesure où ils portent sur la justification des actions.

C'est encore ce double rôle de justification et de motivation des actions qui explique pourquoi les modalités axiologiques sont couramment utilisées non seulement dans le cadre d'actes expressifs, au sens de Searle (« *c 'est bien / mal* »), mais aussi dans la formulation d'actes illocutoires directifs indirects, du type : « *ce serait bien que tu fasses cela* » ; « *ce serait honteux de ne pas faire cela* », etc.

7.7. Modalités bouliques

7.7.1. Caractérisation globale

Les modalités bouliques servent à exprimer des désirs, des volontés, des souhaits. Elles sont donc fondamentalement subjectives, et le plus souvent individuelles (il s'agit des désirs de tel ou tel sujet particulier [31]). A première vue, elles portent sur des procès (événements ou états) ou sur des objets. Exemples :

(1) a. Je veux aller à la pêche
b. Je veux une nouvelle voiture.

Mais, dans ce dernier cas, elles affectent en réalité des procès sous-jacents (tout comme les modalités appréciatives, voir § 7.5.1.), qui correspondent généralement à la possession de l'objet en question.

---

30 Cf. § 1.6.2.

31 Voir cependant le concept de « volonté générale » dans le *Contrat social*.

Dans le discours, ces modalités se remarquent tout particulièrement dans les actes illocutoire directifs (ordres, demandes, prières, supplications, etc.) portant sur des situations contrôlées par l'allocutaire (ex. : « *Je veux que tu sortes immédiatement !* »), ainsi que dans des tours optatifs (exprimant le souhait : « *Fasse le ciel / pourvu qu'il revi*enne », « *Puisse-t-il revenir* »), comme dans cette séquence qui associe des modalités déontiques (marquées par *falloir*, *devoir, pouvoir* et le futur simple) avec des modalités bouliques à valeurs directive (*vouloir*) et optative (« *Fasse le ciel que* ») :

(2) « Mes amis, mes amis, dit il en retenant à peine ses larmes, il faut le chercher, il faut le retrouver ! Nous ne pouvons l'abandonner ainsi ! Pas une vallée, pas un précipice, pas un abîme qui ne doive être fouillé jusqu'au fond ! On m'attachera par une corde ! On m'y descendra ! Je le veux, vous m'entendez ! Je le veux ! Fasse le ciel que Robert respire encore ! » (J. Verne, *Les enfants du capitaine Grant*, Le Livre de Poche, éd. 2004 : 147).

Les modalités bouliques ont une valeur essentiellement prospective, et portent donc sur les événements possibles (i.e. sur ce qui est actuellement indéterminé). C'est là ce qui les distingue fondamentalement des modalités appréciatives, qui n'imposent pas ce type de contrainte.

Par ailleurs, ces mêmes modalités appréciatives dérivées ou non de l'axiologique, relatives ou non fournissent des *raisons*, des *motifs* aux modalités bouliques qui s'appuient sur un mécanisme de « choix préférentiel » [32]. C'est une question philosophique ou psychologique que de savoir si l'appréciatif fonde le boulique ou si c'est l'inverse (le désir précédant le désirable), mais c'est une réalité linguistique observable que cette motivation ordinaire du boulique par l'appréciatif :

(3) Je veux partir en vacances au Maroc parce que j'aime le soleil.

7.7.2. Modélisation

Les modalités bouliques étant subjectives, l'instance de validation (I) va, à l'instar des modalités épistémiques et appréciatives, prendre pour valeur la subjectivité (voir la Fig.1 du § 7.4.2.). Comme, de plus, la subjectivité individuelle est privilégiée par ces modalités, les valeurs de I se situeront généralement au voisinage de (h^{max}, v^{min}).

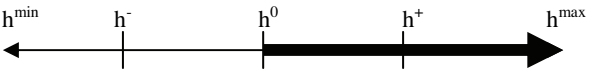
La direction d'ajustement (D) est orientée du monde vers l'énoncé (le monde est censé se conformer à l'énoncé) :

---

[32] Sur ce concept aristotélicien, cf. Aubenque (1963 : 119 sq.).

Fig.1

D (mod. boulique) : *Positif strict* (]h^0, h^{max}])



Les modalités bouliques exprimées par des formes déclaratives sont encore susceptibles d'être dites vraies ou fausses (elles comportent une part de description), tandis que celles qui sont présentées à l'impératif sont purement injonctives. Les premières se voient associer la valeur *Positif faible* (]h^0, h^+[), et les secondes *Positif fort* (]h^+, h^{max}]) (cf. § 5.4.).

7.7.3. Sous-catégories et cas limites

Le classement des divers sous-types de modalités bouliques fait écho au classement des types de désirs, de volontés, dans le champ de la philosophie pratique. En prenant appui sur des critères linguistiques articulés aux différents paramètres distingués dans la TMM, on établit les sous-catégories suivantes :

a) Les modalités bouliques peuvent être relatives ou non (absolues). Cette distinction, qui reprend l'opposition classique entre les *moyens*, envisagés comme *sous-buts* (modalités relatives), et les *fins* (modalités bouliques absolues), repose sur les valeurs du paramètre R, et, au plan syntaxique, sur la mise en œuvre de subordonnées finales. Enoncer (4a) consiste à présenter deux modalités bouliques, marquées respectivement par le verbe de volonté *vouloir* et par la subordonnée finale, telles que la première est impliquée par la seconde, qui lui sert de « motif », de condition préalable (cf. § 5.9.2.). D'où la glose (4b) :

(4) a. Je veux faire du vélo pour me muscler le cœur
b. C'est parce que veux me muscler le cœur que je veux faire du vélo.

b) Quoique fondamentalement prescriptives, les modalités bouliques peuvent, lorsqu'elles sont exprimées par certains verbes (*souhaiter*, *espérer*, *craindre*) porter sur des procès passés (valeur du paramètre T de la modalité intrinsèque au prédicat) :

(5) a. Je crains qu'il n'ait échoué
b. Je souhaite qu'il ait réussi.

Nous avons avancé l'hypothèse (cf. § 6.3.3.) que, dans ce cas, la valeur prospective se construit relativement à l'état résultant du procès, qui est présenté comme encore inconnu.

c) Toute modalité boulique porte normalement (cf. § 6.3.3.) sur un procès considéré comme réalisable (i.e. compatible avec un ensemble de conditions préalables). Reste que cette valeur de possible relatif (le réalisable), affectée à la modalité intrinsèque au prédicat exprimant le procès, peut être prise en charge ou non par le locuteur (paramètre E de cette même modalité). C'est entre autres le rôle du conditionnel que de marquer une telle non prise en charge énonciative :

(6) a. Je voudrais qu'il obtienne son examen, mais je sais que c'est impossible

(6) b. ? ? Je veux qu'il obtienne son examen, mais je sais que c'est impossible [cet énoncé n'est interprétable que si l'on considère que la seconde proposition opère une correction rétroactive].

Et l'on retrouve ainsi l'opposition aristotélicienne entre la *proairesis* (volonté qui ne peut affecter que le possible [33]) et la *boulesis* (qui peut porter aussi sur l'impossible), telle qu'elle est présentée dans l'*Ethique à Nicomaque* (III, 4, 111b 19).

d) Une modalité boulique peut encore correspondre à une intention (d'agir) ou non, selon que le procès est contrôlé par le sujet servant d'instance de validation de la modalité. Comparons les énoncés :

(7) a. Je veux qu'il pleuve

b. Je veux sortir

c. Je veux réussir mon examen.

La modalité boulique de (7a) est clairement non intentionnelle. le procès n'étant pas contrôlable par le sujet. Inversement en (7b), elle est nettement intentionnelle, car le procès est agentif et de ce fait directement contrôlable. Mais (7c) prête à discussion, car la modalité boulique n'est interprétable comme intentionnelle qu'à la condition de considérer que le sujet a la capacité de contrôler le procès. Et la construction de la modalité correspondant à cette capacité (aléthique) de contrôler le procès ne peut résulter que d'une inférence à partir de connaissances d'arrière-plan, sur la situation dont il est question, sur le type d'examen et les qualités du candidat.

e) La subjectivité mise en œuvre peut enfin être individuelle (dans le cas le plus fréquent) ou collective, comme, par exemple, dans les revendications à caractère social ou politique. C'est la valeur de I qui est alors en cause : il s'agit de variations à l'intérieur de la zone convexe dédiée à la subjectivité.

Examinons maintenant les différents cas limites résultant de déplacements sur les zones de valeurs associées à I et à D.

---

[33] Le terme de *proairesis* n'est cependant pas toujours pris en ce sens dans le corpus aristotélicien ; cf. Aubenque (1963 : 122).

Aux frontières de la zone attribuée à I, la modalité boulique rencontre le champ déontique (au voisinage de v^0) et le domaine aléthique (à proximité immédiate de h^0). La rencontre avec la modalité déontique se traduit par le fait qu'on ne sait plus, en particulier lorsque le sujet occupe une position institutionnelle hiérarchiquement élevée, s'il s'agit de volonté et/ou d'obligation :

(8) a. Je veux que vous fassiez cet exercice immédiatement
b. Faites cet exercice immédiatement !

Cette convergence du boulique et du déontique, qui se manifeste très régulièrement avec l'impératif est explicitée par une formule comme « *vos désirs sont des ordres* ».

C'est la notion de « *besoin* » qui traduit le mieux la rencontre entre le boulique et l'aléthique : un désir qui procède de la nature même. Et l'on ne s'étonnera pas que des marqueurs de modalité boulique (9b) ainsi que de modalité aléthique (9c) servent à exprimer de tels besoins :

(9) a. Cette plante a besoin de beaucoup de lumière
b. Cette plante demande / veut de beaucoup de lumière
c. Cette plante nécessite beaucoup de lumière.

A la confluence du boulique, du déontique et de l'aléthique, au voisinage de (h^0, v^0), on trouve des expressions du type :

(10) Cette plante exige / tolère une exposition à mi ombre

où des marqueurs déontico-bouliques (*exiger* / *tolérer*) sont utilisés pour exprimer des caractéristiques objectives de la plante (on peut encore convoquer l'appréciatif pour exprimer ce type de besoin : « *cette plante aime la lumière* »).

Si l'on considère maintenant les valeurs de D, la parenté avec le déontique se trouve renforcée (ces modalités partagent le même champ de valeur). C'est pourquoi, dans le cas de l'impératif par exemple, il est souvent très difficile de savoir si l'on a affaire à une modalité boulique et/ou déontique, la différence étant due, pour l'essentiel, au statut social (hiérarchique) des participants (comme on l'a indiqué ci-dessus).

Mais un rapprochement est aussi possible avec l'appréciatif : les valeurs de I sont communes, et celles de D sont contiguës. Cette proximité se manifeste tout particulièrement avec le « désirable hypothétique » qui permet d'exprimer des désirs et des demandes, par le biais de ce qui est usuellement reconnu comme des actes de discours indirects :

(11) a. J'aimerais / apprécierais que tu fermes la fenêtre
b. Je serais satisfait / soulagé si tu fermais la fenêtre.

7.7.4. Principaux moyens d'expression

Parce qu'elles sont injonctives, les modalités bouliques ne peuvent être intrinsèquement associées aux lexèmes au niveau lexical (cf. § 6.3.2.). Toutefois, il arrive qu'elles soient dénotées par des lexèmes (ex. : *désir* / *désirer, aversion, volonté* / *vouloir, souhait* / *souhaiter* .. .), lesquels peuvent fonctionner comme métaprédicats :

(12) a. Je veux / souhaite que
b. J'ai le désir / la volonté de / que.

A quoi s'ajoutent les verbes illocutoires comme *demander, supplier*, qui, outre l'acte de discours qu'ils désignent, expriment une modalité boulique prise en charge par l'individu auquel renvoie le sujet du verbe illocutoire (ex. : « *Pierre demande à sortir* » implique « *Pierre se présente comme désirant sortir* »).

Elles sont aussi marquées par certains coverbes de « modalité d'action » (cf. § 6.2.2.2.) qui impliquent l'intentionnalité du procès sur lequel ils portent : *renoncer à essayer de, s'efforcer de, s'acharner à*, etc. Elles ont alors le statut d'opérateurs prédicatifs (dans la mesure où elles sont directement attribuées au sujet de la prédication, elles contribuent à constituer un prédicat complexe et peuvent être niées ou interrogées). La même analyse vaut pour des périphrases verbales comme « *être tenté de* », « *avoir envie de* », mais aussi pour les adverbes (*in*)*volontairement*, *volontiers*, et les locutions du type « *de son plein gré* », « *contre son gré* », qui sont également niables et interrogeables.

A l'inverse, l'impératif et les formules optatives (ex. : « *fasse le ciel que* ») n'étant pas susceptibles d'une telle analyse (la volonté exprimée n'est pas toujours attribuable au sujet de la prédication, elle ne peut être niée ni interrogée [34]) seront analysés comme des marqueurs de modalité à statut d'opérateur propositionnel.

Les modalités bouliques sont inférées lorsque le procès est conçu, de façon stéréotypique, comme intentionnel (ex. : *marcher, ouvrir la porte*, etc.), ou par le biais d'une métarègle inférentielle comme celle qui stipule que les jugements moraux ne peuvent concerner que les actions ou comportements intentionnels (cf. § 6.3.6.). Ainsi, en énonçant

[34] Ce qui est nié à l'impératif négatif, ce n'est pas la volonté elle même, mais ce sur quoi elle porte.

(13) Pierre a ouvert la porte

le locuteur laisse entendre que Pierre a voulu ouvrir la porte (et qu'il l'a fait). Cette inférence est annulable par le contexte droit (on peut enchaîner par « *il ne l'a pas fait exprès* »). Remarquons qu'elle n'est pas déclenchée quand le lexème verbal (ou le GV tout entier) se voit associer un stéréotype porteur d'une modalité appréciative négative (dont l'individu désigné par le sujet de la prédication constitue le patient ou l'expérienceur) :

(14) Pierre s'est blessé / cassé la jambe

alors qu'elle devient beaucoup plus difficilement annulable lorsque le verbe ou le GV est normalement affecté d'une modalité appréciative positive :

(15) Marie a pris de bonnes vacances / s'est promenée / régalée / amusée. ?? Elle ne l'a pas fait exprès.

Ces phénomènes proviennent de la relation de motivation qui s'établit entre modalités bouliques et appréciatives : les modalités appréciatives positives servent de motifs aux modalités bouliques positives (cf. § 7.5.6.).

Des modalités bouliques dérivées par inférence à partir de jugements moraux (axiologiques) sont repérables dans des exemples comme :

(16) Luc n'aurait pas dû / a eu tort d'ouvrir la lettre.

Elles sont alors plus difficilement annulables (car impliquées par le jugement moral) que lorsqu'elles résultent uniquement du stéréotype associé au groupe verbal :

(17) Luc n'aurait pas dû / a eu tort d'ouvrir la lettre. ? (Mais) il ne l'a pas fait exprès.

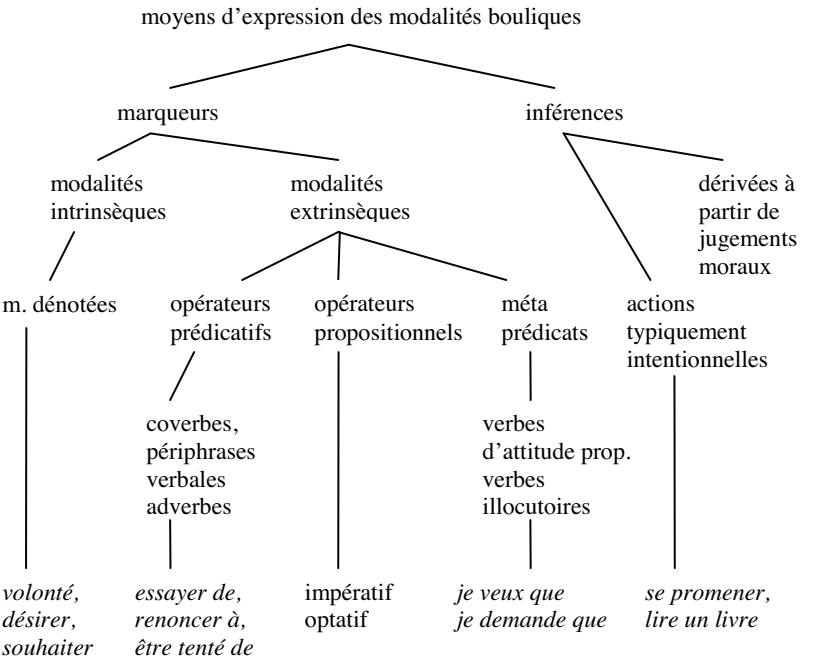
Nous observons enfin que, comme le *dire* constitue une action typiquement conçue comme intentionnelle, il porte lui-même une modalité boulique associée par inférence, et parfois explicitée au moyen de formules du type « *je veux dire (que)* ». C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il peut être *justifié* : la modalité boulique associée est relative à un ensemble de conditions qui lui servent de *motifs*. Cette justification est possible quand le dire est explicite (« *j'affirme que p parce que j'en suis convaincu* ») ou implicite :

(18) « Un jour ma mère me dit : "Puisque tu parles toujours de Mme de Guermantes, comme le docteur Percepied l'a très bien soignée il y a quatre ans, elle doit venir à Combray pour le mariage de sa fille. Tu pourras l'apercevoir à la cérémonie." » (Proust, *Du Côté de chez Swann*, éd. 1987, La Pléiade : 171 172).

On comprend que « *comme le docteur Percepied l'a très bien soignée* » désigne un motif de l'*action* de Mme de Guermantes, tandis que « *puisque tu parles toujours de Mme de Guermantes* » exprime un motif du *dire* de la mère du narrateur.

Soit pour conclure, un schéma récapitulatif des principaux moyens d'expression des modalités bouliques :

Fig.2



7.7.5. Valeurs modales

Les valeurs des modalités bouliques se répartissent selon les divers degrés de désir (valeurs de F, voir la Fig.1 du § 7.4.2.) : de l'aversion absolue (h^{min}) au désir irrépressible (h^{max}) en passant par des degrés intermédiaires exprimables au moyen d'expressions négatives comme « *n'avoir pas (très) envie de* » ou positives du type : « *être tenté de* », « *souhaiter* », etc. Au centre du continuum (h^0), l'indifférence, rendue par une expression comme « *ça m'est égal que/de* » (voir la répartition des valeurs sur le continuum au § 5.5.2.4.).

Or il apparaît qu'une même prédication peut supporter simultanément plusieurs modalités bouliques de valeurs différentes. Cette situation est rendue possible par divers facteurs :
a) Elles peuvent se rapporter à des instances de validation distinctes, qui entretiennent des désirs différents voire opposés :

(19) Pierre souhaite ce que Marie redoute.

b) Une modalité boulique peut être absolue, quand une autre n'est que relative :

(20) Bien qu'il n'en ait pas du tout envie, Pierre veut aller en Angleterre pour améliorer son anglais.

c) Deux modalités bouliques distinctes peuvent être fondées sur des motivations différentes :
c1) l'une sur une modalité appréciative absolue, l'autre sur une modalité appréciative relative :

(21) Bien qu'il en ait très envie, Pierre ne veut pas reprendre de digestif

c2) l'une sur une modalité appréciative non dérivée, l'autre sur une modalité appréciative dérivée de l'axiologique :

(22) Bien qu'il en ait très envie, Pierre ne veut pas laisser la correction de toutes les copies à ses collègues.

Le conflit entre valeurs bouliques c1 est caractéristique des situations de *contraintes* : on peut forcer quelqu'un à faire quelque chose en le menaçant de sanctions ; il désire alors faire ce qu'il n'a pas envie de faire simplement parce qu'il redoute les conséquences d'un refus.

Quant au conflit c2, il explique l'apparent et fameux paradoxe de la « *faiblesse de la volonté* » (*akrasia*, cf. Engel 1984, Davidson éd. 1984**,** et les références citées dans ces articles) : dans ce cadre, la faiblesse de la volonté résulte du fait qu'un sujet privilégie une modalité boulique fondée sur de l'appréciatif non dérivé, par rapport à une modalité boulique qui s'appuie sur de l'appréciatif dérivé de l'axiologique : il agit conformément à son plaisir plutôt qu'à son devoir. Et c'est évidemment parce qu'un tel choix est considéré comme axiologiquement blâmable qu'il est qualifié de « *faiblesse* » (terme intrinsèquement porteur d'une modalité appréciative / axiologique négative).

Observons encore que, comme on tient ordinairement pour blâmable de privilégier le désirable non dérivé (le plaisir immédiat) par rapport au désirable relatif (ce qui est censé avoir des conséquences désirables), on qualifie également de « faiblesse de la volonté » le fait de choisir la modalité

boulique fondée sur l'appréciatif non dérivé dans le cas d'un conflit de type c1. Autrement dit, l'individu *Pierre* des exemples (21) et (22) serait considéré comme faisant preuve de « faiblesse » s'il choisissait de reprendre du digestif et/ou de laisser toutes les copies à ses collègues.

7.7.6. Rôles dans le discours

Parce que leur direction d'ajustement est orientée du monde vers l'énoncé, les modalités bouliques vont servir à exprimer des forces illocutoires directives (lorsque c'est l'allocutaire qui est l'agent ou, au moins, le contrôleur du procès exprimé) ou promissives (si c'est le locuteur qui remplit ce rôle). Encore faut-il préciser que sont surtout concernés les actes directifs dans lesquels le locuteur n'occupe pas une position institutionnelle lui permettant de transformer ses désirs en obligations (voir ci-dessus la frontière commune au boulique et au déontique) : demandes, prières, supplications. Pour ce qui concerne les ordres, deux cas se présentent : soit ils indiquent à la fois un désir et une obligation (ex. 23a), soit ils n'expriment qu'une obligation de nature institutionnelle, et ne marquent alors pas de modalité boulique (ex. 24a). Cette dernière peut alors être inférée, mais elle est contextuellement annulable, comme le montrent les possibilités d'enchaînement (respectivement 23b et 24b) :

(23) a. Je veux / exige que vous ramassiez ces papiers
b. Je veux / exige que vous ramassiez ces papiers, ?? mais je ne souhaite pas que vous le fassiez

(24) a. Vous devez ramasser ces papiers
b. Vous devez ramasser ces papiers, mais, au fond, je ne souhaite pas que vous le fassiez.

Rappelons que la direction d'ajustement n'a pas exactement la même portée dans le champ sémantique que dans le domaine pragmatique. Pour qu'une modalité soit sémantiquement injonctive, il suffit que le monde soit *envisagé* comme se conformant à l'énoncé, même si ce denier ne peut avoir d'effet réel sur le monde (ct § 2.3.3.). C'est pourquoi les souhaits, y compris ceux qui sont irréalisables, sont aussi massivement exprimés au moyen de modalités bouliques (ex. : « *je voudrais que* »).

7.8. Modalités déontiques

7.8.1. Caractérisation globale

L'obligatoire, l'interdit, le permis (ou non interdit) et le facultatif (ou non obligatoire) forment les valeurs modales déontiques. Elles ont fait, comme les modalités aléthiques et épistémiques, l'objet de systèmes logiques

développés : les logiques « déontiques » de Von Wright et ses successeurs. Du point de vue linguistique, elles servent à caractériser des jugements essentiellement prescriptifs, qui, à la différence des modalités bouliques, s'appuient sur des institutions (des systèmes de conventions), soit que le locuteur fasse parler l'institution elle-même (ex. 1), soit qu'il se trouve investi d'un rôle institutionnel lui permettant d'ordonner, de permettre ou d'interdire (ex. 2) :

(1) « Devant sa mère et devant Mlle Denise, *l'honneur lui commandait* de dissimuler son désespoir. » (E. Gaboriau, *La corde au cou*, Labyrinthes, éd. 2004 : 452)

(2) « Villebosse, bondit : Sachez, monsieur, que *je vous interdis* de plaisanter avec l'honneur de la comtesse ! rentrez le mot, monsieur ! rentrez ! ou vous m'en rendrez raison ! » (Anouilh, cit. *TLFi*).

Contrairement à ce qui est usuellement affirmé, cette situation n'impose pas que le locuteur se trouve occuper une position de supérieur hiérarchique par rapport à son allocutaire, mais simplement qu'il soit en situation de prendre appui sur un ensemble de conventions (de droits et de devoirs), explicite ou non, servant d'instance de validation de la modalité qu'il exprime. C'est ainsi qu'un élève peut, dans certaines conditions, légitimement utiliser une modalité déontique pour s'adresser à un enseignant (ex. : « *Vous n'avez pas le droit de me frapper* »).

Pour autant, les modalités déontiques ne figurent pas nécessairement dans des actes directifs, car elles peuvent aussi avoir une valeur secondaire descriptive. Elles servent alors à formuler des « *jugements normatifs* », qui expriment des « *normes* » (cf. Ogien 2001 : 11). On oppose de ce point de vue les impératifs (« *sortez !* ») aux énoncés normatifs (« *vous devez sortir !* »). Seuls ces derniers sont susceptibles d'être dits vrais ou faux (cf. Kalinowski 1972 : 59). Il faut encore ajouter que les modalités déontiques se laissent exprimer, outre par certains verbes illocutoires directifs (en emploi performatif ou non : « *je vous ordonne* / *interdis de* », « *la morale commande de ...* »), par des énoncés gnomiques au présent (« *le couteau se tient dans la main droite* », « *on ne parle pas la bouche pleine* ») des infinitifs (« *essuyer ses pieds avant d'entrer* ») et des futurs simples (« *tu ne tueras point* »).

Toute modalité déontique porte sur un procès envisagé de façon prospective (à cause de l'orientation de la direction d'ajustement). Ce procès doit être intentionnel (ex. 3) ou, au moins, contrôlable, c'est-à-dire qu'il doit pouvoir exprimer le résultat d'une action intentionnelle (ex. 4 et 5) :

(3) Vous devez sortir !

(4) « Nous avons une loi et selon cette loi il doit mourir » (*Evangile de Jean* 19, 7, cit. par Kronning 1996 : 79)

(5) a. « Les candidates et les candidats ne doivent pas être âgés de plus de 52 ans au moment de la nomination » (ex. de Conte 1998 : 142 [35])

b. « Les mailles des folles *doivent avoir au moins cinq pouces d'ouverture en carré* ; mais les pêcheurs les font souvent beaucoup plus grandes, parce qu'ils se proposent de ne prendre avec ce filet que de gros poissons. » (cit. *TLFi*).

Ce n'est pas la valeur modale (au plan conceptuel) qui diffère dans ces exemples. On a toujours affaire à l'obligatoire. Mais c'est uniquement le statut syntaxique de la modalité : il s'agit d'une obligation *de re*, intraprédicative (à statut d'opérateur prédicatif) en (3) et d'une obligation *de dicto*, extraprédicative (à statut de métaprédicat) en (4) et (5). C'est uniquement dans le premier cas que l'obligation porte sur le sujet de la prédication, considéré comme l'agent du procès intentionnel. Les obligations énoncées par (4) et (5) affectent des agents, non exprimés, responsables des situations posées comme obligatoires (ceux qui doivent tuer le Christ en (4), les services chargés de trier les candidatures recevables en (5a), les pêcheurs qui fabriquent les filets, ou « *folles* » en (5b)).

7.8.2. Modélisation

Les modalités déontiques partagent avec les modalités axiologiques le même champ de valeurs de I (l'instance de validation est de nature institutionnelle), et avec les modalités bouliques les mêmes valeurs de D (ces modalités sont injonctives) :

[35] Ce type d'exemple est considéré par Conte (1998) comme exprimant des « modalités anankastiques » (selon l'expression de Von Wright 1963). Il s'agirait, pour Kronning (1996 : 117, d'un sous type de modalité aléthique. Le dispositif théorique de la TMM nous conduit à les considérer comme des modalités déontiques *de dicto* (parce qu'elles expriment des obligations de nature institutionnelle, cf. § 8.9.1.1.).

Fig.1

I (mod. déontiques) : (([h^0, h^{max}]) ; ([v^0, v^{max}]))

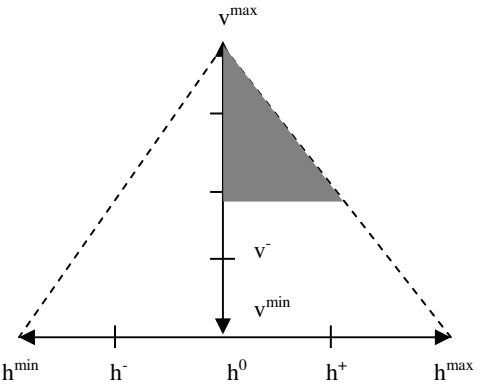
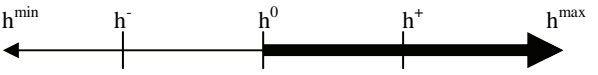


Fig.2

D (mod. déontiques) : *Positif strict* (]h^0, h^{max}])



Les variations à l'intérieur de ces zones vont définir des sous-catégories et des cas limites.

7.8.3. Sous-catégories et cas limites

Un découpage dossier des valeurs de D permet d'isoler trois sous-classes de modalités déontiques :

a) les jugements normatifs et gnomiques (au présent) : D (mod) : *Positif faible* (]h^0, h^+[) ;

b) les performatifs et les futurs déontiques : D (mod) : *Positif moyen* (h^+) ;

c) les impératifs et les infinitifs : D (mod) : *Positif très fort* (]h^+, h^{max}]).

Cette classification résulte de l'utilisation du test d'enchaînement par les expressions « *c'est vrai / faux* » (cf. § 2.3.3.). Seuls les impératifs et les infinitifs excluent cet enchaînement (6a, b) ; il est syntaxiquement possible, mais relativement inapproprié, au plan sémantico-pragmatique (en particulier l'enchaînement sur « *c'est faux* ») avec les performatifs et les futurs (7a, b) ; il ne soulève guère de difficulté avec les énoncés normatifs et gnomiques (8a, b) :

(6) a. Sortez ! ?? C'est vrai / ?*C'est faux

b. Fermer la porte. ?* C'est vrai / ?*C'est faux

(7) a. Je vous ordonne de sortir. C'est vrai / ? ? C'est faux
b. Vous sortirez ! C'est vrai / ? ? C'est faux

(8) a. Vous devez sortir. C'est vrai / C'est faux
b. On ne parle pas la bouche pleine. C'est vrai / C'est faux.

Les valeurs de I sont susceptibles de varier de la conventionalité pure (au voisinage de v^{max}), dans les exemples où l'instance institutionnelle est explicite (« *la loi interdit que* / *de …* », « *l'honneur commande de …* »), jusqu'à la frontière avec la subjectivité individuelle (« A mes yeux, la charité est le plus impérieux des devoirs ! » [36], « *j'exige que …* ») ou collective (voir les conventions d'usage exprimées par les énoncés gnomiques du type (8b)).

Mais les valeurs de I peuvent aussi se rapprocher de h^0 (sur l'axe des abscisses) et l'on observe alors une proximité nette avec les vérités aléthiques *a priori* (cf. § 5.8.2.1. et 7.3.3.) :

(9) Un triangle rectangle a un angle droit ≈ doit avoir un angle droit.

Quant aux valeurs de D à proximité de h^0, elles signalent la convergence du déontique et de l'axiologique (renforcée par la métarègle inférentielle du § 6.3.6., qui stipule qu'accomplir l'interdit est blâmable, alors qu'il est louable de se conformer à l'obligatoire) :

(10) Ce n'est pas bien de cracher par terre ≈ on ne doit pas / il ne faut pas cracher par terre.

On prendra soin de dissocier ces cas limites d'autres types d'obligations, non déontiques au sens où elles ne renvoient pas à des institutions, à des systèmes de conventions (les valeurs de D sont identiques, mais celles de I radicalement différentes cf. § 2.3.4. et 5.8.3.). Il s'agit des « obligations pratiques » (ex. 11) et des « obligations épistémiques » (ex. 12) qui expriment la relativité d'une modalité épistémique vis-à-vis d'un ensemble de prémisses :

(11) Pour sortir on doit passer par la porte

(12) Il faut qu'il soit passé par la fenêtre, puisque la porte est fermée de l'intérieur.

7.8.4. Principaux moyens d'expression

La direction d'ajustement étant orientée du monde vers l'énoncé, les modalités déontiques ne peuvent fonctionner comme modalités intrinsèques

[36] Exemple de J. Verne cité au § 5.8.2.3.

au niveau lexical qu'à titre de modalités dénotées (en vertu d'une métarègle linguistique, cf. § 6.3.2.) par des lexèmes du type : *obliger, obligation, obligatoire, permission, interdit, toléré*, etc.

Au niveau sublexical, ces modalités peuvent être linguistiquement marquées, et on les rencontre dans la définition de termes comme *consigne* : « Instruction écrite ou verbale donnée à un militaire, un gardien et, par extension, à toute personne, sur ce qu'il *doit* faire et empêcher de faire » (*TLFi*). En revanche, elles sont inférées, car associées aux stéréotypes (dont certains varient selon les discours), avec un terme comme *loup* : « qui *doit* être détruit / protégé ».

En tant que modalités extrinsèques, elles accèdent à tous les statuts syntaxiques :

a) Opérateurs prédicatifs, elles sont marquées par les coverbes *pouvoir* et *devoir* (dans leur lecture déontique *de re*, cf. § 8.9.), ainsi que par des périphrases verbales :

(13) Luc doit / peut sortir

(14) Luc est dans l'obligation / a le droit / la permission de sortir.

b) Opérateurs propositionnels, elles ne peuvent être niées ni interrogées en tant que telles lorsqu'elles sont exprimées par l'impératif (15a), le subjonctif (15b), le présent à valeur injonctive (15c), le présent gnomique (15d), le futur (15e), et l'infinitif (15f) :

(15) a. Prenez vos cahiers !
b. Qu'il vienne immédiatement !
c. Tu te mets au travail immédiatement !
d. On se lave les mains avant de manger !
e. Tu n'oublieras pas de fermer la porte !
f. Essuyer ses pieds avant d'entrer.

c) Métaprédicats, elles sont exprimées par *devoir* et *pouvoir* dans leur lecture déontique *de dicto* (portant sur un procès non agentif, ex. l6a, b), par des lexèmes dénotant des valeurs modales déontiques en construction impersonnelle (17ab), par les verbes exprimant des actes illocutoires directifs (18), ainsi que par la tournure impersonnelle « *il faut que* » (19) :

(16) La viande doit$_{\text{déontique}}$ absolument être tendre
b. Les candidats peuvent$_{\text{déontique}}$ être mariés

(17) a. Il est obligatoire / interdit / permis que / de ...
b. C'est une obligation que / de ...

(18) Je vous ordonne/interdis de ...

(19) « Il fallait que son frère fît honneur à la famille » (Peyré, cit. *TLFi*).

A cela, s'ajoutent les adverbes déontiques, *obligatoirement* et *impérativement*, qui se combinent avec les autres marqueurs déontiques pour *préciser* la valeur (la force) de la modalité (cf. § 6.2.2.3.) :

(20) Vous devez impérativement rendre ce dossier pour lundi.

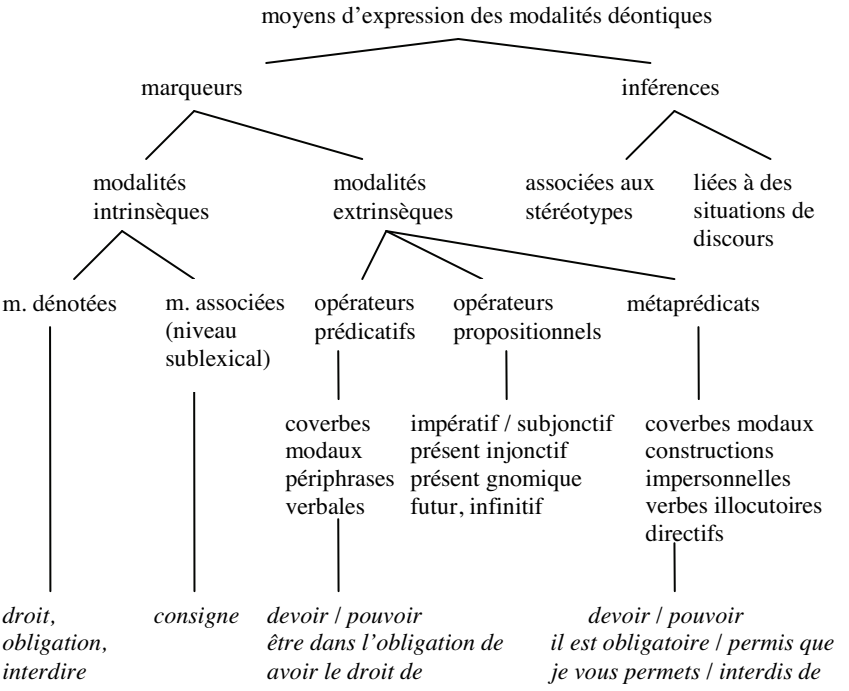
Des modalités déontiques sont pragmatiquement inférables en discours, soit parce qu'elles sont associées, au niveau sublexical, aux stéréotypes correspondant aux lexèmes (voir l'exemple de *loup*, ci-dessus), soit parce qu'elles dépendent du statut et des relations entre les participants de la situation de discours. Un exemple d'acte indirect, souvent évoqué, suffira pour illustrer ce fonctionnement. Le locuteur de l'énoncé :

(21) Il fait froid

exprime un jugement appréciatif négatif. Dans une situation de discours telle que l'allocutaire est en mesure d'atténuer cet effet de froid et telle que le locuteur est en situation de donner des ordres à l'allocutaire, l'énoncé sera dérivé en un acte directif porteur d'une valeur modale déontique d'obligation (de mettre fin à la situation présentée comme indésirable).

Soit un schéma pour résumer l'ensemble :

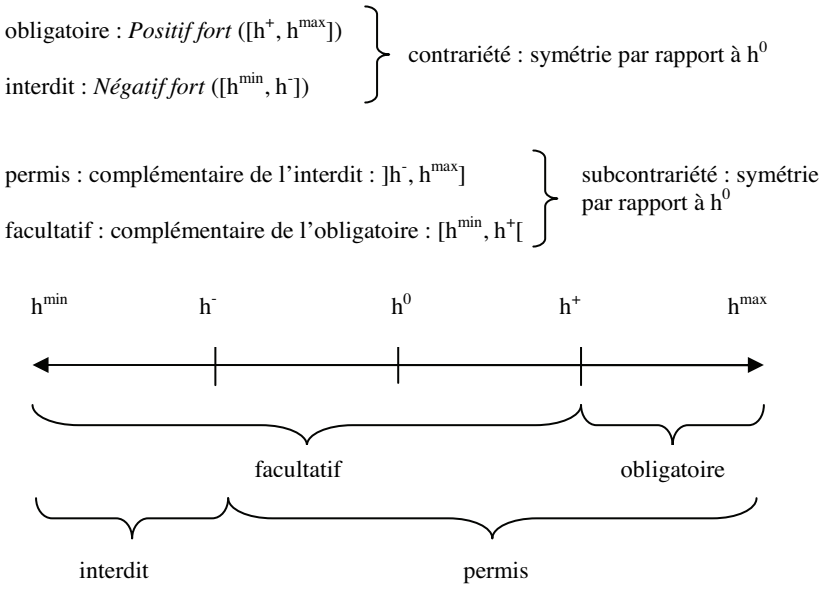
Fig.3



7.8.5. Valeurs modales

On distingue classiquement quatre valeurs l'obligatoire, l'interdit, le permis et le facultatif qui se définissent relativement les unes aux autres au sein du carré modal déontique (cf. § 2.4.2.) : l'obligatoire et l'interdit sont en relation de *contrariété*, tandis que le facultatif est le *contradictoire* de l'obligatoire (le non obligatoire), et le permis celui de l'interdit (le non interdit). Sur l'axe associé au paramètre F, ces valeurs se répartissent ainsi :

Fig.4



Ce type de représentation rend compte, outre des relations classiques de contrariété et de contradiction, du fait qu'il existe des degrés dans l'obligation et l'interdiction, que l'on peut préciser au moyen d'adverbes indiquant le haut degré (*devoir* / *falloir absolument*, *impérativement*) ou, au contraire, d'expressions exprimant un degré faible (le conseillé / déconseillé, respectivement *Positif faible* et *Négatif faible* ; ex. « *il vaut* / *vaudrait mieux que …* »).

Il existe, en philosophie pratique et juridique, toute une littérature sur les « conflits d'obligations ». Ces confits résultent comme pour les modalités axiologiques du fait qu'un même individu est simultanément sujet de plusieurs institutions, qui ne prescrivent pas nécessairement des obligations compatibles entre elles. Nul besoin de développer ce point ici. On se contente d'indiquer que, dans la TMM, ces apparentes contradictions sont représentées par le fait que diverses valeurs modales déontiques peuvent apparaître dans un même énoncé, qui mettent en œuvre des instances de validation distinctes. C'est ainsi qu'une même action peut être dite « *moralement obligatoire, mais juridiquement interdite* ». Le même genre de conflit oppose modalités axiologique et déontique, dans cet exemple :

(22) « Grâce au ciel, Baber et ses complices feront tout à eux seuls, et je ne tremperai pas les mains d'un loyal Anglais dans un meurtre que la morale

publique *réprouve*, bien que la politique le *commande*. » (A. Assollant, *Capitaine Corcorant*, Le Serpent à Plumes, éd. 2006 : 333).

7.8.6. Rôles dans le discours

Si les modalités déontiques ont été particulièrement étudiées en philosophie juridique, c'est parce que leur rôle est essentiel au fonctionnement des institutions. Le droit désigne un type de discours qui relève fondamentalement de cette modalité.

C'est dans de tels cadres institutionnels que les modalités déontiques permettent d'accomplir des actes illocutoires directifs (ordres, permissions, interdictions ...).

Si ces modalités ont des effets sur les comportements des sujets, c'est parce qu'un « bon sujet » pour une institution doit vouloir accomplir l'obligatoire et refuser l'interdit (cf. 6.3.6.). C'est ainsi que le déontique « motive » le boulique :

(23) « Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir » (Corneille, *Héraclius empereur d'Orient*, v. 1582).

Mais simultanément, les recherches philosophiques sur les systèmes de normes ont montré que l'obligatoire induit la possibilité pour l'agent de remplir l'obligation qui lui incombe, ainsi que le caractère non prévisible et non voulu d'avance de l'acte posé comme obligatoire : si j'impose à quelqu'un de faire quelque chose, je présente cette action comme réalisable (je fais au moins comme si elle l'était) et cela suppose normalement que mon allocutaire n'était pas préalablement et inéluctablement disposé à le faire (sans quoi l'ordre serait non pertinent). Ces phénomènes sont pris en charge par des métarègles linguistique et inférentielle (cf. § 6.3.).

8. Applications au français : études de marqueurs

8.1. Présentation

Qu'on ne s'attende pas à trouver dans les pages qui suivent des études à prétention exhaustive de certains marqueurs de modalité. Car chacun d'eux, envisagé dans la diversité et la complexité de ses emplois demanderait une monographie. On se concentrera, beaucoup plus modestement, sur quelques effets de sens de ces marqueurs en contexte. Comme nous avons déjà brossé, au chapitre 7, la répartition des marqueurs modaux selon les différentes catégories modales qu'ils permettent d'exprimer, nous allons privilégier ici un autre angle d'attaque, qui consiste à proposer des hypothèses explicatives, formulées dans le cadre de la TMM, pour résoudre des problèmes légués par les traditions logique et/ou linguistique. Ces problèmes vont ainsi faire l'objet d'un traitement inédit qui, croyons-nous, montre l'efficacité de l'approche modulaire. Il va de soi que des analyses alternatives de ces questions pourraient être formulées dans le cadre même de la TMM, et que celles que nous proposons, ne constituent vraisemblablement que des approximations de solutions encore à venir.

Ces problèmes se laissent schématiquement regrouper en deux ensembles :

a) ceux qui portent essentiellement sur des questions d'inférence et de validité des raisonnements (ils sont principalement issus de la problématique logico-philosophique),

b) ceux qui concernent davantage des aspects de la signification linguistique (relations de paraphrase, quasi-synonymie, polysémie, ambiguïté …), et qui ont été soulevés par la tradition grammairienne et linguistique.

Les sections 8.2 à 8.4. sont consacrées à des questions du premier type, tandis que les sections 8.5. à 8.9. portent sur des problèmes de la seconde catégorie, quoiqu'il n'y ait nulle étanchéité entre ces deux problématiques.

Présentons rapidement ces différentes sections, et signalons d'emblée que les titres retenus renvoient, par commodité, à la façon dont ces problèmes sont traditionnellement identifiés, mais n'indiquent en rien la façon dont nous envisageons de les résoudre. Il y a même parfois contradiction entre les deux (voir la section 8.7., par exemple). Comme ces questions ont déjà reçu, pour la plupart, d'innombrables réponses à prétention explicative dont aucune ne s'est clairement et durablement imposée nous ne pouvons, au mieux, qu'évoquer certaines d'entre elles.

La section 8.2., intitulée « *croire* et *savoir* », traite, en réalité, des inférences valides que l'on peut tirer de constructions du type [*je sais que* p / *il sait que* p], [*je crois que* p / *il croit que* p] : pourquoi, par exemple, de « *je*

sais que p » on peut inférer que « *je sais que je sais que* p », alors que de « *il sait que* p », on ne peut légitimement tirer « *il sait qu'il sait que* p », mais seulement « *je sais qu'il sait que* p ». L'analyse proposée est étendue à la factivité en général, ainsi qu'aux autres verbes d'opinion et aux verbes locutoires.

Au § 8.3., nous reprenons de façon synthétique ce qui a été brièvement présenté aux § 2.6.2. et 5.3.3. sur l'interprétation des connecteurs « *et* » et « *ou* » dans le champ des modalités. Comme ce fonctionnement s'étend à tous les énoncés dont la structure logique se laisse décrire au moyen de connecteurs logiques, la solution retenue (qui concerne le paramètre P) prend une valeur extrêmement générale.

La section suivante (§ 8.4. « L'opacité référentielle ») évoque à nouveaux frais les problèmes posés par des énoncés du type « *Œdipe croit qu'il a épousé Jocaste* », qui n'implique pas, comme on sait, qu'« *Œdipe croit qu'il a épousé sa mère* ». La solution proposée n'est pas formulée en termes de référence et d'intensionnalité, mais repose sur les valeurs des paramètres correspondant à l'instance de validation (I) et à la prise en charge énonciative (E).

A partir de la section 8.5., ce sont des problèmes issus principalement de la tradition linguistique qui sont abordés. Le premier d'entre eux concerne le traitement de la négation, de l'interrogation et des hypothétiques. Plutôt que de les tenir pour des modalités à part entière (comme cela est parfois avancé), on les considère comme des marqueurs qui contribuent à l'expression de modalités construites par ailleurs, en fixant la valeur de certains de leurs paramètres. Or, pour chacun de ces marqueurs, deux solutions se proposent dans le cadre de la TMM : ou l'on tient que c'est la valeur de F (la force de la validation) qui est en cause, ou l'on admet que c'est le degré de prise en charge (E) de la validation de la prédication par le locuteur qui est concerné. On montre que loin de s'exclure mutuellement, ces deux solutions trouvent également à s'appliquer, donnant ainsi lieu à des distinctions sémantiques, fines (sans contrepartie référentielle directement identifiable) mais fondamentales.

C'est le problème, classique en sémantique lexicale, de savoir pourquoi « *il n'est pas gentil* » est ordinairement paraphrasable par « *il est méchant* », alors que « *il n'est pas méchant* » n'équivaut pas forcément à « *il est gentil* », qui est repris au § 8.6. L'opposition entre termes « marqués / non marqués », se trouve ici redéfinie en relation à la structure du champ de valeurs de la force de validation (F) des modalités intrinsèques.

Cette hypothèse est ensuite étendue (§ 8.7.) à la question dite de la « montée de la négation » (du nom de la solution transformationnelle, qui fut, un temps, retenue) : pourquoi « *je ne veux pas manger* » équivaut-il ordinairement à « *je veux ne pas manger* », alors que « *je ne refuse pas de manger* » n'implique nullement que « *je refuse de ne pas manger* » ?

La section 8.8. aborde la question, ô combien débattue, de l'alternance indicatif / subjonctif dans les complétives (pourquoi certains verbes sont-ils suivis de l'indicatif et d'autres du subjonctif, quand d'autres encore tolèrent les deux moyennant certaines différences de sens ?). La solution proposée, qui prend appui sur les paramètres F et D, est à la fois simple, claire et réfutable. Comme nous ne sommes pas parvenus à la réfuter, nous la considérons, jusqu'à preuve du contraire, comme corroborée.

Nous ne pouvons qu'évoquer succinctement la polysémie (au moins apparente) des coverbes modaux *pouvoir* et *devoir*. Le but du § 8.9. est simplement de montrer comment la diversité des effets de sens de chacun de ces marqueurs en contexte se laisse décrire et dériver d'un noyau de sens commun, dans le cadre de la TMM.

Le propos est de montrer, en outre, qu'en dépit de ce que sa très grande généralité pourrait faire craindre, la TMM rend possible la formulation de solutions rigoureuses et réfutables à des problèmes sémantiques fins.

8.2. Croire et savoir

Cette section traite de la sémantique des expressions « *croire que* » et « *savoir que* », et plus précisément des inférences autorisées par les phrases qui les comportent. On sait que, de ce point de vue, les tours en « *savoir si* », « *savoir quand* », « *savoir où* » demandent des analyses spécifiques. Nous n'en traitons pas ici.

8.2.1. Les données

Quoique de forme comparable, des énoncés du type :

(1) a. Je sais que p
    b. Il sait que p
(2) a. Je crois que p
    b. Il croit que p

n'autorisent pas les mêmes inférences, et ont des conditions d'emploi en discours bien différentes. Les recherches en logique épistémique appliquées à la linguistique [1] ont permis d'établir les oppositions suivantes, concernant les inférences valides que l'on peut dériver de ce type d'énoncés :

a) Différences entre « *savoir que* » et « *croire que* » :

Outre le fait que « *Je sais que* » ne supporte pas la négation, alors que « *Je crois que* » l'accepte sans difficulté :

[1] Cf. Hintikka (1962), Gardies (1979 : 107 140), Martin (1987 : 43 64).

(3) ?* Je ne sais pas que p

(4) Je ne crois pas que p

p se laisse inférer des énoncés comportant « *savoir que* p », mais non de ceux qui contiennent « *croire que* p » :

(5) a. Il sait que p
b. Il ne sait pas que p → p
c. Je sais que p

(6) a. Il croit que p
b. Il ne croit pas que p ↛ p.
c. Je crois que p

A partir des énoncés en « *savoir que* », mais non de ceux en « *croire que* », on infère « *Je sais que* p » :

(7) a. Il sait que p
b. Il ne sait pas que p → Je sais que p

(8) a. Il croit que p
b. Il ne croit pas que p ↛ Je sais que p.

b) Différences entre « *Je sais que* » (usage « direct ») et « *Il sait que* » (usage « oblique » [2]) :
Aux exemples (7a), (7b) ci-dessus, on oppose :

(9) Je sais que p ↛ Il sait que p.

Martin (1987 : 46) montre que de l'énonciation de « p », on infère « *Je sais que* p », mais non « *Il sait que* p » :

(10) p → Je sais que p

(11) p ↛ Il sait que p

« *Je sais que* p » est récursif, à la différence de « *Il sait que* p » :

(12) Je sais que p → Je sais que je sais que p

(13) Il sait que p ↛ Il sait qu'il sait que p.

[2] On reprend ici la terminologie de Martin (1987) qui ne parle d'usage direct que pour désigner les emplois à la première personne du présent de l'indicatif. Seul l'usage direct autorise la lecture « transparente », cf. § 2.5.2.

En revanche, de « *Il sait que* p » on peut inférer que « *Je sais qu'il sait que* p », mais il est évidemment exclu de tirer « *Il sait que je sais que* p » de « *Je sais que* p » :

(14) Il sait que p → Je sais qu'il sait que p

(15) Je sais que p ↛ Il sait que je sais que p.

Outre ces oppositions, une analyse sémantique de ces constructions doit encore prédire les inférences valides à partir de structures du type :

(16) Pierre sait que Marie sait que p →
- p
- Je sais que p
- Marie sait que p
- Je sais que Marie sait que p
- Pierre sait que p
- Je sais que Pierre sait que p
- Je sais que Pierre sait que Marie sait que p
- Je sais que je sais que Marie sait que p
- Je sais que je sais que Pierre sait que p
- Je sais que je sais que Pierre sait que Marie sait que p
- etc.

Par ailleurs, concernant la *modalisation* opérée par ces constructions (i.e. leur incidence sur la valeur illocutoire et perlocutoire de l'énoncé dans le discours), on a observé (cf. Benveniste 1966 : 264, Borillo 1982) que « *je crois que* » servait fondamentalement de *marqueur d'atténuation* de la force illocutoire portant sur le contenu de la complétive, qu'il s'agisse d'une assertion (ex. « *je crois qu'il est là* ») ou, par exemple, d'une requête (ex. « *je crois que je vais avoir besoin de vous* » [3]). Cela n'est pas le cas des emplois « obliques » de *croire* (ex. « *je croyais que* », « *il croit que* »), qui expriment simplement une croyance attribuée à un individu. On en a conclu que l'expression « *je crois que* », dans sa lecture transparente, constituait un « opérateur énonciatif » (Vet 1994) ou un « adverboïde modal » (Apothéloz 2003), alors que dans les emplois obliques, il s'agit simplement du verbe *croire*.

[3] Pour une analyse détaillée de ces effets « socio interactionnels », cf. Apothéloz (2003).

De même, « *je sais que* », en lecture transparente, est considéré comme un « opérateur énonciatif », mais, à la différence de « *je crois que* », il ne porte sur l'acte illocutoire lui-même que de façon indirecte, par le biais d'un « acte de métacommunication » (Vet 1994 : 66), en indiquant que, contrairement à ce que pense ou pourrait penser l'interlocuteur, le locuteur tient déjà la proposition p pour admise (et considère qu'il en va de même pour l'interlocuteur). Ce fonctionnement a été décrit comme propre à l'usage direct de l'expression (même si des tours comme « *tu sais* / *on sait que* » paraissent aussi fonctionner parfois comme marqueurs de modalisation interactionnelle).

8.2.2. Critique des solutions proposées

Il y a d'abord une question de choix théorique. Dans le cadre de la TMM, les effets de modalisation ne sont pas considérés comme premiers, mais résultent de l'interaction de la valeur sémantique et syntaxique de la modalité avec le contexte linguistique et discursif dans lequel elle est insérée [4]. Ils doivent donc être expliqués à partir de l'analyse sémantique des modalités, laquelle sera en outre conçue de façon à rendre compte de l'ensemble des inférences valides. Cette perspective se distingue en cela de celle de la grammaire fonctionnelle adoptée par Vet, qui met directement en relation les effets de modalisation avec des positions syntaxiques.

Quant aux analyses logico-sémantiques des modalités exprimées dans ces constructions, elles soulèvent deux types de difficultés. La première concerne leur valeur prédictive. Selon Martin (qui présente l'analyse la plus poussée de la sémantique vériconditionnelle de ces tours), l'interprétation des constructions en « *savoir que* » est régie par une seule règle :

> « Soit E un verbe épistémique quelconque. On peut avancer l'hypothèse suivante :
> Dans une forme « a E_1 b E_2 … j E_n k (~) S*p* »
> La vérité de p se transmet à tous les univers hiérarchiquement supérieurs à celui de k (en l'occurrence de Uj à Ua) et de là à celui du locuteur » (Martin 1987 : 45).

Or il nous paraît possible d'imaginer des contre exemples à cette règle. Ainsi dans un contexte où Pierre dit qu'il ne sait pas si Marie va venir et que Luc n'en sait rien non plus, on peut parfaitement dire :

(17) Pierre ignore (ne sait pas) que Luc sait que Marie va venir

---

[4] Vet (1994 : 65, n.4) reconnaît lui même que son analyse de « *je sais que* » ne vaut pas dans tous les contextes discursifs.

alors que, selon la règle de Martin, cette structure devrait impliquer que Pierre sait que Marie va venir (puisque la vérité de la proposition devrait se transmettre jusqu'à l'univers de croyance de Pierre).

Mais notre critique la plus décisive et la plus générale porte sur le fait que les analyses issues de la logique épistémique reposent sur l'hypothèse de l'objectivité du savoir, opposée à la subjectivité de la croyance. Ainsi Gardies (1979 : 111) affirme-t-il que :

> « (…) la vérité de la proposition sue est telle non seulement pour le monde de la connaissance du sujet ou, si l'on préfère, pour celui de sa représentation, mais encore dans le monde réel où se trouve le sujet qui connaît. ».

Et Martin (dont on a vu pourtant qu'il considérait que « le vrai objectif n'a pas de réalité linguistique », 1987 : 38) avance, pour expliquer pourquoi la règle donnée ci-dessus ne s'applique pas aux constructions en « *croire que* » :

> « Alors que l'objectivité du savoir autorise la coïncidence des deux univers (*Il sait que p* présuppose *Je sais que p*), le croire, par sa subjectivité, impose une certaine distance. » (Martin 1987 : 54).

Ducrot, lui-même, dont on connaît les réticences vis-à-vis de la sémantique vériconditionnelle, adopte une analyse comparable, formulée une première fois en 1972, reprise et argumentée en 2006 :

> « Plus généralement, quand on place devant un énoncé *p* l'expression *X sait que*, c'est souvent à seule fin de poser avec une force particulière la vérité de « p ». *X sait que …* peut presque, dans ce cas, être considéré comme un modal, analogue à *Il est vrai que …* On a donc l'impression, devant ces faits, qu'on ne peut pas séparer, lorsqu'il s'agit du savoir, le mode subjectif de la croyance et sa valeur objective. C'est ce que Socrate objecte à Théétète : le savoir est une croyance qui fait preuve, une croyance qui se démontre elle même. » (Ducrot 1972 : 268).

> « Si j'ai une opinion p qui correspond à la vérité, mais que j'admets pour des raisons fausses, on ne dira pas que je sais p. Ainsi, si je pense que Jean est à Paris, ce qui est vrai, mais en m'appuyant sur le fait que j'ai rencontré Pierre à Paris et que je l'ai confondu avec Jean, on ne peut pas décrire ma croyance comme un savoir. En fait, je ne « sais » p que si ma croyance que p se fonde sur la vérité même de p. » (Ducrot & Carel 2006 : 228) [5].

---

[5] Cette conception du savoir est évoquée par Platon dans *Ménon* 98, et, de façon critique, dans *Théétète* 201. Elle est classique en philosophie analytique (cf. Ayer 1956 : 34, Chilsom 1957 : 16). Gettier (1967) a cependant montré, exemples à l'appui, qu'elle soulevait des difficultés qui, dans une perspective linguistique, restent à résoudre.

Or, si ces analyses peuvent rendre compte d'une conception philosophique du « savoir » (Ducrot renvoie explicitement à Platon ; Martin à Kant), elles s'appliquent beaucoup plus difficilement à l'expression « *savoir que* » [6], qui, comme l'avait déjà observé Brunot (éd. 1936 : 528), s'accommode, sans l'ombre d'une difficulté, de complétives exprimant des jugements incontestablement subjectifs et/ou d'ordre institutionnel (18), voire de simples suppositions (19a, b) :

(18) Je sais / il sait qu'elle est belle / méchante / savante / petite / ridicule

(19) a. Je sais / il sait qu'elle va peut être / risque de se fâcher

b. « Vous *saviez* cependant que les Prussiens étaient les plus nombreux et que *probablement* ils seraient vainqueurs ! » (E. Gaboriau, *La corde au cou*, Labyrinthes, éd. 2004 : 393).

C'est pourquoi, nous avançons une analyse assez nettement différente.

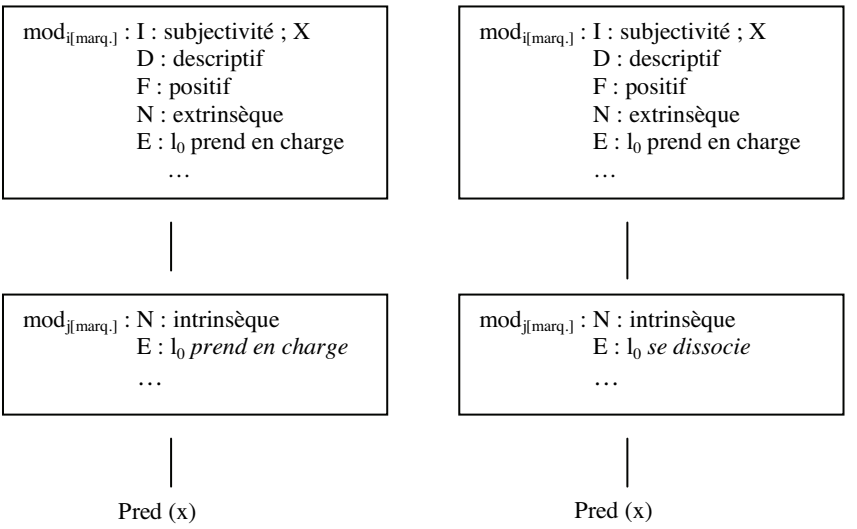
8.2.3. Propositions

Nous nous appuierons sur deux types d'éléments : les règles d'entrée associées à *savoir* et *croire*, et la métarègle inférentielle, dont il aura été beaucoup parlé dans cet ouvrage, selon laquelle, la prise en charge de la validation d'une prédication implique la validation subjective de cette prédication (elle correspond à la « présomption de sincérité » chez Martin).

Les règles d'entrée associées respectivement à *savoir* et *croire*, stipulent que, dans un contexte C1, tel que le verbe conjugué est suivi d'une complétive en « *que* p », ces deux verbes expriment également une modalité extrinsèque (mod_i), épistémique de force positive, mais que « *savoir que* » implique par le biais d'une règle extramodale que le locuteur (l_0) prend en charge la modalité (mod_j), intrinsèque ou extrinsèque, sur laquelle porte mod_i, tandis que « *croire que* » marque, à l'inverse, qu'il s'en dissocie (pour une présentation plus technique, cf. § 5.6.2.). En simplifiant à l'extrême, et en ne retenant qu'une seule modalité extrinsèque, on obtient des structures du type :

[6] Cette critique nous paraît valoir aussi dans une large mesure pour les analyses de Beyssade (1994, 1998), qui fonde la notion de *savoir* sur celle de « preuve ».

Fig.1 « X savoir que » « X croire que »



A cela s'ajoute la métarègle inférentielle, qui crée des modalités subjectives de force positive et de valeur temporelle de présent, engageant la subjectivité individuelle du locuteur (valeur de I) et prenant dans leur portée toute modalité prise en charge par le locuteur. D'où les structures enrichies de modalités inférées :

Fig.2 « X *savoir que* »

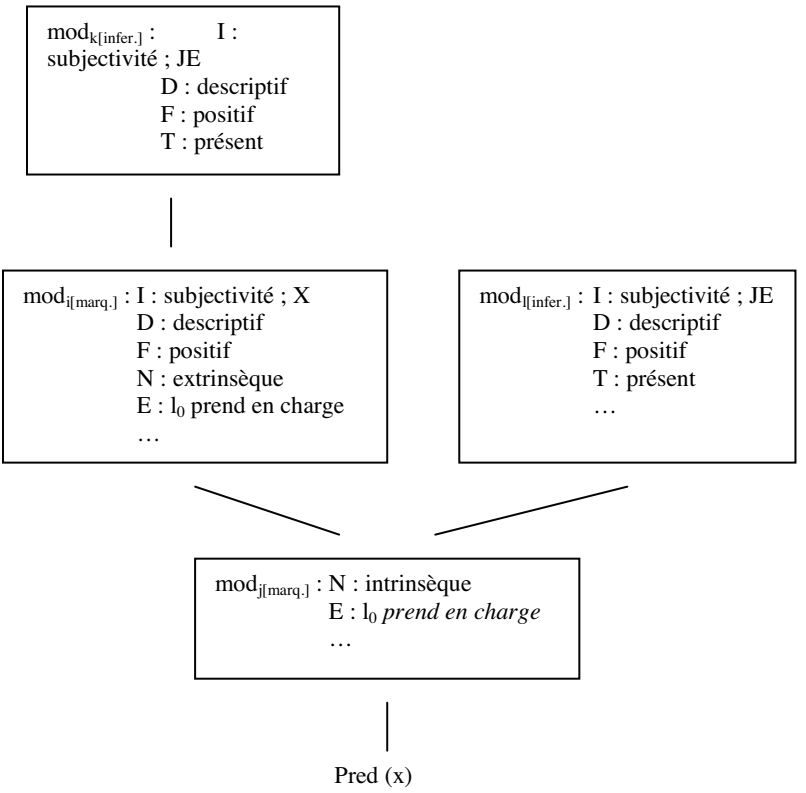
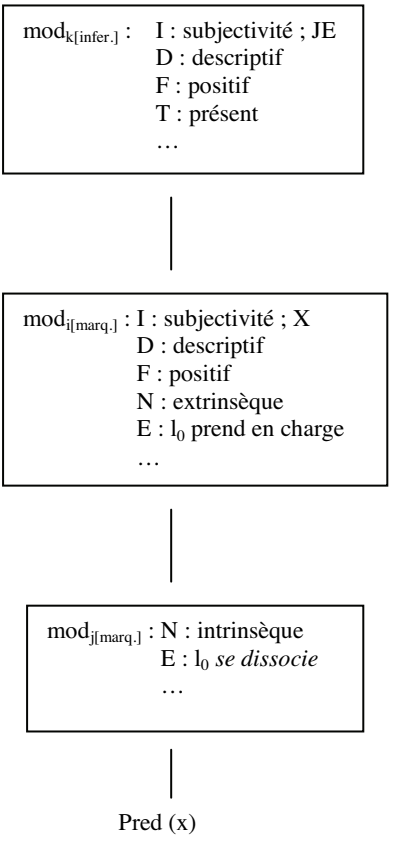


Fig.3 « X *croire que* »



Les inférences valides décrites à la section précédente se laissent simplement dériver de ces deux structures modales.

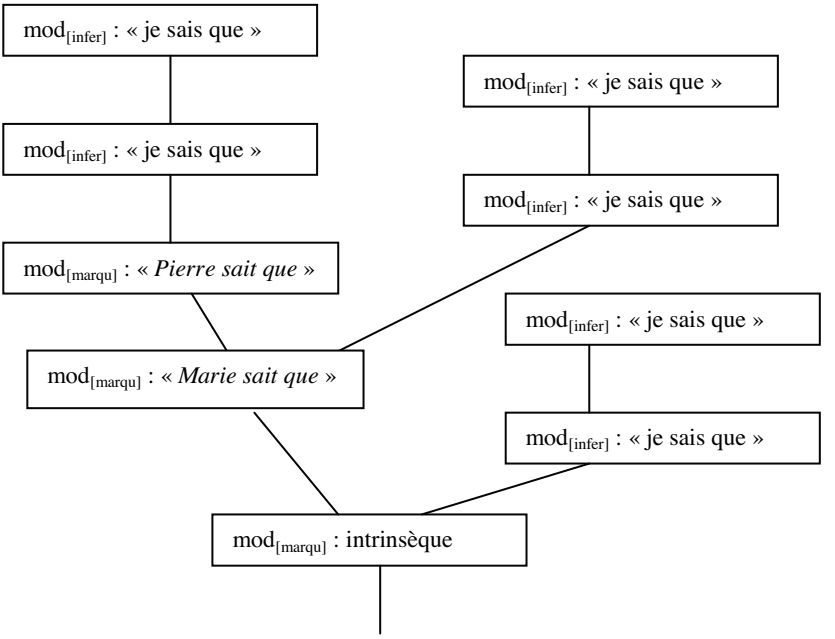
8.2.4. Explication des données

Le principe est le suivant : les modalités subjectives inférées sur la base de la prise en charge de la modalité par le locuteur (mod$_k$ et mod$_l$) sont exprimables au moyen de l'expression « *je considère que* » et, au moins quand elles portent sur une modalité aléthique, épistémique, déontique ou boulique, par « *je sais que* », puisqu'elles articulent la subjectivité individuelle du locuteur (*je*) à la prise en charge de la modalité sur laquelle elles portent (trait spécifique de « *savoir que* »). On explique ainsi :

a) la différence d'acceptabilité entre (3 : ?* *Je ne sais pas que* p) et (4 : *Je ne crois pas que* p) : seul (3) met en œuvre une mod_l (« *je sais que* p ») qui entre en contradiction avec la modalité explicite (« *je ne sais pas que* p ») ;
b) le fait que « *savoir que* p », à la différence de « *croire que* p » implique p (ex. 5 et 6) : en logique classique, p correspond à la prise en charge de sa validation intrinsèque, i.e. à « *vrai que* p » ;
c) pourquoi on infère « *je sais que* p » de tous les énoncés en « *savoir que* » et non en « *croire que* » (ex. 7 et 8) : il s'agit simplement de l'expression de mod_l ;
d) l'ensemble des différences entre « *je sais que* p » et « *il sait que* p » (ex. 9 à 15) : les modalités inférées, mod_k et mod_l, mettent en œuvre la subjectivité individuelle du locuteur et non celle d'une tierce personne, elles ne se laissent donc exprimer que par l'expression « *je sais que* p » ;
e) les inférences obtenues à partir de l'exemple (16), qui proviennent de l'application récursive de ces mêmes règles. Soit une représentation simplifiée de la structure modale de cet exemple, où l'on fait apparaître les modalités inférées [7] :

[7] Dans la mesure où les modalités inférées le sont par le biais d'une implicature conversationnelle généralisée, elles sont faiblement prises en charge par le locuteur (cf. § 6.3.2.), et déclenchent donc, à leur tour, la création d'une nouvelle modalité inférée.

Fig.4 « Pierre sait que Marie sait que p »



Seules les inférences « *Pierre sait que* p » et « *Je sais que Pierre sait que* p » ne sont pas dérivables de cette structure. Or, à y regarder de plus près, il apparaît que, contrairement à ce que prédit la règle de Martin (donnée ci-dessus), elles ne sont pas valides, car on peut trouver des contre-exemples. Imaginons que j'aie appris à mes étudiants qu'il est nécessaire de bien distinguer la pragmatique de la sémantique, et qu'un de mes collègues sache que je leur ai appris, bien qu'il ne partage pas du tout ce point de vue théorique. Je pourrais dire que :

(20) Ce collègue sait que mes étudiants savent qu'il est nécessaire de bien distinguer la pragmatique de la sémantique

sans que cela implique qu'il sache (considère) lui-même qu'il est nécessaire de faire la distinction, et donc que je sache qu'il sait qu'il est nécessaire de faire la distinction.

8.2.5. Extensions de l'analyse
8.2.5.1. Variations temporelles

Ce dispositif permet en outre d'expliquer pourquoi « *je savais que* » ou « *je saurai que* » fonctionnent de la même manière (du point de vue inférentiel) que « *il sait que* », et non comme « *je sais que* » : les modalités inférées, mod_k et mod_l des Fig.2 et 3, traduisent l'engagement actuel du locuteur, simultané au moment de sa parole (T : présent), et ne sauraient correspondre à un état mental passé ou futur :

(21) a. Pierre sait que p → { je sais que p ; je sais que Pierre sait que p }

b. Pierre sait que p ↛ { je savais/saurai que p ; je savais/saurai que Pierre sait que p }

8.2.5.2. Factivité et « contre factivité »

De façon générale, la différence d'analyse modale entre« *savoir que* » et « *croire que* » peut être étendue à l'opposition entre factifs et non factifs. Pour nous, la factivité n'implique nullement qu'un « fait » (réel, objectif) soit admis (voir les ex. 18 et 19a, b), mais simplement qu'un jugement soit partagé (le locuteur prend en charge la modalité intrinsèque de la prédication). Encore faut-il préciser que la factivité est ici entendue comme un fonctionnement, un emploi en contexte, et non comme une propriété absolue des verbes. On sait en effet que, selon les contextes, certains verbes peuvent perdre leur factivité [8], et que si « *savoir que* p» et « *ignorer que* p» sont factifs, « *savoir si* p» et « *ignorer si* p » ne le sont plus. En outre, il semble nécessaire d'introduire des « degrés » de factivité : si « *savoir que* » est absolument factif, il n'en va pas de même pour « *regretter que* » ou « *être heureux que* », qui ne le sont que tendanciellement. On peut en effet énoncer sans contradiction :

(22) Pierre est heureux que son équipe ait gagné, mais en fait elle a perdu et il ne le sait pas encore [9].

Dans le modèle, ce caractère plus ou moins marqué de la factivité va correspondre à la zone comprise entre h^0 et h^+, sur l'axe des valeurs de E (]h^0, h^+ [, cf. § 5.6.1.) : les valeurs situées au voisinage de h^0 tendent vers la

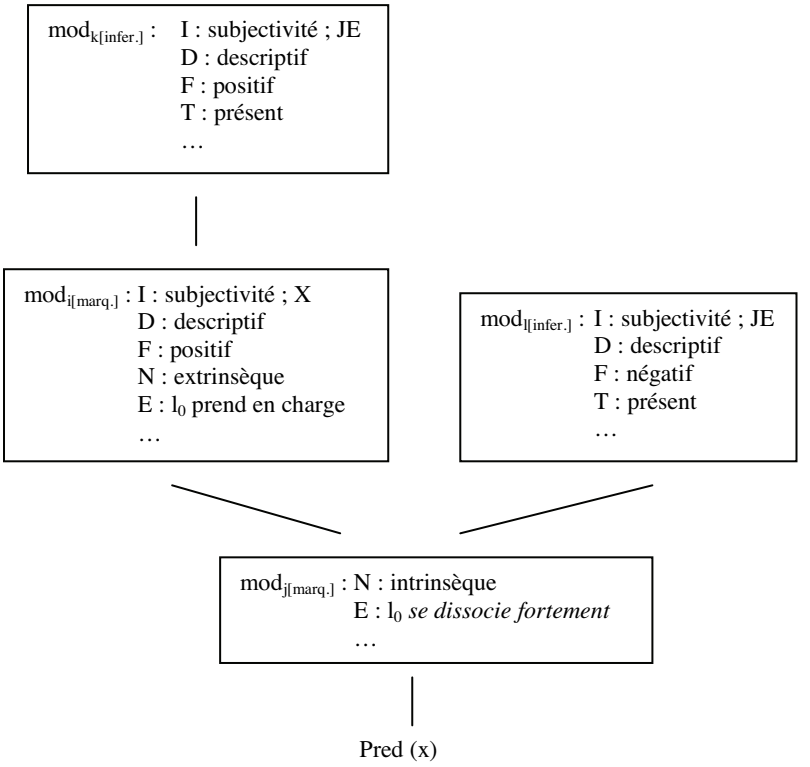
8 Cf. Kreutz (1998), Korzen (2001).

9 Pour un exemple comparable avec *regretter*, cf. Beyssade (1994 : 245).

dissociation, alors qu'à proximité de h^+, elles correspondent à la factivité absolue.

Mais il paraît non moins important de considérer certains verbes comme « contrefactifs » [10] au sens où ils indiquent que le locuteur rejette le jugement présenté, par le biais d'une métarègle inférentielle symétrique de la précédente, indiquant que si le locuteur se dissocie fortement de la modalité intrinsèque, c'est qu'il l'exclut (au plan épistémique, cf. § 6.3.6.). Ainsi des expressions comme « *s'imaginer que* » « *croire à tort que* », « *se figurer que* » seront-elles tenues pour contrefactives, et déclenchent la construction de structures du type :

Fig.5 « X *s'imaginer que* »



Dans des phrases comme

(23) a. Pierre s'imagine que p

[10] Cf. Meinunger (2007 : 161).

b. « Ils *s'imaginent* qu'un moteur quelconque, électrique ou autre, peut être appliqué à leurs prétentieuses baudruches, qui offrent tant de prise aux courants atmosphériques. Ils *se figurent* qu'ils seront maîtres d'un aérostat comme on est maître à la surface des mers. » (J. Verne, *Robur le conquérant*, Hachette, éd . 1966 : 29 30)

mod_j correspond à la validation intrinsèque de p, qui est rejetée par le locuteur, mod_i à la croyance de l'être de discours désigné par le sujet (*Pierre* en 23a), mod_k au fait que le locuteur sait que cet être de discours croit que p, et mod_l au fait qu'il doute lui-même de p. Il suit que les séquences :

(24) ? Je m'imagine qu'il est venu [11]

(25) a. ? ? Il s'imagine que je sais qu'il est venu

b. ? ? Il_i s'imagine qu'il_i ignore que Pierre est venu

sont, sinon mal formées, relativement difficiles à interpréter, dans la mesure où elles recèlent des contradictions intrinsèques. Dans tous ces cas le verbe « *s'imaginer que* » conduit à comprendre que le locuteur ne croit pas que Pierre soit venu, alors que « *je m'imagine que* » en (24), ainsi que « *savoir que* » et « *ignorer que* » en (25a, b), induisent l'information inverse, soit explicitement, soit par le biais d'inférences dues à la factivité de ces constructions.

8.2.5.3. Application aux verbes locutoires

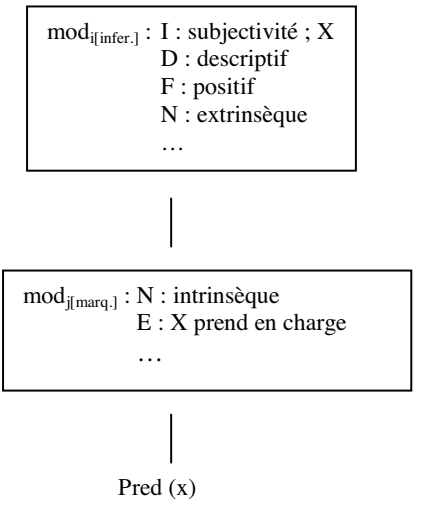
Cette analyse peut encore être étendue aux verbes locutoires du type :

(26) Pierre dit que p

car la même métarègle (la présomption de sincérité) s'applique. Si *Pierre* s'engage à titre de locuteur c'est qu'il se présente, en tant que sujet, comme sachant que tel est le cas. Soit la structure simplifiée :

[11] Cette phrase est évidemment interprétable si l'on comprend *s'imaginer* comme exprimant le fait de produire une image mentale de la scène décrite.

Fig.6 « X *dire que*»



Dans cet exemple (26), le locuteur du discours rapporté (*Pierre*) se présente comme sachant que p, mais rien n'est dit de l'attitude du locuteur de l'énoncé (l_0). Certains verbes ou expressions à valeur locutoire permettent cependant de préciser cette attitude de l_0 vis-à-vis des deux modalités de la Fig.6. Exemples :

a) l_0 prend en charge mod$_j$ (verbe locutoire factif) et mod$_i$:

(27) Pierre nous a révélé que p.

Des mécanismes inférentiels comparables à ceux qui caractérisent l'opposition entre *savoir* et *croire* sont alors mobilisables :

(28) Pierre nous a révélé que p → p ; je sais que p ; Pierre sait que p ; Je sais que Pierre sait que p

(29) Pierre dit / affirme que p ↛ p ; je sais que p ; Pierre sait que p ; Je sais que Pierre sait que p.

b) l_0 prend en charge mod$_i$:

(30) Pierre nous a avoué que p.

Cet énoncé n'implique cependant pas la prise en charge de mod_j par l_0, comme le montre la séquence non contradictoire :

(31) Pierre nous a avoué que Marie et lui s'aimaient tendrement, mais en fait, elle le méprise.

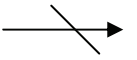
c) l_0 prend en charge mod_i, mais se dissocie fortement de mod_j :

(32) Pierre se trompe en affirmant que p.

d) l_0 se dissocie fortement de mod_i et de mod_j :

(33) Pierre ment en affirmant que p.

Par ailleurs, dans le cas du discours indirect, la factivité de « *savoir que* » paraît suspendue (Martin 1987 : 47) :

(34) Pierre dit qu'il sait que p  p.

Cela découle simplement du fait que, dans notre analyse, la factivité correspond à la prise en charge de la modalité intrinsèque par le locuteur (l_0). En (34), « *savoir que* » implique la prise en charge de cette modalité intrinsèque par le locuteur du discours rapporté (*Pierre*) et non par l_0.

Tous ces phénomènes seraient évidemment à préciser (ils ne sont ici qu'effleurés), mais cela suffit à montrer, croyons-nous, l'intérêt que peut avoir une approche modale du discours rapporté.

8.2.5.5. Conscience et sujet clivé

Le fait que l'expression de tout état mental du locuteur, par le moyen de verbes d'attitude propositionnelle (« *je sais* / *crois* / *souhaite* / *regrette* / *crains … que* ») s'accompagne systématiquement d'une modalité inférée exprimable au moyen de l'expression *« je sais que je sais* / *crois* / *souhaite … que* » conduit presque inéluctablement toute philosophie fondée sur le *cogito* à une forme de paradoxe : le sujet lui-même est forcément conscient de ses états mentaux, infailliblement lucide [12], mais ce n'est pas le cas des autres (« *il croit que* p » n'implique nullement « qu'*il sait qu'il croit que* p »). C'est seulement si l'on « clive » le sujet, si l'on admet que le locuteur en tant que tel (l_0) n'équivaut pas au sujet en tant qu'être du monde (valant comme instance de validation) que ce paradoxe peut être dissipé. Or un tel clivage du sujet paraît indispensable pour l'analyse sémantique d'expressions comme « *je crois que* », « *j'ai la certitude* / *conviction que* », « *je suis persuadé que* », qui indiquent à la fois que le locuteur en tant qu'être du monde vaut

12 Cf. V. Descombes (2004 : 180 sq.).

comme instance de validation pour la modalité extrinsèque (subjective positive), et que le locuteur en tant que tel (l_0) ne prend pas pour autant en charge la modalité intrinsèque. D'où l'effet de mise à distance de sa propre parole qui apparaît clairement dans des séquences comme :

(35) Je suis peut être / sans doute / certainement naïf, mais je suis persuadé que p.

De là encore la valeur « d'assertion mitigée » reconnue aux séquences du type :

(36) Je crois que Marie est la fille de Jean

dans lesquelles le locuteur en tant qu'être du monde exprime sa croyance personnelle (modalité épistémique extrinsèque), mais refuse simultanément de prendre en charge (à titre de locuteur en tant que tel, l_0) la modalité aléthique intrinsèque au prédicat.

8.2.5.6. Paradoxes

Ainsi formulée, notre analyse se heurte à deux paradoxes :
a) Si, énoncer « p » implique « *je sais que* p » et si « *je sais que* p » implique « p », pour les raisons évoquées ci-dessus, A quoi la forme « *je sais que* » peut-elle bien servir ?
b) Si, de plus, *croire* dans le tour « *je crois savoir que* » suspend la factivité de « *savoir que* », quelle peut-être la différence entre « *je crois que* p » et « *je crois savoir que* p » ? [13]

La réponse à ces questions passe par une analyse de la notion de « prise en charge énonciative », et requiert, cette fois encore, le modèle et les distinctions proposées au § 5.6. Le locuteur qui prend en charge une modalité peut en effet s'y *associer* ou se contenter de l'*accorder*. Or, comme l'ont déjà observé Martin (1987 : 46) et Vet (1994 : 65), des énoncés comme :

(37) a. Pierre est marié
b. Je sais que Pierre est marié

ont des « fonctions communicatives fondamentalement différentes » (Vet) : en (37a) le locuteur se présente comme *informant* son interlocuteur de la vérité de la proposition (*Pierre est marié*), il *s'associe* à la modalité intrinsèque, tandis qu'en (37b), il indique qu'il *accorde* cette modalité intrinsèque, qu'il « *est au courant* » de la vérité de cette proposition.

---

[13] Beyssade (1998 : 86) signale que les approches modales classiques échouent à rendre compte de cette distinction.

C'est cette valeur de « *savoir que* », paraphrasable par « *être au courant que* » que l'on retrouve dans des tours comme :

(38) Sais / savais tu que p ?

(39) Je le sais bien !

ou encore dans la construction « *croire savoir que* p ». Le locuteur qui énonce « *je crois savoir que* p » indique à la fois qu'il « *est au courant que* p » et qu'il « *n'est pas sûr que* p » (car *croire* suspend la factivité de « *savoir que* »). On a donc cet effet paradoxal d'une proposition qui est tenue à la fois pour présupposée (à cause de *savoir*) et pour non assurée (sous l'effet de *croire*). Dans le modèle présenté au § 5.6.1., cette situation correspond à l'attribution à la modalité intrinsèque de la portion $[h^0, h^+[$ sur l'axe des valeurs de E , qui englobe la présupposition et la dissociation faible (neutre).

8.3. Les connecteurs logiques dans la portée des modalités

8.3.1. Les données

Même s'il est hors de question de réduire intégralement la signification linguistique des connecteurs *et* et *ou* à la valeur vérifonctionnelle des connecteurs logiques correspondants (les booléens $\wedge$ et $\vee$), on doit admettre que ces derniers captent au moins une partie des effets de sens en contexte des marqueurs linguistiques (lesquels servent ordinairement à les exprimer dans les manuels de logique). Or il apparaît que dans la portée de modalités extrinsèques, ces connecteurs présentent un comportement sémantique qui peut sembler paradoxal pour un logicien et, au moins, énigmatique aux yeux d'un linguiste.

Commençons par le connecteur *et*. De l'énoncé (1), on infère légitimement (2a) et (2b) ; tandis que de (3), on infère seulement que l'une au moins des deux propositions (4a) et (4b) est vraie :

(1) Il est obligatoire de mettre son manteau et de sortir

(2) a. Il est obligatoire de mettre son manteau

b. Il est obligatoire de sortir

(3) Il est interdit de mettre son manteau et de sortir

(4) a. Il est interdit de mettre son manteau

b. Il est interdit de sortir.

Pour que l'énoncé (1) soit vrai, il est nécessaire que les deux propositions (2a, b) soient vraies l'une et l'autre. Pour que (3) soit vrai, il suffit que l'une des deux propositions (4a, b) le soit. Et cela n'est même pas nécessaire ; il se peut que ni l'une, ni l'autre ne soit vraie, mais que ce soit seulement la conjonction des deux actions, *mettre son manteau* et *sortir*, qui soit interdite :

il n'est pas interdit de mettre son manteau, il n'est pas interdit de sortir, mais il est interdit de sortir en manteau.

Des phénomènes comparables s'observent avec les modalités aléthiques, épistémiques, appréciatives, etc. :

(5) a.

Il est nécessaire qu'un triangle ait trois angles et que leur somme soit égale à 180° →
- Il est nécessaire qu'un triangle ait trois angles
- *et*
- Il est nécessaire que la somme des angles d'un triangle soit égale à 180°

(5) b.

Il est impossible qu'une figure n'ait que trois angles et que leur somme soit inférieure à 180° →
- Il est impossible qu'une figure n'ait que trois angles
- *et/ou*
- Il est impossible que la somme des angles de cette figure soit inférieure à 180°

(6) a.

Je crois que Luc est rentré chez lui et qu'il s'est mis au travail →
- Je crois que Luc est rentré chez lui
- *et*
- Je crois que Luc s'est mis au travail

(6) b.

Je doute que Luc soit rentré chez lui et qu'il se soit mis au travail →
- Je doute que Luc soit rentré chez lui
- *et/ou*
- Je doute que Luc se soit mis au travail (après être rentré chez lui)

(7) a.

J'aime prendre mon vélo et faire un tour dans la campagne →
- J'aime prendre mon vélo
- *et*
- J'aime faire un tour dans la campagne (en vélo)

(7) b.

Je déteste prendre mon vélo et faire un tour dans la campagne →
- Je déteste prendre mon vélo
- *et/ou*
- Je déteste faire un tour dans la campagne (en vélo).

Le connecteur *ou* donne lieu, lui aussi, à des inférences apparemment irrégulières et non directement prévisibles sur la base de la sémantique du booléen correspondant. En effet, si l'énoncé (8) autorise simultanément les inférences (9a, b), il n'en va pas de même pour (10), qui ne permet d'inférer ni (11a), ni (11b) [14] :

(8) Vous pouvez boire ou fumer

(9) a. Vous pouvez boire

b. Vous pouvez fumer

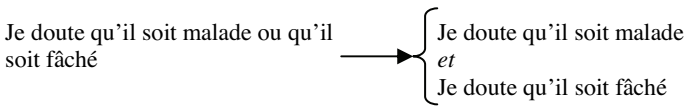
(10) Tu dois rentrer immédiatement à la maison ou appeler ta mère

(11) a. Tu dois rentrer immédiatement à la maison

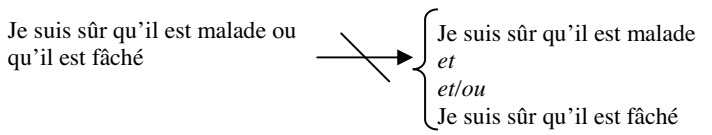
b. Tu dois appeler ta mère.

Là encore, le phénomène est loin d'être propre aux modalités déontiques, et se retrouve avec les modalités épistémiques et bouliques, par exemple :

(12) a.



(12b)



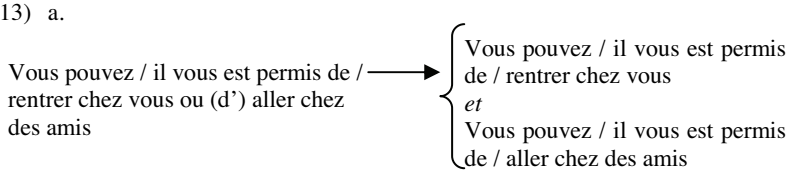
Certains de ces exemples ne sont pas sans évoquer les lois de De Morgan sur la *dualité* de la conjonction et de la disjonction non exclusive :

$\neg (p \vee q) \equiv \neg p \wedge \neg q$
$\neg (p \wedge q) \equiv \neg p \vee \neg q$

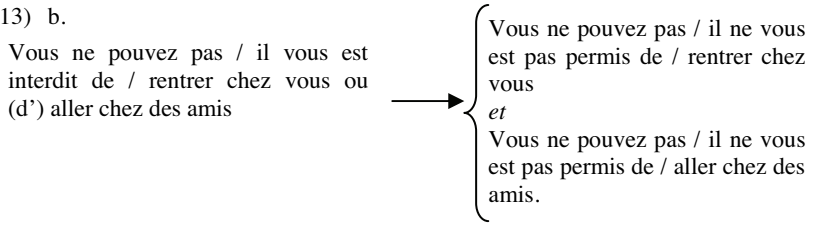
Mais, pour les appliquer, il faudrait supposer que des verbes comme *douter* ou *détester* (dans les exemples 6b et 7b) ou encore *pouvoir* à valeur de permission (dans l'exemple 8) contiennent une négation sous-jacente. Comme l'observe Kreutz (1999 : 56), « cette option est intenable », car *pouvoir* (déontique) et « *ne pas pouvoir* », *permettre* et « *ne pas permettre* » (*interdire*) présentent le même type de fonctionnement vis-à-vis du *ou* :

[14] Nous reprenons les exemples de Kreutz (1999).

(13) a.



(13) b.



En effet, si *pouvoir* déontique contenait une négation implicite, « *ne pas pouvoir* » l'annulerait, et n'autoriserait plus la même répartition des inférences.

8.3.2. La solution proposée

Une solution ou, plus exactement, un mode de traitement a été esquissé aux § 2.6.2. et § 5.3.3. Nous pouvons désormais le préciser. Il consiste en un ensemble de règles [15] opérant sur la forme des structures logiques (paramètre P). On admet que :

> Les connecteurs *et* et *ou* articulent des modalités extrinsèques ou intrinsèques (et non les lexèmes eux mêmes).

Ainsi, dans l'énoncé (14), on considèrera que le connecteur articule les modalités intrinsèques aux adjectifs (qui sont respectivement épistémique et appréciative) :

(14) Pierre est grand et beau

Soit les règles :

R1a) Si *et* connecte des modalités qui sont dans la portée immédiate d'une modalité extrinsèque mod_i (valeur du paramètre P de mod_i) et si F (mod_i) :

---

[15] Ces règles ont le statut de règles couplées lorsqu'elles prennent pour entrées les marqueurs *et* et *ou* ainsi que les valeurs déjà calculées pour certains paramètres. Elles fonctionnent comme métarègles quand elles portent sur des structures analysables au moyen des connecteurs logiques, sans que les conjonctions *et* et *ou* apparaissent au plan morphologique (voir ci dessous).

Positif large ([h^0, h^{max}]), alors mod_i se distribue *conjonctivement* sur chacune des modalités connectées :
$mod_i\,(mod_j\,(\ldots)$ *et* $mod_k\,(\ldots)) \rightarrow mod_i\,(mod_j\,(\ldots)) \wedge mod_i\,(mod_k\,(\ldots))$;

R1b) Si *et* connecte des modalités qui sont dans la portée immédiate d'une modalité extrinsèque mod_i (valeur du paramètre P de mod_i) et si F (mod_i) : *Négatif strict* ([h^{min}, h^0[), alors mod_i se distribue *disjonctivement* sur chacune des modalités connectées :
$mod_i\,(mod_j\,(\ldots)$ *et* $mod_k\,(\ldots)) \rightarrow mod_i\,(mod_j\,(\ldots)) \vee mod_i\,(mod_k\,(\ldots))$.

Il faut cependant ajouter une précision d'importance : dans ces séquences, mod_k est interprétée comme relative et congruente avec mod_j, qui en exprime une « condition préalable » (cf. § 2.8.3.). C'est ainsi que l'on rend compte des possibilités d'interprétation de l'énoncé (3 : « *Il est interdit de mettre son manteau et de sortir* »), par exemple : il n'est interdit de sortir que pour autant que l'on a préalablement mis son manteau. Cette contrainte paraît liée à l'emploi de la conjonction *et* (qui, au moins sur ce plan, se distingue du connecteur logique correspondant). Elle ne vaut pas pour les propositions connectées par *ou*, qui sont même généralement présentées comme non congruentes, voire incompatibles.

R2a) Si *ou* connecte des modalités qui sont dans la portée immédiate d'une modalité extrinsèque mod_i (valeur du paramètre P de mod_i) et si mod_i est *appréciative ou axiologique* (valeurs de I et D), alors mod_i se distribue *conjonctivement* sur chacune des modalités connectées :
$mod_i\,(mod_j\,(\ldots)$ *ou* $mod_k\,(\ldots)) \rightarrow mod_i\,(mod_j\,(\ldots)) \wedge mod_i\,(mod_k\,(\ldots))$;

R2b) Si *ou* connecte des modalités qui sont dans la portée immédiate d'une modalité extrinsèque mod_i (valeur du paramètre P de mod_i), si mod_i est *aléthique, épistémique, boulique ou déontique* (valeurs de I et D), et si F (mod_i) : *Négatif large* ([h^{min}, h^0]), alors mod_i se distribue *conjonctivement* sur chacune des modalités connectées :
$mod_i\,(mod_j\,(\ldots)$ *ou* $mod_k\,(\ldots)) \rightarrow mod_i\,(mod_j\,(\ldots)) \wedge mod_i\,(mod_k\,(\ldots))$;

R2c) Si *ou* connecte des modalités qui sont dans la portée immédiate d'une modalité extrinsèque mod_i (valeur du paramètre P de mod_i), si mod_i est *aléthique, épistémique, boulique ou déontique* (valeurs de I et D), et si F (mod_i) : *Positif strict* (]h^0, h^{max}]), alors mod_i ne se distribue ni conjonctivement, ni disjonctivement sur les modalités connectées.

Ces règles couplées opèrent donc, lorsque les conditions sont remplies, une modification de la valeur de P (mod_i).

8.3.3. Explication des données

Les exemples (1), (2a, b), (5a), (6a), (7a) ci-dessus relèvent de la règle R1a : la force de la validation est positive large ([h^0, h^{max}]. Cette règle s'applique encore à un énoncé comme :

(15)

Il est possible que Jean soit venu et qu'il ait repris son stylo → Il est possible que Jean soit venu *et* Il est possible que Jean ait repris son stylo (après être venu).

La règle R1b rend compte des exemples (3), (4a, b), (5b), (6b), (7b). Ils présentent tous une valeur de F (mod_i) strictement négative.

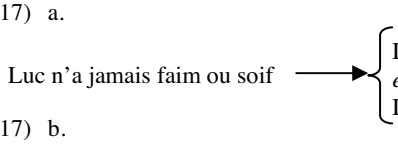
La règle R2a concerne les modalités appréciatives et axiologiques. Quelle que soit la valeur de F, la modalité se distribue conjonctivement :

(16) a.
J'aime marcher ou faire du vélo → J'aime marcher *et* J'aime faire du vélo

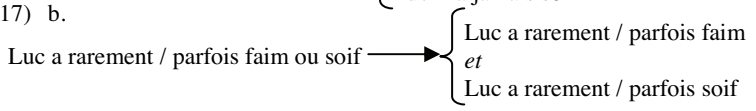
(16) b
Je déteste marcher ou faire du vélo → Je déteste marcher *et* Je déteste faire du vélo.

Les autres catégories modales (aléthique, épistémique, boulique et déontique) sont régies par la règle R2b qui concerne les exemples (8), (9a, b), (12a), (13a), (13b) et la règle R2c, illustrée au moyen des énoncés (10), (11a, b) et (12b). Ajoutons, à titre d'exemple, l'opposition entre *jamais*, *rarement*, *parfois*, *souvent* et *toujours* dans ce contexte. On a vu (cf. § 5.5.2.1.2.) que ces adverbes étaient à considérer comme des marqueurs de modalités aléthiques extensionnelles, exprimant respectivement l'impossibilité extensionnelle (*jamais* : [h^{min}, h^-[), la contingence négative (*rarement* :]h^-, h^0[), la contingence bilatérale (*parfois* : h^0) et la nécessité extensionnelle (*toujours* :]h^+, h^{max}]). Il apparaît, conformément aux prédictions de la théorie, que les énoncés disjonctifs comportant *jamais*, *rarement* et *parfois* tombent sous la règle R2b, tandis que ceux qui contiennent *souvent* et *toujours* relèvent de la règle R2c et n'autorisent pas la distribution conjonctive ou disjonctive de la modalité extrinsèque :

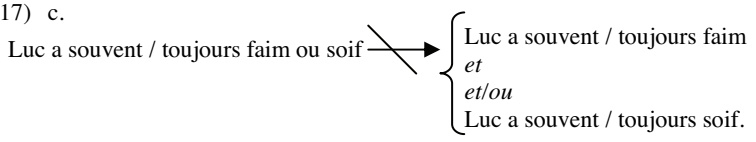
(17) a.



(17) b.



(17) c.



8.3.4. Extensions de l'analyse

Ce sont essentiellement les règles R1a et R1b, qui trouvent d'autres applications que les énoncés comportant un connecteur explicite. Partout où l'analyse sémantico-logique de l'énoncé fait apparaître une conjonction de prédicats ou de modalités, ces règles sont susceptibles de s'appliquer.

8.3.4.1. Les prédicats décomposables

Il y a tout d'abord le cas des prédicats lexicalement décomposables en une collection de sous-prédicats connectés conjonctivement, ce qui correspond ordinairement à la pratique lexicographique. Prenons un exemple :

(18) *cancre* : « élève nul et paresseux » (*TLF*).

De façon plus technique, cela revient à dire que l'attribution du prédicat « *cancre* » à un argument, se laisse analyser, au niveau sublexical, comme une suite de prédications porteuses de modalités intrinsèques connectées conjonctivement, selon le modèle :

(19) *cancre* (x) : mod_i (*élève* (x)) $\wedge$ (mod_j (*nul* (x)) $\wedge$ (mod_k (*paresseux* (x)).

Cette prédication (*cancre*(x)) peut entrer dans le champ de modalités extrinsèques. Exemples :

(20) a. C'est probablement un cancre qui a fait ça
b. Ce sont tous des cancres
c. Je regrette que ce soit un cancre.

Si l'on examine les inférences que l'on peut tirer de tels énoncés, on observe que les règles (R1a et R1b) s'appliquent indiscutablement. Lorsque la force

de la modalité extrinsèque est positive large, elle se distribue conjonctivement sur chacune des modalités intrinsèques aux sous-prédicats, alors que si elle est strictement négative, elle se distribue disjonctivement :

(21) a.

C'est probablement un cancre qui a fait ça → C'est probablement un élève qui a fait ça *et* C'est probablement un (élève) nul qui a fait ça *et* C'est probablement un (élève) paresseux qui a fait ça

(21b)

Ce n'est probablement pas un cancre qui a fait ça → Ce n'est probablement pas un élève qui a fait ça *et/ou* Ce n'est probablement pas un (élève) nul qui a fait ça *et/ou* Ce n'est probablement pas un (élève) paresseux qui a fait ça.

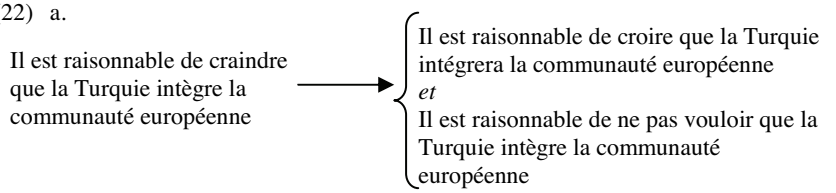
Remarquons que comme ce sont généralement les sèmes spécifiques qui sont focalisés (cf. Nølke 1994 : 135) et pertinents dans le contexte, les prédications correspondant aux sèmes génériques seront, dans la plupart des situations, présupposées et par conséquent non directement affectées par la modalité extrinsèque (cf. § 5. 3.2.). Ainsi dans les exemples (20a, b), si on sait que le propos est tenu par un enseignant et concerne les élèves de sa classe, la prédication correspondant au sème générique, « *élève* (x) », va être présupposée (le locuteur accorde la modalité intrinsèque) et hors du champ de la modalité extrinsèque, qui se distribue, conjonctivement ou disjonctivement, sur les modalités intrinsèques aux prédications qui expriment des sèmes spécifiques focalisés (« *nul* (x) » et « *paresseux* (x) »).

8.3.4.2. Les marqueurs mixtes de modalité

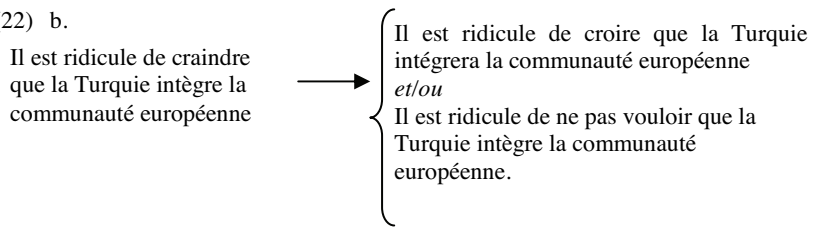
Plutôt que d'admettre l'existence de « modalités mixtes », nous avons choisi de considérer qu'il existe des marqueurs mixtes de modalité, i.e. des marqueurs qui expriment simultanément plusieurs modalités distinctes (cf. § 2.5.3.1.). Or nous faisons l'hypothèse que ces modalités sont connectées conjonctivement : *espérer* indique à la fois une croyance (modalité épistémique) *et* un souhait (modalité boulique), *craindre* exprime simultanément une croyance *et* une aversion (une volition négative). Si cette

analyse est juste, on doit s'attendre à ce que, lorsque ces marqueurs mixtes se trouvent dans la portée d'une autre modalité extrinsèque, celle-ci se distribue, conjonctivement ou disjonctivement selon que sa force sera positive ou négative, sur les deux modalités connectées qui sont conjointement exprimées par le marqueur mixte. C'est très précisément ce que l'on observe :

(22) a.



(22) b.



La modalité appréciative de force positive (marquée par *raisonnable*) se distribue conjonctivement sur les deux modalités, épistémique et boulique ; tandis que la modalité de force négative (*ridicule*) se distribue disjonctivement.

Là encore, dans de nombreux contextes, l'une des deux propositions est présupposée ou sous-entendue, et n'entre pas dans le champ de la modalité extrinsèque, positive ou négative. Ainsi, selon toute vraisemblance, l'énoncé

(23) Il ne faut pas espérer vous en sortir vivant

présuppose la modalité boulique (« *vous voulez vous en sortir vivant* »), de sorte que la modalité déontique de force négative n'affecte que la modalité épistémique de la croyance (« *il ne faut pas croire que vous vous en sortirez vivant* »).

8.3.4.3. La focalisation

On a vu aux § 2.6.2. et 5.3.3. que ces règles trouvaient à s'appliquer sur un très grand nombre d'énoncés, dès lors que ceux-ci contiennent des foyers complexes, i.e. des foyers comprenant plusieurs éléments focalisés. Comme les prédications constitutives de ces foyers complexes sont connectées

conjonctivement dans la structure logique, il suit que toute modalité extrinsèque portant sur ce type de foyer va se distribuer, conjonctivement ou disjonctivement, sur chacune des modalités intrinsèquement associées aux prédications qui le composent, en fonction de la force, positive ou négative, de la validation qu'elle opère. Et ce, quelles que soient les catégories modales des modalités en cause. Soit quelques exemples (par pure commodité, nous avons mis en italiques les éléments focalisés [16]) suivis des structures logiques simplifiées :

(24) a.

Marie a voulu *manger du pain* →
- Marie a voulu manger
- *et*
- C'est du pain que Marie a voulu manger

$mod_i\ (mod_j\ (\textit{manger}\ (x, y)) \wedge (mod_k\ (\textit{pain}\ (y))) \rightarrow mod_i\ (mod_j\ (\textit{manger}\ (x, y))) \wedge mod_i\ (mod_k\ (\textit{pain}\ (y)))$

(où mod_i désigne la modalité extrinsèque ; mod_j et mod_k les modalités intrinsèques)

(24) b.

Marie a refusé de *manger du pain* →
- Marie a refusé de manger
- *et/ou*
- C'est du pain que Marie a refusé de manger

$mod_i\ (mod_j\ (\textit{manger}\ (x, y)) \wedge (mod_k\ (\textit{pain}\ (y))) \rightarrow mod_i\ (mod_j\ (\textit{manger}\ (x, y))) \vee mod_i\ (mod_k\ (\textit{pain}\ (y)))$

(25) a.

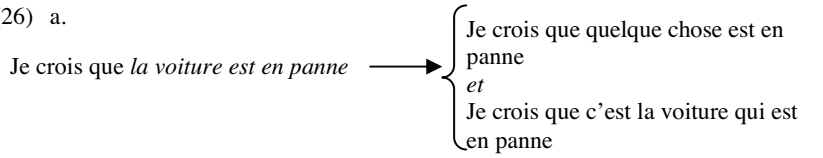
Heureusement, Luc *a bu du lait* →
- Heureusement, Luc a bu
- *et*
- Heureusement, c'est du lait que Luc a bu

(25) b.

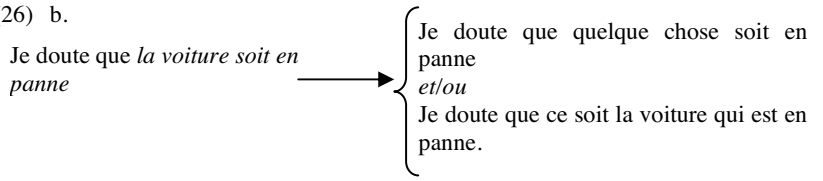
Malheureusement, Luc *a bu du lait* →
- Malheureusement, Luc a bu
- *et/ou*
- Malheureusement, c'est du lait que Luc a bu

[16] Ce choix est partiellement arbitraire, car la focalisation n'est repérable qu'en contexte.

(26) a.



(26) b.



8.3.4.4. Les modalités inférées

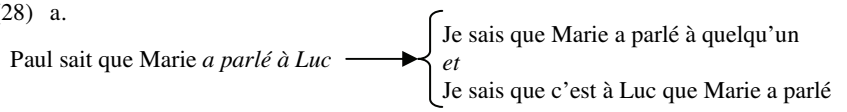
L'application des règles (R1a et R1b) peut encore être étendue aux modalités inférées. Comparons :

(27) a. Paul sait que Marie a parlé à Luc

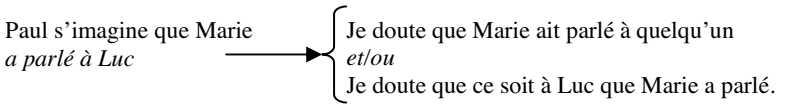
(27) b. Paul s'imagine que Marie a parlé à Luc

« *savoir que* » étant factif, on infère une modalité épistémique qui se rapporte à la subjectivité du locuteur et qui est exprimable au moyen de l'expression « *je sais que* p » (cf. § 8.2.4.). A l'inverse, « *s'imaginer que* » est contrefactif, et déclenche, par inférence, la construction d'une modalité épistémique d'orientation négative, exprimable par « *je doute que* p » (cf. § 8.2.5.2.). Si l'on convient que c'est la séquence « *a parlé à Luc* » qui est focalisée dans ces énoncés, il suit que non seulement les modalités épistémiques explicitement marquées par « *savoir que* » et « *s'imaginer que* » vont se distribuer conjonctivement sur chacune des modalités intrinsèques aux prédications du foyer complexe, mais que, de surcroît, les modalités inférées se distribuent aussi, l'une conjonctivement, parce qu'elle est positive, et l'autre disjonctivement, car elle est négative. Ces prédictions sont confirmées par les inférences valides que l'on peut tirer des énoncés (27a, b) :

(28) a.



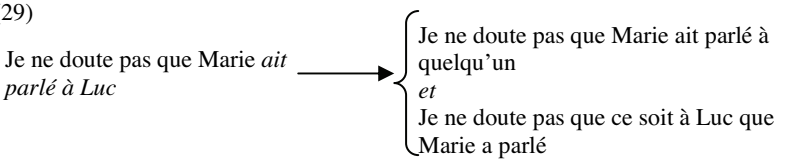
(28) b.



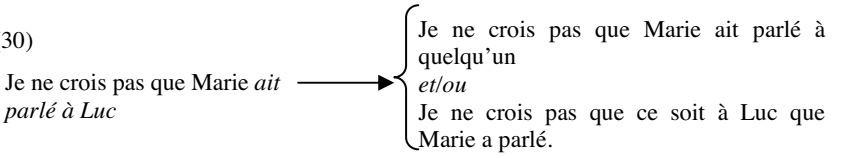
8.3.4.5. La négation

Le fonctionnement de la négation apparaît dès lors comme un cas particulier des extensions des règles R1 et R2. Admettons, avant d'y revenir au § 8.6., que la négation constitue un opérateur susceptible d'inverser la force de validation de la modalité, intrinsèque ou extrinsèque, sur laquelle il porte. S'il affecte une modalité extrinsèque, il suffit de considérer, relativement à l'application des règles R1 et R2, que la force de la modalité change d'orientation : « *ne pas douter que* » va fonctionner comme « *croire que* » et « *ne pas croire que* » comme « *douter que* », « *ne pas savoir que* », comme « *ignorer que* », etc. De là les inférences :

(29)



(30)



En revanche, lorsqu'il porte sur des modalités intrinsèques, l'opérateur de négation se comporte, au regard des règles R1 et R2, comme s'il s'agissait d'une modalité d'orientation négative à part entière : il se distribue disjonctivement sur les éléments connectés conjonctivement, et conjonctivement sur les éléments connectés disjonctivement. Et l'on retrouve ainsi les lois de De Morgan citées ci-dessus. Ce fonctionnement affecte aussi bien les séquences comportant des connecteurs explicites (que l'on trouvera dans tout manuel de logique standard), que les foyers complexes (ex. 31a, b), les prédicats décomposables (ex. 32), ou même les marqueurs mixtes de modalité extrinsèque (ex. 33) :

(31) a.

Pierre ne se promène pas dans le jardin → { Pierre ne se promène pas *et/ou* ce n'est pas dans le jardin que Pierre se promène

(31) b. « Chacun regagna sa chambre dès neuf heures. Agathocle, qui ne rêvait jamais, ne rêva pas de Louise, et Louise, dont le sommeil était toujours embelli d'agréables rêves, ne rêva pas d'Agathocle. » (J. Verne, *Clovis Dardentor*, Hachette, éd. 1979 : 438).

[*ne pas rêver de X → ne pas rêver* et/ou *rêver d'autre chose*]

(32)

Cet élève n'est pas un cancre → { Cet élève n'est pas nul *et/ou* Cet élève n'est pas paresseux

(33)

Je ne crains pas son retour → { Je ne crois pas à son retour *et/ou* Je ne souhaite pas qu'il ne revienne pas.

8.4. L'opacité référentielle

8.4.1. Le problème

Il s'agit au départ d'un problème (très connu) de logique extensionnelle. Alors que deux expressions distinctes ayant même référence sont normalement substituables l'une à l'autre *salva veritate* (i.e. sans modification de la valeur de vérité de l'énoncé), il est des cas où cette substitution n'est plus possible. Si (1a) est vrai, (1b) ne l'est pas forcément, même si l'on admet que les expressions « *la reine de Thèbe* » et « *sa mère* » ont, dans la situation d'énonciation, la même référence :

(1) a. Œdipe sait qu'il a épousé la reine de Thèbe
b. Œdipe sait qu'il a épousé sa mère.

Il suffit pour cela qu'Œdipe ne sache pas que la reine de Thèbe est sa mère.

Les contextes dans lesquels ces phénomènes apparaissent ont été identifiés comme « contextes obliques » (Frege), « opaques » (Quine), ou « intensionnels » : il s'agit des complétives de verbes d'opinion, de volonté, de dire … Parmi ces complétives, font cependant exception (au sens où elles ne constituent pas des contextes opaques, mais « transparents ») celles qui sont régies par un verbe conjugué à la première personne du singulier du présent de l'indicatif, pour une raison simple : si le locuteur sait, au moment

où il parle que la reine de Thèbe est la mère d'Œdipe, il admettra nécessairement la substitution des deux expressions dans un énoncé comme (2a), mais non dans (1a, b), ni dans (2b) :

(2) a. Je sais qu'Œdipe a épousé la reine de Thèbe / sa mère
b. Je savais qu'Œdipe avait épousé la reine de Thèbe / sa mère.

Il convient cependant de bien distinguer les *contextes*, opaques ou transparents, des *lectures*, elles-mêmes opaques (i.e. n'autorisant pas la substitution des expressions) ou transparentes (autorisant cette substitution). Un contexte transparent ne permet qu'une lecture transparente, tandis qu'un contexte opaque tolère une lecture opaque aussi bien qu'une lecture transparente [17]. En d'autres termes, dans les contextes opaques, la substitution des identiques (des expressions ayant même référence) n'est pas toujours possible, mais elle n'est pas non plus forcément impossible, car il n'est pas interdit (au moins dans les travaux de sémantique formelle) d'énoncer

(3) Œdipe sait que *sa mère* est enceinte, mais il ne sait pas que c'est sa mère.

On reconnaît classiquement dans ce cas une lecture transparente dans un contexte opaque : toutes les expressions qui, pour le locuteur, ont même référence, sont substituables les unes aux autres (quel que soit le savoir supposé de l'individu désigné par le sujet de la principale).

Des solutions diverses, plus ou moins complexes, ont été proposées. De façon globale, il s'agissait d'expliquer à quoi pouvaient renvoyer les expressions prises dans des lectures opaques, puisqu'il ne semble pas pouvoir être question de référents « réels ». On a ainsi avancé qu'il s'agissait non de référents, mais de « sens », « d'intension » des expressions (solution frégéenne), de leur « mention » (voir la théorie citationnelle de Carnap), ou de référents d'un autre type : des « référents conceptuels » (Asher), des référents situés dans d'autres univers de croyance (Martin), ou dans d'autres espaces mentaux (Fauconnier), etc. [18] On a aussi envisagé, à l'époque de la sémantique générative, qu'il puisse s'agir d'ambiguïtés structurales « profondes » (Mac Cawley, Jackendoff), mais cette solution semble aujourd'hui abandonnée (entre autres pour les raisons épistémologiques qui ont conduit au rejet de la sémantique générative).

---

17 Cf. Galmiche (1983), qui prend appui sur Kleiber (1979) ; voir aussi Beyssade (1994 : 122).

18 Pour une présentation critique des solutions de Frege, Russell et Carnap, cf. Engel (1989 : 200 230). Celle Wittgenstein est discutée dans Hottois (1989 : 193 200). La solution de Asher (1993) est présentée et débattue dans Beyssade (1994 : 280 299). Voir également Martin (1987) et Fauconnier (1984 : 191).

Si l'on considère ces tournures sans chercher à résoudre les difficultés qu'elles posent à la logique extensionnelle, mais en essayant simplement, d'un point de vue purement linguistique, d'en décrire le fonctionnement sémantique, il n'est pas inutile tant les solutions lourdement chargées de théorie ont fini par obscurcir la question de revenir à l'interprétation spontanée ou naturelle de ces séquences. Naïvement, on considère que les expressions « *la reine de Thèbe* » et « *sa mère* » dans les exemples (1a, b) renvoient bien à un seul et même individu, qui appartient à un seul et même monde (qu'il soit réel ou fictif). Simplement, on ne sait pas si Œdipe considère / sait que cet individu est bien sa mère, s'il est prêt à assumer cette désignation de l'individu en question. De sorte qu'il ne paraît plus s'agir, à proprement parler, d'un problème de référence, mais, comme l'a explicitement affirmé Beyssade (1994 : 120 sq.), d'une question de « prise en charge » énonciative des descriptions définies :

> « Par définition, on parle de lecture opaque lorsque la description est attribuable au sujet du verbe d'attitude propositionnelle, et de lecture transparente lorsque la description est attribuable au locuteur. […]
> Au cœur du débat linguistique se trouve la question de la prise en charge des descriptions définies » (Beyssade, 1994 : 121 123).

Il suit, assez simplement, qu'un contexte est transparent si et seulement s'il n'admet qu'une lecture transparente, dans laquelle les descriptions définies sont nécessairement prises en charge par le locuteur de l'énoncé, de sorte que toutes celles qu'il admet comme référentiellement équivalentes sont substituables les unes aux autres. Alors qu'un contexte est opaque lorsqu'il tolère à la fois une lecture transparente et une lecture opaque telle que les descriptions définies sont assumées par l'être de discours que désigne le sujet du verbe d'opinion, de volonté, de dire …. Dans ce dernier cas, seules les expressions qui sont référentiellement équivalentes aux yeux de cet être de discours (et pas forcément pour le locuteur) sont substituables : si Œdipe ne sait pas que la reine de Thèbe est sa mère, la substitution des deux expressions s'avère exclue dans la lecture opaque des énoncés (1a, b).

Par ailleurs, l'opposition entre lectures opaque / transparente a pu paraître trop rigide (Beyssade 1994 : 130), car, le plus fréquemment, la prise en charge des descriptions définies semble partagée (à la fois par le locuteur et le sujet du verbe d'attitude propositionnelle, ainsi que par l'ensemble des participants de la conversation). Et c'est seulement dans certains cas très particuliers (comme celui d'Œdipe), où l'on sait que les croyances / connaissances ne sont pas partagées, que l'ambiguïté se manifeste.

La question qui se pose alors est celle-ci : si l'analyse de ces tours en termes de prise en charge énonciative des descriptions définies paraît intuitivement adéquate, quel statut théorique lui donner ? Qu'est-ce que prendre en charge une description définie ? Il importe de répondre à ces

questions à la fois par souci d'explicitation, mais surtout pour déterminer jusqu'où cette analyse s'étend, et, si possible, avancer des règles prédictives concernant son fonctionnement. De plus, la théorisation doit articuler la prise en charge énonciative aux connaissances et/ou croyances attribuées aux individus dans le discours.

8.4.2. La solution proposée

Il nous paraît que c'est dans cette perspective énonciative que la solution doit être recherchée, quoique la notion de prise en charge soit trop vague et recouvre deux phénomènes distincts : l'engagement du locuteur et le fait qu'un individu constitue une instance de validation pour une modalité subjective (épistémique, appréciative ou boulique).

La solution, formulée dans le cadre de la TMM, repose sur la distinction entre modalités intrinsèques et extrinsèques, ainsi que sur le paramètre énonciatif de l'engagement du locuteur (E). On admet ainsi que toute description définie met en œuvre au moins une modalité intrinsèque, et que celle-ci implique, à titre de paramètre constitutif, une certaine forme d'engagement énonciatif, de prise en charge. On comprend dès lors ce que signifie, dans ce cadre, la « prise en charge d'une description définie » : il s'agit du fait que le locuteur constitue une instance de prise en charge, selon un degré positif (il accorde ou s'associe), de la (ou des) modalité(s) intrinsèque(s) au(x) lexème(s) constitutif(s) de la description définie. Et ce sont ces degrés de prise en charge, qui déclenchent, par le biais des métarègles inférentielles, des modalités épistémiques qui correspondent aux croyances et/ou connaissances attribuées au locuteur.

L'assignation de ces valeurs de E aux modalités intrinsèques va dépendre elle-même des règles suivantes :

Cas général : le locuteur s'associe aux modalités intrinsèques des éléments focalisés, et accorde celles des éléments appartenant au substrat stratificationnel (qui sont présupposés, cf. § 2.7.2.). Seul l'usage de guillemets, ou a fortiori d'expressions comme « le soi disant / prétendu N » permettent de suspendre cette règle.

Cas particuliers (contextes opaques) : les verbes d'opinion, de volonté, de dire, outre la modalité extrinsèque qu'ils expriment, indiquent à la fois :

a) que l'individu désigné par le sujet de ces verbes constitue une instance de validation (subjective) pour les modalités intrinsèques aux éléments qui sont dans leur portée ;

b) si le locuteur prend ou non en charge ces mêmes modalités intrinsèques.

Les ambiguïtés entre lecture transparente / opaque proviennent en particulier de la structure du domaine affecté par la modalité extrinsèque.

A cela s'ajoutent les métarègles inférentielles qui, à partir des différents degrés d'engagement induisent des modalités épistémiques correspondantes, selon un principe simple : si un locuteur s'associe ou accorde une modalité, c'est qu'il y croit (présomption de sincérité) ; s'il s'en dissocie fortement, c'est qu'il en doute (cf. § 6.3.6.).

8.4.3. Explication des phénomènes : les verbes d'opinion

On a montré, au § 8.2.3. (Fig.2), que la construction « X *savoir que* » indique simultanément que :
a) X constitue une instance de validation pour la modalité extrinsèque (mod_i) ;
b) l_0 prend en charge la modalité extrinsèque (mod_i) et les modalités intrinsèques (mod_j …) qui sont associées aux éléments qui sont dans sa portée.
Il suit que dans l'énoncé (1a : *Œdipe sait qu'il a épousé la reine de Thèbe*), la modalité intrinsèque à l'expression « *la reine de Thèbe* » est prise en charge par l_0 ; et par inférence, que le locuteur sait, tout comme Œdipe, que l'individu dont il est question est la reine de Thèbe (mod_k, dans la Fig.2 du § 8.2.3.). S'il n'est pas possible de substituer à cette expression toutes celles que le locuteur tient pour référentiellement équivalente, c'est simplement parce qu'elles ne sont pas présentées comme épistémiquement validées par Œdipe.

La possibilité d'énoncer (3 : *Œdipe sait que* sa mère *est enceinte, mais il ne sait pas que c'est sa mère*) provient de ce que « *sa mère* » n'appartient pas, dans cette lecture transparente, au domaine sur lequel porte la modalité épistémique extrinsèque (marquée par *savoir*). La modalité intrinsèque n'est donc prise en charge que par l_0. On observe que les exemples de ce type proposés dans la littérature concernent presque systématiquement des descriptions définies en position de sujet de la complétive. Cette contrainte résulte de la structure des domaines de focalisation, telle qu'elle a été présentée, en prenant directement appui sur les travaux de Nølke, au § 5.3.2. On accepterait en effet beaucoup plus difficilement :

(4) ?? Œdipe sait qu'il a épousé sa mère, mais il ne sait pas que c'est sa mère.

Car les compléments du verbe sont presque nécessairement focalisés (par focalisation simple), ce qui n'est pas le cas du sujet.

En revanche, « X *croire que* » (cf. § 8.2.3., Fig. 3) signale que :
a) X constitue une instance de validation pour la modalité extrinsèque (mod_i) ;

b) l_0 prend en charge la modalité extrinsèque (mod_i) mais se dissocie faiblement des modalités intrinsèques (mod_j …) qui sont associées aux éléments qui sont dans sa portée.
De là, l'interprétation de l'énoncé (5a), dans laquelle la description définie n'est validée (subjectivement) que par l'être de discours désigné par *Créon*, ce que confirme la possibilité d'enchaîner (5b) :

(5) a. Créon croit qu'Œdipe a épousé sa mère
b. Créon croit qu'Œdipe a épousé sa mère, mais en fait ce n'est pas sa mère.

La construction « X *s'imaginer que* » (cf. § 8.2.5.2., Fig.5) marque conjointement que
a) X constitue une instance de validation pour la modalité extrinsèque (mod_i) ;
b) l_0 prend en charge la modalité extrinsèque (mod_i) mais se dissocie fortement des modalités intrinsèques (mod_j …) qui sont associées aux éléments qui sont dans sa portée.
La différence avec « *croire que* » tient à ce que la dissociation forte (par opposition à la dissociation faible) entraîne, par le biais d'une métarègle inférentielle (cf. § 6.3.6.), la construction d'une modalité épistémique négative (le locuteur doute de la proposition). Or comme cette modalité épistémique négative porte sur un complexe de prédications connectées conjonctivement, elle va se distribuer disjonctivement (conformément aux principes explicités au § 8.3.) sur chacune d'elles (par le biais de leurs modalités intrinsèques). D'où les inférences valides :

(6)
Créon s'imagine qu'Œdipe a épousé sa mère → { Il ne l'a pas vraiment épousée *et/ou* Ce n'est pas sa mère qu'il a épousée.

Avec le tour « X *ignorer que* » :
a) X ne constitue pas une instance de validation pour une modalité extrinsèque positive (mod_i) ;
b) l_0 prend en charge la modalité extrinsèque (mod_i) et les modalités intrinsèques (mod_j …) qui sont associées aux éléments qui sont dans sa portée.
C'est pourquoi, dans l'énoncé (7a), la description définie « *sa mère* » est prise en charge par le locuteur, mais n'est pas validée par l'être de discours correspondant à *Créon*. D'où l'enchaînement possible (7b) :

(7) a. Créon ignore qu'Œdipe a épousé sa mère

b. Créon ignore qu'Œdipe a épousé sa mère. Il croit que sa mère est morte en le mettant au monde.

Dans ces deux phrases, la même expression « *sa mère* » est successivement prise en charge par le locuteur puis validée par « *Créon* ».

8.4.4. Extensions de l'analyse
8.4.4.1 Les verbes locutoires

A partir de l'analyse des verbes locutoires [19] esquissée au § 8.2.5.3., on déduit les prédictions suivantes. Dans les exemples :

(8) a. Œdipe affirme qu'il a épousé sa mère
b. Œdipe a révélé qu'il avait épousé sa mère
c. Œdipe ment en affirmant qu'il a épousé sa mère
d. Œdipe se trompe en affirmant qu'il a épousé sa mère

la description définie « *sa mère* » est prise en charge (par le bais de sa modalité intrinsèque) par « *Œdipe* » (plus exactement, l'être de discours ainsi désigné) dans tous les cas. En revanche, elle n'est prise en charge par le locuteur (l_0) que dans (8b) (qui est le seul énoncé factif). Le locuteur s'en dissocie faiblement en (8a), et fortement en (8c, d).

Au plan des modalités épistémiques inférées, on peut dire que le locuteur croit qu'il s'agit bien de « *la mère d'Œdipe* » en (8b), qu'il n'en est pas nécessairement certain en (8a), et qu'il doute qu'il y ait eu un véritable mariage et/ou qu'il s'agisse vraiment de « *sa mère* » en (8c, d) (la modalité épistémique de force négative se distribue disjonctivement sur les deux modalités intrinsèques aux prédicats). Quant aux croyances attribuées à Œdipe, elles ne résultent pas d'inférences tirées de la prise en charge de la modalité intrinsèque, mais du fait que le locuteur prenne ou non en charge la modalité épistémique extrinsèque associée au verbe locutoire (cf. § 8.2.5.3.). Nous avons vu que cette modalité extrinsèque (correspondant à la croyance d'Œdipe) était prise en charge par le locuteur dans les exemples (8b, d), qu'il s'en dissociait fortement en (8c), et que rien n'était précisé en (8a).

Ces prédictions sont confirmées par les enchaînements possibles et les inférences valides :

(9) a. Œ. affirme qu'il … mais je ne crois pas qu'elle soit sa mère
mais en fait, il ne croit pas qu'elle soit sa mère

---

[19] Nous laissons de côté les verbes de volonté, qui demanderaient une étude particulière. Nous nous appuyons ici sur les analyses des verbes épistémiques et des verbes locutoires présentées au § 8.2.

b. Œ. a révélé qu'il … ?? mais je ne crois pas qu'elle soit sa mère
?? mais en fait, il ne croit pas qu'elle soit sa mère

c. Œ. ment en affirmant qu'il … car je ne crois pas qu'elle soit sa mère
car, en fait, il ne croit pas qu'elle soit sa mère

d. Œ. se trompe en affirmant qu'il … car je ne crois pas qu'elle soit sa mère
?? mais en fait, il ne croit pas qu'elle soit sa mère.

8.4.4.2. Les noms propres et les autres descriptions en contexte opaque

L'un des intérêts de cette analyse des descriptions définies en contexte opaque, qui repose sur le concept de modalité intrinsèque, c'est qu'elle peut être naturellement étendue aux noms propres, qui présentent les mêmes caractéristiques dans ces tours (alors qu'on sait combien ils diffèrent des descriptions définies quant à leur fonctionnement référentiel). Les énoncés

(10) a. Œdipe croit / sait / dit / etc. qu'il a épousé sa mère
b. Œdipe croit / sait / dit / etc. qu'il a épousé Jocaste

recevront ainsi des structures comparables, dans la mesure où les noms propres sont, de même que les noms communs, traités comme des prédicats, et, à ce titre, porteurs de modalités intrinsèques (cf. § 2.5.3.2.), lesquelles sont susceptibles d'être prises en charges par le locuteur et/ou validées par l'être de discours correspondant au sujet de la principale. D'où les enchaînements possibles :

(11) Créon croit / s'imagine / dit qu'Œdipe a épousé Jocaste, mais en fait ce n'est pas Jocaste.

Une extension comparable peut évidemment être faite en direction des descriptions indéfinies ou démonstratives :

(12) Créon croit / s'imagine / dit qu'Œdipe a épousé une / cette reine, mais en fait ce n'est pas une / cette reine.

8.5. Négation, interrogation, hypothèse

8.5.1. Le problème

Peut-on considérer, comme cela est parfois proposé [20], la négation, l'interrogation ou l'hypothèse (mais aussi l'exclamation, etc.) comme des modalités à part entière ? La réponse dépend évidemment du cadre théorique adopté. Dans la TMM, ces types de constructions ne sauraient exprimer par elles-mêmes des modalités (pourvues de leurs neuf paramètres constitutifs), mais elles contribuent à fixer la valeur de certains paramètres de modalités construites par ailleurs. Elles ne suffisent pas à constituer des modalités, mais, conjointement, leur contribution à la saturation de paramètres modaux n'épuise certainement pas non plus leur signification (qui a, entre autres, des aspects pragmatiques, orientés vers les types d'actes de discours qu'elles permettent d'exprimer).

La question devient alors de déterminer, pour chacune d'elles, quels sont les paramètres qu'elles contraignent, quelles valeurs elles imposent. Or, si l'on peut, par exemple, envisager de traiter l'exclamation comme portant sur la force de la validation de modalités intrinsèques (le haut degré) et/ou sur la relativité de la validation par rapport à un arrière-plan contextuel (la non congruence avec les attentes, l'étonnement), la question paraît plus complexe à propos de la négation, de l'interrogation et de l'hypothèse (les constructions hypothétiques), dans la mesure où deux paramètres, F et E, sont susceptibles de jouer un rôle comparable. Nier une prédication, est-ce l'invalider ou bien refuser de prendre en charge sa validation ? Interroger, est-ce exprimer une indétermination de la validation (de la prédication) ou de la prise en charge énonciative ? De même, on a pu voir, selon les analyses, les constructions hypothétiques comme opérant une suspension de la validation ou de la prise en charge [21].

8.5.2. Les réponses proposées

Les réponses que nous allons proposer qui ne font qu'indiquer des voies en direction de solutions qui demandent encore à être élaborées reposent sur deux hypothèses qui valent pour les trois constructions :

a) les deux paramètres, F et E, ont chacun un rôle à jouer, et donnent lieu à des effets de sens spécifiques ;

---

[20] Pour une discussion sur le caractère modal de la négation, cf. Ducrot & Schaeffer (1995 : 580 583).

[21] Le premier type d'analyse est représenté par Martin (1983), le second par Vairel (1982), Caudal, Vetters et Roussarie (2003).

b) s'il est parfois difficile d'identifier et de percevoir la différence entre ces effets de sens en contexte, cela est dû aux métarègles inférentielles associées à l'engagement du locuteur.

8.5.2.1. La négation

Schématiquement, lorsque l'opérateur de négation porte sur une modalité, intrinsèque ou extrinsèque, il peut affecter la valeur de F, et l'on obtient alors une « négation descriptive », ou sur la valeur de E, pour donner lieu à l'effet de sens identifié comme « négation polémique » [22]. Soit deux exemples :

(1) « Il n'y a pas un nuage au ciel » (Ducrot 1972 : 38)

(2) Je ne l'ai pas reconnu.

Dans la situation de discours la plus plausible [23], (1) exprime simplement l'invalidation totale de la prédication correspondant à « *il y a des nuages* », et se laisserait paraphraser par « *il y a zéro nuage* » ; tandis que (2) servira plutôt à réfuter une proposition du type « *tu l'as reconnu* » qui a été assertée ou sous-entendue précédemment, ou simplement attribuée à un énonciateur fictif. Dans le premier cas, c'est la valeur de F, la force de la validation qui est affectée par la négation, alors que, dans le second, c'est celle de E, l'engagement du locuteur, qui est en cause : il refuse de prendre en charge la proposition sous-jacente, il s'en dissocie fortement.

Cette distinction entre négation descriptive *versus* polémique est suffisamment établie pour qu'on se dispense de l'argumenter. Nous voudrions cependant apporter quelques précisions.

Lorsque l'opérateur de négation porte sur une modalité intrinsèque mod_i, et marque une négation descriptive, l'opération de négation consiste à prendre le complémentaire de la portion de l'axe h associé à F (mod_i) (valeur de contradiction). Encore faut-il que cette portion complémentaire soit susceptible de correspondre à une information pertinente dans le discours. Si tel n'est pas le cas, la négation sera plus plausiblement interprétée comme polémique. C'est pourquoi l'exposé de la négation polémique dans le cadre

---

22 Sur cette distinction désormais classique, cf., parmi beaucoup d'autres, Ducrot (1972), Attal (1984), Muller (1991), Callebaut (1991), Nølke (1994c), Roitman (2006). Nous laissons de côté la négation « métalinguistique ».

23 Voir cet exemple attesté : « Il se leva, chargea ses armes avec soin, alla droit à la fenêtre […], étendit les bras en baillant et regarda l'horizon. *Il n'y avait pas un nuage au ciel* ; les étoiles seules brillaient encore d'un vif éclat avant de disparaître. La lune était déjà couchée. » (A. Assollant, *Capitaine Corcorant*, Le Serpent à Plumes, éd. 2006 : 176).

de la théorie polyphonique prend pour exemple canonique l'énoncé adapté de Bergson (cf. Nølke 1994 : 231 [24]) :

(3) Ce mur n'est pas blanc.

Le complémentaire de *blanc*, qui englobe toutes les autres couleurs, pourrait, en effet, difficilement s'avérer informatif en contexte (cf. Callebaut 1991 : 42-45).

Lorsque l'opérateur de négation, interprété de façon descriptive, affecte une modalité extrinsèque mod_j, deux cas sont à envisager :

a) la modalité est dans la portée de l'opérateur, et la valeur de F (mod_j) se change en son *contradictoire* (i.e. son complémentaire sur l'axe) ;

b) l'opérateur est dans la portée de la modalité extrinsèque, et F (mod_j) prend une valeur *contraire* (i.e. symétrique par rapport à h^0).

Soit pour exemples :

(4) a. Il n'est pas obligatoire de fermer la porte
b. Il est obligatoire de ne pas fermer la porte.

Si l'on admet que la modalité dénotée par le métaprédicat *obligatoire* correspond à la portion $[h^+, h^{max}]$ (cf. § 5.5.2.5., Fig. 8), son contradictoire (le facultatif) exprimé par (4a) sera associé à la portion $[h^{min}, h^+[$, et son contraire (l'interdit, ex. 4b) au segment $[h^{min}, h^-]$. Il faut souligner que, selon cette définition, le contraire d'une valeur n'en est pas nécessairement plus éloigné que son contradictoire. C'est en particulier le cas avec les « subcontraires » de la tradition aristotélicienne. Ainsi, aux exemples :

(5) a. Il n'est pas permis de fermer la porte
b. Il est permis de ne pas fermer la porte

seront associées des valeurs de F (mod_j) correspondant respectivement aux segments :

a) interdit $[h^{min}, h^-]$: complémentaire du permis $(]h^-, h^{max}])$;

b) permis de ne pas faire : facultatif : non obligatoire : symétrique du permis : $[h^{min}, h^+[$ [25].

Font exception les constructions dites « à montée de la négation », auxquelles nous consacrerons le § 8.7.

---

24 Bergson s'inscrit lui même dans une longue controverse qui s'est développée au 19ème siècle et au début du 20ème, essentiellement dans le domaine de la philosophie allemande, autour de l'analyse des jugements négatifs. Pour un panorama, cf. Seron (2006).

25 Voir la Fig.8 du § 5.5.2.5.

La négation polémique, qui consiste à évoquer une assertion positive pour la rejeter, est traitée au moyen du paramètre E : le locuteur se dissocie fortement d'une modalité, intrinsèque ou extrinsèque (E (mod_i) : *Négatif fort* ([h^{min}, h^-]) ; cf. § 5.6.1.). La question qui se pose est de savoir pourquoi, il est souvent difficile de trancher entre les deux types de négation, alors que les mécanismes mis en œuvre paraissent bien différents. Il nous semble que cette proximité sémantique est en grande partie due au fait que les deux types de négations autorisent les mêmes inférences, et plus précisément qu'elles déclenchent la construction, par inférence, des mêmes modalités subjectives. Ainsi le locuteur de

(6) Pierre n'est pas gentil

peut vouloir dire soit que Pierre est *méchant* (valeur complémentaire du paramètre F) soit qu'il récuse l'assertion selon laquelle Pierre serait gentil (valeur négative du paramètre E). Or dans les deux cas, on est conduit, par le bais des métarègles liées à l'engagement du locuteur (cf. § 6.3.6.), à construire des modalités subjectives équivalentes, approximativement glosables par « *Je considère que Pierre est méchant* », « *Je doute que Pierre soit gentil* ».

Une autre question porte sur le fait de comprendre pourquoi un même morphème peut donner lieu à deux effets de sens si différents, dans leur principe. On sait que Ducrot dérive la négation descriptive de la négation polémique. Cette analyse est rejetée au moyen d'arguments convaincants par Larrivée (2005). Nous serions plus enclin à postuler une même opération abstraite de base (de passage au *Négatif*) qui se réaliserait, en fonction des contextes, sur l'axe de F ou sur celui de E.

8.5.2.2. L'interrogation totale

On admet (à la suite de Borillo 1978 : 546 et Huot 1986 : 100) que l'interrogation totale peut avoir deux valeurs sémantiques fondamentales, et une multiplicité de valeurs pragmatiques. Soit elle exprime une « demande d'information » (c'est une « vraie » question), soit elle marque une « demande de confirmation », paraphrasable par une formule du type « *est-il vrai que* p ? ». Cette distinction peut être corrélée à la forme syntaxique utilisée. Ainsi la construction avec inversion tend à exprimer la demande d'information, tandis que, lorsque l'interrogation n'est marquée que par l'intonation ou la ponctuation, elle fonctionne plus volontiers comme demande de confirmation, ainsi que le montre, entre autres, la possibilité de la faire suivre de l'expression « *n'est-ce pas* ? » :

(7) a. ?* Pierre est il gentil, n'est ce pas ?
b. Pierre est gentil, n'est ce pas ?

Tout cela demande bien sûr à être nuancé et précisé (cf. Borillo 1978), car il faut aussi tenir compte, outre évidemment du contexte d'énonciation, du vocabulaire utilisé. On essayera de comprendre au § 8.6. pourquoi un énoncé comme

(8) Pierre est il méchant ?

est nécessairement interprété comme demande de confirmation, bien qu'il présente la même structure syntaxique que (7a) [26].

Dans la TMM, on traitera la valeur de demande d'information au moyen du paramètre F, comme une indétermination totale de la force de validation : F (mod_i) : *Neutre strict* (h^0). Tandis que la valeur de demande de confirmation va correspondre à une indétermination de la valeur de E ; le locuteur se dissocie faiblement de la validation de la prédication : E (mod_i) : *Neutre strict* (h^0). Comme pour la négation, on fera l'hypothèse d'une opération abstraite unique (en l'occurrence, la sélection de h^0) qui se réalise tantôt sur l'axe de F, tantôt sur celui de E.

A ces valeurs sémantiques s'ajoutent des effets pragmatiques, qui convertissent l'indétermination de la force de validation en demande d'information (i.e. en demande de détermination, positive ou négative, de la force), et l'indétermination de la prise en charge en demande de confirmation (en demande sur l'attitude adoptée par l'interlocuteur). Ces valeurs de demande seront exprimées au moyen de modalités bouliques pragmatiquement inférées (cf. Jacques 1979 : 198), modalités à valeur métamodale puisqu'elles portent sur la détermination des valeurs des paramètres F et E. Ces modalités bouliques sont, en outre, accompagnées de modalités épistémiques, inférées elles aussi (et donc annulable en contexte, par exemple dans une situation d'examen), qui expriment l'ignorance du locuteur vis-à-vis de la valeur du paramètre en cause.

8.5.2.3. Les hypothétiques

Nous avons montré, dans (Gosselin 2005 : 157-174), que les subordonnées hypothétiques dans les constructions du type :

(9) Si j'avais de l'argent, j'achèterais une voiture

mettent conjointement en œuvre une modalité extrinsèque à valeur de possibilité prospective passée et une modalité intrinsèque à la prédication dont la force est déterminée, positivement ou négativement, et pour laquelle

[26] Voir aussi un exemple comme « Est *ce que c'est ta petite amie qui t'envoie une lettre ?* » (Charaudeau 1992 : 593), qui paraît ne pouvoir fonctionner que comme demande de confirmation.

le degré d'engagement du locuteur correspond à la dissociation. Autrement dit, le locuteur de (9) s'engage sur le fait qu'il a été possible que p devienne le cas, mais refuse, simultanément, de prendre en charge la validation effective de p. Il nous a paru nécessaire de postuler l'existence de la modalité extrinsèque de possibilité prospective (à statut de métaprédicat) pour rendre compte de l'utilisation des temps dans la subordonnée en liaison avec son interprétation comme potentielle ou irréelle : il s'agit de savoir si la possibilité passée est encore valide au moment d'énonciation. Il n'est pas moins nécessaire d'envisager la modalité intrinsèque de la prédication comme ayant un degré de validation déterminé, car c'est par rapport à elle que la principale (plus exactement la modalité de la proposition en situation d'apodose) est relative. Ainsi, dans l'exemple (10), le fait d'acheter une voiture est présenté comme conditionné par celui d'avoir de l'argent, et non par la possibilité d'en avoir. Simplement, le locuteur (l_0) ne prend pas en charge cette modalité, mais seulement la modalité extrinsèque de la possibilité prospective.

Nous sommes désormais en mesure de proposer une simplification de cette analyse, en faisant l'économie de toute modalité extrinsèque dans ces constructions. Il nous suffit de considérer que la construction hypothétique présente effectivement le procès (et donc sa modalité intrinsèque) de façon prospective, de sorte que cette modalité se voit attribuer un couple de valeurs de F : une valeur passée (indéterminée, correspondant à h^0), et une valeur virtuelle (déterminée, négativement ou positivement). La modalité de la principale est relative par rapport à la valeur virtuelle, tandis que le locuteur (l_0) ne prend en charge que la valeur passée. Les divers effets de sens (de potentiel ou d'irréel) proviennent du fait de savoir si cette valeur passée (indéterminée) est encore valide au moment de l'énonciation (cf. l'analyse proposée dans Gosselin 1999 et 2005).

8.5.3. Extension de l'analyse : l'adverbe *vraiment*

Ce type d'explication, qui recourt conjointement aux deux paramètres, F et E, pour leur faire jouer un rôle différent, quoique parfois difficile à identifier, dans la construction du sens des énoncés, paraît pouvoir être étendu à l'étude d'autres marqueurs. Nous évoquons ici certains emplois de l'adverbe *vraiment* (cf. Lenepveu 1990 : 164-196, Guimier 1996 : 30, Gezundhajt 2000 : 268-278).

Tantôt *vraiment* indique un renforcement de la validation de la modalité intrinsèque — il fonctionne alors de manière comparable aux marqueurs d'intensité (ex. 10a) — tantôt il exprime l'engagement du locuteur vis-à-vis d'une proposition qui a été ou qui est susceptible d'être contestée (10b) ; et il n'est pas toujours aisé (ni franchement utile) de trancher entre les deux interprétations (10c) :

(10) a. Il est vraiment grand (≈ il est très grand)

b. C'est vraiment lui (≈ je vous assure que c'est lui)

c. Il est vraiment meilleur que les autres (≈ il est bien meilleur que les autres et/ou je vous assure qu'il est meilleur que les autres).

On rendra compte de ces phénomènes au moyen du dispositif mis en place pour traiter la négation : soit *vraiment* renforce le degré, positif ou négatif, de F (ex. 10a), soit il renforce celui de E (ex. 10b). La difficulté de séparer les deux interprétations dans un exemple comme (10c) provient du fait qu'une métarègle inférentielle stipule que le haut degré de validation induit celui de l'engagement (cf. § 6.3.4.). Dès lors, on peut avoir une interprétation en termes de renforcement énonciatif, n'impliquant pas le haut degré, mais très difficilement une interprétation impliquant le haut degré sans renforcement de la prise en charge énonciative. C'est ce que confirment les enchaînements possibles :

(11) a. (Si !) il est vraiment meilleur que les autres ; la différence est minime, mais incontestable.

b. Il est vraiment meilleur que les autres ; la différence est considérable, ?? mais je ne suis pas certain de mon jugement.

L'énoncé (11b) est à comparer avec (12), qui, n'exprimant pas le haut degré de la validation n'implique pas non plus celui de l'engagement du locuteur :

(12) Il est un peu meilleur que les autres ; mais je ne suis pas certain de mon jugement.

8.6. L'opposition marqué/non marqué dans le lexique

8.6.1. Les faits

Une asymétrie est traditionnellement reconnue, en sémantique lexicale [27], dans certains couples antonymiques d'adjectifs évaluatifs comme *bon* / *mauvais*, *intéressant* / *ennuyeux, grand* / *petit, gentil* / *méchant*, etc. Elle se manifeste dans trois types de constructions syntaxiques : la négation, l'interrogation totale et la comparaison. Rappelons l'essentiel :

a) La négation :

Dans des conditions d'énonciation « standard » (sans emploi métalinguistique des termes), l'énoncé (1a) implique (1b), alors que (2a) n'induit pas nécessairement (2b) :

---

[27] Cf. Kleiber (1976, et les très nombreuses références citées), Picoche (1977 : 105), Ducrot (1973 : 123), Ducrot & Shaeffer 1995 : 232 233). Et, pour l'anglais, Horn (1989 : 330 337).

(1) a. Ce livre n'est pas intéressant
b. Ce livre est ennuyeux
(2) a. Ce livre n'est pas ennuyeux
b. Ce livre est intéressant.

Le même phénomène se retrouve dans chacun des couples cités ci-dessus : la négation de l'adjectif d'orientation positive renvoie à sa contrepartie négative (ce qui n'est pas bon est mauvais), tandis que la réciproque ne s'impose pas nécessairement (ce qui n'est pas mauvais n'est pas forcément bon).

b) L'interrogation totale :
Les interrogations totales avec inversion du sujet portant sur les adjectifs positifs peuvent exprimer de simples demandes d'information :

(3) a. Est ce bon / intéressant ?
b. Est il grand / gentil ?

Mais celles qui affectent leurs antonymes d'orientation négative ne peuvent marquer que des demandes de confirmation :

(4) a. Est ce mauvais / ennuyeux ?
b. Est il petit / méchant ?

c) La comparaison :
La structure « A *est plus* adj *que* B » n'implique « B *est* adj » que si l'adjectif marque une évaluation négative. Ainsi, le locuteur qui énonce

(5) L'*Assommoir* est plus intéressant que *Germinal*

ne laisse pas nécessairement entendre qu'il tient *Germinal* pour un livre intéressant. Tandis que s'il disait :

(6) L'*Assommoir* est plus ennuyeux que *Germinal*

cela supposerait qu'il tient également *Germinal* pour un ouvrage ennuyeux.

Par ailleurs, dans la structure « A *est moins* adj *que* B », la présence d'un adjectif d'orientation négative conduit à conclure que « A *est* adj », alors que cette conclusion ne s'impose pas lorsque l'adjectif est positif :

(7) L'*Assommoir* est moins ennuyeux que *Germinal* (→ L'*Assommoir* est (aussi) un livre ennuyeux)

(8) L'*Assommoir* est moins intéressant que *Germinal* (↛ L'*Assommoir* est (aussi) un livre intéressant).

La solution classiquement admise consiste à reprendre l'opposition, issue de la phonologie, entre terme marqué et terme non marqué. Cette

distinction conceptuelle a d'abord été adoptée pour décrire certaines relations antonymiques entre substantifs, comme l'opposition entre *homme / femme, chat / matou, cheval / étalon, etc.* : *homme* fonctionne comme terme non marqué au sens où il peut subsumer toute la classe des humains dans un énoncé comme :

(9) Il y a six milliards d'hommes sur la terre.

A l'inverse, *femme* constitue le terme marqué de l'opposition (i.e. celui qui ne peut recouvrir toute la classe). Selon cette conception, le terme non marqué est doué de la propriété « d'auto-hyperonymie » (il est son propre hyperonyme).

Etendue à nos exemples, cette distinction conduit à considérer que *intéressant* est non marqué, dans la mesure où il peut représenter toutes les valeurs, positives et négatives, de l'évaluation, tandis qu'*ennuyeux*, restreint aux seules valeurs négatives, serait marqué.

Cette analyse nous paraît cependant loin d'être entièrement satisfaisante, car :

a) on ne voit pas pourquoi la négation du terme non marqué conduirait nécessairement au terme marqué, alors que la réciproque est fausse (ex. 1 et 2) ce phénomène ne s'observe nullement avec les couples *homme / femme*, *chat / matou*, etc. ;

b) si cette opposition paraît rendre compte assez naturellement du fonctionnement de l'interrogation (*intéressant* signifiant alors « *intéressant ou ennuyeux* », ex. (3a)), on ne comprend pas pourquoi elle n'est pas transposable au domaine nominal (« *Est-ce un homme* ? » n'est pas davantage une demande d'information que « *Est-ce une femme* ? ») ;

c) il faudrait encore rendre compte du fait que le terme non marqué, même lorsqu'il est pris dans l'emploi où, normalement, il subsume l'ensemble des valeurs possibles, reste orienté positivement, comme le montrent les exemples (5) et (8).

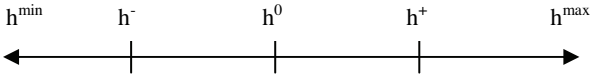
Parce que ces questions nous paraissent actuellement sans réponse, nous avons résolu de proposer une hypothèse alternative, selon laquelle les termes positifs n'engloberaient pas tout le champ de valeur (il ne s'agirait donc pas d'auto-hyperonymes), mais pourraient s'étendre jusqu'au point d'indétermination (h^0) des valeurs.

8.6.2. La solution proposée

Dans le cadre de la TMM, on observe que les couples d'adjectifs qui nous occupent mettent tous en œuvre des modalités intrinsèques, épistémiques (*grand / petit*, *large / étroit* …), appréciatives (*intéressant / ennuyeux*, …), axiologiques (*gentil / méchant*), ou susceptibles d'exprimer, selon les

contextes, des évaluations appréciatives ou axiologiques (*bon* / *mauvais*). On a montré au § 5.5.3. que chacun de ces adjectif renvoyait à une portion particulière du domaine conceptuel associé au paramètre F, cette portion correspondant à un certain degré d'évaluation. Rappelons-en la structure globale :

Fig.1



L'hypothèse que nous avançons pour expliquer le fonctionnement des couples d'adjectifs antonymes se formule ainsi :

a) les termes positifs (non marqués) occupent une région correspondant au *Positif large* ($[h^0, h^{max}]$) ;

b) les termes négatifs (marqués) occupent la région complémentaire : le *Négatif strict* ($[h^{min}, h^0[$) ;

c) il suit de la structure illustrée par la Fig 1 que l'indétermination totale n'est accessible qu'à partir des termes positifs, qui englobent h^0.

A ces conventions linguistiques, vient s'ajouter une contrainte pragmatique, liée à l'exigence d'informativité (et présentée sous des formulations partiellement différentes selon les théories [28]) : l'indétermination pure ne peut constituer une information suffisante dans le cadre d'une simple assertion affirmative.

Prenons l'exemple du couple *intéressant* / *ennuyeux*. On admet, au plan linguistique, qu'*intéressant* se voit attribuer la portion $[h^0, h^{max}]$, tandis qu'*ennuyeux* correspond à la région repérée par l'intervalle $[h^{min}, h^0[$. Seule la région associée à *intéressant* comprend l'indétermination totale (h^0). Mais en vertu de l'exigence d'informativité cette valeur sera exclue dans les énoncés constitués d'assertions déclaratives positives du type :

(10) Ce livre est intéressant

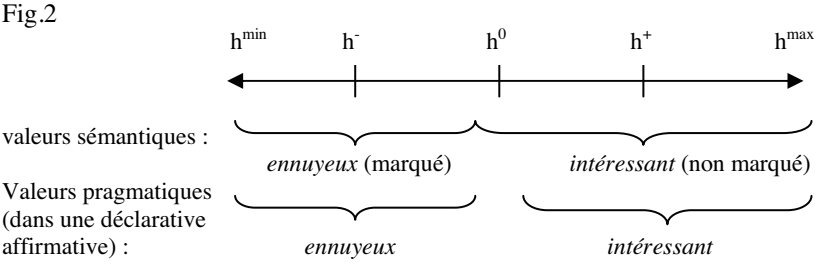
où la portion de l'axe circonscrite par l'adjectif se contracte sur le *Positif strict* ($]h^0, h^{max}]$) et exclut toute forme d'indétermination (sans quoi il faudrait comprendre que « *le livre est intéressant ou non* », ce qui contreviendrait manifestement à toute exigence d'informativité minimale). En revanche, ce dispositif permet d'expliquer le fonctionnement d'*intéressant* dans des constructions un peu plus complexes comme celles qui mettent en œuvre la négation, l'interrogation ou la comparaison.

---

[28] Cette exigence d'informativité figure sous diverses formes dans les différentes théories pragmatiques : « loi d'informativité » (Ducrot 1972), « maxime de quantité » (Grice éd. 1979), « Principe de pertinence » (Sperber & Wilson éd. 1989), « Principe I » (Levinson 2000).

Soit, pour résumer, la figure :

Fig.2



8.6.3. Explication des données

a) La négation :

Les éléments négatif correspondent à la valeur *Négatif strict* ([h^{min}, h^0[), les éléments positifs à la valeur *Positif large* ([h^0, h^{max}]), ou, lorsque cette valeur se trouve restreinte par l'exigence d'informativité dans le cadre d'une assertion simple, au *Positif strict* (]h^0, h^{max}]). Etant donné les relations formelles entre ces valeurs (définies au § 5.1.3.), on observe avec la négation descriptive les faits suivants.

Un élément positif qui est nié voit sa valeur *Positive large* ([h^0, h^{max}]) se changer en son complémentaire, qui correspond précisément au *Négatif strict* ([h^{min}, h^0[) et donc à la valeur des éléments négatifs (« *pas intéressant* » équivaut à « *ennuyeux* », etc.). Nier un élément négatif consiste aussi à prendre son complémentaire. On passe alors du *Négatif strict* ([h^{min}, h^0[) au *Positif large* ([h^0, h^{max}]). Mais celui-ci ne correspond pas à la valeur des éléments positifs en contexte déclaratif affirmatif, laquelle se trouve restreinte au *Positif strict* (]h^0, h^{max}]). La différence étant précisément que le *Positif large* résultant de la négation du *Négatif strict* comprend la valeur d'indétermination associée à h^0. C'est ainsi qu'un livre qui « *n'est pas ennuyeux* » (*Positif large*) sera soit « *intéressant* » (*Positif strict*), soit « *ni ennuyeux ni vraiment intéressant* » (*Neutre* : h^0) [29].

b) L'interrogation :

On a vu, au § 8.5.2.2., que l'interrogation totale pouvait manifester deux modes de fonctionnement fondamentaux : la demande d'information, qui

[29] En outre, c'est sans doute parce que la valeur ainsi obtenue est peu précise et insuffisamment informative que la négation des adjectifs négatifs est le plus souvent interprétée comme polémique (cf. Danjou Flaux 1984 : 82, Callebaut : 1991 : 35), c'est à dire comme affectant le paramètre E (cf. § 8.5.2.1.). Rappelons, en outre, que h^0, point d'équilibre entre les forces positive et négative, peut aussi bien résulter de l'absence de force que de la neutralisation de deux forces opposées.

consiste à retenir une valeur d'indétermination (h^0) pour la force de la validation (F), et la demande de confirmation, qui affecte le paramètre de la prise en charge énonciative (E). Comme la valeur h^0 de F n'est accessible qu'à partir des termes positifs, il suit que la demande d'information n'est possible qu'avec ces termes (dont on ne retient, cette fois, que la valeur h^0 ; voir les exemples 3a, b), alors qu'elle est exclue avec les termes négatifs. Seule, dans ce cas, la demande de confirmation (qui joue sur le paramètre E) est possible (ex. 4a, b). Observons, pour confirmer cette analyse que si l'on restreignait le *Positif large*, associé aux termes positifs, au *Positif strict*, en leur adjoignant un adverbe comme *vraiment*, par exemple, l'interrogation totale ne pourrait plus prendre qu'une valeur de demande de confirmation (puisque la valeur h^0 serait exclue) :

(11) Ce livre est il vraiment intéressant ?

c) La comparaison :

Si l'on admet que les expressions « *moins* adj *que* », « *plus* adj *que* » désignent des relations entre des degrés de validation, à l'intérieur des régions du domaine conceptuel correspondant à la force de la validation (F), qui sont associées à l'adjectif utilisé dans ces tours, on comprend que l'asymétrie entre éléments positifs et négatifs ait des conséquences.

Quand l'adjectif est positif, le repère de la comparaison peut être situé en h^0, alors que s'il est négatif le repère sera nécessairement situé dans la zone négative (correspondant au *Négatif strict*). On représente respectivement les relations exprimées par les exemples (5) et (6) et par les énoncés (7) et (8), au moyen des figures 3 et 4 :

Fig.3

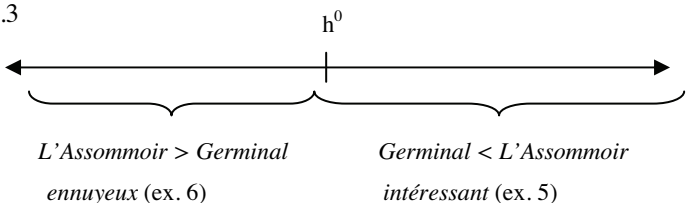
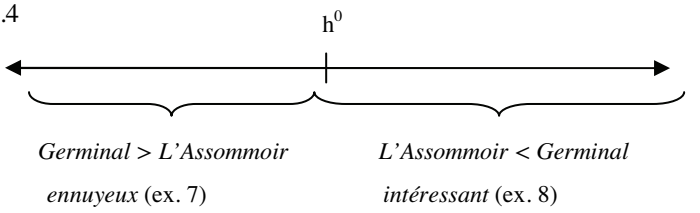


Fig.4



En énonçant (8), le locuteur n'exclut pas que le caractère intéressant de *L'Assommoir* puisse correspondre à h^0, et donc ne pas se trouver englobé par le *Positif strict* marqué par l'assertion positive « *L'Assommoir* est intéressant ».

Au total, nous ne contestons donc pas l'asymétrie entre terme marqué et terme non marqué, mais nous proposons de remplacer la conception des termes non marqués comme auto-hyperonymes, par une autre analyse qui inclut la valeur d'indétermination (h^0) dans la région de l'espace sémantique associée à ce terme.

8.7. La montée de la négation

8.7.1. Le problème

L'examen des relations entre modalité et place de la négation montre qu'il n'y a pas de correspondance biunivoque entre structures syntaxiques et structures logico-sémantiques :

> « There is a simple lack of one to one correlation, between form and meaning, so that it is not possible to predict for a given form what will be its meaning, or, vice versa, what will be the form to express a particular modal meaning. » (Palmer 1995 : 453).

Lorsque la négation se combine avec certains coverbes modaux, verbes d'attitude propositionnelle, ou locutions verbales exprimant la modalité au sens large, on observe un isomorphisme syntaxe / sémantique :

Fig.1

Isomorphisme (forme / sens) :

$[S_i]$ (Neg Mod) V_{main} ⟶ $[L_i]$ (NEG (MOD (p)))

$[S_j]$ Mod (Neg V_{main}) ⟶ $[L_j]$ (MOD (NEG (p))) [30]

Exemples :

(1) a. Vous ne pouvez pas sortir
b. Vous pouvez ne pas sortir

(2) a. Jean ne sait pas que Pierre est là
b. Jean sait que Pierre n'est pas là

(3) a. Il n'est pas dans l'obligation de sortir
b. Il est dans l'obligation de ne pas sortir.

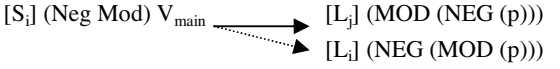
---

[30] Nous utilisons la notation de De Haan (1997 : 86). Par ailleurs, nous notons $[S_{i, j,...}]$ les structures morpho syntaxiques, et $[L_{i, j,...}]$ les structures logico sémantiques.

D'autres, en revanche, manifestent une rupture d'isomorphisme (au sens où ce n'est pas la lecture isomorphe attendue qui est le plus souvent retenue, même si elle n'est pas totalement exclue) :

Fig.2

Rupture d'isomorphisme :



Exemples :

(4) Vous ne devez pas fumer (≈ Vous devez ne pas fumer)

(5) Je ne crois pas que Dieu existe (lecture « athée » *versus* « agnostique » [Horn 1989 : 309])

(6) Je ne veux pas qu'il vienne (≈ Je veux qu'il ne vienne pas)

(7) Je n'ai pas le sentiment qu'il soit très satisfait (≈ J'ai le sentiment qu'il n'est pas très satisfait).

La rupture d'isomorphisme est ordinairement considérée comme une anomalie :

> « Any lack of correspondence between negation of the modal and negation of the modality or between negation of the full verb and negation of the proposition is considered to be an irregularity. […] This irregularity may be described in terms of negation being 'misplaced'. » (Palmer 1995 : 454).

Ce phénomène est connu depuis très longtemps (au moins depuis Saint-Anselme, cité par Horn 1989 : 308). On le rencontre dans un grand nombre de langues, appartenant à des familles très diverses (cf. Palmer 1995, Forest 1994). Il relève donc de la linguistique générale. Par ailleurs, il est considéré comme un *défaut* des langues naturelles par la tradition logico-philosophique, mais requiert, de la part du linguiste, une explication.

Le phénomène est d'autant plus troublant que les structures logico-sémantiques en cause correspondent normalement à des valeurs clairement distinguées dans la tradition logique (depuis Aristote) : l'opposition entre les *contraires* et les *contradictoires* :

Fig.3

[Li] (NEG (MOD (p))) :	portée large (*wide scope*) de la négation *contradictoire* (négation du *modus*)
[Lj] (MOD (NEG (p))) :	portée étroite (*narrow scope*) de la négation *contraire* (négation du *dictum*)

Or, comme on l'a vu au § 2.4.1., les relations de contrariété et de contradiction structurent le champ des valeurs modales, en permettant, par le bais du « carré des oppositions », l'interdéfinition des valeurs modales.

Si l'on admet que la négation du *dictum* construit le *contraire* de la valeur modale initiale, et la négation du *modus* son *contradictoire*, on n'est pas surpris de reconnaître en (3b) le contraire de l'obligatoire (l'interdit) et en (3a) son contradictoire (le facultatif). Puisque *devoir*, dans son interprétation déontique, exprime l'obligatoire, on s'attendrait à retrouver des phénomènes similaires relativement à la position et la portée de la négation en (4). Or si « *vous devez ne pas fumer* » marque bien l'interdit (pour autant que cette tournure est effectivement utilisée), « *vous ne devez pas fumer* », dans l'usage standard, n'exprime pas le facultatif mais, cette fois encore, l'interdit.

Le problème linguistique se formule ainsi :

a) Comment rendre compte du fait que certaines structures dont on attendrait, si l'isomorphisme était respecté, qu'elles expriment le contradictoire d'une valeur modale, indiquent prioritairement son contraire (même si l'autre lecture n'est pas radicalement exclue, moyennant certains contextes particuliers) ?

b) Pourquoi ce fonctionnement ne concerne-t-il que certains verbes et locutions verbales ?

Il nous paraît qu'une solution à ces questions ne peut être tenue pour satisfaisante que si elle répond *simultanément* (i.e. par le même dispositif théorique) aux deux questions posées. En d'autres termes, il est nécessaire que l'explication de « l'anomalie » permette de prédire à quels verbes elle s'applique.

8.7.2. Les solutions écartées

Il est des solutions qui n'ont été évoquées dans la littérature que pour être aussitôt écartées. C'est le cas de l'explication par l'idiomatisme et de l'explication sémantique.

Selon l'hypothèse de l'idiomatisme, évoquée et rejetée par Levinson (2000 : 130), une construction comme « *vous ne devez pas* Vinf. » aurait une signification non compositionnelle (i.e. attribuée arbitrairement à la structure prise en bloc). Ce type d'explication conduirait cependant à considérer les deux lectures possibles de (5) comme fondées sur l'homonymie entre une construction compositionnelle et une construction non compositionnelle, ce qui paraît tout de même peu vraisemblable. En outre, un tel traitement au cas par cas ne permet pas de comprendre la généralité du phénomène.

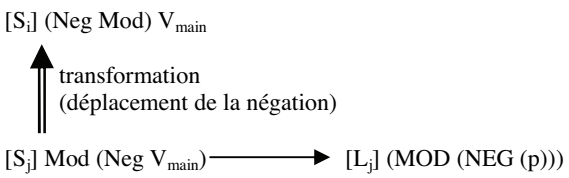
La possibilité d'une explication sémantique a, pour sa part, été récusée par Lakoff (1970), parce qu'il apparaît que des quasi-synonymes ont un fonctionnement différent relativement au phénomène étudié (par exemple *devoir*$_{\text{déontique}}$ et « *être dans l'obligation de* » ou « *être obligé de* », voir les ex. 3 et 4 ci-dessus).

8.7.3. Critique des solutions proposées

Une transformation syntaxique dite de « montée de la négation » (*neg-raising*) a connu son heure de gloire à l'époque de la « Théorie Standard » de la grammaire générative [31]. Comme, dans ce cadre, l'interprétation sémantique s'appuyait exclusivement sur les « structures profondes », on admettait que la structure profonde recevait une interprétation isomorphe, mais qu'elle était ensuite transformée par déplacement de la négation (d'où la rupture d'isomorphisme en surface) ; ce que l'on peut schématiser comme suit :

Fig.4

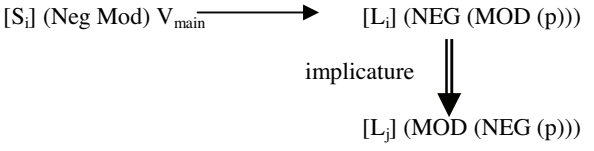
La « *montée de la négation* » (*Neg raising, negation transportation*) :



Plus récemment, des explications pragmatiques (Horn 1989, Levinson 2000, Van der Auwera 2001) et cognitives (Tovena 2001) ont été avancées, qui dérivent l'interprétation non isomorphe de l'interprétation isomorphe au moyen de principes pragmatiques ou cognitifs. Nous ne discuterons pas le détail, nous nous contenterons de schématiser le mécanisme de dérivation : la lecture isomorphe (valeur de *contradictoire*) s'avère insuffisamment informative et doit donc se trouver « renforcée » par l'implicitation de la valeur de *contraire* (laquelle est plus informative dans la mesure où, pour une valeur donnée, son contraire implique son contradictoire, alors que la réciproque est fausse) :

Fig.5

Le « *renforcement de la négation* » (*Negative strengthening*) :



Quels que soient les problèmes techniques soulevés par ces hypothèses et les réponses qui peuvent leur être apportées, il nous paraît qu'elles se heurtent à deux objections incontournables :

---

[31] Cette analyse est encore adoptée par Birkelund (2005 : 105).

a) Elles ne permettent pas de prédire de façon satisfaisante quels verbes elles concernent. Si l'on écarte les verbes factifs (ex. 8) et les constructions impliquant des présupposés ou des sous-entendus comme (9) :

(8) a. verbes factifs et semi factifs : *savoir* / *ignorer* / *regretter* /*être heureux que* / *apprendre que* …
b. verbes « contrefactifs » : *imaginer que* / *se figurer que* …

(9) a. Je ne voudrais pas être Dieu
b. Je voudrais ne pas être Dieu (de Cornulier 1973 : 50)

il reste tout un ensemble de verbes et de constructions verbales dont il est extrêmement difficile de prévoir comportement vis-à-vis de la négation. Et l'hypothèse de Horn, selon laquelle la rupture d'isomorphisme ne concernerait que les verbes de « milieu d'échelle », se heurte (l'auteur le reconnaît lui-même) à des contre exemples, en français notamment, comme *devoir* et *falloir* (Horn 1989 : 328, De Haan 1997 : 90).
b) Ces explications sont *trop puissantes*, car c'est la régularité (l'interprétation isomorphe) qui devient anormale, et qu'il faut alors expliquer. Mieux, plus on essaie de justifier le mécanisme de dérivation, en montrant qu'il est naturel, pragmatiquement et/ou cognitivement fondé, plus il devient difficile de rendre compte de l'isomorphisme, et aussi de la double lecture possible de certaines structures.

8.7.4. Propositions

Aux principes déjà exposés sur le traitement de la négation et de l'interrogation (cf. § 8.5.), nous ajoutons les hypothèses suivantes, pour traiter le phénomène en cause :

> *Principe de sémantique lexicale* : Les verbes et constructions verbales autorisant l'équivalence entre contrariété et contradiction marquent une modalité dont la valeur correspond au *Positif large* ($[h^0, h^{max}]$) sur l'axe de la force de la validation (F) ; elle englobe donc l'indétermination de la force, de même que celles qu'expriment les termes positifs non marqués évoqués au § 8.6., qui induisent eux aussi l'équivalence entre contradiction et contrariété (*ne pas être gentil* ≈ *être méchant*).

> *Principe pragmatique* (exigence d'informativité [32]) : Toute modalité de valeur *Positif large* ($[h^0, h^{max}]$) ou *Négatif large* ($[h^{min}, h^0]$) qui n'est pas dans la portée d'un autre opérateur (interrogation, négation, comparaison …), et qui fait donc directement l'objet de l'assertion (lorsque l'énoncé est assertif) se rétracte (par implicature) sur la valeur Positif strict ($]h^0, h^{max}]$) ou Négatif

[32] Cf. § 8.6.2.

strict ([h^{min}, h^0[), par exclusion de l'indétermination de la force (h^0), qui contrevient à l'exigence minimale d'informativité.

Ces principes sont assortis d'un test directement dérivé de l'analyse de l'interrogation totale présentée au § 8.5.2.2. permettant de vérifier que la valeur de la modalité contient ou non h^0 :

Test : Si l'interrogation totale peut prendre valeur de demande d'information, c'est que h^0 est accessible, et donc compris dans la valeur de la modalité ; si la valeur de la modalité ne contient pas h^0, seule la demande de confirmation (qui concerne le paramètre E) est envisageable.

De même que (10a) autorise les deux interprétations (demande d'information et demande de confirmation) alors que (10b) n'accepte que la seconde, les exemples (11a, b, c) permettent les deux lectures, par opposition à (12a, b, c, d) qui excluent la valeur de demande d'information :

(10) a. Ce livre est il intéressant ?
b. Ce livre est il ennuyeux ?

(11) a. Crois tu qu'il soit là ?
b. Dois je fermer la porte ?
c. Veux tu sortir ?

(12) a. Es tu certain qu'il est / soit là ?
b. Doutes tu qu'il soit là ?
c. Suis je obligé de fermer la porte ?
d. As tu la volonté de sortir ?

Il découle de ces hypothèses qu'un verbe comme *croire*, va marquer, au niveau de sa signification lexicale le *Positif large* (l'exemple 11a montre en effet que la force de la modalité qu'il exprime englobe h^0). S'il n'est pas dans la portée d'un autre opérateur, sa valeur se restreint, sous l'effet de l'exigence pragmatique d'informativité, au *Positif strict* (par exclusion de h^0) :

(13) Je crois qu'il est là.

En revanche, s'il entre dans la portée d'une négation (« *ne pas croire* »), sa valeur initiale de *Positif large*, se trouve changée en son *contradictoire* (i.e. son complémentaire) : le *Négatif strict* ([h^{min}, h^0[). Tandis que s'il porte sur la négation (« *croire que ne pas* »), c'est son *contraire* qui se trouve construit : le *Négatif large* ([h^{min}, h^0]). Mais comme il n'est pas, dans ce cas, dans la portée d'un autre opérateur, le principe pragmatique d'informativité s'applique, qui restreint le *Négatif large* au *Négatif strict*. D'où l'équivalence entre contraire et contradictoire, illustrée par les figures :

Fig.6

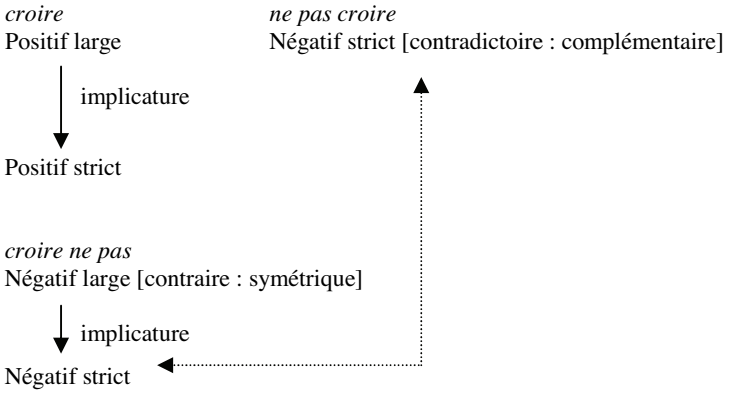
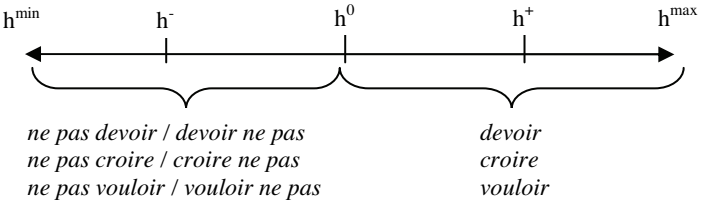


Fig.7



Selon cette analyse, il n'y a donc pas de rupture d'isomorphisme, ni d'irrégularité, mais simplement une équivalence prévisible entre contraires et contradictoires avec certains types de verbes et de constructions verbales à valeur modale. Son intérêt réside principalement dans le fait qu'elle permet d'expliquer et de prédire quels sont les cas qui échappent à cette équivalence : il s'agit évidemment des verbes factifs et des constructions implicatives (dans lesquelles les sous-entendus ne sont pas conservés), mais aussi des verbes et constructions qui n'englobent pas h^0 (le test de l'interrogation permet de le vérifier) :

(14) *douter que, être dans l'obligation de, être certain que, avoir la volonté de …*

ainsi que des verbes qui comprennent h^0, mais dont la valeur ne coïncide pas avec le champ du positif, comme *pouvoir* déontique (qui englobe toute la zone, positive et négative, du non interdit [33]), par exemple.

---

[33] Le non interdit à valeur négative correspond au « déconseillé » (compris entre h^- et h^0). Ex. : « *Tu peux le faire, mais je te le déconseille* ».

Ces deux derniers cas sont respectivement illustrés par les figures suivantes :

Fig.8

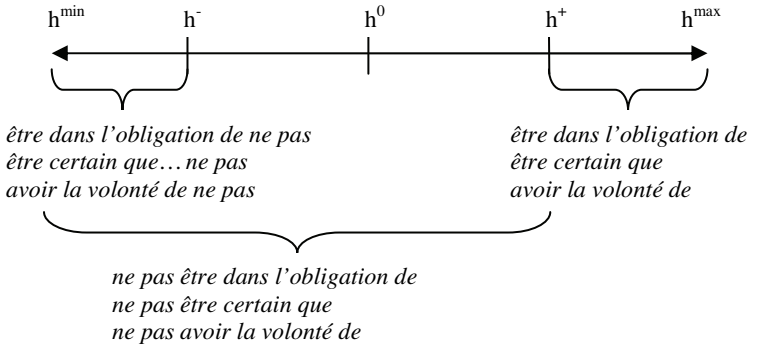
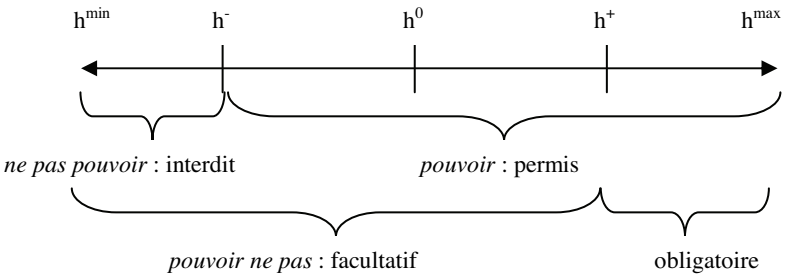


Fig.9



Reste la question de savoir pourquoi les deux lectures sont parfois possibles, avec les verbes autorisant l'équivalence entre contraires et contradictoires (cf. Fig. 2, ex. 5). La réponse est aisée : il s'agit des cas où le contexte rend possible (ou nécessaire) l'interprétation de la négation comme *polémique* (i.e. portant sur E et non sur F, cf. § 8.5.2.1.). C'est, par exemple, ce qui se produit dans le premier sonnet des *Regrets* de Du Bellay. Bien que *vouloir* autorise normalement l'équivalence (« *je ne veux pas qu'il vienne* » ≈ « *je veux qu'il ne vienne pas* »), ce n'est manifestement pas le cas dans ce contexte, où le discours de l'auteur s'oppose aux attentes qu'il prête à son lecteur :

(15) « Je ne veulx point fouiller au sein de la nature ;
Je ne veulx point chercher l'esprit de l'univers,
Je ne veulx point sonder les abysmes couvers
Ny desseigner du ciel la belle architecture. » (Du Bellay, *Les Regrets* I).

Pour conclure, nous considérons qu'il n'y a ni rupture d'isomorphisme, ni irrégularité dans ces tours, qu'il s'agit de constructions régulières, dont la sémantique est strictement compositionnelle, et que l'effet d'anomalie est, en réalité, une illusion qui provient de l'implicature associée aux séquences les plus simples dans lesquelles la modalité en cause n'entre pas dans la portée d'un autre opérateur. Car cette implicature (liée à l'exigence d'informativité) restreint le *Positif large* au *Positif strict*, et masque ainsi la signification lexicale des lexèmes en jeu.

Soit un dernier exemple pour illustrer le fait que *devoir* déontique, qui marque l'obligation quand il n'est pas dans la portée d'un autre opérateur (ex. « *Je dois prendre cet argent* ») peut perdre cette valeur dans le cas contraire (il n'est alors plus remplaçable par « *être obligé* / *dans l'obligation de* ») :

(16) « "Tenez, ma pauvre Eulalie", disait elle d'une voix faible, en tirant une pièce d'une petite bourse qu'elle avait à portée de sa main, "voilà pour que vous ne m'oubliiez pas dans vos prières.

Ah ! mais Madame Octave, *je ne sais pas si je dois*, vous savez bien que ce n'est pas pour cela que je viens !"[…] » (Proust, *Du côté de chez Swann*, La Pléiade, éd. 1987 : 105).

C'est pour cette raison que l'on associe à *devoir* déontique la valeur *Positif large*, expliquant ainsi qu'il autorise, à la différence de ses quasi-synonymes, l'équivalence entre contraire et contradictoire.

8.8. Le subjonctif et l'indicatif dans les complétives

8.8.1. Les données

La question de l'alternance entre les modes indicatif et subjonctif dans les complétives objet du français est l'une de celles qui ont fait couler le plus d'encre, aussi bien dans la tradition grammaticale que dans les recherches linguistiques plus récentes. Pourtant, aucune réponse vraiment satisfaisante ne lui a été apportée, alors que cette question se pose de façon cruciale pour tout non francophone désireux d'apprendre le français, par exemple.

Résumons en quelques mots les propositions d'explication les plus courantes, et les contre- exemples auxquelles elles se heurtent :

a) Dans la tradition fonctionnaliste on considère que l'emploi du mode dans la complétive résulte le plus souvent d'une « servitude grammaticale » [34] et ne relève pas de la sémantique. Plus précisément, la question de la valeur sémantique ne se poserait que lorsque les deux modes sont également possibles (ex. « *comprendre que* + indicatif / subjonctif ») ; et encore, l'attitude la plus fréquemment adoptée consiste à poser l'existence de

[34] « Une contrainte extérieure au sujet parlant lui impose l'usage exclusif d'un morphème dans des conditions données » (Gougengeim 1939 : 99).

verbes homonymes (en l'occurrence, un *comprendre*$_1$ + indicatif et un *comprendre*$_2$ + subjonctif). Selon cette perspective, les interminables débats sur l'alternance indicatif / subjonctif dans les complétives sont essentiellement vains, pour la simple raison que dans le cas général, il n'y a rien à expliquer, il n'y a qu'une servitude grammaticale de nature fondamentalement arbitraire [35]. Cette attitude est parfaitement légitime et cohérente avec le postulat fonctionnaliste selon lequel toute valeur sémantique est conditionnée par une possibilité de choix de formes linguistiques de la part du locuteur [36]. Elle ne l'est plus lorsque ce postulat est abandonné. Par ailleurs, l'analyse homonymique d'un verbe comme *comprendre* rencontre des difficultés théoriques et empiriques [37] telles qu'elle est aujourd'hui généralement abandonnée.

b) L'analyse guillaumienne retient la valeur de *possible*, de *virtuel* [38] pour caractériser le subjonctif par rapport à l'indicatif (qui exprimerait l'*actuel*, le *réel*). Cette analyse, qui se heurte à des contre-exemples bien connus, comme

(1) Je regrette qu'il soit venu

a fait l'objet de diverses tentatives d'amélioration. L'une des plus cohérentes est sans doute celle de Martin (1983), qui voit dans l'emploi du subjonctif la marque d'une mise en relation de divers *mondes possibles* [39] (ainsi *regretter* indiquerait que je compare le monde réel à un monde possible correspondant à ce que j'aurais souhaité). Mais comment expliquer dans ce cadre pourquoi le verbe *parier*, qui met explicitement en jeu diverses possibilités futures, est obligatoirement suivi de l'indicatif ?

(2) a. Je parie qu'il sera / *soit absent
b. Je parie que le n°3 sera / *soit largement vainqueur.

c) Selon une tradition héritée de Damourette et Pichon, le subjonctif, par opposition à l'indicatif, marquerait une suspension de la valeur assertive, une

---

35 Ce point de vue est adopté par Touratier (1996 : 172 173).

36 Cf. Touratier (1996 : 172) : « Le subjonctif apparaît obligatoirement dans un certain nombre de subordonnées dites complétives. Dans la mesure où ce subjonctif n'est pas choisi comme tel, il ne peut pas être le signifiant d'un morphème dit de mode, dont les grammaires n'arrivent pas à préciser de façon satisfaisante l'éventuel signifié. »

37 Cf. Victorri et Fuchs (1996).

38 Cf. Guillaume (éd. 1984 : 32 sq., Moignet 1959).

39 Ce même type d'analyse se retrouve chez Farkas (1992) et Kupferman (1996), pour qui le subjonctif indique que la proposition est interprétée en relation à une classe de mondes possibles (« ancrage intensionnel »), alors que l'indicatif renvoie à un monde particulier (« ancrage extensionnel »).

non prise en charge énonciative de la part du locuteur [40]. Mais alors pourquoi une expression comme « X *s'imagine / se figure que* p », qui indique précisément que le locuteur se dissocie fortement du contenu de p, est-elle nécessairement suivie de l'indicatif et non du subjonctif (cf. Lallaire 1998 : 98) ?

(3) Pierre s'imagine qu'il est / *soit malade.

Une réponse est avancée par Soutet (2000 : 59-60) : l'indicatif marquerait à la différence du subjonctif que la proposition complétive est *prise en charge* par le locuteur ou par un autre être de discours (en l'occurrence *Pierre* dans l'exemple ci-dessus) :

> « On le voit : il suffit, pour que l'indicatif s'impose, que l'une des instances susceptibles d'évaluer la vérité de *q* la prenne en charge, qu'il s'agisse du sujet de l'énoncé ou du sujet de l'énonciation, *a fortiori* s'il s'agit des deux. » (Soutet 2000 : 60).

Pour séduisante qu'elle soit, cette analyse soulève cependant à son tour des difficultés spécifiques :

a) La notion de prise en charge reste relativement floue, parce qu'elle s'applique aussi bien au locuteur (« sujet de l'énonciation »), responsable de l'énonciation, qu'à un être de discours (« sujet de l'énoncé »), qui ne constitue qu'une instance de validation, et non un véritable énonciateur.

b) La prise en charge doit être définie de façon à exclure la présupposition (pour rendre compte de l'emploi du subjonctif après *regretter*, par exemple). Mais comment expliquer alors qu'*ignorer* puisse être suivi de l'indicatif, la vérité de la proposition n'étant, là encore, que présupposée ? S'il est exact que la différence vient du fait que *regretter* exprime un jugement de valeur (et non *ignorer*), c'est bien que la notion de prise en charge n'est pas suffisante.

Au total, même si on ne partage pas le cadre théorique fonctionnaliste, qui conduit à considérer que le subjonctif dans les complétives n'a « aucune signification », on doit bien reconnaître avec Touratier (1996 : 173) que :

> « Il est apparemment impossible de trouver une unité sémantique commune et en même temps limitée à tous ces verbes qui régissent le subjonctif, unité sémantique que les grammaires auraient bien voulu attribuer aussi au subjonctif. »

---

[40] Voir en particulier Damourette et Pichon, § 1916, 1918, 1924, 1926, et Huot (1986 : 85 86).

Comme, par ailleurs, les hypothèses dualistes (qui attribuent deux significations distinctes au subjonctif [41]) ou prototypiques (Winters 1991) ne semblent pas non plus adéquates les premières parce qu'elles sont fondées sur une conception homonymique du subjonctif, les secondes parce qu'elles ne permettent aucune prédiction et ne sont nullement falsifiables la situation apparaît singulièrement confuse, voire inextricable.

On peut au moins résumer les données concernant le choix du mode dans la complétive objet (nous ne traitons pas ici des constructions impersonnelles du type « *il est probable que* ») :

a) Certains verbes sont suivis presque exclusivement de l'indicatif :

(4) Pierre croit / sait / parie / s'imagine que Luc est / *soit là.

b) Certains autres régissent presque uniquement le subjonctif :

(5) Pierre doute / craint / souhaite / veut / déplore que Luc *est / soit là.

c) Il est des verbes qui acceptent les deux modes, ce choix induisant une différence de sens [42] :

(6) a. Pierre comprend (≈ prend conscience) que Luc est là
b. Pierre comprend (≈ accepte) que Luc soit là

(7) a. Pierre admet (≈ reconnaît le fait) que Luc est là
b. Pierre admet (≈ accepte) que Luc soit là

(8) a. « Je suppose que vous l'avez reconnue tout de suite (= je pense bien que, je présume) »
b. « Je suppose que vous vous trouviez seuls tous deux en concurrence (= je pose l'hypothèse que) » (couple d'exemples de Brunot, éd. 1936 : 508).

(9) a. Je lui ai dit (≈ prédit, annoncé) qu'il reviendrait
b. Je lui ai dit (≈ conseillé, ordonné) qu'il revienne.

d) D'autres paraissent, dans l'usage, tolérer, plus ou moins bien, les deux modes (quoique l'une des tournures soit parfois considérée comme incorrecte), sans différence évidente de sens (voir cependant ci-dessous) :

(10) a. J'espère bien qu'il viendra / vienne
b. J'ignorais qu'il était / fût malade.

e) Certains verbes, exigeant l'indicatif en construction affirmative, acceptent les deux modes en contexte négatifs, le choix du mode induisant une différence de sens :

---

41 Pour une présentation critique, cf. Moignet (1959, chap. 1).

42 Cf. Wilmet (1997 : 307).

(11) a. « Je ne crois pas que Jean est un bon candidat »
b. « Je ne crois pas que Jean soit un bon candidat ».

Selon Lalaire (1998 : 305), à qui nous empruntons ces exemples, en (11a) « le sujet d'énoncé pose *que* P comme une opinion qui a déjà été assertée », alors que ce n'est pas le cas en (11b). Rappelons simplement que cette possibilité de choix du mode en contexte négatif ne concerne pas tous les verbes (*savoir*, *ignorer*, *se douter*, etc. exigent toujours l'indicatif).

f) Il est encore des verbes qui régissent l'indicatif en construction déclarative affirmative, mais acceptent les deux modes en construction interrogative totale par inversion du clitique sujet de la deuxième personne [43], sans différence sémantique notable :

(12) Crois tu qu'il est / soit là ?

g) Enfin, l'impératif avec certains verbes régissant normalement l'indicatif facilite nettement l'apparition du subjonctif, sans changement de sens facilement repérable :

(13) Supposons / imaginons / admettons qu'il est / soit là !

8.8.2. La solution proposée

Les hypothèses, formulées dans le cadre de la TMM, sont les suivantes : le verbe de la principale, introducteur de la complétive objet, exprime une modalité extrinsèque, à statut de métaprédicat. Ce sont certaines des caractéristiques de cette modalité (notée mod_i), conçues comme des valeurs pour des paramètres, qui déterminent le choix du mode dans la complétive. Et réciproquement, le choix du mode peut servir d'indice pour attribuer des valeurs aux paramètres en question. Plus précisément, ce sont les valeurs de la direction d'ajustement (D (mod_i)) et de la force de validation (F (mod_i)) qui sont en cause :

a) l'indicatif indique que :

$((D\ (mod_i))$: *Négatif fort* $([h^{min}, h^{-}])) \wedge ((F\ (mod_i))$: *Positif large* $(([h^{0}, h^{max}]))$

[la modalité extrinsèque a une valeur purement descriptive et une force positive au sens large] ;

[43] Cf. Huot (1986 : 98).

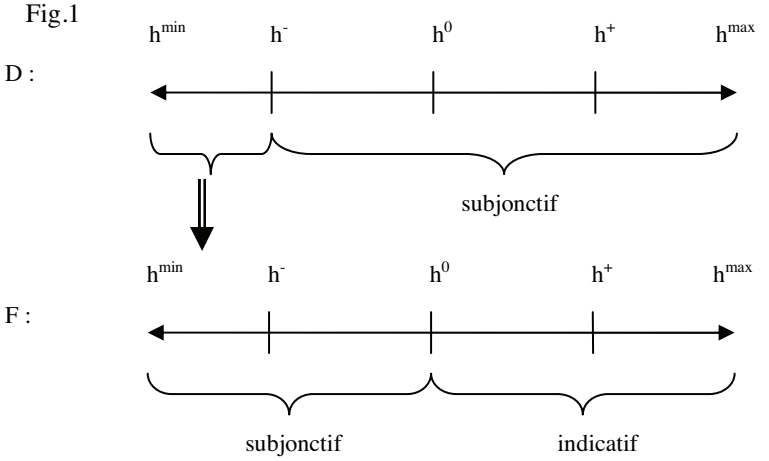
b) le subjonctif marque, de façon complémentaire que :

((D (mod_i)) : (]h^-, h^{max}])) ∨ (((D (mod_i)) : *Négatif fort* ([h^{min}, h^-])) ∧
((F (mod_i)) : *Négatif strict* ([h^{min}, h^0[]))

[la modalité extrinsèque a une valeur non purement descriptive, ou une valeur purement descriptive associée à une force négative au sens strict].

Soit, en figure :

Fig.1



Cela signifie que l'indicatif n'est compatible qu'avec une modalité extrinsèque à valeur descriptive, aléthique ou épistémique (cf. § 5.4.), de force neutre ou orientée positivement [44] ; tandis que le subjonctif fonctionne avec les autres modalités, déontique, boulique, axiologique et appréciative, ainsi qu'avec les modalités descriptives aléthique et épistémique, à condition que la force de ces dernières soit orientée de façon strictement négative.

8.8.3. Explication des données

On trouve l'indicatif avec les verbes qui expriment des modalités épistémiques orientées positivement (*savoir, croire, parier, s'imaginer, se figurer …*). Le fait que *s'imaginer* et *se figurer* régissent l'indicatif montre que ce n'est pas la prise en charge énonciative par le locuteur qui est en cause, mais uniquement les valeurs des paramètres D et F.

---

[44] Conformément à l'analyse de Korzen (2003) et en rupture avec la conception traditionnelle l'indicatif apparaît donc plutôt comme la forme marquée, et le subjonctif comme la forme non marquée, retenue lorsque les conditions d'apparition de l'indicatif ne sont pas réunies.

Inversement, les verbes qui marquent des modalités bouliques (*vouloir*, *souhaiter* …), déontiques (*ordonner, interdire, permettre* ...), appréciatives (*regretter*, *se réjouir* …) ou axiologiques (*justifier*, *admirer* ...) imposent le subjonctif dans la complétive, de même que les verbes qui expriment des modalités épistémiques de force négative (*douter*).

Les verbes polysémiques qui tolèrent les deux modes vont prendre un sens descriptif avec l'indicatif (voir les exemples 6a, 7a, 9a, ci-dessus) et appréciatif / axiologique ou directif avec le subjonctif (exemples 6b, 7b, 9b). Le cas de *supposer* (ex. 8ab) est un peu différent. Il reste épistémique dans les deux tournures, mais c'est la force de la validation qui change : orientée positivement avec l'indicatif, elle devient franchement négative avec le subjonctif (on a affaire à du contrefactuel).

Nous avons vu que certains verbes acceptent, plus ou moins facilement, l'un ou l'autre mode, sans que cela entraîne une différence sémantique clairement identifiable. Deux cas, au moins, sont à distinguer : il y a ceux qui expriment conjointement deux modalités extrinsèques dont l'une devrait régir l'indicatif et l'autre le subjonctif. C'est ce qui se produit avec *craindre* et *espérer* (qui indiquent à la fois l'épistémique et le boulique, cf. § 2.5.3.1.). Si le boulique l'emporte nettement avec *craindre*, qui exclut l'indicatif, c'est l'épistémique qui prédomine dans *espérer*, qui régit normalement l'indicatif. Ce verbe s'oppose ainsi à *souhaiter* (exclusivement boulique), encore que des flottements dans l'usage soient possibles (ex. 10a), qui donnent lieu à des différences minimes de sens, lesquelles se laissent décrire en termes de renforcement de l'aspect épistémique (avec l'indicatif) ou boulique (avec le subjonctif) de la double modalité. C'est ainsi que selon Curat (1991 : 118), le fait qu'*espérer* soit désormais suivi fréquemment du subjonctif dans la langue parlée « trahit bien le passage lexical du sens précédent classique, "attendu avec confiance" (*T.L.F.*) au sens plus récent et concurrent de "souhaiter" ».

Avec *ignorer* en revanche, c'est un autre cas de figure qui se présente. En effet, *ignorer* est un verbe épistémique qui sélectionne la portion du *Négatif large* ($[h^{min}, h^{0}]$) sur l'axe associé à F. *Ignorer* n'implique pas une croyance négative, mais simplement l'absence de croyance positive. Dès lors la portion de l'axe sélectionnée (le *Négatif large*) est à cheval sur celle qui correspond au subjonctif (le *Négatif strict*, $[h^{min}, h^{0}[$) et sur celle qui est associée à l'indicatif (le *Positif large*, $[h^{0}, h^{max}]$, d'où la double possibilité de choix du mode, illustrée par l'exemple (10b).

Le rôle de la négation avec un verbe épistémique comme *croire* s'explique aisément. Soit on a affaire à une négation descriptive, et on prend le contradictoire (complémentaire) de la valeur modale construite à partir du verbe (le *Positif large*, $[h^{0}, h^{max}]$). De sorte que F (mod_i) : *Négatif strict* ($[h^{min}, h^{0}[$), ce qui correspond aux conditions d'emploi du subjonctif. Soit, avec l'indicatif, seule la négation polémique (qui affecte le paramètre E, cf.

§ 8.5.2.1.) est possible (voir le commentaire des exemples 11a, b, ci-dessus). Cette analyse peut être illustrée au moyen des gloses suivantes :

(14) a. Je ne crois pas qu'il est le meilleur candidat (≈ je ne partage pas l'opinion selon laquelle il est le meilleur candidat)

b. Je ne crois pas qu'il soit le meilleur candidat (≈ je doute qu'il soit le meilleur candidat).

Ce double mode de fonctionnement ne peut concerner que les verbes qui, comme *croire*, ou *espérer*, se voient associer la portion du *Positif large* ([h^0, h^{max}]), de sorte que la négation descriptive conduit au *Négatif strict* ([h^{min}, h^0[) et autorise donc le subjonctif. Ce n'est pas le cas, pour des raisons diverses, de verbes comme *savoir*, *ignorer*, *se douter* ... En revanche, on observe un fonctionnement comparable, quoique forcément un peu différent, avec le verbe aléthique *voir*. Dans l'énoncé (15a), la négation est interprétée comme descriptive, et la validation aléthique se trouve infirmée F (mod_i) : *Négatif strict* ([h^{min}, h^0[) ; alors que dans (15b), la négation ne peut être que polémique. Le locuteur se dissocie de l'assertion préalable « *Je vois que Luc est là* », comme l'indique la glose « *il n'est pas vrai que je vois que Luc est là* ». Et la présupposition (« *Luc est là* ») est maintenue :

(15) a. « Je ne vois pas que Luc soit là » (Lalaire, 1998 : 302)

b. Je ne vois pas que Luc est là.

Quant à l'interrogation (par inversion du clitique sujet de la deuxième personne) et à l'impératif, c'est parce qu'ils déclenchent la construction d'une modalité injonctive (boulique ou déontique : mod_j), portant sur le verbe de la principale, qu'ils rendent possible (mais non nécessaire) l'apparition du subjonctif avec des verbes qui prennent normalement l'indicatif (ex. 12 et 13). On obtient ainsi des structures dans lesquelles la prédication de la complétive se trouve à la fois dans le champ de la modalité descriptive (mod_i) dénotée par le verbe de la principale, et, indirectement, dans celui de la modalité injonctive (mod_j) construite par l'interrogation (à la deuxième personne : adressée directement à l'allocutaire) ou par l'impératif. Selon que l'une ou l'autre se trouve privilégiée, on retient l'indicatif ou le subjonctif.

C'est encore par un mécanisme comparable de portée indirecte d'une modalité descriptive, mais de force négative, que l'on peut expliquer l'apparition du subjonctif dans un exemple comme :

(16) « [les] illusions de ceux qui croient naïvement que la communication puisse être intercompréhension » (Le Goffic, cité par. Lœngarov 2005 : 69).

Bien que le mécanisme en soit assurément complexe, on peut avancer que c'est la modalité descriptive négative intrinsèquement exprimée par *illusion*, qui, renforcée par l'adverbe *naïvement*, rend ici le subjonctif possible.

8.8.4. Extensions de l'analyse et conclusion

Cette analyse peut être étendue à des constructions adjectivales ou nominales jouant un rôle comparable d'introducteurs de complétives : « *être heureux / malheureux que* », « *être persuadé / convaincu que* », « *avoir la conviction / certitude que* », « *éprouver le désir que* », etc. Celles qui expriment des modalités appréciatives, axiologiques, bouliques ou déontiques, de même que les épistémiques négatives, sont suivies du subjonctif, alors que celles qui sont épistémiques positives régissent l'indicatif. Et l'on observe le même fonctionnement de la négation avec des expressions comme « *être persuadé / convaincu que* » qu'avec le verbe *croire*. Exemples :

(17) a. Luc est heureux / malheureux / satisfait / fâché que Marie soit / *est là [mod. appréciatives + subjonctif]

b. Luc éprouve le désir / a envie que Marie soit / *est là [mod. bouliques + subjonctif]

c. Luc a accordé / refusé l'autorisation que Marie soit / *est là [mod. déontiques + subjonctif]

(18) a. Luc est persuadé / a la conviction que Marie *soit / est là [mod. épistémiques positives + indicatif]

b. Luc n'est pas persuadé / certain / convaincu que Marie soit / est là [négation descriptive : mod épistémiques négatives + subjonctif ; négation polémique : mod. épistémiques positives + indicatif].

Tout cela montre bien que les contraintes sur le choix du mode dans la complétive ne sont pas directement attachées au choix de tel ou tel verbe, ou de telle ou telle expression, mais à la valeur de la modalité qu'ils expriment.

Terminons pas une remarque sur la prédictibilité et la falsifiabilité de ces hypothèses sur le choix du mode dans la complétive. Certains auteurs, parmi les plus exigeants (cf. Martin 1983 : 105, Nølke 1993 : 212), ont mis en doute la possibilité de parvenir à élaborer une analyse unitaire prédictive du subjonctif, à cause de la multiplicité des facteurs qui régissent son apparition, et surtout de la grande flexibilité de l'usage. La portée des hypothèses avancées ici est limitée à un type de construction syntaxique particulier. Dans ce cadre elles sont prédictives, et partiellement falsifiables. Elles sont falsifiables lorsque les verbes ou expressions introducteurs de complétives marquent des valeurs modales uniques et centrales (qui ne se situent pas aux frontières). Dans le cas contraire, lorsque plusieurs modalités sont simultanément construites (comme avec *espérer*, ou avec l'impératif),

ou lorsque des valeurs modales sont à cheval sur deux zones de valeurs (par exemple avec *ignorer*), des alternances de mode sont possibles qui ne sont pas intégralement prédictibles (pourquoi « *j'ignorais qu'il fût là* » , mais non « **il ignore qu'il soit là* » ?).

Quant à la valeur modale du subjonctif et de l'indicatif eux-mêmes, qui ne doit pas être confondue avec celle de la modalité extrinsèque qui décide de leur emploi (bien que la confusion ait souvent été faite), elle résulte nous l'avons montré au § 5.7.4. de leur valeur aspectuo-temporelle (de la relation entre le procès et la coupure modale), laquelle interagit de surcroit avec le degré de prise en charge énonciative induit par le verbe introducteur (cf. § 8.2.), pour déterminer le statut modal du procès exprimé par la complétive. On rappelle que seul l'indicatif permet à l'intervalle de référence d'opérer la coupure modale entre le *possible* et l'*irrévocable*. Lorsque la complétive est au subjonctif, c'est l'intervalle de référence de la principale (à l'indicatif) qui opère cette coupure. Quelques exemples :

(19) a. Je veux qu'il vienne [le procès est possible parce que postérieur à la coupure modale, cette possibilité est prise en charge par l_0]

b. Je voudrais qu'il vienne [la possibilité n'est pas prise en charge, à cause du conditionnel [45]]

(20) Je regrette qu'il soit venu [le procès est irrévocable parce qu'antérieur à la coupure modale, il est pris en charge par l_0]

(21) Je crains qu'il ne soit venu [le procès est irrévocable, mais non pris en charge, du fait du verbe *craindre*]

(22) a. Je crois qu'il viendra / qu'il est venu [le procès est irrévocable parce qu'antérieur à la coupure modale, mais il n'est pas pris en charge par l_0]

b. Je sais qu'il viendra / qu'il est venu [le procès est irrévocable, il est pris en charge par l_0 ; voir l'opposition *croire* / *savoir* au § 8.2.3.].

8.9. La polysémie de *devoir* et *pouvoir*

8.9.1. Les données

Les coverbes modaux *devoir* et *pouvoir* sont, comme leurs homologues dans les autres langues européennes, caractérisés par leur polysémie, au moins apparente. Ils sont susceptibles de donner lieu, en contexte. à divers effets de sens, qu'il n'est, du reste, pas toujours facile d'identifier clairement. Nous rappellerons, dans un premier temps, les principales valeurs en contexte (ou effets de sens typiques) de ces coverbes, tels qu'elles ont été décrites par les travaux sur ces questions. Puis nous aborderons le problème de la

[45] Sur le conditionnel comme marqueur de non prise en charge, cf. Dendale (1993), Abouda (2001), Haillet (1995, 20002, 20003).

théorisation de ces variations sémantiques en contexte, qui se présente généralement sous la forme d'une alternative : polysémie ou monosémie ?

8.9.1.1. Les valeurs de *devoir*

Pour le coverbe *devoir*, il est d'usage de distinguer deux grands types de valeur : *déontique* et *épistémique*, ce qui correspond à l'opposition, classique dans la littérature anglo-saxonne, entre valeurs radicales et épistémiques. Dans son emploi déontique, *devoir* exprime une obligation qui affecte l'agent d'un procès intentionnel (c'est une « obligation de faire »), ce procès étant envisagé de façon prospective. Cependant, si au présent de l'indicatif, *devoir* marque bien une obligation « forte », au conditionnel, il exprime plutôt un conseil, une obligation « faible » (cf. § 5.5.2.5.). Exemples :

(1) a. Vous devez fermer la porte !
b. Vous devriez fermer la porte !

A l'inverse, dans son acception épistémique, il indique une forte probabilité (par opposition à *pouvoir* épistémique, qui manque une probabilité plus faible, une simple éventualité) ; et il caractérise non la situation de l'agent du procès (lequel n'est d'ailleurs pas nécessairement agentif), mais l'état actuel des croyances du locuteur, qui procèdent généralement d'inférences (d'où la valeur « évidentielle » reconnue à devoir épistémique, cf. Dendale 1994 [46]), comme dans l'énoncé (2b) :

(2) a. Il doit faire chaud à Madrid en ce moment
b. « Vous devez avoir faim. Il est quatorze heures. » (cf. Tutescu 2005 : 105).

C'est pourquoi l'on oppose couramment les modalités « orientées vers l'agent » (« agent-oriented », radicales) aux modalités « orientées vers le sujet » (« subject-oriented », épistémiques).

De plus, tandis que *devoir* déontique est « intra-prédicatif » , au sens où il est étroitement associé au prédicat, au point de constituer un prédicat complexe, paraphrasable par l'expression « *être dans l'obligation de* Vinf », *devoir* épistémique est, à l'inverse « extra- prédicatif » : il marque un jugement extérieur au prédicat.

A y regarder de près, la situation s'avère cependant singulièrement plus complexe. C'est ainsi que dans son étude très approfondie, Kronning (1996, 2001) a montré qu'il existait aussi des valeurs aléthiques de *devoir*, qui expriment une forme de nécessité objective, dont on remarque qu'elle peut

[46] Sur les relations entre évidentialité et modalité, cf. Kronning (2004), Laurendeau (2004).

être analytique (ex. 3) ou synthétique (correspondant à une loi de la nature, ex. 4) :

(3) Un triangle rectangle doit avoir un angle droit

(4) Si je lance une pierre en l'air, elle doit retomber.

A quoi s'ajoute l'une des interprétations possibles du *devoir* futural (prospectif) : celle qui, à partir d'un point de repère passé, présente la suite des événements comme objectivement inéluctable [47] (en se fondant sur le savoir actuel du locuteur) :

(5) Louis XV devait mourir trois jours plus tard.

Par ailleurs, il existe aussi une valeur de *devoir* qui exprime une forme d'obligation, déterminée non par un système de conventions, mais par un ensemble de conditions objectives, relativement à un but à atteindre. On parle, à la suite de Kronning (1996), « d'obligation pratique » (par opposition à « l'obligation théorique » proprement déontique, cf. § 2.3.4.) :

(6) Pour sortir de cette pièce, on doit passer par la porte du fond (l'autre est fermée).

Quant au *devoir* déontique, il arrive aussi qu'il reçoive une lecture « extra-prédicative » ou « *de dicto* », au sens où il exprime bien une obligation, qui ne concerne cependant pas directement le sujet de la proposition en tant qu'agent d'un procès intentionnel, mais une situation contrôlée par un ou plusieurs agents qui ne sont pas nécessairement mentionnés. Exemple :

(7) « Nous avons une loi et selon cette loi il doit mourir » (*Evangile de Jean* 19, 7, cité et commenté par Kronning 1996 : 79 80).

Il nous paraît, de plus, envisageable de rapprocher de ce type de modalité déontique *de dicto* les valeurs que Kronning (1996 : 117) qualifie, à la suite de Von Wright (1963) et Conte (1998), de « modalités anankastiques » (cf. § 7.8.1.), qui apparaissent dans des tours comme :

(8) Les candidats doivent avoir moins de 20 ans.

Il s'agit bien, en effet, d'une obligation, qui ne porte évidemment pas sur les individus dénotés par le sujet de la phrase (puisque le procès est non intentionnel), mais sur des agents implicites censés contrôler la situation. Les paraphrases seraient du type :

---

47 Ces tours illustrent la thèse mégarique de la « rétrogradation du vrai » (cf. Vuillemin 1884 : 160).

(9) a. Il est obligatoire que les candidats aient moins de 20 ans
b. On est dans l'obligation de ne retenir que les candidats de moins de 20 ans.

Enfin, si *devoir* épistémique est clairement extra-prédicatif dans un énoncé comme (2a), où il ne peut pas faire l'objet d'une interrogation :

(10) ?* Doit il faire chaud à Madrid en ce moment ?

il n'en va pas de même pour un emploi « futural » dans un exemple comme

(11) a. Il doit y avoir de l'orage ce soir
b. Doit il y avoir de l'orage ce soir ?

Faut-il pour autant renoncer à considérer cet emploi comme marquant la probabilité épistémique, comme le propose Kronning (1996 : 64, 2001 : 78), qui le tient pour aléthique ? Nous avons expliqué, au § 2.2.3., pourquoi nous ne partageons pas cette analyse.

8.9.1.2. Les valeurs de *pouvoir*

A première vue, *pouvoir* présente la même alternative entre emplois radicaux (de permission 12a, et de capacité 12b) et emploi épistémique (de faible probabilité, d'éventualité 13a, b, avec une valeur évidentielle plus ou moins sensible ; cf. Tasmowski & Dendale 1994) :

(12) a. Vous pouvez sortir (≈ vous avez la permission de sortir)
b. Maintenant qu'il est déplâtré, il peut marcher (≈ il a la capacité de marcher)
(13) a. Il peut faire beau cet après midi (≈ il se peut qu'il fasse beau cet après midi)
b. « Il *pouvait* être onze heures, car je ne saurais même préciser l'heure, j'étais couché, […] lorsqu'une lueur très vive frappa mes vitres. » (E. Gaboriau, *La corde au cou*, Labyrinthes, éd. 2004 : 32).

Là encore, les valeurs radicales sont généralement caractérisées comme intra-prédicatives (donc interrogeables) et « orientées vers l'agent » (« *agent-oriented* »), alors que la valeur épistémique est extra-prédicative et « orientée ver le sujet » (« *subject-oriented* »).

Toutefois d'autres effets de sens ont été décrits, entre autres la « sporadicité » (Kleiber 1983 ; ex. 14) et la « possibilité matérielle » (Le Querler 1996 : 122, 2001 : 21 ; ex. 15a, b) :

(14) Les alsaciens peuvent être obèses (≈ il arrive que les alsaciens soient obèses)
(15) a. D'ici on peut voir la mer (≈ on a la possibilité de voir la mer ; cf. Le Querler 1989 : 70)

b. « En se penchant en dehors de la plate forme, les passagers de l'Albatros *purent* apercevoir un long et sinueux ruban liquide qui serpentait […] » (J. Verne, *Robur le conquérant*, Hachette, éd. 1966 : 72).

Remarquons que ces derniers énoncés déclenchent, par le bais d'un mécanisme pragmatique qui a été analysé comme « *inférence invitée* » (Geis & Zwicky 1971, Fauconnier 1981 : 49) la validation du prédicat (respectivement : « *on voit la mer* » et « *ils aperçurent* […] »).

S'y adjoignent divers « effets discursifs » (Le Querler), qu'il paraît plus difficile de décrire et de classer, car il n'est pas toujours aisé de dissocier ce qui revient à *pouvoir* de ce qui résulte du contexte dans l'effet de sens produit (nous reprenons les exemples de Le Querler 1996 : 124, ainsi que les dénominations qu'elle propose [48]) :

(16) a. « Il peut venir, je ne lui adresserai pas la parole » (« effet de sens concession »)

b. « Je me demande comment il a pu venir » (« effet de sens délibération »)

c. « Il peut venir à 20 heures s'il veut » (« effet de sens suggestion de faire »)

d. « Après tout ce que j'ai fait pour lui, il peut venir pour me faire plaisir ! » (« effet de sens justification de la relation prédicative »)

e. « Ce qu'il peut venir souvent ! » (« effet de sens intensification [49] »).

8.9.1.3. Quelle théorisation ?

Trois modes de théorisation ont été envisagés pour rendre compte de cette diversité d'effets de sens des verbes modaux :
a) l'approche *homonymique*, qui consiste à distinguer autant de morphèmes qu'il y a d'effets de sens ;
b) l'analyse *polysémique*, qui isole un noyau de sens invariant, lequel donne lieu à divers effets de sens en contexte ;
c) la perspective *monosémique*, qui n'associe au morphème considéré que le noyau de sens invariant, considérant que la diversité des effets de sens n'est attribuable qu'aux éléments du contexte et ne doit rien au marqueur considéré.

Le premier type d'analyse, *homonymique*, est caractéristique d'un état ancien des études sémantiques. On le trouve, par exemple, dans Huot (1974) [50] qui distingue deux verbes *devoir* (déontique et épistémique). Même

---

48 Voir aussi Tutescu (2005 : 67 69).

49 Sur cet effet de sens, cf. Damourette et Pichon, § 1699, et Le Querler (1996 : 89).

50 Voir aussi les premiers travaux de Sueur (1975 et 1979). Sueur (1983) abandonne cette position (cf. Kronning 1996 : 15, n. 2).

si certains auteurs n'ont pas renoncé à ce type d'analyse, il est généralement tenu aujourd'hui pour obsolète, des arguments convaincants ayant été avancés à son encontre (voir en particulier Picoche 1989, Victorri et Fuchs 1996). Nous n'y reviendrons pas.

Des traitements *polysémiques* de *pouvoir* et *devoir* ont été développés respectivement dans Fuchs (éd.) (1989) et dans Kronning (1996). Selon Fuchs et Guimier (1989), le noyau de sens associé à *pouvoir* correspond à la « possibilité », glosable par une expression du type « rien ne s'oppose à la réalisation du procès », tandis que Kronning (1996 : 30) reconnaît en *devoir* un marqueur « d'apodicticité », définie comme « *le produit d'une composition inférentielle* (...) qui dénote *l'universalité mondaine* ("dans tous les mondes possibles") dans un certain *univers modal* ». La polysémie de *devoir* est ensuite très précisément configurée par Kronning (1996 : 93-120) selon le modèle des « réseaux schématiques » de Langacker (1987 : 369 sq.).

Une analyse *monosémique* de ces mêmes verbes sur le modèle de celle que propose A. Papafragou (1998, 2000) pour les verbes modaux de l'anglais, serait assez aisément envisageable [51]. *Pouvoir* y marquerait la *compatibilité* avec un arrière-plan conversationnel, et devoir l'*implication* ; ce qui, en termes de quantification sur les mondes possibles, se traduit par le fait que *pouvoir* indiquerait qu'il existe au moins un monde possible, convoqué par l'arrière-plan conversationnel, dans lequel la proposition est vraie, tandis que *devoir* signalerait que la proposition est vraie dans tous les mondes possibles convoqués par l'arrière-plan conversationnel, la constitution de ces arrière-plan étant une question pragmatique et non sémantique.

Comme on l'a déjà signalé au § 2.8.1., le problème est alors de parvenir à caractériser, sur des bases linguistiques, les différents types de contextes conversationnels, de façon à rendre compte des effets de sens observés.

8.9.2. Propositions

Nous nous proposons d'esquisser ce que pourrait être un traitement de ces verbes dans le cadre de la TMM. Il nous paraît essentiel d'expliciter, au moyen du modèle global de la modalité :

a) les effets de sens des verbes modaux,
b) leurs noyaux de sens,
c) les arrière-plans conversationnels qu'ils convoquent,
d) les règles qui permettent de calculer leurs effets de sens en contexte.

C'est seulement alors qu'il deviendra possible d'argumenter en faveur d'une perspective polysémique ou monosémique (nous nous défions de tout jugement *a priori* sur ces questions).

---

[51] Pour une démarche comparable appliquée à *pouvoir*, cf. Honeste (2004).

8.9.2.1. Les effets de sens de *devoir*

La caractérisation des effets de sens typiques de *devoir* et *pouvoir* requiert la mise en œuvre des paramètres conceptuels (I, D, F) et d'au moins un paramètre fonctionnel (N). Prenons tout d'abord les deux valeurs les plus communément reconnues pour *devoir* : l'obligatoire (ex. : « *tu dois m'obéir* ») et le probable (ex. : « *il doit être malade* »). Elles se laissent décrire ainsi :

Fig.1

Effet de sens	I (cf. § 5.8.)	D (cf. § 5.4.)	F (cf. § 5.5.)	N (cf. § 5.2.)
déontique (*de re*) (ex. 1, ci dessus)	institution (justice, morale, religion, famille, école …) ($[h^0, h^+]$, $[v^0, v^{max}]$)	prescriptif $]h^0, h^+[$	obligatoire (au sens large) $[h^0, h^{max}]$	opérateur prédicatif
épistémique (ex. 2)	subjectivité ($h^0, h^{max}]$, $[v^{min}, v^0[$)	descriptif $[h^{min}, h^-[$	probabilité (forte) h^+	opérateur propositionnel

Remarques sur la valeur déontique :

a) La valeur prescriptive correspond à l'énoncé déclaratif d'une norme. En tant que tel, il est susceptible d'être dit vrai ou faux (d'où la valeur de *Positif faible* attribuée à D).

b) L'obligation peut être forte ($[h^+, h^{max}]$) ou faible ($]h^0, h^+[$) en particulier lorsque *devoir* est conjugué au conditionnel (ex. : « *tu devrais lui obéir* »). La valeur est alors celle du « conseillé ». Nous avons vu, au § 8.7.2., qu'à un certain niveau d'analyse, il y avait lieu de considérer que *devoir* déontique marque le *Positif large* ($[h^0, h^{max}]$) comme valeur de F.

c) Si la valeur de N est le plus souvent celle d'un opérateur prédicatif, elle peut prendre aussi celle de métaprédicat (ce qui correspond à la fois aux modalités déontiques *de dicto* (ex. : « *cet homme doit mourir* ») et aux modalités « anankastiques » distinguées par Kronning (ex. : « *les candidats doivent avoir moins de 20 ans* »). Il s'agit bien dans ces cas de métaprédicats, car les gloses du type « *être dans l'obligation de* » ne sont plus utilisables, tandis que la modalité peut encore être niée ou interrogée : elle est donc à la fois *de dicto* et véridicible (cf. § 2.5.2.).

Remarque sur la valeur épistémique : lorsqu'elle a statut d'opérateur propositionnel, la modalité échappe au temps et à l'aspect morphologiquement marqués dans la phrase (elle se trouve automatiquement affectée du temps présent et de l'aspect inaccompli, ex. 17a à moins qu'elle n'exprime le point de vue passé d'un sujet de conscience différent de celui du

narrateur omniscient, lequel point de vue peut évidemment se trouver infirmé par la suite du texte, ex. 17b cf. § 5.7.3.) :

(17) a. « Tiens, mais, j'y pense, dit il, c'est là que Meaulnes tu sais, le grand Meaulnes ? *avait dû* aller. » (A. Fournier, *Le Grand Meaulnes*, Le Livre de Poche, éd. 1983 : 141)

b. « A travers les magnifiques provinces du royaume de Scindia, s'ouvraient de belles routes carrossables, et le Géant d'Acier ne *devait* rencontrer aucun obstacle, au moins jusqu'aux montagnes du centre. Le voyage promettait donc de s'accomplir dans les meilleures conditions de facilité et de sécurité. » (J. Verne, *La maison à vapeur*, Le Livre de Poche, éd. 1979 : 392).

Les autres effets de sens de *devoir* (moins systématiquement répertoriés dans les études linguistiques) se laissent ainsi représenter :

Fig.2

Effet de sens	I	D	F	N
aléthique (analytique) (ex. 3)	réalité de convention $(]h^{-}, h^{0}[,]v^{0}, v^{max}[)$	descriptif $[h^{min}, h^{-}[$	validation forte (nécessaire) $[h^{+}, h^{max}]$	métaprédicat
aléthique (synthétique) (ex. 4)	réalité objective $([h^{min}, h^{0}[, [v^{min}, v^{0}])$	descriptif $[h^{min}, h^{-}[$	validation forte (nécessaire) $[h^{+}, h^{max}]$	métaprédicat
obligation pratique (ex. 6)	réalité objective $([h^{min}, h^{0}[, [v^{min}, v^{0}])$	prescriptif $]h^{0}, h^{+}[$	obligatoire (au sens large) $[h^{0}, h^{max}]$	opérateur prédicatif ou métaprédicat
déontique (*de dicto*) (ex. 7, 8)	institution (justice, morale, religion, famille, école …) $([h^{0}, h^{+}], [v^{0}, v^{max}])$	prescriptif $]h^{0}, h^{+}[$	obligatoire (au sens large) $[h^{0}, h^{max}]$	métaprédicat

Remarque sur la valeur d'obligation pratique : cette modalité, qui a ordinairement valeur d'opérateur prédicatif peut aussi fonctionner comme métaprédicat dans un exemple comme :

(17) Pour être efficace, un râteau à gazon doit être souple et léger

où la modalité est simultanément *de dicto* (le râteau n'est pas « *dans l'obligation d'être souple et léger* » et véridicible (i.e. susceptible d'être niée ou interrogée). Par ailleurs, il nous paraît que cette catégorie englobe la

valeur « d'auto-obligation » décrite par Vetters & Barbet (2006 : 195) à propos d'énoncés comme « *Il pouvait avaler une boisson brûlante tandis que Anselme* devait *attendre qu'elle tiédisse* » dans lesquels le but de l'action reste implicite (« *pour la boire* »).

Il faut encore ajouter à ces effets de sens le *devoir* dit « futural ». L'instance de validation peut être de nature conventionnelle (ex. 18, où la convention est explicite : « *il fut décidé que* »), subjective (ex. 19), ou correspondre à la réalité, à l'ordre des choses (ex. 20). On considèrera donc que *devoir* « futural » peut être respectivement déontique, épistémique et aléthique [52] ; mais ce qui caractérise fondamentalement cette valeur, c'est à la fois son aspect prospectif (qui va être pris en charge par le paramètre T affecté à la modalité intrinsèque au prédicat), et son statut syntaxique de métaprédicat :

(18) « Une nouvelle exploration devenait donc inutile, et il fut décidé que la ville d'Arauco serait prise pour point de départ. De là, la route *devait* être tenue vers l'est, suivant une ligne rigoureusement droite » (J. Verne, *Les enfants du capitaine Grant*, Le Livre de poche, éd. 2004 : 114).

(19) « Une distance de cent cinquante milles sépare le fort Indépendance des rivages de l'Atlantique. A moins de retards imprévus, et certainement improbables, Glenarvan en quatre jours *devait* avoir rejoint le *Duncan*. » (*Ibid*. : 249).

(20) « "Le rajah de Guzarate, me dit Banks, est un indépendant (…). Il n'aime point les Anglais, et son fils ne fera rien pour nous être agréable.
Eh bien, nous nous passerons de ses nautchs !" répondit le capitaine Hod, avec un dédaigneux mouvement d'épaules.
Il *devait* en être ainsi, et nous ne fûmes pas même admis à visiter l'intérieur du sérail. » (J. Verne, *La maison à vapeur*, Le Livre de poche, éd. 1979 : 232).

8.9.2.2. Les effets de sens de *pouvoir*

Les valeurs typiques de capacité / possibilité matérielle, de permission et d'éventualité (probabilité faible) sont ainsi décrites :

[52] Sur ces différents emplois, cf. Vetters & Barbet (2006 : 199 205).

Fig.3

Effet de sens	I	D	F	N
aléthique : capacité / possibilité (ex. 12b, 15)	réalité objective ($[h^{min}, h^0[, [v^{min}, v^0]$)	descriptif $[h^{min}, h^-[$	possible (non impossible) $]h^-, h^{max}]$	opérateur prédicatif
déontique (*de re*) : permission (ex. 12a)	institution (justice, morale, religion, famille, école …) ($[h^0, h^+], [v^0, v^{max}]$)	prescriptif $]h^0, h^+[$	permis (non interdit) $]h^-, h^{max}]$	opérateur prédicatif
épistémique : éventualité (ex. 13)	subjectivité $(h^0, h^{max}], [v^{min}, v^0[$)	descriptif $[h^{min}, h^-[$	probabilité (faible) $]h^0, h^+[$	opérateur propositionnel

Remarque sur les valeurs aléthique et déontique : *pouvoir* aléthique ou déontique fonctionne aussi comme métaprédicat dans des exemples comme :

(21) a. Ce livre peut être lu en moins d'une heure

b. « Or l'*Albatros*, avec le maximum de puissance de ses propulseurs *pouvait* se lancer à raison de deux cents kilomètres à l'heure, soit près de cinquante mètres par seconde. » (J. Verne, *Robur le conquérant*, Le Livre de Poche, éd. 1966 : 79)

(22) a. Cet homme peut être libéré

b. Les candidats peuvent être âgés de plus de vingt ans

dans la mesure où la modalité y est *de dicto* (elle ne peut être paraphrasée au moyen d'expressions du type « *avoir la capacité / possibilité / permission de* » et véridicible (elle supporte la négation et l'interrogation).

A ces effets de sens, s'ajoutent la « possibilité logique » (vraie par convention), que 1'on trouve dans un exemple comme :

(23) Un triangle isocèle peut avoir un angle droit

ainsi que la « sporadicité » (ex. 14 : « *les alsaciens peuvent être obèses* »), qui n'est autre que la contingence, définie comme valeur aléthique extensionnelle (cf. § 5.5.2.1.2.).

Soit donc pour compléter la Fig.3 :

Fig.4

Effet de sens	I	D	F	N
aléthique : possibilité (*de dicto*) (ex. 21)	réalité objective ($[h^{min}, h^0[, [v^{min}, v^0]$)	descriptif $[h^{min}, h^-[$	possible (non impossible) $]h^-, h^{max}]$	métaprédicat
aléthique : possibilité logique (ex. 23)	réalité de convention $(]h^-, h^0[,]v^0, v^{max}[$)	descriptif $[h^{min}, h^-[$	possible (non impossible) $]h^-, h^{max}]$	métaprédicat
aléthique : sporadicité (ex. 14)	réalité objective ($[h^{min}, h^0[, [v^{min}, v^0]$)	descriptif $[h^{min}, h^-[$	contingent $]h^-, h^+[$	métaprédicat
déontique (*de dicto*) : permission (ex. 22a, b)	institution (justice, morale, religion, famille, école …) ($[h^0, h^+], [v^0, v^{max}]$)	prescriptif $]h^0, h^+[$	permis (non interdit) $]h^-, h^{max}]$	métaprédicat

Quant aux divers effets dits « discursifs » (ex. 16a-e), seule une étude détaillée permettrait de les analyser précisément en faisant la part de ce qui revient au contexte dans leur formation [53].

8.9.2.3. Les noyaux de sens

Ce qui caractérise fondamentalement et invariablement les coverbes modaux *devoir* et *pouvoir*, ce sont les valeurs qu'ils assignent au paramètre R, non à celui de la modalité qu'ils expriment (mod_i), mais de celle sur laquelle ils portent (qu'elle soit intrinsèque ou extrinsèque : mod_j). Ainsi *devoir* indique par le biais d'une règle extramodale que cette modalité (mod_j) est (quasiment) *impliquée* par un ensemble de prémisses, tandis que *pouvoir* marque qu'elle est *compatible* avec cet ensemble de prémisses (cf. § 5.9.4.) ; ce que l'on exprime de la façon suivante :

[53] Pour une tentative en ce sens, cf. Honeste (2004).

Fig.5

	R (mod_j)	
	force (f rel, cf. § 5.9.4.)	degré d'indépendance (ind, cf. § 5.9.5.)
devoir	quasi implication $]h^+, h^{max}]$	relativité indiquée v
pouvoir	compatibilité $]h^-, h^{max}]$	relativité indiquée v

Les diverses valeurs (aléthique, déontique, épistémique …) proviennent des modalités associées aux prémisses convoquées (cf. § 2.8.3.).

Cette analyse, qui rejoint celle de Kronning (1996), se heurte, en apparence au moins, à celle de Desclés & Guentcheva (2001) pour qui *devoir* épistémique exprimerait, dans certains contextes, le résultat d'une *abduction*, et non celui d'un enthymème. La valeur de probabilité épistémique dériverait, dans ce cas, non de celle des prémisses (par la loi de Théophraste, cf. § 2.8.2.), mais du mode de raisonnement lui-même. Le problème est qu'il devient alors impossible de considérer que *devoir* exprime fondamentalement la quasi-implication, ce qui paraît pourtant nécessaire pour rendre compte des autres effets de sens (aléthiques et déontiques). Or si l'argumentation de Desclés & Guentcheva (2001) s'avère convaincante, il n'est cependant pas impossible d'intégrer le mécanisme abductif à un cadre enthymématique englobant des méta-raisonnements : en particulier la prémisse générale selon laquelle la conclusion d'un raisonnement abductif est probable [54]. Autrement dit, en énonçant :

(24) a. Caroline a mauvaise mine
b. Elle *doit* être malade

le locuteur ne demande effectivement pas de reconstruire une prémisse majeure du type « *si quelqu'un a mauvaise mine, c'est parce qu'il est malade* » (contrairement à l'analyse de Dendale 1994 : 27, et Dendale & De Mulder 1996 : 310), mais il convoque un raisonnement abductif, dont il suppose la plausibilité. Et c'est cette plausibilité de l'abduction qui constitue la prémisse majeure de l'enthymème ainsi (informellement) reconstitué :

[54] Pour un traitement comparable de l'induction généralisante, cf. Dubucs (1995).

Fig.6

a. Il est plausible que :

a'. Caroline a mauvaise mine
b'. C. est malade ⇒ C. a mauvaise mine
---
c'. C. est malade

b. Caroline a mauvaise mine

---

c. Caroline est malade

La différence entre l'analyse que nous esquissons et celle de Desclés & Guentcheva (pour qui de « q » et de « p ⇒ q » on conclut que « p *est plausible* ») réside dans le fait que nous considérons que la plausibilité de la conclusion de l'abduction n'est pas comprise dans le raisonnement abductif lui-même, mais constitue un jugement sur le raisonnement (et sa conclusion). L'avantage de cette analyse, outre le fait qu'elle permet de sauvegarder le principe d'un noyau de sens de *devoir* équivalant à la quasi-implication, tient à ce qu'elle rend compte beaucoup plus simplement des enchaînements d'abductions. Ainsi on peut ajouter à (24b) :

(25) a. Caroline a mauvaise mine
b. Elle *doit* être malade
c. Elle a *dû* attraper la grippe

que l'on représentera de la façon suivante :

Fig.7

a. Il est plausible que :

a'. Caroline est malade
b'. C. a attrapé la grippe ⇒ C. est malade
---
c'. C. a attrapé la grippe

b. Caroline est malade

---

c. Caroline a attrapé la grippe

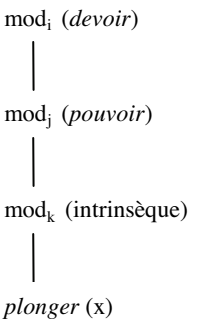
alors que si la plausibilité de la conclusion de l'abduction décrite par la Fig.6 était comprise dans cette même conclusion, il faudrait admettre, pour que la seconde abduction soit bien formée, une prémisse du type : « Caroline a attrapé la grippe » ⇒ « il est plausible que Caroline soit malade » ; ce qui n'est évidemment pas cognitivement vraisemblable.

Donnons maintenant quelques exemples d'énoncés qui combinent des modalités exprimées par *pouvoir* et *devoir* :

(26) Bien qu'il ne l'ait jamais fait, Paul doit pouvoir plonger

la modalité marquée par *devoir* (mod_i) est épistémique. Elle porte sur la modalité capacitive (aléthique) exprimée par *pouvoir* (mod_j). Par ailleurs, le prédicat *plonger* est porteur d'une modalité aléthique intrinsèque (mod_k), selon une structure du type :

Fig.8



mod_i est relative (selon une relation de non congruence) à un ensemble de prémisses, dont l'une est exprimée au moyen de la subordonnée concessive. *Devoir* indique que mod_j est impliquée par un ensemble de prémisses, tandis que *pouvoir* signale que mod_k est compatible avec un autre ensemble de prémisses. Les différences entre effets de sens observés dérivent des caractéristiques modales des ensembles de prémisses convoqués. Dans cet exemple, dire que *devoir* est épistémique, c'est dire qu'il convoque un ensemble de croyances préalables (à la validation de mod_j), alors que *pouvoir* (aléthique) renvoie à un ensemble de conditions objectives (préalables à la validation de mod_k).

On observe un fonctionnement comparable en (27) :

(27) « ... j'ai un léger service à vous demander que vous *devez pouvoir* me rendre par la vertu de vos mauvaises fréquentations. » (Nizan, *La conspiration*, 1938 : 72, *TLFi*).

Mais cette configuration peut aussi donner lieu, selon les contextes, et les arrière-plans convoqués, à des effets de sens divers (même si les noyaux de sens, constitués des valeurs de R, restent identiques). Donnons quelques exemples :

a) obligation déontique portant sur une capacité aléthique (*de re*) :

(28) « Les nuits au Carmel sont courtes, et une bonne religieuse, ainsi qu'un bon soldat, *doit pouvoir* dormir à volonté. Lorsqu'on est jeune et bien portante comme vous, l'habitude s'acquiert avec le temps. » (Bernanos, *Dialogue des Carmélites*, 1948 : 1588, *TLFi*) ;

b) obligation déontique *de dicto* portant sur une possibilité aléthique *de dicto* :

(29) « Les murs *doivent pouvoir* être lavés à grande eau et le sol inondé pour éviter la contamination par les poussières soulevées dans l'air. » (Verne, *La vie cellulaire hors de l'organisme*, 1937 : 18, *TLFi*) ;

c) obligation pratique sur possibilité aléthique (*de re*) :

(30) « On trouvera la grange tout de suite en sortant. La destination des lieux en impose les dimensions. Ainsi, je compte huit mètres au carré pour la grange, traitée comme un hangar, tout un côté s'ouvrant, parce que, par exemple, on *doit pouvoir* y garer à la hâte, y reculer de front deux chars de foin ou de grain. » (Pesquidoux, *Le livre de raison*, 1925 : 149, *TLFi*) ;

d) probabilité épistémique sur possibilité aléthique *de dicto* :

(31) « Alexis […] désigna du doigt une grosse courge : il ne savait pas très bien ce que c'était, mais sûrement cela *devait pouvoir* se manger. » (Triolet, *Prem. accroc.*, 1945 : 259, *TLFi*).

8.9.2.4. Les règles

On associera à ces coverbes modaux des règles d'entrée et des règles couplées. Les structures ainsi construites se verront ensuite enrichies par la mise en œuvre des métarègles.

Rappelons tout d'abord que les règles d'entrée prennent pour prémisses les verbes eux-mêmes associés à certains types de contextes (définis de façon purement morphosyntaxique). Cette prise en compte du contexte conduit à ne pas traiter de façon identique [*devoir* SN] (ex. : « *devoir 5 euros* ») et [*devoir* Vinf].

De façon générale, les règles d'entrée associées à ces verbes sont des règles créatrices-assignatrices qui déclenchent :

a) la création d'une modalité (mod_i), dont elles contraignent les champs de valeurs possibles pour les paramètres I, D, F et N ;

b) l'assignation extramodale d'une valeur de R à la modalité (mod_j), sur laquelle porte mod_i (cette assignation extramodale correspondant au noyau de sens du coverbe).

A ces règles d'entrée, s'ajoutent des règles couplées qui vont déterminer, au moins partiellement, les effets de sens, en faisant jouer les restrictions de combinatoire des valeurs des paramètres telles qu'elles apparaissent dans les tableaux du § 8.9.2.2. Si, par exemple, *devoir* non futural est dans le champ d'une interrogation totale, il n'a pas le statut

d'opérateur propositionnel et ne peut donc recevoir une interprétation épistémique.

Viennent ensuite les métarègles, qui contraignent encore les possibilités de sens (ex. : si le procès n'est pas intentionnel la valeur déontique *de re* est exclue), et qui conjointement enrichissent la structure modale (en créant, par exemple, des modalités bouliques et épistémiques correspondant à l'intentionnalité d'un procès se trouvant dans la portée d'une modalité déontique *de re*).

Enfin, la recherche, au plan interphrastique et discursif (cf. § 9.2.) des éléments qui entrent en relation avec la modalité présentée comme relative doit conduire à préciser (plus ou moins) le caractère modal de l'arrière-plan convoqué, et à choisir entre des possibilités d'interprétation qui n'ont pas été éliminées par des critères purement phrastiques.

8.9.2.5. Une conception polysémique

Observons pour conclure que si les effets de sens restent souvent partiellement indéterminés en contexte (ce qui condamne toute approche homonymique de la signification de ces coverbes), les restrictions de nature linguistique propres au marqueur considéré sur ses effets de sens possibles (i.e. sur les combinaisons de valeurs entre les différents paramètres de la modalité qu'il crée), qui sont exprimées par les règles couplées, inscrivent clairement notre analyse dans une perspective polysémique et non radicalement monosémique (i.e. ne retenant que le noyau de sens comme signification propre au marqueur considéré). Non seulement le coverbe modal exprime un noyau de sens invariable (exprimé par une règle extramodale portant sur R), mais il contraint sévèrement ses effets de sens possibles (sans que ces contraintes soient directement déductibles du noyau de sens).

Alors que l'ambiguïté était mise en avant par les premiers travaux sur ces questions, on s'est aperçu que les ambiguïtés réelles se produisent rarement en discours. Nous en signalons cependant un cas assez remarquable, où une ambiguïté modale joue un rôle structurant dans une narration. Dans *La corde au cou* d'E. Gaboriau, un jeune noble, Jacques de Boiscoran, se trouve accusé d'un crime qu'il n'a pas commis. Lors de son arrestation, il avoue ne pas pouvoir se disculper :

(32) « Mais, par tout ce qu'il y a de saint au monde, je le jure, je suis innocent.
Prouvez le !
Eh ! ce serait fait, *si je pouvais*.
Veuillez alors vous habiller, monsieur, et vous préparer à suivre les gendarmes. » (E. Gaboriau, *La corde au cou*, Labyrinthes, éd. 2004 : 107).

Pouvoir est interprété par les représentants de la Justice comme exprimant la possibilité aléthique : s'il avoue être dans l'incapacité de se disculper, c'est qu'il est coupable.

En prison, le jeune homme paraît réaffirmer, à la jeune fille qu'il devait épouser, cette impossibilité objective :

(33) « D'un mouvement désespéré, le prisonnier étreignait son front de ses mains crispées. Se penchant vers Mlle Denise, si près qu'elle sentit son souffle dans ses cheveux :

Et quand on *ne peut pas*, dit il, quand on *ne peut pas* faire éclater son innocence !

Elle recula, pâle comme pour mourir, chancelant à ce point d'être réduite à s'appuyer au mur, et fixant sur Jacques de Boiscoran des regards où montaient toutes les épouvantes de son âme. » (*Ibid*. : 271).

Pourtant, en présence de son avocat il affirme :

(34) « Mais il y va de mon honneur, de l'honneur des miens, de la vie de Denise… Je parlerai. A vous, Magloire, je dirai la vérité, je *puis* me disculper d'un mot […]. D'un mot, fit il, d'une voix sourde, je vais tout vous expliquer : j'étais l'amant de la comtesse de Claudieuse. » (*Ibid*. : 302).

Et l'on comprend alors (ce que le lecteur avait fini par deviner) que *pouvoir* avait dans sa bouche une valeur déontique : il ne lui était pas permis d'expliquer les circonstances du drame, l'honneur le lui interdisait ; ce qui est encore explicité plus loin :

(35) « Mon client, madame, avait un moyen bien simple de se disculper, c'était de dire toute la vérité. Il a mieux aimé risquer son bonheur que de compromettre celui d'une autre personne … » (*Ibid*. : 497).

9. Eléments pour des applications au discours

9.1. Présentation

L'analyse des modalités ne saurait se limiter au seul cadre de la phrase, mais doit être étendue au texte et au discours. La prise en compte des relations transphrastiques permet en effet de lever des ambiguïtés virtuelles et des indéterminations affectant les valeurs de certains paramètres modaux. Nous prendrons un exemple à la section 9.2. qui illustre la façon dont s'établissent ces relations contextuelles. Il va de soi que cette illustration n'est qu'indicative, et que les phénomènes qu'elle manifeste sont fragmentaires. Mais on voit assez que l'étude des connecteurs (cf. entre autres les travaux de Rossari 2000 et Rossari *et al*. 2004) et celle des « adverbiaux cadratifs » du type « *selon* X », « *pour* X », … (cf. Charolles 1987, Dendale & Coltier 2004), par exemple, devraient être prises en compte dans un projet d'analyse textuelle et discursive des modalités (les connecteurs concernant le paramètre de la relativité R, les cadratifs celui de la prise en charge énonciative E).

Cependant, étendre l'application de la TMM aux discours nécessite aussi l'introduction de nouveaux concepts. Car il ne peut être question d'aborder le discours simplement comme une extension de la phrase, comme la simple prolongation des mêmes modes de fonctionnement au-delà des frontières de la phrase. De telles extensions sont certes nécessaires, mais elles sont loin de suffire à rendre compte de l'organisation des discours, qui présente des caractéristiques qui sont propres à ce niveau d'analyse.

L'étude des modes de fonctionnement des modalités dans le discours impose simultanément :

a) que l'on conserve les paramètres conceptuels (qui définissent les catégories et les valeurs modales),

b) que l'on modifie, au moins partiellement, les paramètres fonctionnels.

C'est tout particulièrement, les paramètres structuraux (N et P) qui vont se trouver affectés par ces changements. Car on fait l'hypothèse, à vrai dire, difficilement contestable, que le discours (ou le texte) n'est pas simplement structuré comme une grande phrase. On montrera ainsi que les valeurs modales peuvent se comporter comme des entités autonomes (le mal, le désir, la nécessité, etc.) et, à ce titre, être prises comme *thèmes* par certains discours (§ 9.3.), mais qu'elles sont aussi concevables comme des *états* attribués à des sujets (des individus qui ont telle croyance, telle capacité, tel désir, etc.), ce qui permet alors de caractériser aussi bien l'évolution des personnages dans la narration, que celle des participants de la conversation envisagée d'un point de vue pragmatique et rhétorique (§ 9. 4). Par ailleurs, il apparaît nécessaire de pendre en compte le fait que les modalités puissent porter (quel

que soit le statut fonctionnel qui leur est assigné) non seulement sur des prédications ou des modalités affectant des prédications (comme on l'a vu jusqu'à présent), mais aussi sur des modalités prises pour elles-mêmes (sans rapport à des prédications particulières) : il s'agit alors de « modalités du deuxième ordre » (comparables aux prédicats du deuxième ordre), par exemple lorsqu'on dit qu'il est « *interdit d'interdire* », ou que « *le désir est un mal* ». Le § 9.5. explique l'utilité de ces modalités du deuxième ordre pour décrire les pratiques discursives, mais aussi les formations discursives, les idéologies, les cultures ... à un niveau très général (au-delà des modalités du premier ordre).

Ce ne sont là que des indications relatives à des hypothèses théoriques, que seules des études empiriques précises et détaillées pourraient (in)valider. Mais il nous a pu utile de les mentionner, ne serait-ce que pour montrer comment l'usage de la TMM pouvait être étendu au-delà de la dimension phrastique, ce qui n'est précisément rendu possible que grâce à son architecture modulaire, et, en particulier, au traitement séparé des aspects conceptuels et fonctionnels des modalités.

9.2. Relations transphrastiques

La prise en compte de la dimension interphrastique s'avère indispensable pour compléter (saturer) les valeurs de certains paramètres modaux, qui resteraient relativement indéterminées (voir virtuellement ambiguës) si l'on s'en tenait au cadre de la phrase ou de la proposition. Ce rôle est particulièrement important et systématique pour un paramètre comme celui de la relativité R, qui convoque explicitement un arrière-plan contextuel (que l'on pense, par exemple, aux connecteurs qui indiquent la congruence *donc, ainsi, de ce fait …* ou la non congruence *toutefois, cependant, pourtant …* avec certains éléments du contexte gauche).

Nous illustrons le rôle de ces relations transphrastiques au moyen d'une séquence textuelle, dont l'analyse sera brossée à grands traits (car l'étude minutieuse de chacune des modalités du passage aurait requis une place considérable). Il s'agit d'un extrait de *Cinna* (Acte 1, sc. 2) de Corneille (l'usage des modalités par cet auteur étant singulièrement remarquable). Emilie déclare à sa suivante (Fulvie) qu'elle exige de son amant (Cinna) qu'il tue l'empereur (Auguste), afin de venger son père (lequel a été assassiné sur ordre de l'empereur) :

(1) Emilie
« Je l'ai juré, Fulvie, et je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore
S'il me veut posséder, Auguste doit périr,
Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir,
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose. »

L'élément central de la séquence, celui qui correspond à l'information principale et au nœud de tout le drame, est constitué de l'assertion « *Auguste doit périr* ». Tout le reste s'y rapporte. Examinons comment.

Le verbe *périr* est porteur de deux modalités intrinsèques : aléthique puisqu'il exprime un procès caractérisable objectivement, et appréciative (négative), qui distingue, entre autres, *périr* de *mourir* : on meurt (mais on ne périt pas) de vieillesse [1]. De plus, le procès désigné n'est ni intentionnel, ni contrôlable par son sujet : on ne périt pas par suicide. Ce prédicat est affecté d'une modalité extrinsèque marquée par *devoir*. Comme on sait, (voir § 8.9.), ce coverbe modal est susceptible de plusieurs interprétations relativement à la catégorie modale qu'il exprime (aléthique, déontique ou épistémique), et donc virtuellement ambigu.

C'est la phrase « *Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose* » qui, par le biais de modalités dénotées (la *loi*, le *devoir*), lève l'ambiguïté virtuelle et fixe la valeur modale : il s'agit d'une obligation déontique, d'une prescription qui a valeur de loi. Or cette prescription est faite au nom du devoir (du code de l'honneur familial). Ce qui s'opère ici, très explicitement, c'est la dissociation entre le locuteur (« *Je* lui prescris … ») et l'instance de validation (« la loi que *mon devoir* m'impose »), qui sont pris en charge, dans la TMM, par deux paramètres distincts (respectivement E et I). L'exigence formulée par Emilie n'est pas présentée comme relevant de sa subjectivité individuelle, mais comme ayant une valeur institutionnelle dans la mesure où elle provient d'un système de conventions (le code de l'honneur) auquel Emilie est assujettie.

Cependant cette obligation déontique doit être interprétée comme *de dicto* (paramètre syntaxique N), et non comme *de re* : Auguste n'est pas « *dans l'obligation de périr* », tout simplement parce que le procès (*périr*) n'est pas intentionnel (voir § 8.9.2.4.). Il suit que l'obligation s'adresse à un autre actant susceptible de « *faire périr* » Auguste, en l'occurrence Cinnna.

L'ensemble des autres éléments modaux de la séquence se rapporte à cette obligation déontique *de dicto* :

---

[1] Anscombre (2006) considère que *périr* relève de la « modalité de la catastrophe ».

a) « *Je l'ai juré* » et « *je le jure encore* » marquent, par l'emploi du verbe performatif du serment, l'engagement maximal du locuteur (paramètre E).
b) « *Quoique j'aime Cinna* », « *quoique mon cœur l'adore* » expriment des modalités appréciatives (maximalement positives) qui sont présentées, au moyen de la subordination concessive, comme non congruentes avec l'obligation déontique, qui doit donc se trouver interprétée, par inférence contextuelle, comme étant elle-même porteuse d'une modalité appréciative négative (dont Cinna constitue l'instance de validation) : on comprend que Cinna ne souhaite pas tuer Auguste (d'où encore la notion de *prix* à payer).
c) « *S'il me veut posséder* » présente une modalité boulique extrinsèque comme condition (i.e. comme un élément contextuel congruent, mais non pris en charge par le locuteur) de l'obligation déontique : l'obligation est relative à la modalité boulique dont l'instance de validation renvoie à Cinna, et dont le locuteur (Emilie) se dissocie.
d) Mais, par ailleurs, *devoir* indique que la validation (intrinsèque) de l'actualisation du procès (*Auguste périr*) est, elle aussi, relative, au sens où elle est impliquée par une autre modalité (cf. § 8.9.2.3.). En l'occurrence, il ne peut s'agir de la modalité boulique (ce n'est pas la volonté même de posséder Emilie qui implique la mort d'Auguste), mais bien de la modalité intrinsèque attribuée à *posséder*. Or comme *posséder* est dans le champ d'une modalité boulique (« *il me veut posséder* »), sa modalité intrinsèque prend valeur de possibilité (la validation du procès est actuellement indéterminée ; mais virtuellement déterminée, i.e. actualisée, cf. § 5.5.4.). De sorte que la relation d'implication qui s'établit stipule que l'actualisation du procès (« *Cinna posséder Emilie* ») implique, à titre de condition préalable, la mort d'Auguste. Le vers suivant (« *Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir* ») reformule cette relation par contraposition (et par l'intermédiaire d'une synecdoque) : si Auguste ne meurt pas, Cinna ne peut me posséder (le procès ne peut être actualisé).

Cette analyse, grossière, n'est certainement pas la seule possible, et ne correspond tout au plus qu'à une lecture du passage. Mais elle illustre le mécanisme général qui consiste à utiliser des éléments appartenant à d'autres propositions et à d'autres phrases pour saturer certains paramètres modaux. On a peine à imaginer quel degré de complexité ces relations peuvent atteindre dans une séquence un peu plus longue.

9.3. Hypostases des valeurs modales

Tout mode de fonctionnement des modalités propre à la dimension discursive paraît prendre appui, plus ou moins indirectement, sur un comportement linguistique observable dans le cadre de la phrase. C'est ainsi que la possibilité pour des lexèmes, en particulier nominaux, de dénoter des valeurs modales (qu'il s'agisse de substantifs la *nécessité*, la *possibilité*, la

certitude, l'*obligation*, etc. ou d'adjectifs substantivés le *nécessaire*, le *certain*, le *facultatif* etc.) se trouve exploitée dans le discours sous la forme de ce que nous appelons « l'hypostase des valeurs modales » : le fait de considérer les valeurs modales comme des entités à part entière, autonomes et susceptibles d'être prises pour *thèmes* par le discours. Cet effet de réification d'éléments qui sont au départ essentiellement relationnels est évidemment dû à la nominalisation, et se retrouve avec l'ensemble des « noms abstraits » (cf. Van Peteghem 1996) [2] qui, on le voit, n'expriment pas uniquement des qualités ou des procès. Mais, il prend avec les termes modaux des proportions inhabituelles : au moins depuis les Idées platoniciennes (le Vrai, le Beau, le Bien ...), ces valeurs modales hypostasiées occupent une place centrale dans le débat philosophique, et au-delà. De la théologie à la psychanalyse, en passant par la politique, l'éthique, l'esthétique ou l'épistémologie, tous ces types de discours s'articulent en effet autour de notions qui, pour peu qu'on en examine le statut linguistique, présentent, à l'évidence, un caractère fondamentalement modal (le bien, le mal, le pouvoir, le savoir, la croyance, l'utile, le juste, le vrai, le nécessaire, le virtuel, le désir, l'inconscient, etc.) ou métamodal (le vrai, la vérité).

Sans aller jusqu'au traitement allégorique que leur faisaient subir la poésie et la peinture de la fin du Moyen-âge ou les prologues d'opéras baroques qui les font déclamer, chanter et danser dans de somptueux costumes ou, dans le cas de la vérité, sans costume aucun ces hypostases continuent de donner lieu à des formulations qui ne laissent de surprendre pour qui garde à l'esprit leur origine essentiellement relationnelle (comme mode de validation des représentations) : « *d'où vient le mal ?* », « *pourquoi le mal existe-t-il ?* », « *le beau est-il dans la nature ?* », etc. Mais, parallèlement, certaines de leurs propriétés relationnelles continuent de se manifester, y compris leur fonctionnement comme modalités du deuxième ordre (ct § 9.5.) : « *le désir du pouvoir* », « *le pouvoir du désir* », « *le pouvoir du savoir* », etc .

Une conception thérapeutique de la philosophie, inspirée plus ou moins directement du Positivisme logique, devrait conduire à condamner ces usages, qui sont effectivement sources d'innombrables confusions (que peut bien signifier le verbe *exister* dans une expression comme « *le mal existe* » ?). Ricœur (2004) est ainsi contraint en préambule à une discussion philosophico-théologique sur l'origine du mal, de dissocier le mal au sens appréciatif (la souffrance) du mal pris dans son acception axiologique (la faute). Et encore faudrait-il spécifier, pour répondre à la question « *d'où vient le mal ?* » s'il s'agit de la source des jugements (et, donc, soit de l'instance de validation, soit de l'être de discours qui prend en charge l'énonciation de

[2] Voir aussi, dans le même volume, Becherel (1996), qui s'appuie sur Kleiber (1981 : 103), et sur Riegel (1985 : 88).

l'évaluation négative) ou des contenus représentés (les entités, les procès) qui font l'objet de tels jugements (les maux). Une entreprise proprement linguistique, d'analyse des discours, devra se contenter de décrire et d'expliquer de tels fonctionnements discursifs.

9.4. Etats modaux

Outre le fait que les verbes *vouloir*, *savoir*, *croire*, etc. désignent à la fois des modalités (à statut de métaprédicat) et des états mentaux du sujet, c'est l'aptitude syntaxique de certaines modalités à prendre, dans la phrase, le statut d'opérateurs prédicatifs pour former des prédicats complexes, qui sert de fondement à leur fonctionnement discursif comme expression « d'états modaux ». En effet, l'interprétation *de re* des opérateurs modaux, dans les énoncés suivants, donne lieu à des paraphrases qui manifestent clairement le caractère statique (la valeur d'état) des procès désignés par les prédicats complexes :

(1) a. Il doit$_{\text{déontique}}$ sortir (≈ il est dans l'obligation de sortir)
b. Il peut$_{\text{déontique}}$ sortir (≈ il a la permission de sortir)
(2) Il peut$_{\text{aléthique}}$ marcher (≈ il a la possibilité / capacité de marcher).

Qu'est-ce donc qu'un « état modal » ? C'est un état du sujet qui se laisse décrire comme une relation à caractère modal (i.e. concernant principalement la validation de la prédication) entre ce sujet et un procès particulier. Cette valeur modale peut être aléthique (« *avoir la capacité / possibilité de* », « *être dans l'impossibilité de* » …), épistémique (*savoir*, *croire*, *douter* …), déontique (« *être dans l'obligation de* », « *avoir la permission de* » …), appréciative (*aimer*, *détester*, *apprécier*, « *être heureux que* » …), axiologique (*approuver*, *désapprouver*, « *être scandalisé par* » ...), boulique (*souhaiter*, *vouloir*, ...), ou mixtes (épistémique et boulique : *craindre*, *espérer*). Or ces états modaux peuvent servir à caractériser la structure et la visée du discours.

C'est à la sémiotique narrative de Greimas que l'on doit d'avoir fait usage de ce type de fonctionnement des modalités pour analyser la structure du récit (voir § 1.7.). Celle-ci apparaît alors comme une série de transformations des états modaux des actants, lesquels acquièrent successivement, selon des schémas narratifs qui peuvent être rigoureusement décrits, des capacités, du savoir, des droits et des devoirs, etc.

Il n'est par ailleurs, guère difficile de voir quel usage peut être fait de ces états modaux pour la pragmatique des actes illocutoires. Si l'on admet, avec Ducrot (1972 : 77-80) et Anscombre (1980 : 66), qu'un acte illocutoire opère une certaine « transformation juridique », une modification des droits et des devoirs des participants de la conversation, on conviendra que cette

transformation juridique représente le passage d'un état modal déontique à un autre. Par exemple, un locuteur qui fait une promesse contracte l'obligation de tenir sa promesse ; il passe donc d'un état modal déontique (dans lequel il n'est pas soumis à cette obligation) à un autre (celui d'être dans l'obligation de tenir sa promesse). On voir encore l'intérêt qu'il y aurait à distinguer entre des états déontiques passagers, transitoires, comme celui qui vient d'être décrit, et des états déontiques stables correspondant aux statuts institutionnels (être marié, être directeur de prison, etc.), les premiers dépendant évidemment des seconds, dans le cadre des pratiques discursives (un directeur de prison n'a pas le droit de faire n'importe quelle promesse). Par ailleurs, ces états modaux ne sont pas de nature exclusivement extralinguistique, au sens où ils concerneraient l'état du monde des participants de la conversation, mais non les énoncés et les discours eux-mêmes. Car on admettra, avec Ducrot et Anscombre, que ces valeurs illocutoires (et les transformations des états modaux qu'elles induisent) sont *présentées* par l'énoncé (en situation), dans la mesure où il donne une certaine image de son énonciation, de ses conditions de possibilité et de ses effets attendus : il *se présente* comme effectuant une promesse, un ordre, une menace, etc. Si bien que l'énoncé se donne comme destiné à changer de telle ou telle façon les états modaux des participants de la situation de discours.

Alors que ce sont les états déontiques qui sont concernés par les forces illocutoires, les visées et les effets perlocutoires, ainsi que tout l'aspect persuasif (ou dissuasif) des discours, sont exprimables au moyen des autres états modaux, principalement épistémiques, appréciatifs, axiologiques et bouliques. Les croyances et les passions visées par la rhétorique ne désignent en effet rien d'autre que des états modaux (épistémiques, bouliques et appréciatifs, éventuellement dérivés de jugement axiologiques). Il est, là encore, utile de distinguer entre les états stables, les dispositions d'esprit durables (les *habitus* et les caractères de la rhétorique aristotélicienne) et les états passager (les passions) (cf. § 1.6.). Certains de ces *habitus* peuvent d'ailleurs être considérés comme des « états métamodaux », i.e. des dispositions du sujet à éprouver certains états modaux : être *crédule*, c'est être durablement disposé à croire ; être *optimiste*, c'est être disposé à espérer, etc.

L'on ne s'étonnera pas, dans ces conditions, qu'Austin ait pu opposer l'illocution à la perlocution en prenant pour critère la propriété de conventionalité : l'illocution est conventionnelle parce qu'elle s'appuie sur des états modaux déontiques (i.e. de nature institutionnelle et conventionnelle), alors que la perlocution se fonde pour l'essentiel sur des états modaux subjectifs (des états mentaux).

Resterait alors à montrer comment ces états modaux s'articulent aux modalités exprimées par l'énoncé. Car tel est précisément le rôle de la modalisation et de l'argumentation. Nous n'avons fait qu'effleurer cette

question en évoquant, aux § 7.5.6. et 7.6.6., la motivation du boulique par l'appréciatif (éventuellement dérivé de l'axiologique).

9.5. Modalités du deuxième ordre

Nous entendons par « modalités du deuxième ordre », les modalités qui portent sur d'autres modalités (sur le modèle des prédicats du deuxième ordre, ex. : « *le rouge est une couleur* »), comme dans des formules du type :

(1) a. Il est interdit d'interdire
b. Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre
(2) Nulle interdiction n'est souhaitable.

Ces modalités du deuxième ordre, dont l'occurrence dans le discours revêt un caractère plutôt exceptionnel, doivent être nettement distinguées de l'itération d'opérateurs modaux (y compris les métaprédicats) portant sur des prédications, comme dans le cas standard :

(3) a. Il se peut que Pierre soit obligé de partir
b. Il faut espérer que Paul viendra.

Le passage de ces structures aux modalités du deuxième ordre se laisse reconstruire comme suit :
a) Les argument d'un prédicat peuvent être omis : ils ont alors une valeur relativement indéterminée :

(4) a. Il n'est pas souhaitable de maigrir
b. Il faut faire du sport.

On a donc là des modalités de prédicat (et non de prédication, puisqu'aucun argument n'est explicité). En termes russelliens, on dirait que la modalité porte sur une fonction propositionnelle (et non sur une proposition).
b) Comme, par ailleurs, les modalités peuvent fonctionner comme métaprédicats, il devient envisageable de construire des modalités de métaprédicat modal : ce sont les modalités du deuxième ordre qui apparaissent en (1a, b).
c) Quant à la structure de l'exemple (2), elle est fondée sur la propriété de certains substantifs de dénoter des modalités (la *possibilité*, la *nécessité*, l'*obligation*, etc.), et de faire simultanément l'objet d'une métaprédication modale.

La réalisation linguistique des modalités du deuxième ordre reste relativement marginale. Cependant leur utilisation métalinguistique pour caractériser les différents types de pratiques discursives s'avère efficace. Car les pratiques discursives sont soumises à des normes (déontiques et

axiologiques) qui ne portent pas seulement sur les actes illocutoires mis en œuvre (cf. Slakta 1974), mais aussi sur les modalités utilisées. On a vu (au § 1.6.2.) que les genres de la rhétorique d'Aristote se caractérisaient chacun par le type de modalité qui devait être principalement employé. Le principe peut en être largement étendu.

Prenons l'exemple du discours scientifique. Il se laisse définir comme un discours assertif énoncé sous une modalité aléthique (du vrai objectif), dont la valeur privilégiée est celle du nécessaire (au moins dans le cas des sciences nomologiques). D'où la volonté d'éliminer (d'interdire) les jugements de valeur et toute forme d'appréciation subjective (même si l'on sait que la subjectivité s'avère très difficilement éliminable, et s'il appartient aux études linguistiques de la débusquer). L'épistémologie popperienne n'a, du reste, fait que renforcer cette spécificité modale, en excluant la probabilité et la certitude subjective des objectifs de la science (en les découplant de la nécessité aléthique [3]). Cela revient à dire que la nécessité aléthique est quasi-obligatoire dans le cadre de cette pratique discursive spécifique que constitue la science. Mais c'est évidemment parce que cette pratique relève d'un cadre institutionnel particulier (les institutions scientifiques) qu'elle est soumise à des obligions (déontiques) du deuxième ordre, et qu'elle supporte des jugements axiologiques (voir les « évaluations » auxquelles sont soumis les chercheurs), ces jugements portant entre autres sur le respect de la modalité du deuxième ordre (ce qu'on appelle la « scientificité » de la recherche).

Ce n'est cependant pas la seule utilisation métadiscursive possible des modalités du deuxième ordre. Elles peuvent aussi servir à caractériser les idéologies, ou plutôt les « méta-idéologies » i.e. les principes qui nous permettent de comparer et d'évaluer les différentes idéologies entre elles (le communisme par rapport au libéralisme, au nazisme, à l'anarchisme etc.), ainsi que les diverses pratiques discursives (pourquoi valoriser la science, la poésie, la théologie, etc. ?) Il semble, pour prendre un exemple, que l'un des principes de ce type le plus largement répandu dans le monde occidental soit celui de la valorisation de la stabilité des jugements. Ce principe méta-idéologique conduit à préférer ce qui est universel ou généralement partagé, par rapport à ce qui l'est moins. De là la valorisation collective de la science (parce qu'aléthique) et plus précisément des sciences nomologiques (qui

[3] Etant admis qu'il est impossible de prouver des propositions relevant de la nécessité aléthique extensionnelle (ex. « *tous les cygnes sont blancs* »), Popper rejette (au nom de la recherche d'un critère de démarcation entre science et non science) la solution qui consiste à se replier sur la probabilité épistémique, et propose de maintenir l'exigence du nécessaire aléthique, mais à condition de suspendre la prise en charge énonciative : ces propositions nécessaires resteront à l'état d'hypothèses (réfutables). On voit que la démarche popperienne s'appuie implicitement sur la dissociation des paramètres F et E.

visent le nécessaire). De même, dans le champ subjectif, c'est l'opinion du plus grand nombre qui se voit accorder le plus de valeur (d'où la valorisation de la démocratie). Et, dans le détail, on n'en finirait pas de montrer comment les principes esthétiques, moraux, juridiques, religieux, etc. se soumettent eux-mêmes à cette recherche de la stabilité temporelle et de l'aval du plus grand nombre ; au point que lorsque l'on veut exprimer une appréciation particulièrement positive à propos d'une œuvre d'art, même les plus sérieux auteurs ne trouvent pas d'expression plus appropriée que l'affirmation de son caractère prétendument universel et intemporel :

(5) [à propos des quatuors de l'Ecole de Vienne, de Janacek et de Bartok] : « creusant dans les profondeurs de l'être, ces œuvres atemporelles sont tendues vers l'universel. » (B. Fournier, *Histoire du quatuor à cordes* II, Fayard, 2004 : 417).

C'est dans le domaine boulique que ce principe méta-idéologique rencontre le plus de difficultés, tant il est vrai que les désirs sont contingents (instables) par nature. La solution massivement retenue consiste à ne pas valoriser tel ou tel désir, mais plutôt la possibilité de satisfaire ses désirs, cette possibilité se manifestant de nos jours sous les multiples formes de la capacité physique (voir la valorisation de la santé et du sport), de l'argent (comme possibilité d'acquérir), de la liberté et du pouvoir (comme possibilités d'agir).

Ce principe méta-idéologique n'est nullement universel (il est radicalement contesté par les libertins du XVII^{ème} siècle, par exemple [4]), mais il tend à se présenter comme tel (sans quoi il ne pourrait s'appliquer à lui-même, conformément au principe de réflexivité des jugements axiologiques, cf. § 7.6.1.). On voit là quel intérêt il pourrait y avoir à utiliser les modalités du deuxième ordre pour étudier le fonctionnement des idéologies et des cultures.

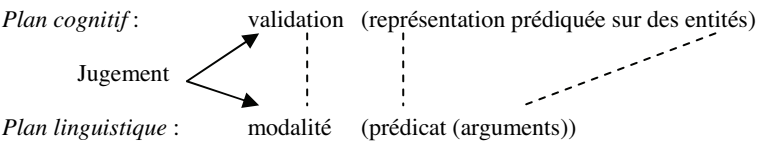
[4] Cf. Théophile de Viau : « La coutume et le nombre autorisent les sots » (*Elégie, à une dame*).

10. Conclusion

Au terme de cette étude des modalités en français, nous sommes en mesure de préciser ce que l'on entend par l'expression de « *validation des représentations* ». Rappelons d'abord ce qu'elle n'est pas. Nous avons montré (cf. § 7.2.) qu'elle ne saurait être assimilée ni à la *validité* (qui suppose un point de vue métamodal et la définition d'un critère extralinguistique), ni *a fortiori* à la *vérité* (qui désigne un type de validité qui ne concerne que les jugements au moins partiellement descriptifs).

Saisie dans sa plus grande généralité, la validation des représentations apparaît comme le processus qui consiste à inscrire une représentation dans un discours. Plus précisément, c'est le processus qui conduit une représentation à cesser d'être purement individuelle et mentale pour intégrer l'espace discursif de l'interlocution, où elle prend la forme d'un *jugement*. Le sujet ne se contente plus de concevoir, d'imaginer ou de se remémorer quelque chose, il l'exprime, l'expose au débat en lui assignant un certain mode de validation, c'est-à-dire une certaine *prétention à la validité* (§ 7.2.). Une simple représentation ne peut faire l'objet d'un accord ou d'un désaccord, car il ne s'agit que d'une image mentale (ou autre simulacre multimodal). Elle ne devient objet d'évaluation, d'opinion, de débat, qu'à partir du moment où elle s'inscrit dans le discours sous la forme d'un jugement, dont on a décrit la structure, sur le double plan, linguistique et cognitif, de la façon suivante (§ 1.9.) :

Fig.1

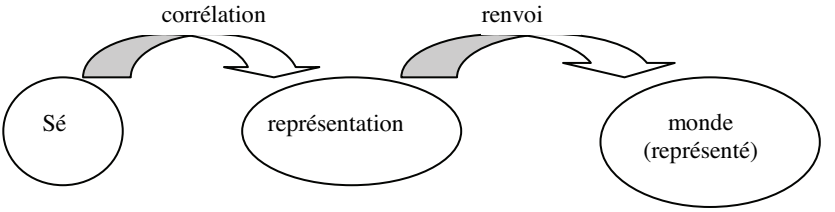


Dans la mesure où c'est la modalité linguistique qui opère cette validation de la représentation, pour constituer le jugement, l'étude des différents paramètres constitutifs de la modalité doit éclairer en retour les divers aspects du processus de validation des représentations. Mais il convient préalablement d'expliciter un peu la nature des représentations elles-mêmes.

On considère la représentation mentale comme la contrepartie positive (le corrélat éidétique au sens de Rastier 1991 : 103 et 207-212) du signifié linguistique des lexèmes (qui se définit, lui, de façon négative et différentielle). Cette représentation, en tant précisément qu'elle est positive et non purement linguistique, opère un renvoi vers le monde (quelle que soit la

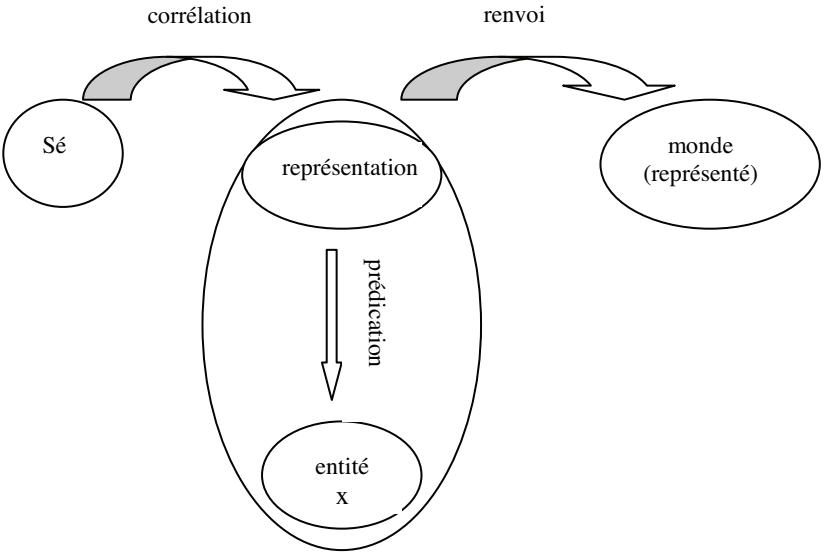
nature, physique, psychique, objective ou subjective, de ce dernier) : elle tient lieu de quelque chose (au sens de la sémiotique philosophique). On schématisera cette double relation de la représentation, au signifié et au monde, comme suit :

Fig.2



Par ailleurs, dans l'énoncé, la représentation est prédiquée sur une entité (ou une classe d'entités). Un lien supplémentaire s'établit donc entre la représentation et l'entité sur laquelle elle est prédiquée. Au plan du monde représenté, cette prédication renvoie, entre atures, à l'inclusion de l'entité dans une classe. Ainsi pour prendre un exemple très simple, traité de façon extensionnelle, la représentation (positive) associée au signifié (négatif) correspondant au signifiant *boucher* renvoie, dans le monde représenté, à la classe des bouchers. Et le fait qu'elle soit prédiquée sur un individu x, (*boucher* (x)), consiste, dans le monde représenté, à inclure l'individu x dans la classe des bouchers. D'où la nouvelle structure de la « représentation prédiquée » :

Fig.3



représentation prédiquée

C'est cette représentation prédiquée qui va faire l'objet d'une validation.

Parmi les paramètres conceptuels, I (l'instance de validation) sert à déterminer le type de monde (objectif, subjectif et/ou institutionnel) auquel renvoie la représentation ; D (la direction d'ajustement) indique comment interpréter cette relation de renvoi : s'agit-il d'une description d'un monde préalablement constitué, ou, à l'inverse, d'un processus de conformation du monde par imposition d'une représentation-modèle (dans le cas des modalités à valeur injonctive) ? F exprime le degré de force de la validation, de l'invalidation absolue à la validation maximale, et détermine ainsi le caractère plus ou moins affirmatif ou négatif du jugement.

Si les paramètres structuraux concernent essentiellement l'aspect linguistique de la modalité et non le processus de validation lui-même, les paramètres énonciatifs, en revanche, expriment certaines caractéristiques fondamentales de la validation des représentations dans le discours. E (l'engagement du locuteur) rend compte du fait que la validation est ou non prise en charge par le locuteur, car il n'y a pas de discours sans prise en charge énonciative. R (la relativité) marque les relations que le jugement en question entretient avec les autres jugements constitutifs du discours, qu'ils soient explicites ou implicites (i.e. appartenant à l'arrière-plan idéologique et/ou conversationnel). Vis-à-vis de la représentation, la temporalité (T) joue

un rôle bien particulier et absolument essentiel. Elle ne se contente pas d'inscrire toute représentation prédiquée dans le temps (la constituant ainsi en procès) ; elle situe la validation elle-même dans le temps, à un moment qui peut être disjoint de celui de l'énonciation. Par le biais de l'aspect, elle opère la « monstration » du procès ainsi constitué (à partir de la représentation prédiquée). De sorte que la représentation prédiquée qui se trouve validée n'est plus seulement conçue ou imaginée, elle est « montrée » (entièrement, partiellement, ou dans ses phases préparatoire ou résultante). Et l'articulation (au moyen de métarègles) entre T et F rend compte du fait que cette monstration, par ses caractéristiques modales propres (que reflètent les valeurs modales aspectuelles) transforme la représentation comme simple renvoi sémiotique en un véritable *processus de simulation de la présence* (qui « rend présentes les choses absentes » ; ce point est longuement développé dans Gosselin 2005). Ainsi le jugement et le discours ne se contentent pas de communiquer des images ou des conceptions d'un monde, ils les rendent présentes, et permettent, par exemple dans la narration, de faire « revivre » les événements (par le déplacement continu de la coupure modale, entre le possible et l'irrévocable). Enfin le métaparamètre (M) exprime le fait que, dans le discours, à côté des représentations explicitement validées, nombre d'autres le sont implicitement (et sont contextuellement annulables).

La validation des représentations apparaît donc comme un processus fondamentalement hétérogène, offrant de multiples facettes, pour lequel nous avons dû élaborer une théorie (la TMM) qui adopte une architecture modulaire et un métamodèle (les espaces conceptuels), spécifiquement adaptés au traitement nomologique de l'hétérogénéité. Cette théorie appliquée ici aux modalités du français demanderait évidemment à être étendue à d'autres langues, mais si la démarche peut être conservée telle quelle, on ne doit pas s'attendre à ce que les valeurs des paramètres soient universellement réutilisables. Car, bien que nous ayons étudié, avec les méthodes d'une science empirique, les formes *a priori* du jugement, on sait (au moins depuis Foucault [1]) que ces formes *a priori*, sont historiquement et socialement contraintes, entre autres par la langue et la culture dans lesquelles elles se manifestent. On peut supposer, en particulier, qu'objectivité, subjectivité et conventionalité ne s'articuleront pas semblablement dans toutes les langues et toutes les cultures.

---

[1] Cf. Foucault (1969 : 167 168), Deleuze (1986 : 67). Voir aussi la conception du langage comme « transcendantal historique » chez Schlegel (cf. Thouard 1997 : 37 sq.).

Références

Abouda, L. (2001). Les emplois journalistique, polémique, et atténuatif du conditionnel. Un traitement unitaire, in : P. Dendale ; L. Tasmowski (éds), *Le conditionnel en français*, Recherches linguistiques 25, Université de Metz, 277-294.

Althusser, L. (1974). *Philosophie et philosophie spontanée des savants*, Paris : Maspero.

Amossy, R. (1991). *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris : Nathan.

Amossy, R. (1994). Stéréotypie et argumentation, in : A. Goulet (éd.), 47-61.

Amourette, C. (2004). L'expression du temps et de l'aspect dans les formes non conjuguées du français, Thèse, Université de Rouen, Lille : ANRT.

Anscombe, G.E.M. (1980). *From Parmenide to Wittgenstein*, Oxford : Basil Blackwell.

Anscombe, G.E.M. (éd. 2002). *L'intention*, trad. M. Maurice et C. Michon, Paris : Gallimard.

Anscombre, J.-Cl. (1980). Voulez-vous dériver avec moi ?, *Communications* 32, 61-124.

Anscombre, J.-Cl. (1995). *Théorie des topoï*, Paris : Kimé.

Anscombre, J.-Cl. (2001). Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes, *Langages* 142, 57-76.

Anscombre, J.-Cl. (2006). *Périr*, ce n'est pas *mourir* un peu. Sur une structuration aspectuelle et temporelle locale du lexique verbal, in : M. Riegel *et al*., *Aux carrefours du sens, Hommages à G. Kleiber*, Louvain : Peeters.

Anscombre, J.-Cl. et Ducrot, O. (1983). *L'argumentation dans la langue*, Liège : Mardaga.

Apel, K.O. (1986). Le problème de l'évidence phénoménologique à la lumière d'une sémiotique transcendantale, trad. J. Poulain, *Critique* 464-465 : 79-113.

Apothéloz, D. (2003). La rection dite « faible » : grammaticalisation ou différentiel de grammaticité ?, *Verbum* XXV, 3, 241-262.

Aristote (éd. 1967). *Rhétorique* I, trad. M. Dufour, Paris : Les Belles Lettres.

Aristote (éd. 1974). Les Topiques, trad. J. Tricot, Paris : Vrin.

Aristote (éd. 1977). *Catégories*, trad. J. Tricot, Paris : Vrin.

Aristote (éd. 1977). *De l'interprétation*, trad. J. Tricot, Paris : Vrin.

Aristote (éd. 1977). *Les réfutations sophistiques*, trad. J. Tricot, Paris : Vrin.

Aristote (éd. 1979). *Seconds Analytiques*, trad. J. Tricot, Paris : Vrin.

Aristote (éd. 1981). *La Métaphysique*, trad. J. Tricot, Paris : Vrin.

Aristote (éd. 1983). *Ethique à Nicomaque*, trad. J. Tricot, Paris : Vrin.

Aristote (éd. 1983). *Les Premiers Analytiques*, trad. J. Tricot, Paris : Vrin.
Aristote (éd. 2000). *Protreptique* (*L'invitation à la philosophie*), trad. J. Follon, Paris : Fayard.
Arnauld, A. ; Lancelot, Cl. (éd. 1972). *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*, Paris : Slatkine.
Arnauld, A. ; Nicole, P. (éd. 1970). *La logique ou l'art de penser*, Paris : Flammarion.
Asher, N. (1993). *Reference to Abstract Objects in Discourse*, Dordrecht : Kluwer.
Attal, P. (1994). Deux niveaux de négation, *Langue Française* 62 : 4-11.
Attal, P. (éd.) (1994). *La négation*, Numéro spécial de LINX, Nanterre, Univ. Paris X.
Aubenque, P. (1963). La prudence chez Aristote, Paris : PUF.
Auroux, S. (1996). *La philosophie du langage*, Paris : PUF.
Auroux, S. (1998). *La raison, le langage et les normes*, Paris : PUF.
Austin, J.L. (éd. 1970). *Quand dire, c'est faire*, trad. G. Lane, Paris : Seuil.
Ayer, A.J. (1956). *The Problem of Knowledge*, Londres : Macmillan.
Badiou, A. (1988). *L'être et l'événement*, Paris : Seuil.
Bally, Ch. (1932). *Linguistique générale et linguistique française*, Paris : Leroux.
Bally, Ch. (éd. 1965). *Linguistique générale et linguistique française*, 4ème édition revue et corrigée, Berne : Francke.
Bally, Ch. (éd. 1969). Les notions grammaticales d'absolu et de relatif, in : *Essais sur le langage*, Paris : Minuit, 189-204.
Baron-Cohen, S. ; Tager-Flusberg, H. ; Cohen, D.J. (eds) (éd. 2000). *Understanding Other Minds*, Oxford : Oxford U. P.
Battistelli, D. ; Desclés, J.-P. (2002). Modalités d'action et inférences, *Cahiers Chronos* 10, 21-40.
Bat-Zeev Shyldkroot, H. ; Le Querler, N. (2005). *Les périphrases verbales*, Amsterdam / Philadelphie : Benjamins.
Bécherel, D. (1996). Comparaison des structures No-DE-N abstrait / No-Adj. un homme de courage / un homme courageux, in : N. Flaux ; M. Glatigny ; D. Samain (éds) (1996), 337-348.
Berrendonner, A. (1981). *Eléments de pragmatique linguistique*, Paris : Minuit.
Beyssade, C. (1994). *Les modalités épistémiques dans un système multi-agent : contribution à l'étude linguistique de l'opacité et des présuppositions*, Thèse, Université de Caen.
Beyssade, C. (1998). *Sens et savoirs. Des communautés épistémiques dans le discours*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
Birkelund, M. (2005). Négation et modalité, *Cahiers Chronos* 12, 97-108.
Blanché, R. (1968). *Introduction à la logique contemporaine*, Paris : Armand Colin.

Blanché, R. ; Dubucs, J. (2002). *La logique et son histoire*, Paris : Armand Colin.

Blanvillain (2001). *Shall* : visée et prise en charge énonciative, in : P. Dendale ; J. Van Der Auwera (éds), 141-157.

Borillo, A. (1978). *Structure et valeur énonciative de l'interrogation totale en français*, Thèse d'Etat, Université d'Aix-en-Provence.

Borillo, A. (1982). Deux aspects de la modalisation assertive : *croire* et *savoir*, *Cahiers de grammaire* 4, 5-38.

Borillo, A. (1986). La quantification temporelle : durée et itérativité en français, *Cahiers de Grammaire* 11, Univ. Toulouse-Le Mirail, 117-156.

Borillo, A. (2004). Les « Adverbes d'opinion forte » *selon moi*, *à mes yeux*, *à mon avis*, … : point de vue subjectif et effet d'atténuation, *Langue Française* 142, 31-40.

Borillo, A. (2005). Peut-on identifier et caractériser les formes lexicales de l'aspect en français ?, in : H. Bat-Zeev Shyldkroot ; N. Le Querler (eds), 67-82.

Bourdieu, P. (1979). *La distinction*, Paris : Minuit.

Bourdieu, P. (1987). *Choses dites*, Paris : Minuit.

Bradley, R. ; Swartz, N. (1979). *Possible Worlds*, Oxford, Blackwell.

Bres, J. (2003). Temps verbal, aspect et point de vue : de la langue au discours, *Cahiers de Praxématique* 41, 55-84.

Bres, J. *et al*. (éds) (2005). *Dialogisme et polyphonie*. *Approches linguistiques*, Bruxelles : De Boeck-Duculot.

Brochard, V. (éd. 2002). *Les Sceptiques grecs*. Paris : Le Livre de Poche.

Brunot, F. (éd. 1936). *La pensée et la langue*, Paris : Masson.

Buridant, Cl. (2006). L'interjection : jeux et enjeux, *Langage* 161, 3-9.

Bybee, J. ; Fleichman, S. (eds) (1995). *Modality in Grammar and Discourse*, Amsterdam : Benjamins.

Bybee, J. ; Pagliuca, W. (1985). Cross-linguistic Comparison and the Development of Grammatical Meaning, in : J. Fisiack (ed.), *Historical Semantics, Historical Word-Formation*, Berlin / New York : Mouton de Gruyter, 59-84.

Bybee, J. ; Perkins, R. ; Pagliuca W. (1994). *The Evolution of Grammar*, Chicago : University of Chicago Press.

Cadiot, P. ; Habert, B. (1997). Aux sources de la polysémie nominale, *Langue Française* 113, 3-11.

Cadiot, P. ; Nemo, F. (1997). Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale, *French Language Studies* 7, 127-146.

Callebaut, B. (1991). *La négation en français contemporain : une approche pragmatique et discursive*, Bruxelles : Palais des Académies.

Carel, M. (1998). Prédication et argumentation., in. : M. Forsgren ; K. Jonasson ; H. Kronning (eds), 93-103.

Carel, M. (éd.) (2002). *Les facettes du dire. Hommage à O. Ducrot*, Paris : Kimé.

Caudal, P. ; Vetters, C. ; Roussarie, L. (2003). L'imparfait, un temps inconséquent, *Langue Française* 138, 61-74.

Caudal, P. ; Vetters, C. (2005). Un traitement conjoint du conditionnel, du futur et de l'imparfait : les temps comme des fonctions d'acte de langage, *Cahiers Chronos* 12, 109-124.

Cervoni, J. (1987). *L'énonciation*, Paris, PUF.

Chafe, W. (1995). The Realis-Irrealis Distinction in Caddo, the Northern Iroquoian Languages, and English, in : J. Bybee ; S. Fleischman (eds), 349-365.

Charaudeau, P. (1992). *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris : Hachette.

Charolles, M. (1987). Spécificité et portée des prises en charge en *Selon A*, *Revue européenne des sciences sociales*, XXV, 77, 243-269.

Charolles, M. (1997). *L'encadrement du discours. Univers, champs, domaines et espaces*, Cahiers de Recherche Linguistique 6, LanDisCo, Université Nancy 2.

Chilsom, R.M. (1957). *Perceiving : a Philosophical Study*, Ithaca, New York : Cornell U. P.

Chomsky, N. (1981). *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht : Foris.

Chomsky, N. (1986). *Barriers*, Cambridge, Mass. : MIT Press.

Churchland, P.S. (1986). *Neurophilosophy*, Cambridge, Mass. : MIT Press.

Coates, J. (1983). *The Semantics of Modal Auxiliaries*, Londres : Croom Helm.

Conte, M.-E. (1998). Enoncés modaux et reprises anaphoriques, in : M. Forsgren ; K. Jonasson ; H. Kronning (éds), 139-146.

Corblin, F. (2002). *Représentation du discours et sémantique formelle*, Paris : PUF.

Culioli, A. (1978). Valeurs modales et opérations énonciatives, *Le Français Moderne* 46, 4, 300-317.

Culioli, A. (1980). Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives : l'aoristique in : J. David ; R. Martin (éds), 182-193.

Culioli, A. ; Normand, Cl. (2005). *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Gap / Paris : Ophrys.

Curat, H. (1991). *Morphologie verbale et référence temporelle en français moderne*, Genève : Droz.

Damourette, J. ; Pichon, E. (1911-1936). *Des mots à la pensée*, Paris : D'Artrey.

Danjou-Flaux, N. (1975). Les marqueurs de satisfaction et d'insatisfaction, *Le Français Moderne* 43, 4, 289-307.

Danjou-Flaux, N. (1984). « Au contraire » comme opérateur d'antonymie dans les dialogues, in : P. Attal ; Cl. Muller, *De la syntaxe à la pragmatique*, Amsterdam : Benjamins, Linguisticae Investigationes Supplementa 8, 75-94.

David, J. ; Kleiber, G. (éds) (1983). *La notion sémantico-logique de modalité*, Paris : Klincksieck.

David, J. ; R. Martin (éds) (1980). *La notion d'aspect*, Paris : Klincksieck.

Davidson, D. (1967). The Logical Form of Action Sentences, in : N. Rescher (ed.), *The Logic of Decision and Action*, Pittsburgh : University of Pittsburgh Press.

Davidson, D. (1980). *Essays on Action and Events*, Oxford : Clarendon Press.

Davidson, D. (éd. 1984). Comment la faiblesse de la volonté est-elle possible ?, trad. P. Engel, *Philosophie* 3, 21-46.

Davidson, D. (éd. 1993). *Actions et événements*, trad. P. Engel, Paris : PUF.

De Cornulier, B. (1973). Sur une règle de déplacement de la négation, *Le Français Moderne* 45, 43-57.

De Haan, F. (1997). *The Interaction of Modality and Negation*, New York / Londres : Garland.

De Mulder, W. (2003). Imparfait et « point de vue » à la recherche d'une théorie « cognitive », in : J. Guéron ; L. Tasmowski (éds), 81-102.

Delamotte-Legrand, R. (éd.), (2004). *Les médiations langagières I*, Rouen : Publications de l'Université de Rouen.

Deleuze, G. (1986). *Foucault*, Paris : Minuit.

Demirdache, H. ; Uribe-Etxeberria, M. (2002). La grammaire des prédicats spatiotemporels : temps, aspect et adverbes de temps, in : B. Laca (éd.), 125-176.

Dendale, P. (1993). Le conditionnel de l'*information incertaine* : marqueur modal ou marqueur évidentiel ?, *Actes du XX^e Congrès Internationnal de Linguistique et de Philologie Romanes*, 165-176.

Dendale, P. (1994). *Devoir* épistémique, marqueur modal ou évidentiel ?, *Langue Française* 102, 24-40.

Dendale, P. ; Van Der Auwera, J. (éds) (2001). *Les verbes modaux*, Amsterdam / Atlanta : Rodopi (Cahiers Chronos 8).

Dendale, P. ; Coltier, D. (2004). La modalisation du discours de soi : éléments de description sémantique des expressions *pour moi*, *selon moi*, et *à mon avis*, *Langue Française* 142, 41-57.

Dendale, P. ; Coltier, D. (2005). La notion de prise en charge ou de responsabilité dans la théorie scandinave de la polyphonie linguistique, in : J. Bres *et al*. (éds), 125-140.

Descartes, R. (éd. 1953). *Œuvres et lettres*, Paris : Gallimard, la Pléiade.

Deschamps, A. (1998). Modalité et construction de la référence, in : N. Le Querler ; E. Gilbert (éds), *La référence 1*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes (Travaux du Cerlico 11), 127-145.

Desclés, J.-P. (1994). Quelques concepts relatifs au temps et à l'aspect pour l'analyse des textes, *Etudes cognitives* 1, Varsovie, Académie des Sciences de Pologne, Institut de Slavistique, 57-88.
Desclés, J.-P. ; Guentcheva, Z. (2001). La notion d'abduction et le verbe devoir « épistémique », in : P. Dendale ; J. Van der Auwera, 103-122.
Descombes, V. (2004). *Le complément de sujet*, Paris : Gallimard.
Diderot, D. (éd. 1994). *Œuvres I, Philosophie*, Paris : Robert Laffont.
Dik, S. C. (1989). *The Theory of Functional Grammar. Part 1 : The Structure of the Clause*, Dordrecht : Foris.
Diogène Laërce (éd. 1999). *Vies et doctrines des philosophes illustres*, trad. sous la dir. De M.-O. Goulet-Cazé, Paris : Le Livre de Poche.
Dispaux, G. (1984). *La logique et le quotidien*, Paris : Minuit.
Dowty, D.R. (1979). *Word Meaning and Montague Grammar*, Dordrecht : Reidel.
Dretske, F. (1988). *Explaining Behaviour. Reasons in a World of Causes*, Cambridge, Mass. : MIT Press.
Dubois, D. (éd.) (1991). *Sémantique et cognition. Catégories, prototypes, typicalité*, Paris : Ed. du CNRS.
Dubucs, J.-P. (1987). Sur la logique des arguments plausibles, *Philosophie* 14, 15-37.
Ducrot, O. (1972). *Dire et ne pas dire*, Paris : Hermann.
Ducrot, O. (1973). *La preuve et le dire*, Paris : Mame.
Ducrot, O. (1980a). *Les échelles argumentatives*, Paris : Minuit.
Ducrot, O. (1980b). Analyses pragmatiques, *Communications* 32, 11-60.
Ducrot, O. (1984). *Le dire et le dit*, Paris : Minuit.
Ducrot, O. (1989). *Logique, structure, énonciation*, Paris : Minuit.
Ducrot, O. (1993). A quoi sert la modalité ?, in : N. Dittmar ; A. Reich (eds), *Modality in Language Acquisition*, Berlin : de Gruyter, 111-129.
Ducrot, O. (1995). Les modificateurs déréalisants, *Journal of Pragmatics* 24, 145-165.
Ducrot, O. ; Carel, M. (2006). Description argumentative et description polyphonique : le cas de la négation, in : L. Perrin (éd.), *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, Université de Metz, Recherches Linguistiques 28, 215-241.
Ducrot, O. *et al*. (1980). *Les mots du discours*, Paris : Minuit.
Ducrot, O. ; Schaeffer, J.-M. (1995). *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Seuil.
Ducrot, O. ; Todorov, T. (1972). *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Seuil.
Dumarsais (éd. 1988). *Des tropes ou des différents sens*, éd. F. Douay-Soublin, Paris : Flammarion.
Dumoncel, J.-Cl. (1988). « De re » / « de dicto » : théorie généralisée, in : C. Fuchs (éd.), 223-228.

Engel, P. (1984). Aristote, Davidson et l'*akrasia*, *Philosophie* 3, 11-20.
Engel, P. (1989). *La norme du vrai. Philosophie de la logique*. Paris : Gallimard.
Engel, P. (1994). *Introduction à la philosophie de l'esprit*, Paris : La Découverte.
Epictète (éd. 1963). *Entretiens* III, trad. J. Souilhé et A. Jagu, Paris : Les Belles Lettres.
Epictète (éd. 1964). *Manuel*, trad. M. Meunier, Paris : Garnier-Flammarion.
Epictète (éd. 1965). *Entretiens* IV, trad. J. Souilhé et A. Jagu, Paris : Les Belles Lettres.
Epictète (éd. 1969). *Entretiens* II, trad. J. Souilhé, Paris : Les Belles Lettres.
Facchinetti, R. ; Palmer, F. (eds) (2004). *English Modality in Perspective*, Frankfurt am Main : Peter Lang.
Farkas, D. (1992). On the Semantics of Subjunctive Complements », in : P. Hirschbüler ; K. Koerner (eds), *Romance Languages and Modern Linguistic Theory*, Amsterdam : Benjamins, 69-103.
Fauconnier, G. (1979). Comment contrôler la vérité. Remarques illustrées par des assertions dangereuses et pernicieuses en tout genre, *Actes de la recherche en sciences sociales* 25, 4-22.
Fauconnier, G. (1981). Questions et actes indirects, *Langue Française* 52, 44-55.
Fauconnier, G. (1984). *Espaces mentaux*, Paris : Minuit.
Fénelon, (éd. 1983). Dialogues sur l'éloquence en général et sur celle de la chaire en particulier, in : *Œuvres complètes* I, Paris : Gallimard, La Pléiade, 3-87.
Flaux, N. ; M. Glatigny ; D. Samain (éds) (1996). *Les Noms abstraits. Histoire et théories*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
Flaux, N. ; Van de Velde, D. (2000). *Les Noms en français : esquisse de classement*, Gap : Ophrys.
Floch, J.-M. (2002). Introduction. Quelques concepts fondamentaux en sémiotique générale, in : A. Hénault (éd.), 103-119.
Fontanille, J. (2002). Sémiotique des passions, in : A. Hénault (éd.), 601-637.
Fontanille, J. ; Zylberberg, Cl. (1998). *Tension et signification*, Liège : Mardaga.
Forest, R. (1994). La négation et les verbes d'adhérence. Pour en finir avec le *neg-raising*, in : P. Attal (éd.), *La Négation*, Nanterre, Univ. Paris X, n° spécial de LINX.
Forsgren, M. ; Jonasson, K. ; Kronning, H. (éds) (1998). *Prédication, assertion, information*, Uppsala : Acta Universitatis Upsaliensis.
Foucault, M. (1969). *L'archéologie du savoir*, Paris : Gallimard.
Fradin, B. (1984). Anaphorisation et stéréotypes nominaux, *Lingua* 64, 325-369.

Franckel, J.-J. (1989). *Etude de quelques marqueurs aspectuels du français*, Genève : Droz.

François, J. (2003). *La prédication verbale et les cadres prédicatifs*, Louvain / Paris : Peeters.

Frege, G. (éd. 1971). *Ecrits logiques et philosophiques*, trad. Cl. Imbert, Paris : Seuil.

Fuchs, C. (éd.) (1987). *L'ambiguïté et la paraphrase*, Caen : Centre de publications de l'Université de Caen.

Fuchs, C. (éd.) (1989). *Modalité et interprétation : pouvoir*, Langue Française 84.

Fuchs, C. ; Guimier, Cl. (1989). Introduction : la polysémie de *pouvoir*, *Langue Française* 84, 4-8.

Gaatone, D. (1986). Rien de moins évident que le sens de *évident* : réflexions sur l'opposition entre infinitives et complétives et les rapports entre syntaxe et sémantique, *Revue Québecoise de Linguistique* 16 : 2, 291-304.

Galatanu, O. (2002). La dimension axiologique de l'argumentation, in : M. Carel (éd.), 93-107.

Galmiche, M. (1983). Les ambiguïtés référentielles ou les pièges de la référence, *Langue Française* 57, 60-86.

Gärdenfors, P. (2000). *Conceptual Spaces*, Cambridge, Mass. : MIT Press.

Gardies, J.-L. (1979). *Essai sur la logique des modalités*, Paris : PUF.

Gardies, J.-L. (1983). Tentative d'une définition de la modalité, in : J. David ; G. Kleiber (éds), 13-24.

Geis, M. ; Zwicky, A. (1971). On Invited Inferences, *Linguistic Inquiry* 2.4, 561-566.

Genette, G. (1972). *Figures III*, Paris : Seuil.

Gettier, E.L. (1967). Is Justified True Belief Knowledge ?, in : A. Ph. Griffiths (ed.), *Knowlege ans Belief*, Oxford : Oxford U.P., 144-146.

Gezundhajt, H. (2000). *Adverbes en* -ment *et opérations énonciatives*, Berne : Peter Lang.

Gilbert, E. (2001a). A propos de *will*, in : P. Dendale ; J. Van Der Auwera (éds), 123-139.

Gilbert, E. (2001b). *Vers une analyse unitaire des modalités,* may*,* must*,* can*,* will*,* shall. *Modalité et opérations énonciatives*, Gap : Ophrys.

Givon, T. (1994). Irrealis and the Subjunctive, *Studies in Language* 18, 265-337.

Gosselin, L. (1996). *Sémantique de la temporalité en français. Un modèle calculatoire et cognitif du temps et de l'aspect*, Louvain-la-Neuve : Duculot.

Gosselin, L. (1998). Le « paradoxe imperfectif », ou la disjonction entre assertion et prédication, in : M. Forsgren ; K. Jonasson ; H. Kronning (éds), 211-219.

Gosselin, L. (2001). Le statut du temps et de l'aspect dans la structure modale de l'énoncé. Esquisse d'un modèle global, *Syntaxe et Sémantique* 2, Presses Universitaires de Caen, 57-80.
Gosselin, L. (2005). *Temporalité et modalité*, Bruxelles : De Boeck-Duculot.
Gosselin, L. ; François, J. (1991). Les typologies de procès : des verbes aux prédications, *Travaux de linguistique et de philologie* 29, 19-86.
Gosselin, L. ; Person, C. (2005). Temporalité, in : P. Enjalbert (éd.), *Sémantique et TALN*, Paris : Hermès.
Goulet, A. (éd.) (1994). *Le stéréotype*, Caen, Presses Universitaires de Caen.
Granger, G.-G. (1976). *La théorie aristotélicienne de la science*, Paris : Aubier Montaigne.
Granger, G.-G. (1995). *Le probable, le possible et le virtuel*, Paris : Odile Jacob.
Granger, G.-G. (2001). *Sciences et réalité*, Paris : Odile Jacob.
Greimas, A.J. (1976). Pour une théorie des modalités. *Langages* 43, 90-107.
Greimas, A.J. (1983). *Du sens II. Essais* sémiotiques. Paris : Seuil.
Greimas, A.J. ; Fontanille, J. (1991). *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris : Seuil.
Gougenheim, G. (1929). *Etude sur les périphrases verbales de la langue française*, Paris : Les Belles Lettres.
Gougenheim, G. (1938). *Système grammatical de la langue française*, Paris : D'Artrey.
Grice, P. (éd.1979). Logique et conversation, trad. F. Berthet et M. Bozon, *Communications* 30, 57-72.
Gross, G. ; Prandi, M. (2004). *La finalité*, Bruxelles : Duculot-De Boeck.
Guéron, J. ; Tasmowski, L. (éds). *Temps et point de vue*, Nanterre, Université Paris X : Publidix.
Guillaume, G. (éd. 1984). *Temps et verbe*, Paris : Champion.
Guimier, Cl. (1989). Constructions syntaxiques et interprétations de *pouvoir*, *Langue Française* 84, 9-23.
Guimier, Cl. (1996). *Les adverbes du français*, Gap : Ophrys.
Habermas, J. (2001). *Vérité et justification*, trad. R. Rochlitz, Paris : Gallimard.
Haillet, P. (1995). Le conditionnel dans le discours journalistique : essai de linguistique descriptive, Neuville, Québec : Bref.
Haillet, P. (2002). Le conditionnel en français : une approche polyphonique, Gap : Ophrys.
Haillet, P. (2003). Représentations discursives, point(s) de vue et signifié unique du conditionnel, *Langue Française* 138 : 35-47.
Haillet, P. (éd.) (2004). *Procédés de modalisation : l'atténuation*, Langue Française 142.

Haillet, P. (2006a). Cadres hypothétiques au conditionnel et stratégie concessive, in : M.-L. Donaire (éd.), *Dynamiques concessives*, Madrid : Arrecife, 95-116.
Haillet, P. (2006b). Les représentations discursives : une approche polyphonique, *Le Français Moderne* 74, 1, 43-60.
Haillet, P. (2007). *Pour une linguistique des représentations discursives*, Bruxelles : Duculot-De Boeck.
Haiman, J. (1995). Moods and MetaMessages. Alienation as a Mood, in : J. Bybee ; S. Fleischman (eds), 329-345.
Halliday, M.A.K. (1994). *An Introduction to Functionnal Grammar*, Londres : Edward Arnold.
Hamdani Kadri, D. (2006). *Sémantique de la temporalité en arabe parlé d'Alger*, Berne : Peter Lang.
Hare, R. M. (éd. 1963). *The Language of Morals*, Oxford : Clarendon.
Hart, D. (ed.) (2003). *English Modality in Context*, Berne : Peter Lang.
Heidegger, M. ; Fink, E. (éd. 1973). *Héraclite*, trad. J. Launay et P. Lévy, Paris, Gallimard.
Hénault, A. (1994). *Le pouvoir comme passion*, Paris : PUF.
Hénault, A. (éd.) (2002). *Questions de sémiotique*, Paris : PUF.
Hintikka, J. (1962). *Knowledge and Belief. An Introduction to the Logic of the two Notions*, Ithaca, New York : Cornell U. P.
Hintikka, J. (1973). *Time and Necessity*, Oxford : Clarendon Press.
Hobbes, T. (éd. 2000). *Léviathan*, trad. G. Mairet, Paris : Gallimard.
Hoeksema, J. ; Rullmann H. ; Van der Wouden T. (eds) (2001). *Perspectives on Negation and Polarity Items*, Amsterdam / Philadelphie : Benjamins.
Honeste, M.-L. (2004). Langue et contexte : deux sources de signification. L'exemple du verbe modal *pouvoir*, *Le Français Moderne* 72, 2, 146-156.
Horn, L. (1989). *A Natural History of Negation*, Chicago : University of Chicago Press.
Hottois, G. (1989). *Penser la logique*, Bruxelles : De Boeck.
Hugues, G.E. ; Cresswell, M.J. (1968). *An Introduction to Modal Logic*, Londres : Methuen.
Hume, D. (éd. 1993). *La morale ; Traité de la nature humaine III*, trad. Ph. Saltel, Paris : Garnier-Flammarion.
Huot, H. (1994). *Le verbe* devoir. *Etude synchronique et diachronique*, Paris : Klincksieck.
Huot, H. (1986). Le subjonctif dans les complétives, in : M. Ronat (éd.), *La grammaire modulaire*, Paris : Minuit, 81-112.
Husserl, E. (éd. 1964). *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, trad. H. Dussort, Paris : PUF.
Husserl, E. (éd. 1950). *Idées directrices pour une phénoménologie*, trad. P. Ricœur, Paris : Gallimard.

Jackendoff, R. (1983). *Semantics and Cognition*, Cambridge, Mass. : MIT Press.

Jackendoff, R. (1992). Parts and Boundaries, in : B. Levin ; S. Pinker (eds), *Lexical and Conceptual Semantics*, Oxford : Basil Blackwell, 9-45.

Jacques, F. (1979). *Dialogiques, Recherches logiques sur le dialogue*, Paris : PUF.

Jespersen, O. (éd. 1992). *The Philosophy of Grammar*, Chicago : University of Chicago Press.

Johnson, M. (1992). Philosophical Implications of Cognitive Semantics, *Cognitive Linguistics* 3. 4, 345-366.

Johnson-Laird, Ph. (1982). Formal Semantics and the Psychology of Meaning, in : S. Peters ; E. Saarinen (eds), *Processes, Beliefs, and Questions. Essays on Formal Semantics of Natural Language and Natural Language Processing*, Dordrecht : Reidel, 1-68.

Joly, A. (éd.) (1980). *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*, Lille : Presses Universitaires de Lille.

Joly, A. ; Roulland, D. (1980). Pour une approche psychomécanique de l'énonciation, in : A. Joly (éd.), 105-142.

Kalinowski, G. (1972). *La logique des normes*, Paris : PUF.

Kamp, H. ; Reyle, U. (1993). *From Discourse to Logic. Introduction to Modeltheoretic Semantics of Natural Language, Formal Logic and Discouse Representation Theory*, Dordrecht : Kluwer.

Kant, E. (éd. 1980). *Œuvres philosophiques I*, éd. Alquié, Paris : Gallimard, La Pléiade.

Kant, E. (éd. 1985). *Œuvres philosophiques II*, éd. Alquié, Paris : Gallimard, La Pléiade.

Kant, E. (éd. 1986). *Œuvres philosophiques III*, éd. Alquié, Paris : Gallimard, La Pléiade.

Kerbrat-Orecchioni, C. (éd. 2002). *L'énonciation*, Paris : Armand Colin.

Kleiber, G. (1976). Adjectifs antonymes, *Travaux de Linguistique et de Littérature* 14 : 1, 276-326.

Kleiber, G. (1979). A propos de l'ambiguïté Transparence / Opacité, *Travaux de Linguistique et de Littérature* 17 : 1, 233-250.

Kleiber, G. (1981). *Problèmes de référence : Descriptions définies et noms propres*, Paris : Klincksieck.

Kleiber, G. (1983). L'emploi « sporadique » du verbe *pouvoir* en français, in : J. David ; G. Kleiber (éds), 183-203.

Kleiber, G. (1990). *La sémantique du prototype*, Paris : PUF, Paris.

Kleiber, G. (1997). Référents évolutifs et pronoms : une suite, in : G. Kleiber ; C. Schnedecker ; J.-E. Tyvaert (éds), *La continuité référentielle*, Paris : Klincksieck.

Kleiber, G. (1999) *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.

Kleiber, G. (2004). Peut-on sauver un sens de dénomination pour les noms propres ?, *Functions of Language* 11 : 1, 115-145.

Kleiber, G. ; Riegel, M. (1978). Les grammaires floues, in : R. Martin (éd.), *La notion de recevabilité en linguistique*, Paris : Klincksieck, 67-123.

Klein, W. (1994). *Time in Language*, Londres : Routledge.

Korzen, H. (2001). Factivité, semi-factivité et assertion : le cas des verbes *savoir*, *ignorer*, *oublier* et *cacher*, in : H. Kronning et al. (eds), *Langage et référence*, Mélanges à K. Jonasson, Uppsala : Acta Universitatis Upsaliensis, 323-333.

Korzen, H. (2003). Subjonctif, indicatif et assertion ou : comment expliquer le mode dans les subordonnées complétives ?, in : M. Birkelund ; G. Boysen ; P. Søren Kjaersgaard (eds), *Aspects de la modalité*, Tübingen : Niemeyer.

Koschmieder, E. (éd. 1996). *Les rapports temporels fondamentaux et leur expression linguistique*, trad. D. Samain, Villeneuve d'Ascq : P. U. du Septentrion.

Kratzer, A. (1977). What 'must' and 'can' must and can mean ?, *Linguistics and Philosophy* 1, 337-355.

Kratzer, A. (1981). The Notional Category of Modality, in : H.-J. Eikmeyer ; H. Rieser (eds), *Words, Worlds and Contexts*, Berlin : De Gruyter, 38-74.

Kratzer, A. (1991). Modality, in : A. von Stechow ; D. Wunderlich (éds), *Semantik. Ein internationales Handbuch der zeitgenössischen Forschung*, Berlin : De Gruyter, 639-650.

Kreutz, Ph. (1998). Une typologie des prédicats factifs, *Le Français Moderne* 66, 2, 141-181.

Kreutz, Ph. (1999). « Ou » : la disjonction et les modalités, *Cahiers Chronos* 4, 53-76.

Kronning, H. (1996). *Modalité, cognition et polysémie : sémantique du verbe modal « devoir »*, Uppsala : Acta Universitatis Upsaliensis, Stockholm : distr. Almqvist & Wiksell.

Kronning, H. (2001). Pour une tripartition des emplois du modal *devoir*, *Cahiers Chronos* 8, 67-84.

Kronning, H. (2003). Auxiliarité, énonciation et rhématicité, *Cahiers Chronos* 11, 231-249.

Kronning, H. (2004). Modalité et médiation épistémiques, in : R. Delamotte-Legrand (éd.), 35-65.

Kupferman, L. (1996). « Observations sur le subjonctif dans les complétives », in : Cl. Muller (éd.), *Dépendance et intégration syntaxique. Subordination, coordination, connexion*, Tübingen : Niemeyer, 141-152.

Laca, B. (éd.) (2002). *Temps et aspect. De la morphologie à l'interprétation*, Saint-Denis : P. U. de Vincennes.

Laca, B. (2005). Périphrases aspectuelles et temps grammatical dans les langues romanes, in : H. Bat-Zeev Shyldkroot ; N. Le Querler (eds), 47-66.

Lakoff, G. (1970). Pronominalization, Negation, and the Analysis of Adverbs, in : R.A. Jacobs ; P.S. Rosenbaum (eds), *Readings in English Transformationnal Grammar*, Waltham : Ginn and Co., 145-165.

Lakoff, G. (1987). *Women, Fire and Dangerous Things*, Chicago, The University of Chicago Press.

Lakoff, G. et Johnson, M. (éd. 1985). *Les métaphores dans la vie quotidienne*, trad. M. de Fornel, Paris : Minuit.

Lalande, A. (éd. 2002). *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris : PUF.

Lallaire, L. (1998). *La variation modale dans les subordonnées à temps fini du français moderne*, Berne : Peter Lang.

Lambrecht, K. (1994). *Information Structure and Sentence Form*, Cambridge : C.U.P.

Lampert, G. ; Lampert, M. (2000). *The Conceptual Structure(s) of Modality: Essences and Ideologies*, Berne : Peter Lang.

Lamy, B. (éd. 1998). *La rhétorique ou l'art de parler*, éd. par B. Timmermans, Paris : PUF.

Langacker, R. (1987). *Foundations of Cognitive Grammar* I, Stanford : Stanford U. P.

Langacker, R. (1990). *Concepts, Images and Symbols. The Cognitive Basis of Grammar,* Berlin : Mouton-de Gruyter.

Langacker, R. (1992). *Foundations of Cognitive Grammar* II, Stanford : Stanford U. P.

Largeault, J. (1993). *La logique*, Paris : PUF.

Larrivée, P. (2005). Les voix de la polyphonie négative, in : J. Bres *et al.* (éds), 313-322.

Laurendeau, P. (2004). Modalité, opération de modalisation et mode médiatif, in : R. Delamotte-Legrand (éd.), 83-95.

Le Querler, N. (1989). Quand *voir*, c'est *pouvoir voir*, *Langue Française* 84, 70-82.

Le Querler, N. (1996). *Typologie des modalités*. Caen : Presses Universitaires de Caen.

Le Querler, N. (2001). La place du verbe modal *pouvoir* dans une typologie des modalités, in : P. Dendale ; J. Van Der Auwera (éds), 17-32.

Legallois, D. (2000). *Pour une sémantique indexicale de la métaphore*, Thèse, Université de Caen.

Legallois, D. (2002). Incidence énonciative des adjectifs *vrai* et *véritable* en antéposition nominale, *Langue Française* 136, 46-59.

Lenepveu, V. (1990). *Eléments pour une étude du système adverbial du français contemporain*, Thèse, Université de Caen, Lille : ANRT.

Lenepveu, V. (2004). La valeur intensive de l'adjectif antéposé, in : F. Lefeuvre ; M. Noailly (éds), *Intensité, comparaison, degré 1, Travaux linguistiques du CERLICO* 17, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 51-66.

Lenepveu, V (2007). *Toutefois* et *néanmoins*, une synonymie partielle, *Syntaxe et Sémantique* 8, Caen : Presses Universitaires de Caen.

Leslie, A. (1995). A Theory of Agency, in : D. Sperber *et al*. (eds), *Causal Cognition. A Multidisciplinary Debate*, Oxford : Clarendon, 121-149.

Levinson, S. (2000). *Presumptive Meanings*, Cambridge, Mass. : MIT Press.

Lichtenberk, F. (1995). Aprehensional Epistemics, in : J. Bybee ; S. Fleischman (eds), 293-327.

Lœngarov, A. (2005). Le fait que … et la question du subjonctif : la directionnalité de la grammaticalisation, *Cahiers Chronos* 12, 67-82.

Lukasiewicz, J. (éd. 1972). *La syllogistique d'Aristote*, Paris : Armand Colin.

Lyons, J. (1968). *Introduction to Theoretical Linguistics*, Cambridge : C.U. P.

Lyons, J. (éd. 1980). *Sémantique linguistique*, trad. J. Durand et D. Boulonnais, Paris : Larousse.

Mackie, J.L. (1965). Causes and Conditions, *American Philosophical Quaterly* 2, 245-264.

Mackie, J.L. (1974). *The Cement of the Universe : A Study of Causation*, Oxford : Clarendon.

Maïmonide, M. (éd. 1979). *Le guide des égarés*, trad. S. Munk, Paris : Verdier.

Maïmonide, M. (éd. 1982). *Terminologie logique*, trad. M. Ventura, Paris : Vrin.

Malebranche, N. (éd. 1979). *Œuvres* I, Paris : Gallimard, La Pléiade.

Malebranche, N. (éd. 1992). *Œuvres* II, Paris : Gallimard, La Pléiade.

Martin, R. (1983). Pour *une logique du sens*, Paris : PUF.

Martin, R. (1987). *Langage et croyance*, Bruxelles : Mardaga.

Martin, R. (1991). Pour une approche véricondi tionnelle de l'adverbe *bien*, *Langue Française* 88, 80-89.

Martin, R. (1991). Typicité et sens des mots, in : D. Dubois (éd.), *Sémantique et cognition*, Paris : Ed. du CNRS, 151-159.

Martin, R. (2005). Définir la modalité, *Revue de Linguistique Romane* 69, 7-18.

Meinunger, A. (2007). In the Mood of Desire and Hope : Remarks on the German Subjunctive, the Verb second Phenomenon, the Nature of Volitionnal Predicates and Speculations on Illocution. *Cahiers Chronos* 17, 155-176.

Meunier, A. (1974). Modalités et communication, *Langue Française* 21, 8-25.

Meunier, A. (1981). Grammaire du français et modalités. Matériaux pour l'histoire d'une nébuleuse, *DRLAV* 25, 119-144.
Meyer, P.G. (2000). The Relevance of Causality, in : E. Couper-Kuhlen ; B. Kortmann, *Cause Condition Concession Contrast. Cognitive and Discourse Perspectives*, Berlin : Mouton de Gruyter, 9-34.
Milner, J. -Cl. (1978). *De la syntaxe à l'interprétation*, Paris : Seuil.
Milner, J.-Cl. (1989). *Introduction à une science du langage*, Paris : Seuil.
Milner, J.-Cl. (2002). *Le périple structural*, Paris : Seuil.
Moignet, G. (1959). *Essai sur le mode subjonctif en latin postclassique et en ancien français*, Paris : PUF.
Moeschler, J. ; Reboul, A. (1994). *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris : Seuil.
Moeschler, J. ; Reboul, A. (1998). *Pragmatique du discours*, Paris : Armand Colin.
Molinier, C. (1984). Remarques sur les adverbes de point de vue, *Cahiers de Grammaire* 7, Université de Toulouse-Le Mirail, 57-74.
Molinier, C. ; Levrier, F. (2000). *Grammaire des adverbes. Description des formes en ment*, Genève : Droz.
Morin, E. (2004). *La Méthode 6. Ethique*, Paris : Seuil.
Muller, Cl. (1991). *La négation en français*, Genève : Droz.
Myhill, J. ; Smith, L.A. (1995). The Discourse and Interactive Functions of Obligation Expressions, in. J. Bybee ; S. Fleischman (éds), 239-292.
Narrog, H. (2005). Modality, Mood, and Change of Modal Meanings : A New Perspective, *Cognitive Linguistics* 16-4, 677-731.
Nef ; F. (2004). *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, Paris, Gallimard.
Nøjgaard, M. (1992-93-95). *Les adverbes français. Essai de description fonctionnelle*, 3 vol., Copenhague : Munksgaard.
Nølke, H. (1993). *Le regard du locuteur*, Paris : Kimé.
Nølke, H. (1994a). *Linguistique modulaire : de la forme au sens*, Louvain / Paris : Peeters.
Nølke, H. (1994b). La dilution linguistique des responsabilités. Essai de description polyphonique des marqueurs évidentiels *il semble que* et *il paraît que*, *Langue Française* 102, 84-93.
Nølke, H. (1994c). Les lectures de *ne … pas* : éléments d'une explication modulaire, in P. Attal (éd.), 223-234.
Nølke, H. (2001). *Le regard du locuteur 2*, Paris : Kimé.
Nølke, H. (2002). La polyphonie comme théorie linguistique, in : M. Carel (éd.), 215-224.
Nølke, H. (2006). Pour une théorie linguistique de la polyphonie : problèmes, avantages, perspectives, in : L. Perrin (éd.), 243-269.
Nølke, H. ; Adam, J.-M. (éds) (1999). *Approches modulaires : de la langue au discours*, Lausanne / Paris : De la chaaux & Niestlé.

Nølke, H. ; Fløttum, K. ; Norén, C. (2004). *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*, Paris : Kimé.
Nølke, H. ; Olsen, M. (2000). Polyphonie : théorie et terminologie, *Polyphonie linguistique et littéraire* II, 45-169.
Nuyts, J. (2000). Tensions between Discourse Structure and Conceptual Semantics : The Syntax of Epistemic Modal Expressions, *Studies in Language* 24, 1, 103-135.
Nuyts, J. (2001). *Epistemic Modality, Language, and Conceptualization. A Cognitive-Pragmatic Perspective*, Amsterdam : Benjamins.
Ogien, R. (2001). Le rasoir de Kant, *Philosophiques* 28/1, 9-25.
Ouattara, A. (2001). Modalités et verbes modaux dans les écrits de Bernard Pottier, in : P. Dendale ; J. Van Der Auwera (éds), 1-16.
Palmer, F. (1986). *Mood and Modality*, Cambridge : C.U.P.
Palmer, F. (éd. 1990). *Modality and the English Modals*, Londres : Longman.
Palmer, F. (1995). Negation and the Modals of Possibility and Necessity, in : J. Bybee ; S. Fleischman (eds), 453-472.
Palmer, F. (éd. 2001). *Mood and Modality*, Cambridge : C.U.P.
Papafragou, A. (1998). Inference and Word Meaning : The Case of Modal Auxiliaries, *Lingua* 105, 1-47.
Papafragou, A. (2000). *Modality : Issues an the Semantics-Pragmatics Interface*, Amsterdam : Elsevier.
Parret, H. (1986). *Les passions. Essai de mise en discours de la subjectivité*, Bruxelles : Mardaga.
Pascal, B. (éd. 1954). *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard, La Pléiade.
Pasch, R. (1989). Uberlegungen zum Begriff des Satzmodus, *Linguistische Studien* 193 A, 413-419.
Paveau, M.-A. (2006). *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
Perkins, M. (1982). The Core Meanings of English Modals, *Journal of Linguistics* 18, 245-273.
Perkins, M. (1987). Modality and Expliciteness, in : C. Fuchs (éd.), 89-97.
Perrin, L. (éd.) (2006). *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, Metz : Université Paul Verlaine.
Person, C. (2004). *Traitement automatique de la temporalité du récit: implémentation du modèle linguistique SdT*, Thèse , Université de Caen.
Picoche, J. (1977). *Précis de lexicologie française*, Paris : Nathan.
Picoche, J. (1989). Polysémie n'est pas ambiguïté, *Cahiers de praxématique* 12, 75-89.
Platon (éd. 1950). *Œuvres complètes*, trad. L. Robin, Paris : Gallimard.
Polya, G. (éd. 1990). *Mathematics and Plausible Reasoning*, Princeton : Princeton U.P.
Pottier, B. (1980). Sur les modalités, in : A. Joly (éd.), 67-78.
Pottier, B. (1992). *Sémantique générale*, Paris : PUF.

Pottier, B. (1998). Le système verbal et les modalités discursives, in : A. Englebert *et al*., *La ligne claire. De la linguistique à la grammaire. Mélanges offerts à Marc Wilmet*, Bruxelles : Duculot, 229-234.
Popper, K (1973). *La logique de la découverte scientifique*, trad. N. Thyssen-Rutten et Ph. Devaux, Paris : Payot.
Popper, K. (éd.1992). *Un univers de propensions*, trad. A. Boyer, Combas : Ed. de l'Eclat.
Prior, A. N. (éd. 1962). *Formal Logic*, Oxford : Clarendon.
Proust, J. (1997). *Comment l'esprit vient aux bêtes. Essai sur la représentation*, Paris : Gallimard.
Pustejovsky, J. (1995). *The Generative Lexicon*, Cambridge, Mass. : MIT Press.
Putnam, H. (1975). *Philosophical Papers* vol. 2, Cambridge, C.U.P.
Putnam, H. (éd. 1984). *Raison, vérité et histoire*, trad. A. Gerschenfeld, Paris : Minuit.
Quine, W.v.O. (1966). *The Ways of Paradox and Other Essays*, Cambridge, Mass. : Harvard U.P.
Quine, W.v.O. (éd. 1977). *Le mot et la chose*, trad. J. Dopp et P. Gochet, Paris : Flammarion.
Quine, W.v.O. (éd. 2003). *Du point de vue logique*, trad. sous la dir. de S. Laugier, Paris : Vrin.
Rabatel, A. (1998). *La construction textuelle du point de vue*, Lausanne : Delachaux et Niestlé.
Rabatel, A. (éd) (2004). *Effacement énonciatif et discours rapportés*, Langages 156.
Rastier, F. (1987). *Sémantique interprétative*, Paris : PUF.
Rastier, F. (1991). *Sémantique et recherches cognitives*, Paris : PUF.
Reboul, A. (2000). La représentation des éventualités dans la Théorie des Représentations Mentales, *Cahiers de Linguistique Française* 22, 13-55.
Récanati, F. (1981). *Les énoncés performatifs*, Paris : Minuit.
Reichenbach, H.G. (éd. 1980). *Elements of Symbolic Logic*, New York : Dover Publications.
Rey-Debove, J.(1989). Prototypes et définitions, *DRLAV* 41, 143-167.
Ricœur, P.(1986). *Du texte à l'action*, Paris : Seuil.
Reinhart, T. (1976). *The Syntactic Domain of Anaphora*, Thèse, MIT.
Ricœur, P. (1986). *Du texte à l'action*, Paris : Seuil
Ricœur, P. (2000). *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil.
Ricœur, P. (2004). *Le mal*, Genève : Ed. Labor et Fides.
Riegel, M. (1985). *L'adjectif attribut*, Paris : PUF.
Riegel, M. ; Pellat, J.-Ch, ; Rioul, R. (1994). *Grammaire méthodique du français*, Paris : PUF.
Rivara, R. (éd. 2004). *Pragmatique et énonciation*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.

Roitman, M. (2006). *Polyphonie argumentative. Etude de la négation dans les éditoriaux du* Figaro*, de* Libération *et du* Monde, Thèse, Université de Stockholm.
Romano, Cl. (1999). *L'événement et le temps*, Paris : PUF, Paris.
Rosier, L. (1999). *Le discours rapporté. Histoire, théories, pratiques*, Bruxelles : Duculot.
Rossari, C. (2000). *Connecteurs et relations de discours : des liens entre cognition et signification*, Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
Rossari, C. *et al*. (2004). *Autour des connecteurs. Réflexions sur l'énonciation et la portée*, Berne : Peter Lang.
Rossari, C. ; Jayez, J. (1997). Connecteurs de conséquence et portée sémantique. *Cahiers de Linguistique Française* 19, 233-265.
Roulet, E. (1980). Modalité et illocution, *Communications* 32, 216-239.
Russell, B. (éd. 1989). *Problèmes de philosophie*, trad. F. Rivenc, Paris : Payot.
Russell, B. (éd. 1991). *Introduction à la philosophie mathématique*, trad. F. Rivenc, Paris : Payot.
Ruwet, N. (1982). *Grammaire des insultes et autres études*, Paris : Seuil.
Salanskis, J.-M. (1998). *Husserl*, Paris : Les Belles Lettres.
Salles, M. (2001). Hypothèse d'un continuum entre les adjectifs « modaux » et les adjectifs qualificatifs, *L'Information Grammaticale* 88, 23-27.
Sanctius (éd. 1982). *Minerve*, trad. G. Clérico, Lille : Presses Universitaires de Lille.
de Saussure, F. (éd. 1978). *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.
Schnedecker, C. (2002). Présentation : les adjectifs « inclassables », des adjectifs du troisième type ?, *Langue Française* 136, 3-19.
Schopenhauer, A. (éd. 2004). *Le monde comme volonté et comme représentation*, trad. A. Burdeau, Paris : PUF.
Searle, J.R. (éd. 1972). *Les actes de langage*, trad. H. Pauchard, Paris : Hermann.
Searle, J.R. (éd. 1982). *Sens et expression*, trad. J. Proust, Paris : Minuit.
Searle, J.R. (éd. 1985). *L'intentionalité*, trad. Cl. Pichevin, Paris :Minuit.
Searle, J.R. (éd. 1998). *La construction de la réalité sociale*, trad. Cl. Tiercelin, Paris : Gallimard.
Searle, J.R. (éd. 1999). *Le mystère de la conscience*, trad. Cl. Tiercelin, Paris : Odile Jacob.
Seron, D. (2006). La controverse sur la négation de Bolzano à Windelband, *Philosophie* 90, 58-78.
Sextus Empiricus (éd. 1997). *Esquisses pyrrhoniennes*, trad. P. Pellegrin, Paris : Seuil.
Sivik, L. ; Taft, C. (1994). Color Naming : a Mapping in the NCS of Common Color Terms, *Scandinavian Journal of Psychology* 35, 144-164.

Slakta, D. (1974). Essai pour Austin, *Langue Française* 21, 90-105.
Slakta, D. (1983). Argumentation et grammaire de texte, *Texte et discours* 1, Caen : Centre de publications de l'Université de Caen, 6-34.
Slakta, D. (1994). Stéréotype : sémiologie d'un concept, in : A. Goulet (éd.), 35-45.
Smith, C. (1991). *The Parameter of Aspect*, Dordrecht : Kluwer.
Souesme, J.-C. (2005). Questions modalisées et intonation, *Cahiers Chronos* 12, 83-96.
Soutet, O. (2000). *Le subjonctif en français*, Gap : Ophrys.
Sperber, D. ; Wilson, D. (éd. 1989). *La pertinence. Communication et cognition*, trad. A. Gerschenfeld et D. Sperber, Paris : Minuit.
Stone, M. ; Hardt, D. (1999). Dynamic Discourse Referents for Tense and Modals, in : H.C. Blunt ; R. Muskens (eds), *Computing Meaning 1*, Dordrecht : Kluwer, 302-321.
Sueur, J.-P. (1975). *Etude sémantique et syntaxique des verbes* devoir *et* pouvoir, Thèse, Université Paris X-Nanterre.
Sueur, J.-P. (1976). Adverbes de modalité et verbes modaux épistémiques, *Recherches Linguistiques* 5-6, Université Paris VIII, 235-272.
Sueur, J.-P. (1979). Une analyse sémantique des verbes *devoir* et *pouvoir*, *Le Français Moderne* 47, 2, 97-120.
Sueur, J.-P. (1983). Les verbes modaux sont-ils ambigus ?, in : J. David ; G. Kleiber (eds), 164-180.
Sweetser, E. (1990). *From Etymology to Pragmatics : Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*, Cambridge : C.U.P.
Talmy, L (1988). Force Dynamics in Language and Cognition, *Cognitive Science* 12, 49-100.
Talmy, L (1996). The Windowing of Attention in Language, in : M. Shibatani ; S.A. Thompson (eds), *Grammatical Constructions. Their Form and Meaning*, Oxford : Oxford U.P.
Tasmowski, L. ; Dendale, P. (1994). *Pouvoir*$_E$: un marqueur d'évidentialité, *Langue Française* 102, 41-55.
Tenny, C. ; Pustejovsky, J. (2000). *Events as Grammatical Objects*, Stanford : CSLI Publications.
Thouard, D. (1997). Les trois possibilités de l'herméneutique après Kant (Schlegel, Ast, Schleiermacher). Pour une logique des positions herméneutiques, in : J.-M. Salanskis ; F. Rastier ; R. Scheps (éds), *Herméneutique : textes, sciences*, Paris : PUF, 33-55.
Touratier, C. (1996). *Le système verbal français*, Paris : Armand Colin.
Tournadre, N. (2004). Typologie des aspects verbaux et intégration à une théorie du TAM, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* XCIX 1, 7-68.
Tovena, L. (2001). Neg-Raising : Negation as Failure ?, in : J. Hoeksema *et al*. (eds), 331-356.

Tutescu, M. (2005). *L'auxiliation de modalité. Dix auxi-verbes modaux*, Bucarest : Editura Universitatii din Bucuresti.

Tutescu, M. (2006). L'interjection modalisation, axiologisation et grammaticalisation. Le cas des interjections roumaines *zău* et *vai*, *Langages* 161, 37-46.

Vairel, H. (1982). Les phrases conditionnelles / hypothétiques en français : la valeur de *si A, B*, *L'Information Grammaticale* 14, 5-10.

Van der Auwera, J. (1996). Modality : The Three-layered Scalar Square, *Journal of Semantics* 13, 181-195.

Van der Auwera, J. (1999). On the Semantic and Pragmatic Polyfunctionality of Modal Verbs, in : K. Turner (ed.), *The Semantics / Pragmatics Interface from Differents Points of View*, Oxford : Elsevier, 49-64.

Van der Auwera, J. (2001). On the Typology of Negative Modals, in : J. Hoeksema *et al*. (eds), 23-48.

Van der Auwera, J. ; Plungian, V.A. (1998). Modality's Semantic Map, *Linguistic Typology* 2 (1), 79-124.

Van Peteghem, M. (1996). Attributs nominaux à substantif noyau abstrait, in : N. Flaux ; M. Glatigny ; D. Samain (éds), 357-365.

Van Valin, R.D. ; LaPolla, R. (1997). *Syntax. Structure, Meaning and Function,* Cambridge, C.U.P.

Vanderveken, D. (1988). *Les actes de discours*, Liège : Mardaga.

Vanderveken, D. (1998). Sémantique Pragmatique, in : R. Klibansky ; J. Ayoub (éds), *La pensée philosophique d'expression française au Canada*, Québec : Presses de l'Université Laval, 289-360.

Vendler, Z. (1967). *Linguistics in Philosophy*, Ithaca : Cornell U. P.

Vernant, D. (1997). *Du discours à l'action*, Paris : PUF.

Vernant, D. (2001). *Introduction à la logique standard*, Paris : Flammarion.

Vernant, D. (2003). Bertrand Russell, Paris : Flammarion.

Vet, C. (1981). La notion de « monde possible » et le système temporel et aspectuel du français, *Langages* 64, 109-124.

Vet, C. (1994). *Savoir* et *croire*, *Langue Française* 102, 56-68.

Vet, C. (1997). Modalités grammaticalisées et non-grammaticalisées, in : G. Kleiber ; M. Riegel (éds), *Les formes du sens*, Louvain-la-Neuve : Duculot, 405-412.

Vet, C. (2002). Les adverbes de temps : décomposition lexicale et « coercion », in : B. Laca (éd.), 179-192.

Vetters, C. (2003). L'aspect global : un effet secondaire d'un contenu procédural ?, *Cahiers Chronos* 11, 113-131.

Vetters, C. (2007). L'emploi sporadique de *pouvoir* est-il aléthique ?, *Cahiers Chronos* 19, 63-78.

Vetters, C. ; Barbet, C. (2006). Les emplois temporels des verbes modaux en français : le cas de *devoir*, *Cahiers de Praxématique* 47, 191-214.

Victorri, B. ; Fuchs, C. (1996). *La polysémie. Construction dynamique du sens*, Paris : Hermès.
Vion, R. (2005). Modalités, modalisations, interaction et dialogisme, in : J. Bres et al. (éds), 143-156.
Vion, R. (2006). Modalisation, dialogisme et polyphonie, in : L. Perrin (éd.), 105-125.
Voltaire (éd. 1961). *Mélanges*, Paris : Gallimard, La Pléiade.
Von Wright, G. H. (1951). *An Essay in Modal Logic*, Amsterdam : North Holland.
Von Wright, G. H. (1963). *Norm and Action. A Logical Enquiry*, Londres : Routledge & Kegan Paul.
Von Wright, G. H. (1968). The Logic of Practical Discourse, in : R. Klinbansky (éd .), *La philosophie contemporaine*, Firenze : La Nuova Italia Editrice, 141-167.
Von Wright, G. H. (1984). *Truth, Knowledge and Modality*, Oxford : Basil Blackwell.
Vuillemin, J. (1984). *Nécessité ou contingence. L'aporie de Diodore et les systèmes philosophiques*, Paris : Minuit.
Wagner, R.-L. ; Pinchon, J. (1962). *Grammaire du français classique et moderne*, Paris : Hachette.
Wilmet, M. (1997). *Grammaire critique du français*, Louvain-la-Neuve : Duculot-Hachette.
Winters, M. (1991). Subjonctif et réseau, *Communications* 53, 155-169.
Ziegeler, D. (2003). On the Generic Origins of Modality in English, in : D. Hart (ed.), 33-69.

Index des notions

abduction, 26, 275, 450, 451
accompli, 2, 237, 242, 244, 250, 253
ambiguïté, 275, 289, 290, 371, 403 405, 454, 457, 459
anankastique, 362, 441, 445
aoristique, 137, 236, 241, 244, 247, 250, 253, 254, 285, 287,
attitude propositionnelle, 12, 78, 100, 101, 291, 293, 320, 327, 329, 340, 349, 388, 404, 422
causalité, 13, 16, 19, 22, 26, 43, 51, 52, 74, 78, 81, 82, 90, 104, 134, 211, 212, 218, 226, 245, 270 274, 278, 298, 323, 354, 362, 372, 390, 399, 411, 414, 423, 426, 430, 434, 436, 438, 439
contradictoire, 13, 17, 41, 42, 46, 71, 84, 91, 92, 131, 169, 170, 172, 206, 207, 211, 216, 218, 279, 303, 322, 344, 367, 368, 371, 382, 384, 388, 411, 412, 423 430, 437
contraire, 38, 43, 52, 70, 78, 84, 88 92, 158, 169, 170, 172, 206, 214, 216, 218, 233, 234, 239, 270, 272, 279, 282, 289, 342, 344, 346 348, 367, 368, 373, 412, 423 430, 439
conventionalité, 9, 24, 67, 72, 156, 170, 255 257, 259, 260, 263, 283, 315, 316, 318, 326, 327, 337, 348, 364, 447, 463, 470
conviction, 33, 332, 343, 388, 438
coupure modale, 138, 139, 222, 248, 251, 253, 285, 299, 439, 470
croyance, 6, 15, 16, 26, 27, 32 35, 44, 46, 47, 55, 57, 58, 62, 64, 66, 68 70, 82, 86, 103, 104, 108, 122, 124, 125, 222, 252, 255, 273, 275, 277, 280, 303, 314, 315, 328, 330 333, 343, 375, 377, 386, 389, 397, 398, 403 405, 408, 436, 440, 452, 457, 461, 463
de dicto, 97 99, 101, 102, 116, 197, 287, 306, 362, 365, 441, 445 449, 453, 459
de re, 97 99, 102, 305, 362, 365, 445, 448, 452 454, 459, 462
déclarative, 20, 22, 25, 26, 47, 202, 206, 297, 420, 434
descriptif, 58, 73, 75, 77, 78, 82, 101, 104, 144, 145, 158, 202, 203, 220, 291, 299, 316, 320, 325, 326, 335, 343, 361, 411 413, 420, 435, 436 438, 445, 446, 448, 449
désir, 10, 19, 28 30, 32 34, 44, 51, 64, 69, 70, 72, 73, 103, 168, 253, 271, 328, 330, 333, 351 353, 355, 356, 358 360, 438, 457, 461, 466
désirable, 58, 70, 73, 284, 286, 304, 333 336, 338 344, 347, 351, 352, 355, 359
dimension séparable, 158, 203
dimensions intégrales, 149 151, 156, 158, 167, 174, 255, 257, 267, 278, 280
domaine conceptuel, 151, 153, 155, 156, 158, 159, 174, 203, 226, 255, 257, 258, 260, 309, 310, 326, 327, 419, 421
évidentialité, 440, 442
exclamative, 7, 297
factivité, 127, 333, 372, 384, 386 390, 400, 408, 426, 428
focalisation, 95, 116, 117, 121 123, 126, 184, 190 196, 246, 287, 297, 300, 397 399, 405, 406
foyer, 191 193, 195, 196 198, 201, 228 231, 398 401
frustratif, 225
homonymie, 424
hypothétique, 133, 134, 298, 347, 355, 372, 410, 414, 415
idéologie, 11, 68, 108, 263, 298, 305, 339, 343 345, 347, 350, 351, 458, 465, 466, 469
illocutoire, 17 22, 27, 28, 30 32, 53, 55, 73, 79, 80, 351, 352, 356, 360, 361, 365, 369, 375, 376, 462, 463, 465

impératif, 18 20, 22, 29, 211, 259, 369, 371 373, 382, 452, 456, 457
implicature, 23 26, 114, 141, 299, 314, 328, 330, 382, 426 428, 430
inaccompli, 236, 241 245, 250, 253, 254, 283 286, 288, 446
indésirable, 32, 276, 292, 293, 304, 305, 336, 339, 341, 342, 347, 366
injonctif, 73, 75, 78, 82, 158, 202, 203, 252, 266, 301, 335, 353, 356, 360, 362, 365, 437, 469
institutions, 33, 55, 60, 62 64, 68, 69, 71, 72, 74, 80, 82, 104, 107, 111, 165, 209, 267, 272, 305, 307, 316, 335, 337, 338, 347, 349, 361, 369, 378, 445, 446, 448, 449, 463, 465, 469
intention, 41, 99, 182, 186, 246, 315, 330, 342, 354, 362
interrogation,10, 20, 22, 27, 28, 38, 48, 65, 66, 98, 121, 164, 297, 298, 372, 410, 413, 416 418, 420, 421, 426, 427, 429, 434, 437, 442, 448, 453
ironie, 228
irrévocable, 14, 136, 138 140, 222, 223, 225, 248, 250 252, 299, 439, 470
jugement, 5, 6, 13 15, 17, 25, 26, 29 32, 43, 50 55, 57, 58, 60 62, 67 74, 76, 78, 81, 96, 105 108, 110, 113, 123, 124, 134, 157, 158, 168, 203, 207, 209, 212, 255, 257, 259, 261, 263, 266, 267, 269, 273, 274, 278, 280, 304, 309, 311 316, 319, 320, 325 327, 332 337, 339, 340, 343 345, 348, 356, 357, 361, 363, 366, 378, 384, 385, 412, 416, 432, 440, 445, 451, 461 463, 465 467, 469, 470
métamodal, 16, 17, 54, 64, 66, 75, 255, 311 313, 315, 325, 414, 461, 463, 467
métaprédicat, 37, 99, 100 103, 115, 135, 164, 179, 180, 182 184, 186, 190, 197, 217, 219, 245, 287, 292, 306, 318, 320, 327, 329, 340, 349, 356, 362, 412, 415, 434, 445 449, 462, 464
modalisation, 21, 22, 27, 28, 55, 97, 375, 376, 463
modalité extrinsèque, 13, 96, 97, 99, 100, 103, 111, 113, 115, 121, 123, 134, 135, 163, 176, 178, 184 186, 189 191, 195, 196, 199, 201, 203, 205, 207, 217, 224, 225, 229 232, 244 247, 253, 273 277, 285, 287, 293, 295, 297, 299 301, 320, 321, 329, 340, 365, 378, 389, 390, 393, 394, 396 399, 401, 405 408, 412, 414, 415, 434 436, 439, 459
modalité intrinsèque, 13, 23, 25, 26, 67, 96, 100, 103, 106, 108, 109, 110 113, 115, 116, 122, 123, 133, 134, 137, 163, 176, 177, 179, 186, 189, 190, 196, 200 203, 212, 217, 220, 222 224, 228 231, 233, 244, 247, 253, 254, 267, 269, 273 277, 283, 287, 291, 292, 295, 297, 299 302, 313, 315, 320, 326, 339, 348, 353, 354, 364, 372, 384, 385, 388 390, 393, 396, 397, 399 401, 405 411, 414, 415, 419, 435, 447, 459, 460
monosémie, 19, 129, 440, 443 445, 454
motif, 26, 134, 270, 271, 273, 274, 278, 280, 303, 342, 351 353, 357, 358, 464
négation, 38, 43, 51, 84, 89, 91, 97 99, 101, 109, 122, 169, 170, 178, 220, 279, 298, 300, 372, 373, 393, 401, 410 414, 416 418, 420, 422, 424 429, 437, 438, 448
objectivisme, 15, 74, 139
objectivité, 47, 51, 52, 156, 165, 255, 257, 263, 273, 315, 327, 344, 377, 470
obligation pratique, 81, 82, 266, 287, 307, 309, 364, 441, 446, 453
opacité, 285, 372, 402 405, 409
opérateur prédicatif, 37, 99, 101, 102, 164, 178, 182 184, 186, 190, 196, 231, 245, 287, 288, 292, 301, 304,

306, 329, 340, 349, 356, 362, 445, 446, 448
opérateur propositionnel, 99, 186, 246, 329, 340
perlocutoire, 27, 28, 30, 31, 33, 375
phase, 239 242, 249, 250, 253, 470
polysémie, 3, 13, 19, 37, 47, 49, 129, 290, 305, 306, 337, 371, 373, 436, 439, 443 445, 454
prédication, 1, 13, 52, 54, 76, 77, 89, 100, 116, 118 120, 122, 123, 179, 180, 188, 192, 200, 202, 204, 220, 225, 267, 270, 291, 303, 309, 311 313, 322, 324, 325, 327, 334, 335, 337, 341, 342, 344 346, 356, 357, 359, 362, 372, 378, 384, 396, 397, 399, 400, 407, 410, 411, 414, 437, 458, 462, 464, 468
prescriptif, 73, 82, 291, 292, 299, 326, 361, 445, 446, 448, 449
présupposition prédicationnelle, 297, 300
présupposition stratificationnelle, 228, 230, 297
procès, 12, 35, 37, 61, 70, 77, 104, 107, 135 137, 223 225, 235, 236, 238 244, 246 248, 250 254, 269, 270, 276, 282, 283, 290, 292, 295, 299, 301, 302, 304 306, 330, 333, 334, 336, 337, 341, 342, 351, 353, 354, 356, 360, 362, 365, 415, 439, 440, 441, 444, 454, 459, 460 462, 470
propriété relationnelle, 165, 167, 328, 345, 461
prospectif, 102, 137, 140, 141, 212, 242 247, 250, 253, 285, 301, 302, 306, 323, 333, 352, 353, 362, 414, 415, 440, 441, 447
région convexe, 150, 151, 156, 158, 167, 169, 170, 174, 258, 309, 354
relativisme, 17, 74
sarcastique, 228
sincérité, 26, 304, 314, 324, 330, 378, 386, 405
sporadique, 208, 321, 442, 448, 449
stéréotype, 23, 24, 70, 112, 141, 162, 164, 291, 292, 299, 300, 305, 349, 357, 365, 366
subjectivité, 17, 26, 51, 58, 60, 62 64, 67 70, 72, 74, 76, 82, 104 108, 142, 156, 157, 163, 166, 229, 255 258, 260 263, 287, 315, 316, 319, 325 330, 332, 333, 335 337, 343, 344, 348, 352, 354, 364, 377, 379, 381, 382, 400, 445, 448, 459, 465, 470
sublexical, 109 113, 181, 186, 291, 328, 334, 339, 349, 365, 366, 396
subjonctif, 12, 29, 259, 382, 389, 448 457
synonymie, 1, 222, 371, 425, 430
transparence, 101, 320, 374 376, 403 406
universel, 8, 17, 40, 42, 45, 48, 50, 61, 68, 128, 129, 263, 320, 348, 465, 466
validation, 8, 12, 16, 17, 25, 44, 48, 50, 53 55, 58, 60 64, 66 68, 72, 74, 79, 80, 82, 85, 88, 89, 91, 103, 104, 106, 108, 112, 113, 116, 119, 120, 125 127, 132, 133, 135 137, 139, 140, 156 159, 163, 165, 166, 182, 201, 206, 207, 213, 215, 217, 219 224, 226, 230, 233, 244, 252, 255, 260, 267, 269, 276, 278, 279, 296 298, 302 304, 309, 311 315, 317, 319, 321 326, 328 336, 341, 345, 349, 352, 354, 359, 361, 362, 368, 372, 378, 382, 386, 388, 395, 399, 401, 405 407, 410, 411, 414 416, 421, 426, 432, 434, 436, 437, 443, 446, 447, 452, 459 462, 467, 469, 470
validité, 1, 15, 16, 34, 41, 47, 54, 61, 62, 64, 67, 74, 96, 130, 217, 301, 311 313, 327, 371, 467
verbe locutoire, 100, 101, 297, 372, 386, 387, 408
vérité, 9, 15, 17, 21, 25, 26, 42 44, 46 48, 51, 54, 57, 58, 60 62, 68, 69, 74, 108, 131, 165, 168, 193, 202, 259, 263, 311 314, 317, 325,

332, 347, 364, 376, 377, 389, 402, 432, 455, 461, 467
visée aspectuelle, 238, 240 242, 249, 250, 253
volonté, 5, 6, 9, 10, 20, 28, 34, 35, 39, 48, 51, 58, 70, 73, 103, 116, 134, 139, 188, 201, 215, 217, 274, 300, 301, 304, 306, 329, 351, 353 356, 359, 402, 404, 405, 408, 427, 429, 452, 460, 465

Table des matières

0. Avant Propos 1
0.1. L'objet 1
0.2. La méthode 1
1. Perspective théorique 5
1.1. Conceptions « étroites » et « larges » des modalités 5
1.2. Les approches réductionnistes 8
1.3. Sémantique et morpho syntaxe 11
1.4. Sémantique et philosophie 14
1.5. Sémantique et pragmatique 17
1.5.1. Modalité et force illocutoire 17
1.5.2. Modalités marquées *versus* inférées 22
1.6. Sémantique et rhétorique 27
1.6.1. Modalités, états mentaux, et modalisation perlocutoire 27
1.6.2. La rhétorique aristotélicienne 28
1.6.3. Modalités et états intentionnels 32
1.7. Sémantique et sémiotique 34
1.8. Sémantique et formalisation 40
1.8.1. Présentation 40
1.8.2. Aristote : au delà du vrai et du faux 41
1.8.3. Les mondes possibles : retour à la logique bivalente 44
1.8.4. Conclusion 49
1.9. Une définition des modalités 49
1.9.1. Vers une définition cognitive fonctionnelle 49
1.9.2. La perspective cartésienne de Bally 50
1.9.3. La modalité comme validation des représentations 53
2. Analytique des modalités 57
2.1. Présentation : classement des paramètres 57
2.2. L'instance de validation (I) 60
2.2.1. Présentation 60
2.2.2. Origines du concept 61
2.2.3. Critère(s) d'identification 64
2.2.4. Réalité, subjectivité, institution 68
2.2.5. Exigences pour une représentation 72
2.3. La direction d'ajustement (D) 72
2.3.1. Présentation 72
2.3.2. Origines du concept 73
2.3.3. Propositions 76
2.3.4. Classement des catégories modales 80
2.4. La force de la validation (F) 82
2.4.1. Présentation 82
2.4.2. Origines du concept 82
2.4.3. Réquisits pour une représentation 90
2.5. Le niveau dans la hiérarchie syntaxique (N) 92
2.5.1. Présentation 92
2.5.2. Les modalités extrinsèques 96

2.5.3. Les modalités intrinsèques : niveau lexical 102
2.5.3.1. Les modalités dénotées 102
2.5.3.2. Les modalités associées 104
2.5.4. Les modalités intrinsèques : niveau sublexical 109
2.6. La portée dans la structure logique (P) 114
2.6.1. Présentation 114
2.6.2. Propriétés des relations de portée dans le champ logique 118
2.6.3. Réquisits pour une représentation 124
2.7. L'engagement énonciatif (E) 124
2.7.1. Présentation 124
2.7.2. Les degrés de prise en charge dans la théorie polyphonique 125
2.8. La relativité (R) 128
2.8.1. Présentation 128
2.8.2. Origines du concept 130
2.8.3. Propositions 132
2.9. La temporalité (T) 135
2.9.1. Présentation 135
2.9.2. La dimension aspectuo temporelle de la modalité 136
2.9.3. La dimension modale de la temporalité 138
2.9.4. Perspectives de représentation 139
2.10. Le marquage (M) 141
3. Outils théoriques pour modéliser l'hétérogénéité 143
3.1. Architectures modulaires 143
3.1.1. Présentation 143
3.1.2. Précisions d'ordre épistémologique, terminologique et conceptuel 144
3.1.3. La modularité 145
3.2. Espaces conceptuels 148
3.2.1. Présentation du métamodèle 148
3.2.2. Utilisation du métamodèle 152
3.2.3. Espaces conceptuels et représentation symbolique 152
4. Théorie : architecture 155
4.1. Présentation 155
4.2. Le modèle 157
4.3. Le système de règles 159
5. Théorie : représentations formelles 165
5.1. Les types de représentations 165
5.1.1. Propriétés, relations et propriétés relationnelles 165
5.1.2. Représentations discrètes 167
5.1.3. Représentations continues à une dimension 167
5.1.4. Représentations continues à deux dimensions 173
5.2. Représentations discrètes : le niveau syntaxique (N) 175
5.2.1. Propriétés des relations 175
5.2.2. Structure de la relation de constituance 176
5.2.2.1. Les positions 176
5.2.2.2. Les domaines 183
5.2.3. Notation symbolique 185
5.3. Représentations discrètes : la portée dans la structure logique (P) 186

5.3.1. Structures simples 186
5.3.2. Le rôle de la focalisation 190
5.3.3. Structures complexes 196
5.3.4. Notation symbolique 200
5.4. Représentations continues à une dimension : la direction d'ajustement (D) 202
5.5. Représentations continues à une dimension : la force de la validation (F) 206
5.5.1. Présentation 206
5.5.2. Le degré de validation des modalités extrinsèques 206
5.5.2.1. Les modalités aléthiques 206
5.5.2.1.1. Les modalités logiques 207
5.5.2.1.2. Les modalités physiques extensionnelles 208
5.5.2.1.3. Les modalités physiques à valeur causale 212
5.5.2.2. Les modalités épistémiques 213
5.5.2.3. Les modalités appréciatives et axiologiques 214
5.5.2.4. Les modalités bouliques 215
5.5.2.5. Les modalités déontiques 216
5.5.3. Le degré de validation des modalités intrinsèques 217
5.5.4. Valeurs virtuelles et actuelles 222
5.5.5. Notation symbolique 225
5.6. Représentations continues à une dimension : l'engagement énonciatif (E) 225
5.6.1. Le degré de prise en charge 225
5.6.2. La stratification énonciative 228
5.6.3. Les instances responsables de la prise en charge 231
5.7. Représentations continues à une dimension : la temporalité (T) 232
5.7.1. La double dynamique 232
5.7.2. Temps et aspect des procès 234
5.7.2.1. Des structures d'intervalles 234
5.7.2.2. Définitions : relations entre bornes 237
5.7.2.3. Définitions : types de procès 237
5.7.2.4. Définitions : aspect de phase 239
5.7.2.5. Définitions : visée aspectuelle 241
5.7.2.6. Définitions : temps absolu 242
5.7.2.7. Définitions : temps relatif 243
5.7.3. Temps et aspect des modalités 243
5.7.4. Le virtuel et l'actuel dans les structures aspectuo temporelles 247
5.7.5. Notation symbolique 252
5.8. Représentations continues à deux dimensions intégrales : l'instance de validation (I) 254
5.8.1. La variabilité et la conventionalité 254
5.8.2. Positions des catégories modales dans le domaine conceptuel I 257
5.8.2.1. Modalités aléthiques 258
5.8.2.2. Modalités épistémiques, appréciatives et bouliques 260
5.8.2.3. Modalités déontiques et axiologiques 262
5.8.2.4. Les principales valeurs de I 263
5.8.3. Classement des catégories modales 264
5.9. Représentations continues à deux dimensions intégrales : la relativité (R) 266
5.9.1. Force de la validation (F) *versus* force de la relativité (f rel) 266

5.9.2. Interprétations conceptuelles de la relativité 267
5.9.3. Identifier les modalités relatives et les relations de relativité 274
5.9.4. La force de la relativité (f rel) 277
5.9.5. Le degré d'indépendance 279
5.9.6. Notation symbolique 280
5.10. Le métaparamètre : le marquage (M) 281
6. Théorie-applications : principes de calcul 289
6.1. Le fonctionnement des règles 289
6.2. Les règles d'entrée 290
6.2.1. Présentation 290
6.2.2. Eléments créateurs assignateurs 291
6.2.2.1. Les lexèmes 291
6.2.2.2. Les coverbes et les périphrases verbales 293
6.2.2.3. Autres éléments créateurs assignateurs 295
6.2.3. Eléments assignateurs 297
6.3. Les métarègles 298
6.3.1. Présentation 298
6.3.2. Métarègles linguistiques assignatrices intramodales 299
6.3.3. Métarègles linguistiques assignatrices extramodales 301
6.3.4. Métarègles inférentielles assignatrices intramodales 302
6.3.5. Métarègles inférentielles assignatrices extramodales 303
6.3.6. Métarègles inférentielles créatrices assignatrices 304
6.4. Les règles couplées 305
7. Applications au français : les principales catégories modales 309
7.1. Présentation : relations de proximité conceptuelle entre catégories modales 309
7.2. Modalité et vérité 311
7.3. Modalités aléthiques 314
7.3.1. Caractérisation globale 314
7.3.2. Modélisation 315
7.3.3. Sous catégories et cas limites 317
7.3.4. Principaux moyens d'expression 318
7.3.5. Valeurs modales 322
7.3.6. Rôles dans le discours 324
7.4. Modalités épistémiques 325
7.4.1. Caractérisation globale 325
7.4.2. Modélisation 326
7.4.3. Sous catégories et cas limites 327
7.4.4. Principaux moyens d'expression 328
7.4.5. Valeurs modales 331
7.4.6. Rôles dans le discours 332
7.5. Modalités appréciatives 332
7.5.1. Caractérisation globale 332
7.5.2. Modélisation 335
7.5.3. Sous catégories et cas limites 335
7.5.4. Principaux moyens d'expression 339
7.5.5. Valeurs modales 341

7.5.6. Rôles dans le discours 342
7.6. Modalités axiologiques 343
7.6.1. Caractérisation globale 343
7.6.2. Modélisation 344
7.6.3. Sous catégories et cas limites 345
7.6.4. Principaux moyens d'expression 348
7.6.5. Valeurs modales 350
7.6.6. Rôles dans le discours 350
7.7. Modalités bouliques 351
7.7.1. Caractérisation globale 351
7.7.2. Modélisation 352
7.7.3. Sous catégories et cas limites 353
7.7.4. Principaux moyens d'expression 356
7.7.5. Valeurs modales 358
7.7.6. Rôles dans le discours 360
7.8. Modalités déontiques 360
7.8.1. Caractérisation globale 360
7.8.2. Modélisation 362
7.8.3. Sous catégories et cas limites 363
7.8.4. Principaux moyens d'expression 364
7.8.5. Valeurs modales 367
7.8.6. Rôles dans le discours 369
8. Applications au français : études de marqueurs 371
8.1. Présentation 371
8.2. *Croire* et *savoir* 373
8.2.1. Les données 373
8.2.2. Critique des solutions proposées 376
8.2.3. Propositions 378
8.2.4. Explication des données 381
8.2.5. Extensions de l'analyse 384
8.2.5.1. Variations temporelles 384
8.2.5.2. Factivité et « contre factivité » 384
8.2.5.3. Application aux verbes locutoires 386
8.2.5.5. Conscience et sujet clivé 388
8.2.5.6. Paradoxes 389
8.3. Les connecteurs logiques dans la portée des modalités 390
8.3.1. Les données 390
8.3.2. La solution proposée 393
8.3.3. Explication des données 395
8.3.4. Extensions de l'analyse 396
8.3.4.1. Les prédicats décomposables 396
8.3.4.2. Les marqueurs mixtes de modalité 397
8.3.4.3. La focalisation 398
8.3.4.4. Les modalités inférées 400
8.3.4.5. La négation 401
8.4. L'opacité référentielle 402
8.4.1. Le problème 402

8.4.2. La solution proposée 405
8.4.3. Explication des phénomènes : les verbes d'opinion 406
8.4.4. Extensions de l'analyse 408
8.4.4.1. Les verbes locutoires 408
8.4.4.2. Les noms propres et les autres descriptions en contexte opaque 409
8.5. Négation, interrogation, hypothèse 410
8.5.1. Le problème 410
8.5.2. Les réponses proposées 410
8.5.2.1. La négation 411
8.5.2.2. L'interrogation totale 413
8.5.2.3. Les hypothétiques 414
8.5.3. Extension de l'analyse : l'adverbe *vraiment* 415
8.6. L'opposition marqué / non marqué dans le lexique 416
8.6.1. Les faits 416
8.6.2. La solution proposée 418
8.6.3. Explication des données 420
8.7. La montée de la négation 422
8.7.1. Le problème 422
8.7.2. Les solutions écartées 424
8.7.3. Critique des solutions proposées 425
8.7.4. Propositions 426
8.8. Le subjonctif et l'indicatif dans les complétives 430
8.8.1. Les données 430
8.8.2. La solution proposée 434
8.8.3. Explication des données 435
8.8.4. Extensions de l'analyse et conclusion 438
8.9. La polysémie de *devoir* et *pouvoir* 439
8.9.1. Les données 439
8.9.1.1. Les valeurs de *devoir* 440
8.9.1.2. Les valeurs de *pouvoir* 442
8.9.1.3. Quelle théorisation ? 443
8.9.2. Propositions 444
8.9.2.1. Les effets de sens de *devoir* 445
8.9.2.2. Les effets de sens de *pouvoir* 447
8.9.2.3. Les noyaux de sens 449
8.9.2.4. Les règles 453
8.9.2.5. Une conception polysémique 454
9. Eléments pour des applications au discours 457
9.1. Présentation 457
9.2. La dimension transphrastique 458
9.3. Hypostases des valeurs modales 460
9.4. Etats modaux 462
9.5. Modalités du deuxième ordre 464
10. Conclusion 467
Références 471
Index 493